



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

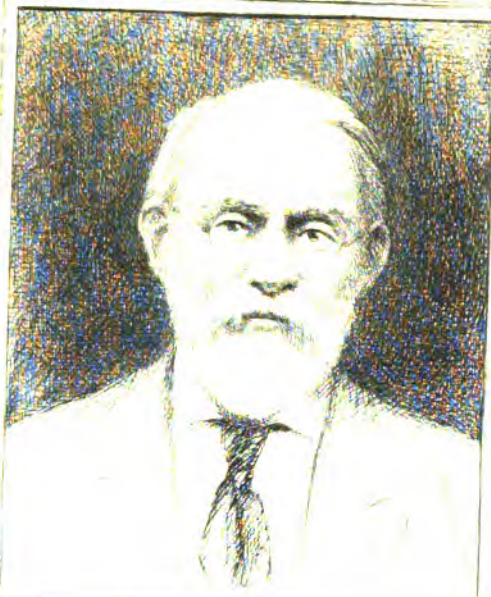
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

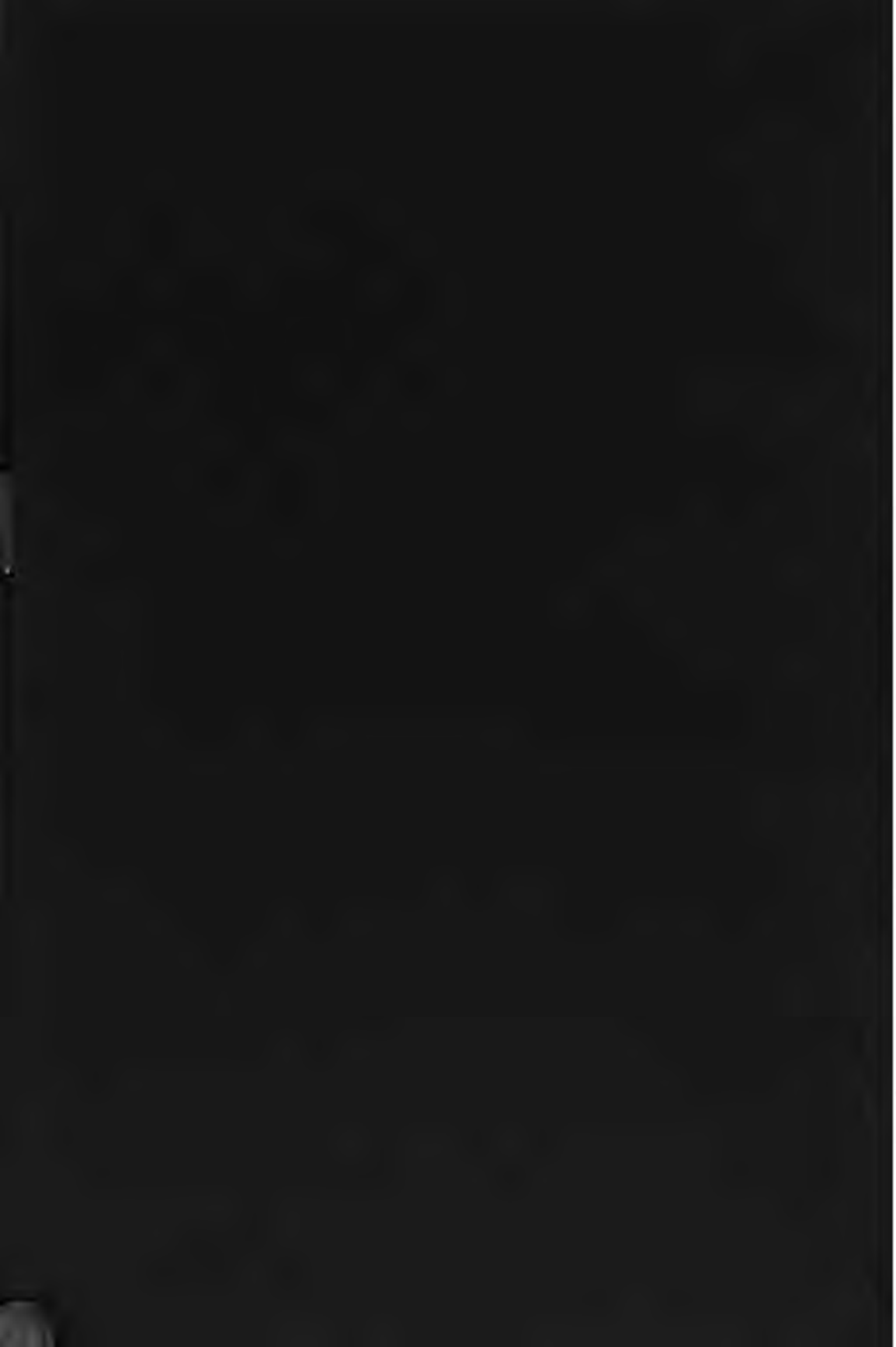
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 499679



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



DC
611
C77
58'

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE, HISTORIQUE
ET
ARCHÉOLOGIQUE
DE
LA CORRÈZE

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE, HISTORIQUE
ET
ARCHÉOLOGIQUE
DE
LA CORRÈZE

SIÈGE A BRIVE

Reconnue d'utilité publique (Décret du 14 novembre 1888)

TOME QUATORZIÈME

AVEC PLANCHES ET FIGURES DANS LE TEXTE



BRIVE

NARCEL ROCHE, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ

1892

24

Dunning
right
8-3-26
13603

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

BUREAU

Président d'honneur :

M. le comte ROBERT de LASTEYRIE, *, I P ☉, membre
de l'Institut, à Paris.

Président :

M. ERNEST RUPIN, I P ☉, à Brive.

Vice-Présidents :

M. l'abbé LOUBIGNAC, à Brive.

M. GASTON de LÉPINAY, à Moriole, près Brive.

Secrétaire-Général :

M. PHILIBERT LALANDE, A ☉, à Brive.

Trésorier :

M. JEAN-BAPTISTE BOSREDON, à Brive.

Bibliothécaires :

M. ALFRED MAS, à Brive.

M. JOSEPH SOULINGEAS, à Brive.

Membres du Bureau :

M. ÉLIE MASSÉNAT, A ☉, à Brive.

M. LOUIS BONNAY, à Brive.

M. EUGÈNE BORIE, *, à Brive.

MEMBRES FONDATEURS ET TITULAIRES

MM.

AUVARD (Jules), propriétaire, à Puy-la-Vaysse, canton d'Ayen.

BAR (Joseph-Louis de), propriétaire, à Argentat.

BARBÈS (Raymond), négociant, rue Toulzac, à Brive.

BARBIER de MONTAULT (Mgr), A , prélat de la maison de Sa Sainteté, 37, rue Saint-Denis, à Poitiers.

BARDON (Henri), A , architecte du département, 80, rue de la Barrière, à Tulle.

BARDON (Téléphe), notaire, à Allassac.

BARTHÉLEMY (Anatole de), , membre de l'Institut, 9, rue d'Anjou-Saint-Honoré, à Paris.

BAUDOT (de), , architecte, 153, rue de Rennes, à Paris.

BEAUFORT (Joseph), à Brive.

BEL (l'abbé), curé d'Estivals, par Turenne.

BELLEFON (de MÉRIC de), ancien magistrat, 3, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Montauban.

BÉON (le comte de), 16, avenue Kléber, à Paris.

BESSOU (l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du Collège catholique d'Ussel (Corrèze).

BEYNIÉ (Jean-Baptiste), photographe, à Brive.

BILLOT (le général), G C , sénateur de la Corrèze, 28, avenue du Trocadéro, à Paris.

BLANC (Antoine), juge de paix, à Ayen.

BLANC-CHAMBON, négociant, rue Carnot, à Brive.

BLANC (Jean), juge de paix, à Mansac, canton de Larche.

BONNAY (Louis), architecte, à Brive.

BORIE (Eugène), , lieutenant-colonel territorial, chargé du service des étapes, à Brive.

BOSREDON (Alexandre de), , ancien sénateur, au château de la Fauconnie, par Terrasson (Dordogne).

BOSREDON (Jean-Baptiste), rue de l'Hôtel-de-Ville, à Brive.

BOSREDON (Philippe de), C , ancien conseiller d'État, 87, rue Richelieu, à Paris.

BOSREDON (Zacharie), pharmacien, à Brive.

BOUDY (Noël), élève de l'École des Beaux-Arts, 126, rue d'Assas, à Paris.

BOURNEIX (l'abbé), curé de Nonards, par Beaulieu.

BRANDELY (l'abbé), curé de Sornac (Corrèze).

BRETON (l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du Petit-Séminaire, à Brive.

BREUIL (Victor), liquoriste, à Brive.

BROUILHET (Louis), receveur des finances, à Nérac (Lot-et-Garonne).

BRUGEILLES (Louis), ancien député, percepteur à La-Guerche-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine).

BRUGÈRE (Ernest), *, ancien maire, à Tulle.

BRUGÈRE (Eugène), à Saint-Ybard, par Uzerche (Corrèze).

CAYLA, procureur de la République, 69, rue Chanzy, à Rochefort (Charente-Inférieure).

CHABAU (l'abbé), chanoine honoraire, aumônier de l'École Saint-Eugène, à Aurillac (Cantal).

CHABRERIE (Louis), I P , Principal du Collège de Treignac (Corrèze).

CHADOURNE (Léon), avoué-licencié, à Brive.

CHALUP (le vicomte Robert de), au château Darricaud, par Landiras (Gironde).

CHAMAILLARD (Auguste de), propriétaire, à Brive.

CHAMPEVAL (Jean-Baptiste), avocat, à Figeac (Lot).

CHANTALAT-DELAURIER (Théodore), à la Bouvie, près de Brive.

CHAUVERON (Audoin de), juge d'instruction au Tribunal de 1^{re} instance, à Neufchâtel (Seine-Inférieure).

CHEYNIER, inspecteur du service des Postes et des Télégraphes, à Clermont-Ferrand.

CHIROUX, vérificateur des poids et mesures, à Ussel (Corrèze).

CHOUET (le docteur), *, A , ancien médecin-major, avenue de la Gare, à Brive.

CLAPIER (Henri), A , architecte, à Brive.

CLÉDAT (Gaston de), à Murat, par Voutezac (Corrèze).

CLÉMENT-SIMON (Gustave), *, ancien procureur-général,

au château de Bach, commune de Naves, par Tulle.
CLOCHARD, ébéniste, à Brive.

CORBIER (Luc de), sous-inspecteur des Domaines, à Saint-Amand (Cher).

COSNAC (le comte Jules de), ✱. membre du Conseil de l'Histoire de France, au château du Pin, par Salon-la-Tour (Corrèze), et 37, rue Vaneau, à Paris.

COSNAC (l'abbé Médéric de), chanoine honoraire de Mohilew, aumônier des Carmélites, 25, rue Denfert-Rochereau, à Paris.

COSNAC (le baron Paul de), au château de Fryac, par Meyssac.

COULIÉ, notaire et maire, au Soulier-de-Chasteaux, par Larche.

DECOUX-LAGOUTTE (Édouard), A ✱, ancien magistrat, 12, rue Bourdeilles, à Périgueux.

DELAS (Jean), directeur des Houillères de la Corrèze, à Cublac, par Terrasson.

DELISLE (Léopold), O ✱, directeur de la Bibliothèque nationale, rue Richelieu, à Paris.

DELOCHE (Maximin), C ✱, I P ✱, membre de l'Institut, 5, rue Herschell, à Paris.

DELPEUCH (l'abbé), A ✱, aumônier au Collège de Brive.

DELPY (Pierre), négociant, à Brive.

DENOIX (Élie), entrepreneur de menuiserie, à Brive.

DESNOYERS (l'abbé), vicaire-général à Orléans, président de la Société archéologique et historique de l'Orléanais.

DOUHET, artiste peintre, à Veilhac, par Lanobre (Cantal).

DRAPEYRON (Ludovic), I P ✱, docteur ès-lettres, directeur de la *Revue de Géographie*, secrétaire-général de la Société de Topographie de Paris, 55, rue Claude-Bernard, à Paris.

DUBOIS (Arnauld), député de la Corrèze, 106, rue d'Assas, à Paris.

DUBOUSQUET-LABORDERIE (Louis), A ✱, docteur-médecin, 39, rue de Paris, à Saint-Ouen (Seine).

DUCOURTIEUX (Paul), A ☼, libraire-éditeur, 7, rue des Arènes, à Limoges.

DUNAIGRE (Yves), *, A ☼, Trésorier-payeur général, à Digne (Basses-Alpes).

DUTHEILLET de LAMOTHE, à Caramija, par Lubersac.

ESPÉRET (Jean-Baptiste), professeur d'histoire au Collège de Brive.

EYSSARTIER, A ☼, pharmacien, maire d'Uzerche.

FAGE (René), avocat, A ☼, 25, boulevard Gambetta, à Limoges.

FERRIÈRE (Gilbert), à La Geneste, commune de Naves, par Tulle.

GAITET (Léon), I P ☼, Sous-Préfet de l'arrondissement de Brive.

GIRODOLLE, docteur-médecin, à Objat (Corrèze).

GIROU, curé de Hommes, par Savigné (Indre-et-Loire).

GONDINET (François), I P ☼, Principal honoraire du Collège de Brive.

GORSSE (Léonard), rédacteur du *Limousin et Quercy*, avocat, à Tulle.

GOUYON (Jean), avocat, docteur en droit, à Brive.

GOUYON (Marcel), *, notaire, membre du Conseil général, à Juillac.

GUIBERT (Louis), A ☼, agent principal de la Compagnie d'Assurances générales, 8, rue Sainte-Catherine, à Limoges.

GREIL (Louis), A ☼, boulevard Sud, à Cahors.

GUILLOT (Sylvain), entrepreneur, à Brive.

GUILLOT (Jean-Baptiste), propriétaire, à La Geneste, commune de Naves, par Tulle.

GyOux, docteur en médecine et en chirurgie, 143, rue Fondaudège, à Bordeaux.

HUGONIE (Pierre), à Beaulieu (Corrèze).

IMBEAULT (Jules), à Brive.

JOULOT (Alfred), rue Mialet, à Brive, et à Crabanac, canton de Féniers (Creuse).

JOUVENEL (le baron Raoul de), O *, ancien Préfet, au

château de Castel-Novel, par Varetz (Corrèze), ou 15 bis, rue Marignan, à Paris.

JUIN-DEMONTEIL (Gaston), notaire, à Dampniat, par Obasine (Corrèze).

JULIEN, Professeur à la Faculté des sciences de Clermont-Ferrand.

LABESSE (comte de), au château de Chabrignac, par Juillac.

LABORDE (Raymond), Professeur à l'École Monge, à Paris.

LABROUSSE (Michel), *, A , docteur-médecin, député de la Corrèze, membre du Conseil général, 35, avenue Marceau, à Paris.

LABRUNIE de LAPRADE (André), à Souillac, et au château de Balagé, par les Quatre-Routes (Lot).

LACARRIÈRE (Henri), 13, rue Auber, à Paris.

LACHAUD (Édouard), A , docteur-médecin, conseiller municipal, à Brive.

LACOMBE (Oscar), A , juge suppléant, ancien archiviste de la Préfecture, à Tulle.

LAFARGE (Aimé), notaire, à Lagraulière, par Seilhac (Corrèze).

LAFFONT (Georges), docteur-médecin, à la Varenne-Saint-Hilaire (Seine).

LAFFONT (Marc), A , docteur-médecin, lauréat de la Faculté de médecine de Paris, 245, rue Saint-Honoré, à Paris.

LAFOND de SAINT-MUR (le baron), O *, I P , sénateur de la Corrèze, 69, rue Sainte-Anne, à Paris.

LAFOND de SAINT-MUR (Léon), *, conservateur des hypothèques en retraite, au château de Chambon, commune de Laguenne, par Tulle.

LAGANE (Élie), pharmacien, à Brive.

LAGANE (l'abbé), curé de Bort (Corrèze).

LALANDE (M^{me} veuve Norbert), à Brive.

LALANDE (Philibert), A , receveur des Hospices, à Brive.

LALAUZE (Adolphe), aqua-fortiste, 24, quai de Béthune, à Paris.

LAMBERTERIE (Albéric de), directeur du Dépôt de mendicité, 95, rue Terre-Nègre, à Bordeaux.

LAMBERTERIE (le baron Paul de), ancien député, au château de la Roque, par Martel (Lot), et 3, place d'Iéna, à Paris.

LAROCHE (Paul), imprimeur, 43, rue d'Amiens, à Arras.

LAPORTE (Antoine), agent-voyer, chef de comptabilité, à Tulle.

LASTEYRIE (le comte Robert de), *, I P ☉, membre de l'Institut, Professeur d'archéologie à l'École des Chartes, vice-président du Conseil général de la Corrèze, 10 bis, rue du Pré-aux-Clercs, à Paris.

LASTEYRIE (de), 10 bis, rue du Pré-aux-Clercs, à Paris.

LAVEYX (Alfred), conservateur des hypothèques, à Murat (Cantal).

LAVEYX (Gaston), à Laplène, par Meymac (Corrèze).

LECHERBONNIER (Auguste), sénateur de la Corrèze, 5, rue Littré, à Paris.

LEMAS (Élie), *, I P ☉, inspecteur d'Académie honoraire, faubourg Le Clere, à Brive.

LÉPINAY (Adolphe de), *, ingénieur, 6, passage Sandrié, à Paris.

LÉPINAY (Gaston de), au château de Moriolle, par Larche.

LESPINAS (Edmond), avocat, ancien magistrat, rue Saint-Pierre-ès-Liens, à Périgueux.

LESPINASSE de PEBEYRE (Charles de), *, I P ☉, ancien Préfet, au château de Pebeyre, par Laroche-Canillac (Corrèze).

LEYGONIE, ingénieur-hydrographe, 3, rue Neuve-de-l'Évêché, à Limoges.

LEYMARIE, pharmacien, à Tulle.

L'HERMITTE, archiviste de la Corrèze, 51, quai de Lyon, à Tulle.

LIMOGES (Bibliothèque de la ville de), (Haute-Vienne).

LOUBIGNAC (l'abbé), ancien supérieur du Petit-Séminaire, à Brive.

- MALLIARD (Fernand de), docteur en droit, lauréat de l'Institut, 16, avenue Lamotte-Piquet, à Paris.
- MANTIN (Georges), 54, quai de Billy, à Paris.
- MARBEAU (Eugène), O *, ancien conseiller d'État, 27, rue de Londres, à Paris.
- MARCHAT (Hector), *, ingénieur des chemins de fer de l'État, à Brive.
- MARCHE (l'abbé Adolphe), curé d'Allassac (Corrèze).
- MARMIER (Gaston), *, chef de bataillon du génie, vice-président du Conseil général de la Dordogne, 5, rue de Noailles, à Versailles.
- MARQUESSAC (comte Raoul de), C *, vice-amiral, Préfet maritime, à Lorient (Morbihan).
- MARSY (le comte de), I P **, directeur de la Société Française d'archéologie, à Compiègne (Oise).
- MARTEL (Édouard-Alfred), A **, membre du Club Alpin Français, 60, rue Richelieu, à Paris.
- MARTINE (François), *, ancien maire, ancien Président du Tribunal de commerce de Brive.
- MAS (Alfred), boulevard des Sœurs, à Brive.
- MASSÉNAT-DÉROCHE (Octave), 132, boulevard Saint-Germain, à Paris.
- MASSÉNAT (Élie), A **, ancien maire, membre de la Société d'Anthropologie, conseiller municipal, à Brive.
- MASSÉNAT (Paul), A **, notaire, à Brive.
- MAYJUROU de LAGORSSE (Eugène), ancien maire, avocat, à Brive.
- MAYNARD (baron Marc de), à Copeyre, par Martel (Lot).
- MAZA (Henri), *, avoué de 1^{re} instance, 49, rue Cambon, à Paris.
- MAZEAUD (Paul), au château de la Bastille, près Brive.
- MILLEVOYE (Lucien), député de la Somme, 43, avenue de la Grande-Armée, à Paris.
- MOLINIER (Émile), A **, attaché à la Conservation des Musées nationaux, palais du Louvre, et 53, quai Bourbon, à Paris.
- MONJAUZE, ancien notaire, faubourg Le Clère, à Brive.

- MOREAU (Frédéric), père, à Fère-en-Tardenois (Aisne).
MORÉLY (Léopold), docteur-médecin, à Argentat (Corrèze).
MORTILLET (Gabriel de), *, professeur à l'École d'Anthropologie, à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).
MOURET (Georges), *, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Niort.
NINAUD (Victor), négociant, à Saint-Quentin (Aisne).
NOAILLES (le comte de), au château de Buzet, par Buzet (Lot-et-Garonne).
NOUVION (Baptiste), O *, ancien Préfet, à Vars, par Ayen.
NUSSAC (Louis de), à Brive.
PAU (l'abbé Jules), chanoine honoraire de Tulle et de Saint-Flour, aumônier des Fabriques de la Cascade, près de Bort (Corrèze).
PAUZAT (Henri), naturaliste, 63, rue Dragon, à Marseille.
PÉRONNE (Prosper), avocat à la Cour d'appel, 32, rue des Mathurins, à Paris.
PERRIER (Edmond), *, I P **, professeur-administrateur au Museum, 28, rue Gay-Lussac, à Paris.
PINAUD (François), négociant, à Brive.
PONCHET (Gaston), à Collonges, par Meyssac (Corrèze).
POULBRIÈRE (l'abbé), chanoine honoraire, inspecteur de la Société Française d'archéologie, directeur du Petit-Séminaire de Servières (Corrèze).
PRIOLEAU (Léonce), docteur médecin, conseiller municipal, à Brive.
REBIERRE-LABORDE (Alfred), chef de section de la Compagnie d'Orléans, 31, boulevard Gambetta, à Limoges.
REBIÈRE (Alphonse) I P **, professeur de mathématiques au Lycée Saint-Louis, 62, rue de Vaugirard, à Paris, et maison de Loyac, à Tulle.
RIVIÈRE (l'abbé Joseph), curé du Lonzac (Corrèze).
ROCHE (Émile), docteur en droit, avoué, 6, boulevard Beaumarchais, à Paris.
ROCHE (Marcelin), *, négociant, ancien maire de Brive.
ROCHE (Marcel), A **, imprimeur, conseiller municipal, à Brive.

- ROCHE (Paul), avoué de 1^{re} instance, 10, rue Sainte-Anne, à Paris.
- ROFFIGNAC (le comte Octave de), au château de Sourie, par Objat (Corrèze).
- ROQUE (Gustave), banquier, à Brive.
- ROUCHAUD-NEMOURS, percepteur, à Brive.
- ROUDAUD (René), avoué, à Saint-Yrieix (Haute-Vienne).
- ROUJOU (Anatole), professeur de sciences, à Chamalières, près Clermont-Ferrand.
- ROUSSELET (Octave), I P , Principal du Collège de Brive.
- RUPIN (Ernest), I P , à Brive.
- SAINTE-FORTUNADE (comte Albert de LAVAUR de), au château de Sainte-Fortunade (Corrèze).
- SAINT-BONNET, avocat, à Sexcles (Corrèze).
- SAINT-GERMAIN (Louis de), *, directeur des Domaines, à La Rochelle (Charente-Inférieure).
- SAINT-GERMAIN (Paul de), greffier en chef du Tribunal civil, à Brive.
- SALVANDY (le comte Paul de), A , ancien député, 18, rue Cassette, à Paris.
- SEGOI (Antony), propriétaire, à Beaulieu.
- SEGUIN, propriétaire, au château d'Ayen (Corrèze).
- SELVE de SARRAN (de), *, banquier, ancien receveur des Finances, à La Ganne, près Ussel (Corrèze).
- SIMBILLE (Élie), négociant, à Brive.
- SOULINGEAS (Joseph), 22, rue de Lestang, à Brive.
- SOULHIÉ (Louis), notaire, à Vayrac (Lot).
- SOULIÉ (Louis), conducteur des ponts et chaussées, à Argentat (Corrèze).
- SOULLIER (l'abbé Martial), secrétaire-général de l'évêché et chanoine de la cathédrale, à Tulle.
- TALAMON, 64, rue Richelieu, à Paris, et château de Lafarge, par Chamberet (Corrèze).
- TANDEAU de MARSAC (l'abbé), chanoine honoraire, 2, place Fournier, à Limoges.
- TANDEAU de MARSAC, notaire, 25, place Dauphine, à Paris.
- THALAMY, maître d'hôtel, ancien adjoint, à Brive.

- TEYSSIER, A , ancien juge de paix, notaire, à Pérois, par Bugeat (Corrèze).
- TIXIER (Jules), A , architecte, 34, boulevard Gambetta, à Limoges.
- TOUMIEUX (Zénon), maire de Royère (Creuse).
- TURENNE d'AYNAC (le marquis de), , 9, rue Vézelay, à Paris.
- USSEL (le baron d'), 13, rue d'Angivilliers, à Versailles.
- VACHAL (Joseph), ancien député, à Argentat (Corrèze).
- VALAT (Julien), à Souillac (Lot).
- VALETTE (Charles), notaire honoraire, à Chamboulive (Corrèze).
- VALON (comtesse de), au château de Saint-Priest, par Tulle.
- VALON (Ludovic de), sous-chef de section du chemin de fer d'Orléans, à Lubersac.
- VERLHAC (Pierre), imprimeur, à Brive.
- VERLHAC, docteur-médecin, à Brive.
- VICANT (Ernest), propriétaire, au château d'Enval, près Brive.
- VIGNES (Marc), avenue Charles-Rivet, à Brive.

MEMBRES CORRESPONDANTS

INSTITUTEURS

- BUGE (Léon), horticulteur et professeur à l'École normale, à Tulle.
- CHAMMARD, instituteur, à Mansac, par Larche (Corrèze).
- COLAS (l'abbé Joseph), professeur à l'Institut Saint-Joseph, à Périgueux.
- DELMOND, instituteur, à Beaulieu.
- FOURNIAL, instituteur, à Chamberet.
- GABRIEL (le Frère), directeur de l'École chrétienne, à Brive.
- HILDEBERT (le Frère), École Saint-Joseph, 9, rue des Argentiers, à Limoges.

LAVIALLE (Ernest), instituteur, à Saint-Solve, par Vignols (Corrèze).

PRAT (Jules), directeur de l'École communale de dessin, à Brive.

SOULIÉ (Antoine), A , directeur de l'École communale de dessin, à Tulle.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

ÉCHANGE DE BULLETINS

Société nationale des Antiquaires de France, Palais du Louvre, à Paris.

Société Française d'archéologie (*Bulletin Monumental*).

Société nationale d'agriculture de France, 18, rue de Bel-lechasse, à Paris.

Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres, à Toulouse.

Société d'histoire naturelle, 28, rue Saint-Rome, à Toulouse.

Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges.

Société botanique du Limousin, 3, place des Carmes, à Limoges.

Société des Amis des sciences et arts, à Rochechouart (Haute-Vienne).

Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze, à Tulle.

Société historique et archéologique du Périgord, à Périgueux.

Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à Guéret.

Société de Borda, à Dax (Landes).

Société archéologique du Tarn-et-Garonne, à Montauban.

Société archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres.

Société Dunoise, à Châteaudun.

Société archéologique de Bordeaux, bibliothécaire : 17, rue Rode.

- Académie d'Hippône, à Bone (Algérie).
Société botanique et horticole de Provence, place Saint-Michel, 12, à Marseille.
Société des lettres, sciences et arts, à Nice.
Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du département du Lot, à Cahors.
Société d'agriculture, sciences et arts de Vesoul (Haute-Saône).
Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens, secrétaire perpétuel : 6, rue Gloriette.
Société florimontane d'Annecy.
Société archéologique et historique de l'Orléanais, à Orléans.
Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, à Nantes.
Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France (secrétariat-général au Muséum de Nantes).
Société archéologique du Maine, au Mans.
Société archéologique et historique de la Charente, à Angoulême.
Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, à Évreux.
Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, à Dijon.
Société des Antiquaires du Centre, à Bourges.
Académie des sciences, lettres et arts d'Arras.
Commission des Antiquités départementales du Pas-de-Calais, à Arras.
Société d'émulation d'Abbeville, 3, rue des Grandes-Écoles.
Société archéologique d'Alais (Gard).
Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure, à La Rochelle.
Société de géographie de Toulouse, secrétariat-général : rue Lakanal (ancienne Faculté des sciences).
Société de géographie de l'Est, 1 bis, rue de la Prairie, à Nancy.
Société littéraire, historique et archéologique de Lyon,

- bibliothécaire : M. Vachez, 24, rue de la Charité, à Lyon.
- Société archéologique du Midi de la France, 7, place Saint-Sernin, à Toulouse.
- Société agricole et scientifique de la Haute-Loire, au Puy-en-Velay, secrétaire-général : M. Lascombe.
- Société Belfortaine d'émulation, à Belfort.
- Société des Antiquaires de Londres, Burlington house, Piccadilly. W. London (Angleterre).
- Institut Royal archéologique de Grande-Bretagne et d'Irlande, Oxford Mansion, Oxford street. W. London (Angleterre).
- Académie royale des belles-lettres, d'histoire et des antiquités de Stockholm.
- Société d'archéologie de Bruxelles (Belgique), secrétariat-général : 63, rue des Palais.
-

REVUES (échanges)

- Bulletin d'Histoire ecclésiastique et d'Archéologie religieuse*, directeur : M. l'abbé Ulysse Chevalier, à Romans (Drôme).
- Revue de Géographie*, 55, rue Claude-Bernard, à Paris.
- Feuille des jeunes Naturalistes*, par M. A. Dollfus, 35, rue Pierre-Charron, à Paris.
- Annales du Musée Guimet*, direction : 30, avenue du Trocadéro, à Paris.
- L'Auvergne illustrée*, directeur : M. Ambroise Tardieu, à Herment (Puy-de-Dôme).
- Le Gay-Lussac*, revue des sciences et de leurs applications, 23, avenue Foucaud, à Limoges.
- Archives départementales de la Haute-Vienne* : M. Leroux, archiviste.
- Bibliothèque des Bollandistes*, directeur : M. Van Ortroij, 14, rue des Ursulines, à Bruxelles (Belgique).
-

NÉCROLOGIE

Depuis la publication de la dernière liste, sont décédés :

MM.

Le duc des **CARS**, à Paris.

Louis de l'**HERMITE**, à Lampre.

L'abbé **NIEL**, curé de Naves.

Gustave de **PRADEL**, au château de Castelnau-de-Bretenoux.

ROQUE, médecin à Juillac.

La Société gardera leur mémoire et exprime tout le regret que lui cause leur perte.

BAS-RELIEF FUNÉRAIRE
DÉCOUVERT A ARNAC (CORRÈZE)



BAS-RELIEF FUNÉRAIRE DÉCOUVERT A ARNAC (CORRÈZE)
(Musée de Brive).

BAS-RELIEF FUNÉRAIRE

DÉCOUVERT A ARNAC (CORRÈZE)

Le Musée de Brive a recueilli, il y a quelques années, un petit bas-relief avec inscription qui, par suite de circonstances diverses, est resté jusqu'ici inédit. Ce monument peut, je crois, prêter à quelques observations intéressantes. Ce n'est pas qu'il ait en lui-même une grande importance, il appartient à la catégorie des monuments funéraires, dont le moyen-âge nous a laissé des spécimens si nombreux et si variés ; le personnage auquel il se rapporte, est inconnu, et le petit monastère d'où il provient, est si oublié aujourd'hui, qu'un des rares auteurs qui en ait rencontré le nom, est allé le placer dans la Haute-Vienne et dans l'arrondissement de Bellac (1), alors qu'il appartient à la Corrèze et qu'on en peut encore admirer la vieille église à deux kilomètres environ du fameux château de Pompadour.

C'est en effet, dans l'église d'Arnac-Pompadour, que fut trouvé, en 1878, le bas-relief en question. L'abbaye de Saint-Martial possédait dans cette localité un prieuré, et la pierre du Musée de Brive avait été consacrée, par les moines du lieu, à la mémoire d'un des prévôts qui gouvernèrent

(1) Duplès Agier, *Chroniques de Saint-Martial*, à la table.

le monastère d'Arnac, pour le compte de notre célèbre abbaye Limousine.

L'inscription gravée sous le bas-relief nous donne le nom de ce prévôt. Elle est ainsi conçue :

✠ IIII . NONAS . DECEMBRIS . OBIIT
GERALDus PISCIS : PREPOSITus HVIVs
LOCI : ANIMA : EIus : REQUIESCAT : IN : PACE
✠ : NOMINE : G : PICIS : IACET : HIC CINIS : HIC
SEPELITVR : SPIRITus ANGELIS CVM CE
TIBVS · ARCE · POTITVR HIC · HVMILis · PIVS
ET · DOCILis FVIT · ET · VIA · MORum · SANCCIO
LEGIS · FORMAQve GREGIS · FLOS · MONACORum
SanCtE : PARDVLFE : ORA : PRO : EO : :

Il est malheureux que l'auteur de cette inscription ait négligé de nous donner la date de la mort du prévôt Géraud Poisson. Il s'est contenté, suivant un usage bien commun jusqu'au xiii^e siècle et encore assez fréquent depuis, de nous en indiquer le jour. De telle sorte qu'il nous faut examiner de près le style du monument, pour voir à quelle époque on doit classer ce prévôt.

Les caractères de l'inscription semblent indiquer le xiii^e siècle. Les lettres appartiennent à l'alphabet gothique (1). Elles ne peuvent être antérieures de beaucoup à l'an 1200, car elles présentent presque toutes dans les parties rondes, ce renflement caractéristique de l'écriture gothique (2). Elles ne peuvent être postérieures au

(1) Voir comme ayant des formes caractéristiques : à la 1^{re} ligne, l'S de *nonas*, le D de *decembris*, le premier I et le T d'*obiit* ; à la 3^e, le deuxième A d'*anima* ; à la 4^e, l'H de *hic cinis* ; à la 5^e, le P de *sepelitur*, etc..

(2) Voir la panse des O, des E, des B, des P, etc..

milieu du règne de saint Louis, car les E et les C n'ont nulle part la forme fermée qu'on leur donne habituellement depuis cette époque ; et l'on y voit même un C carré, dernier souvenir des habitudes romanes, qu'il est bien rare de rencontrer après les premières années du XIII^e siècle (1).

Le style de l'épithaphe convient bien à ce temps, où les vers léonins étaient si fort à la mode. Ceux-ci sont fort médiocres, et le pauvre poète qui les a composés n'a pas craint, pour faire entrer dans la mesure le nom de notre personnage, de se permettre une licence poétique dont les exemples ne sont pas nombreux. Il faut, en effet, pour scander le premier vers de son quatrain, ne pas compléter l'abréviation G par laquelle il a indiqué le prénom du défunt, mais laisser à cette lettre la valeur qu'elle a dans l'alphabet.

Nomine | G. Pis | cis | jacet | hic cinis ; | hic sepe | litur.

Les versificateurs du moyen-âge, prenaient de telles libertés, qu'on ne doit pas trop s'étonner de celle-ci. Mais notre poète n'a heureusement pas fait école sur ce point et je ne lui connais guère d'imitateurs.

Il en a eu toutefois dans notre province, car on lisait jadis, sur le tombeau du cardinal de la Chapelle-Taillefer, mort en 1313, et enterré à

(1) Le mélange des formes romaines et des formes gothiques dans les lettres E, T, M, H, fournit un autre argument dans le même sens, surtout si l'on remarque que les E carrés sont d'un tiers plus nombreux que les E lunaires, et les T romains quatre fois plus nombreux que les T onciaux.

la Chapelle-Taillefer, près de Guéret, ce vers non moins remarquable que le précédent :

J. P. LEMOVICI FRATRES FECERE SEPULCHRUM (1).

Les méchants poètes sont de tous les temps, et si nous n'avions que les vers de celui-ci pour dater notre monument, nous pourrions éprouver quelque embarras.

Mais heureusement, l'inscription est accompagnée d'un bas-relief qui n'est pas fait pour en diminuer l'intérêt. Ce bas-relief représente l'enterrement même du prévôt d'Arnac. Au premier plan, deux hommes déposent dans la tombe le défunt étendu dans le linceul dont ils portent les deux extrémités sur les épaules. Debout auprès d'un mince arbuste, un religieux, la tête penchée vers le mort, prononce les dernières prières. Que tient-il à la main ? L'état de la pierre ne permet guère de le reconnaître. C'est peut-être le goupillon avec lequel il jette l'eau bénite, c'est plus probablement l'encensoir, que jadis, comme aujourd'hui, le prêtre promenait autour du corps pendant l'absoute. Auprès de l'officiant, un frère, portant la croix processionnelle ; par derrière, par devant, d'autres personnages moines ou laïques, assistent aux funérailles et témoignent de leur

(1) Texier, *Dict. d'orfèvrerie chrét.*, col. 1060; A. de Montaiglon, *Revue de l'art chrétien*, année 1890, p. 12. — M. de Montaiglon pense qu'il faut peut-être voir une licence du même genre dans l'inscription qui orne le fameux ciboire d'Alpais, conservé au Louvre. Mais j'ai peine à reconnaître avec lui un vers hexamètre dans cette légende, dont le premier mot commence par une brève: *Magiter G. Alpais me fecit Lemovicarum.* (*Ibid.* p. 11 et suiv.)

deuil, les uns par leur air grave et résigné, les autres en levant les bras au ciel en signe de douleur.

Le faire de cette sculpture a une souplesse qui dénote un art assez avancé. Les personnages n'ont plus la raideur romane ; leurs attitudes sont naturelles, l'artiste pour les rendre expressives n'a pas eu besoin de recourir aux formes exagérées, aux poses contournées qui déparent si souvent la sculpture romane. Ce n'est point, en un mot, un disciple de ces naïfs artistes du ^{xii}^e siècle, qui sculptaient le tympan de Beaulieu ou celui de Brive, le tombeau de Saint-Junien, ou le portail de Souillac ; c'est bien plutôt un précurseur de cet inconnu qui devait produire, vers le milieu du ^{xiii}^e siècle, le tombeau de Saint-Etienne d'Obasine, ce chef-d'œuvre incontesté de l'art gothique limousin.

C'est donc au commencement du ^{xiii}^e siècle, tout au plus à la première moitié du règne de Philippe-Auguste, que nous reporte le style de ce bas-relief.

La nature du sujet représenté ne contredit point ces conclusions.

Rien de plus commun au moyen-âge que cette donnée iconographique. Dans nos belles dalles funéraires du ^{xiv}^e et du ^{xv}^e siècle, la représentation du clergé, célébrant les funérailles du défunt, revient à profusion. C'est plus rare au ^{xiii}^e siècle. De plus, dans la plupart des tombes, cette scène n'est pas représentée sous la forme d'un vrai tableau, comme ici. Elle est figurée plus simple-

ment par de petits personnages placés sous des dais le long des pieds-droits de l'arcature qui couronne l'effigie du défunt.

Les scènes complètes comme ici sont beaucoup plus rares ; on en a signalé un certain nombre d'exemples dans une région de la France, assez éloignée du Limousin, en Roussillon.

L'un des plus anciens accompagne l'épithaphe de Béranger de Palma, sacristain de Perpignan, mort en 1291 (1). Deux autres se voient dans la même ville, l'un au vieux Saint-Jean, sur la tombe de Pierre Homdadeu, mort en 1294, successeur de Béranger de Palma, dans l'office de sacristain ; l'autre dans le cloître, sur la tombe de Boneta Ribeira, morte en 1304. On en voit encore deux dans la même province, à Elne, datés de 1303 et 1341 ; enfin, à Castell, il en existe trois provenant sans doute de l'abbaye voisine de Saint-Martin du Canigou. Ces derniers sont de 1303, 1314 et 1335 (2).

En Limousin, je ne connais qu'un seul monument funéraire qui reproduise au complet cette même scène. C'est ce charmant bas-relief consacré à la mémoire de Barthélemy de La Place, dans l'église de Chénérailles (Creuse). L'abbé Texier qui l'a fait connaître (3), l'attribue à l'an 1300 ; mais il a commis, dans l'interprétation de l'inscription jointe au bas-relief, une erreur sin-

(1) *Bull. monum.*, t. XXXV, p. 274.

(2) Bonnefoy, *Epigraphie Roussillonnaise*, dans le *Bulletin de la Société agric., scientif. et littéraire des Pyrénées-Orientales*.

(3) *Annales archéol.*, t. IX, p. 193 ; *Manuel d'épigraphie*, p. 207.

gulière, que personne, je crois, n'a encore songé à relever (1). Cette épitaphe est ainsi conçue :

✠ HIC : IACET : DOMINVS
BARTHOLOMEVS : DE
PLATHEA : PRESBITER

QVI : OBIIT : DIE : : FES
TVM : ANNO : DNI :
M CCC :

L'abbé Texier, sans tenir compte des vides qui séparent les diverses parties de la date, a lu :

*Qui obiit die fest[ivitat]is V[irginis] M[arie]
anno domini M° CCC°.*

Il ne s'est pas aperçu que le monument avait été sculpté du vivant de Barthélemy de la Place, et qu'on avait préparé l'inscription en laissant les vides nécessaires pour en compléter ultérieurement la date, suivant la formule si commune au xiv^e siècle : OBIIT DIE [*lune, martis, etc., ante ou post*] FESTUM [*sancti N...*] ANNO DOMINI M° CCC° [*sancto*].

On ne doit donc pas attribuer ce petit monument à l'an 1300 (2), mais à une année indéterminée du xiv^e siècle.

Tous les exemples que je viens de citer de cette scène des funérailles, sont des dernières années

(1) Elle a même été répétée sans observation dans un court article qui a été récemment consacré à ce bas-relief dans l'*Ami des Monuments*, année 1890, p. 65.

(2) L'abbé Texier dit 1300 dans son texte (p. 210), à la table et en tête de sa notice (p. 207), il dit 1301, sans doute parce qu'il a supposé que la fête de la Vierge, dont il était ici question, était l'Annonciation qui tombait en 1301 dans la partie de l'année antérieure à Pâques.

du ^{xiii}^e siècle ou du commencement du ^{xiv}^e. Ce n'est point, toutefois, une raison pour donner à la pierre d'Arnac une date plus récente que je ne l'ai proposé plus haut.

Nous avons, en effet, un certain nombre de châsses limousines, appartenant pour la plupart à la première moitié du ^{xiii}^e siècle, et qui reproduisent des scènes de funérailles ; elles présentent dans l'attitude des personnages, dans la façon dont ils portent le linceuil, des analogies si manifestes avec le bas-relief d'Arnac, qu'on ne peut hésiter à le considérer comme contemporain de ces châsses (1) ; je n'hésite donc pas à croire que le prévôt G. Poisson devait vivre au temps de Philippe-Auguste.

Cela peut-il s'accorder avec ce que nous savons de l'histoire d'Arnac, c'est ce qu'il nous reste à examiner.

Nous sommes malheureusement mal renseignés sur l'histoire de notre prieuré. Personne ne s'en est encore occupé et les documents, qui le concernent, sont épars dans nos vieilles chroniques et dans les débris du chartrier de Saint-Martial.

Arnac existait déjà et peut-être depuis longtemps, au commencement du ^{xi}^e siècle. C'était

(1) Voir en particulier l'ensevelissement de Namadie ou de saint Calmine sur la châsse de Mozac (ci-après p. 32), l'enterrement de saint Dulcide sur la châsse de Chamberet (ci-après p. 33), ou encore la mise au tombeau de saint Viance par l'évêque Rustique et Savinien, sur la châsse de Saint-Viance (ci-après p. 31). Je dois à mon savant ami M. Rupin, qui vient de publier ces châsses dans son beau livre sur l'*Œuvre de Limoges*, le prêt des clichés qui représentent les scènes en question.

un des fiefs de cette puissante famille de Lastours, si célèbre par la bravoure et l'humeur batailleuse



MISE AU TOMBEAU DE SAINT-VIANCE, SUR LA CHASSE DE SAINT-VIANCE.
(Gravure extraite de l'*Œuvre de Limoges*).

de la plupart de ses membres. C'était le centre d'une paroisse (1), centre qui s'est déplacé peu à

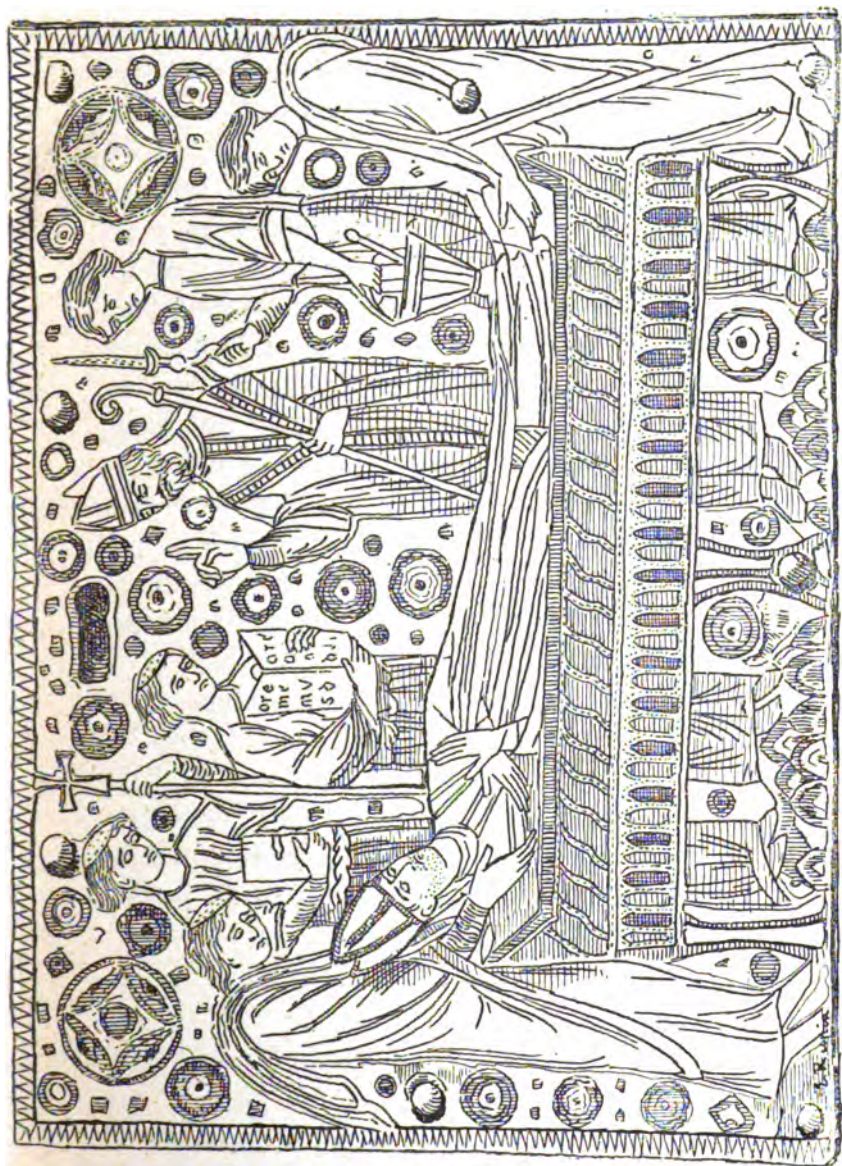
(1) « Ecclesiam de Arnaco, que olim fuit in honore sancti Petri, parva quidem, sed parochialis... » (Gaufr. Vos., apud Labbe, *Nova bibl. mss. libr.*, t. II, p. 280).



ENSEVELISSEMENT DE NAMADIE.



ENSEVELISSEMENT DE SAINT CALMINE.
Panneaux émaillés de la chasse de Mozac (Puy-de-Dôme).
(Gravures extraites de l'Œuvre de Limoges.)



MISE AU TOMBEAU DE SAINT DULCIDE SUR LA CHASSE DE CHAMBERET.
(Gravure extraite de l'*Œuvre de Limoges*).

peu depuis la construction du château de Pompadour, autour duquel une partie des habitants d'Arnac sont venus chercher la sécurité qu'on ne trouvait guère au moyen-âge qu'à l'abri des forteresses féodales.

Le village d'Arnac aurait peut-être fini par disparaître sans l'existence du prieuré qui y fut fondé au *xi*^e siècle par Guy de Lastours et sa femme Engalcias, fille du seigneur de Malemort (1), Guy de Lastours enrichit sa fondation d'un trésor qui valait plus à cette époque pour la fortune d'un monastère que les plus belles dotations, c'étaient les reliques de saint Pardoux, qui avaient été conservées jusque-là à Sarlat, et dont le seigneur de Lastours sut se rendre possesseur par des moyens subreptices, que l'excellence des intentions justifiaient suffisamment aux yeux de ses contemporains (2).

Pour assurer la durée de cette fondation en la plaçant sous un puissant patronage, Guy et Engalcias soumirent le prieuré d'Arnac à l'abbaye de Saint-Martial (3). L'église en fut solennellement dédiée en l'an 1028, par l'évêque Jourdain de Laron, entouré d'un grand nombre de prélats et de hauts personnages (4).

(1) Gaufr. Vos., *loc. cit.*

(2) Sur l'enlèvement des reliques de saint Pardoux, voir la chronique de Geoffroi de Vigeois, dans Labbe, *Nova bibl. mss. libr.*, t. II, p. 280 et 281.

(3) Geoff. de Vigeois (Labbe, *nova bibl.*, t. II, p. 281).

(4) Cf. *Chron. B. Ilerii*, dans Duplès-Agier, *Chroniques de Saint-Martial*, p. 46. — « Dominus Jordanus de Laron, Lemovicensis episcopus, antequam abiret Hierosolymis consecravit monasterium de Arnaco in quo quiescit corpus almi Pardulphi, in honore

Le prieuré d'Arnac suivit dès lors la fortune de l'abbaye de Saint-Martial. Riche et prospère dans les moments de prospérité de l'abbaye, il eut à souffrir comme elle des troubles qui désolèrent le Limousin au ^{xii}^e siècle.

Il servit de lieu de sépulture à bon nombre de personnages importants, notamment à Engalcias de Malemort, qui vint s'y retirer après la mort de son mari, en 1046 (1); à sa fille Aolaarz, femme d'Adémar de Laron (2); à Guy de Laron, et à Olivier de Laron (3); à Mathilde, femme de Raymond de Turenne et en secondes noces de Guy de Lastours (4); à Goulfier de Lastours (5); à Olivier de Lastours (6) et à sa femme Adelmodis (7), etc.

Les seigneurs, qui se faisaient ainsi enterrer dans l'église d'Arnac, ne manquaient point d'assurer leur mémoire par de pieuses fondations, aussi le prieuré s'enrichit-il rapidement et dès le début du ^{xii}^e siècle on s'occupa d'en reconstruire l'église.

sanctissime Trinitatis, Id. Julii anno Dominice Incarnationis MXXVIII. » (Geoffroi de Vigois, dans Labbe, *Nova bibl.* t. II, p. 283, ou dans les *Hist. de la France*, t. XII, p. 422.)

(1) Geoffroi de Vigois (Labbe, t. II, p. 281), dit qu'elle fut enterrée « foris limen ostii quo de claustro itur ad monasterium. »

(2) « Il idus Julii obiit, juxta matrem sepulta ». (*Ibid.*)

(3) *Ibid.*

(4) « Mathildis, uxor quondam Raimundi de Torennâ obiit V kal. junii, et a Guidone qui cognominabatur Grossus, viro suo, filio Geraldî de Turribus, Arnaco honorifice in capitulo tumulata est. » (Gaufr. Vos., c. 51, dans Labbe, t. II, p. 306).

(5) Geoffr. de Vigois, dans Labbe, *Nova bibl.*, t. II, p. 280.

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*, p. 315. Olivier de Lastours donna aux moines de Dalon le Mas d'Espeires pour les remercier d'être venus, au monastère d'Arnac, pour assister aux funérailles de sa femme (Charte de Dalon, dans Baluze, *Miscell.* Cf. *Gall. christ.*, t. II, col. 625.)

Le nouvel édifice fut dédié entre 1100 et 1103 par l'évêque de Limoges, Pierre de Bordeaux (1).

Le prieuré d'Arnac fut choisi plus d'une fois comme lieu de réunion par les seigneurs du voisinage. Adémar, vicomte de Limoges, et Bernard, comte de Périgord, y eurent, en 1173, une conférence destinée à mettre un terme aux guerres qui les ruinaient (2). Mais au bout de peu de mois, l'accord était rompu et les gens du vicomte recommencèrent à dévaster les terres du comte de Périgord et des seigneurs de Lastours, ses alliés. Ils ravagèrent les environs d'Arnac, et Olivier de Lastours se vit obligé de mettre une garnison dans le prieuré, qui conserva mauvais souvenir de ces événements, car les soldats d'Olivier de Lastours se conduisirent en parfaits mécréants et mirent tout au pillage (3).

C'est peut-être à cette époque qu'il faut placer le prévôt dont le Musée de Brive a recueilli la tombe. Les considérations archéologiques que j'ai présentées plus haut, autorisent à le croire, et l'on va voir que dans la liste, malheureusement fort incomplète, des prévôts d'Arnac dont le nom nous est parvenu, il en est un, qui siégeait préci-

(1) « Petris Burdegalensis... dedicavit monasterium de Arnaco XV kal. decembris, in honorem sancte Trinitatis sanctique Pardulphi cujus corpus illic honeste quiescit ». (Gaufr. Vos. c. 29, dans Labbe, t. II, page 296).

(2) Gaufr. Vos., c. 68, dans Labbe, p. 320. Cf. La vie de Bertrand de Born dans les *Vies des Troubadours*, publiées par Raynouard. Marvaud a paraphrasé ces deux récits dans son *Hist. du Bas-Limousin*, t. II, p. 40 et 41.

(3) Gaufr. Vos., dans Labbe, p. 320.

sément vers 1175 et qui pourrait être identifié avec le nôtre.

Le premier des moines, qui gouverna le monastère d'Arnac, à notre connaissance, se nommait Guillaume Deva. Il accompagna, en 1068, l'abbé de Saint-Martial, Adémar, appelé à Uzerche par les moines de cette abbaye. Il passait pour un homme d'une haute vertu, aussi fut-il, plus tard, mis à la tête du prieuré de Chalais et de l'abbaye de Figéac (1).

En 1094, le prieuré d'Arnac était gouverné par un prévôt nommé Girbert. Au mois de septembre de cette année on célébra, à Limoges, une de ces grandes fêtes religieuses, dont la tradition s'est conservée jusqu'à nos jours, sous le nom d'ostensions. De toutes les parties du Limousin on apporta à l'abbaye de Saint-Martial les reliques des saints pour les exposer à la vénération des fidèles. Le monastère d'Arnac y envoya le corps de saint Pardoux sous la conduite du prévôt Girbert (2).

(1) « Ademarus abbas Lemovicensis [1064-1114] venit apud Uzerchiam rogatus a fratribus, in capitulo interfuit, adduxitque tres magne honestatis monachos quorum nomina non debet delere oblivio. Primus Guillelmus cognomento Deva, qui Arnaco prepositus, de Galesio prior, abbas de Figiaco, non tam prefuisse quam profuisse legitur... » (Gaufr. Vos., c. 18, dans Labbe, p. 288).

(2) « Anno MXCIH..... de toto Lemovicino ad Sanctissimum Martialem delata sunt sancta sanctorum corpora..... tunc Dominus omnipotens beatum Pardulphum preclaris decoravit miraculis, cujus corpus illic, de Arnaco, maximo cum honore fuerat deportatum. Hujus sancti reliquias honeste prosecutus est Girbertus, ejusdem cenobii prepositus..... Facta est hec translatio sanctorum circa festivitatem Nativitatis perpetue Virginis Marie anno quo supra. » (Gaufr. Vos., c. 27, dans Labbe, t. II, p. 292).

Dans la première moitié du ^{xn}^e siècle, la prévôté d'Arnac fut confiée à un membre d'une des principales familles nobles du Limousin, Gaubert de Mirabel (1). Dès l'enfance, il était entré comme moine à l'abbaye de Saint-Martial, plus tard, il avait été investi des prévôtés de la Souterraine et d'Arnac. Il fut élu, en 1133, abbé d'Uzerche, mais une partie des moines ayant porté leurs suffrages sur Hugues de la Porcherie, il en résulta des troubles auxquels on mit fin en confiant le gouvernement de l'abbaye à Bernard d'Auberoche, auquel Gaubert de Mirabel succéda en 1149. Il mourut deux ans après (2).

Quelques années plus tard, nous trouvons, à la tête du prieuré d'Arnac, un prévôt nommé Amelius de Monacho. Il était frère d'un archidiacre de

(1) Les Mirabel habitaient Saint-Angel, M. Vayssière suppose qu'ils étaient originaires du Poitou et se rattachaient à la maison de Mirebeau (*Bull. de la Soc. scient. et archéol. de la Corrèze*, t. vi, p. 373). Cette hypothèse me paraît un peu téméraire. Il ajoute que « leur nom ne se rencontrant que dans des actes latins, il est impossible de savoir quelle était sa véritable forme française ». Mais il n'a pas remarqué que, suivant un usage très commun en Limousin au ^{xii}^e et au ^{xiii}^e siècle, leur nom figure dans plusieurs documents sans être latinisé (notamment dans Geoffroy de Vigeois, c. lvi) et c'était bien Mirabel.

(2) « Huic [Bernardo de Albarocha] successit Gaubertus de Mirabel, clara oriundus prosapia, monachus quidem Usercensis, a puero quoque Sancti Martialis monachus professus, qui de Subterranea et Arnaco diversis quidem temporibus prepositus fuit » (Gaufr. Vos., c. lvi, dans Labbe, t. ii, p. 307). — M. Bonnélye, dans sa traduction de Geoffroy de Vigeois, a défiguré tout ce passage de telle sorte qu'on croirait, à le lire, que Bernard d'Auberoche a été prévôt d'Arnac (*Chronique de Geoffroy de Vigeois*, traduite par François Bonnélye, p. 83). M. Vayssière (*loco cit*, p. 376), a déjà relevé cette erreur.

Limoges, nommé Pierre, et gouvernait notre prieuré, quand il fut élu abbé de Vigéois, le 25 janvier 1171 (1).

Il eut pour successeur, — immédiat ou non, je l'ignore, — un personnage qui porte le même nom que le prévôt dont le Musée de Brive a recueilli l'építaphe. Et l'on pourrait, sans trop d'in vraisemblance, les identifier tous les deux s'ils ne portaient un prénom différent. Celui que mentionne le chroniqueur s'appelait Bernardus Piscis, le nôtre Geraldus. Y a-t-il eu, de la part des copistes de Geoffroy de Vigéois, erreur dans la transcription du prénom. Cela n'aurait rien d'impossible, mais il est plus probable qu'il s'agit de deux prévôts distincts, car le style du petit monument funéraire, point de départ de ces recherches, conviendrait mieux, je l'ai dit, à la fin du règne de Philippe-Auguste qu'au commencement. Or, la prévôté de Bernard Piscis ne s'est pas prolongée longtemps après l'avènement de Philippe-Auguste. Nous le trouvons, en effet, dans l'octave de Noël 1179, recevant à Tulle, par devant l'évêque de Limoges Sebrand Chabot, un engagement de Géraud de Miramont, abbé de Dalon, de payer au monastère d'Arnac une rente annuelle et perpétuelle de 40 sous (2). Or, moins

(1) « Abbas Ademarus... obiit... Quo juxta Raynaldum abbatem tumulato in conversione sancti Pauli, presente domino Petro Sancti Martialis, eligitur Amelius de Monacho cognomine, prepositus de Arnaco, frater Petri archidiaconi ». (Gaufr. Vos., c. LXIII, dans Labbe, t. II, p. 315).

(2) « Kal. novembris feria v, MCLXXIX ab Incarnatione Domini, etatis sue XIV, unctus est in regem Philippus Remis... Infra

de deux ans après, il était déjà remplacé par un prévôt nommé Radulfus del Poy.

Ce Radulfus figure, en effet, vers 1181, comme témoin dans une charte de l'archevêque de Bourges, confirmant une sentence arbitrale rendue par l'abbé de Tulle et le prieur de Brive, sur un différend survenu entre l'évêque de Limoges et l'abbé de Saint-Martial, au sujet de l'église de Rochechouart (1).

Ce fut pendant son administration que le prieuré d'Arnac eut à subir une des plus rudes épreuves dont il ait gardé le souvenir. Les routiers qui ravageaient le Périgord et le Limousin, vinrent le rançonner sous la conduite d'un de leurs chefs les plus célèbres, le fameux Mercadier (2). Celui-ci avait déjà fait une incursion sur les terres d'Archambaud de Comborn, il avait poussé jusqu'à St-Germain-les-Vergnes, puis était retourné en Périgord. Le 5 octobre 1183, c'était la veille de la fête de Saint-Pardoux, le patron d'Arnac, et les moines venaient de terminer l'office du soir,

octabas Dominici Natalis, cum multa nix cecidisset, Tutele coram Guillermo Tutellensi, domino Isemberto Sancti Martialis, Guillermo Vosiensi abbatibus, et Bernardo Pisce, preposito de Arnaco, judicio Sebrandi episcopi tunc presentis, spopondit Geraldus cognomento de Miramont de propria abbazia, scilicet Dalonensi, xl. solidos monete publice perpetuo redituos preposito de Arnaco in festo sancti Martialis... » (Gaufr. Vos., c. 71., dans Labbe, t. II, p. 325).

(1) Orig. aux Archives de la Haute-Vienne, fonds Saint-Michel, n° 9162, publié par Leroux, *Bull. de la Soc. des sciences, lettres et arts, de la Corrèze*, année 1884, p. 502.

(2) Voir, H. Géraud, *Mercadier et les routiers au XIII^e siècle*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. III, p. 422.

quand le bruit se répandit que les routiers étaient là et qu'ils avaient déjà mis le siège devant le château de Pompadour. La nouvelle était fausse ; mais elle causa une panique telle que les nobles dames venues de Ségur et les paysans des environs, accourus pour la fête, s'enfuirent au plus vite. Toute la nuit se passa dans les transes, des messagers annonçaient l'arrivée des routiers pour le lendemain matin, et les moines se réfugièrent avec ce qu'ils avaient de plus précieux, dans le donjon bâti par Goufier de Lastours. Ces craintes étaient prématurées, et l'on put célébrer en paix la fête du saint, voire même son octave. Mais le vendredi 14 octobre, les routiers quittèrent Plassac en Périgord, où ils étaient campés, et le lendemain ils mirent le siège devant le château de Pompadour, en ravageant les environs. Hommes, bêtes, meubles, ils enlevèrent tout ; le prieuré ne trouva pas grâce devant eux ; et le prévôt Raoul ne put sauver le cloître du pillage qu'en payant à Mercadier, à Constantin de Born et à Raoul de Castelnau, les trois principaux chefs de la bande, une rançon de 650 sous. Ce ne fut pas tout, les routiers exigèrent 6 sous de rançon pour chacun des hommes du prieuré dont ils s'étaient emparés. Le prévôt dut faire serment de verser cette somme dans les vingt-quatre heures et s'engager à ne prendre aucune nourriture avant de l'avoir payée. Tout le pays environnant, fut mis au pillage. La contrée qu'on désignait, dès cette époque, sous le nom de Vendonnais, et qui se trouve sur la limite des départements actuels de la

Corrèze et de la Haute-Vienne, fut dévastée. Les églises de Lubersac, de Beyssac, etc., furent également rançonnées. Enfin, le dimanche 16 octobre, les routiers se retirèrent sur l'avis que des forces sérieuses se disposaient à les attaquer (1).

Ce triste événement ne semble pas avoir exercé une trop fâcheuse influence sur les destinées du prieuré. Le désastre fut assez promptement réparé, car nous voyons, par les notes de Bernard Itier, qu'au début du ^{xiii}^e siècle, Arnac était de tous les prieurés dépendant de Saint-Martial, celui qui comptait le plus de moines. Il en avait alors quatorze, tandis que les prieurés de la Southeraine et de Saint-Vaulry n'en avaient que douze chacun (2).

Raoul del Poy resta assez longtemps à la tête du monastère d'Arnac. Il l'administrait encore vers 1195, époque où il fut chargé par Isembert, abbé de S^t-Martial, d'aller à Rome avec Guillaume, abbé de Vigéois, et Bernard, abbé de Tulle, soumettre au pape un différend que l'abbaye de Saint-Martial avait avec l'évêque de Limoges (3).

Si Geraldus Piscis, n'est pas le même que ce

(1) Voir, pour les détails de cette affaire, Geoffroi de Vigéois, dans Labbe, t. II, p. 340.

(2) Duplès-Agier, *Chroniques de Saint-Martial*, p. 320.

(3) « Die octavo nativitatis Beate Marie, B. presul et I. abbas apud Grandimontem, consilio Bernardi Tutelensis et Guillelmi Vosiensis abbatum, pacem fecere. Redierant siquidem a Roma nuntii domini abbatis B. Radulphus del Poy, prepositus de Arnaco, Petrus Ardillos, prepositus de Subterranea, Gaufridus de Nioil, prior de Seniac, et Bernardus de Peulet, ferentes litteras ecclesie utiles nostre ». (Gaufr. Vos., l. II, c. 23, dans Labbe, t. II, p. 339). — Raoul del Poy, est encore nommé une autre fois par Geoffroy de Vigéois, c. 72, dans Labbe, t. II, p. 327.

Bernard Piscis dont j'ai parlé plus haut, c'est sans doute dans les vingt-cinq années qui suivirent l'administration de Raoul del Poy qu'il faut le placer.

J'ai cru, un moment, avoir trouvé son nom sous l'initiale G., par laquelle Bernard Itier désigne un prévôt d'Arnac qui était en fonctions à la Saint-Michel 1222 (1), et qui assista, le 2 avril 1223, à une grande réunion convoquée à Limoges par l'abbé de Saint-Martial (2). Mais le nom de ce prévôt était G. de Bonavau, comme on peut le voir par d'autres notes de Bernard Itier, qui nous le montrent en fonction en 1218 (3). Il gouvernait encore le prieuré d'Arnac à la Pentecôte 1223 (4).

C'est sans doute un peu après, ou plutôt un peu avant ce prévôt, qu'il faut placer Géraud Poisson. Il a fort bien pu gouverner Arnac dans les dix à quinze premières années du ^{xiii}^e siècle, car G. de Bonavau, était alors simple moine de Saint-Martial, comme nous le savons par une liste des moines de cette abbaye dressée en 1209 (5).

Citons encore, parmi les prévôts qui ont administré le prieuré d'Arnac au ^{xiii}^e siècle :

A. de Montagrier, qui passa successivement dans tous les petits monastères relevant de S^t-Martial,

(1) Bibl. nat., ms. lat. 544, fol. 114 v°; Duplès-Agier, *Chron. de Saint-Martial*, p. 111.

(2) Bibl. nat. ms. lat. 5240, fol. 1 r°; Duplès-Agier, p. 112.

(3) « Anno Verbi Incarnati M° CC° XVIII, vigilia S. Columban (29 nov.)..., abbas Vosiensis Raimundus deu Longa; prepositus de Chambo, W. Gossa; de Paonat, Rann. de Montandre; de Arnaco, G. de Bonavau. » (Ms. lat. 3237, fol. 102 r°; Duplès-Agier, p. 257-259).

(4) Ms. lat. 2400, fol. 1 v°; Duplès-Agier, p. 274.

(5) Ms. lat. 1993, fol. 119 v°; Duplès-Agier, p. 248.

car il fut tour à tour, prévôt de Chambon, d'Arnac, de la Souterraine, de Saint-Vaulry, de Rosiers, de Montendre et de Montleu (1).

Gaucelin, qui, en 1262, figure comme exécuteur testamentaire dans le testament de Seguin Élie de Pompadour, un des bienfaiteurs de l'église d'Arnac (2).

A Gaucelin succéda un prévôt nommé Gui, dont le nom se rencontre parmi ceux des personnes notables qui assistèrent le 17 avril 1264 à l'enterrement de Pierre Brun, un des bourgeois de Limoges les plus marquants (3). C'est, sans doute, ce même prévôt qui devint un peu plus tard, abbé de Vigeois, et qui fut élu abbé de St-Martial, en 1298. Ce dernier appartenait à la famille des La Porta. Il était frère de Raynaud La Porta, évêque de Limoges (4).

Je n'ai plus trouvé, passé le xiii^e siècle, qu'un bien petit nombre de prévôts d'Arnac.

Ce sont :

Guy de Bré, en 1323 (5) ;

Etienne Crustin, en 1444 (6) ;

Jean Coustin, en 1448 (7) ;

(1) Duplès-Agier, *Chroniq. de Saint-Martial*, p. 283.

(2) Le texte de ce testament a été publié par M. Leroux dans le *Bull. de la Soc. des lettres, sciences et arts, de la Corrèze*, année 1884, p. 533-535.

(3) Duplès-Agier, *Chroniques de Saint-Martial*, p. 158.

(4) *Gallia christ.*, t. II, col. 563.

(5) Bosredon, *Sigillographie du Bas-Limousin*, p. 599, n^o 843.

(6) Il figure comme témoin, dans un acte non classé du fonds de Saint-Martial, aux Archives de Limoges.

(7) Nadaud, *Nobiliaire du Limousin*, t. I, p. 453. — Il appartenait peut-être à la même famille que son prédécesseur. En ce cas, une faute de copie aurait défiguré l'un des deux noms.

Geoffroy de Pompadour, en 1465. Il fut élu, à cette date, évêque d'Angoulême, et passa ultérieurement par les évêchés de Périgueux et du Puy (1) ;

Charles de Bonneval, en février 1512 (v. s.) (2).

Nul doute que des recherches un peu attentives, dans les archives de la Haute-Vienne, ne permettraient d'ajouter de nombreux noms aux précédents. Toutefois, je préviens les curieux qui auraient le loisir d'entreprendre ce travail, que ce n'est pas seulement dans le fonds de Saint-Martial qu'ils auront chance de trouver des documents relatifs à l'histoire du prieuré d'Arnac pendant les trois ou quatre derniers siècles de son existence, c'est aussi dans le fonds de l'évêché de Limoges.

L'abbaye de Saint-Martial paraît en effet, je ne sais à quelle date, avoir renoncé à la possession du prieuré d'Arnac en faveur de l'évêque de Limoges ; et nous voyons au xvi^e siècle, les prévôts à la nomination de ce dernier.

Je dois à l'obligeance d'un de nos jeunes et actifs confrères M. de Nussac, la communication de documents recueillis par lui (3) et qui mettent ce fait hors de doute. Ce sont des lettres de provision données en 1590, au prévôt Antoine

(1) Nadaud, *Nobiliaire*, t. II, p. 491.

(2) Arch. de Limoges, pièce non cotée.

(3) C'est par l'intermédiaire de M. Rupin, que j'ai eu connaissance de ces documents ; il est donc juste que je l'en remercie en même temps que des autres renseignements qu'il m'a libéralement fournis pour compléter cette notice.

Blanchard, et en 1595, au prévôt Etienne Pépy. Elles sont conçues à peu près dans les mêmes termes : Il me suffira donc de citer la première en date :

« Sachent tous presens et advenir que ce jourd'huy, jour de dimanche, septiesme janvier mil V^e quatre-vingt-dix, au lieu-dit et bourg d'Arnac, heure de huyct heures du matin, par devant moy, notaire royal apostolique, soubzsigné, et en presence des tesmoins cy ambas nommés, Est compareu en sa personne M^e Anthoine Blanchard, prebstre, prevost de l'esglise parrochiale et prieurale et provosté d'Arnac, près Pompadour, diocèse de Lymoges, lequel estant devant la dicte esglise d'Arnac, en vertu de la provisiou à luy donnée par Monseigneur le reverendissime evesque de Lymoges du 111^e decembre 1589, signée : H. de la Martonie, evesque de Lymoges, et de Bray, loco secretarii, sellée du seau de ses armoiries, despechée sur la signature octroyée audict Blanchard par notre Saint-Pere le pape Sixte Quint, quarta Idus Maii pontificatus anno quinto; a icelluy Blanchard prevost sommé et requis illec M^e Estienne Du Teilh, presbtre, vicaire de la dite esglise Saint-Pardoux d'Arnac, present, le mettre en possession réelle dudit prevosté d'Arnac, avec ses annexes, fruitz, proffitz, revenus et esmolumens d'icellui, suyvant ledict mandement et provision. Amprès lequel veu par ledict Du Teilh, vicaire, hobéyssant à icelluy, a prinst par la main icelluy Blanchard, prevost, et icelluy a mys en possession réelle et actuelle de la dicte esglise Saint-Pardoux d'Arnac avecques ses annexes, appartenances, deppendances, fruyctz, proffitz, revenus et esmolumens quelconques, et ce par le touchement du grand verroilh de la grand porte de la dicte esglise parrochiale, entrée de la dicte esglise, aspersion d'eaue beniste, sonnement de cloches, baizement du grand aultier, et touchement des rellicques, dans laquelle esglise Saint-Pardoux d'Arnac et sur le grand aultier ledict Blanchard, prevost, a dict et cellebré

messe, en presence d'une grande partye des parrochiens, sans aulcune contradiction, et en laquelle esglize on a accoustumé prendre telles actes de possession, de laquelle prize de possession ledict Blanchard prevost, m'a requiz acte et instrument pour luy servir en temps et lieu comme de raison. Ce que j'ay faict en presances de M^{re} Léonard Jaubertye, Jehan Guaultier, prebstres de la dicte parroisse, François Pierre dict Petit, Duboys, notaires, François du Vyvier et Joseph..... et plusieurs aultres habitants de la dicte parroisse, tesmoins a ce appellés et requiz. »

Le document qui précède nous montre l'évêque de Limoges en possession du droit de nomination au prieuré d'Arnac ; toutefois, il ne semble pas que ce droit fut bien établi.

A la fin du xvii^e siècle, nous voyons l'office du prévôt occupé par des personnages de marque. En 1690, c'était Pierre de Pompadour, fils de Philibert marquis de Pompadour, qui en était pourvu, et qui le résigna en 1699 à un petit abbé, le futur cardinal Dubois. Les circonstances dans lesquelles cette cession eut lieu ont été racontées, par Dubois lui-même, d'une manière assez piquante.

« Depuis 1699, dit-il, dans ses *Mémoires*, je possédois un nouveau bénéfice, qui ne m'avoit coûté qu'un remerciement. L'abbé de Pompadour, lourde masse de chair ecclésiastique qui ne savoit pas lire, faisoit lire son bréviaire et dire sa messe par acquit de conscience. Il se seroit cru damné, s'il y avoit manqué un seul jour. Je me trouvois avec lui à la campagne de M. de Noailles, archevêque de Paris, et il se vit bien embarrassé, quand le soir fut venu. Pas un laquais pour réciter ses prières. Je me présentai, sachant qu'un bienfait n'est jamais

perdu, et le lendemain, il me résigna sa prévôté d'Arnac en Limousin. C'était le prix d'un Pater et d'un Ave. »

A la mort du cardinal Dubois (1723), d'assez vives contestations s'élevèrent entre le marquis de Pompadour, François-Marie d'Hautefort, et l'abbé de Saint-Martial ; nous en trouvons l'écho dans cette lettre que le marquis écrivait à son représentant :

« Monsieur Bygourie, avocat en parlement et lieutenant de la baronnye de Bret, à Ségur.

Sarcelles, le 25 septembre 1723.

... Quant à la nomination du bénéfice d'Arnac, j'avois toujours compté qu'il appartenoit à madame d'Hautefort, vous lui ferez plaisir et à moy aussi de nous en instruire. L'on prétend que M. l'abbé de Saint-Martial, qui prétend avoir le droit d'y nommer, veut réunir ce bénéfice au chapitre de Limoges... »

Signé : HAUTEFORT (1).

La contestation se termina dans le sens voulu par l'abbé de Saint-Martial. Le dernier prévôt d'Arnac, Jean-Aymeric Martin de la Bastide, prêtre de l'Oratoire, consentit à la réunion de la prévôté d'Arnac au chapitre de Saint-Martial, à condition qu'il conserverait jusqu'à sa mort la jouissance des revenus attachés à ce bénéfice, soit une somme de 2,000 l., déduction faite des charges évaluées à 800 l. L'union dut être confirmée par le roi, ce qui n'arriva probablement qu'en 1742 (2).

(1) Archives de M. Dutheillet de Lamothe, à Caramija, près Lubersac (Corrèze). — Communication de M. Louis de Nussac.

(2) Nadaud, *Pouillé*, manuscrit du grand séminaire de Limoges, et *Nobiliaire du Limousin*, t. iv, p. 330, cités par M. le chanoine

Aujourd'hui de l'antique prieuré, il ne reste plus que l'église, beau monument à une seule nef avec un transept, deux absidioles sur les bras du transept, et trois autres s'ouvrant sur l'abside. L'édifice est d'une belle ordonnance, aussi est-il classé comme Monument historique. Il est d'une extrême simplicité, et l'on n'y remarque guère en dehors du plan qui est remarquable, qu'un chapiteau sur lequel est gravée une inscription dont le sens paraît fort énigmatique à la plupart des visiteurs.

On y lit ces lettres :

SSVPVEN

TINTE

Si on examine les figures qui ornent le chapiteau, le sens de ces lettres se devine aisément. Le sculpteur a représenté une femme et un ange. C'est donc l'Annonciation, et il suffit d'ouvrir l'évangile de Saint-Luc pour trouver le pas-

Poulbrière : *Dictionnaire des paroisses du diocèse*. M. l'abbé Poulbrière, nous fait en outre connaître que la *Feuille hebdomadaire de la Généralité de Limoges*, porte en son numéro du 17 février 1779, page 32 : « Le 22 février, très R. P. Jean-Baptiste Martin-de-la-Bastide, prêtre, prieur de Sainte-Catherine d'Arnac-Pompadour, chanoine-honoraire de l'église de Saint-Martial, est mort dans la maison de l'Oratoire de Limoges où il a été inhumé. »

La *Feuille hebdomadaire*, ajoute-t-il, ferait entendre qu'à la prévôté d'Arnac, le Père Martin joignait la vicairie de Sainte-Catherine (on appelait souvent ces vicairies *prieurés*), transférée à Pompadour de la Chapelle de la Rivière, paroisse de Beyssac, où elle était d'abord. Dans le cas contraire elle se tromperait sur le patronage comme sur le vrai titre du bénéfice d'Arnac-Pompadour.

sage du Nouveau Testament dont ces mots sont extraits :

« *Dixit autem Maria ad angelum : Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?*

Et respondens angelus dixit : Spiritus superveniet in te. »

L'inscription doit donc être ainsi complétée :

[S̄PS S̄C]S SVPVEN

[IE]TINTE

On en retrouvera probablement quelque jour les lettres et les abréviations absentes, si on fait tomber la couche de badigeon, sans doute assez épaisse, qui recouvre aujourd'hui ce chapiteau.

R. DE LASTEYRIE.

PIERRE D'AIGREFEUILLE

ÉVÊQUE DE TULLE, VABRES, CLERMONT, UZÈS, MENDE
ET AVIGNON

Pierre d'Aigrefeuille, frère des cardinaux Guillaume († 1369) et Faydit († 1391) d'Aigrefeuille, oncle du second cardinal Guillaume d'Aigrefeuille († 1401), commença sa carrière épiscopale par l'évêché de Tulle, et la termina par celui d'Avignon ; mais ceux qui se sont occupés de lui, l'ont fait avec tant de négligence, que son nom ne figure point encore sur la liste des évêques de ces deux églises. Ni les historiographes généraux du clergé français, ni les écrivains qui ont fait l'histoire particulière de ces deux sièges, ne le connaissent à ce titre. Des six évêchés qu'il a successivement possédés, presque tous les auteurs lui en retranchent la moitié, et ce qu'ils nous disent de lui contient en somme beaucoup plus d'erreurs que de vérités.

Dans un premier Mémoire publié par nous, en 1877 (1), nous avons rétabli les grandes lignes de l'histoire de ce personnage, qui a tenu un rang distingué dans l'Église à son époque, à cause

(1) PIERRE D'AIGREFEUILLE, évêque d'Avignon, de Vabres, de Clermont, d'Uzès et de Mende. Preuves de son épiscopat, élimination de trois faux évêques d'Avignon. — Marseille, 1877, in-8°, 56 pages. — 100 exempl.

surtout de ses relations intimes avec celui qui fut le pape Urbain V, après avoir été son grand vicaire. Nous lui avons rendu sa famille, restitué toutes ses prélatures, sauf la première, et précisé l'ordre dans lequel il passa de l'une à l'autre, ordre méconnu ou ignoré par la plupart de ses historiens. Toutefois, comme en faisant notre publication, nous n'avions pas encore en mains les pièces officielles qui le transfèrent d'un bénéfice à l'autre, d'un évêché à un autre évêché, nous n'avons pu indiquer qu'approximativement les dates auxquelles ces divers changements s'accomplirent; et plusieurs de ces dates, nécessairement empruntées au *Gallia Christiana*, vont être par nous démontrées fausses. Aujourd'hui, ayant réuni la série entière des documents qui fixent le *cursus honorum* de Pierre d'Aigrefeuille, nous sommes à même de compléter notre premier travail d'une manière qui nous semble devoir être définitive. Nous allons publier une collection de pièces comme on en voit rarement dans le dossier historique d'un particulier. Grâce à elles, toutes nos assertions seront garanties, toutes nos dates fixées de la façon la plus rigoureuse, et il ne restera à peu près aucun point indécis dans la biographie la plus embrouillée qui fut jamais.

CARRIÈRE MONASTIQUE DE PIERRE D'AIGREFEUILLE

Nous connaissons Pierre d'Aigrefeuille depuis le 20 septembre 1339, trente-deux ans avant sa mort; depuis ce jour, nous allons pouvoir le suivre dans toutes les positions qu'il a occupées,

sans le perdre de vue un seul instant. A cette date, il était moine bénédictin, comme trois de ses frères, Guillaume, Raimond et Etienne, et il possédait comme tel la prévôté de Marc-la-Tour, qui était une dépendance de l'église de Tulle. Le cardinal Pierre Roger, dont il était proche parent, venait de le recommander au pape Benoît XII, et sur ses instances, celui-ci le nomma à l'office de Cellerier de la cathédrale de Tulle, vacant par la mort de Guillaume de Gourdon (1).

Il y avait à peine vingt ans que Jean XXII avait fait un évêché de l'antique abbaye de Saint-Martin de Tulle (2), laquelle en devenant une église épiscopale et en recevant un évêque au lieu d'un abbé, avait conservé les moines bénédictins qui la desservaient auparavant. Ce furent ceux-ci qui, jusqu'à leur sécularisation en 1514, formèrent son chapitre cathédral, dont les dignitaires continuèrent à porter les titres des offices monachaux qu'ils remplissaient, et à s'acquitter des fonctions qui y étaient attachées. On voyait donc dans l'église régulière de Tulle, un Prieur, un Prévôt, un Cellerier, un Camérier, un Aumônier, etc. ; en quoi elle se distinguait des églises et des chapitres séculiers, dont les principaux membres étaient désignés par des titres bien différents. L'office ou la dignité de Cellerier comptait parmi les plus importants, et Guillaume de Gourdon, à qui Pierre d'Aigrefeuille succédait,

(1) Documents, n° 1.

(2) 5 août 1317. *Baluze. HISTORIA TUTELENSIS*, col. 623.

avait été l'un des deux administrateurs nommés par le Pape pour gouverner le diocèse, durant la longue vacance qui suivit la mort d'Arnaud de Clermont, son second évêque (1).

Trois ans et demi après, le cardinal Pierre Roger étant devenu le pape Clément VI, ne tarda pas à donner à son parent des marques de sa protection, en l'appelant à un bénéfice plus considérable. Au mois de février 1343, il promut Raimond d'Aigrefeuille à l'abbaye de Saint-Jean d'Angély ; et cette nomination ayant fait vaquer le doyenné de Rieupeyrroux, au diocèse de Rodez, Pierre d'Aigrefeuille, frère de Raimond, fut appelé à lui succéder, et affilié au monastère de Saint-Martial de Limoges, auquel appartenait le susdit doyenné (2). Une seconde fois, après moins de deux ans, Pierre recueillit encore la succession de son frère Raimond, que Clément VI transféra à l'abbaye de la Grasse, au diocèse de Carcassonne, donnant en même temps, au doyen de Rieupeyrroux, l'abbaye de Saint-Jean d'Angély que le départ du premier laissait vacante. Cette promotion est du 2 mars 1345 (3). Enfin le 11 décembre 1346, Pierre d'Aigrefeuille recevait ses bulles (4) pour l'importante abbaye de la Chaise-Dieu, qu'il ne devait garder que trois mois, puisqu'il allait être fait évêque le 19 février de l'année suivante. Avant de le suivre dans sa nouvelle carrière, nous

(1) *Ibid.* 707.

(2) Documents, n° 2.

(3) Documents, n° 3.

(4) Documents, n° 4.

avons à vider une question controversée où nous aurons pour adversaire le docte Baluze.

Pierre d'Aigrefeuille a-t-il été abbé de la Grasse, après son frère Raimond ? Baluze l'affirme en termes formels (1), et son autorité a entraîné ceux qui ont écrit après lui, bien qu'il n'y ait aucune trace du passage de Pierre dans ladite abbaye, et que son nom n'y figure pas dans la liste des abbés. C'est la remarque faite par les auteurs du *Gallia Christiana* (2), que l'opinion de Baluze avait influencés (comme elle nous avait séduit et trompé nous-même une première fois), au point de les décider, malgré leurs hésitations, à recevoir Pierre d'Aigrefeuille au nombre des abbés de ladite abbaye. Cependant, cette opinion est insoutenable ; et l'erreur est d'une telle évidence, qu'il est difficile de concevoir qu'un homme de la trempe de Baluze ne s'en soit point aperçu. Il veut que Raimond d'Aigrefeuille ait eu son frère Pierre pour successeur à la Grasse, lorsqu'il devint lui-même évêque de Rodez, en 1349. Les bulles de Raymond pour Rodez sont, en effet, du 17 juin 1349 (3). Mais déjà nous avons vu que Pierre d'Aigrefeuille était devenu abbé de la Chaise-Dieu à la fin de l'année 1346, et qu'il fut promu à l'épiscopat dès le commencement de 1347. A la date de 1349, où l'on prétend qu'il dut prendre

(1) Ei [Raymundo] in regimine monasterii Grassensis suffectus est frater ejus Petrus, qui postea fuit episcopus Uticensis, ut docet ipse Raymundus in suo testamento. VITÆ PAPARUM AVEN. I. 1431.

(2) Veruntamen haud dissimulabo de hoc abbate in omnibus catalogis altum esse silentium. GALLIA CHRIST. VI. 958.

(3) Arch. Vat. Reg. 195, fol. 13, v°. (Clem. vi, an. 8, l. 3, p. 1).

à la Grasse la succession de son frère, il était évêque depuis deux ans et demi, et siégeait à Clermont, après avoir siégé à Tulle et à Vabres. Il ne pouvait donc plus aller gouverner la petite abbaye languedocienne, et l'on peut affirmer, sans craindre de se tromper, que si les deux frères, ainsi que nous l'avons dit, ont possédé l'un après l'autre le doyenné de Rieupeyroux et l'abbaye de Saint-Jean d'Angély, Raimond seul a porté le titre d'abbé de la Grasse.

CARRIÈRE ÉPISCOPALE DE PIERRE D'AIGREFEUILLE

Il est peu de prélats qui aient eu autant d'évêchés que Pierre d'Aigrefeuille, puisque, en moins de vingt-cinq ans d'épiscopat, il occupa jusqu'à six sièges divers, et fut successivement, comme nous allons le voir, évêque de Tulle, de Vabres, de Clermont, d'Uzès, de Mende et d'Avignon. Il faut pourtant reconnaître que ni l'ambition, ni le désir de posséder une église plus opulente, ne furent pour rien dans ces mutations nombreuses que la confiance des souverains Pontifes lui imposèrent. Clément VI et Innocent VI attestent expressément dans leurs bulles que ses aptitudes et ses mérites leur étaient personnellement connus (1). Urbain V les connaissait mieux encore, ayant été associé à son administration à Clermont et à Uzès; et quand il lui donna, l'un après l'autre, les sièges de Mende, sa patrie, et d'Avignon, la

(1) *Tua laudabilis conversatio apud nos familiari experientia continuata diutius. Bulle du 11 déc. 1346. — Et experientia familiari percepimus. Bulle du 8 février 1357.*

résidence papale, on comprend aisément que la pensée de ces promotions venait du Pape et non de l'évêque. Nous savons, du reste, que dès les premiers temps de son pontificat il l'employa dans l'administration des affaires de l'Eglise, et l'on peut lire, dans notre premier Mémoire, une lettre qu'il écrivit au gouverneur du Languedoc, pour faire dispenser, pour ce motif, son frère Anglic de Grimoard et Pierre d'Aigrefeuille, qui avaient été appelés à une Assemblée générale convoquée à Nîmes (1).

Nous allons suivre le prélat dans chacun de ses évêchés. Les bulles qu'il reçut à chaque fois pour son institution canonique, nous permettront de fixer de la manière la plus précise et la plus sûre, les dates du commencement et de la fin de son épiscopat dans ses six diocèses, dont pas une n'a été donnée avec exactitude jusqu'à ce jour. Elles établiront avec non moins de certitude la succession épiscopale, qui a été, presque dans chacun des cas qui vont se présenter, singulièrement troublée et altérée, quand elle n'a pas été falsifiée complètement.

ÉVÊCHÉ DE TULLE

L'épiscopat de Pierre d'Aigrefeuille à Tulle, a été ignoré par tous les historiens ecclésiastiques et par les écrivains locaux. Il n'est pas dans l'*Historia Tutelensis* de Baluze, ni dans le *Gal-*

(1) Quia igitur iidem episcopi (Petrus Uticensis et Anglicus Avinionensis) nobis in agendis Ecclesie universalis negotiis assistent jugiter, etc. *Pierre d'Aigrefeuille, etc.*, p. 49.

lia Christiana, ni dans le P. Gams, ni dans le *Trésor de Chronologie*, après lesquels il serait inutile de citer les autres. Il est vrai qu'il y a dans ces ouvrages, à peu près à l'époque voulue, la mention d'un évêque Pierre, connu seulement par son prénom, et dont la personnalité a échappé à toutes les recherches. Personne ne s'est encore avisé de reconnaître là Pierre d'Aigrefeuille; car ce simple prénom, jeté ainsi sans renseignements d'aucune sorte, sans nom de famille, sans date, sans histoire, ne saurait suggérer à qui que ce soit la pensée qu'il puisse recouvrir un personnage ayant joué un rôle historique. Il semble, au contraire, tout naturel de n'y voir qu'un de ces noms obscurs dont il y a un si grand nombre dans nos listes ecclésiastiques et civiles, lesquels enveloppés d'épaisses ténèbres, sont demeurés des énigmes pour ceux qui les ont rencontrés.

On aura une juste idée de ce qu'on pouvait tirer de cette mention vague et isolée de toute donnée utile, en examinant de près ce qu'a écrit là-dessus Baluze, l'auteur qui a le mieux étudié cette matière, et qui en a su, sur cette question, plus que tous les autres : « J'ai trouvé, » dit-il, dans les vieux documents de notre » église, qu'il y eut avant Archambaud *un certain Pierre*, évêque de Tulle, pour lequel » celui-ci dut payer les droits à la cour romaine, » le 7 novembre 1352. Force m'est donc de » compter ce Pierre parmi nos évêques. » (1)

(1) Cum vero inveniam in veterrimis memoriis ecclesiae nostrae

C'est là tout ce que Baluze a connu au sujet du prélat dont il se voyait contraint d'enregistrer le nom, sans en pouvoir reconnaître l'identité; et c'est d'après lui que les écrivains postérieurs en ont parlé sans y rien comprendre, et sans pouvoir ajouter à la phrase de Baluze les éclaircissements qu'elle attend depuis près de deux siècles (1). Ces éclaircissements, nous les apportons complets et pleinement satisfaisants, en écrivant pour la première fois sur la liste des évêques de Tulle, à la place du Pierre anonyme, le nom de Pierre d'Aigrefeuille, ancien moine de Saint-Martin, ancien prévôt de Marc, ancien doyen de Rieupeyroux, ancien abbé de Saint-Jean d'Angély et de la Chaise-Dieu, dont l'illustre famille est bien connue, et dont l'histoire fait l'objet de cette étude.

Cet épiscopat nous était encore inconnu lorsque nous écrivîmes notre premier Mémoire, et nous ne pûmes le mentionner. Ce fut seulement en cherchant aux archives vaticanes les provisions accordées à Pierre d'Aigrefeuille pour ses divers évêchés, que nous nous aperçûmes de ce fait nouveau qui n'avait pas encore été soupçonné.

Petrum quemdam fuisse episcopum Tutelensem ante Archambaldum, et in registis Avenionensibus scriptum sit Archambaldum... solvisse pro Petro prædecessore suo, anno MCCCCLII, die vii novembris, cogor hunc quoque Petrum annumerare inter episcopos nostros. Hist. Tutelensis, p. 201.

(1) M. le chanoine Poulbrière qui a écrit récemment l'*Histoire du diocèse de Tulle* (Tulle, 1885), s'exprime ainsi à la page 197, au sujet de cet évêque : « Insignifiant et court fut l'épiscopat de Pierre I^{er}, vers 1348. On ne connaît cet évêque, que pour l'acquit que fit de ses arrérages, à la cour d'Avignon, Archambaud, son successeur, en 1352. C'est à se demander s'il ne fut pas emporté par la peste. »

En effet, en retrouvant les bulles qui lui donnèrent en 1347 l'évêché de Vabres, nous y constatâmes, non sans plaisir, qu'il siégea dans cette église avant d'aller à Clermont, ce que nous avions déjà établi contre l'opinion de tous les écrivains ; mais nous y vîmes aussi que Vabres n'avait pas été son premier pas dans l'épiscopat, et qu'il y venait après avoir siégé à Tulle. De nouvelles recherches que nous entreprîmes dans les registres de la cinquième et de la sixième année de Clément VI, comprenant ensemble douze énormes volumes, nous mirent en possession de ses bulles pour l'évêché de Tulle (1), et dissipèrent l'obscurité qui avait régné pendant si longtemps sur cette partie de l'histoire religieuse tulloise. Bien que les dites bulles, selon l'usage, ne contiennent pas le nom de famille du nouveau prélat, elles le désignent d'une façon incontestable par son titre d'abbé de la Chaise-Dieu, dont nous avons vu ci-dessus, qu'il avait été investi le 11 décembre 1346, c'est-à-dire deux mois et huit jours auparavant. Du reste, la chaîne ininterrompue que forment les pièces publiées ci-après, ne laisse pas subsister le plus léger doute à ce sujet, en nous montrant Pierre d'Aigrefeuille dans tous les échelons de sa carrière ecclésiastique, et en l'accompagnant de l'un à l'autre, sans que nos regards le quittent un seul jour. Il en sera de même pour les mutations qui vont suivre ; la lumière y sera toujours complète, et la certitude absolue.

(1) Documents, n° 5.

Nous devons faire remarquer, avant de passer à autre chose, que les bulles de Pierre d'Aigrefeuille pour Tulle, nous apprennent encore un autre fait concernant cette église, que Baluze et les écrivains subséquents paraissent n'avoir pas connu. Le premier, après avoir donné une très maigre notice à l'évêque Bertrand, le prédécesseur de Pierre, finit par le perdre de vue, et termine son histoire en nous disant qu'il ignore ce qu'il devint (1). Les bulles de son successeur nous font savoir que Bertrand fut transféré à l'évêché de Saint-Papoul, où il dut fournir encore une assez longue carrière, s'il est le même, ce qui nous paraît vraisemblable, que l'évêque Bertrand auquel Pierre du Cros succéda le 27 juillet 1362 (2). Mais ce détail n'a pas moins échappé aux historiens de l'église de Saint-Papoul, qu'à ceux de Tulle, puisqu'ils placent à cette époque un Bernard de Saint-Martial, que nous ne saurions leur garantir, et qu'ils ne disent mot de Bertrand, dont le premier siège et la translation sont hors de doute, aussi bien que son nom (3).

Pierre d'Aigrefeuille ne resta pas longtemps à la tête de l'église de Tulle, dont il fut le sixième évêque ; au bout de huit mois le Pape l'en retira,

(1) Nulla deinceps mentio Bertrandi episcopi., *Histor. Tutel.*, page 201.

(2) Arch. Vat. Fonds d'Avignon. Innocent VI. To. 29 (an. 10, p. 2) folio 217.

(3) Bien qu'il n'y ait aucun Bertrand sur le catalogue des évêques de Saint-Papoul à cette époque, il est certain que l'évêque transféré de Tulle à Saint-Papoul se nommait Bertrand, et que le prédécesseur de Pierre de Cros portait le même nom.

le 24 octobre de la même année 1347, et le nomma évêque de Vabres.

ÉVÊCHÉ DE VABRES

L'évêché de Vabres était, comme celui de Tulle, une création de Jean XXII, qui l'érigea en 1317. Ses deux premiers évêques furent Pierre et Raimond d'Olargue, et l'épiscopat de ce dernier, se prolongea jusqu'en 1347 ; il s'agit d'examiner qui fut son successeur.

Tous les historiens se sont mis d'accord pour nous donner, comme troisième évêque de Vabres, Gui de Ventadour, qui aurait remplacé Raimond d'Olargue et siégé de 1347 à 1351, après lequel seulement serait venu Pierre d'Aigrefeuille. Il y a unanimité sur ce point, et nous pouvons nous contenter de citer le *Gallia Christiana*, parlant pour tous (1). Cette chronologie est erronée, et la cause de l'erreur se trouve dans une première erreur, qui est aussi commune à tous les écrivains, et qui leur a fait méconnaître et l'ordre d'après lequel s'est accomplie la carrière de Pierre d'Aigrefeuille, et le point de départ de son épiscopat. Tandis que nous venons de le voir passer de l'abbaye de la Chaise-Dieu à l'évêché de Tulle, d'où nous allons l'amener à Vabres, on a soutenu, jusqu'à ce jour, qu'il ne quitta son abbaye que pour devenir évêque de Clermont, en 1347 ; ce

(1) III. Guido de Ventadorio Vabrensem obtinuit cathedram ab anno 1347 ad 1351. — IV. Petrus de Agrifolio... traducitur ad sedem Vabrensem anno circiter 1352. *Gallia Christ.* I. col. 279.

qu'on a prétendu prouver par une bulle mal interprétée, de laquelle on a tiré des inductions aussi légèrement conçues que fausses. C'est de Clermont qu'il aurait été transféré à Vabres, en 1352. Ici encore, il suffit de citer le *Gallia* (1).

Dans notre premier Mémoire, nous avons remis les choses à leur place, et affirmé nettement que Pierre d'Aigrefeuille fut le troisième et non le quatrième évêque de Vabres, Gui de Ventadour ne devant venir qu'après lui. Ce que nous avons alors affirmé est toujours vrai, et nous pouvons le démontrer, aujourd'hui, par des documents très explicites, trouvés depuis, après lesquels aucune discussion, aucune hésitation ne sera plus possible. Ce sont d'abord les bulles de Pierre pour l'évêché de Vabres (2), dans lesquelles il est dit qu'il succédait à Raimond, et non à Gui, et que le siège épiscopal de Vabres vaquait par la mort de Raimond, qui ne peut être que Raimond d'Olargue. On y lit, non moins clairement, que le nouvel évêque de Vabres était, auparavant, évêque de Tulle, sans qu'il soit fait aucune mention de Clermont. Enfin, la date des bulles, qui est 1347, exclut péremptoirement la translation de 1352, qui est purement imaginaire. Il est donc tout à fait

(1) Petrus... ex abbate Casæ Dei creatur episcopus Claromontanus, saltem anno 1347, ut probatur contra Savaronem et alios, bulla Clementis VI, data anno V ejus pontificatus, hoc est anno Christi 1347. *Gallia Christ.* II. col. 288. — Præficitur abbas (Casæ Dei) anno 1346; unde non multo post, favore Clementis VI, evocatur ad regimen ecclesiæ Claromontensis. *Ibid.* col. 343.

(2) Documents, n° 6.

certain que Pierre d'Aigrefeuille fut fait troisième évêque de Vabres, le 24 octobre 1347; le fait est indéniable, et ce que nous allons ajouter pourrait être regardé comme inutile, s'il ne devait pas en ressortir une clarté encore plus grande, et une explication plus complète des circonstances qui se lient à notre récit.

Ceux qui ont donné Gui de Ventadour pour le prédécesseur de Pierre d'Aigrefeuille, à Vabres, l'ont fait au hasard, et sans preuve aucune; ils n'ont rien su d'un curieux mouvement épiscopal qui eut lieu en 1349, et dans lequel furent compris ces deux prélats, qui, avec un troisième, permutèrent mutuellement les sièges occupés par eux. Le 17 février de cette année, Clément VI donna trois bulles, en vertu desquelles Pierre André, évêque de Clermont, devint évêque de Cambrai; Pierre d'Aigrefeuille, évêque de Vabres, fut fait évêque de Clermont; et Gui de Ventadour, qui était évêque de Cambrai, fut transféré à l'évêché de Vabres (1). Devant ces actes authentiques tout acte faux ou altéré doit disparaître, et il ne peut rien rester des prétendues nominations de Gui à Vabres, en 1347, et de Pierre à Clermont, en la même année.

Le séjour de Pierre d'Aigrefeuille à Vabres fut donc de seize mois, du 24 octobre 1347 au 18 février 1349 (2).

(1) Arch. Vat. Reg. 187 epp. 242, 243. Reg. 188, ep. 139.

(2) Tandis que les deux autres bulles sont datées du 13 des calendes, celle-ci l'est du 12; peut-être a-t-on oublié une unité, et faut-il lire également le 13, correspondant au 17 février.

ÉVÊCHÉ DE CLERMONT

Ce que nous venons de dire prouve que nous avons eu tort, dans notre précédent travail, d'admettre, d'après le *Gallia Christiana*, que la nomination de Pierre d'Aigrefeuille à Clermont remonte aux premiers mois de 1347. La bulle de l'an 5^m du pape Clément VI, citée dans cet ouvrage comme preuve d'un système opposé à la vérité, n'autorise aucunement les conclusions qu'on a voulu en tirer et que nous avons maladroitement acceptées. Tout le raisonnement est basé sur un fait matériellement erroné. En voyant figurer dans la bulle de 1347 Etienne, abbé de la Chaise-Dieu, et Pierre, évêque de Clermont, on en a conclu que Pierre d'Aigrefeuille avait cessé, à cette date, d'être abbé de la Chaise-Dieu, ce qui est vrai, et qu'il était devenu évêque de Clermont, ce qui est faux, puisque Pierre André n'a quitté Clermont qu'en 1349. C'est donc Pierre André qui est nommé dans cette bulle de l'an 5^m, ou de 1347, et c'est parce qu'on a ignoré l'épiscopat de Pierre d'Aigrefeuille à Tulle, où il alla en 1347 en quittant la Chaise-Dieu, qu'on a cru voir son nom dans cette pièce, et qu'on a devancé de deux ans son arrivée à Clermont.

Au reste, tous ces raisonnements et toutes ces suppositions n'ont plus de valeur, si elles en ont jamais eu aucune, depuis que nous avons retrouvé la bulle authentique par laquelle fut faite la translation de Vabres à Clermont, et que nous pouvons en publier le texte. Elle est de l'an 7^m de Clé-

ment VI et du 12 des calendes de mars (1), ce qui fixe au 18 février 1349 le commencement de l'épiscopat de Pierre d'Aigrefeuille dans la capitale de l'Auvergne. Ceci est définitivement acquis.

Cet épiscopat dura huit ans entiers, et néanmoins, il n'a pas laissé un grand nombre d'actes connus. Nous ne répèterons pas, ici, ce que nous en avons dit dans notre première publication sur ce même sujet, nous contentant d'appeler l'attention sur la nécessité de retrancher, dans l'article que lui a consacré le *Gallia Christiana*, tous les faits qui précèdent l'année 1349, lesquels lui ont été attribués à tort, et appartiennent en réalité à son prédécesseur Pierre André. Il n'est d'ailleurs que trop visible, en lisant cet article, qu'il y règne une grande confusion, et que ses auteurs, là et aux *Instrumenta*, n'étaient point sûrs de ce qu'ils écrivaient, puisqu'on y trouve d'étranges contradictions, dont nous allons relever les principales. Le lecteur qui veut des renseignements exacts, devra donc se tenir en garde contre les inexactitudes qui y abondent, et corriger les assertions du grand et célèbre ouvrage, au moyen de nos modestes observations, qui n'ont d'autre valeur et d'autre mérite que le respect scrupuleux de la vérité.

Après avoir gouverné pendant huit ans l'église de Clermont, Pierre d'Aigrefeuille fut appelé à un quatrième évêché, dont il nous serait impossible de dire le nom, si nous nous en tenions aux affir-

(1) Documents, n° 7.

mations des historiens. D'après Hugues Dutemps (1), il quitta Clermont pour aller à Vabres, de là à Mende, et de là à Uzès, trois assertions, toutes les trois fausses. Et pourtant, 150 ans avant lui, Claude Robert disait, avec bien plus de raison, que Pierre fut transféré de Clermont à Uzès, puis à Mende, puis à Vabres (2), ce qui, à part ce dernier nom, était tout-à-fait exact. Mais interrogeons le *Gallia Christiana*, qui fait loi pour les érudits; nous y trouverons des assertions contradictoires qui ne peuvent être vraies. A deux endroits différents, on nous y enseigne qu'après Clermont, Pierre fut évêque de Vabres, en 1352 (3); dans un autre, on répète la même chose, en changeant la date, qui serait 1354 (4). Ni l'une ni l'autre de ces dates n'est admissible, après ce que nous avons dit ci-dessus, sans compter ce que nous allons bientôt ajouter. La translation de Clermont à Vabres l'est encore moins, puisqu'il y avait alors dix ans que ce prélat avait été fait évêque de Vabres, et huit ans qu'il avait cessé de l'être, précisément pour aller à Clermont. Vouloir l'y renvoyer une seconde fois dix ans après, et sans preuves, c'est avouer qu'on a ignoré ce que nous avons solidement éta-

(1) Il fut transféré, en 1352, au siège de Vabres, puis à celui de Mende, et enfin à Uzès. H. DUTEMPS. *Le Clergé de France*. III. 144.

(2) Postea fuit episcopus Uticensis et Mimatensis, ac Vabrensis. Cl. Robert. *Gallia Christ.* p. 307.

(3) Petrus, relicta sede Claromontensi ad Vabrensem accessit, anno circiter 1352. *Gall. Christ.* II. 288. — Postea traducitur ad sedem Vabrensem, anno circiter 1352. *Ibid.* I. 279.

(4) Tum (1354) factus est Vabrensis episcopus, postea Mimatensis, ac tandem Uticensis. *Ibid.* VI. 636.

bli, c'est faire un bien mauvais usage des documents historiques que l'on a à sa disposition.

Mais il y a, dans le même ouvrage, un passage duquel il résulte que ses auteurs ont rencontré, sans s'en douter, la vérité sur le fait que nous examinons. Ils ont connu et indiqué explicitement la bulle du 8 février 1357, par laquelle Innocent VI transféra Pierre d'Aigrefeuille de Clermont à Uzès (1), bulle que nous publions avec nos autres documents (2), pour mettre fin à toutes les incertitudes qui ont si longtemps régné sur cette matière. Il ne tenait donc qu'à eux de parler avec exactitude de cette translation, puisqu'ils avaient connaissance de l'acte pontifical qui l'opéra, et qu'en reproduisant simplement ce qu'il contient, ils étaient sûrs d'être dans le vrai. Ce n'est pas ce qu'ils ont fait. Ils n'ont accepté de la bulle que sa date, et en ont altéré la substance de la manière la plus étrange, malgré la clarté du texte qu'ils avaient sous les yeux. La bulle du 8 février 1357 porte en toutes lettres que l'évêque nommé à Uzès était en ce moment évêque de Clermont (3) ; c'est de Clermont qu'il va à Uzès. Le *Gallia Christiana* repousse tout cela comme une erreur (4),

(1) *Translatus fuit Petrus ab episcopatu Claromontensi ad ecclesiam Uticensem, pontificio diplomate Innocentii papæ VI. Avenione dato vi idus februarii, pontificatus anno V. Ibid. II. Instr. 95.*

(2) *Documents*, n° 8.

(3) *Te a vinculo quo dicte Claromontensi ecclesie cui tunc preeras tenebaris... absolventes, te ad Uticensem ecclesiam transferimus. Documents*, n° 8.

(4) *Ad ecclesiam Ucticensem... translatus fuisse recte dicitur, sed perperam ab episcopatu Claromontensi. Gallia Christiana*, t. VI, col. 636.

et fait arriver le nouvel évêque d'Uzès, non de Clermont, mais de Vabres et de Mende. Explique ceci qui pourra.

Pour nous qui suivons notre prélat pas à pas, d'un évêché à l'autre, et qui, à chaque changement, avons pour garantie un document sûr et précis, nous tiendrons comme hors de doute et pleinement prouvé, qu'en laissant l'église de Clermont, il alla immédiatement prendre possession de celle d'Uzès, où nous nous empressons de le suivre.

ÉVÊCHÉ D'UZÈS

Du 8 février 1357, où Pierre d'Aigrefeuille fut fait évêque d'Uzès, jusqu'au 11 août 1366, où nous le verrons quitter cet évêché pour un autre, il s'écoula neuf ans et six mois, pendant lesquels, il vécut tranquillement dans le voisinage de la cour pontificale d'Avignon, tout près de son frère le cardinal Guillaume, et en très bonnes relations avec le pape Innocent VI. Ces rapports devinrent plus intimes encore avec le successeur d'Innocent. Urbain V, qui, sous le nom de Guillaume de Grimoard, l'avait aidé lui-même dans le gouvernement du diocèse d'Uzès, en qualité de vicaire-général, se servit de lui pour l'administration de l'Église catholique, et lui fit sa part dans l'expédition des affaires qui affluaient du monde chrétien tout entier au siège de la Papauté (1). Il dut alors

(1) Quia igitur iidem episcopi (Petrus Uticensis et Anglicus Avinionensis) nobis in agendis Ecclesie universalis negotiis assisunt jugiter, etc. *Pierre d'Aigrefeuille, etc., page 49.*

résider habituellement à Avignon ; mais il pouvait de là remplir ses devoirs épiscopaux sans beaucoup de peine, à cause de la proximité de son diocèse dont le Rhône seul le séparait. Telle fut sa position durant les quatre premières années du pontificat d'Urbain V, et il était sur le point d'accomplir ses dix ans d'épiscopat à Uzès, lorsque le Pape lui donna une nouvelle église.

Personne, avant nous, n'avait pu préciser la durée exacte du séjour de Pierre d'Aigrefeuille sur le siège d'Uzès, laquelle résulte de la façon la plus nette des bulles qui l'y appelèrent et des bulles qui le nommèrent ailleurs. On trouvera ci-après le texte complet des unes et des autres (1). Mais il s'en faut que ces pièces officielles et irréfutables suffisent à trancher la question, et à résoudre toutes les difficultés que l'on a amassées comme à plaisir sur ce point d'histoire. Par suite d'une inconcevable erreur, tous les auteurs (2) qui ont parlé des évêques d'Uzès, ont fait mourir Pierre d'Aigrefeuille sur ce siège, avant l'époque où nous sommes arrivés, et lui ont donné pour successeur un personnage tout-à-fait imaginaire, qu'ils ont nommé Pierre Gérard de la Rovère, ou du Roure. Les bulles du 11 août 1366, qui transfèrent à Mende l'évêque d'Uzès, ne désignant ce prélat que sous le nom de Pierre, ils les rapportent au personnage qu'ils ont gratuitement supposé, et nous mettent ainsi dans la nécessité de prouver

(1) Documents, n° 8 et 9.

(2) Catel, Cl. Robert, Gallia Christ., Dutemps, Charvet, Histoire du Languedoc (Nouv. Édit.) etc.

que nul autre que Pierre d'Aigrefeuille n'a siégé à Uzès au moment de cette translation, que nul autre que lui n'a pu être fait évêque de Mende, en 1366.

Nous ne nous étendrons pas sur ce problème historique, que nous avons très longuement traité et résolu dans notre premier Mémoire, nous contentant d'y renvoyer ceux qui désireront se rendre compte de nos arguments. Pierre Gérard n'est pas seulement un évêque fictif, introduit sans preuves parmi les évêques d'Uzès ; c'est un personnage qui n'a jamais existé, pas plus à Uzès, qu'à Mende et à Avignon, où on a voulu aussi le faire siéger. Sa personne comme son épiscopat ont été inventés de toutes pièces, et ne peuvent être une objection sérieuse à l'encontre de la biographie que nous écrivons. Ils ne comptent pas. D'autre part, il est certain que l'évêque nommé à Mende en 1366, est identiquement le même qui siégeait à Uzès, non pas seulement à une date voisine de cette nomination, mais au moins deux ans auparavant, c'est-à-dire à une époque où l'on n'avait pas encore songé à faire apparaître le pseudo-prélat Pierre Gérard, et où l'évêque d'Uzès était indubitablement Pierre d'Aigrefeuille.

Ceci est péremptoirement prouvé par deux lettres du roi Charles V, l'une du mois d'août 1364, l'autre du même mois d'août 1366. La première des deux fait mention d'Adémar d'Aigrefeuille, maréchal du palais pontifical, et de ses frères, le cardinal Guillaume et l'évêque d'Uzès, et la seconde nomme le même Adémar, ainsi que ses

frères le cardinal et l'évêque de Mende. Il faudrait se boucher les yeux pour ne point voir que le frère de Guillaume et d'Adémar avait changé de titre dans l'intervalle. Nous avons publié ces deux pièces en 1877 (3) ; elles démontrent que ceux qui ont fait mourir Pierre d'Aigrefeuille en 1365, ont commis une erreur, et que ceux qui lui ont donné un successeur dont il n'avait nul besoin, puisqu'il continuait à être plein de vie, se sont complètement illusionnés. Pierre n'eut point d'autre successeur à Uzès que Bompar Virgile, qui le remplaça le 11 août 1366, non pas pour cause de mort, mais parce que sa translation à Mende laissait, ce jour-là même, le siège vacant. C'est une question sur laquelle il n'y a pas à revenir.

ÉVÊCHÉ DE MENDE

C'est Pierre d'Aigrefeuille qui quittait l'évêché d'Uzès pour celui de Mende, le 11 août 1366 ; ce ne pouvait donc être un autre que lui que Mende recevait à cette date. Et pourtant tous les écrivains ecclésiastiques ont fait figurer à sa place un personnage différent, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, et qui, pas plus ici qu'ailleurs, ne saurait être accepté. Il est arrivé là le même phénomène que nous venons de constater à Uzès, et Pierre Gérard, qui n'a pas plus de droit à un siège qu'à l'autre, qui n'a jamais existé, a encore une fois supplanté Pierre d'Aigrefeuille, et son nom

(3) PIERRE D'AIGREFEUILLE etc. Pièces just., n° 2 et 3.

s'est substitué au nom de ce dernier. Le procédé employé ici pour rendre la chose possible diffère peu de l'autre. A Uzès, on a fait mourir indument l'évêque vrai pour faire place à l'évêque faux ; à Mende, on a devancé son épiscopat, qui contrariait le système adopté, et tandis que les bulles du prélat le nomment en remplacement de Guillaume Lordet (1), on l'a placé plus de dix ans avant ce dernier, en soutenant qu'il ne pouvait être mis que là (2). Tout cela a été fait sans preuve, et par un pur effet d'imagination. Nous ne citerons pas les catalogues ; ils sont tous d'accord, tous en désaccord avec la vérité.

Mais, si au lieu de s'adresser aux livres imprimés, où la liste des évêques de Mende est complètement falsifiée, on a recours aux sources de l'histoire, aux documents authentiques sur lesquels seuls elle peut se fonder, la vérité se fait bientôt jour de plusieurs manières. C'est d'abord l'absence absolue de toute pièce mentionnant Pierre d'Aigrefeuille, à l'époque où l'on a voulu à tort le placer, 1355, 1356 ; par contre, de nombreuses pièces établissent qu'en ces années-là Albert Lordet occupait le siège de Mende, qu'il garda jusqu'en 1361, où il eut pour successeur immédiat son neveu Guillaume. C'est en second lieu, l'absence non moins complète de tout acte contenant le nom

(1) *Dicta ecclesia per obitum dicti Guillermi vacante.... te ad prefatam Mimatensem ecclesiam apostolica auctoritate transferimus. Documents, n° 9.*

(2) *Non potuit hanc obtinere sedem nisi post Albertum Lordeti,... circiter annum 1355 et 1356. Gallia Christ. I. col. 98.*

de Pierre Gérard, qui est par cela seul privé de tout titre légitime pour figurer sur la liste épiscopale. Puis enfin, à la vraie date où les bulles du 11 août 1366 nous indiquent que Pierre d'Aigrefeuille va se rendre à Mende pour succéder à Guillaume Lordet, c'est l'apparition du nom de ce prélat dans les anciennes archives de cette église, où il a été inscrit au moment de son arrivée; nous apprenant ainsi quel est le Pierre qui quittait Uzès pour commencer son épiscopat à Mende, et donnant le démenti le plus formel aux partisans ou aux inventeurs de l'épiscopat de Pierre Gérard.

En effet, le 2 avril 1367, Pierre d'Aigrefeuille se trouvait à Mende, où il était venu pour prendre personnellement possession de son évêché, dont il était pourvu depuis huit mois. Ses occupations auprès du Pape l'avoient retenu jusqu'alors à Avignon, où celui-ci faisait ses derniers préparatifs pour son voyage d'Italie; mais, à l'approche des fêtes de Pâques, le nouvel évêque tint à se rendre dans son diocèse, et c'est à l'occasion de sa première visite à son église, qu'une pièce de comptabilité, enregistrant son nom en toutes lettres, ne laisse subsister aucun doute sur son identité. « On a acheté, dit le document, deux tasses d'argent, qui ont coûté 22 florins, pour les offrir à » Pierre d'Aigrefeuille, évêque de Mende, le jour » de son entrée (1). » Ces simples mots terminent

(1) Pro duabus taceis argenti datis domino P. de Agrifolio, episcopo Mimatensi, in suo novo adventu, 22 floreni. *Arch. dép. de la Lozère.*

la discussion, et doivent faire disparaître définitivement le concurrent imaginaire mis en son lieu et place.

On n'a pas de peine à comprendre le motif qui portait Urbain V à envoyer l'ancien évêque d'Uzès dans ses chères montagnes du Gévaudan. Profondément attaché à son pays d'origine, qu'il ne cessa de favoriser sous tous les rapports, il méditait, en faveur de son église cathédrale, des projets grandioses qu'il ne pouvait exécuter sans avoir là un homme initié à ses pensées et entièrement dévoué; et il trouvait tout cela en la personne de celui qui vivait dans son intimité depuis tant d'années. D'un autre côté, son prochain départ pour Rome, où l'âge de celui-ci l'empêchait de le suivre, lui permettant de se passer de ses services, il voulut les utiliser au profit de sa terre natale, et il le chargea d'aller, en qualité d'évêque de Mende, préparer l'exécution de ses desseins. L'évêque de Mende était comte du Gévaudan, et pouvait ainsi à un double titre mener à bonne fin une entreprise difficile.

Pierre d'Aigrefeuille ne fut évêque de Mende que pendant deux ans et deux mois; et encore, nous avons déjà dû remarquer que durant la plus grande partie de la première année, il resta à son poste auprès du Pape, ne s'étant séparé de lui qu'au moment où celui-ci allait partir pour Rome. La même raison qui avait motivé sa nomination, mit fin à son épiscopat. Il s'agissait de rebâtir à grands frais la cathédrale de Mende, sur un plan nouveau exigeant de grandes ressources, que le pape Ur-

bain V s'occupa de ramasser, afin que l'œuvre ne subît pas d'interruption (2). Non content d'imposer aux cardinaux et aux prélats originaires de ce diocèse des subventions considérables (1), il résolut d'y consacrer tous les revenus de l'évêché, dont une faible partie seulement serait réservée à ceux qui le gouverneraient, tandis que le titre demeurerait vacant. C'est pourquoi il transféra Pierre d'Aigrefeuille à l'évêché d'Avignon, sans lui donner de successeur à Mende, où il établit de simples administrateurs en son nom.

ÉVÊCHÉ D'AVIGNON

L'évêché d'Avignon était au ^{xiv}^e siècle un poste très important, dont la collation préoccupait beaucoup les Papes qui résidaient dans cette ville. Tantôt ils laissaient le siège sans titulaire, pour que rien ne vînt gêner la cour pontificale, tantôt ils y nommaient des hommes choisis avec le plus grand soin, et qui avaient toute leur confiance. Urbain V, en commençant son pontificat, donna l'évêché à son frère Anglic de Grimoard, et quand il eut fait celui-ci cardinal, quatre ans après, il le fit administrer par Arnaud Aubert, archevêque d'Auch, son camerlingue, puis par Philippe de

(1) Pro edificatione nove ecclesie cathedralis de Mimata magnum aparatum et magnos sumptus fecit... ultra viginti millia florenorum. *Procès de Canon.* p. 1, n° 116.

(2) Ordinaverat quod domini tunc cardinales episcopi, scilicet Penestrinus et Albanensis, quilibet ipsorum LXXX marchas argenti, et ceteri prelati, circa numerum sex vel octo, oriundi de diocesi Mimatensi, quilibet ipsorum XL marchas argenti donarent... in decus ipsorum matricis ecclesie Mimatensis. *Ibid.*, n° 120.

Cabassole, patriarche de Jérusalem. Ce dernier ayant à son tour reçu le chapeau cardinalice en 1368, il y promut Pierre d'Aigrefeuille.

Ce fut le 11 octobre de la susdite année, et non le 17, comme on nous l'a fait dire par erreur, que cette promotion eut lieu, le Pape étant alors à Viterbe. Les bulles, qui furent données à cette occasion, ne se retrouvent pas dans les registres d'Urbain V ; ce sont les seules qui nous manquent de toutes celles que notre prélat reçut successivement, et nous pouvons dire la raison de leur absence. Nous avons eu dans nos mains le volume qui les contenait (1), au commencement duquel se trouve encore la table des bulles de provisions épiscopales et abbatiales de l'an VI, c'est-à-dire de 1368 (2) ; mais les cahiers qui renfermaient ces pièces ont disparu, et le Registre est actuellement incomplet. Il est certain que les bulles de Pierre d'Aigrefeuille pour Avignon étaient là, car elles figurent à la table sous le numéro 58 (3) ; et comme elles sont placées presque au bout de la série, c'est une preuve qu'elles sont de la fin de l'an VI, qui se terminait au 5 novembre 1368, puisque les années du pontificat d'Urbain V se comptaient à partir du 6 novembre 1362.

Les manuscrits d'Henri Suarez, conservés à Paris, à la Bibliothèque nationale, suppléent en partie à la perte subie par le Registre du Vatican, parce que Suarez a pu le voir alors qu'il était

(1) Arch. Vat. Fonds d'Avignon. Urbanus V, t. XVIII (an. 6, p. 2).

(2) Rubrica litterarum de provisionibus anni VI. *Ibid.*

(3) LVIII. Petrus preficitur in episcopum Avinionensem. *Ibid.*

encore complet. C'est par lui que nous connaissons le résumé et la date des bulles du nouvel évêque d'Avignon, et nous reproduisons sa copie parmi nos pièces (1), telle que nous l'avons trouvée dans un de ses Recueils (2), puisque c'est vraisemblablement tout ce qu'il nous reste aujourd'hui de ce document.

Selon l'usage de la chancellerie romaine, les bulles de Pierre d'Aigrefeuille ne le désignent encore ici que par son prénom, ce qui a donné lieu, une fois de plus, à la confusion de personnes que nous avons déjà rencontrée à deux reprises. Avec un accord merveilleux, tous les historiens ont fait Pierre Gérard évêque d'Avignon à la place de Pierre d'Aigrefeuille, comme tous l'ont fait évêque d'Uzès et de Mende à sa place ; avec cette différence pourtant, qu'à Avignon l'erreur a été doublée, et qu'au lieu d'un faux évêque, on en a fabriqué deux également faux. Nous nous en référons, là-dessus, à notre précédent Mémoire, où nous avons montré que Pierre Gérard, neveu d'Urbain V, adopté par une partie de ces historiens, est un personnage imaginaire, qui n'a jamais existé ; et que Pierre Girard, auquel les autres ont donné la préférence, a été évêque de Lodève et du Puy, avant d'être cardinal, mais jamais évêque d'Avignon. Nous croyons que notre démonstration est définitive et péremptoire.

L'identité de l'évêque Pierre, nommé à Avignon

(1) Documents, n° 10.

(2) Bibl. nat. Mss. lat. n° 8971, fol. 134.

le 11 octobre 1368, avec Pierre d'Aigrefeuille, est prouvée par tout ce que nous avons dit dans notre étude, où nous l'avons suivi pas à pas durant 30 ans, sans qu'il y ait eu jamais aucun doute possible sur l'homme que nous avions devant nous. Elle est prouvée par le témoignage de son frère Faydit, qui lui succéda sur le siège d'Avignon, et qui attestait en termes exprès, en 1375, qu'il avait eu pour prédécesseur son propre frère Pierre d'Aigrefeuille (1). Elle est prouvée par une procédure du 16 décembre 1377, dans laquelle on affirme que le dernier évêque d'Avignon, l'immédiat prédécesseur de celui qui siégeait en ce moment, se nommait Pierre d'Aigrefeuille (2). Il suffit de citer ces deux pièces, déjà publiées en 1377. Elle est prouvée aussi par les Registres de la chambre apostolique, dont nous produisons un extrait authentique (3), par lequel il constate que le dernier évêque mort à Avignon avant 1372, avait été, à une époque antérieure, évêque de Vabres, où il avait succédé à un évêque du nom de Raimond ; ce qui désigne clairement Pierre d'Aigrefeuille. Il est donc parfaitement établi que nul autre que lui n'a gouverné l'église avignonnaise à cette époque ; et que ceux qui ont occupé jusqu'ici sa place sur les catalogues épiscopaux, doivent disparaître.

(1) Domini P. de Agrifolio, germani et predecessoris nostri... P. de Agrifolio germanum et predecessorem nostrum. *Pierre d'Aigrefeuille. Pièces justif.*, n° 5.

(2) Petrus de Agrifolio, olim episcopus Avinionensis, immediatus predecessor episcopi moderni. *Ibid*, n° 6.

(3) Documents, n° 11.

C'est un fait inexplicable que cette substitution opérée et maintenue, contre la foi de tous les documents, et sans aucun titre à l'appui. La chose est d'autant plus étrange que la vérité a été connue depuis bientôt trois siècles, et aurait pu être proclamée par tous. Dans son histoire manuscrite de l'église d'Avignon, Polycarpe de la Rivière avait inscrit Pierre d'Aigrefeuille en 1367, indiqué sa translation d'Uzès et de Mende, repoussé les noms faussement mis en avant par Chenu et Robert, et cité comme preuve, l'antique catalogue des abbés de la Chaise-Dieu qui le mentionnait explicitement (1). De même, le président Savaron, dans ses *Origines de la ville de Clermont*, avait marqué correctement l'ordre des prélatures de Pierre d'Aigrefeuille, jusqu'à la dernière (2), et avait su éviter les erreurs qui déjà avaient cours en cette matière. Comment celles-ci ont-elles pu prendre le dessus, et devenir si générales que tous nos livres d'histoire ecclésiastique en ont été infectés, et n'ont plus su discerner la vérité? On le comprendrait difficilement, si l'on ne savait que les écrivains se contentent le plus souvent de reproduire ce qu'ont dit leurs devanciers, sans prendre la peine de contrôler leurs assertions les plus hasardées.

Pierre d'Aigrefeuille vécut jusqu'en 1371 ; il

(1) Petrus V de Agrifolio... Petrum de Agrifolio... ex Mimatensi episcopatu... infulus donat Avenionensibus. *Bibl. de Carpentras*. Ms. 503.

(2) Pierre d'Arfeuille... Depuis, fut evesque d'Usez, et encores de Mende, et enfin evesque d'Avignon. *Edit. de 1662*, p. 79.

était certainement mort au mois de juillet de cette dite année. Les bulles qui nomment son successeur, sont datées du 15 des calendes d'août de l'an premier du pontificat de Grégoire XI (3), c'est-à-dire du 18 juillet 1371. Ce successeur était Faydit d'Aigrefeuille, qui remplaça ainsi son frère Pierre sur le siège d'Avignon, comme il avait remplacé, le 2 août 1361, son frère Raymond en l'évêché de Rodez, comme il remplaça aussi son frère Guillaume dans le Sacré-Collège, le 23 décembre 1383, ayant été fait cardinal par Clément VII.

J.-H. ALBANÉS,

Docteur en théologie et en droit canonique.

DOCUMENTS CONCERNANT PIERRE D'AIGREFEUILLE

1

BULLE POUR LA CELLÉRIERIE DE LA CATHÉDRALE DE TULLE

20 septembre 1339

Dilectis filiis Sancti Martialis Lemovicensis et de Bello loco, Lemovicensis diocesis, monasteriorum abbatibus, ac preposito ecclesie Vaurensis, salutem etc. Religionis zelus, vite ac morum honestas, et alia probitatis et virtutum merita super quibus dilectus filius *Petrus de Agrifolio*, *monachus ecclesie Tutellensis*, O. S. B., apud nos laudabiliter commendatur, nos excitant et inducunt ut ad personam suam apostolice liberalitatis dexteram intendamus.

(3) Arch. Vat. Fonds d'Avignon. Gregorius XI, t. 3 (an. 1, p. 3), folio 73.

Cum itque, sicut accepimus, *officium cellerarie ipsius ecclesie Tutellensis*, ejusdem ordinis, per monachos ipsius ecclesie solitum gubernari, cujus quidem officii, cum illud pro tempore vacare contingit, collatio ad episcopum Tutellensem qui est pro tempore pertinet, cujusque fructus, redditus et proventus septuaginta librarum turonensium parvorum, secundum taxationem decime, valorem annum non excedunt, per obitum quondam Guillelmi de Gordonio, ipsius ecclesie monachi et cellerarii, qui dudum fuerat una cum alio administrator ipsius ecclesie, tunc sicut nunc pastore carentis, in spiritualibus et temporalibus deputatus, quique Guillelmus in partibus illis diem clausit extremum, vacet ad presens; nos volentes eidem Petro, premissorum intuitu meritorum, necnon *consideratione dilectii filii Petri, sanctorum Nerei et Achillei presbiteri cardinalis, pro dicto Petro consanguineo suo nobis super hoc humiliter supplicantis*, gratiam facere specialem, discretioni vestre per apostolica scripta mandamus, quatenus vos, vel duo aut unus vestrum, per vos vel alium seu alios, officium ipsum predictae cellerarie sic vacans, dummodo tempore date presentium non sit alicui alteri specialiter jus quesitum, eidem Petro de Agrifolio, cum omnibus, juribus et pertinentiis suis, auctoritate nostra conferre et assignare curetis, inducentes eum, vel procuratorem suum ejus nomine, in corporalem possessionem officii, jurium et pertinentiarum predictorum et defendentes inductum, amoto exinde quolibet illicito detentore, ac facientes eundem Petrum, vel dictum procuratorem pro eo, ad ipsum officium cellerarie, ut est moris, admitti, sibi que de ipsius officii fructibus, redditibus et proventibus, juribus et obventionibus universis, integre responderi; contradictores auctoritate nostra, apellatione postposita, compescendo. Non obstantibus... *Seu quod idem Petrus prepositatum de Marcho (1) in eadem Tutellensi ecclesia noscitur obtinere*. Volumus autem quod quamprimum dictus Petrus,

(1) Marc-la-Tour. Commune située à 14 kilom. de Tulle.

vigore presentium, dictum officium cellerarie pacificæ fuerit assecutus, prepositatum prefatum, quem ut prefertur obtinet, quemque ex nunc vacare decernimus, omnino dimittere teneatur. Nos enim irritum decernimus et inane, si secus a quoquam, quavis auctoritate, scienter vel ignoranter, contigerit attemptari. Datum Avinione, xii. kalendas octobris anno quinto.

Arch. Vat. Reg. 127, fol. 213. (Bened. XII. Comm. an. V. ep. 399).

2

BULLE POUR LE DOYENNÉ DE RIEUPEYROUX (1)

5 février 1343

Dilecto filio *Petro de Agrifolio, decano decanatus conventualis de Rivo petroso*, O. S. B., Ruthenensis diocesis, salutem. Religionis zelus, morum decor, et alia in te vigentia virtutum dona quibus personam tuam insignivit Altissimus, promerentur ut te favore apostolico prosequentes, tibi reddamur ad gratiam liberales. Cum itaque *decanatus conventialis de Rivo petroso*, O. S. B., Ruthenensis diocesis, consuetus per monachos monasterii Sancti Martialis Lemovicensis, dicti ordinis, quem dilectus filius Raymundus, abbas monasterii Sancti Johannis Angelia-censis, dicti ordinis, Xantonensis diocesis, tempore promotionis per nos facte de ipso tunc apud sedem apostolicam constituto ad monasterium Sancti Johannis predictum tunc vacans obtinebat, per hujusmodi promotionem suam vacare noscatur ad presens;... nos volentes tibi, premisorum meritorum intuitu gratiam facere specialem, decanatum predictum sic vacantem, cum omnibus juribus et pertinentiis suis, motu proprio, non ad tuam vel alterius pro te nobis oblatam petitionis instantiam, sed de nostra mera liberalitate, apostolica tibi auctoritate conferimus, et de illo etiam providemus; decernentes te, postquam

(1) Rieupeyroux, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Villefranche, département de l'Aveyron.

vigore hujusmodi gratie dictum decanatum fueris pacifice assecutus, de ecclesia Tuthellensi, dicti ordinis, cujus existis monachus, ad monasterium Sancti Martialis predictum auctoritate predicta transferendum, et in eo recipiendum in monachum et in fratrem, et sincera in Domino caritate tractandum... Volumus autem quod postquam, vigore presentis gratie, predicti decanatus possessionem pacificam fueris assecutus, *Cellerariam quam in dicta ecclesia obtines*, quamque ex tunc vacare decerninus, omnino dimittere tenearis. Nulli ergo etc. Datum Avinione, nonis februarii, anno primo.

Arch. Vat. Reg. 155, fol. 64. (Clement. VI. Comm. an. 1. lib. 9. ep. 118).

3

BULLE POUR L'ABBAYE DE SAINT-JEAN D'ANGÉLY

2 mars 1345

Dilecto filio *Petro abbati monasterii sancti Johannis Angeliacensis*, O. S. B., Xanctonensis diocesis, salutem etc. Inter sollicitudines varias... gubernari. Nuper siquidem monasterio Sancti Johannis Angeliacensis, O. S. B., Xanctonensis diocesis, ex eo vacante quod nos de persona dilecti filii Raymundi Crassensis, dicti ordinis, Carcassonensis diocesis, tunc ejusdem Sancti Johannis monasteriorum abbatis, apud sedem apostolicam constituti, dicto monasterio Crassensi tunc vacanti duximus providendum, preficiendo eum dicto Crassensi monasterio in abbatem; nos attendentes quod nullus preter nos hac vice de ipsius monasterii Sancti Johannis se intromittere potest..., ac ad provisionem ipsius monasterii Sancti Johannis celerem et felicem, ne longe vacationis exponatur incommodis, sollicitate cogitantes, post deliberationem quam ad preficiendum eidem monasterio Sancti Johannis personam utilem ac etiam fructuosam, cujus industria probitatis dictum monasterium Sancti Johannis in suis valeret manuteneri juribus et etiam defensari, cum fratribus nostris habuimus

diligentem, demum *ad te tunc decanum decanatus de Rivo petroso*, dicti ordinis, Ruthenensis diocesis, cui litterarum scientia, religionis zelus, vite munditia, honestas morum, et alia multiplicum dona virtutum, sicut fide dignorum testimonis percepimus, suffragari noscuntur, direximus aciem nostre mentis. Quibus omnibus debita meditatione pensatis, de persona tua prefato monasterio Sancti Johannis, de dictorum fratrum consilio, auctoritate apostolica providemus, teque illi preficimus, in abbatem, curam et administrationem ipsius monasterii Sancti Johannis tibi in spiritualibus et temporalibus plenarie committendo. Firma spe fiduciaque conceptis quod actus tuos et opera illius dirigente clementia a quo universorum carismatum dona procedunt, prelibato monasterio Sancti Johannis, per tuam curiosam solertiam tuumque ministerium studiosum, honoris et pro[sper]itatis multiplicis provenient incrementa. Quocirca discretioni tue per apostolica scripta mandamus quatenus impositum tibi onus a Domino devote suscipiens curam et administrationem predictas sic geras fideliter et sollicite prosequaris, quod sepefatum monasterium Sancti Johannis gubernatori provideo et fructuoso administratori gaudeat se commissum, tuque proinde premium eterne retributionis acquiras, ac nostram et dicte sedis benedictionem et gratiam uberius consequi merearis. Datum apud Villam novam, Avinionensis diocesis, VI. monas martii, anno tercio.

Arch. Vat. Reg. 163, fol. 72 v°. (Clem. VI. an. 3. p. 1. ep. 67).

4

BULLE POUR L'ABBAYE DE LA CHAISE-DIEU

11 décembre 1346

Dilecto filio *Petro, abbati monasterii Case Dei*, ad romanam ecclesiam nullo medio pertinentis, O. S. B., Claromontensis diocesis, salutem etc. Ex suscepto servitutis officio, sollicitudine pulsamur assidua, ut ecclesie ac monasteria

quorum cura nobis est summi pastoris dispositione commissa spiritualibus et temporalibus commodis augeantur, et eis presertim per debite provisionis ministerium consulamus, que ad romanam ecclesiam immediate spectantia, fore noscuntur pastorum regimine destituta. Dudum siquidem quondam Rigaldo, abbate monasterii Case Dei, dicte romane ecclesie immediate subjecti, O. S. B., Claramonten. dioc., ipsius monasterii regimini presidente, nos cupientes eidem monasterio, cum illud vacare contingeret, per apostolice sedis providentiam utilem et ydoneam preesse personam, provisionem ejusdem monasterii ea vice dispositioni et ordinationi nostre specialiter reservavimus, ac decrevimus ex tunc irritum et inane si secus super hiis per quoscunque, quavis auctoritate, scienter vel ignoranter, contingeret attemptari. Deinde vero *dicto monasterio per obitum quondam Rigaldi, abbatis predicti, qui in partibus illis diem clausit extremum, abbatis regimine destituto*, nos vacatione hujusmodi fide dignis relatibus intellecta, ad provisionem ipsius monasterii, de quo nullus preter nos hac vice se intromittere potuit neque potest, reservatione et decreto obsistentibus supradictis, ne longe vacationis exponeretur incommodis, paternis et sollicitis studiis intendentes, post deliberationem quam super hiis habuimus cum nostris fratribus diligentem, demum *ad te abbatem monasterii Sancti Johannis Angeliacensis*, dicti ordinis, Xanctonen. dioc., quem de religionis observantia, litterarum scientia, honestate morum et vite, aliisque multiplicium virtutum donis, *tua laudabilis conversatio apud nos familiari experientia continuata diutius* approbavit, direximus oculos nostre mentis. Quibus omnibus debita meditatione pensatis, *de persona tua ipsi monasterio Case Dei*, de predictorum fratrum consilio, auctoritate apostolica *providemus teque illi preficimus in abbatem*, curam et administrationem ipsius monasterii Case Dei tibi tam in spiritualibus quam in temporalibus plenarie committendo. In illo qui dat gratias et largitur premia confidentes quod prefatum monasterium Case Dei, per tue providentie

studium, gratia tibi assistente divina, grata in eisdem spiritualibus et temporalibus suscipiet incrementa. Quocirca discretioni tue per apostolica scripta mandamus quatenus onus regiminis dicti monasterii Case Dei suscipiens reverenter, sic te in illo solícite, prudenter et fideliter exercendo exhibeas studiosum, quod proinde retributionis eterne premium, nostramque ac dicte sedis gratiam uberius consequi merearis. Datum Avinione, III. idus decembris anno quinto.

Arch. Vat. Fonds d'Avignon. Clemens VI. to. 32 (an. 5. p. 2.) fol. 63 v°.

5

BULLE POUR L'ÉVÊCHÉ DE TULLE

19 février 1347

Dilecto filio *Petro, electo Tutellensi*, salutem etc. Ad exequendum pastoralis officii debitum, quo sumus universis orbis ecclesiis obligati, vigilantibus studiis intendentes, circa statum ecclesiarum ipsarum, et presertim vacantium, aciem attente considerationis solerter extendimus, et de ipsarum profectibus solícite cogitamus, opem et operam, prout utilius fore perpendimus, impendentes ut per bonos rectores et providos eedem ecclesie gubernentur, et per ipsorum circumspectionem providam in spiritualibus fulgeant et in temporalibus augeantur. Nuper siquidem *ecclesia Tutellensi ex eo pastore carente quod nos venerabilem fratrem nostrum Bertrandum, Sancti Papuli, tunc Tutellensem episcopum*, apud sedem apostolicam constitutum, a vinculo quo ipsi Tutellensi ecclesie cui tunc preerat tenebatur, de fratrum nostrorum consilio et apostolice potestatis plenitudine absolventes, ipsum *ad ecclesiam Sancti Papuli tunc vacantem duximus transferendum*, preficiendo eum ipsi ecclesie Sancti Papuli in episcopum et pastorem; nos ad provisionem ipsius ecclesie Tutellensis, de qua nullus preter nos se hac vice intromittere

potest, pro eo quod nos diu ante vacationem hujusmodi, provisionem omnium ecclesiarum cathedralium, tunc apud dictam sedem vacantium et vacaturarum imposterum apud eam, dispositioni nostre specialiter reservantes decrevimus ex tunc irritum et inane si secus super hiis per quoscunque, quavis auctoritate, scienter vel ignoranter, contingeret attemptari, ne prolixè vacationis subjaceret incommodis, paternis et sollicitis studiis intendentes, post deliberationem quam ad preficiendum ipsi ecclesie Tutellensi personam utilem ac etiam fructuosam, que eam sciret, vellet et posset in suis manutenere juribus et etiam adaugere, cum eisdem fratribus habuimus diligentem, demum *ad te tunc abbatem monasterii Case Dei, O. S. B., Claromontensis diocesis*, consideratis grandium virtutum meritis quibus personam tuam, sicut testimonio fide dignorum accepimus, dominus insignivit, convertimus oculos nostre mentis. Quibus omnibus attenta meditatione pensatis, *de persona tua prefate ecclesie Tutellensi, de dictorum fratrum consilio, auctoritate apostolica providemus, teque illi preficimus in episcopum et pastorem*, curam et administrationem ejusdem Tutellensis ecclesie tibi tam in spiritualibus quam in temporalibus plenarie committendo. In illo qui dat gratias et largitur premia confidentes quod prefata Tutellensis ecclesia, per tue industrie ac circumspectionis ministerium fructuosum, gratia tibi suffragante divina, regetur utiliter et prospere dirigetur, augmentaque suscipiet commodi et honoris. Iugum igitur domini tuis impositum humeris suscipiens reverenter, curam et administrationem predictas sic exercere studeas solícite, fideliter et prudenter, quod eadem ecclesia gubernatori provideo et fructuoso administratori gaudeat se commissam, tuque proinde, præter retributionis eterne premium, nostram et ejusdem sedis benedictionem et gratiam uberius consequi merearis. Datum Avenione, XI. kalendas martii, anno quinto.

Arch. Vat. Reg. 177, fol. 71. (Clement. VI. Comm. an. 5. l. 3.)

BULLE POUR L'ÉVÊCHÉ DE VABRES

24 octobre 1347

Venerabili fratri *Petro episcopo Vabrensi*, salutem etc. Credite nobis dispensationis urgemur officio, ut qui dispositione divina cunctis ecclesiis potestatis plenitudine presumus, singularem utilitatibus, cum possumus, sic prospiciamus sollicite, sic vigilanter sicque salubriter intendamus, quod per nostre operationis studium, nunc per simplicis provisionis officium, quandoque vero per ministerium translationis accommode, prout personarum, locorum et temporum qualitas exigit, et ecclesiarum ipsarum utilitas persuadet, ecclesiis singulis pastor accedat idoneus et rector providus deputetur, ut ecclesie ipse, superni favoris auxilio suffragante, votive prosperitatis successibus gratulentur. Dudum siquidem *bone memorie Raymundo, episcopo Vabrensi*, regimini Vabrensis ecclesie presidente, nos cupientes eidem ecclesie, cum vacare contingeret, per apostolice sedis providentiam pastorem utilem et idoneum presidere, provisionem ejusdem Vabrensis ecclesie ea vice dispositioni et ordinationi nostre duximus specialiter reservandam, decernentes ex tunc irritum et inane si secus super hiis per quoscunque, quavis auctoritate, scienter vel ignoranter contingeret attemptari. Postmodum vero ecclesia predicta *per obitum dicti Raymundi*, qui in partibus illis decessit, pastoris regimine destituta, nos vacatione hujusmodi fide dignis reatibus intellecta, ad provisionem ipsius, ne diutine vacationis remaneret exposita detrimentis, sollicitis studiis intendentes, cum nullus preter nos hac vice de provisione ipsius Vabrensis ecclesie se intromittere possit, reservatione et decreto obstantibus supradictis, post deliberationem quam de preficiendo eidem Vabrensi ecclesie personam utilem ac etiam fructuosam habuimus cum nostris fratribus diligentem, demum *ad te tunc Tutellensem episcopum*, consideratis multiplicium virtutum donis quibus

personam tuam altissimus insignivit, direximus oculos nostre mentis. Intendentes itaque tam dicte Vabrensi ecclesie quam gregi dominicó ejusdem utiliter et salubriter providere, te a vinculo quo Tutellensi ecclesie cui tunc preeras tenebaris, de fratrum predictorum consilio et apostolice potestatis plenitudine absolventes, *te ad predictam ecclesiam Vabrensem transferimus teque illi preficimus in episcopum et pastorem*, curam et administrationem ipsius Vabrensis ecclesie tibi in spiritualibus et temporalibus plenarie committendo, liberamque tibi licentiam concedendo ad dictam Vabrensem ecclesiam transeundi. In illo qui dat gratias et largitur premia confidentes quod eadem Vabrensis ecclesia sub tuo felici regimine, gratia tibi favente divina, salubriter dirigetur et salutaria suscipiet incrementa. Quocirca fraternitati tue per apostolica scripta mandamus quatenus ad prefatam Vabrensem ecclesiam, cum gratia nostre benedictionis accedens, curam et administrationem predictas sic geras sollicite, fideliter et prudenter, quod ipsa Vabrensis ecclesia sponso utili et fructuoso administratori gaudeat se commissam, ac bone fame tue odor ex laudabilibus tuis actibus latius diffundatur, tuque, preter retributionis eterne premium tibi a domino proventurum, nostre et ejusdem sedis benedictionis et gratie merearis continuum suscipere incrementum. Datum Avinione, VIII. kalendas novembris anno sexto.

Arch. Va.. Reg. 181, fol. 25 vº. (Clement. VI. Comm. an. 6. l. 3. p. 1. ep. 7).

7

BULLE POUR L'ÉVÊCHÉ DE CLERMONT

18 février 1349

Venerabili fratri *Petro episcopo Claromontensi*, salutem etc. Romani pontificis, quem pastor ille celestis et episcopus animarum, potestatis sibi desuper plenitudine tradita, ecclesiis pretulit universis, plena vigiliis sollicitudo requirit ut circa cujuslibet statum ecclesie sic

vigilanter excogitet sicque prospiciat diligenter, quod per ejus providentiam circumspectam, nunc per simplicis provisionis officium, quandoque vero per ministerium translationis accommode, prout personarum, locorum et temporum qualitas exigit, et ecclesiarum ipsarum utilitas persuadet, ecclesiis singulis pastor accedat ydoneus et rector providus deputetur, qui populum sibi commissum per suam circumspectionem providam et providentiam circumspectam salubriter dirigat et informet, ac bona ecclesie sibi commisse non solum gubernet utiliter, sed etiam multimodis efferat incrementis. Nuper siquidem *ecclesia Claromontensi ex eo vacante quod nos venerabilem fratrem nostrum Petrum, olim Claromontensem episcopum, licet absentem, a vinculo quo tenebatur eidem Claromontensi ecclesie cui tunc preerat, de fratrum nostrorum consilio et apostolice potestatis plenitudine absolventes, ipsum ad Cameracensem ecclesiam tunc vacantem duximus transferendum*, preficiendo ipsum eidem Cameracensi ecclesie in episcopum et pastorem; nos volentes ejusdem Claromontensis ecclesie regimini, ne ulterioris vacationis exponeretur incommodis, utilem et fructuosam presidere personam, cum nullus preter nos hac vice de ipsius Claromontensis ecclesie ordinatione se intromittere possit, pro eo quod nos diu ante vacationem ejusdem Claromontensis ecclesie, provisiones omnium cathedralium ecclesiarum tunc vacantium, et vacaturarum imposterum per translationes tunc factas et per nos in antea faciendas de prelati earum ubilibet constitutis ad alias ecclesias tunc vacantes et imposterum vacaturas, dispositioni nostre duximus reservandas, decernentes ex tunc irritum et inane si secus super hiis per quosunque, quavis auctoritate, scienter vel ignoranter contingeret attemptari; post deliberationem quam super hoc cum eisdem fratribus habuimus diligentem, demum *ad te tunc episcopum Vabrensem*, consideratis grandium virtutum meritis et muneribus gratiarum quibus personam tuam dominus earum multipliciter illustravit, et quod tu qui

eidem Vabrensi ecclesie laudabiliter prefuisti, dictam Claromontensem ecclesiam scies et poteris, auctore domino, utiliter regere et salubriter gubernare, direximus oculos nostre mentis. Intendentes igitur tam eidem Claromontensi ecclesie quam ejus gregi dominico salubriter providere, te a vinculo quo tenebaris eidem Vabrensi ecclesie cui tunc preeras, de predictorum fratrum consilio et ejusdem potestatis plenitudine absolventes, *te ad prefatam ecclesiam Claromontensem transferimus, teque illi preficimus in episcopum et pastorem*, curam et administrationem ipsius Claromontensis ecclesie tibi in spiritualibus et temporalibus plenarie committendo, liberamque tibi dando licentiam ad dictam Claromontensem ecclesiam transeundi. Firma spe fiduciaque conceptis quod prefata Claromontensis ecclesia, per tue circumspeditionis et industrie studium fructuosum, gratia tibi assistente divina, regetur utiliter et prospere dirigetur, grataque in eisdem spiritualibus et temporalibus suscipiet incrementa. Quocirca fraternitati tue per apostolica scripta mandamus quatenus ad predictam Claromontensem ecclesiam cum gratia nostre benedictionis accedens, geras sollicite curam ejus, gregem dominicum in ea tibi commissum doctrina verbi et operis salubriter informando, ita quod dicta Claromontensis ecclesia gubernatori provideo et fructuoso administratori gaudeat se commissam, ac bone fame tue odor ex tuis laudabilibus actibus latius diffundatur, et preter eterne retributionis premium, nostre benivolentie gratiam exinde uberius valeas promereri. Datum Avinione, XII. kalendas martii anno septimo.

Arch. Vat. Reg. 188, fol. 88 v°. (Clement. VI. Comm. an. 7. l. 4. p. 1. ep. 139).

8

BULLE POUR L'ÉVÊCHÉ D'UZÈS

8 février 1357

Venerabili fratri *Petro episcopo Uticensi*, salutem etc.
Romani pontificis, quem pastor ille celestis et episcopus

animarum... (*ut in precedenti*) incrementis. Dudum siquidem provisiones omnium ecclesiarum cathedralium tunc apud apostolicam sedem vacantium, et imposterum vacaturarum, dispositioni et ordinationi nostre duximus reservandas, decernentes ex tunc irritum et inane si secus super hiis a quoquam, quavis auctoritate, scienter vel ignoranter, contigerit attemptari. Postmodum vero *ecclesia Uticensi ex eo pastoris solatio destituta quod nos dilectum filium nostrum Heliam tituli Sancti Stephani in Celio monte presbyterum cardinalem, tunc episcopum Uticensem*, apud sedem apostolicam constitutum, a vinculo quo dicte ecclesie Uticensi cui tunc preerat tenebatur, de fratrum nostrorum consilio et apostolice potestatis plenitudine absolventes, ipsum, ut nobiscum regiminis universalis ecclesie onera partiretur, suis exigentibus meritis, *ad cardinalatus honorem duximus assumendum*; nos ad provisionem Uticensis ecclesie predictae celerem et felicem, de qua nullus preter nos hac vice disponere potuit neque potest, reservatione et decreto obsistentibus supradictis, ne dicta Uticensis ecclesia longe vacationis incommodis subjaceret, paternis et sollicitis studiis intendentes, post deliberationem quam de preficiendo eidem ecclesie Uticensi personam utilem ac etiam fructuosam habuimus cum nostris fratribus diligentem, demum *ad te episcopum Claromontensem*, consideratis multiplicum tuarum virtutum meritis quibus personam tuam, prout ex fide digno testimonio *et experientia familiari percepimus*, altissimus insignivit, quodque tu regimini Claromontensis ecclesie laudabiliter prefuisti hactenus, direximus oculos nostre mentis. Intendentes igitur tam dicte ecclesie Uticensi quam ejus gregis dominici regimini utiliter et salubriter providere, te a vinculo quo dicte Claromontensi ecclesie cui tunc preeras tenebaris, de predictorum fratrum consilio et eadem potestatis plenitudine absolventes, *te ad Uticensem ecclesiam predictam apostolica auctoritate transferimus, teque illi preficimus in episcopum et pastorem*, curam et administrationem ipsius ecclesie Uticensis tibi in spiritualibus et temporalibus

plenarie committendo, liberamque tibi tribuendo licentiam ad prefatam Uticensem ecclesiam transeundi. In illo qui dat gratias et largitur premia confidentes quod prefata Uticensis ecclesia, sub tuo felici regimine, gratia tibi assistente divina, grata percipiet incrementa. Quocirca fraternitati tue per apostolica scripta mandamus, quatenus ad prefatam Uticensem ecclesiam cum gratia nostre benedictionis accedens, curam et administrationem predictas sic diligenter geras et solícite prosequaris, quod ipsa Uticensis ecclesia gubernatori circumspecto et fructuoso administratori gaudeat se commissam, ac bone fame tue odor ex laudabilibus actibus tuis latius diffundatur, tuque præter eterne retributionis premium, nostre benedictionis augmentum et sedis apostolice gratiam exinde uberius consequi merearis. Datum Avinione, vi. idus februarii, pontificatus nostri anno quinto.

Arch. Vat. Reg. 232, fol. 27 vº. (Innoc. VI, Comm. an, 5. ep. 4).

9

BULLE POUR L'ÉVÊCHÉ DE MENDE

11 août 1366

Venerabili fratri *Petro, episcopo Mimatensi*, salutem etc. Credite nobis dispensationis urgemur officio... (*ut in tertia precedente*) gratulentur. Dudum siquidem *bone memorie Guillermo, episcopo Mimatensi*, regimini Mimatensis ecclesie presidente, nos cupientes eidem ecclesie, cum vacaret, per apostolice sedis providentiam ydoneam presidere personam, provisionam ipsius ecclesie ea vice dispositioni et ordinationi nostre duximus specialiter reservandam, discernentes ex tunc irritum et inane si secus super hiis per quoscunque, quavis auctoritate, scienter vel ignoranter, contingereret attemptari. Postmodum vero dicta ecclesia *per obitum dicti Guillermi episcopi* qui extra romanam ecclesiam diem clausit extremum vacante, nos vacatione hujusmodi fide dignis relatibus intellecta, ad provisionem

ipsius ecclesie celerem et felicem, de qua nullus hac vice se intromittere potuit sive potest, reservatione et decreto obsistentibus supradictis, ne dicta ecclesia longe vacationis exponeretur incommodis paternis et sollicitis studiis intendentes, post deliberationem quam de preficiendo eidem ecclesie personam utilem et etiam fructuosam cum fratribus nostris habuimus diligentem, demum *ad te episcopum Uticensem*, consideratis grandium virtutum meritis quibus personam tuam divina gratia multipliciter insignivit, et quod tu qui regimini ecclesie Uticensis hactenus laudabiliter prefuisti, dictam Mimatensem ecclesiam scies et poteris, auctore Domino, salubriter regere et feliciter gubernare, direximus oculos nostre mentis. Intendentes itaque tam Minatensi ecclesie quam gregi dominico ejusdem salubriter et utiliter providere, te a vinculo quo tenebaris ipsi ecclesie Uticensi cui tunc preeras, de fratrum predictorum consilio et apostolice potestatis plenitudine absolventes, *te ad prefatam Mimatensem ecclesiam apostolica auctoritate transferimus, teque ipsi preficimus in episcopum et pastorem*, curam et administrationem ipsius ecclesie Mimatensis tibi in spiritualibus et temporalibus plenarie committendo, liberamque tibi dando licentiam ad prefatam Mimatensem ecclesiam transeundi. Sperantes indubie quod ipsa Mimatensis ecclesia, gratia tibi assistente divina, per tue industrie et circumspectionis fructuosum studium, regetur utiliter et prospere dirigetur. Quocirca fraternitati tue per apostolica scripta mandamus, quatinus ad prefatam Mimatensem ecclesiam, cum gratia nostre benedictionis accedens, sic ejus sollicitam curam geras, gregem dominicum in illa tibi commissum doctrina verbi et operis informando, quod ipsa ecclesia Mimatensis gubernatori circumspecto et fructuoso administratori gaudeat se commissam, ac bone fame tue odor ex laudabilibus tuis actibus latius diffundatur, tuque, preter eterne retributionis premium, nostre benivolentie gratiam exinde uberius valeas promereri. Datum Avinione, III. idus augusti anno quarto.

Arch. Vat. Fonds d'Avignon. Urbanus V, to. 13 (an. 4. p. 1.), fol. 68.

10

BULLE POUR L'ÉVÊCHÉ D'AVIGNON

11 octobre 1368

Urbanus, etc. — *Petro episcopo Mimatensi, absoluto a Mimatensi confert episcopatum Avenionensem vacantem.* — Ex eo quod venerabilem fratrem nostrum Anglicum, tunc Avenionensem episcopum, apud sedem apostolicam constitutum, a vinculo quo ecclesie Avenionensi, cui tunc preerat, tenebatur, de fratrum nostrorum consilio et apostolice plenitudine potestatis absolventes, ipsum ut nobiscum universalis ecclesie onera portaret, ad dignitatem cardinalatus duximus assumendum. Datum Viterbii, v. idus octobris anno VI. — *Registrum Urbani V, anno VI.* Bibl. Nat. Ms. lat. 8971, fol. 134. Avenio Christiana.

11

Die eadem (13 sept. 1372). Cum dudum *bone memorie dominus Petrus Avinionensis, tunc Vabrensis episcopus*, postquam ad Vabrensem ecclesiam per sedem apostolicam promotus extitit, omnia bona mobilia, credita et debita que fuerunt quondam *domini Raimundi episcopi Vabrensis, ipsius Petri immediati predecessoris*, et que ante obitum ipsius domini Raimundi episcopi Vabrensis extiterant dispositioni apostolice reservata, a camera apostolica pro certo pretio emerit, ita quod ipse dominus Petrus de dicto pretio certam quantitatem traderet executoribus testamenti seu ultime voluntatis dicti domini Raimundi, de quibus ordinata per eum complere valerent; cum vero de hujusmodi quantitate... adhuc VI^o floreni auri tunc communiter currentes debeantur, ad quorum solutionem teneatur executio domini Petri episcopi supradicti;... Hinc est quod dominus Michael Barberii, rector parochialis ecclesie de Culturis, procurator executionis testamenti et

ultime voluntatis prefati quondam domini Petri episcopi, in solutionem et satisfactionem predictorum, VI^o florenos communiter currentium (*sic*) die ista, per manus Petri Mathei, camporis de Florentia, cameram romanam sequentis, camere predictae, occasione premissorum, solvi et assignari fecit.

Arch. Vat. Gregorii XI. Introitus et exitus C. A. an. 1372. Reg. 336, fol. 60.

LE TRÉSOR

de

L'ÉGLISE PAROISSIALE DE SAINT-YRIEIX

(Haute-Vienne)

Bien que très convenablement installées et présentant un caractère éminemment spécial et régional, les expositions rétrospectives de Limoges et de Tulle n'ont pas été aussi complètes que les archéologues, toujours exigeants, pouvaient le désirer. Les objets, réunis grâce au zèle des commissions respectives, étaient sans doute en nombre considérable ; cependant beaucoup manquaient à l'appel, pour des motifs que je n'ai point ici à contrôler ou critiquer. Mais je ne puis m'empêcher d'observer que le succès obtenu par les églises qui s'étaient montrées généreuses et confiantes a été la condamnation formelle des abstentionnistes.

L'« Œuvre de Limoges », qu'il importe tant d'étudier dans son ensemble et avec le plus de spécimens possible, avait donc de regrettables lacunes, que les catalogues auraient bien fait d'indiquer, à titre de renseignement. Pour les combler, M. Palustre et moi nous nous sommes mis résolument en campagne : nous n'avons eu qu'à nous louer de l'initiative prise en vue de la science, par l'accueil sympathique et empressé qui nous a été fait partout, comme aussi par le dédommagement réel de nos peines et fatigues.

Parmi les trésors, un peu trop cachés, du Limousin, parce qu'ils sont généralement dispersés jusque dans des églises écartées, il en est un qui nous a singulière-

rement frappés, c'est celui de Saint-Yrieix. Il est petit, sans être modeste toutefois, car il ne comporte actuellement que six pièces, au lieu de huit, qu'il avait encore il y a quelques années. L'archiprêtre les a mises à notre disposition avec une bienveillance dont nous lui sommes reconnaissants. En effet, plus les objets sont connus, décrits et photographiés, plus il y a de chance qu'ils soient estimés, appréciés et visités. Il se fait alors autour d'eux comme une auréole de bon renom et de gloire archéologique qui leur assigne tout de suite dans l'art du passé la place qu'ils méritent d'occuper.

Or ces pièces, par une exception peu commune, loin d'être similaires, correspondent à des genres absolument différents. Sous le rapport de l'usage liturgique, ce sont un *chef*, un *coffret*, une *colombe*, un *pavillon* et un *fer à hosties*. Comme technique, nous verrons défiler des œuvres d'orfèvrerie et joaillerie, d'émaillerie, de dinanderie, de broderie et de gravure : ce ne peut donc être plus varié. Aussi ne convient-il pas de laisser plus longtemps dans l'ombre un groupe à la fois précieux et intéressant.

La description minutieuse qui va suivre a été faite sur des notes très détaillées, écrites en face des objets et que j'ai pu contrôler, dans mon cabinet, d'après les photographies exécutées par MM. Palustre et Rupin. L'église de Saint-Yrieix n'aura donc pas seulement un mémoire explicatif de ses richesses archéologiques : elle possèdera encore un album, qui en sera le complément et la justification.

Les clichés de M. Palustre sont au nombre de six : trois pour le chef, vu de face, aux trois quarts et de profil ; un pour la partie antérieure du coffret, un pour la colombe, prise de profil et un pour le devant du pavillon.

M. Rupin a fait quatre clichés, également bien réussis : le chef, de face et de profil, la colombe et le coffret.

CROIX DE SAINT-ÉLOI (XIII^e siècle)

Saint-Yrieix a perdu une croix, dite « de Saint-Eloi », qui lui avait été attribuée dans la distribution, au siècle dernier, des reliques de Grandmont et qui est ainsi décrite dans l'Inventaire de 1496 : « Item, une aultre croix large, de cristail, à pié, sur les figures des quatre évangélistes, garny led. pié de deux manières d'entailures et d'aultres perles et pierres ; de costé et d'aultre, Nostre Dame et saint Jehan » (n° 5). L'Inventaire de 1515 donne cette variante : « Plus un' aultre croix large, de chrystal, portée sur les figures des quatre évangélistes ; le pied estant garny de deux manières de treillures et d'autres perles et pierres ; de part et d'aultre, saint Jehan et Nostre Dame » (L. Guibert, *L'école monastiq. d'orfèvr. de Grandmont*, p. 34, 46).

La croix est en *cristal*, comme celle du trésor de Saint-Nicolas de Bari, qui date de la fin du XIII^e siècle (*Rev. de l'art chrét.*, 1883, p. 472).

Le cristal est *large* : il se développe en ce sens, mais devait être de mince épaisseur. Aussi avait-on soin de lui faire une monture en métal.

Le *pied* classe la croix parmi les *croix d'autel*, qui l'ont adhérent. L'Inventaire en énumère plusieurs de ce genre : elle vient la troisième.

Les *quatre évangélistes portent* la croix. Le pied devait donc être carré. Sur une croix anglaise du XIII^e siècle, ils sont assis sur les angles du pied.

Leur présence suppose, sur le cristal, l'application d'un crucifix, dont ils racontent la mort, car l'ustensile ne paraît pas avoir contenu une relique de la vraie croix, ce qui serait identique eu égard au symbolisme.

Le pied est encore rehaussé de *perles*, de *pierres précieuses*, et « de deux manières d'entailures » ou « treillures ». Sur nombre de pièces d'orfèvrerie, on

rencontre un fond treillissé, c'est-à-dire où se croisent des lignes obliques (1). Serait-ce la *treillure* ? L'*entail-lure* se dirait, au contraire, de la gravure au trait, comme sur certains reliquaires historiés. Celui de Saint-Georges-les-Landes (Haute-Vienne), qui a figuré à l'exposition de Limoges, présente les deux systèmes (2).

La Vierge et Saint-Jean, placés de côté et d'autre, en dehors de la croix, à laquelle ils se rattachent par un support ou tige, comme sur la croix de Vannes (3), sont là pour accompagner le Christ mourant.

Les œuvres de Saint-Eloi, à en croire la chronique, étaient nombreuses en France : l'abbé Texier en a donné la liste, sans affirmer toutefois son authenticité (4). La croix Limousine ne paraît pas d'origine plus

(1) En particulier, sur les pieds des coffrets émaillés.

(2) *Annales archéol.*, t. XX, p. 177. Le dessus du pied offre des médaillons et des rinceaux, gravés au trait ou *entailés*, sur un fond, également gravé, mais de hachures disposées en *treillis* ou en manière de toile.

Voir aussi, dans le *Glossaire archéologique*, p. 376, une boîte du XIII^e siècle, de travail rhénan, dont le fond est treillissé.

(3) *Rev. de l'art chrét.*, 1883, p. 537.

(4) *Mém. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*, 1842, p. 118-120. J'y ajouterai cinq autres documents. L'un est de l'an 1293 : « Capsam habemus per manus proprias ipsius fabricatam » (Julliot, *Le livre des reliques de l'abbaye de Saint-Pierre-le-vif, de Sens*, p. 665). Cet auteur signale (*Ibid.*, p. XXI), à la cathédrale de Sens, « les reliques de sainte Colombe, restées dans un coffret dont la ferrure est attribuée à saint Eloi. » — « Grande châsse en bois doré, ayant la forme d'une église romane, renfermant le corps de sainte Colombe, vierge martyre Sénonaise, dans un cercueil qu'on croit fait par saint Éloi » (Julliot, *Trésor de la cathédrale de Sens*, page 21). Dans la même abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, une châsse indique, parmi les reliques : « Calicem mirifice fabricatum aureum, in quo creditur beatissimum Eligium, Noviomensem episcopum, misteria divina celebrasse » (*Ibid.*, page 279). N'en aura-t-il pas été ainsi du célèbre calice de Chelles, qui a pu servir à saint Eloi, sans avoir été fabriqué par lui ? (*Revue de l'art chrét.*, 1864, p. 113).

Un reliquaire de vermeil ciselé, avec une bordure de même

sûre : elle doit dater probablement du XII^e ou du XIII^e siècle. Malgré cela, nous regrettons qu'on ne puisse en suivre la trace et qu'on n'en ait même pas un dessin pour pouvoir en étudier la forme (1).

II

COLOMBE EUCHARISTIQUE (XIII^e siècle)

Hauteur de la colombe seule : 0,21 ; diamètre du pied : 0,145.

La colombe est posée sur un disque, épais et mouluré, en bois doré, muni de trois anneaux où s'accrochaient les chaînes de suspension. Cette partie a dû être refaite au XVII^e siècle et remplacer un plateau de métal, comme on en voit encore aux colombes qui n'ont pas perdu leur support primitif. Le diamètre du disque est même un peu trop restreint relativement à l'oiseau que devaient frôler les chaînettes de fer, si le cercle supérieur ne les eût écartées.

La matière employée pour la colombe est vulgaire et

en filigrane, ornée de pierreries. On lit dessus ces mots en caractères très anciens : *Hic est scapula B. Egidii, Abbatis de Provincia*. C'est là l'épaule (l'omoplate) de saint Gilles, abbé dans la Provence. On croit qu'il est l'ouvrage de saint Eloy.

» Une image d'argent de sainte Marguerite, de trois pieds de haut, avec son piédestal. La sainte tient entre ses mains un très beau reliquaire, travaillé en filigrane et enrichi de pierreries, qu'on dit être de la façon de saint Eloy, sur lequel est écrit : *Una de costis B. Margaritæ*. C'est là une des côtes de sainte Marguerite. Les femmes enceintes ont beaucoup de dévotion à cette relique, pour obtenir des couches heureuses ». (*Descript. hist. des reliq. de l'abbaye royale de St-Corneille de Compiègne*. Paris, 1770, p. 39, n° 27 ; p. 41, n° 33).

(1) L'abbé Texier a reproduit, pl. II de son *Essai hist. et descript. sur les argentiers et les émailleurs de Limoges*, d'après un ancien dessin, la « croix attribuée à Saint-Eloi » et qui était « conservée, en 1626, dans l'abbaye de S^t-Martin-les-Limoges ». C'est une croix double, filigranée et gemmée, qui n'est certainement pas antérieure au XIII^e siècle.

peu en rapport avec sa destination, qui semble en exiger une plus riche et mieux appropriée au sacrement. Le cuivre disparaît sous la dorure, qui a été limitée à l'extérieur : la dorure actuelle, mal appliquée, car elle est très empâtée, dénote une main moderne.

L'oiseau est formé de deux plaques métalliques, l'une pour le ventre et l'autre pour le dos, soudées horizontalement. Il s'y ajoute deux prolonges pour les pattes, qui sont singulièrement rigides et hautes : les doigts sont écartés et la tige supérieure s'enfonce dans la douille, où un clou la maintient. Le raccord avec le ventre se fait au moyen d'une petite boule qui a la prétention de figurer la partie charnue de la cuisse.

La forme générale et aussi celle des détails ont été obtenues au marteau par le procédé du repoussé, qui a accusé les contours et les saillies. Les plumes sont imitées par un système d'imbrication, qui s'étend au corps tout entier et qui présente deux aspects différents : l'un, menu et délicat, chargé de rendre les finesses du plumage ; l'autre, gros et exagéré, affecté particulièrement aux ailes. Il n'y a de pennes, longues et détachées, qu'à la queue, qui est rabattue au-dessous du niveau des pattes et se déploie légèrement en éventail. Les ailes, en deux pièces, bosselées sur toute leur surface, se croisent à l'extrémité, prolongée presque autant que la queue. Au milieu saillit un bouton plat, monté sur un pédoncule, qui permet d'écarter les ailes pour placer ou enlever la réserve.

La couverture actuelle du locule est faite par les ailes elles-mêmes, quand elles sont fermées. Mais, primitivement, il exista un couvercle spécial, ovale comme l'ouverture qu'il devait clore : les deux charnières qui le fixaient et dont on constate encore la place, en sont la preuve évidente.

Le locule n'étant pas doré, il faut en conclure que, ainsi qu'en d'autres endroits, ce qu'attestent les documents écrits, il était rempli, par respect pour l'Eucha-

ristie, soit par un corporal, soit par une boîte d'or ou d'argent doré, enveloppant les saintes espèces (1).

La dimension de ce locule interne est si minime, surtout en supposant l'addition d'un linge ou d'une



double feuille de métal, que l'on arrive forcément à cette autre conclusion, que la réserve se composait d'une seule hostie, de deux au plus. Le Saint Sacrement était donc là exclusivement pour le culte public, sous

(1) « Quand l'Eucharistie était contenue dans l'intérieur de la colombe, on renfermait souvent l'hostie dans une petite boîte ou dans un linge. Ce dernier usage était observé à S^t-Théoffray, dans le Velay, comme le prouve un passage de ses archives, rapporté par Du Cange : « Columba desuper altare aurea, ubi Dominicum reponitur corpus, in linteo mundo servandum ». (Corblet, *Essai hist. et lit. sur les ciboires*, p. 55).

Il résulte de ce passage d'un procès-verbal de visite de l'évêque de Valence et Die, en 1509, que la réserve du maître-autel ne

la forme particulière de l'adoration et non de la communion ou du saint viatique. L'institution première avait dévié et, sur trois buts qu'on se proposait anciennement, un seul avait survécu, de nouveaux rites ayant été créés pour les deux autres. L'archéologie a pour mission de contrôler les rubriques par les monuments et, au besoin, de suppléer à ce qui leur manque.

La colombe de Saint-Yrieix est *posée*, comme on dit en blason. C'est l'attitude calme, recueillie, qui convient au rôle qu'on lui assigne. On a un peu trop abusé, deux cents ans, des colombes au vol éployé, entourées d'une vive lumière qui dissipe les nuages, groupés à distance en manière d'auréole. Le moyen-âge n'a connu que les rayons lumineux, droits ou flamboyants, et il n'a pas cru nécessaire, pour augmenter son éclat, de noircir d'une ombre son tableau.

Ici, l'Esprit saint, car la colombe est son symbole le plus ancien et le plus autorisé, n'agit pas : le mouvement, la précipitation seraient donc un non-sens. Aussi les pattes sont-elles droites, la queue baissée, les ailes repliées, le bec fermé, le cou légèrement penché et la tête sérieuse. Mais l'œil est vif et brillant : sa prunelle

servait pas pour le saint viatique, placé à part sur un des côtés du sanctuaire : « In ecclesia parrochiali et collegiata Sancti Salvatoris Criste.... Primo visitatum fuit corpus Christi.... Coopertura in melius est reficienda de serico infra mensem, sed ponatur corporale desuper in rotunditate Eucharistie. Visitavit etiam corpus Christi existens prope magnum altare. Reparetur vas argenteum ubi reponitur corpus Christi ad latus altaris, quod portatur infirmis : reparetur infra mensem. Etiam reparetur vas eboreum, ubi tenetur asservatum sacramentum pro infirmis ». (J. Chevalier, *Proc. verb. de la visite past. de J. de Tournon*, p. 22.) Notons ces détails liturgiques : au maître-autel, l'hostie est recouverte d'un corporal, puis abritée par un pavillon de soie ; à la réserve des infirmes, l'hostie est renfermée dans un double vase, l'un extérieur, en ivoire et l'autre intérieur, en argent. Je suppose que le dedans était au moins doré, car l'évêque rejeta une patène d'argent à qui manquait la dorure : « Patena cujusdam calicis argentei non deaurati demolita reparetur infra sex menses ».

ronde est en verre rouge, serti au rabattu dans une bâte d'argent.

A part ce détail minuscule, qui est du ressort du joaillier, l'œuvre entière est du domaine du dinandier, qui travaille sur le cuivre et le modèle au marteau. Un simple chaudronnier, à la main exercée, a pu l'exécuter, sans qu'on ait eu besoin de recourir à un orfèvre. C'est dire qu'en réalité l'objet demeure dans la sphère de l'industrie et de la médiocrité, qui l'ont façonné à bon marché dans un atelier de troisième ordre.

La pièce n'en est pas moins curieuse et digne d'être conservée soigneusement, car elle représente un rite disparu et qui n'a été maintenu qu'à Solesmes, Saint-Thibaud et Laguenne (1). Elle l'est aussi par sa rareté, non pas que les colombes fassent défaut dans les col-

(1) « Les religieux bénédictins de l'abbaye de Solesmes ont restitué cet usage dans leur église abbatiale. Une colombe eucharistique plane sur le grand autel. Elle est placée sous un pavillon de bois doré et supporté par une crosse entourée de pampres.

» A Saint-Thibaud, près de Sémur, le maître-autel est surmonté d'une crosse, dont la volute contient une colombe aux ailes déployées. C'est une œuvre de la fin du xvi^e siècle. La colombe portait, sans doute, dans son bec la chaîne qui tenait suspendue la pyxide eucharistique (*Annales archéol.*, t. V, p. 193, article de Viollet-le-Duc).

» La colombe de l'église de L'Aguène (Limousin) est de cuivre rouge, émaillé et doré. Elle repose sur un disque, qui se relie par trois chaînettes à une couronne décorée de tourelles.

» Une autre du même genre (Texier, *Dict. d'orfèvrerie*, col 434) se trouve à Saint-Yrieix » (Corblet, p. 56).

Les colombes de Saint-Thibaud et de Laguenne, quoiqu'elles soient toujours en place, ne contiennent plus la réserve.

Les *Annales archéologiques*, t. XVII, p. 223, écrivaient, en 1857 : « L'usage de suspendre le Saint Sacrement a été très répandu pendant tout le moyen âge et il s'en retrouve même aujourd'hui des exemples, puisqu'il se pratique encore à la cathédrale de Reims et à Saint-Remy, de la même ville ». Le cardinal Gousset a supprimé, depuis lors, cette coutume vénérable, qui ne subsiste plus, en France, qu'à l'abbaye de Solesmes (Sarthe).

lections (1), mais elles n'y abondent point : en Limousin, on ne lui a signalé qu'une compagne, à Laguenne.

(1) La *Gazette des Beaux-Arts*, t. XIX, p. 303, représente une colombe, émaillée seulement aux ailes et au plateau sur lequel elle pose ses pattes rigides. Le disque est fleuroné et il s'en échappe, en forme de croix, quatre branches légèrement recourbées en haut, dont l'extrémité est munie d'une rainure et d'un bouton pour fixer et retenir les chaînettes de suspension.

M. Darcel signale, dans les collections de MM. Germeau et Basilewski, des colombes en émail champlevé (*Gazette des Beaux-Arts*, t. XIX, p. 518).

Il y avait dans la collection Basilewski, « deux colombes » émaillées. (*Gazette des Beaux-Arts*, 2^e pér., t. XXXI, p. 46).

Les *Annales archéologiques*, t. XVII, p. 223, indiquent, au Musée de Cluny (n^o 2025 du catalogue), une colombe « en cuivre doré et émaillé par incrustation, avec les ailes et la queue mobiles. » C'est celle que du Sommerard a figurée dans *Les arts au moyen-âge*, ch. XIV, pl. III : elle date du XIII^e siècle et est posée sur un plat ovale. Elle a été reproduite également par Mallet, dans son *Cours élémentaire d'archéologie religieuse*, 2^e édition, t. II, p. 134.

Du même temps est la colombe-émaillée de la collection de lord Londesborough, publiée en couleur dans ses *Miscellanea graphica*, pl. XXXVII et omise par de Linas dans son énumération des œuvres limousines.

La colombe de l'église de Laguenne (Corrèze), qui a gardé son disque et ses chaînes de suspension, est gravée dans le *Glossaire archéologique*, p. 415 et dans le *Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze*, t. VI, dont M. Rupin a fait un tirage à part sous ce titre : *Colombe eucharistique en cuivre doré et émaillé de Laguenne* (Corrèze), Brive, 1884.

Deux colombes du XIII^e siècle ont été décrites dans le *Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze*, t. VIII, p. 257-258, d'après une chromolithographie de *Moyen-âge et renaissance* : la provenance est omise à tort.

« M. le prince de Soltykoff en possède une en cuivre émaillé, reposant sur un plateau dont les bords, fortement relevés, représentent une enceinte de murailles, flanquée de huit tourelles crénelées. Elle a passé depuis dans la collection Delange, au prix de 2,000 francs » (Darcel, *l'Exposition d'art et d'archéologie de Rouen*, Rouen, 1861, p. 6).

« Le Musée d'Amiens conserve une colombe du XII^e siècle, qui, après avoir appartenu à l'église de Raincheval, passa dans le

La date de fabrication, qui est la fin du XIII^e siècle (1), témoigne combien le Limousin avait peu à peu renou-

trésor de l'abbaye de Corbie. J'en ai publié le dessin, en 1842, dans le tome V des *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Picardie* : en voici une petite réduction » (Corblet, *Essai hist. et liturg. sur les ciboires*, p. 56-57 ; *Revue de l'art chrétien*, 1885, page 324).

« La colombe d'Amiens est du XIII^e siècle », ce qui est sa date exacte, écrivait le chanoine Barraud, qui en a donné une gravure sur bois, dans sa *Notice arch. et liturg. sur les ciboires*, p. 58.

La colombe de la collection Chalandon, à Lyon, figure, pl. LXII, dans l'*Exposition rétrospective de Lyon*, par Giraud : les ailes sont émaillées et le plateau ressemble à une patène (XIII^e siècle).

M. Cloquet, dans ses *Éléments d'iconographie chrétienne*, page 320, donne une colombe dont il ne désigne pas la provenance. Ses caractères sont : col et dos squammeux, opercule rond au milieu du dos, ailes chargées de rinceaux, queue terminée en triangle, plateau circulaire, XIII^e siècle.

« On a découvert récemment dans l'église de Münstermaifeld (province du Rhin) une colombe eucharistique du XIII^e siècle. M. Schnutgen, qui l'a décrite et étudiée dans les *Jahrbücher des Vereins von Altherthumsfreunden in den Rhelanden* (1887, 3^e livr.), croit que cette colombe est de fabrication limousine » (*Bull. de la Soc. hist. et arch. du Limousin*, t. XXXVI, p. 239).

Martigny, dans son *Dictionn. des Antiquités chrétiennes*, au mot *Colombe*, dit : « Il y en eut aussi en cuivre doré : telle était celle que Mabillon dit avoir vue au monastère de Bobbio (*It. Ital.*, page 217). On en montre une aujourd'hui à Saint-Nazaire de Milan, qui est dorée en dedans et émaillée en dehors; Allegranza l'a publiée (*Monum. sacr. di Milano*, tav. 1) et nous la reproduisons ici ». C'est encore une œuvre du XIII^e siècle.

Feu de Linas a signalé quelques colombes à l'étranger, dans le *Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze*, t. V : *Musée de Copenhague*, « un gros cabochon rehausse le centre de l'opercule, émaux polychromes, XIII^e siècle » (p. 191). — *Cathédrale de Salzbourg* (Autriche), « Cuivre doré, ailes en émail polychrome. Le disque sur lequel reposent les pattes de l'animal est soudé à une calotte munie d'un appendice d'où s'élève une tige oblique servant d'étai à la queue. XIII^e siècle » (p. 193). — *Abbaye de Gottweig* (Autriche), « en laiton doré sans aucune trace d'émail » (p. 193). — *Musée de Vienne*. XIII^e siècle (p. 193).

(1) M. Rupin m'écrit : « Je ne partage point votre manière de

velé son mobilier liturgique pour le mettre au goût du jour. C'était la traduction plastique des deux vers insérés par saint Thomas d'Aquin dans l'office du Saint Sacrement :

« Nova sint omnia,
Corda, voces et opera » (1).

Deux questions, que plus d'un lecteur me fera, resistent encore à élucider : Que signifie la colombe ? Quel était son mode de suspension ?

Le vase affecté à la réserve eucharistique a admis jusqu'à cinq formes distinctes : la *boîte*, la *pyxide*, le *ciboire*, la *coupe* et la *colombe*. Chacun de ces vases sacrés a été suspendu, moins peut être la boîte, qui se plaçait plus ordinairement dans une armoire.

La colombe, quoique d'usage général, n'a eu qu'un règne pour ainsi dire éphémère. Sa grande vogue fut

voir au sujet de la date attribuée à la colombe eucharistique. Je ne la crois pas du ^{xiii}^e siècle, mais bien du ^{xvii}^e ou peut-être même du ^{xviii}^e siècle. Pour moi, cette pièce a dû en remplacer une plus ancienne et avoir été fabriquée en même temps que le voile qui la recouvrait et que la crosse à laquelle elle était suspendue. Toutefois je vous ferai remarquer que la colombe de Saint-Yrieix est en *tôle*, matière qui n'était pas ou du moins qui était très peu employée au ^{xiii}^e siècle pour les reliquaires ; ensuite elle a, vue d'un côté, un certain mouvement dans la pose qu'on ne retrouve pas chez les autres colombes à dates moins discutables ».

Je ne devais pas dissimuler cette opinion, car, dans mes études d'archéologie, je cherche avant tout la vérité. M. Rupin, dont le nom désormais fait autorité en tout ce qui touche aux œuvres de métal, apporte des raisons capables de faire une sérieuse impression. L'argument de l'emploi de la *tôle* me semble très grave, ainsi que le changement de pose. Pour me rendre, j'aurais besoin de revoir la colombe et de discuter, l'objet sous les yeux, la valeur des objections. En tout cas, la colombe a été fidèlement copiée, jusque dans ses imperfections. L'ange, la crosse, le pavillon confirment une réfection, là où je n'avais remarqué qu'une restauration partielle et maladroite.

(1) Hymne *Sacris solemnibus*, dans l'office du Saint Sacrement.

au moyen âge, qui en avait reçu la tradition de l'antiquité et qui la passa aux siècles subséquents ; mais, même à cette époque, son emploi fut sérieusement contrebalancé par d'autres types. Je crois être dans le vrai en assignant pour époques incontestées de ce genre de fabrication les ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, qui l'adoptèrent franchement.

La raison symbolique y était assurément pour quelque chose, car rien ne se faisait alors au hasard, par caprice et sans motif. L'idée première fut empruntée au *Credo*, à cet article qui énonce la conception miraculeuse du Christ fait homme dans le sein de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit : « Qui conceptus est de Spiritu Sancto ». L'Esprit de Dieu, qui apparut au baptême du Sauveur sous la forme d'une colombe, proclamait sa divinité (1). Elle invitait le fidèle à un acte explicite de foi à la présence réelle, en sorte qu'il pouvait sans hésitation dire avec l'Église : Sous les espèces sacramentelles se dérobe à nos regards Jésus, Fils de Dieu, avec le même corps qu'il prit au moment de l'Incarnation (2). En France, nous avons même

(1) « Baptizatus autem Jesus confestim ascendit de aqua et ecce aperti sunt ei coeli : et vidit Spiritum Dei descendentem sicut columbam et venientem super se. Et ecce vox de coelis dicens : Hic est filius meus dilectus in quo mihi complacui ». (S. Matth., III, 16-17).

(2) La formule que souscrivit l'hérétique Bérenger au concile de Rome, en 1078, porte : « Panem et vinum... converti in veram et propriam hanc vivificatricem carnem et sanguinem J. C. D. N.... esse verum Christi corpus quod natum est de Virgine et quod pro salute mundi oblatum in cruce pependit et quod sedet ad dexteram Patris ».

« Saint Ignace de Loyola honorait les reliques de la sainte Vierge, surtout celle qui est au Saint Sacrement de l'autel, car ce corps sacré du Fils de Dieu que nous adorons et croyons estre au Saint Sacrement de l'autel, a esté originairement formé de la précieuse chair et sang de la Vierge mère et le merveilleux saint Augustin a dit : *De carne Mariæ carnem accepit et ipsam carnem Mariæ manducandam ad salutem dedit.* Aug. in psal. 98. La chair

adopté une magnifique formule pour rappeler ce que le chrétien ne devait pas oublier, l'Incarnation et l'Eucharistie ne faisant qu'un au point de vue du bienfait de la rédemption et de son application constante :

« Ave, verum corpus, natum
De Maria Virgine » (1).

Continuons à chanter, comme nos ancêtres, cette profession de foi si énergique : le rite romain ne s'oppose pas à ce que l'on fasse ainsi honneur à une coutume qui, pour sa légitimité, réunit les trois conditions requises : être louable, ancienne et non contraire aux saints rites (2).

Le mode de suspension fut partout le même : la colombe reposait sur un plateau, de manière à faire face à l'assemblée des fidèles ; ce plateau était muni de

du Fils de Dieu est la chair de sa mère Marie ». (De Felleries, *Entretiens spirituels*, 1662, p. 26).

(1) « La colombe est le symbole du Saint-Esprit.... Le Saint-Esprit a opéré l'Incarnation du Verbe ». (Texier, *Dict. d'orfèvr.*, col. 454-455).

« On a voulu aussi, par cet emblème, rappeler, selon la remarque de Bossuet (*Défense de la tradition sur la communion sous une espèce*, 2^e partie, ch. XIX), que l'Eucharistie est consacrée par le Saint-Esprit figuré par la colombe et que, par l'Eucharistie, le Saint-Esprit se répand en nous pour vivifier notre âme et notre corps ». (Barraud, *Notice arch. et lit. sur les ciboires*, p. 61).

Cependant, on peut ajouter avec le ch. Corblet (*Essai*, p. 58) : « Philippe de Thann nous dit qu'elle (la colombe) figure Jésus-Christ lui-même :

« Li colums signifie
Jhesu, le fiz Marie ».

(2) Le célèbre liturgiste Gavanto est très explicite sur ce point : « Proprios mores unamquamque habere ecclesiam, et laudabiles consuetudines, quas non tolli a Cœremoniali Romano, neque a rubricis Breviarii, sæpius declaravit sacra Rituum Congregatio ; sed videntes episcopi ne ita pugnent cum universali Ecclesia, ut peritorum judicio minus sint laudabiles consuetudines. » (Sect. X, ch. 2, n° 1).

trois anneaux, afin de pouvoir le suspendre ; à ces anneaux s'accrochaient les trois chaînes de suspension, un peu plus hautes que la colombe. Le moyen âge affectionnait le nombre trinaire, qui se répétait dans des circonstances analogues, à l'encensoir, à la couronne votive et à la lampe, par une allusion manifeste à la Sainte-Trinité ou aux trois vertus théologales. Les chaînettes reliaient le plateau à la patère plus étroite, ce qui donnait à l'ensemble l'aspect d'une petite pyramide à jour. Enfin, la patère ou chapeau était suspendue à la voûte par une corde, mais plus souvent à une crosse, le long de laquelle courait, comme aux reverbères modernes, la corde qui servait à descendre et monter l'appareil liturgique (1).

On se rendra parfaitement compte de cette disposition en examinant les gravures de Viollet-le-Duc (2), de Gay et de Rupin, qui la représentent très exactement.

Qu'il me soit permis de terminer par l'expression d'un regret. La colombe démontée a quitté l'autel qu'elle a décoré pendant une série de six siècles, pour être reléguée à la sacristie, où l'on ne soupçonne même pas son existence. J'appelle cela du vandalisme (3). On

(1) « Voici quel était, au moyen âge, le mode de suspension le plus ordinaire : la colombe était fixée sur un plateau, accroché par deux ou trois chaînes à un dais qu'enveloppait un rideau ou pavillon. Une chaîne, attachée au sommet de ce pavillon, roulait sur une poulie fixée à l'extrémité d'une crosse. Cette chaîne passait dans la tige de suspension et le célébrant n'avait qu'à ouvrir une petite porte, percée dans cette tige, pour faire descendre la colombe sur l'autel. C'est à peu près le même système qu'on emploie de nos jours pour les reverbères ». (*Revue de l'art chrét.*, 1885, page 318).

(2) La gravure de Viollet-le-Duc est reproduite par Mallet, *Cours d'arch. relig.*, t. II, p. 138.

(3) Ce méfait est à la charge de l'architecte diocésain, feu Abadie, qui a restauré l'église de Saint-Yrieix et y a placé un autel gothique, qui ne valait certainement pas l'ancien.

pouvait fort bien, sans scrupule, laisser la colombe à la place qu'elle avait si longtemps et si dignement occupée. Il y avait là, en jeu, une question d'archéologie pure, non de liturgie : de la sorte, on aurait eu en permanence la représentation d'un rite tombé en désuétude. La liturgie est pleine de ces souvenirs rétrospectifs qu'on ne songe même pas à effacer : ainsi l'office du samedi saint parle de la *nuit* et pourtant il se célèbre maintenant en plein jour.

La colombe n'aurait plus conservé la réserve, voilà tout. Le rite actuel s'y oppose formellement, car il exige le tabernacle ; puis, avec les communions multipliées, le ciboire devient indispensable, là où la petite boîte à une ou deux hosties aurait été par trop insuffisante ; enfin, le système lui-même, qui présente plus d'un inconvénient dans la manœuvre, n'aurait pas dispensé d'un tabernacle, dissimulé, à la théatine, dans l'épaisseur du gradin (1).

J'aurais voulu que la question, fortement appuyée de textes et de monuments, dans un mémoire érudit et complet, fût soumise à la Sacrée Congrégation des Rites. Je suis persuadé que, sa conviction faite sur la légitimité de l'usage, elle aurait sollicité du Saint-Père un indult apostolique, à titre exceptionnel et local. La colombe, reprenant l'idée du XIII^e siècle, n'aurait servi qu'à l'adoration du Saint Sacrement.

Dans cet ordre d'idées, la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome même, a conservé l'armoire eucharistique au fond de l'abside, à une hauteur inaccessible sans escabeau et exclusivement en vue de l'adoration, non de la communion. Le cas est identique. L'indult sollicité et motivé n'aurait pas plus été refusé à Saint-Yrieix qu'à Rome.

Je le dis avec tristesse : sous prétexte de romain pur, une tourbe d'ignorants s'est précipitée, tête baissée,

(1) X. B. de M., *Œuvr. compl.*, t. V, p. 275, n° 9.

sur nos rites les plus vénérables et les a massacrés sans pitié. A quand la réparation ? La France, blessée dans ses affections les plus chères, proteste, trop timidement peut-être et réclame avec instance des évêques instruits qui la relèvent de sa déchéance.

J'émetts un dernier vœu. Afin que la colombe soit encore en évidence, sans être obligé de recourir au curé ou au sacristain pour la voir, qu'on la suspende au dessus du font baptismal (1). Là encore serait sa place normale, car l'Église, dans la bénédiction des fonts, le samedi saint, applique à l'Esprit-Saint ce que dit la Genèse de la vivification des eaux (2), à l'origine du monde : « Deus, cujus Spiritus super aquas, inter ipsa mundi primordia, ferebatur, ut jam tunc virtutem sanctificationis aquarum natura conciperet ». Continuant ce symbolisme, le bréviaire d'Anne de Prye, à la fin du xv^e siècle, a cette miniature au jour de la Pentecôte : « La colombe divine plane au ciel, lançant des rayons d'or et des flammes ; les apôtres et la Vierge sont groupés autour d'une conque baptismale.... Leur principale mission sera donc de baptiser avec l'eau que la grâce de l'Esprit-Saint aura fécondée » (3).

III

CHEF DE SAINT-YRIEIX (XIII^e-XV^e siècles)

Hauteur : 0,39 ; diamètre : 0,21 et 0,22.

Le moyen âge, qui se plaisait à la variété, ne s'est pas

(1) « Il est certain qu'il y avait, dans les baptistères, des colombes n'ayant d'autre destination que de représenter le Saint-Esprit, qui apparut sous cette forme au baptême de Notre Seigneur. Les actes du concile de Constantinople, tenu sous Mennas, en 536, mentionnent les plaintes des moines d'Antioche contre l'hérétique Sévère, qui s'était approprié les colombes d'or et d'argent, *images du Saint-Esprit*, suspendues dans les baptistères et qui donnait cet ingénieux prétexte, « qu'il ne convenait pas de représenter le Saint-Esprit sous la forme de colombe ». (*Revue de l'art chrétien*, 1885, p. 31).

(2) « Et Spiritus Dei ferebatur super aquas ». (*Genes.*, I, 2).

(3) X. Barbier de Montault, *Le bréviaire d'Anne de Prye*, p. 13.

contenté de façonner ses reliquaires à la dimension des ossements, il a voulu aussi qu'ils prissent la forme même de la partie du corps humain à laquelle appartenaient ces ossements. On eut ainsi — la tradition s'en est scrupuleusement conservée à Rome — des chefs, des bras, des mains, des doigts, des pieds et des jambes, pour renfermer les reliques qui, ostéologiquement parlant, correspondaient à cette dissection anatomique. Le procédé était ingénieux, il devint promptement populaire, car le fidèle apprenait de suite, par la forme même de l'enveloppe, la nature de la relique qu'il venait vénérer.

Le chef, parmi les reliquaires à forme humaine, se rencontre très anciennement. Il doit son nom à sa destination, qui est d'enclorre, sinon la tête entière, au moins une portion notable, comme le crâne. De là, la multiplicité de certaines reliques, qui ont soulevé quelques doutes; mais, en examinant de près, on s'aperçoit que l'erreur provient presque toujours du reliquaire, qui fait soupçonner le tout là où il n'y a que la partie.

Le chef est distinct du buste (1) : l'un n'admet que la tête et le cou (2), tandis que l'autre y ajoute les épaules et la poitrine. Le second type a donc plus d'importance que le premier, mais sans, pour cela, que la relique soit plus considérable, car la poitrine peut alors être considérée comme une des formes du socle ou support.

Le Limousin possède encore quelques chefs et bus-

(1) Cette distinction est parfaitement établie dans l'« état d'un envoi fait à Paris par la Monnaie de Limoges, le 24 floréal an II », par ces deux articles : « 2 têtes, 1 buste » (Guibert, *L'École monastique d'orfèvrerie de Grandmont*, p. 24).

Je ne suis pas certain qu'il en ait été ainsi lors de la rédaction de l'inventaire de Grandmont, en 1496 : « 12. Item, huit chefs, l'un desquelz est de Mons^r saint Estienne, patron, et les sept aultres des XI^m vierges, tous enchâssés en argent » (*Ibid.*, p. 35).

(2) M. Palustre a publié le « chef de saint Adrien, à la « cathédrale de Tours », « premières années du xiv^e siècle », dans l'ouvrage intitulé : « Objets exposés à Tours en 1887 », pl. II.



tes (1) : le chef de Saint-Yrieix occupe, par la date et le style, une place d'honneur dans la série. Il fut certainement fabriqué dans la province qui le garde, au commencement du xv^e siècle, mais il offre dans le collier une pièce d'époque plus reculée qui, par sa grâce, accuse le xiii^e (2). Ces associations ne sont pas insolites et s'expliquent facilement.

Le chef est un peu plus fort que nature, sans exagération cependant, car l'art n'aurait pas gagné à un grossissement démesuré, qui n'est acceptable que lorsque l'objet doit être placé à une certaine distance ou élévation, non quand, comme aux ostensions et expositions, il est maintenu à peu près au niveau du regard.

La technique est aussi celle du temps. L'orfèvre a donc employé le bois pour donner plus de consistance

(1) L'abbé Texier écrivait en 1856, au mot *buste*, dans son *Dictionnaire d'orfèvrerie*, col. 291 : « La seule province du Limousin en possède un grand nombre, parmi lesquels nous citerons ceux de Gimel (Corrèze), Solignac, Chambon, Darnets, Saint-Sylvestre, Saint-Yrieix ».

(2) Texier a pris la partie pour le tout et ce collier l'a induit en erreur dans son appréciation : « Ce dernier (le buste de saint Yrieix), le plus ancien de date, appartient au xiii^e siècle; il abrite le chef du saint fondateur de la ville qui a pris son nom. Il est d'argent, doré par parties; des filigranes s'y déroulent en franges, semées de pierreries. Une agrafe est formée de deux petits anges de vermeil, tenant des chandeliers. L'éclat du métal et les *contusions* nombreuses qu'ont supportées les feuilles assez minces d'argent, empêchent d'apprécier comme elle le mérite cette œuvre remarquable. Le saint moine y est représenté dans des proportions un peu plus grandes que nature » (*Dict. d'orfèvr.*, col. 292).

Le même auteur écrivait en 1855, dans les *Annales archéol.*, t. XV, p. 294 : « Saint Yrieix, buste en argent du saint abbé, xiii^e siècle. — Trois châsses émaillées. xii^e siècle ». Ainsi, pas un mot de la colombe; mais, en revanche, nous pouvons constater que deux châsses ont disparu.

M. Guibert écrivait en 1888 dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, p. 482 : « Buste-reliquaire en argent de saint Yrieix, avec collier orné de filigranes et de cabochons. xiv^e siècle ».

à son œuvre et il a revêtu cette âme de plusieurs feuilles d'argent, martelées et repoussées, que fixent de petits clous, un peu trop apparents en certains endroits, vu leur grand nombre. Le sommet de la tête est formé de deux pièces, qui se joignent latéralement ; la face est clouée au-dessous du menton et derrière les oreilles ; le cou est fait de deux plaques clouées sur les côtés ; enfin, un bandeau étroit, dessine, en dessous, la saillie de la chevelure, d'une façon disgracieuse.

L'argent seul eut été froid : suivant une pratique commune, constatée même par les inventaires, il a été réchauffé par une dorure sobrement appliquée et chargée de mettre en relief les parties les plus notables, comme la grille de clôture, la couronne de cheveux et son bandeau, la barbe, les sourcils, les bâtes des cabochons, le filigrane et l'ange.

Le travail est soigné, ensemble et détails. On sent que l'artiste savait modeler et s'est efforcé d'emprunter son type à la nature, imitée jusque dans les veines du cou. La figure est vivante, avec la rudesse qui convient à un ascète et la physionomie prend une expression singulière à ces yeux grands ouverts, sans prunelles, à l'instar des statues antiques et dont la paupière se relève peut-être trop. Les sourcils froncés y ajoutent presque un air de mécontentement ou de grave préoccupation.

La base est légèrement étriquée et manque de l'ampleur que suppose le chef, qui n'a pas de la sorte une assiette normale : l'excuse est dans cette considération que l'orfèvre n'a pas songé à faire un buste, à proprement parler.

Le pourtour du socle, ou plutôt sa tranche, est décoré d'un bandeau, estampé de roses à six lobes, fixé de distance en distance par des clous dont la tête s'épanouit en fleuron cruciforme et rehaussé de gros cabochons de cristal, dont un en gangue, de forme allongée. Ces cabochons sont taillés à arête médiane, sertis dans une bâte qu'entoure un fil tordu et posés sur des pail-

lons, verts, rouges, bleus, qui les transforment en émeraudes, rubis et saphirs.

Ici commence le personnage. Or saint Yrieix était prêtre (1). Pour le caractériser, voici la chasuble et son collier (2). Le vêtement liturgique offre un réticulé, avec

(1) « Saint Yrieix, *Aredius*, abbé d'Atane, dans le Limousin, né à Limoges au commencement du VI^e siècle..... Il fonda le monastère d'Atane, qui plus tard porta son nom et dont il fut le premier abbé » (*Dict. hagiographique*, t. II, col. 1312).

(2) « Au-dessus de l'ouverture de la chasuble on voit un large galon qui entoure le cou, et que les artistes qui se piquent d'exactitude archéologique considèrent comme le collier de la chasuble. Ils se trompent, la chasuble n'a point de collier. C'est l'orfroi de l'amict, souvenir de l'ancien pluvial ou manteau à capuchon, qui est remplacé aujourd'hui par un simple linge » (*Gaz. des Beaux-Arts*, 2^{me} pér., t. XI, p. 341). M. Darcel commet ici une double erreur : l'amict ne procède en rien du capuchon du pluvial, c'est un vêtement à part et un *linge*, non une étoffe comme le supposerait le pluvial ; de plus, le *collier* existe réellement au moyen-âge, distinct de l'orfroi de l'amict, avec lequel il peut, du reste, se confondre parfaitement quant à la forme et l'usage (X. B. de M., *Œuvres compl.*, t. I, p. 297, note 3).

Parmi les legs faits à la cathédrale, en mourant (1136), par Gérard, évêque d'Angoulême, se trouve un « colarium ». M. Maratu traduit « un col d'or » et ajoute : « Ornamentum ecclesiasticum quod sacerdotis aut diaconi collo aptatur. Maine d'Arnis, *Lexicon manuale ad scriptores med. et infimæ latinitatis* » (*Bull. de la Soc. arch. de la Charente*, 4^e sér., t. II, p. 319). En effet, le *colarium* est enregistré après les *amicts* et avant les *étoles*.

« Collarium unum pretiosum » (*Inv. de la cath. de Winchester*, 1171, n^o 43).

A la châsse de Saint-Servais, à Maestricht (XII^e siècle), le saint évêque a, à sa chasuble, autour du cou, un collier en orfèvrerie filigranée et gemmée, que termine en avant un *monile* dont le cabochon est entouré de filigrane (De Linas, *Souvenir de l'expos. rétrosp. de Liège*, p. 68, grav. sur bois).

A Saint-Eustorge de Milan, sur la statue peinte de saint Eugène, évêque, qui date du XIII^e siècle, on voit l'amict formant comme un capuchon et passant sur le collier qui est brodé : il est donc parfaitement distinct du collier.

Le collier perlé, retombant sur l'aube, est attaché avec une agrafe, circulaire et gemmée, sur un plomb trouvé dans la Seine

une marguerite (1) poinçonnée dans chaque losange et une rose à quatre lobes à l'intersection des lignes, gravées au trait. Sur cette étoffe à petits dessins sont semés

et datant du XIII^e siècle. Ce diacre montre à deux mains la face de saint Jean-Baptiste, à Amiens (*Gaz. des Beaux-Arts*, t. XVIII, p. 429).

A l'enterrement de sainte Claire, fresque de Giotto, à Assise (XIV^e siècle), les évêques chapés et le diacre ont un col droit en étoffe.

« Item, de opere simili operi stole et manipuli, est paratura que ponitur circa collum, in qua sunt quinque ymagine medie, quarum media est Christi » (*Inv. de Saint-Victor de Marseille*, 1358, n° 14).

« Item, tria collaria clericorum » (*Inv. de l'abb. de L'Huveaune*, 1388, n° 9).

« Reliquia capitis confessoris beati Maurilii, in cujus mitra sunt lapides VI^{XXVI} cum duobus annulis aureis..... In collerio sunt XVII lapides, in pectorali sunt XXXVI lapides in laniaribus » (*Inv. de la cath. d'Angers*, 1421).

« Duo collaria pro Dom. canonicis panni aurei brodati » (*Inv. de la cath. de Lyon*, 1448, n° 297. — « Septem collaria diversorum colorum pro revertitis (n° 300). — Quatuor collaria panni auri albi coloris pro dominis, forrata de bocassino rubeo (n° 301). — Duo collaria panni de veluto nigro figurato cum uno dalphino aureo figurato, forrata de bocassino persico (n° 302). — Tria collaria panni argenti albi coloris ad parandum amictus, forrata tele rubeo (n° 307). — Duo collaria panni aureo de domasto albo figurato, forrata de bocassino rubeo (n° 310). — Duo collaria panni ciricci cum ymaginibus B. Marie Virginis, forrata tele persice » (n° 311).

« It. une casule.... et 11 collers tout de noir velours, que donna petit Jehan Charvet » (*Inv. de N.-D. de Lens*, 1471). — « It. 111 casule et 11 tunicles noirs, avec deux colés servants aus dites tunicles » (*Ibid.*).

(1) « La bienheureuse Marguerite Darbouze aimoit la fleur appelée *marguerite* sur toutes les autres, à raison du nom qu'elle en portoit, de sorte qu'elle formoit mille belles pensées sur cette fleur. La marguerite, disoit-elle, est une petite fleur foulée aux pieds des passans, mais blanche, rouge et tousjours verdoyante, et partant toute semblable à Jésus, mon espoux, qui est foulé aux pieds et méprisé des pécheurs, mais qui est tousjours blanc et vermeil par son innocence et son amour, et autres semblables pensées qu'on lit en sa vie » (De Fellerics, *Entretiens spirituels*, 1662, p. 36).

de gros cabochons, taillés de trois façons, en dos d'âne, à nerf ou arête et en hache celtique.

Le collier présente la même décoration, mais plus riche, car aux marguerites et aux cabochons s'ajoutent des gemmes. Le cristal, monté en bâte et sur paillon, est de forme ovale, mais sa taille est ou à nerf ou marmelonnée. Au lieu d'être espacés, ces cabochons sont serrés et cantonnés de quatre pierres en verroterie, carrées, embâtées et de couleur bleue, jaune ou verte, à l'instar du saphir, de la topaze ou de l'émeraude.

En avant, le collier est complété par une plaque rapportée, qui lui fait suite, mais dont le style est absolument différent, car il comporte un fond de filigrane, où saillaient trois cabochons de cristal, flanqués de quatre pierres carrées. Le fil a été fondu. Mince et léger, strié sur l'épaisseur, il s'enroule gracieusement et ses nombreuses vrilles, projetées en crochets, se terminent en tête d'épingles, tandis que l'extrémité de la volute s'épanouit en rose. La monture des gemmes est plus simple que celle du ^{xv}^e siècle : ainsi, la bâte est moins haute et sans contour de fil tordu, avec une dépression plus accusée aux pierres carrées.

La partie filigranée du collier n'offre pas plus de recherche à cet endroit, mais un souvenir ou un don. La preuve ressort du mode même d'adaptation, car la plaque est attachée avec les clous à tête quadrilobée que le ^{xv}^e siècle a employés au socle. Il est possible que ce bandeau si élégant ait fait partie d'un buste primitif, dont il ne restait plus que ce fragment lorsqu'on le renouvela, pour une cause que nous ignorons, mais qui peut-être celle-ci : il était trop endommagé pour pouvoir être exposé convenablement.

Une restauration a été faite au ^{xvii}^e siècle : on la constate à la façon dont ont été remontés certains cabochons. La bâte a été fixée par deux clous et on a oublié de la dorer ; au lieu du rabattu, on a adopté le système des dents qui prévalait alors.

Une particularité des cabochons primitifs est que, n'étant pas plats par dessous, on a dû entailler l'âme de bois pour les y faire entrer et éviter ainsi une trop forte saillie sur le métal de revêtement.

A gauche de la plaque filigranée, on remarque un ange, tête baissée, un genou en terre et tenant un chandelier (1). Un autre ange devait exister en pendant, comme l'exigeait la symétrie. Nous sommes encore ici au xv^e siècle.

Roses, gemmes et anges ont la même signification symbolique, qui est l'idée de joie, d'honneur et de glorification. La rose, qualifiée la reine des fleurs, s'associe dignement au triomphe de l'élu : à Notre-Dame de Trèves, le xiii^e siècle a tapissé de rosiers en fleur le paradis, sculpté au portail occidental. Les pierres précieuses, par leur éclat, sont un signe de dignité suréminente. Enfin, les anges annoncent le séjour avec eux dans la patrie céleste (2) et la lumière (3) qu'y répand l'Agneau divin (4). Le chandelier dit en outre que les

(1) « Item, le chief saint Germer, en une relique d'argent dorée et esmaillée, en manière d'une coupe à gros bouillons et autres figures tout autour et au milieu ou rondeau doré, là où est une teste dorée, assise sur ung petit pié et ung coupeau au chief et deux chandeliers de cuivre dorés » (*Inv. de la cath. de Beauvais*, 1472, n^o 572).

(2) La prose de saint Georges, dans le missel incunable d'Angers, contient cette strophe :

« Angelis gaudentibus
Et benedicientibus
Christum, Regem gloriæ,
Qui sibi Georgium,
Martyrem egregium,
Sociavit hodie. »

(3) Au Musée de Berlin, un tableau de Sandro Botticelli (n^o 102) représente « la Vierge et l'Enfant Jésus, adorés par sept petits anges tenant des cierges » (*Gazette des Beaux-Arts*, 2^e pér., tome XXXVII, p. 487).

(4) « Lucerna ejus est Agnus », a dit saint Jean dans l'*Apocalypse*.

reliques des saints, comme l'a prescrit l'Église, doivent être honorées par le luminaire, le double cierge, image de l'âme qui se consume en prière et brûle d'amour (1).

(1) M. de Rossi a écrit, au sujet des cierges allumés, soit devant les saintes reliques, soit dans le paradis, cette page lumineuse : « Ces candélabres et cierges, au point de vue matériel, sont un souvenir, une représentation réelle et exacte des chandeliers (*ce-riolaria*) et des cierges allumés, par honneur civil, aux côtés du livre des mandements impériaux, et par rite religieux aux sépulcres et sanctuaires des martyrs, aux obsèques et sur les tombes de tous les fidèles. Le simple souvenir matériel et réel ne suffit pas cependant à expliquer la présence des candélabres et des cierges dans les compositions d'iconographie chrétienne. C'est pourquoi ils ne sont pas représentés dans les scènes de la vie terrestre, ni brûlant auprès des sépulcres, mais dans le paradis, où les âmes des défunts dans l'attitude de la prière sont accueillies parmi les esprits bienheureux..... Il n'est pas difficile d'en pénétrer le sens mystérieux. Les cierges et toutes autres lumières, aux obsèques des fidèles et dans le culte des saints, furent employés comme signe, non-seulement d'honneur, mais aussi de joie et comme symbole de la foi qui illumina leur vie de la terre au ciel et dans la gloire de la patrie d'en haut : « Ad significandum lumine fidei illustratos sanctos decessisse et » modo in superna patria lumine gloriæ splendescere » (Hieronym., *Adv. Vigilantium*, c. 13). Les chandeliers allumés (*duo cerosfara luminata*) à une *memoria* du protomartyr Étienne, en Afrique, sont rappelés comme symboles de la lumière de la foi chrétienne (*De miraculis s. Stephani*, lib. II, 2, 4). Les martyrs eux-mêmes, couronnés de lauriers, vêtus de nobles habillements, étaient appelés candélabres du temple éternel et du paradis arrosé par les eaux mystiques (Florus Lugdun., *Hymn. in nat. ss. Joannis et Pauli*) :

« At Domini testes, sacrato sanguine loti,
Vertice laurigero sidera celsa petunt,
Quos toga pacifico vestit præfulgida cultu
Regalique ambit purpura clara peplo,
Hos ceu fructiferas florens paradisus olivas
Irriguo vitæ jugiter amne rigat.

Hi sunt æterno candelabra fulgida templo ».

« Le symbole des chandeliers du poète Florus est associé à celui des oliviers, par allusion à l'*Apocalypse* (XI, 4) : « Hi

Le raccord du menton avec le cou se fait à l'aide d'une pointe triangulaire et de deux coupures latérales. Ordinairement, l'orfèvre est assez adroit pour se passer de tous ces rajustages, qui sont élémentaires.

La barbe n'existe pas : elle a dû être supprimée à dessein, car le clergé ne la portait plus au ^{xv}^e siècle. Or, les artistes, au moyen âge, ont copié fidèlement ce qu'ils avaient sous les yeux, sans préoccupation aucune des exigences de l'archéologie, qui n'était pas encore née. Elle est donc simplement indiquée, pour exprimer la virilité, par un pointillé en relief, fait au poinçon. Nous avons retrouvé le même procédé à la châsse de Chamberet.

Deux lignes parallèles tracent les sourcils, dont les poils sont imités par des traits obliques.

Prêtre, saint Yrieix se distingue par une large tonsure, faite au rasoir et que borde une couronne de cheveux. Les cheveux sont groupés par mèches, alternativement en saillie ou en creux, reprises ensuite au ciselet pour leur donner un air plus naturel encore.

Cette couronne, saillante de deux centimètres, va toujours en grandissant : pour éviter les pincés, on l'a coupée de distance en distance et, à la partie antérieure, elle est maintenue par un bandeau doré, dont l'effet est mauvais.

Au sommet de la tête, en avant, mais non au milieu même de la tonsure, est placée une grille dorée, s'ouvrant à deux charnières, avec chaînette, de manière à laisser voir et baiser le crâne. Des cabochons carrés, taillés en table, y forment bordure et alternent avec les marguerites à quatre lobes, déjà observées plus bas. Une torsade dessine les mailles du réticulé, dont cha-

» sunt duo olivæ et duo candelabra ». Florus naquit au ^{viii}^e siècle et écrivit au ^{ix}^e, mais ses vers sont pleins de réminiscences des monuments de l'iconographie chrétienne des siècles antérieurs » (*La capsella argentea africana*, p. 24).

que losange inscrit un quatre-feuilles à lobes aigus, qui ressemble plutôt à un trèfle surhaussé.

La grille mesure dix centimètres de largeur sur neuf de hauteur, elle est donc à peu près carrée. De sa dimension restreinte, nous pouvons déjà conclure que la tête n'est pas entière, mais que le chef ne contient que le crâne ; autrement, il aurait fallu une calotte mobile pour la faire entrer, comme on le voit sur d'autres chefs. Toutefois, il est prudent de ne pas se montrer trop affirmatif, car le bandeau qui nous choque sous la couronne de cheveux pourrait bien dénoter que cette couronne forme la limite de la calotte, fermée à demeure par cette pièce de rapport qui la fixe au reste du reliquaire.

Nous espérons qu'un jour ce chef sera ouvert, afin de constater exactement ce qu'il contient ; peut-être y ferait-on la découverte d'un parchemin qui, comme à Châteaugontier, donne à la fois la date d'exécution, le nom de l'orfèvre et celui du saint.

IV

COFFRET ÉMAILLÉ (XIII^e siècle)

Largeur : 0,25 ; hauteur : 0,13 ; épaisseur : 0,17.

Les ossements des saints, que l'on vénère dans les églises, sont de trois sortes : parcelles, petits os et os longs. Chaque genre a son type spécial de reliquaire, basé sur les dimensions mêmes de la relique. Ainsi les artistes ont imaginé le phylactère pour les parcelles (1) et le coffret (2) pour les ossements intacts, à cette différence près que celui-ci se développe en largeur si l'ossement est long. Les reliquaires se faisaient donc pour ainsi dire sur mesure.

Le coffret de Saint-Yrieix appartient, par sa forme

(1) X. Barbier de Montault, *Le Phylactère de Châteauponsac*.

(2) X. Barbier de Montault, *Les Coffrets émaillés du Cantal*.

barlongue, à la dernière catégorie. Comme il a été exécuté dans la région même, pour une église limousine, il devait, suivant la pratique générale, avoir l'émail pour décor principal.

L'œuvre en elle-même dénote une main peu habile ou un procédé économique, pour se mettre à la portée de toutes les bourses, car elle n'a pas été faite sur commande, mais bien à l'avance, en vue du commerce. L'art proprement dit n'a rien à y voir et si j'insiste sur les détails, c'est uniquement pour montrer la persistance dans les ateliers d'un type adopté.

La matière employée est le cuivre rouge qu'enrichissait une dorure solide. Le métal reparait aux ornements, réservés sur les plaques par le procédé du champlevé, qui a creusé le lit des émaux.

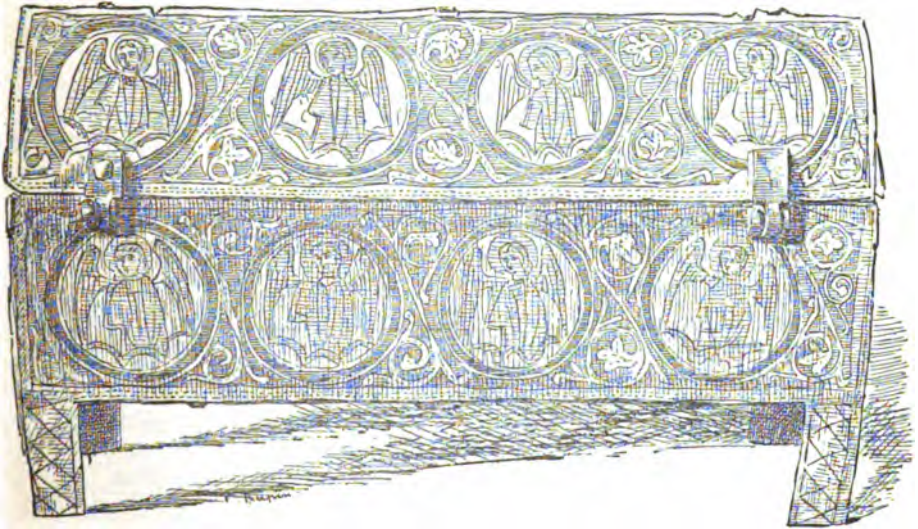
La gamme de l'émailleur est très restreinte : bleu pour l'ensemble, vert et rouge pour les accessoires, blanc pour le champ des médaillons. Encore ce bleu n'admet-il qu'une seule nuance, l'ardoise, qui est terne et sans brillant, et le blanc, disposé par rondelles, fait-il tache par son ton trop cru.

Des rinceaux tapissent le fond : par leurs tiges serrées et leurs enroulements feuillus, ils ont empêché l'émail d'éclater. Cette partie est gaie, mais elle est entrecoupée par la série trop monotone de vingt médaillons, sur deux rangs, offrant un sujet identique. Le motif de de l'auge, qui a sa raison d'être, devient forcément banal par sa fastidieuse répétition. Ce qui prouve que le coffret n'a pas eu, dans le principe, de destination rigoureuse : l'orfèvre a songé seulement à produire un reliquaire ordinaire, sans se préoccuper du saint qui en prendrait possession ; autrement, comme pour celui de saint Sernin de Toulouse (1), par exemple, il aurait songé à ménager un ou deux médaillons pour lui donner un lien étroit de parenté avec son appropriation

(1) *Revue de l'Art chrétien*, 1888.

topique. Dans ces conditions, le coffret convenait à n'importe quel saint, mais non à saint Yrieix, en particulier, qui n'y est pas figuré. Le clergé local trouva plus expéditif et moins coûteux d'acheter un meuble déjà prêt, sans être obligé de le commander.

La forme générale est celle du sarcophage, avec auge et toit (1), exhaussé sur quatre pieds. Ces pieds sont hauts, afin de se proportionner à la longueur du petit monument, qui, sans cette précaution intelligente, pa-



raitrait écrasé. Le cuivre, à cet endroit, n'est agrémenté que d'un simple treillis gravé dont la ligne est unique, tandis qu'à une des extrémités, elle est double et non plus tracée au trait, mais au pointillé, comme il a été adopté pour les bandes de contour à l'auge et au toit.

Les deux faces et les deux pignons sont absolument semblables, ce qui constitue une exception, car, d'or-

(1) Les plaques du toit, au lieu d'être planes, sont légèrement bombées, fait insolite.

dinaire, les pignons varient l'ornementation des faces, et la face postérieure, qui ne se voit pas lors de l'exposition sur un autel, est toujours moins décorée. Ici la monotonie a été érigée en système et les médaillons s'étagent sur deux rangs, un pour l'auge et un autre pour la toiture. Si vous aimez les anges, on en a mis partout, à profusion. Chaque rang horizontal en admet quatre de front, un seul aux deux bouts.

Sur le fond bleu-ardoise ressortent les rinceaux, en métal réservé : ils sont légers, mais un peu gauches aux enroulements dont la volute se termine en manière de fleur de lis, avec vrilles projetées de chaque côté pour remplir le vide laissé par la forme en S.

Le champ du médaillon est entièrement blanc, ce qui est inusité : le filet qui le circonscrit se colore alternativement en vert et en rouge.

Dans chaque médaillon (1) est réservé un ange à mi-corps, dont le nimbe seul est émaillé en rouge ou en vert, mais contrastant avec sa bordure, c'est-à-dire

(1) Ces médaillons circulaires prenaient, au XIII^e siècle, le nom significatif de roue. L'inventaire de Boniface VIII, en 1295, les mentionne souvent comme ornement et décrit les figures dont ils sont rehaussés. « Item, unum urceum, ...ad imagines relevatas, sedentes in rotis. Item, unum urceum, ...cum quibusdam rotis, in quibus sunt figure relevate. Item, unum alium urceum cum rotis ad bolinum, quarum quedam habent capita hominum. Item, unum urceum..... cum rotis, in quibus sunt imagines regum et reginarum, angelorum et episcoporum. Item, unum alium urceum..... ad imagines relevatas hominum sedentium et militum, armatorum in rotis. Item, unum alium urceum..... cum rotis et scutis ad esmalta et nigellum » (n^o 94, 97, 98, 99, 101, 104, 105). La roue, parfois, n'est pas parfaitement ronde : « Item, unum alium urceum..... cum diversis figuris animalium et rotis oblongis » (n^o 100); elle se transforme même en carré, tout en gardant son nom : « Item, unum urceum,..... cum diversis figuris animalium et rotis quadris » (n^o 102). La *rota* ne doit pas se confondre avec le *circulus*, qui n'est qu'un simple trait de contour : « Item, duos alios urceos,..... ad circulos in corpore » (n^o 124).

que si la bordure est verte, le nimbe est rouge et réciproquement. L'ange, mal dessiné, n'a pas de bras apparents, ou plutôt ils sont dissimulés sous sa tunique à plis; ses ailes abaissées indiquent le repos et l'immobilité; une ondulation, produite par le métal, exprime les nuages et donne par là une idée du firmament.

L'antiquité avait créé un mot pour rendre à la pensée l'aspect du médaillon : elle disait donc de l'image qu'elle était sur un bouclier, *imago clypeata* (1). Plus tard, le *Liber pontificalis* se servit d'une autre expression et, par comparaison avec les sceaux gravés, adopta l'*imago sigillata* (2). Pour les iconographes, le disque équivalait à l'auréole, qui est une des formes de la glorification.

Quant aux personnages eux-mêmes, à qui manque la partie inférieure, ils sont qualifiés par les inventaires « *imago media* », c'est-à-dire image dont on ne figure que la moitié.

Œuvre de pacotille et d'exécution médiocre, le cofret de Saint-Yrieix se rattache, par son style et l'idée qui y domine, à une bonne époque, le règne de saint Louis. Sa date de fabrication est la seconde moitié du ^{xiii}e siècle (3), où l'ampleur des rinceaux tend à s'amaigrir.

La conservation est à peu près parfaite, et, sauf la crête qui a disparu, ne laisse rien à désirer. La crête, pleine ou ajourée, qui court au sommet du toit, à la

(1) Martigny, *Dict. des Antiq. chrét.*, à *imagines clypeatae*.

(2) « Ante corpus B. Laurentii martyris, argento clusam passionem ipsius, sigillis ornatam » (*In vit. s. Sylvestri*).

(3) L'abbé Texier s'était donc trompé en le datant du « ^{xiii}e siècle » (*Annal. arch.*, t. XV, p. 294). — M. Guibert est plus exact : « Châsse en cuivre émaillé, seize anges dans des cercles alternativement bleus et rouges, ^{xiii}e siècle; forme de tombeau à pieds élevés. — Colombe eucharistique en mauvais état » (*Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, t. XXXVI, p. 482.)

ligne faitière, est le complément obligé du coffret : on voit encore les deux trous où elle était fixée.

J'ai parlé d'*idée*, inspiratrice de la forme et du décor. Elle est manifeste, pour qui sait la distinguer et s'élever au-dessus de la matière.

Dans l'ensemble, le coffret rappelle le sarcophage. Le reliquaire est le tombeau même du saint, levé de terre, placé sur l'autel, autrement dit exalté et glorifié (1). Le décor accentue encore plus la volonté de l'orfèvre, qui y a figuré les joies du paradis. Le champ est bleu, couleur du firmament où habitent les élus ; les rinceaux, feuillages et fleuris, retracent les joies du paradis, où règnera un printemps éternel (2) ; les anges proclament avec l'Église que le séjour définitif des saints est au ciel (3).

(1) « Erit sepulchrum ejus gloriosum » (Isai., XI, 10).

(2) M Armellini a rapporté dans *Il cimilero di S. Agnese*, p. 387, cette belle épitaphe métrique de Théodora, datée de l'an 381 :

« Amplificam sequitur vitam, dum casta Afrodite
Fecit ad astra viam; Christi modo gaudet in aula.
Restitit hæc mundo, semper cælestia quærens.
Optima servatrix legis fideique magistra,
Dedit egregiam sanctis per secula mentem.
Inde per eximios paradisi regnat odores,
Tempore continuo vernant ubi gramina rivis
Expectatque Deum superas quo surgat ad auras.
Hoc posuit corpus tumulo, mortalia liquens. »

(3) « In cœlestibus regnis sanctorum habitatio est et in æternum requies eorum » (*Ant. des vépr. du comm. des martyrs*).

Les anges peuvent aussi remémorer le séjour sur la terre et le trépas.

« Le bien-heureux Guillaume, de l'ordre de Prémontré, pour la dévotion particulière et signalée qu'il portoit à la Vierge, a eu aussi le bon-heur de converser familièrement avec elle et les anges, qui luy ont révélé l'heure de sa mort » (De Felleries, *Entretiens spirituels*, 1662, p. 41).

On lit dans la vie des saints que souvent les anges les ont assistés pendant leur vie et à leur mort. Dans la chapelle du château des évêques de Poitiers, à Dissais, Isaïe, scié en deux, est réconforté par un ange qui lui apporte un breuvage. L'ange

De plus, les anges, à cette place, deviennent un enseignement permanent, car, selon saint Bernard, ils rappellent qu'ils nous ont été donnés comme gardiens et consolateurs, en attendant que nous soyons associés à leur gloire : « Habetote familiares angelos, fratres mei, et frequentate eos sedula cogitatione et devota, quia semper nobis adsunt ad custodiam et consolationem ».

La liturgie a certainement influé sur la composition, car on lit dans le bréviaire, au commun d'un martyr, dans une des leçons du troisième nocturne, extraite de la 37^e homélie du pape saint Grégoire, ce passage significatif : « Quæ autem lingua dicere vel quis intellectus capere sufficit illa supernæ civitatis quanta sint gaudia ? Angelorum choris interesse, cum beatissimis spiritibus gloriæ Conditoris assistere, præsentem Dei vultum cernere, incircumscriptum lumen videre, nullo mortis metu affici, incorruptionis perpetuæ munere lætari ». Voilà le thème iconographique qu'a choisi l'émaillerie limousine. Le coffret devant représenter le ciel, on y voit, quand on sait tout y mettre, Dieu, les anges, les saints, la lumière, la vie et l'incorruptibilité. A Saint-Yrieix, le thème est incomplet, mais je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'il a traduit aux yeux les chœurs des anges, « angelorum chori », qui expriment la gloire de Dieu, « gloria Dei », puis la lumière céleste, « lumen » (1), et enfin le bienfait de l'incorruption, « incorruptionis perpetuæ munus », qui constituent la joie de l'élu, « lætari » (2).

délivre saint Pierre de sa prison : voir la belle fresque de Raphaël, au Vatican. Les anges emportent au ciel l'âme du défunt.

Il est raconté qu'à la mort de saint Thibault, en 1066, les anges se réjouirent : « Suis plorantibus, angelis gaudentibus ».

(1) La lumière est parfaitement rendue par le blanc de l'auréole. — L'ange représente la lumière, LVX, sur une tapisserie du x^e siècle, à Gironc (*Bullet. mon.*, 1888, p. 560).

(2) « Exultabunt sancti in gloria, lætabuntur in cubilibus suis » (*Vers. du comm. des martyrs*).

PAVILLON DE LA COLOMBE (XVII^e siècle)

Hauteur totale : 0,58; diamètre de l'ouverture : 0,34.

Viollet-le-Duc, qui a traité fort convenablement certaines questions de l'ancienne liturgie, par une gravure spéciale, que justifient les documents contemporains, montre comment la colombe était complètement enveloppée et cachée derrière une riche étoffe fixée à la patère (1).

A Saint-Yrieix, nous sommes arrivés à la seconde moitié du XVII^e siècle : le système a changé ou plutôt s'est modifié. L'enveloppe ne fait plus corps avec l'appareil, elle en est indépendante et s'emploie par superposition, à la façon d'une cloche qui recouvre.

Peu importe au fond. Dans le principe, on met une courtine ou rideau; dès le XVI^e siècle, nous voyons poindre le *pavillon* (2), puisque tel est son nom traditionnel (3). Il faut bien le dire, car il importe de faire la guerre à tout ce qui cherche à supplanter des droits acquis, on dit maintenant *conopée*, mot barbare, inconnu à notre langue, qui en avait un spécial : c'est toujours l'ignorance qui va de l'avant, sans consulter ! La forme a été encore plus mutilée que le mot : le conopée n'enveloppe plus le tabernacle, on se contente facilement d'un *devant* et même d'un simple rideau à la porte du tabernacle; ailleurs même, on sait s'en passer, et le meuble liturgique, plus souvent pierre que bois, reste nu. Le prêtre se pare encore pour célébrer, mais

(1) *Dict. du Mobilier*, t. I; Mallet, *Cours élém. d'arch. relig.*, t. II, p. 139.

(2) « Ce pavillon, dans les *Comptes de l'œuvre de la cathédrale de Chartres*, en 1415, est appelé *custode* : « A Jehan Lefort, chasublier, pour la façon de la custode de l'autel de Prime, 2 s. 6 d. » (*Bullet. arch. du Com. des Trav. hist.*, 1889, p. 58.)

(3) X. Barbier de Montault, *Œuvres complètes*, t. I, p. 165.

il ne tient nullement à ce que l'autel, qui symbolise le Christ et le tabernacle, où il réside corporellement, soient parés. Ces parements, autrefois, étaient fort riches : on ne gêne pas, actuellement, de revêtir le tabernacle de mousseline et de cotonnade, au lieu de soie, et de garnir l'autel d'indienne : ce n'est plus une marque de respect, mais un simple garde-poussière.

Quelle leçon donne à nos réformateurs imprudents le beau pavillon de Saint-Yrieix, qui, lui aussi, git à la sacristie, inutilisé, en attendant qu'on s'en débarrasse sous prétexte qu'il encombre ! Pourquoi donc ne l'a-t-on pas laissé à sa place première ?

La colombe aurait continué à planer au-dessus de la pierre sacrée, à l'endroit même où s'opère le mystère de la transsubstantiation. Le pavillon aurait couronné l'hostie sainte, comme aux souverains et aux dignitaires ecclésiastiques s'accorde l'honneur du dais. Entr'ouvert, il aurait laissé voir la colombe, et les visiteurs n'auraient pas manqué de remarquer que nulle part ils n'avaient encore rien observé de semblable. L'esprit français est ainsi fait : il ne recherche pas toujours le beau, mais le curieux. La colombe de Saint-Yrieix aurait fait suite à la *grenouille* de Luçon, au *crocodile* d'Oiron, aux *flûtes* d'Albi et autres joyeusetés de cette espèce, qui attirent les regards au premier chef.

En réalité, le pavillon est double, en métal et en étoffe : l'un supporte l'autre. L'étoffe, déjà rigide par elle-même, en raison de ses broderies, le devint davantage, grâce à l'armature sur laquelle elle fut appliquée.

Cette armature en cuivre, qui rappelle la cloche par son contour en cône tronqué, se compose de trois cercles, espacés, diminuant de diamètre à mesure qu'ils montent et reliés par six bandes parallèles, légèrement bombées. Comme elle ne devait pas paraître, elle n'a reçu aucun ornement. Voilà pour le pavillon métallique.

Je ne dirai pas quelle est l'étoffe du second pavillon,

car elle est entièrement dissimulée par la broderie, qui suppose un fond de résistance : aussi je ne serais pas surpris que ce fût, non de la soie, mais une toile un peu forte. Quant à la doublure, elle est en soie rose.

Dans le sens de la hauteur, ce pavillon élégant se divise en trois parties : en haut, est une collerette, découpée en festons arrondis, et garnie d'un galon de drap d'or ; puis vient, sur la robe, un premier compartiment, séparé, par un bandeau horizontal, du second qui se termine par une bordure imitant une frange. Verticalement, les compartiments ou panneaux sont au nombre de six. L'artiste a donc procédé avec symétrie.

La partie antérieure s'ouvre de haut en bas : plusieurs agrafes permettent d'en rapprocher les deux bords, de manière à cacher complètement la colombe.

Le travail de décor a été fait en jais, de diverses longueurs : blanc pour le fond, jaune pour les ornements et les bandes horizontales, bleu pour quelques fleurons.

Le dessin est celui du temps, qui prodiguait les fleurs (1). J'aime à croire que le brodeur a songé, en la circonstance, à ce verset du Cantique des Cantiques : « Fulcite me floribus ». Chaque panneau de la zone inférieure contient une fleur, posée sur une espèce de crédence feuillagée ou plantée dans un vase. A la zone supérieure on dirait des lis épanouis. Aux festons de la collerette pendent des perles bleu clair, terminées par des houppes rouges.

L'ornementation a su utiliser les paillettes, parfois disposées en fleurons cruciformes, mais surtout les perles de verroterie, rondes ou à pans, grosses ou petites, de toutes nuances, et enfin, de distance en distance, des boutons de verre blanc tourné en spirale.

(1) Voir chasubles, voiles et devants d'autels, dans *Objets exposés à Tours en 1887*, pl. XXII, XXIII, XXV, XXVI, XXVII.

On y observe encore de la verroterie rouge ou bleue, en imitation de gemmes et pour cela montée en bâte. Quelques-unes de ces fausses pierres sont rehaussées d'un paillon rouge, marqué d'une croix d'or. Un autre ornement consiste en de grosses perles de verre bleu ou rose, imitant des framboises et fixées au milieu des fleurs.

Le dessin est contourné, pour mieux l'accentuer, comme fait le plomb dans les vitraux, d'une chaînette jaune, verte ou rouge, qui fait valoir par contraste les petits cylindres de jais.

Ce travail de patience n'est pas dépourvu d'élégance et de distinction. Fait pour être vu à distance, il devait produire un grand effet, car il est conçu dans de bonnes conditions d'éclat et de durée, le jais, à l'instar de la mosaïque qui l'emporte sur la peinture, offrant des garanties d'inaltérabilité qui ne se rencontrent pas dans la soie, dont la teinte s'affadit ou passe à la lumière.

Le xvii^e siècle a mis en vogue la broderie au jais. Comme termes de comparaison, je citerai le dais de l'église de Redon (Ille-et-Vilaine), et les parements d'autel du musée de Guéret (Creuse) et de l'église paroissiale de Saivre (Deux-Sèvres).

L'armature aboutit, au sommet, à un vase de bois tourné et doré, composé d'une panse ronde, d'un col et d'un goulot en boule auquel adhère un anneau de fer dans lequel passait la corde de suspension (1).

J'ai manifesté le désir de voir replacer la colombe et son pavillon : je n'ose insister, car ils ne sont qu'une minime partie d'un ensemble décoratif qui n'a pas trouvé grâce, en 1879, devant l'inflexibilité de l'architecte diocésain, feu Abadie, pour qui l'unité absolue

(1) Le chanoine Cerf a reproduit, au tome II de son *Histoire de Notre-Dame de Reims*, le pavillon qui était dans cette cathédrale. Son style le reporte au règne de Louis XIV. Il est de forme allongée et cylindrique, terminé en dôme, avec glands pendant au pourtour.

de style était érigée en principe. L'archiprêtre d'alors eut beau protester, il ne fut pas écouté. Le grand retable de bois doré, sculpté au ^{xviii}^e siècle, comme ceux de Périgueux et de Naves (Corrèze), fut brutalement abattu : il n'en est resté que le souvenir.

L'ange, qui de ses deux mains soutenait l'appareil liturgique, a été relégué dans les combles (1). Au moins il a survécu, comme celui de la cathédrale d'Angers qui, adhérant au baldaquin, tient non plus une custode, mais un cordon à gland, quand il serait si facile de le compléter par un encensoir, ou mieux une couronne royale.

Ange, pavillon, colombe forment encore un tout complet. Je propose donc qu'on les rétablisse, sinon au maître-autel refait à nouveau en pseudo-gothique, ou dans quelque partie de l'église, mais au moins à la sacristie, pour la plus grande satisfaction des amateurs sérieux de la liturgie et de l'archéologie. Le mal ne doit pas être éternel, et il faut savoir réagir contre les exagérations et le vandalisme.

VI

FER A HOSTIES (XVIII^e siècle)

Voici ce que j'ai écrit dans une brochure intitulée : *Le fer à hosties de Châteauponsac et les fers du Limousin*, pages 27-28 :

(1) Dans un contrat passé en 1535 entre l'église de Saint-Maximin (Var) et les sculpteurs sur bois Jean Béguin, père et fils, au sujet du maître-autel, il est stipulé que la custode du Saint Sacrement devait être tenue par un ange : « Una crossa ambe ung ange per tenir *Corpus Christi* » (*Bull. arch. du Com. des Trav. hist.*, 1888, p. 386, 395).

Le pavillon de Sens est ainsi décrit par M. Julliot (*Trésor de la cathédrale de Sens*, p. 15) : « Pavillon de la Sainte Coupe. Ouvrage en bronze argenté, donné par Mgr de Gondrin, archevêque de Sens, pour être soutenu par un ange au-dessus du maître-autel, et servir de dais à la réserve eucharistique ».

« Le fer de Saint-Yrieix nous fait descendre au XVIII^e siècle ; aussi contient-il quelques particularités iconographiques qu'il importe d'étudier, comme la Cène, Madeleine au pied de la croix et l'*Ecce homo*. Tous ces motifs nouveaux sont empruntés, non à la tradition qui régissait jusque-là l'exécution des fers, mais aux idées dominantes et aux tableaux en vogue. La Madeleine attristée n'est pas absolument insolite ; je ne connais de la Cène qu'un autre exemple, à Bournand (Vienne), et l'*Ecce homo* apparaît ici pour la première fois. Ces observations ont leur intérêt au point de vue spécial de l'histoire des fers eucharistiques.

» Les deux hosties destinées au prêtre mesurent 0^m08 de diamètre, ce qui est la forme la plus grande. Sur l'une est gravée la Cène, qui rappelle l'institution du sacrement, et sur l'autre la Crucifixion, qui établit le lien entre les deux sacrifices, sanglant et non sanglant.

» Le Christ, dont la tête rayonne, est assis au milieu d'une table allongée ; un dais à lambrequins, d'où s'échappent des rideaux relevés sur les côtés, le domine (1). Saint Jean, à sa droite, repose sur sa poitrine. Les apôtres sont assis de chaque côté du Maître, par groupes de six. En avant, une aiguière à vin est posée sur le sol. La table est chargée de pains ronds, d'un verre et d'un plat ovale sur lequel est étendu l'Agneau pascal. Judas, à la dernière place, avance la main vers ce plat (2). Le champ de l'hostie est délimité par un ornement en volutes.

» La seconde grande hostie a pour bordure une couronne d'épines. La croix, plate et bien équarrie, est plantée sur le Calvaire, aux croupes herbues ; elle touche le crâne décharné d'Adam. Madeleine, agenouillée

(1) « Coenaculum grande, stratum » (S. Marc., xiv, 15).

(2) « Qui intingit mecum manum in paropside, hic me tradet » (S. Matth., xxvi, 23).

et éplorée, la tête rayonnante, se détourne ; elle porte sa main gauche à sa poitrine oppressée, et sa droite appuie sur la croix le mouchoir qui séchera ses larmes. Le Christ a les pieds posés sur un support, un linge entortillé autour des reins, les bras tendus : la tête incline et rayonne. Le titre INRI est inscrit sur une tablette, fixée au sommet très court de la croix.

» Les deux petites hosties, de 0^m025 de diamètre, accompagnent les deux grandes, au milieu du fer. En haut, dans un cercle à volutes, le nom de Jésus, IHS, avec une crucifixion posée sur la traverse de la lettre médiane ; en bas, dans une bordure où des cordes enlacées sont reliées par des fleurons, le Christ, couronné d'épines, les mains liées en avant, un roseau en guise de sceptre, un manteau sur les épaules nues, apparaît à mi-corps, tel que Pilate le montra au peuple, en disant : *Ecce homo* (1).

» La gravure a les qualités et les défauts de l'époque : elle est maigre, sans relief et grandit outre mesure les personnages. »

X. BARBIER de MONTAULT,
Prélat de la Maison de Sa Sainteté.

(1) S. Joann., XIX, 5.

L'ÉPÉE DE ROLAND

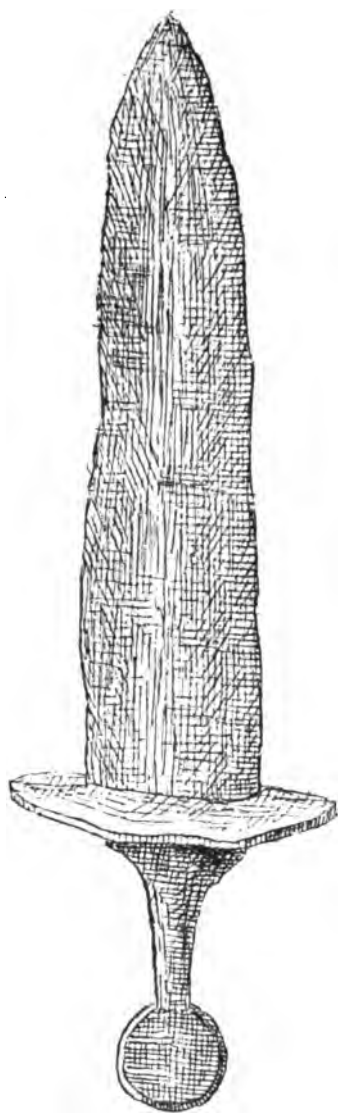
NOTES SUPPLÉMENTAIRES

En publiant deux lettres relativement à la célèbre épée de Roland (1), nous n'avions pas cherché à convaincre nos lecteurs que cette arme était bien celle que portait l'illustre paladin; nous parlions de la possibilité qu'il y avait à ce qu'elle fût la même. On a fait des objections, soulevé des difficultés, comme si nous étions autre chose que le rapporteur d'un fait curieux. Cela nous a conduit à mieux étudier la question.

M. l'abbé Cheval, dans son *Guide du Pèlerin à Roc-Amadour*, livre qui est maintenant fort rare, s'exprime ainsi, en décrivant la chapelle souterraine de Saint-Amadour : « Sur le grand arc qui » sépare les travées, commence la série des pèlerins les plus célèbres de Roc-Amadour, et cette » série se développera sur les parvis des autres » édifices sacrés. C'est Roland, offrant à Marie un » don d'argent du poids de son épée, vis-à-vis ses » compagnons d'armes rapportant à Notre-Dame » sa Durandal qu'il lui a consacrée. »

On lit encore dans le même ouvrage : « Ce » n'est plus, sans aucun doute, la fameuse Durandal, si célèbre dans les romans de chevalerie,

(1) Voir *Bulletin de la Société*, année 1891, page 97.



ÉPÉE DITE DE ROLAND
à Roc-Amadour (Lot).

» mais une grossière et informe image de cette
» arme si riche et si précieuse que *li Romans de*
» *Roncivals* appelle *Durendard al point d'or*
» *et d'argent*, à la poignée d'or et d'argent. La
» véritable épée aura été enlevée par Henry au
» Court-Mantel, qui pillà Roc-Amadour en 1183,
» pour solder l'armée qui le soutenait dans sa
» révolte contre son père. C'est sans doute en
» souvenir d'un *ex-voto* aussi glorieux, qu'on lui
» substitua bientôt cette infidèle copie. »

Comme on vient de le voir, M. l'abbé Cheval s'en tient à des conjectures d'une certaine valeur, mais qui ne sont pas formelles.

Quant à la richesse de l'épée de Roland, les auteurs de prouesses chevaleresques ne se gênaient point pour donner à leurs sujets des ornements... de style et de fantaisie. L'or et l'argent auraient été impuissants à produire la fameuse brèche dont on a tant parlé dans les mêmes romans. Ne fallait-il pas une poignée de fer ?

C'est une pure légende, dira-t-on ! Sans doute ; cependant les plus célèbres légendes sont-elles toujours bien prouvées ? Comme nous l'écrivions à un opposant, peut-on attester par des faits certains que saint Amadour était le petit homme Zachée, ce que nous croyons, du reste ?

Le *Guide du Pèlerin à Roc-Amadour* nous dit encore à cette occasion : « Il y reposa en paix (saint Amadour) depuis l'an 70, époque de sa mort, jusqu'en 1166. » — « A cette époque », d'après Robert du Mont, « un habitant du pays se trouvant à l'extrémité, ordonna à sa famille, peut-

» être par inspiration divine, d'ensevelir sa dépouille mortelle à l'entrée de l'oratoire. A peine eut-on creusé la terre que le corps du bienheureux Amadour fut retrouvé dans son intégrité... »

A-t-on pris soin alors de constater que ce corps était très petit, comme celui de Zachée ?

M. l'abbé Cheval, parlant des huguenots, s'exprime en ces termes : « Après s'être emparés de Roc-Amadour et avoir mis au pillage les sanctuaires supérieurs, ils s'abattirent sur le lieu où reposaient les reliques vénérées. Ils en forcèrent la porte, et amoncelèrent du bois autour du corps pour le détruire par le feu. Le corps avait résisté à la corruption, il résista aussi aux flammes. Leur rage ne connaît plus de bornes ; ils l'arrachent de son asile, ils le jettent sur un brasier allumé à l'entrée de l'église, ils le percent et le déchirent de leurs halberdes. « Puisque tu ne veux pas brûler, s'écrie le capitaine Bessonias, je te briserai » ; et, se saisissant d'un marteau de forgeron, il le frappe à coups redoublés. »

Or, ni le P. Odo de Gissey, qui fit une sorte d'enquête sur cette profanation, ni aucun autre historien, n'a pensé à s'informer quelle était la taille de ce corps de saint Amadour !

Pour revenir à l'épée de Roland, dont nous donnons aujourd'hui le dessin, nous laissons la question indécise. Nous ferons observer seulement que le nom primitif de cette arme pouvait bien être celui de *Durendard*, comme le dit le Roman de Roncevaux. En effet on voit, sur le portail de

la cathédrale de Vérone, une statue du xii^e siècle représentant notre paladin couvert de son bouclier et tenant son épée haute; sur la lame on lit : DV RIN DAR DA. On en a fait Durendard, puis Durendal, comme Roncisvals est devenu Roncevaux.

Quant à ce qui concerne l'arme livrée au prince de Condé, nous ne pouvons commettre une indiscretion; nous en laissons la primeur à M. Louis de Nussac; il doit raconter à nos lecteurs ce qu'il sait à cet égard.

Ajoutons, en terminant, que la date des deux lettres du vicomte d'Anterroches, publiées par nous dans le présent *Bulletin*, n'est pas celle de 1787 ou de 1788, le lieutenant-général d'Anterroches étant mort en 1785.

LOUIS de VEYRIÈRES.

1^{er} novembre 1891.

RÈGLEMENT DE COMPTE

ENTRE LES

FAMILLES GIMEL ET ROCHEFORT

27 NOVEMBRE 1359

La charte dont nous donnons la copie se trouve dans les archives de ma famille. Le parchemin sur lequel elle est écrite mesure 0^m35 sur 1^m50. C'est un règlement de compte entre noble Bernard de Gimel, damoiseau, seigneur du château inférieur de Gimel, mari de Guillemine de la Chapèlie, dont la dot a été incomplètement payée; — Et Géraud de Rochefort, chevalier, mari de Claire de Neuvic, aliàs de Champier, laquelle semble avoir épousé en premières noces le frère de Guillemine de la Chapèlie. Elle en a eu un fils mort en bas-âge, dont elle a hérité; elle est, par suite, débitrice à Bernard de Gimel du complément impayé de la dot de Guillemine.

Cette charte a été connue par les historiens du Limousin, car la transaction qu'elle relate est mentionnée, il est vrai, avec une petite divergence de date, dans le Nobiliaire de Nadaud, à l'article GIMEL.

On ne trouve point dans cet ouvrage de notice sur la famille de la Chapoulie; et Marguerite de la Bonie n'apparaît pas dans la généalogie de la famille de Bony, à laquelle il est probable pourtant qu'elle se rattache.

Quoi qu'il en soit, l'étude de la présente charte permet d'établir le croquis généalogique suivant, qui du reste en facilitera la lecture.

ÉTIENNE DE LA CHAPELIE épouse MARGUERITE DE BONY.
Étaient morts tous les deux en 1356.

GUILLEMINE DE LA CHAPELIE
épouse BERNARD DE GIMEL.
Figurent tous les deux dans la
présente charte.

ÉTIENNE DE LA CHAPELIE
épouse CLAIRE DE CHAMPIERS,
laquelle, devenue veuve,
épouse GÉRALD DE ROCHEFORT,
seigneur de St-Martial.

ÉTIENNE DE LA CHAPELIE
meurt en bas-âge,
et a pour héritier sa mère
CLAIRE DE CHAMPIERS,
alias DE NEUVIC.

Baron d'USSEL.

TRADUCTION SOMMAIRE

Au nom de Dieu, amen. Que tous ceux qui verront ou ouïront le présent acte public sachent que l'an 1359, le mercredi après la fête de Sainte-Catherine, vierge, qui se trouvait être le 27 novembre, sous le règne du sérénissime et très magnifique prince Jehan par la grâce de Dieu roi des Français, en la présence de moi, notaire royal, et des témoins soussignés, ont comparu :

Noble homme Bernard de Gimel, damoiseau, seigneur du château inférieur de Gimel (1), pour

(1) Il y avait deux châteaux à Gimel. Le château supérieur appartenait à la famille de Maumont, le château inférieur à la famille de Gimel. La même singularité se retrouve à Charlus-le-Pailloux, position militaire importante dans le voisinage d'Ussel. Le château supérieur de Charlus appartenait à la famille d'Ussel, le château inférieur à la famille de Chabannes. (Bibliothèque nationale, pièces originales, T. 640, f° 154. — Archives de la famille d'Ussel, chartes originales du xiv^e siècle.)

La famille de Gimel était de chevalerie. Elle s'allia, au xv^e siècle, à la famille Roger des papes limousins, qui avait acquis les comtés de Beaufort, la vicomté de Turenne, la seigneurie de Limeuil, celle

lui et les siens, en tant que ce qui suit peut concerner lui et eux dans le présent et l'avenir, le dit Bernard se disant mandataire de la noble dame dame Guillemine de la Chapelie, sa femme,

de Charlus-Champagnac, etc.... Il faut lire le récit de cette alliance dans Baluze, qui y consacre toute une page.

Pierre de Beaufort, qui n'était pas encore marié, devint éperdument amoureux de la fille d'un des vassaux de la vicomté, Blanche de Gimel; et, *motus furore amoris*, sans délibération de ses parents, il l'épousa le 8 juillet 1432, quoiqu'il eût pu épouser une fille de la célèbre maison d'Armagnac, qui était alors arrivée à la plus haute situation par la possession complète des plus brillantes qualités d'audace et d'esprit qui semblent un fruit du terroir dans le pays du Gers.

Blanche de Gimel eut 2,000 écus d'or de dot, ce qui semble excessif au bon Baluze, à cause, dit-il, du nombre des filles et des calamités de la guerre qui avaient particulièrement accablé la maison de Gimel. Il croit que Beaufort, dans sa passion pour la demoiselle, reconnut une somme plus forte que celle qu'il avait reçue réellement.

Cependant les parents et les conseils du vicomte jetèrent les hauts cris à la nouvelle de ce mariage, et cherchèrent à le faire casser. A cette époque où les mariages se faisaient dans la même classe et souvent dans la même contrée, les époux mécontents trouvaient toujours, en cherchant bien, quelque parenté entre eux; c'était un argument pour réclamer une rupture. Les Beaufort ne manquèrent donc pas de relever cette cause de nullité dans l'union des nouveaux époux; ils cherchèrent à peser de toute leur influence sur la décision de l'évêque de Limoges; ils étaient de famille papale, ils possédaient la richesse et le pouvoir : Ce fut en vain ! les évêques étaient indépendants, celui-là fulmina contre la parenté mais maintint le mariage, déclara légitimes les enfants à venir, en un mot se refusa à toute concession opportuniste vis-à-vis des puissants du jour.

Les gémissements des Beaufort émeuvent peu, du reste, le rigoureux généalogiste Baluze : au point de vue des quartiers, les Gimel valent bien, dit-il, les Beaufort; l'honneur d'avoir donné deux papes à l'Eglise a procuré aux Beaufort des titres, des alliances, des richesses, mais ne peut, à ses yeux, établir entre les deux maisons une distance qui justifie le mot de mésalliance.

On le voit, c'est tout un petit roman qu'on rencontre dans une page de ce gros in-folio de la *maison d'Auvergne* : à côté d'une grande passion on voit apparaître bien des petites faiblesses, puis la grave figure d'un évêque qui ne transige point avec la justice. Le court récit de Baluze nous apparaît au milieu d'énumérations généalogiques dont l'aride voisinage donne plus de charme encore à ce petit tableau.

qui est fille de noble seigneur Étienne de la Chapelle, seigneur de Sarranc, chevalier, et de noble dame Marguerite de la Bonie, tous les deux défunts aujourd'hui, d'une part; et le seigneur Géraud de Rochefort (1), chevalier, pour lui et les siens, en tant que ce qui suit peut concerner lui

(1) Cette famille de Rochefort, qui est de chevalerie, tire son nom du lieu de Rochefort, commune de Sornac; elle est peut-être une branche cadette de la maison de Comborn, car dans l'inventaire du chartrier de Châteauevert dressé en 1791, je trouve que dans une donation en 1340, Archambault de Comborn dit que Hugues de Rochefort est de même lignage que lui.

Cette maison, que je crois distincte de celles des Rochefort-d'Ailly et des Rochefort-d'Aurouze, était possessionnée autour de Sornac et de Châteauevert.

Aimon de Rochefort, en épousant l'héritière de la famille de Mirambel, qui s'éteignait, joignit à ses biens d'immenses étendues autour de Saint-Angel et de Mirambel. Les Rochefort occupèrent alors une situation considérable dans nos montagnes par le nombre de leurs biens, et plus encore sans doute par leur valeur intrinsèque, car dans aucun temps la richesse n'a suffi pour établir d'une manière durable la prédominance d'une famille quand la valeur personnelle ne venait pas s'y joindre. Froissart compte, parmi les adhésions les plus importantes envoyées du Limousin au roi Charles V, celle de Jean de Rochefort, seigneur de Châteauevert (édition Simeon Luce, t. VII, p. LXXXIX).

La famille de Rochefort a eu trois branches :

L'une, celle des *seigneurs de St-Angel*, s'éteignit sous Louis XIV. M. Veyssière s'est occupé de celle-là dans son *Histoire du Prieuré de St-Angel*.

Une autre, celle des *seigneurs de St-Martial-le-Vieux*, tomba en quenouille sous François I^{er}, et l'héritière de cette branche épousa le chef de la maison de Langhac.

Enfin la *branche aînée*, fixée à *Châteauevert*, tomba en quenouille sous Henri II; l'héritière de cette branche épousa le chef de la maison d'Ussel qui vint habiter, et ses descendants après lui, la baronnie de Châteauevert. C'est pour cette raison que le chartrier de la maison d'Ussel a renfermé tous les titres de la maison de Rochefort-Châteauevert, dont quelques-uns sont encore entre nos mains.

et eux dans le présent et l'avenir, agissant comme mandataire de noble dame Claire de Neuvic, *aliàs* de Champiers (1), sa femme, comme il appert d'une procuration sous forme d'acte public établi et signé par maître Jean Berger, clerc et notaire royal, dont la teneur sera reproduite à la suite du présent acte.

Une contestation s'était élevée, ou pouvait s'élever entre les deux parties ci-dessus; tout au moins le sujet de contestation existait.

Bernard de Gimel disait que ses beaux-parents, feu Étienne de la Chapelie, chevalier, et feue Marguerite de la Bonie, père et mère de sa femme Guillemine, lui avaient promis une certaine dot, argent, robes, bijoux et autres ornements que les femmes apportent habituellement en dot. Sur le montant de cette dot, il lui était encore dû 310 petites livres tournois de bonne monnaie, et 212

(1) *Champiers*. Cette famille était possessionnée entre Neuvic et Saint-Angel; elle s'éteignit vers le milieu du xiv^e siècle, et son héritière Florence de Neuvic, dame de Champiers et de Boucheron, épousa vers 1370 Bernard ou Rigon de Valon, d'une famille de chevalerie du Quercy, auquel elle laissa tous ses biens lorsqu'elle mourut sans enfants.

Rigon, devenu veuf et seigneur de Champiers et de Boucheron, épousa en secondes nocces Marguerite d'Ussel, sœur de Hugues d'Ussel, coseigneur d'Ussel et de Charlus-le-Pailloux, en 1380. Il mourut sans enfants, en laissant ses biens à sa veuve Marguerite d'Ussel. Celle-ci, devenue dame de Champiers et de Boucheron, ne se remaria point, choisit pour héritier Guérin de Valon neveu de son mari, et lui laissa ces seigneuries. Guérin se trouva ainsi possessionné et fixé auprès de Saint-Angel.

L'arrière-neveu de Marguerite d'Ussel est heureux de remarquer que ce fut peut-être une heureuse inspiration de cette grand'tante, qui fixa dans notre Limousin une famille dont les services distingués ont contribué à l'illustration de la province.

écus d'or (1) à la marque de notre sire le roi Jean. — Il ajoutait que comme mari de Claire de Neuvic, Géraud de Rochefort se trouvait héritier et parâtre (beau-père) d'Étienne de la Chapelle, mort en bas-âge, lequel Étienne était l'héritier lui-même de défunt Étienne de la Chapelle et de Marguerite de la Bonie sa femme. Géraud de Rochefort se trouvait, par suite, devoir à lui Bernard de Gimel, 240 (2) muids de vin à la mesure de Brive, comme arrérages des 60 muids de vin de rente annuelle qui avaient été promis en dot à sa femme Guillemine par ses défunts père et mère. — Bernard ajoutait qu'un arrangement avait été décidé entre eux par des arbitres qui étaient les suivants :

Pour lui, Bernard de Gimel, c'étaient vénérable homme Pons de Revelh, licencié ès-lois, et Garin Vitalis, chevalier, qu'il avait choisis. Claire de Neuvic avait choisi maître Raymond, fils de Philippe, jurisconsulte, et Simon de la Vieuxville, damoiseau; enfin, comme arbitre suprême entre les quatre précédents, les parties avaient convenu d'élire le vénérable, très discret, honorable et savant homme Raymond de Marsilhac, clerc du roi, licencié ès-lois juge mineur (3) de la sénéchaussée de Périgord et Quercy.

(1) Cet écu valait, d'après l'ordonnance de la Cour des comptes de 1351 : 13 sous et 4 deniers.

(2) La valeur du muid a varié en augmentant. M. Deloche nous dit qu'en Limousin, sa contenance était de 139 litres sous Charles-Chaube, et 283 litres au XVIII^e siècle.

(3) Ce juge, qui est qualifié ici de mineur, est qualifié un peu plus loin de juge-mage. On a souvent appelé *major*, *mayer*, *mair*. un juge subalterne (*Glossaire* de Ragneau, p. 318).

Ces arbitres avaient décidé que Claire de Neuvic devait payer à Bernard de Gimel et à sa femme Guillemine ce qui restait dû sur la dot de Guillemine, ainsi que les arrérages de la rente annuelle de 60 muids de vin, mais en faisant la déduction des revenus perçus pendant trois ans par Bernard de Gimel et sa femme, sur les biens et héritages du chevalier Étienne de la Chapelie et du petit Étienne de la Chapelie, fils de Claire de Neuvic, mort en bas-âge.

Géraud de Rochefort répondait que Bernard de Gimel avait joui pendant plus de trois ans des terres et biens du chevalier Étienne de la Chapelie et de sa femme Marguerite de la Bonie, d'Étienne de la Chapelie, fils de ces deux derniers, et d'autre Étienne de la Chapelie, fils de Claire de Neuvic et mort en bas-âge, et dont Claire de Neuvic se trouve l'héritière. Pendant tout ce temps, Bernard de Gimel a perçu tous les revenus et tous les droits attachés à ces biens, et il n'en a rendu aucun compte à la dame Claire de Neuvic. Enfin il n'a pas fait ratifier comme il aurait dû le faire, par sa femme Guillemine, la décision des arbitres mentionnée plus haut.

Cependant des parents et des amis des parties étant intervenues et ayant négocié un accord entre elles pour rétablir la paix et la concorde, et afin d'éviter les procès, la transaction suivante a été amiablement adoptée :

Pour la partie de dot restant à payer et dont il est fait mention plus haut, ainsi que pour les arrérages de la rente en vins dont il a été parlé,

et en y comprenant la déduction qu'il convient de faire pour les revenus qu'a perçus Bernard de Gimel, le seigneur Gérard de Rochefort, tant comme mandataire de sa femme Claire de Neuvic qu'en son nom propre, devra payer à Bernard de Gimel et à sa femme Guillemine :

1° 400 florins (1) de bon or au poids réglementaire, et cela aux termes suivants : 200 florins d'or à la prochaine fête de la nativité de saint Jean-Baptiste; 100 florins d'or à la même fête de l'année suivante; 100 florins à la même fête de l'année qui suivra, qui se trouvera être l'année 1362.

2° 92 muids de vin d'une qualité bonne et suffisante, à la mesure de Brive, livrables à Brive (2) aux termes suivants : 20 muids aux prochaines vendanges; 20 muids aux vendanges de l'année suivante; 20 muids aux vendanges de l'année d'après; 20 muids aux vendanges de l'année qui suivra; plus, dans cette dernière année, autres 12 muids de vin; le tout à la mesure de Brive.

En outre, Gérard de Rochefort devra payer à Bernard de Gimel et à Guillemine, sa femme, 300 deniers d'or à l'écu (3) payables de la manière suivante : 150 deniers à la prochaine fête de la nati-

(1) Le florin d'or de Florence a valu, vers cette époque, 13 sous et 10 deniers; mais sa valeur a changé souvent et beaucoup, car dans une seule année elle a varié de 42 sous à 14 sous.

(2) Le lieu du paiement fait supposer que les possessions de la famille de la Chapelle étaient dans les environs de Brive.

(3) Le denier d'or à l'écu, frappé au début du règne du roi Jean, a eu, au moment de son émission, une valeur officielle de 20 sous tournois.

vité de saint Jean-Baptiste, et autres 150 deniers à la même fête l'année suivante.

Moyennant ces conditions, d'une part Bernard de Gimel et Marguerite, sa femme, se déclarent satisfaits et promettent de ne jamais réclamer aucune autre chose concernant la même affaire à Géraud de Rochefort et à sa femme, Claire de Neuvic; et d'autre part, Claire de Neuvic et Géraud de Rochefort, son mari, s'engagent à ne jamais inquiéter la partie adverse ni pour les revenus qu'ils ont perçus sur les biens en question, ni pour les arrérages, ni pour aucune autre cause. — Enfin il est décidé qu'il ne sera apporté par les parties aucune modification au présent arrangement déterminé par les arbitres déjà dénommés.

Il est également convenu entre les parties que Claire de Neuvic et son mari Géraud de Rochefort, jusqu'à complète satisfaction du paiement des 300 écus audit Bernard de Gimel, ne pourront en aucune manière inquiéter Gérard Rochon, bourgeois de Brive, au sujet de la maison et du magasin (1) qu'il a achetés à Bernard de Gimel et à Guillemine, entre la maison de la Pousete et la maison de Barthélemy, fils de Gilbert dit le fontainier. Il ne devra pas l'inquiéter non plus si le paiement des 300 deniers d'or à l'écu aux termes indiqués était interrompu, et non plus lorsque ce paiement aura été accompli.

Gérard de Rochefort promet sur l'Évangile, le

(1) Ceci nous porte à supposer que les biens de Guillemine de la Chapelie, et par suite les biens de la famille de la Chapelie, étaient situés dans les environs de Brive.

livre touché, d'effectuer les paiements aux termes indiqués.

Il est convenu qu'en vertu du présent accord, toute cause de procès disparaît.

Il est convenu que les parties s'en remettront à la décision de maître Raymond, fils de Philippe, et de maître Guy de la Chapelle, jurisconsultes, au sujet de biens qui appartenaient autrefois à Almodie la Chapelle.

.

Ces deux jurisconsultes auront à prononcer au sujet de la contestation que les parties ont au sujet du fait et des gages de Saint-Bonet (?), et les parties auront à se soumettre à leur décision.

Bernard de Gimel s'engage en outre à faire ratifier avant les fêtes de Pâques la présente transaction ordonnée par les cinq arbitres précités, à sa femme Marguerite de la Chapelle, nonobstant les ratifications qu'elle a pu donner à d'autres arrangements antérieurs.

Les parties approuvent solennellement toutes les dispositions de la présente transaction, et jurent sur l'Évangile d'en observer les clauses.

.

Il a été fait deux expéditions de l'acte, une pour chaque partie. L'expédition présente est celle de Géraud de Rochefort, et de la dame Claire sa femme.

L'acte est passé à Brive les jour, mois et an que dessus. Les témoins sont : vénérable et très discrète, honorable et savante personne messire

Raymond de Marsilhac, clerc royal, licencié ès-lois, juge-mage pour le roi dans la sénéchaussée de Périgord et Quercy; Guy de Clergotie, également licencié ès-lois; maître Raymond, fils de Philippe, jurisconsulte; maître Géraud de Materc, notaire royal; Simon de la Vieuxville, damoiseau, et Pierre Raynauld, bourgeois de Brive.

Le notaire qui a passé l'acte est Étienne Raymond, clerc de Beynac au diocèse de Limoges.

PROCURATION

Au nom de Dieu, amen. Sachent tous et chacun qui verront le présent acte public, que le samedi avant la fête de Saint-Georges l'an 1359, sous le règne du sérénissime prince Jean, par la grâce de Dieu roi des Français, en présence de moi, notaire, et des témoins soussignés, a comparu :

Noble dame Claire de Neuvic ou de Champiers, femme de noble homme Géraud de Rochefort, seigneur de Saint-Martial, qui agissant avec connaissance et de son plein gré, a constitué comme ses mandataires véritables, généraux et spéciaux, et comme administrateurs de ses intérêts, les personnes dont les noms suivent :

Noble homme Géraud de Rochefort, son mari,
Le seigneur Jourdain Vigerii,
Simon de la Vieuxville, damoiseau,
Messire Étienne Chassanhe, prêtre,

chacun d'eux pouvant séparément exercer la totalité du mandat, et chacun pouvant continuer une affaire commencée par un autre des quatre mandataires.

Le mandat comprend le pouvoir de vendre, aliéner, transférer, conclure des arrangements, transiger, payer, donner quittance pour toutes sortes de biens, meubles, immeubles dotaux et paraphernaux.

Acte passé à Saint-Martial, l'an, le jour et sous le règne indiqué plus haut. Les témoins sont :

Bernard de Rochefort, damoiseau,

Gérard de Salves, clerc.

Le notaire qui a établi la procuration se nomme Jean Berger.

TEXTE DE LA CHARTE

In nomine domini amen. Noverint universi et singuli hoc presens publicum instrumentum visuri lecturi inspecturi et etiam audituri quod, anno domini millesimo trecentesimo quinquagesimo nono die mercurii post festum beate Caterine virginis que fuit vicesima septima dies mensis novembris, serenissimo et preclarissimo principe domino Johanne Dei gratia Francorum rege regnante, in mei notarii Regii publici et testium subscriptorum ad hoc vocatorum et regotarum presentia, personaliter constitutis : nobilibus viris Bernardo de Gimello domicello domino castri inferioris dicti loci pro se et suis quathenus ipsum Bernardum et suos infrascripta tangunt et tangere possunt modo quolibet in futurum, et ut procuratore et procuratario nomine ut dixit nobilis domine domine Guillelme la Chapelia uxoris sue filieque nobilium domini Stephani la Chapelia domini de Sarranco militis et domine Margaritha da la Bonia conjugum defunctorum ex una parte; et domino Geraldo de Rupeforti milite pro se et suis quathenus ipsum militem et suos infrascripta tangunt seu possunt tangere quomodo libet in futurum, et ut procu-

ratore et procuratoris nomine nobilis domine domine Clare de Novovico aliàs de Champiers uxoris sue fidem faciens de procuratione sua per quoddam publicum instrumentum inquisitum receptum scriptum grossatum et signatum per magistrum Johannem Bergerii, clericum auctoritate Regia notarium publicum, prout in dicto instrumento legebatur et prima facie apparebat, cujus quidem instrumenti procurationis tenor inferius est insertus, ex parte altera. Cum lis debatum seu controversia verteretur seu verti speraretur si jam esset orta materia questionis inter dictas partes nominibus quibus supra eo videlicet et pro eo; quod presens dicte Bernardus de Gimello nomine quo supra dicebat et asserebat sibi fuisse promissam cum dicta domina Guillelma uxore sua per predictos dominum Stephanum la Chapelia militem et dominam Margaritam da la Bonia conjuges deffunctos parentes dicte domine Guillelme tempore quo videbant et quo decesserunt certam dotem cum pectunia redditibus lecto raubis joailibus et aliis dotalibus ornamentis de qua quidem dote restabant ad solvendum eidem Bernardo trecente et decem libre Turronensium parvorum bone monete et ducentum et duodecim scutos auri de signo et cugno domini nostri domini Johannes Françorum regis predicti; et ulterius dicebat dictus Bernardus contradictum dominum Geraldum nomine quo supra eidem Bernardo perdictam dominam, Claram ut paratrem et heredem Stephani la Chapelia impuberi defuncti heredis dictorum domini Stephani la Chapelia et domine Margarite conjugum defunctorum ducenta et quadragenta modia vini ad mensuram Brive choarreyratgiis sexagenta modiorum vini rendualium promissorum eidem Bernardo in dotem et dotis nomine per dictos parentes dicte domine Guillelme et cum dicta domina Guillelma. Item dicebat dictus Bernardus nomine quo supra aliter fuisse compositum et ordinatum inter ipsum Bernardum nomine quo supra et partem dicte domine Clare quo supra nomina per venerabiles viros dominos Pontium de Revelho licenciatum in legibus Gari-

num Vitalis militem electos et nominatos per partem dicti Bernardi nomine quo supra et magistrum Raimondum Philippi jurisperitum et Simonem de Veterivilla domicellum electos et nominatos per partem dicte domine Clare nomine quo supra arbitros arbitratores seu amicales compositores ac venerabilem et magne discretionis honoris ac sciencie virum dominum Raymondum de Marsilhaco dicti domini nostri regis clericum licenciatum in legibus judicem minorem senescalie Petragorencis et Caturcencis pro dicto domino nostro rege, super hiis superiorem revocantorem per ipsas partes electum et concorditer nominatum inter cetera; quod dicto Bernardo et dicte domine Guillelme uxore sue solverentur, per dictam dominam Claram seu ejus partem, restantia de dicta dote et arreyratgia dictorum sexagenta modiorum vini rendualium, deductione facta de fructibus levatis et perceptis trium annorum sive presarum per dictum Bernardum et ujus partem, de bonis et hereditate dictorum domini Stephani la Chapelia militis et dicti Stephani la Chapelia impuberi filii dicte domine Clare. Et dictus dominus Geraldus de Ruppeforte quo supra nomine dicebat contra dictum Bernardum de Gimello etiam nomine quo supra, quod idem Bernardus tenuerat terram res et bona dictorum domini Stephani la Chapelia militis domine Margarite da la Bonia conjugum et Stephani la Chapelia filii ipsorum conjugum ac alterius Stephani la Chapelia impuberi filii dicte domine Clare cujus filii ipsa domina Clara est heres, et hec per tres annos et ultra et durante dicto tempore dictus Bernardus fructus redditus proventus obventiones et jura dicte hereditatis habuerat levaverat recollexerat et perceperat; item et quod de levatis et perceptis non reddiderat dictus Bernardus predicte domine Clare seu ejus parte ut dicebat compotum nec legitimam rationem. Item et quod dictus Bernardus non fecerat ratificari dicte domine Guillelme uxoris sue ut debebat compositionem de qua supra sit mentio factam et habitam inter dictas partes per predictos dominos arbitros arbitratores seu ami-

cabiles compositiones et superiorem revocatores. Tandem tractantibus et intervenientibus quibusdam parentibus et amicis partium predictarum pro bono pacis et concordie, ad evitandum jurgia dampna expensas labores et pericula que et qui ex premissa et pro premissis sequi possent in futurum talis transactio acordum finalis et amicabile compositio perpetuo firmiter valitura inter dictas partes nominibus quibus supra de voluntate et expresso consensu ut dixerunt earundem et cujuslibet ipsas super premissis infrascriptis amicabilem intervenit : Videlicet, quod pro restancia dicte dotis de qua supra sit mentio, in pecunia raubis et aliis dotalibus ornamentis et pro arreyratgiis dicti vini. compensatione facta de fructibus levatis per dictum Bernardum de dictis bonis et hereditate, quod dictus dominus Geraldus, procurator et procuratorio nomine dicte domine Clare uxoris sue et ut persona privata, solvat etolvere teneatur dicto Bernardo de Gimello pro se et nomine dicte domine Guillelme uxoris sue, quatercentum florenos auri boni et legitimi ponderis solvendo terminis qui sequuntur. Videlicet : ducentos florenos auri in proximi instanti festo Nativitatis beati Johannis Baptiste et centum Florenos auri in alio tunc proximo et immediate festo Nativitatis beati Johannis Baptiste anno revoluto; et alios centum Florenos auri in tunc proximo immediate festo Nativitatis beati Johannis Baptiste anno quo dicetur et computabitur pro data millesimo trecentesimo sexagesimo secundo. Item et quater viginti et duodecim modia vini boni et sufficientis ad rectam mensuram Brive et in eadem villa Brive in modum et terminis qui sequuntur. Videlicet : in proximis instantibus vindemiis viginti modia vini in secundis vindemiis et tertiis et quartis vindemiis in quibus libet ipsarum vindemiarum viginti modia vini, et in quartis vendemiis duodecim modia vini ad dictam mensuram Brive. Item fuit actum compositum et transactum in presenti ordinatione compositione et transactione quod ultra premissa, dictus Dominus Geraldus procurator predictus nomine

procuratorio predicto et ut persona privata habeat solvere dicto Bernardo de Gimello pro se et nomine dicte Domine Guillelme uxoris sue trecentum denarios auri ad scutum solvendos in hunc modum videlicet centum et quinquaginta denarios auri ad scutum in proximo instanti festo Nativitatis beati Johannis Baptiste et alios centum et quinquaginta denarios auri ad scutum in alio tunc proximo et immediatiter sequenti festo Nativitatis Beati Johannis Baptiste. Item fuit actum ordinatum et compositum in presenti ordinatione et compositione quod cum premissis dictus Bernardus et dicta domina Guillelme ejus uxor et quilibet uxorum fuit contentum de omnibus que petere exigere seu requirere possent a dicta domina Clara et quacumque alia persona et in dictis bonis et hereditate ratione dotis et arreradgiorum vini predictorum. Item fuit ordinatum actum et compositum in presenti accordio et compositione quod dicta domina Clara et dictus dominus Geraldus maritus suus vel alter ipsorum nihil petere possint a dicto Bernardo de Gimello et a dicta domina Guillelma ejus uxore seu eorum altero sive suis de fructibus perceptis per dictum Bernardum seu dictam dominam Guillelmam ejus uxorem vel aliquem eorum nomine et pro ipsis seu alterius eorundem nec de dampnis nec de arreyratgiis factis si que sint in bonis et hereditate predictis. Item fuit actum et expresse retentum in hujusmodo accordio ordinatione et compositione quod per hujus modi compositionem seu ordinationem nichil deregitur compositioni et ordinationi aliter inter dictas partes factas per prenominatos dominos Pontium de Revelho licenciatum in legebis Garinum Vitalis militem, magistrum Raimondum Philippi jurisperitum et Symonem de Veterivilla domicellum arbitros arbitratores seu amicabiles compositores per ipsas partes ut premissum est electos et per dictum dominum Raimondum de Marsilhaco judicem superiorem *tentacorum*. Sed quod dicta compositio ordinatio et prononciatio semper remaneant in eodem statu et vigore exceptis illis de quibus supra extitit

ordinatum et de quibus in presenti acordio ordinatione translatione et compositione habetur mentio specialis. — Item fuit Stephanus Raymundi. (*Au-dessous de cette ligne est la marque de Raymond, et une feuille de parchemin est cousue à la précédente. — La marque est à cheval sur les deux feuilles de parchemin.*)

Actum acordatum et ordinatum inter dictas partes nominibus quibus supra quod dicta domina Clara et dictus dominus Gerardus ejus maritus non possent nec debeant inquietare in aliquo Gerardum Rochonis burgensem Brive de domo et operatorio sito in dicta villa Brive justa domum quam tenet dicta la Pouseta et domum quam tenet nunc Bartholomeus Gilberti aliter lespasiers ab utraque parte emptis per dictum burgensem a dicto Bernardo de Gimello et dicta domina Guillelma ejus uxore donec de dictis trecentis scutis dicto Bernardo fuerit integraliter satisfactum. Et si cessetur per dictum dominum Gerardum et dictam dominam Claram ejus uxorem in solutione dictorum trecentorum denarium auri ad scutum per dictos terminos quod dictus dominus Gerardus et dicta domina Clara non possent inquietare dictum Bernardum vel ejus uxorem nec dictum burgensem aliquo modo ratione emptorum predictorum. Et in casu in quo fuerit facta solutio dictorum trecentorum denariorum auri ad scutum quod remaneant et competant dicti domino Gerardo et dicte domine Clare ejus uxori actiones et jura que nunc habent in presenti et habebant ante hujusmodi compositionem contradictum Bernardum et dictam Guillelmam ejus uxorem et dictum burgensem et contra quem nunquam alium detentorem et possessorem dictorum venditorum. Et ibidem solvere premissa in dictis terminis dictus dominus Gerardus ut privata persona et nomine quo supra eidem Bernardo quo supra nomine presenti et stipulanti promisit et juravit ad sancta Dei evangelia libro tacto. Item fuit actum accordatum et ordinatum inter dictas partes nominibus quibus supra in presenti accordio et ordinatione quod omnes cause et lites *movere* nunc inter dictas

partes et que occasione premissorum moveri possent cessent et penitus remaneant. Item fuit actum accordatum et ordinatum quod dicte partes quibus supra nominibus stent ordinationi magistrorum Raimondi Philippi et Guidonis la Chapelia jusperitorum super hereditate et bonis que quondam fuerint dicte Almodie la Chapelia et quod aliquod *previditium* pretextu compositionis ordinationis transactionis et accordii hujusmodi eisdem domine Clare et Bernardo nec domine Guillelme ejus uxori nec filie eorumdem heredi instituta ut dictus Bernardus dixit in aliquo non generetur. Et dicti magistri Raimundus et Guido habeant ordinare inter dictas partes de distencionibus quas habent ad invicem de facto et gatgeriis de sancto Bonito quorum ordinationi debent stare. Item fuit actum ordinatum et accordatum in presenti accordio et ordinatione inter dictas partes nominibus quibus supra quod dictus Bernardus de Gimello faciat et procuret cum effectu quod dicta domina Guillelma uxor sua infra proximum instans festum Pasche domini ratificet laudet et approbet hanc presentem compositionem accordium et ordinationem necnon et compositionem et ordinationem factam aliter inter partes dictorum Bernardi domini Guillelme domini Gerardi et domine Clare per prenunciatos dominos Pontium de Revelho licenciatum in legibus Garinum Vitalem militem magistrum Raimundum Philippi jurisperitum et Simonem de Veterivilla domicellum arbitros arbitratores et dominum Raimundum de Marsilhaco licenciatum in legibus judicem majorem seneschalie Petragorensis et Coturcencis superiorem *tentatorem* non obstantem quod dicatur aliter dictam primam compositionem ipsam dominam Guillelmam ratificasse laudasse et approbasse. Et premissa omnia et singula superius ordinata acta composita transacta et accordata dicte partes et quilibet ipsorum nominibus quibus supra et quatenus quamlibet tangit aut tangere poterat quomodo libet in futurum laudaverunt approbaverunt emologaverunt et ratificaverunt et promiserunt una alteri ad invicem mutuis et solemp-

nibus stipulationibus intervementibus hinc inde et me notario publico infrascripto etiam stipulante ex officio pro omnibus quorum interest aut intererit quomodo libet in futurum premissa omnia et singula tenere servare attendere complere et non contra facere vel venire de jure vel de facto aliqua ratione vel causa suis ad sancta Dei evangelia corporaliter prestitis juramentis salvatam et retentam ordinationem et compositionem predictam. Et pro premissis omnibus et singulis in presenti publico instrumento contentis sic tenendis servandis perpetuo et complendis dicte partes et quelibet ipsarum obligaverunt una alteri ordinationem prout quod libet tangit solemnem stipulationem interposita se et omnia bona sua mobilia et immobilia presentia et futura ubicumque existantia et cujus libet ipsorum et ea et se et suos supposuerunt et submiserunt districtui foro coercioni et compulsioni curie nobilis et potentis viri domini seneschalli Petragorensis et Caturcensis qui nunc est et qui pro tempore fuerit pro dicto domino nostro rege et ad premissa et quod libet premissorum voluerunt et petierunt et concesserunt dicte partes et earum quelibet pro se prout qualibet tangit junta premissa et suos ac sua posse et debere cogi et compelli ad integram observantiam et complementum premissorum per dictum dominum seneschallum seu ejus curie et quoscumque alios servientes et officiales regios dicte seneschalie et eorum quemlibet insolidum per captionem venditionem et subtractionem bonorum suorum et cujus libet ipsorum et aliter simpliciter et de plano tanquam pro re judicata cognita et confessata omni exceptione post posita et amota. Renunciantes insuper dicte partes et quelibet ipsarum quatenus quam libet tangit juxta premissa omni exceptioni dali mali fraudis lesionis circumventionis et de uno acto et alio scripto et magis acto et nunc scripto et juridicenti transactionem et compositionem non valere nisi lectis exhibitis et hostensis testibus litteris instrumentis super quibus transactio fuerit facta juridicenti compositionem et transactionem non valere nisi super

hiis super quibus mentio est facta et voluerunt etiam expresse dicte partes quod premissa omnia et singula supra et infrascripta valeant et firmitatem habeant per inde ac si omnis casus legum et canonum hic essent in suo casu positi et specialiter specificati. Renunciantes etiam omnibus privilegiis gratiis auxiliis impetratis vel impetrandis omni juris auxilio canonici et civilis scripto et non scripto edicto et edendo et omnibus exceptionibus allegationibus rationibus et ceteris auxiliis juris et facti loci et patrie que contra contenta in presenti publico instrumento seu aliqua de contentis dici possent quomodo libet vel oppositioni et specialiter juri dicenti generalem renunciationem non valere nisi in contractu precesserit specialis. Ceterum dicte partes et quelibet ipsarum voluerunt et petierunt quod de premissis omnibus et singulis fiant duo publica instrumenta sive plura; unum pro qualibet partium predictarum sive plura unius et ejusdem tenoris per me notarium regium publicum infrascriptum que possent, dictari corrigi refici et emendari semel et pluries producta in inditio vel non producta addendo vel substraendo clausulas cautelas et firmitates quascumque totiens et quousque premissa plenam et indubiam obtineant roboris firmitatem ad consilium dictamen et intellectum cujus libet sapientis facti tamen substantia non mutata.

Quod fuit eisdem concessum per me notarium regium publicum infrascriptum prout licite poteram et debebam et istud presens publicum instrumentum est pro parte dicti domini Geraldii de Rupeforti militis et domine Clare ejus uxoris. Acta vero fuerunt hec in villa Brive, anno die mense et regnante quibus supra, presentibus venerabilibus et magne discretionis honoris et sciencie viris dominis Raimundo de Marsilhaco dicti domini nostri regis clerico licenciato in legibus iudice majore senescallie Petragorincis et Caturcincis predicto nostro rege, Guidone de Clergotio licenciato etiam in legibus, magistro Raymundo Philippi jurisperito magistro Gerardo de Mar-

terco notario regio, Symone de Vetervilla domicello, et Petro Raynaldi burgence dicte ville Brive, testibus ad premissa vocatis specialiter et rogatis. Et me Stephano Raymundi clerico de Beynaco Lemovicencis diocesi auctoritate regia notario publico qui predictis compositioni transactioni ordinationi acordio laudationi approbationi emologationi ratificationi promissioni *juramentori* prestationi obligationi sub missioni et nenunciationi et omnibus aliis universis et singulis predictis dum dicerentur et fierent prout supra scribuntur sub anno die mense loco et regnante quibus supra una cum prenominatis testibus presentibus interfui ea vidi et audivi inquisivi et recepi stipulatus fui manu propria scripsi et in hanc formam publicam redeg i signo que meo quo utor in hujus modo officio signavi requisitus et rogatus in fidem et testimonium premissorum. Sequitur tenor dicte procurationis de qua supra fit mentio in hunc modum.

In domine domini amen. Noverint universi et singuli hoc presens publicum instrumentum inspecturi quod, die Sabbati ante festum beati Georgii anno domini millesimo trecentesimo quinquagesimo nono regnante serenissimo principe domino Johanne Dei gratia Francorum rege in presentia mei notarii et testium subscriptorum personaliter constituta nobilis domina Clara de Novovico aliter de Champies uxor nobilis viri Geraldii de Ruppeforti domini de Sancto Martiale gratis scienter et expresse ut asseruit fecit constituit et ordinavit procuratores suos certos veros indubitatos generales et speciales ac negotiorum suorum gestores videlicet : nobilem virum Geraldum de Ruppeforti virum suum predictum, dominum Jordanum Vigerii, Symonem de Veterivilla domicellum, dominum Stephanum Chassanh presbyterum et eorum quemlibet insolidum ita quod non sit melior conditio occupantium sed quod per unum ipsorum procuratorum suorum inceptum fuerit per alterum ipsorum prosequi mediare valeat et fuerint videlicet ad vendendum alienandum transferendum pasciendum transigendum sol-

vendum et quittandum de bonis et rebus suis mobilibus et immobilibus dotalibus et parafernaliibus et de his que predictos procuratores suos vel eorum quemlibet de predictis bonis et rebus vendere seu alienare contingerit pretium recipiendum et de dicto pretio solvendum et quittandum litteras infra et quecumque intactamenta transactionis seu pure venditionis cuilibet emptori de premissis coram quocumque notario publico vel jurato Stephanus Remundi.

(Ici une feuille de parchemin est cousue à la précédente, et le notaire Raymond a apposé sa marque à cheval sur les deux pour justifier la liaison et empêcher dans la suite toute substitution frauduleuse.)

Curiarum ominorum sub quorum jurisdictione predictæ res existunt concedendum in forma meliori defendendumque dictis emptoribus et cuilibet eorundem per quos emere contingerit de premissis in iudicio et extra iudicium ab omni homine et persona sasina impedimento et amparamento quocumque et de omni evictioni universali et particulari bona dicte constituentis pro premissis et infrascriptis tam dotalitia quam parafernalia guarentiendum obligandum debita sua census et redditus suos et omnia alia et singula jura et deneria sua pretendum levandum recuperandum et arreradgia eorundem et de levatis et recuperatis solvendum et quittandum litteras acto seu instrumento quittance sub quocumque sigillo autentico concedendum compustandum et finale computum recipiendum et nomine ipsius constituentis quascumque obligationem et quecumque incartamenta a personis quarum intererit recipiendum unum vel plures procuratores loco sui substituendum et substitutum si fuerit necesse revocandum componendum compromitendum compromissa que et finem et transactionem faciendum. Quibus procuratoribus suis et substitutis et cuilibet ipsorum insolidum dedit dicta constituens plenam et liberam potestatem et mandatum speciale premissa faciendum necnon omnia alia universa et singula que in premissis et circa pre-

missa necessaria fuerint seu etiam oportuna et que ipsa-
met nobilis constituens faceret et facere posset et deberet
si in premissis personaliter presens esset etiam si talia
sint que mandatum exigerit speciale ratum gratum stabile
atque firmum habens et perpetua habitura promittans
dicta nobilis constituens quicquid per dictos procuratores
suos aut substitutos ab ipsis et eorum quemlibet inso-
lidum actum veuditum alienatum transactum solutum et
quittatum fuerit seu aliter quomodolibet expeditum et
promisit dicta nobilis constituens sub obligatione et spe-
ciali hypothequa omnium et singulorum bonorum suorum
mobiliium et immobiliium dotalitiorum atque parafrena-
lium mihi notario subscripto, pro omnibus quorum inte-
rest vel poterit interesse et pro dictis suis procuratoribus
aut substitutis ab ipsis et quolibet ipsorum, stipulanti
rem ratam haberi iudicio *ciso* et iudicatum solvi cum
suis clausulis universis relevans dicta constituens sub
obligatione et hypothequa predictis dictos procuratores suos
et substitutos ab ipsis et quemlibet ipsorum in solidum
ab omni honore satisfaciendi et hec omnia singula et pre-
missa significavit et significare voluit dicta nobilis cons-
tituens omnibus quorum interest vel poterit interesse per
hoc presens publicum instrumentum quod actum fuit et
concessum apud Sanctum Martialem anno die et regnante
quibus supra, presentibus Bernardo de Rupeforti domi-
cello, Gerardo de Salves clerico testibus ad hoc vocatis
et me Johanne Bergerii clerico auctoritate regia publico
notario qui premissis vocatus presens fui ea recepi et
scripsi et in hanc formam publicam redegi signo que
meo solito signavi requisitus Constat mihi de interlinearis
superius factis in illis dictionibus et substitutis ab ipsis.
Ego vero Stephanus Raymundi clericus notarius regius
predictus ruras superius in presenti publico instrumento
per me factas in dicto ne ubi dicitur universi sub signo
meo approbo.

CARTULAIRE

DE

l'Abbaye bénédictine Saint-Martin de Tulle

EN LIMOUSIN

PUBLIÉ PAR

JEAN-BAPTISTE CHAMPEVAL

(Suite. — Voir t. XIII, p. 447.)

322. DONA DE VALLETA.

Sans date. 29 décembre (1060 à 1084).

Notum sit.. quod ego Wilelmus de Tornamira cedo
Deo et S^o Martino Tutellensi, annuentibus filiis meis :
Geraldo et Rigaldo, et fratre meo Petro de Tornamira,
et Petro nepote, villam meam (1) de *Valleta* in qua sunt

(1) Texte du cahier A seul, jusqu'au n° 327. — La Valette, commune du Lonzac, qui devint prévôté, membre de Tulle.

Un vieux titre en papier de nos archives et qui a tous les caractères d'un original portant la signature réelle plutôt qu'en *fac-simile* du doyen de Tulle de La Tour, porte ce qui suit :

« Il résulte des crononiques (*sic*) de leglise Saict Martin quatedralle de Tulle, en un liuvre manuscrit en parchemin a lantique

quinque mansi, et una bordaria cum decimo et proferentio et cum omnibus ad ipsam pertinentibus, ad edificandam inibi ecclesiam. Et absolvimus omnes fevales nostros ut dent et vendant S^o Martino... Factum in mense decembrio in crastino S.S. innocentium, Philippo rege, Frudino abbate, testibus Petro monacho de Tornamira patre suo, Ugone de Rofiniaco monacho, Geraldo de Vall monacho et ceteris fratribus in quorum capitulo id actum

qui a este tousiours sens reproche (*allusion à Uzerche*), et lequell en diversses cours de parlement du rouyaume, a fait foy, sens (sans) contreverce et a est (*sic*) resceu pour preuve indubitabille, en tous les litiges qui se sont emeus touchent les donations faites a la dicte eglise, et autres choses qui la consernent, et ses officiers, — quelle a esté jadis un monastaire tres ansien, dount l'institution est de saict Martin, memo, que il florissoit sur la fin du 3^e siècle, apres la naiscence de Jesus Christ et que il feut (fut) pour sa sainteté de vie esvesque de Tours et quiceluy monastaire estant grandement, renommé pour l'exacte observation de la discipline reguliere, que plusieurs esvesques, cardineaux, et papes en estant tirés comme dune pepiniere de pieté, ou les roys de France, despanie et dangleterre, divers princess, ducs, comtes, et seigneurs, contribuent de leurs biens avec autent de privileges et immunités, qui leur en aporloit. Baucoup des personnes dinlustre naiscence, et de tres grend merite, tachoient de y mestre des enfans, et dy entrer eux memes apres le consentement ou déces de leurs fames, pour y faire leur veux de religion, et y servir à Dieu le reste de leurs jours; comme fit entre autres heaut et puissent seigneur *Pierre de Tornamire*, lequell en lan de l'incarnation de Nostre Seigneur mile septente et sept (1077) feut fait moine, audit monastaire Saict Martin de Tulle et du consentement de mesieurs ces trois fils, rigeaut, Gilhaume, et Pierre, il dona, a perpetuite le village de Monts ou Montel, avec huict receances (demeures) et onze meteries, en justice, heaute, moyene, basse et de plus quatre meteries au lieu apaille (appelé) le Bosquet, avec le vilage de Payrefiche, en quatre meteries et le vilage de Chaptaur, dens la paroisse de Saict Pol, diocesce dudit Tulle, se qui est pocédé, apresant, par monsieur de Naves (*il veut dire le prévôt de Naves*), comme grend scelarien, de la dicte esglise quatedralle, yceluy Pierre de Tornamire feut après, sa profession, eleu par le chapitre, et religieux dudit monastaire de Tulle, prieur, dautoy (Toy-Viam), dependant dudit monastaire, comme il est apresant de la collaction, deu seigneur, esvesque, qui tient le lieu du jadis abé, et le dit prioré, feut fondé par un comte de la Marche, audit monastaire, et coste (conste, apparait) par divers actes inserés dens ledit m^e, que le susdit fraire Pierre de Tornamire posceda lounge temps, yceluy pryoré, dAutoy.

Il se trouve ausy dens les memes chronyques, et manuscrits,

est; de laicis vero Eustorgio de Salern et Petro nepotibus suis; Raimundo Bernardi, Petro de Casarenc.

323. *Sans date. Ut supra.*

Primus igitur ex fevalibus Petrus de Braciac dimisit quod ibi habebat.

Post hunc Marbodius de Braciac consanguineus dicti Rigaldi. Testibus Frudino abbate, Eustorgio Mesclaioc.

divers monumens, pour la meme meson de Tornamire comme quoy Hestiene de Tornamire, segnieur de Pierrebuiere, et puisné dudit fraire Pierre, donna en faveur disceluy, audit monastaire de Saint Martin, certains villages, et bois, dens la paroisse de Chanhoulives, qui sont asture (à cette heure) poscedés par le prevot de la Valette, dépendent de lesglise cathedrale, et ceste donation est de l'an mille nonente un (1091).

Que Aldenodis fame, a Gereaut de Saict Michel, et fille dudit fraire Pierre de Tornamire, dona, en faveur de son paire au dit monastaire, le village de Maleyre, paroisse de Marsilhac (*Crotzille*), l'an mille huictente et six (1086); il est a present posédé par le prevot de Clergous, dependant de la dicte eglise cathedrale.

Que Redolphe de Teyllet, et sa fame, Alys, donnaient à Dieu, et aux Saints, Martin et Clair, et monastaire de Tulle, quend ils mirent moyne leur fils, Pierre, lan mille nonente neuf (1099); la quarte, partie de lesglise de Saint Pol, cest a dire les dimes qui estoient pour lors quasy tous infeodés, à la noblesse, qui avoit asisté Charles Marthel, à daiffaire, les Sarrasins, en la plaine de Tours, laquelle, quarte, partie, Rygal de Tornamire, fils ayné de fraire (*religieux*) Pierre, avoit doné, à sa fille Constance, quend il la maria à Godofroye de Curemonte, et le meme Godofroye lavoit donné a sa fille, Alys, la mariant, au dit Rodolphe, de Teyllet (*probablement de la seigneurie de Teilhet près Curemonte et Sionniac*), qui la réunit au dit monastaire.

Et que Pierre de Tornamire, dernier fils de fraire Pierre, tent de fois chanté, dens nous distes (*nos dites*) cronyques, voulent faire le voyage de Gerusalem, donna à Saict Martin de Tulle, et a son monastaire, pour le salut de son ame et de tous les siens, feut, (savoir) ou que il demurat, ou que il revint, vescu, ou moureut, le bourc d'Espaniac, dens le present diocesc maintenant, avec les deux esglises de Nostre Dame, et de Saict Gervais et Saict Protais, cest a dire les dimes donés a luy, ou a ses autheurs, comme nous avons dit si dessus, et les rentes ausy, avec toute justice, heaute, moyene et basse, à quoy il fait soubscrire sa fame, ses enfans, ses fraires et neveux, et promestre au subdit paire, fraire Pierre moyne et pryeur dautoy, ne venir james (*jamaïs*) contre, et ne rechercher rien es choses donées, se quil nount ausy james (*ce qu'ils n'ont aussi jamais*) fait, et le monastaire de Tulle en a toujours jouy paysiblement comme fait a present le chambrier

324. *Sans date. Ut supra.*

Ego Archambaldus de Bochiaco et Raimundus nepos meus absolvimus S^o Martino quicquid habemus in villâ de *Valetâ*.

Item Guido Travers et Geraldus filius meus damus... Signum Ademari de Soliaco. S. Rainaldi de Gresas.

Rigaldus del Lairitz filius Petri et fratres sui Galterius, Petrus atque Raimundus; Geraldus atque Boso dimiserunt fevum quod habebant in dictâ villâ de *Valetâ*.

Item Willelmus filius Guillabaldi del Lairitz et Petrus

disceluy auquel la pryoré despaniac est uny pour son office, et que de plus le dit Pierre fils, antreprenant son voyage en Gerusalem, et layssent sa fame encainte vouleut par testament que si elle acouchoit dun enfant malle, que il feut donné à Saict Martin de Tulle pour estre moine à son dit monastaire, luy balient, avec son dit enfant le village de Poumeyrol; que si elle nachoucoit dun malle, et quelle vouleut estre religieuse, ou quelque autre de ses enfans, il donne a ses fins le meme village. A ce testament, furent presens Pierre de Tournamire paire et moyne, ses riere (arrière) filie et fils du taistateur et donateur, Guillaume de Tornamire, fraire disceluy et ses enfans, Pierre leur neveu, Rodolphe de Toyllet, et Guillaume son fils, et Pierre de Fontanges, lan de lincarnation de nostre segnieur mille cent neuf (1109).

(Signé) DE LA TOUR doyen de lesglise cathedralle de Tulle, pour avoir reculy les subsdites chronyques de la dicte esglise, conteneues en un vieux manuscrit, en parchemin, digne de foy, et avoir déliuvré le dit requeulh à noble Joan de Pesteles, esquier, segnieur a present dudit Tournamire, et du Rieu, ce 25 setembre 1638.

Tout ce dessus est escrit en latin, dens le l un?...al? (*ici un trou d'usure par le pli*) chapitre de Tulle et comence, DONOUM PETRUS DE TORNAMIRE.

Au dos est écrit de la même main : Don que le segnieur de Tornamire fit à labaye Saict Martin de Tulle presentement erigé en eveche, 1077 et 1086, et l'an 1089 et l'an 1109.

Puis d'autre main et encre fraiche : Ce manuscrit est ecrit de la main de Claude de Pestels, seigneur de Violore (Auriac), fils de Jean de Pestels, seigneur de Tournemire; certifié par moy, François Claude de Pestels, seigneur du dit Violore et de la Majorie (Altillac), petit-fils du dit Claude de Pestels, le 21 juillet 1791. — Pas de signature; mais nos autres notes sur les Pestels rendent très acceptables tous ces détails, et Claude susdit fit hommage au vicomte de Turenne vers 1652, et vivait donc au temps de l'historien de Tulle Bertrand de La Tour, qui en mourut doyen en 1646 (Baluze, m^e 250). Nadaud n'a que quelques lignes sur les Pestels. Nous avons fourni leurs sceaux à la *Sigillographie* de MM. de Bosredon et Rupin.

Guillelmus fratres, et Bernardus et Stephanus fratres sui dederunt fevum suum ibidem.

Et ego Petrus de Fraissininas et fratres mei Rigaldus, Stephanus et Petrus similiter absolvimus.

325. *Sans date. 1084 à 1091.*

Archambaldus de Bochiac dimiserat S. Martino id quod in eâdem villâ habebat, sed nepotes ejus Aimericus Durnais, et Stephanus Durnais et Galterius fratres, violenter invaserunt quod ipse dederat..

Tandem solverunt quod ibi requirebant, acceptis xv solidis, et dederunt fidejussores : Petrum de Tutela et Geraldum Malros.. testibus domno Gausberto abbate... et Petro Bernardi de Malamort.

326. *2 janvier 1116.*

Gerardus de Olonziaco judex dedit quod habebat a *La Valeta*, de consilio senioris sui Petri et Willelmi del Lairitz. Actum anno MCXVI, indictione IX, 4 nonas januarii, lunâ xxv, Ludovico rege, Eustorgio episcopo, abbate Ebolo. Testes sunt Petrus de Olonziaco filius ipsius Geraldî, Gauterius de Boissâ de Trainiaco, Ugo Fulcherius de Olonzaco (1)...

327. DONUM GUIDONIS DE BRACCIACO.

26 décembre 1116.

Hoc est donum quod fecit Wido de Bracciacio Deo et

(1) Quelques mots sur les chartes 322 à 327. — Quant à ces Tournemire de Pierrebuffière, probablement distincts de ceux originaires d'Auvergne, et qui devaient cette appellation à un sobriquet ou nom de guerre *tourne-face*, conférez nos chartes 43, 74, 79 et 266. — Souillac, probablement Aymar I^{er} ou le II^e des Souillac-Montmége, non loin de Grèzes. — Les du Leyris, du fief de leur nom, commune de Chamberet. — Ces Brassac venaient peut-être de l'ancienne vicomté de Brassac (commune de Montvalent). — Freysselines, nom tiré plutôt du village homonyme, commune de Chaumeil, que de la paroisse de Fresselines (Creuse), parochia de Fraexeninis, dès 1163. [Fonds Bosvieux.] Aucun des deux ne passe pour avoir fourni une famille importante ainsi désignée.

S. Martino in manu domni Ebali abbatis de *bordaria Bergi de la Valeta*, et autorizavit donum quod ipse et Petrus frater suus fecerant de manso ubi ecclesia œdificata est, et totum quod in ipsâ villâ justé vel injusté requirere poterant. Et propter hoc Gausbertus de Plas monachus, qui ipsam obedientiam tenebat, dedit eidem Widoni XII nummos. Factum est hoc donum anno ab incarnatione Domini MCXVI indictione VIII. 7^o kalendas januarii, feria III, lunâ xviii in crastino natalis Domini, die videlicet Sancti Stephani, ante ostium ecclesiæ S. Mariæ quæ est in clauastro apud Tutelam, regnante Ludovico rege, præsidente in Lemovicensi sede domno Eustorgio episcopo. Hujus rei sunt testes Gauzbertus de Plas monachus, Petrus Vicarius monachus, Stephanus de Rocha monachus, Stephanus Cautardus monachus, Rainaldus monachus; laici autem Rotbertus de Caunaco judex, Stephanus de Sepolit diaconus de Camairac (1).

328. *Sans date. 1086 à 1096.*

Sciant omnes quod Gerardus Torenès et frater suus Andreas dederunt quicquid habebant a *La Valeta*, tali conventu ut honorificé sepelirentur apud Tutelam, et promiserunt quod Petrus frater suus auctorizaret... Factum Gausberto abbate, Ugbaldo episcopo, Philippo rege (2).

329. *Sans date. 1077 (3).*

Ego Petrus de Tornamira futuram metuens discussio-

(1) Sources, cahier A, où on lit seulement : Dedit bordariam a La Valeta et firmavit donum quod, etc.. antea fecerant. — Cahier B portant Bergi, et non Becci, mais cessant à episcopo. — Baluze, m^o 252, ajoute le texte à partir de hujus rei, et écrit Guio pour Wido, et Becoi pour Becci de l'édition Baluze, *Hist. Tutel.*, col. 467. Voyez-y aussi, page 118, ses explications pour la chapelle capitulaire. — Bréquigny. — Identifiez toujours avec La Valette du Lonzac, dont cette borderie fut donc une partition, qu'on nous passe le mot, plus expressif que portion.

(2) Manuscrit A seulement.

(3) Idem. — Voyez la note du n^o 322, relative au Mont, à Pierrefitte — et au Bousquet qui devint prieuré : ces deux derniers lieux situés en la paroisse de Saint-Paul, canton de La Roche-Canillac. — Rageaud, seigneurie, commune de Saint-Bonnet-Avalouse.

nem, secularem relinquens miliciam, salutis habitum sumo... me ergo et ea quæ Dominus michi subdidit, eius subjicio dominatui et beati Martini. Primo itaque cedo Deo et S. Martino octo mansos cum omnibus pertinentiis...

Item...

Item....

Et filii mei Rigaldus et Wilelmus spoponderunt fides suas et hoc donum super altare posuerunt; testibus Raimundo Bernardo, et Geraldo de Regaut et Stephanum de Sancti Pauli, et Rainaldum Donarellum.

330. *Sans date. 1092 à 1111 (v. 1100).*

Notum sit... quod Andreas et Petrus Torenx, et Bernardus Pertus maritus sororis eorem, dederunt vitiziam quam habebant in fraustos ville *del Mon*, pro sepulturâ fratris sui Geraldi. In manu Willelmi abbatis (1).

331. *Sans date. Février 997 à 1031.*

Sciant quod Odolricus del Bosquet clericus et miles dedit S. Martino duos capmansos in villâ *Parnavas*; item in villâ *Cassanicas*.. et in *Cadaliaco*.. tali ratione ut Raynaldus nepos meus quandiu vixerit teneat. Pars etiam Witardi fratris mei sit S. Martino. Item do.. allodum de *Captauro* et de *Petrafit*a, Rainaldo nepoti meo et sorori suæ remaneat, et si non habeant filios legitimos sit S^o Martino. Item *ecclesiam de Tutela S. Juliani* dimitto S. Martino. Factum est hoc mense febroario, Rotberto rege. Signum Odolrici clerici et militis. S. Rainaldi nepotis sui. S. Bernardi Vicarii (2).

(1) Cahier A. — Peut-être le hameau du Mont, 6 habit. (Chamboulive), ou mieux le village du Mont (Saint-Jal).

(2) Cahier A, unique. — Le Bousquet, Pierrefitte et Chataur, commune de Saint-Paul. — En 1444 l'hospitium, ailleurs dit turris de Bosqueto, prieuré, dépendait du cellerier de Tulle, lequel, en 1668, est reconnu comme ayant 3) setiers seigle sur Chataur-Vieux et 40 sur le village de Chataur-Jeune (Saint-Paul). — Chaliac, de Chamboulive, bien préférable à Chadaliac, de Beynat. Le reste nous échappe; nous n'avons pas encore noté la forme *Chassanges*.

332. *Sans date. 1073 à 1086.*

Notum sit... quod ego Stephanus de Pomorogio de Petrabufferia cedo S. Martino tertiam partem census mansi de *La Cumba* in allodo de *Monte*, de consilio Petri de Tornamira senioris mei.. Factum donum Philippo rege. Widone episcopo. S... S. Geraldî Torenc et Andree fratris ejus (1).

333. *Sans date. Septembre (v. 1030).*

Golferius Gelada et uxor mea Ema et filius meus Ugo, venditionem facimus alicui homini nomine Petrum abbatem laicum.. de rebus nostris sci[licet].... Facta carta in mense septembrio, Rotherto rege. Signum Golferii Gelada et uxoris suæ Emæ, et Ugone filio suo. S. Ebali vicecomitis. S. Eboli de Terrazo. S. Gausberti. S. Rainaldi. S. Fulcherii (2).

334. DONUM PETRI, ABBATIS LAICI.

Sans date (v. 1030).

Hoc est donum quod fecit Petrus abbas laicus, frater Donadei de Masmouri, Deo et Sancto Martino et monachis Tutelensibus de hæreditate quod emit de Golferio Gelada ad ecclesiam quæ dicitur Camboliva et de manso de *Ajaciaco* (3), qui est in parrechiâ S. Martini de *Albuciaco*.

(1) Cah. A. — Conférez n° 328. — La Haute-Vienne a eu des Pontroi à Saint-Paul d'Eyjaux (*Nobil. Nadaud*). Vicq a un village de ce nom. — Le Mont de Saint-Jal?

(2) Cahier A. — Conférez 334, 335. — Le Haut-Limousin a eu, croyons-nous, un village de Vau-Gelado (vallée gelée).

(3) Baluze, *Hist. Tutel.*, col. 409; et voyez sa page 93 où il soupçonne cet abbé laïque de Tulle d'avoir été nommé grâce au vicomte de Comborn. — Bréquigny et Baluze mettent cet acte et le suivant sous une même date de mai, sans quantième. — Nos cahiers A et B s'arrêtent à Camboliva. — Manuscrit Baluze 252. — Conf. n° 194. — Jassat, village de 40 habitants, commune d'Albussac, où est encore aussi le village de Marmaury ou Malmoury, contigu à Jassat. Tulle eut des biens en cette paroisse jusqu'à la Révolution.

335. DONUM GOLFERII GELADA.

Sans date. Mai (v. 1030).

Igitur ego in Dei nomine Golferius Gelada (1) cedo Deo et S^o Martino mansum meum qui est in pago Lemovicino, in VICARIA CAMBOLIVENSE, in villâ quæ dicitur *Fagia*, cum duabus bordariis ubi Stephanus et Bernardus faber et Constabilis visi sunt manere, cum pratis, silvis, campis, cum omnibus adjacentiis quæ ad ipsam terram pertinent : et in ipso loco illam terram quam vendidi Petro abbati laico, videlicet mansos duos et novem bordarias cum omnibus quæ ad ipsas pertinent, totum et ab integro dimitto Deo ac S. Martino. Unde accepi pretium de monachis S. Martini quod inter me et illis bene complacuit, scilicet sexaginta solidos, eâ scilicet ratione ut ab hodiernâ die supradicti monachi potestatem habeant tenendi, vendendi, dandi, atque omnia juxta voluntatem suam faciendi. Sane si quis, ego, immutatâ voluntate, aut ullus ex hæredibus vel propinquis, contra hanc cessionem ullam calumniam inferre præsumserit, quod petit non vindicet, sed insuper componat ad supradictos monachos auri libras decem, argenti pondera sex, et cessio ista firma et stabilis permaneat omni tempore cum stipulatione subnixâ.

Facta est cessio ista in mense madio, regnante Rotherto rege. Signum Golferii Gelada, qui cessionem istam fieri vel firmare rogavit. S. Ebali vicecomitis. S. filiorum suorum : Willelmi vicecomitis *et* Archambaldi vicecomitis. S. Guidonis. S. Arcambaldi de Tutela. S. Ademari de Tutela.

336. *Du 6 au 13 janvier 1108.*

Sciant... quod Wilelmus Jordani requirebat illam laxam quam olim feceret Golferius Gelada de tribus mansibus

(1) Sources : Baluze, manuscrit 252, complétant le lambeau édité col. 49, *Hist. Tutel.* Nos cahiers n'en sont qu'une analyse en mêmes termes. — La Fage (Pierrefitte), 27 habit., autrefois divisée en Fage soubrane et soutrane.

in villâ de *Cambolivâ*, quam laxam auctorizaverant pater et mater ejus et Petrus Jordani frater illius, quod ipse non cognoscebat... Nunc igitur ipse dat et absolvit, et dominus Wilelmus pro hoc facit ei dare xxx solidos. Factum hoc anno MCVIII in octavis epiphaniæ, Philippo rege, Eustorgio episcopo. Testibus... Petro de Calnaco, Raimundo Donarell, Hugone de Brolio qui erant cum ipso Wilelmo Jordani (1)..

337. DONUM EMMÆ.

1119.

Sciant... quia Emma que fuit uxor Rotgerii de Corpso, et postea Hugonis de La Garda, que fuit filia Aimoini Bernardi de Tutela, ad obitum suum dedit pro suâ sepulturâ mansum de *Cassanias*.. Factum donum anno MCXVIII. Ludovico rege, Eustorgio episcopo; testibus : Elia de Tutela consobrino ipsius domine, et Hugone de La Garda marito ejus, Petro Curta Brachia, Petro de Vall, Rainaldo Rotberti, Petro Odoni, Bernardo Gauterii de Barro, Geraldo Rotgerii, Archambaldo Rotgerii (2)....

338. 1110.

Sciant.. quod Ademarus de Tutela filius Petri de Tutela, in infirmitate quâ defunctus est, dedit S. Martino mansum *del Cireis*, in parochia de Camboliva... Actum anno MCX. Ludovico rege, Willelmo abbate (3).

(1) Manuscrit A. — Un ruisseau affluent de la Vimbelle, et qui naît entre Beaumont et *Chamboulive*, porte le nom de Jourdanelle.

(2) Manuscrit A. — Nous ne doutons guère qu'il ne s'agisse de Chassagnes, 26 âmes (*Chamboulive*). Pour les autres personnages nous les placerions, Lagarde à Lagarde, canton de Tulle, Courtebrage vers le même point, Robert près Saint-Jal, et Val à Enval de Saint-Jal ou de Lagarde, car il n'y a pas ici *La Val*, mais Val, en quelque sorte au masculin.

(3) Cahier A seul. — En 1785, nous retrouvons dans les vieux papiers de M. Valette le tènement du *Serieys*, paroisse de *Chamboulive*, près le *Chassaing*, qui existe.

339. *Novembre 929.*

Ego Adalradus, et germanus meus Adalelmus, et uxor ejus Eimildis, vendicionem facimus ad aliquem hominem domno Aimone abbati S. Martini Tutellensis mansum nostrum in *vicaria Cambolivensi*... Facta venditio in mense novembrio anno VII. Rodulfi regis.. Signum venditorum.. S. Aiconi. S. Gibradi. S. Ingelvini. S. Rotgerii. S. Danielis. S. David. S. Donadei. Eidoardi. S. Isarni. Signum Stephani (1).

340. DONUM BEATRICIS DE CAMBOLIVA.

Sans date (x^e ou xi^e siècle).

Ego in Dei nomine Beatrix, fœmina comtoressa de Camboliva, quæ fui amita Bernardi de Terrazo pro me et pro filio meo Johanne, cedo Deo et S. Martino unum mansum de *Via* (2) ubi stat Bernardus et Damildis et Donadeus filius suus et Resticia, et alium mansum de *Castanet* ubi Mainardus est visus manere, et in *Dinac* alium mansum ubi Stephanus est visus manere, et in ipso loco alium mansum ubi Stephana et Durannus visi sunt manere. Et debet unusquisque denarios decem de aosga et sex de vinada et octo de calendar et duos de popada et unam gallinam et septem sextarios de civada gotga combles e calcatos et explectum totum. Hoc tamen

(1) Manuscrit A.

(2) Manuscrit 252 de Baluze et cahiers A et B. Le hameau de Font-à-la-Vie, mansus de Fonte de Via, 1500, à la sortie de Chamboulive, permet d'y affirmer la présence du mas de la Vie. Probablement Le Chastanet de Saint-Jal, jusqu'à découverte d'un autre plus rapproché. Dignac (jadis le-Pauvre), 90 habitants, commune de Chamboulive. Aosga n'est pas dans Du Cange, serait-ce l'équivalent en argent de la redevance antérieure d'une oie (*auga pro auca*)? Calendar doit être le cadeau de Noël, encore nommé *calendaù* en provençal. Du Cange conjecture que popada est un gâteau. Nous avons bien trouvé des redevances seigneuriales de *pompe* (pain d'œuf), pascalle, à Gimel, mais ici nous traduirions poupée de chanvre, quenouillée. Gotga, avoine grosse? — Conférez 231, 235.

sciendum est quia in uno ex istis mansis habet iudex
duodecim denarios de jutziâ et debet habere de Sancto
Martino.

(*A suivre.*)

ESSAI

SUR

LE POUVOIR DE L'ARGENT

au point de vue de l'honoraire des messes

I

Avant de commencer notre petit travail sur le pouvoir de l'argent selon l'honoraire des messes à travers les siècles, il paraît convenable d'entrer dans quelques détails sur la valeur des monnaies. Nous ne remonterons point jusqu'au déluge, comme Garraut, Grimaudet et Boutteroue. Dans son *Traité des Monoyes*, Boizard s'exprime ainsi à leur occasion :

« Il y a quelques Autheurs qui prétendent qu'après le déluge, Noë ayant assemblé tous ses descendants pour le partage de toute la terre, et leur ayant proposé l'usage des mesures, des poids et de la Monoye, il leur enseigna aussi les moyens de les fabriquer, et les métaux qu'ils devoient choisir à cet effet; qu'après leur separation, les Chefs de famille qui avoient pris des originaux, des poids, des mesures et des Monoyes pour leur servir de modeles, porterent cette invention dans les Païs qui leur echeurent en partage; qu'elle fut d'abord en usage parmy les Peuples d'Armenie; qu'elle passa ensuite dans tout le reste de l'Asie,

et qu'elle fut receuë dans toutes les parties du monde. — J'ignore d'où ces Autheurs ont tiré ce qu'ils en ont dit; car encore qu'il y ait grande apparence que la Monoye fût rétablie peu de temps après le deluge, l'Ecriture Sainte n'en parle néanmoins qu'environ l'an du monde 2110, lorsqu'elle fait mention des mille pieces d'argent données par Abimeleck à Abraham, pour avoir un voile à Sara qui lui couvrit le visage. »

Après avoir fait cette citation à titre de simple curiosité, nous passerons à nos temps modernes.

Sous Hugues Capet l'abbaye de Tours frappa une monnaie, d'où le nom de tournois; elle était la plus répandue. La monnaie parisis semble remonter à Philippe I^{er}. 15 deniers tournois égalaient un sou parisis, qui n'était pourtant que de 12 deniers. Le sou était alors une monnaie de compte, car les monnaies en circulation dès le commencement de la 3^{me} race, comme celles des grands feudataires, furent le denier et l'obole (1). Du temps de Philippe I^{er}, le marc remplaça la livre entre 1070 et 1090. Mais chaque province eut son marc,

(1) Voici ce qui donne une certaine idée de la grande valeur des monnaies dans les temps anciens : la livre d'argent, monnaie de compte, égalait 20 sous (il y a eu des pièces espagnoles valant 20 sous et fort répandues en France); le sou était divisé en 12 deniers, et le denier en 2 oboles ou mailles. La pite ou pougeoise, frappée à Poitiers, ne valait même qu'un quart de denier. — De nos jours, les pauvres ne veulent pas de pièces de deux centimes; de sorte qu'en réalité il n'y a plus de valeur au-dessous de cinq centimes. On aurait pu conserver une valeur moindre si, malgré le système décimal, on avait frappé des pièces de deux centimes et demi. — Notons en passant que le fameux Barrême, mort en 1703, dans le *Livre des comptes-faits ou tarif general des monoyes*, commence par un demi-denier.

qui égalait les deux tiers de la livre. Celui de Paris pesait 4,608 grains. Saint Louis fit frapper les premières pièces d'or. Les Francs avaient émis des sous d'or, par imitation des Romains. On a vu aussi en France des sous d'argent qui valaient, sous Charlemagne, 12 deniers, et qui, au pouvoir actuel de l'argent, équivaudraient à 36 francs. Les monnaies ayant subi des altérations, le sou diminua graduellement de valeur, au point de n'avoir plus que celle du billon. Il y eut, quant au sou, une certaine confusion, chaque province ayant le sien.

Le sou d'or avait cessé du temps de Philippe II; vinrent alors les angelots, les florins, etc.

Boizard explique ce qu'était la monnaie réelle ou effective et celle qui était imaginaire ou de compte. Il s'exprime ainsi pour cette dernière :

« L'imaginaire ou de compte a été inventée pour la facilité du Commerce, comme étoit la manière ancienne de compter par *parisis* ou *tournois*, ou par *écus d'or sol*, ou bien celle qui a été observée depuis l'Ordonnance de l'année 1667. de compter par deniers, sols et livres..... Il faut rapporter à ce sujet l'Ordonnance de Philippe-le-Bel du mois de juillet 1313. par laquelle il est justifié que les Contracts qui avoient été faits jusqu'à lors, portaient que les paiements avoient été faits à marcs d'or ou d'argent, et même les peines étoient réglées à marcs d'argent, « mais ce Roy fit defenses » à tous de ne faire achapts et paiements de marchandises ou aucuns Contracts, sinon à sols et » livres tournois, et au parisis, et enjoignit que

» de tous métiers fussent élus deux bons Pru-
» d'hommes, qui fissent jurer à tous ceux du mé-
» tier l'observation de cette Ordonnance. » Elle fut
depuis confirmée par celles des années 1343. et
1347. Mais Henry III ayant ordonné, par Edit du
mois de Septembre 1577. que tous les comptes
seroient faits par écus d'or sol qu'il évalua à 60
sols piece, et que tous Actes et Contracts seroient
faits, dressez et conçeus en écus d'or sol, lesquels
neanmoins pourroient estre payez en toutes sortes
d'especes d'argent et de billon ayant cours. Cet
Edit ne fut executé que jusqu'au mois de sep-
tembre 1602, à cause des grands inconvenients
« qui en étoient arrivez, *qui obligerent Henry IV*
» d'abroger cette maniere de compter par ecuz
» d'or sol et par livres parisis ou tournois (1). »
Mais enfin cette maniere de compter par parisis
ou tournois a été abrogée par l'ordonnance du
mois d'avril 1667. par laquelle Sa Majesté a or-
donné qu'à *l'avenir* « les sommes seroient expri-
» mées dans les jugements, conventions et autres
» actes par deniers, sols et livres, et non par
» parisis ou tournois. »

1 » La *livre de compte numeraire*, composée de
20 sols, et chaque sol de 12 deniers, dont nous

(1) Extraît d'un acte passé à Beaulieu le 13 juin 1598 :..... la
somme de mille écus sol revenant à trois mille livres (tournois) en
six vingt-seize quarts (?) de testons, pieces de vingt sols, quatre-
vingt quatorze écus, quarts d'écus, deux cent soixante dix-huit écus
réals de cinq sols, quatre-vingt-sept écus deux tiers, pieces de sept
sols, six deniers, et le restant en autre monnaie blanche, le tout
revenant et faisant la dite somme de mille écus sol.

nous servons aujourd'huy (1) avec presque toute l'Europe, commença sous Charlemagne... La distinction de ces Monoyes parisis et tournois commença sous le même Roy (Philippe I^{er}). »

Notre pays ne semble pas avoir pris toujours ces édits à la lettre dans les temps anciens, comme nous aurons occasion de le voir.

II

DU XI^e AU XIII^e SIÈCLE

Du temps de Philippe I^{er} (1060-1108), Fulchilde, sœur de Pierre *Fulcherius*, donne au monastère de Sainte-Croix, de Pierre-Buffière, 12 deniers de rente sur la métairie d'Amangor, paroisse de Saint-Pierre de Blanges, afin d'être reçue dans la Société de la Sainte-Croix; mais cette association ayant cessé d'exister, elle ordonne qu'on lui chante sept messes après Pâques et qu'on fasse tous les ans son anniversaire. Au commencement du XI^e siècle le sou valait 28 frans au pouvoir actuel de l'argent.

(*Annales du Limosin.*)

1237. On établit, dans le chapitre de Saint-Étienne (Limoges), que la prébende du chantre serait fixée à trente livres. Le chapitre considéra cette dignité comme fort honorable, et, trouvant que cette somme était trop petite pour le mérite de la personne, ordonna que quinze livres seraient ajoutées aux trente susdites.

(*Idem.*)

(1) 1692, date du *Traité des Monoyes*, de Boizard.

1247. *Petrus de Petra-Bufferia miles pro 5 solidis rendualibus pro anniversario matris suæ assignavit duos sextarios siliginis renduales ad mensuram Lemovic.....*

(*Idem.*)

Cette même année, Guy, vicomte d'Aubusson, fonda une messe dans l'église d'Aubusson tous les samedis pour son âme, pour celle d'Ahael, sa femme, et pour ses parents. A cet effet il donna pour ces cinquante deux messes, au prieur d'Aubusson, un moulin avec d'autres propriétés.

Dans le xiii^e siècle et antérieurement, les dons consistaient pour l'ordinaire en biens; par là ils échappent à une exacte appréciation.

Juillet 1254. Testament de Pierre, dit le Juif, de Bar-sur-Aube, cité par M. H. d'Arbois de Jubainville. Ce riche bourgeois fait des legs à plus de quatre-vingts établissements religieux, et donne cinq sous de rente pour son anniversaire. En outre il lègue deux sous, une fois payés, à chacun des chanoines *Sancti Machuti* et des vicaires de la même église. Il charge les exécuteurs de son testament d'un obit pour les septième et trentième jours et le bout de l'an de son décès. C'est un exemple du septième jour; plus tard il s'agira plus généralement du huitième.

Le mardi avant la fête de Saint-Jacques et de Saint-Philippe 1259, Géraud de Malemort, chevalier, fonda une messe quotidienne *avec une chapelle*, à Donzenac, et y légua un marc d'argent à prendre sur la châtellenie de Malemort.

(*Annales du Limosin.*)

En 1262, Seguin Hélie de Pompadour donna par testament à chaque moine d'Arnac, de Ségur et de Beyssenac, trois sous un denier, et aux autres prêtres treize deniers une fois payés pour chacun le jour de sa mort. A tout pauvre qui assisterait à sa sépulture, un denier de pain le matin et le soir..... Aux églises de Pompadour et de Saint-Julien, à chacune six deniers de rente; et pour son annuel, trente sous. Cela devait être un service solennel, à moins que ce ne fût un capital produisant quelques deniers de rente.

Mais la même année 1262, Martial Julien, de Limoges, nous fournit quelques renseignements sur la valeur de l'argent à cette époque. Il institue les pauvres, héritiers de ses grands biens. Il ordonne qu'on lui fasse dire mille messes, pour chacune desquelles il assigne un denier nommé à Limoges *companho*. Il distingue là ce *companho* du denier d'or appelé le franc (sous saint Louis, 1226-1270). Selon M. Anatole de Barthélemy, dont la compétence en numismatique est bien connue, il s'agit du *compagnon*, monnaie d'argent de Flandre valant 14 deniers.

(*Annales du Limosin.*)

1269. Transaction entre Bégon, abbé de Beaulieu (Bas-Limousin), et les habitants de cette ville. Cet abbé avait droit, pour chaque inhumation, à une baste de vin et au lit du mort; il consentit dorénavant à recevoir trois sous pour la baste de vin et trois sous pour le lit.

Bernard Ramnulphe, chevalier, seigneur de Ja-

verlhac, teste le mercredi après l'octave de la Purification 1291 (v. s.). Il veut que sa fille Almodie soit *monachisée*, et il lui donne en conséquence 100 sous de rente pendant sa vie; mais à la mort d'Almodie il réduit cette rente à celle de 10 sous, à condition que l'abbaye ou le prieuré où sa fille sera religieuse, fera un anniversaire pour lui, pour cette Almodie et pour ses parents. Le même chevalier donne 10 sous à l'évêque de Limoges, afin qu'il soit fait commémoration pour le salut de son âme en plein synode, au temple et à l'hôpital.

(Nobiliaire du Limousin.)

On voit encore, dans un contrat de mariage du mardi après la Purification 1331 (v. s.), que l'aînée des filles sera mariée avec 20 livres de rente; les autres seront religieuses et n'auront que 100 sous annuellement.

(Idem.)

Vers la fin du xiii^e siècle, Raymond VI, vicomte de Turenne, légua dix livres de rente à son fils naturel, Bernard de Turenne. D'après Leber, cette somme représenterait environ 1,140 livres, ce qui serait maigre aujourd'hui, surtout pour un fils, même naturel, de prince souverain.

(Idem.)

A Roc-Amadour on lit une inscription en langue romane, dont voici la traduction : *Qu'il soit mémoire que, l'an du Seigneur mil deux cent quatre-vingt-dix-sept, S. de Beljoc (1) laissa six*

(1) Beaujeu.

sols de rente au couvent de Roc-Amadour pour son anniversaire qui a lieu à la fête du Bienheureux Marcel, Pape.....

(Guide du Pèlerin à Roc-Amadour.)

Dauphine de La Tour, veuve de Raynaud, vicomte d'Aubusson, et femme alors d'Aymeric de La Roche, fit son testament le lundi avant l'Ascension en 1299. Elle donna deux sous de rente à l'église de *Cevena* (Savènes?); 12 deniers à celles de Saint-André et de Saint-Martial de Monteil; six deniers à celles de Sainte-Marie de Sobreloys ou Soubrebosc et de Sainte-Anne, diocèse de Limoges. On ne dit point à quelles conditions.

(Nobiliaire du Limousin.)

III

XIV^e SIÈCLE

L'usage de conserver de l'or et de l'argent non monnayés fut en vigueur jusqu'à Philippe-le-Bel (1285-1314); les paiements pour amendes étaient faits avant ce règne, au poids, dit Leblanc, dans son *Traité des Monnaies*. Mais cela n'ayant eu lieu probablement que pour des sommes importantes, nous n'y voyons aucun rapport avec le travail que nous avons entrepris.

Passons donc aux évaluations des denrées, et par elles au pouvoir de l'argent, du XII^e au XIV^e siècle. Voici quelques exemples :

La Chronique de Vigéois dit qu'en 1168 le setier de vin valait un denier (mais d'argent?); le setier

de froment cinq sous cinq deniers, et le setier de seigle trois sous.

1271. Le setier de froment, en Limousin, se vendait 17 sous, et celui de seigle 16 sous, ce qui était en ce temps une grande cherté.

(Annales du Limosin.)

Au commencement du xiv^e siècle, d'après Leber, une livre vaudrait aujourd'hui 114 francs de notre monnaie. Or, si une messe était payée deux sous six deniers, huitième d'une livre, cela représenterait-il 14 fr. 25 ? Ce serait un bel honoraire ! Comparez avec le taux actuel !

Vers le début du même siècle, Pierre de Champagnac, de Sainte-Fortunade, près de Tulle, vendit à Bernard de La Garde, surnommé de Daumar, chevalier, de la paroisse de La Garde, un setier de froment de rente, mesure de Tulle, moyennant 8 livres tournois, ce qui mettait le setier à 8 sous.

(Archives du baron de Costa.)

Le lundi après l'Annonciation 1311, Aimerique de Péchusclat, du Quercy, vend à son frère Pierre de Péchusclat, une rente d'un setier de froment et d'une geline, pour 100 petits sous tournois.

(Archives de M. de Laboisie.)

2 juin 1315. Vente d'une hémine de froment de rente directe et foncière, moyennant 60 bons sous de Cahors ; cela met le setier à six sous.

(Idem.)

En 1320, le roi Philippe-le-Long achète à Louis de Clermont le droit que celui-ci avait de battre

monnaie à Clermont et en Bourbonnais, pour 15,000 bons petits tournois; cette somme pouvait représenter, vers 1840, environ 340,000 francs.

(Numismatique moderne.)

1322. Guillaume de Lospital fait vente d'une maison et d'un eyral contigus au prix de 10 livres de Cahors.

(Archives de M. de Laboisie.)

Mai 1325. Jean de Calmejane, notaire. Raymond d'Asnac, du château de Saint-Céré, en Quercy, cède à Gui de Saint-Vincent, damoiseau, pour 10 livres tournois, deux setiers de froment de rente foncière et directe. Cela réduit le setier à cinq sous tournois.

(Idem.)

Comme quelques savants prétendent que le pouvoir actuel de l'argent est cinq ou six fois supérieur à celui du xiv^e siècle, nous empruntons à M. Clément-Simon les notes suivantes : « Vers 1340, d'après les comptes de l'époque, le setier de froment valait, suivant l'abondance, de 4 à 5 sous, le setier de seigle de 3 à 4 sous, l'avoine de 2 à 3 sous; une poule, 6 deniers à un sou. Le setier contenait de 40 à 50 litres. La livre tournois était de 20 sous. Il résulte de ces énonciations que la livre tournois représentait, pour l'achat des céréales, de 30 à 40 fois la valeur d'un franc d'aujourd'hui. Ce n'est pas la méthode scientifique d'apprécier le pouvoir de l'argent, mais c'est une approximation suffisante..... »

On rencontre dans le testament de Guillaume II

de Cosnac (1341) que M. l'abbé Niel a publié (*Bulletin* de Tulle de 1890), une clause assez extraordinaire : Le testateur donne à l'église de Cosnac, pendant un an, tous ses droits septennaires et trentennaires, obits et quêtes. — M. l'abbé Niel ajoute : Le septenaire était un droit que le seigneur percevait sur les honoraires de messes. Mais ce droit ne frappait-il que les messes dites les septième et trentième jours après le décès, ainsi que les obits et les quêtes ? Les autres messes étaient-elles exemptes de cette redevance ?

5 mai 1348. Étienne Robert, notaire. Aymar *Dalga*, de Curemonte, vend un jardin situé au dit lieu pour 42 sous tournois.

8 juin 1348. Peyronne du Luc vend au seigneur de La Garde, près de Tulle, un setier de froment, une poule et 12 deniers de rente sur le village de La Molineyrie, *aliàs* Sauzet, moyennant 70 sous tournois. Ces 70 sous représentent 3 sous 6 deniers de rente ; il faut retrancher un sou pour les 12 deniers ; il reste 2 sous et demi pour le setier de froment et la poule ; celle-ci pouvait valoir 6 deniers. Le setier de froment était donc réduit à 2 sous. Cette pauvre Peyronne avait bien besoin d'argent.

(Archives du baron de Costa.)

1348. Le jeudi après saint Barthélemy, apôtre. Testament d'Hélène Barani, femme de Gui *Dessecurio*, bourgeois de Martel (Quercy), par lequel elle ordonne que 25 livres tournois serviront à

marier de pauvres filles en remettant 25 sous à chacune. C'est cinq fois plus que la dot d'Auvergne.

Pierre d'ALVIGNAC, notaire.

Aimery II de Rochechouard, seigneur de Mortemar, teste le 22 février 1393 (v. s.); il fonde trois messes par semaine pour 200 livres d'or (ce qui porte chaque messe à 15 ou 16 deniers); et une chapellenie en l'église de Mortemar de trois messes aussi par semaine, pour lesquelles il consacre 12 livres de rentes. Ces dernières messes étaient donc de quelques deniers en sus des précédentes.

(*Annales du Limosin*, t. III, p. 586.)

1398. Jean de Pompadour, chanoine de Paris, passa un contrat avec Guillaume Eymoin, chanoine et sous-chantre de Limoges; il voulait faire dire des messes dans l'église de cette dernière ville, chaque jour de l'année, au prix de 600 francs d'or, et 100 francs en sus pour célébrer une autre messe du Saint-Esprit chaque semaine.

(*Annales du Limosin*.)

Faisons observer, toutefois, qu'on doit considérer la fortune des donateurs. Ainsi passons à un riche bourgeois de Limoges qui fait grandement les choses, mais sans que cela tire trop à conséquence pour notre *Essai sur le pouvoir de l'argent*. Nous copions ce qui suit dans les *Annales du Limosin*, par Bonaventure de Saint-Amable :

« Le 7 de septembre (1362) deceda à Limoges un Bourgeois de la Ville nommé Barthelemy Audier, lequel fit un Testament si pieux et remar-

quable, qu'il est bon d'en faire le narré pour l'honneur du païs. Il dit ainsi : *Barthelemy Audier, fils de Jean Bourgeois de Limoges fait son Testament en cette sorte. Il veut estre ensevely au Monastere de saint Martial au tombeau de son pere. Veut qu'on achepte un drap tissu d'or pour estre mis sur son corps, et qu'il soit racheté pour en faire une chasuble, pour servir à la Vicairie de sa race, qui est dans le susdit Monastere. Il donne au jour de sa sepulture, à chaque Prestre de saint Martial et de saint Pierre du Queiroy, deux gros d'argent de tours pour celebrer une Messe, à chaque prisonnier ou pauvre malade de l'Hôpital de la Cité et du Château un denier appelé Companhia (companho), à la Recluse des Arenes trois gros tournois d'argent, à chaque Religieuse de la Cité et du Diocese de Limoges deux sterlings d'argent. Il veut que durant l'année on celebre mille Messes pour luy, et legue pour chacune d'icelles deux sterlings d'argent, et à la grande Confrerie de saint Martial la moitié du Marc d'argent, à la Confrerie de saint Jacques quinze sols, à la Confrérie des pauvres mal vêtus quinze sols, à vingt-cinq pauvres pour chacun d'iceux une Tunique du drap de Feletin, à deux cens autres pauvres un pair de souliers, à quarante pauvres filles à marier quatre gros Tournois d'argent pour chacune d'icelles, à soixante pauvres familles qui ont du menage ou enfans quatre gros Tournois pour chacune. Il veut qu'on ajoute foy à la*

personne qui dira d'avoir payé, pourvu qu'elle soit digne de foy et à son simple jurement (cela concerne les dettes). Au jour de son Anniversaire que dans l'Eglise de saint Gerard on baille à chaque Religieux six deniers et autant à chaque pauvre malade, qui est au lit dans l'Hôpital. Au neufvième jour de son enterrement qu'on fasse une aumône generale que l'on indiquera, et chaque pauvre aura deux deniers. Il reconnoit à sa femme Mathive, fille de Pierre Maladen, cent vingt marcs d'argent de douaire, et lui donne pour le droit d'oscle (1) douze mars d'argent et quarante sols de rente annuelle durant sa vie, et qu'elle soit maîtresse et gouvernante de ses enfants. Il lègue à Jeanne et Paule, ses filles, pour douaire à chacune cent marcs d'argent et dix livres de rente perpétuelle. Il fait son héritier universel Jean son fils. Il institue ses aumôniers ou exécuteurs testamentaires Jean de Renello, Docteur des Loix, Pierre Maladen, Martial Audier, Pierre Bastier et Helie Garanh Bourgeois du Château de Limoges, le septième Septembre 1362. »

On a vu qu'une des filles de Barthélemy Audier se nommait Paule. Cinquante-neuf ans plus tard nous retrouvons une Paule Audier; le même auteur en parle ainsi :

(1) Donation faite à l'occasion et en considération du mariage. Barthélemy Audier n'avait point acquitté cette dette. Nous avons parlé de cette famille Audier, puis Daudier ou d'Audier, dans l'Incendie du château des Maniols à Tauriac.

« L'an 1421 de N. Seigneur, Paule Audier, de Limoges, revenant de son pelerinage de Jerusalem passant par Venise, mena avec soy un sculteur, qui tailla et apporta le dessein (*sic*) du monument de N. Seigneur à la ressemblance de son Sepulchre de Jerusalem, lequel il fit et posa dans l'Église de saint Pierre de Limoges, à costé droit de la Chapelle des Benoists. Elle descendait de Pierre Audier, Senechal de la Marche et puis du Limosin, lequel..... tirait son origine d'un Milor d'Angleterre..... Paule fut mariée à Mathieu Benoist, et elle fit mettre ses armes miparties de celles de Benoist au monument susdit. »

1400 ou 1401. Bertrand de Veyrac charge son héritier d'appeler à son enterrement les prêtres qui pourront y assister; ils diront la messe et l'on donnera à chacun deux petits sous tournois (1) et demi. Tout venant aura pour repas pain, vin et viande. A l'octave douze prêtres célébreront la messe, moyennant quinze petits deniers tournois, des torches de cire et un diner convenable. Il y a diminution de moitié de l'honoraire de la messe, parce qu'il y a compensation avec la torche de cire!.....

(*Châtellenie de Merle*, par Eusèbe BOMBAL.)

22 février 1410 (v. s.). Antoine Martel, de Beaulieu, fonde dans l'église de Notre-Dame dudit Beaulieu, en l'honneur de la Très sainte Vierge, une messe à célébrer annuellement le 20 octobre, pour

(1) N'est-ce point un pléonasme? Du moment qu'il s'agit d'un sou tournois il est petit par opposition au parisis, forte monnaie.

quatre livres de capital, ou quatre sous de rente. C'était une messe haute.

12 mars 1410 (v. s.). Testament de Gui de Veyrac, par lequel il demande que 24 prêtres viennent à sa sépulture; ils diront la messe pour lui, ses prédécesseurs et les fidèles défunts. Chacun de ces prêtres recevra deux petits sous six deniers tournois et dinera convenablement. On voit que c'était l'usage de la famille de Veyrac.

(*Châtellenie de Merle.*)

Guillaume de Solages, par son testament du 17 février 1419 (v. s.), veut 500 prêtres à sa sépulture et demande trente mille messes pour le repos de son âme!...

(*Documens, hist. et généal. sur les familles du Rouergue, t. II.*)

22 décembre 1475. Aymar Amadon, notaire, de Beaulieu. M^e Antoine Vilaton, *surgerius* (chirurgien), fait son testament dans la chapelle de Sainte-Catherine du monastère de Beaulieu. Il donne pour la réparation de l'église de Notre-Dame de la chapelle, quinze sous, et douze deniers pour celle du Tournel (qui n'existe plus depuis longtemps). Il lègue cent sous à son fils, Étienne Vilaton, recteur de Saint-Julien-le-Déjalat, et la même somme à son autre fils, Émeli Vilaton, *pour se faire prêtre*.

Aimeric II du Mas, damoiseau, seigneur du Mas et de La Serre, testa le 15 juin 1476; il ordonna que cinquante prêtres assisteraient à ses funérailles, à son service de huitaine et à celui du bout de l'an. A chacun de ces ecclésiastiques il devait être

donné deux sous tournois, *cum refectiōne corporali*.

(*Nobiliaire du Limousin.*)

Les Veyrac étaient donc généreux en donnant six deniers en sus ?

Le même Nobiliaire nous dit qu'Agne de La Tour, vicomte de Turenne, et Anne de Beaufort, font leur testament le 4 mars 1479 (v. s.). Ils ont treize enfants vivants et *quatre en paradis*. Ils donnent pour un certain nombre de messes, payées en grands seigneurs, trois sous huit deniers chacune, mais probablement sans réfection corporelle. — Nous ferons remarquer cette fraction de sou, huit deniers ! Pourquoi ne point aller jusqu'à compléter les quatre sous ? Cela nous démontre la valeur de quatre deniers vers la fin du xv^e siècle. Comme un mouton valait alors un sou six deniers, chaque messe était donc du prix de deux moutons, et même, en certaines occasions, il y avait en sus un bon repas.

Notez, en outre, que sous Louis XI le litre de vin était à deux deniers ; nous pensons que c'était une moyenne entre les mauvaises et les bonnes récoltes.

Du temps du même roi (1461-1483), chaque franc-archer avait huit francs de gages, avec exemption de tailles. Le setier de seigle coûtait 12 sous et un denier (remarquez ce denier) ; un chapon valait un sol, un poulet six deniers, un veau 15 sous, un mouton, nous l'avons dit, un sou six deniers. Le marc d'argent était alors à huit livres dix sous. — Un poulet, six deniers, disons-nous ; vers 1340,

nous avons vu qu'une poule ne valait que de six à douze deniers. Pas de progrès !

(*Annuaire de la Corrèze*, an XII.)

11 mars 1484 (v. s.). Pierre de Bourrier, bourgeois de Beaulieu, vendit à Hugues Foucaud, seigneur de La Peyrière, 3 setiers de seigle et 10 de froment, pour 100 livres. 13 setiers pour 100 sous, le tout de rente sèche.

7 juin 1490. Jean de Seneyroles l'ainé, notaire. Jean Chapel vieux et Bernard Chapel, *clericus armugatus* (*sic*), père et fils, vendent le domaine de La Chapelie, à Mercœur, en Bas-Limousin, pour 35 écus valant sept sous six deniers; le tout revenait à 262 sous 6 deniers.

(Archives du baron de Costa.)

9 juillet 1490. Étienne Lalaurie fonde un obit de 4 sous de rente.

Le 6 janvier 1497 (v. s.), noble damoiselle Hélène de....., mère de nobles Pierre et Jean de Malesse ou Mallesec, demande par son testament que cent prêtres assistent à ses obsèques, disent une messe, et qu'il soit donné à chacun deux sous et un repas suffisant.

(Minute origin. du notaire Comte, que M. Champeval a bien voulu nous donner.)

26 octobre 1500. Pierre Amadon, notaire, de Beaulieu. — Pierre Delchamp, de Sioniac, près de Beaulieu, veut 15 prêtres à son inhumation, à son octave et au bout de l'an. Il sera donné à chacun 20 deniers avec réfection corporelle. — Vous voyez

que nous n'augmentons pas; cela dépend donc de la piété ou de la fortune.

IV

XVI^e SIÈCLE

Au commencement du xvi^e siècle, a-t-on dit, 100 livres représentaient une valeur de 12 à 1,500 francs d'aujourd'hui, et seulement de 3 à 400 à la fin du même siècle. Nous serons loin de voir augmenter ou diminuer dans cette proportion l'honoraire des messes.

9 novembre 1502. Bernard Delcham, et son fils Étienne, de Sioniac, vendent 10 quartes de seigle de cens sec aux curé et prêtres de l'église de Notre-Dame de Beaulieu, pour 10 livres; le setier revient à quatre sous.

11 novembre 1504. Testament de noble Jean de La Majorie, paroisse d'Altillac, en Bas-Limousin. Le jour des funérailles de ce seigneur, on donnera aux prêtres qui célébreront la messe 2 sous 6 deniers ou trois sous. Cela veut-il dire 2 sous et demi avec repas, ou trois sous s'il n'y a point de réfection corporelle?

9 mars 1505 (v. s.). Jean Ricard, chevalier, baron, coseigneur de Gourdon, etc., vint *avec son notaire* à Roc-Amadour et déclara, par acte authentique, laisser au saint oratoire deux sous et six deniers de Tours (évidemment de rente), à la charge de célébrer annuellement une messe à son intention.

L'abbé CAILLAU.

2 octobre 1511. Pierre Amadon, notaire, fils d'Aymar, fonde un obit dans l'église de Notre-Dame de Beaulieu, pour 15 livres de capital; l'obit était donc de 15 sous à partager entre tous les prêtres?

Dans le xvi^e siècle, les obits étaient communément au moins de cinq sous. C'était plus qu'une simple messe; de nos jours on les nomme des services. Il fallait être bien pauvre pour descendre au-dessous de cette somme. Cependant nous trouvons que Barthélemy Vernhac, en 1506, fonda un obit de 2 sous 6 deniers dans l'église paroissiale de Beaulieu. N'était-ce qu'une simple messe? Une veuve du même pays donne quatre livres pour un obit, soit quatre sous de rente.

Noble Antoine Giscard, seigneur de Cavagnac, près de Turenne, et de Mezels, en Quercy, demande, par son testament du 16 juin 1512, 120 prêtres à son enterrement; il veut une chapelle ardente et que les armoiries de sa maison y figurent. Il donne, comme c'était l'usage pendant une notable partie du xvi^e siècle, 20 deniers tournois, avec une réfection corporelle, à chaque prêtre, qui sera tenu de dire une messe.

(Minute originale de nos archives.)

Jean de Valon, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, fonda en 1516 la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, à Roc-Amadour, moyennant 500 livres qui lui étaient dues par noble Barthélemy de La Garde, seigneur de Saignes, en Quercy. Voici les conditions imposées par le donateur :

« Veut et ordonne ledit fondateur que les pré-
» bandiers qui sont et seront à l'avenir, soient
» tenus de dire et de *chanter* (*sic*) en la chapelle
» de Saint-Jean-Baptiste de Nostre-Dame de Roque-
» Amadou, anciennement du Révérendissime évê-
» que de Tulle, abbé et administrateur perpétuel
» de ladite Eglise de Roque-Amadou, laquelle est
» appelée la maison de Monsieur de Valon de
» Tégra.

» Dans laquelle chapelle ledit fondateur ordonne
» estre célébré une messe *haute* de *requiem* avec
» note, avec l'absolution générale, aussi à haute
» voix, tous les lundis de chasque sepmaine. Et
» une autre messe de Nostre-Dame selon le cours
» du temps, à haute voix avec l'antienne et oraison
» tous les sabmedis de chasque sepmaine à per-
» pétuité. »

Ces clauses furent acceptées le 16 juillet 1516 ;
cependant il s'agissait de 104 messes hautes pour
25 livres de rente ; chaque messe ne revenait pas
tout-à-fait à cinq sous.

(*Guide du Pèlerin à Roc-Amadour.*)

Les journaux ont publié récemment qu'on fit
payer aux parties les frais de leurs procès seule-
ment en 1513, et voici à quelle occasion : un
commis avait emporté les fonds destinés aux pro-
cédures, et la guerre ne permettait pas d'en assi-
gner de nouveaux. Ces frais, dit-on, n'étaient pas
considérables : chaque expédition coûtait trois sous.
Mais dans le xvi^e siècle un prêtre assistait à une
inhumation et disait la messe pour moins que

cela ! D'après le pouvoir actuel de l'argent, 2 sous 6 deniers de 1522 égalent 3 fr. 54 c. de notre temps.

Citons le compte-rendu des consuls de Beaulieu pour 1513 : une clef, 8 deniers (1); une autre clef et réparation d'une serrure, 12 deniers (un sou), valant aujourd'hui 1 fr. 27 c. Ces mêmes consuls, ayant un procès, envoyèrent l'un d'eux, Pierre Carbonnières, à Brive, où il demeura quatre jours; il y dépensa, pour lui et son cheval, 13 sous 6 deniers; mais on lui donna 20 sous pour ses quatre journées, soit 25 fr. 40 c. de notre monnaie. Ces consuls, pour le même procès, envoyèrent un exprès à Bordeaux; il dépensa 40 sous six deniers; un autre eut pour sa peine et sa dépense, 30 sous; un troisième, 25 sous. Il y avait sans doute concurrence. — Mais en 1586, les messagers avaient haussé leurs prix : les consuls de Beaulieu envoient, le 2 janvier, Colas Vigier à Bergerac ou à Sainte-Foy pour parler au vicomte de Turenne, et il lui est donné 27 livres.

Le 30 mai 1513 un frère blanc, qui avait fait plusieurs sermons à Beaulieu, alla trouver les consuls pour qu'il pût payer son *hôte*, Hugues Floret; ces consuls lui donnèrent cinq sous.... en le chargeant de dire trois messes pour la ville. Or, chaque messe valait alors 20 deniers; que lui restait-il ? Rien; à moins que les cinq sous ne fussent parisis, ce qui était contraire à l'usage du pays.

Livre de raison de Pierre de Sainte-Feyre, pu-

(1) Avril 1586. Grande clef pour la porte de la maison commune de Beaulieu payée 5 sous.

blié par M. Leroux : « ...Item ledict jour et heure (2 novembre 1522), ledict Girault bailla aux curé et prebstres L sols de rante ou cinquante frans (de capital) pour lui dire tous les vendredi une messe de la crois. » C'était moins d'un sou par messe !... Il n'y avait donc rien de déterminé ?

Le *Livre de raison* de J. de Malliard, de Brive, nous fournit des renseignements qui conviennent à notre travail. Nous y voyons que noble Jeanne de Quignard ou Guignard, fille de feu noble Hugues Quignard, écuyer, seigneur dudit lieu, et de Canac, près de Brive, et de noble Jeanne de Donareux, mourut le 3 mars 1522 (v. s.). C'était la femme de J. de Malliard. Fait intéressant à noter : le mari dit qu'on fit la *septaine*, laquelle dura *quinze jours*. Tant à la septaine qu'à la mort, il y eut 22 ou 23 chanoines, prêtres, jacobins et cordeliers. Les chanoines eurent 2 sous 5 deniers et les autres 2 sous ; les jours de la septaine les chanoines eurent 10 deniers et les autres 5. Celui qui portait la croix eut un liard. Le prêtre qui dit la messe fut payé avec 20 deniers. 2 sous 6 deniers de 1522 égalent 3 fr. 54 c. ; 2 sous valent 2 fr. 54 c. ; 10 deniers, un franc ; 5 deniers, 50 centimes ; 1 liard, 75 centimes ; 20 deniers, 2 francs (selon M. Fernand de Malliard).

30 septembre 1533. N. Banze, femme de Jean Verschambes, lègue aux prêtres de Notre-Dame de Beaulieu, 50 sous de rente pour une messe de 15 en 15 (jours), soit 24 messes pour 50 sous.

24 janvier 1546. — Louis Capriolis (Cabrol), notaire royal, de Beaulieu. — Géraud F., marchand,

de Beaulieu, donne aux prêtres de l'église paroissiale de Notre-Dame de cette ville, 10 sous tournois de rente, rachetable moyennant 10 livres, à condition d'avoir un tombeau dans l'église et deux messes hautes par an. Si ces ecclésiastiques n'acceptent pas, le testateur veut être inhumé dans l'église du monastère de Beaulieu, et pour la même rente ne demande plus qu'une messe haute annuelle. Que conclure de cette clause? Le testateur veut en outre que les prêtres de la ville assistent à ses funérailles, à l'octave et au bout de l'an. Chacun d'eux dira la messe pendant ces trois jours et recevra 20 deniers tournois.

Avril 1547. Jacques Sennac, prêtre, du village de Sennac, en Bas-Limousin, demande qu'il y ait 50 prêtres à ses sépulture, octave et année (bout de l'an), à chacun desquels son héritier donnera la réfection corporelle et 20 deniers, à la charge de dire une messe.

(Archives de M. Bonneval, de Billac.)

Comme on ne saurait trop multiplier les renseignements, nous descendrons jusqu'aux menus détails que nous avons trouvés dans un contrat de mariage de 1551 reçu par Jurbert, notaire, de la Xaintrie :

« ...Plus vne robe blanche de drap du pnt (présent) pays, à manches de couleur, à vsage de lad. espouze, et vng chaperon de drap noir bon et suffisant, ou trente soubz pour la valeur d'icelluy. Plus vng lict garny de quatre linseulz... vng coissin de plume bon et suffisant, ou vng escu sol pour

icelluy; trente cinq liures de couvertes de laine au poix de Pleux (Pleaux), et vne nape. Plus vne vache plaine ou vne avec son veau, bonne et suffisante, ou quatre escus sol icelle au choiz ou election du constituant. Quatre ouailles (brebis) garnies de vne anielle, bonnes et suffisantes; trois bornious à mouches à miel ou vng escu sol pour la valeur, au choiz du c(on)stituent, et la somme de neuf vingtz liures tourn..... »

(Archives de M^{les} de La Place.)

6 novembre 1552. Martin Rebeyrote, prêtre, de Beaulieu, lègue 10 sous pour deux messes hautes.

L'année suivante, un autre prêtre, Géraud Chaumond, aussi de Beaulieu, donne 8 sous pour une messe, mais avec diacre et sous-diacre et un *Libera*.

8 juillet 1557. Devant Jean du Pérrier, clerc, notaire, du Puy-d'Arnac, teste M^e Pierre Bony, prêtre, habitant le lieu de La Robine, même paroisse. Il ordonne que les trois jours de ses sépulture, octave et chief d'an seront convoqués et appelés trente prêtres, messes chantant; lesquels seront tenus de prier pour le repos de son âme, celle de ses parents et de *ses amis*. A chacun des dits prêtres, chaque fois, il sera donné 20 deniers tournois. Le testateur lègue aux curés et ecclésiastiques des paroisses du Puy-d'Arnac, de Nonards, de Tudeil, de Lostanges et de Marcillac (La Crose), 2 sous 6 deniers de monnaie courante, *une fois payés*, à la charge de faire chaque dimanche une absolution générale (absoute) pendant l'année après

son décès, également pour son âme et pour celle de ses parents et amis. Nous avons ce testament sur parchemin, et c'est lui qui nous a donné la pensée d'entreprendre le présent travail. Cet excellent prêtre ne s'oubliait pas avec raison; il se souvenait de ses parents, ce que nous avons vu parfois; mais il se rappelait ses amis, ce que nous n'avons rencontré nulle part.

Dernier août 1564. Testament de M^e Pierre de Linars, procureur d'office de la baronnie de Castelnau-Bretenoux, par lequel il veut que 60 prêtres assistent à ses *actes* funèbres (comme on sent l'homme de loi!), octave et bout de l'an; il ordonne qu'il soit donné à chacun de ces 60 prêtres 2 sous tournois, sans *réfection corporelle* (l'année pouvait être mauvaise et le testateur avait six enfants). Pour ces 2 sous tournois chaque ecclésiastique devait dire une messe, autres oraisons et prières. En outre, Pierre de Linars donne à MM. les doyen et chanoines de l'*église du moustier* Saint-Jean de Castelnau, pour faire le service pendant l'octave ou la neuvaine, cent sous tournois, une fois payés.

POMPIGNAC, notaire.

Le 21 juillet 1566, Charles IX nomme M^e Lazare Amadon, de Beaulieu (1), clerc, notaire et secrétaire ordinaire de sa personne et des maison et

(1) Nous avons publié la généalogie des familles de Linars et d'Amadon dans l'*Incendie du château des Maniols*, présent *Bulletin* (juillet-septembre 1891).

couronne de France, aux gages de *six sous parisis par jour* et de dix livres par an.

(Archives du baron de Costa.)

4 janvier 1567. François Sennac, fils de feu Pierre, de Beaulieu, reconnaît devoir aux prêtres de Notre-Dame dudit Beaulieu, 5 sous pour l'obit fondé par Sennac, prêtre, 2 sous pour l'obit fondé par feu Pierre Sennac, 2 sous pour l'obit d'Antoine Alric, et 4 sous pour autre obit de feu Claire Ponchie.

C'était donc assez facultatif.

Antoine Lerbeilh, receveur des terre et seigneurie de La Garde, en Bas-Limousin, pour haut et puissant seigneur François de La Garde, fils d'Antoine de La Garde et de Françoise d'Ailly, rend les comptes qui suivent, entre 1570, date approximative de la mort d'Antoine, et 1575, année du décès de François.

.....Plus, pour les obsèques de feu M^{me} de Tranchelion (Françoise d'Ailly, veuve d'Antoine de La Garde, seigneur de La Garde, de *Tranchelion* et de Tourdonnet), ai payé aux prêtres de Sainte-Fortunade, argent. 3 l. 16 sols;

Plus, pour le dîner de quatre prêtres de Sainte-Fortunade, argent (est-ce seulement d'extra?). 12 sols;

Plus, aux prêtres de La Garde, à chacun desdits prêtres, 3 sols tournois; et pour la vigile, quatre sols, pour ce montant, argent. . 3 l. 15 sols.

(Archives du baron de Costa.)

Antoine Lerbeilh nous laisse ignorer si ces prêtres ont dit chacun une messe; il s'occupe de l'argent qu'il a dépensé; mais il est bien presumable qu'une messe a été célébrée par chaque ecclésiastique, surtout avec un *extra* de 12 sols pour faire dîner les quatre prêtres de Sainte-Fortunade.

Nous savons qu'au début du xvi^e siècle la messe était communément à 2 sous 6 deniers; vers la fin du même siècle elle a augmenté de 6 deniers!...

1^{er} mai 1579. Catherine de Chastres, de Calviac, en Périgord, veut 10 prêtres à son enterrement, à la septaine et au bout de l'an; on donnera 20 deniers tournois à chacun d'eux. Il n'est pas spécifié qu'ils diront une messe.

Nous possédons un compte-rendu des consuls de Beaulieu de 1585-1586; nous publierons peut-être un jour les curieux renseignements qu'il nous transmet. En attendant, nous lui ferons quelques emprunts au point de vue du pouvoir de l'argent à cette époque troublée.

La quarte d'avoine, le 20 février 1585, valait 8 sous; le 31 mars 10 sous, et le mois de décembre 12 sous.

Le 3 janvier 1585, les consuls défrayèrent pour le soir et le lendemain, à dîner seulement, M. de Cavagnac, gouverneur de la vicomté et de Beaulieu, avec sa compagnie, composée de vingt chevaux (montés); on dépensa pour *chaque homme à cheval*, souper et dîner, 24 sous!....

Disons en passant que certains historiens, mais

non M. Marvaud, nomment ce gouverneur M. de Chavagnac, en le disant originaire d'Auvergne. Notre compte-rendu nous parle d'un voyage effectué le 31 mars 1586 par un messenger, qui avait ordre de parler à M. de Cavagnac à Turenne ou à Cavagnac. Il s'agissait donc bien d'un Guiscard, seigneur de Cavagnac, près de Turenne.

Décembre 1585. Les consuls envoient un soldat, nommé Drulhiolles, à M. de Cavagnac, gouverneur de la vicomté, moyennant un teston, valant 14 sous 6 deniers.

1^{er} janvier 1586. Les mêmes expédient un homme à pied à Liourdres et à Astaillac, afin que les syndics portent promptement les contributions pour payer les soldats. Le messenger eut 5 sous.

Le 5 février, pour donner à boire à six hommes, on dépensa un demi-teston, valant 7 sous 3 deniers.

Dans le même temps, deux hommes accusés de trahison furent emprisonnés pendant six jours; leur nourriture coûta 36 sous 4 deniers, un peu moins de 6 sous par jour pour chacun.

On dépensa 2 sous pour faire creuser une fosse dans le cimetière de Beaulieu afin d'y enterrer le nommé Patrasson, qui venait d'être *arquebusé*.

Le 10 février 1586, le vicomte de Gourdon vint à Beaulieu, se rendant à Turenne; les consuls lui donnèrent une collation, pour laquelle il fut acheté chez Jean Massoulie quatre pintes de vin (8 litres), à 20 deniers chacune, soit en tout 6 sous 8 deniers. Nous avons pourtant vu le vin, dans ce mois de février, à 15 deniers la pinte; mais celui de Jean

Massoulie, dont la famille devait monter au Capitole, du moins au capitoulat, était évidemment supérieur. Si l'on but beaucoup, on n'eut à cette collation que pour trois sous de pain. Il est vrai que M. Poitou, un bourgeois de la cité, offrit généreusement un fromage !... N'admirez-vous pas cette antique simplicité ?

En 1586 et en 1593, il y eut une grande disette en Limousin.

V

XVII^e SIÈCLE

Noble François de Montroux de La Villate fut inhumé le 16 mai 1603, dans l'église du monastère de Sainte-Croix de Pierrebuffière, où il fut accompagné par plusieurs prêtres de Coussac, de Chervix, etc. Ils eurent un repas et un teston chacun. Le curé de Pierrebuffière, qui avait dit la messe mortuaire et fait l'orison funèbre de François de Montroux, reçut deux testons.

(Nobiliaire du Limousin.)

2 novembre 1610. Mailhot, notaire, de Beaulieu. Aymar Besses, bourgeois dudit Beaulieu, veut qu'à son enterrement, à son octave et au bout de l'an, soient convoqués les religieux du monastère de Saint-Pierre de la ville, les prêtres de l'église paroissiale de Notre-Dame et ceux de l'autel des saints Prime et Félicien. Son héritier donnera à chaque prêtre, pour chacun desdits jours, trois sous (nous avons monté de six deniers et il n'y a point de repas), à condition que chaque ecclésiastique dira

une messe *de mortuis* pendant ces trois jours. En outre, le testateur lègue 60 livres aux prêtres de Notre-Dame, une fois payées, pour 4 messes hautes *de mortuis* par an, à perpétuité. Ici nous baissons singulièrement; 4 messes hautes pour 3 livres de rente, soit 15 sous pour chacune, tous les prêtres devant sans doute y assister, et ils étaient nombreux.

L'auteur de la *Vie de la vénérable mère Galiote de Gourdon-Genouillac-Vaillac*, morte le 24 juin 1618, rapporte que cette coadjutrice de l'Hôpital-Beaulieu faisait faire chaque semaine deux pains de deux sous pièce, qu'elle envoyait à six pauvres veuves. A moins d'un nouveau miracle de la multiplication des pains, chaque veuve avait donc par semaine pour 8 deniers de pain. — Le même auteur se livre à un calcul qui aurait besoin d'être révisé en partie. Il dit que les monnaies, pendant les *xiv^e*, *xv^e* et *xvi^e* siècles, pouvaient être évaluées comme il suit : le sou a toujours eu 12 deniers; le franc d'or valait 20 sous; le marc d'argent était à 8 livres 12 sous et équivalait à 50 francs d'aujourd'hui.

2 août 1612. Mailhot, notaire, de Beaulieu. — Antoine Mage fonde un obit dans le monastère de Beaulieu. Moyennant 20 sous de rente, les religieux de ce monastère s'engagent à dire chaque année une messe de *requiem* pour le donateur et les siens, d'aller recevoir les corps de sa famille à l'entrée du faubourg de La Grave et d'en faire la sépulture dans l'église abbatiale, en fournissant les tombeaux.

Testament de noble Louis de La Serre-Devès, écuyer, seigneur de Conques (publié par M. Champeval) : « J'ay fondé long temps y a..... une messe *de passione*, pour estre selebrée et chantée en hault ans (avec) certains suffraiges..... le jour de vendredy de chasque sepmaine, et donné et payé comptant aux sieurs curés et prestres de la dicte esglize, la somme de cent livres, pour estre employée en rante au proffict de la dicte esglize, comme resulte du contract de la dicte fondation... receu par Oudart, notaire royal, le tiers jour du mois de juillet mil six cens seize.... » Moins de 10 sous par messe chantée.

5 décembre 1617. A Argentat, Pierre Prach promet de payer le jour du mardi-gras à M^e Pierre Lagane, chirurgien, 80 livres tournois pour la nourriture et les soins qui lui ont été donnés pendant sept semaines qu'il est resté chez ce chirurgien, pour se faire guérir des blessures qu'il avait reçues. — Dédié aux médecins de notre temps.

5 octobre 1637. Voici un curieux exemple de ce que les notaires appellent apprentissage, et que nous prenons parmi un grand nombre d'actes de ce genre. Jean Rouziès, M^e chirurgien, de Saint-Céré, en Quercy, s'engage à enseigner à Guy Laroche, fils de Jean Laroche, aussi chirurgien, de Nonards, en Bas-Limousin, tout ce que réclame l'art de la chirurgie, pendant deux ans. Rouziès nourrira Guy Laroche, l'entretiendra et fera blanchir son linge, le tout moyennant 60 livres, soit 30 livres par an. Rouziès ou Rosié, suivant sa signature, se dit cireurgien countactan (contrac-

tant). — Soignait-il ses clients comme le français? — Guy Laroche devait venir en aide à son maître, il est vrai. Mais voici un acte qui porte ce titre : Bail à nourriture.

2 février 1700. A Beaulieu, Pierre Fombazou, maréchal, s'engage à prendre le fils de François Lavastroux, son beau-frère, pendant un an; il se charge de le nourrir, de l'entretenir, de le loger et de lui fournir le linge nécessaire, le tout pour 40 livres.

18 mars 1646. Dans l'abbaye de Bonnesaigne, en Bas-Limousin, a été présente sœur Jeanne (de Combarel) du Gibanel, religieuse novice de cette abbaye, fille de feu M^{re} Jean du Gibanel, baron du Gibanel, et de dame Gabrielle de Pestels, laquelle déclare être sur le point de faire profession de religieuse en la dite abbaye, sous le bon plaisir de R. M. dame Gabrielle de Beaufort-Canillac, dame abbesse de Bonnesaigne. Elle donne tous ses biens à son frère, M^{re} Jacques du Gibanel, baron du Gibanel et de Vergnolles, à la charge de payer à la future professe et chaque année, 30 livres tournois, à elle constituées par le contrat de son entrée en religion.

(Archives du comte de Combarel.)

S'il fallait juger du pouvoir de l'argent avec la dot qu'on exige à présent, où en serions-nous? Rappelons qu'en 1332 on faisait une religieuse avec 100 sous de rente, et qu'en 1475 Antoine Vilaton légua 100 sous, une fois payés, pensons-nous, à son fils Émeli pour se faire prêtre. Nous citons des faits réels.

8 mai 1669. Soleilhet, notaire royal, de Beaulieu. Au château de Vours, à Altillac, en Bas-Limousin, Jean-Baptiste d'Henry, sieur de Sérilhac, ordonne par son testament qu'une chapelle sera érigée dans son château et qu'on donnera 12 livres par an au prêtre qui dira la messe chaque semaine, soit 52 fois par an, ce qui remet la messe à un peu moins de 5 sous, et encore ne fallait-il pas que ce prêtre fit le voyage d'Altillac à Vours?

8 mai 1670. Reçu du recteur de Paulhac en Quercy, nommé Vidal, pour raison des *honneurs funèbres* de Pierre Taules, de ladite paroisse, savoir, 45 sous pour neuf messes, trois livres pour l'annuel, 18 sous de cire, 13 sous 6 deniers pour l'offrande pendant la neuvaine, et 13 sous pour l'enterrement et l'*enlevation* du corps. Les honneurs funèbres de ce temps pouvaient être acceptés sans bénéfice d'inventaire.

Le pénultième jour du mois de mars 1673, Bonne Fombazou, du Port de Gagnac, en Quercy, lègue six livres aux curé et prêtres dudit Gagnac, à condition de dire 24 messes basses. Chaque messe revient à 5 sous. C'était le prix courant de l'époque, du moins pour les gens peu aisés, car il y a des variations; nous allons le voir.

22 juillet 1680. Testament reçu à Beaulieu de Jeanne Lachaud, du Puy-d'Arnac : elle donne aux Bénédictins trente livres, à la charge de faire ses honneurs funèbres, de lui fournir un tombeau dans l'église de leur monastère et de dire six messes basses pour elle. En outre, la testatrice lègue au

curé du Puy-d'Arnac 10 livres pour 30 messes basses. La messe est donc à six sous huit deniers.

Marie de Binet, veuve de Gabriel Geoffre de Chabrignac, écuyer, testa le 24 août 1684 et donna aux prêtres de Saint-Salvadour, en Bas-Limousin, 90 livres, une fois payées; la condition était dure : ces prêtres devaient dire pendant un an une messe chaque jour dans la chapelle de Marie de Binet.

Dix ans auparavant, le 15 octobre 1674, M^e Pierre Lafont, sieur de Bezeaux, et Jeanne Foucher, mariés, de Treignac, avaient fait leur testament mutuel : ils donnaient cinq livres de rente pour 12 messes par an, à 8 sous 4 deniers chacune, et cinq autres livres de rente pour un service annuel.

Mais le 30 août 1682 noble Jean Dunoyer, écuyer, sieur de la Vercantière, résidant à Vayrac, donne 10 livres pour 40 messes (à 5 sous chacune).

Nous avons le testament curieux d'Antoine Dubois, sieur de Loqueyres, fait dans le château de Braumugues, paroisse de Nieudan, en Auvergne, le 26 février 1685. Nous citons textuellement : « ...Item donne et lègue à messieurs les curé et prêtres de l'église dud. lieu de Niodan, pour légat pie et fondation, la somme de quatre cents livres t(ournois), à la charge de dire par eux annuellement à perpétuité, pour le repos de l'âme du sieur testateur et de ses auteurs, une messe *de mortuis* chaque semaine et le jour du mercredi; pour cet effet l'intérêt et revenu de la susd. somme leur sera payé par son héritier de six mois en six mois par année, sans pourtant que lesd. curé et prêtres puissent jamais lever le principal; mais bien pourra

son héritier s'en libérer quand bon lui semblera, en baillant par lesd. sieurs curé et prêtres bon et valable emploi; défendant à messieurs leurs supérieurs de régler les messes à autre somme que celle à quoi elles se trouvent monter. » Or, chaque messe revenait à environ 7 sous 6 deniers.

A ce sujet notre honorable correspondant, M. L. Guibert, nous dit qu'il a trouvé parfois des suppliques ayant pour but la réduction du nombre des messes d'une fondation, à cause de la disproportion entre le prix ancien fixé pour indemniser le prêtre chargé de les acquitter, et le prix actuel des choses nécessaires à la vie. — C'est évident. Par exemple, si une fondation remontait au xvi^e siècle, lorsqu'une messe était à 20 deniers, le prix était dérisoire dans les siècles suivants. Mais ne s'agissait-il point de biens-fonds légués pour des fondations pieuses? On comprend que ces propriétés, abandonnées à des colons peu scrupuleux, devaient rapporter plus à eux qu'à leurs maîtres! N'ont-ils pas ruiné ces terres et ces vignes (1)? Du reste, nous présumons qu'en général ceux qui étaient chargés d'acquitter les messes à perpétuité se sont peu plaints. Il faut considérer qu'anciennement il y avait un grand nombre de prêtres. N'avons-nous

(1) Le Tout-Puissant, dans sa bonté si miséricordieuse, a voulu qu'il y eut un saint patron pour chaque classe de la société. Les laboureurs en ont un; mais les métayers, ce nous semble, n'en ont point. N'est-ce point en punition de cet horrible blasphème, que certains d'entre eux profèrent en prétendant que si Dieu venait sur la terre pour y être métayer, il serait voleur comme eux? Aussi Dieu, dont la justice égale la miséricorde, leur a-t-il accordé seulement saint Benoit Nègre, qui n'était que fils de métayer!

pas vu quelques testateurs demander jusqu'à cent, cent vingt et même cinq cents prêtres à leur enterrement? Ces ecclésiastiques avaient-ils tous des honoraires de messes pour chaque jour? N'acceptaient-ils pas, pour la plupart, comme une bonne fortune, ce qu'on leur offrait? Surtout pendant la période la plus accentuée du protestantisme, les catholiques étaient-ils assez nombreux pour empêcher les prêtres de manquer d'honoraires de messes? N'avons-nous pas un pareil exemple sous nos yeux? De notre temps la messe est montée à 1 fr. 50, voire à 2 francs dans certains cas, et cela très justement; mais notre époque, au point de vue religieux, peut équivaloir au xvi^e siècle, et des prêtres manquent d'honoraires. Nous connaissons de petits séminaires dont les professeurs demandent des messes à 1 franc (1). Beaucoup de prêtres n'ont pas de fortune personnelle; on ne leur demande pas toujours ce qu'on exigeait en un certain temps et qu'on appelait un titre clérical.

D'après le *Dictionnaire* de Trévoux, ce titre clérical devait assurer un revenu de 50 livres en province et de 150 livres à Paris. Nous allons reproduire un exemple différent :

21 janvier 1695. Au lieu de Lagaye a comparu par devant Pierre de Lacoste, avocat en parlement, juge ordinaire de Lagaye et de Lôtanges, dame Jeanne d'Estresses, veuve et héritière bénéficiaire

(1) A Roc-Amadour l'honoraire d'une messe est de 2 francs; mais le prêtre qui la dit n'a qu'un franc, l'autre moitié est attribuée aux réparations du célèbre pèlerinage.

de noble Gabriel de Gaye, sgr de Lagaye et de Lanteuil, assistée de M^e Jean d'Audubert, son procureur; a dit que Charles-Étienne de Gaye, s^r d'Espinet, son fils, acolyte, avait le dessein de se faire promouvoir aux saints ordres, et il lui est nécessaire d'avoir un titre clérical, suivant l'*ordre des saints canons*. En conséquence la dite dame d'Estresses a constitué à son fils une pension de 100 livres, en sus les habits de prêtres, calice et ornements sacerdotaux nécessaires pour dire la sainte messe; et pour le paiement de laquelle pension, la dite dame a affecté et hypothéqué la terre et vicomté de Lanteuil. Pour la sécurité de ladite pension, Jeanne d'Estresses a présenté pour témoins noble Gaspard d'Audubert, s^r de Belcastel, du lieu de Lacoste, paroisse de Tudeil; messire François de Sainte-Marie, sieur de Lavaur, du lieu de Lagrèze; Mathurin Brunie, bourgeois, de La Marboutie, et Jean Dalvy, praticien, du lieu de Lagaye; lesquels moyennant serment par chacun d'eux fait *la main levée à Dieu*, ont dit et attesté que la dite terre et vicomté de Lanteuil valait annuellement plus de 100 livres de revenu, et beaucoup au-delà; et ils se sont obligés solidairement avec la dite dame, l'un pour l'autre et le meilleur pour le tout, de faire valoir à la dite terre et vicomté la somme de 100 livres de revenu. — Le juge, d'après ces garanties, donne acte de promesses (1).

(1) Cette vicomté appartenait au seigneur d'Estresses de Paunac, qui la céda, par échange, le 26 septembre 1683, aux sieurs Gaye père et fils. Les rentes dues étaient alors de

Cela dit, revenons aux dispositions de dernière volonté en citant le testament de Marguerite Dufraysse, veuve de Jean Veilhers, bourgeois de Beaulieu, du 23 septembre 1699. La testatrice donne 100 livres pour 400 messes. Est-ce assez clairement les taxer à 5 sous chacune? Ce n'est pas le seul exemple de cette fin de siècle!

Audiger, dans sa *Maison réglée*, que nous pensons avoir paru entre 1687 et 1689 (notre exemplaire est incomplet du titre), donne des renseignements singuliers sur la manière de régir le train d'un grand seigneur. La viande était alors à 5 sous la livre, le pain à 2 sous, la pinte de vin à 4 sous mais à 10 sous pour le maître, et la chandelle à 7 sous. Le tout prix de Paris. — Après une dissertation tendant à prouver que le seigneur doit choisir un aumônier qui soit un modèle, il n'attribue à cet ecclésiastique parfait que 200 livres de traitement, comme à chacun des valets de chambre!... Cependant il lui donne un domestique.

Terminons le xvii^e siècle par le fait suivant :

M. de Lissac, vicaire du Puy-d'Arnac, délivre

83 quartons de froment;	}	Le tout mesure de Brive.
69 quartons de seigle;		
121 quartons de grosse avoine;		
5 livres 10 sous d'argent;		
35 poules 1/2;		
60 poulets;		
23 journées d'homme;		
2 livres 1/2 de cire;		

Dans cet échange sont compris les dîmes inféodées dues et perçues sur les fruits décimaux de la paroisse de Lanteuil. — Quelques-uns écrivent carton au lieu de quarton; ce dernier terme signifie cependant le quart d'un setier.

une quittance à l'occasion des honneurs funèbres et service d'octave pour Pierre Veyssière, décédé le 12 mai 1700, *s'élevant* à la somme de trois livres six sous.

(Papiers de la famille Veyssière.)

VI

XVIII^e SIÈCLE

5 janvier 1701. Bernard Audubert, vigneron, du Puy-d'Arnac, lègue 30 livres pour 80 messes.

30 avril 1707. Voyons maintenant combien une place dans un cimetière pouvait coûter au commencement de ce xviii^e siècle. C'était ce qu'on appelait une *concession d'usage*. Antoine Cipière, marchand, de Beaulieu, demande une tombe dans le cimetière de l'église de Notre-Dame, pour corps et *corpselle* (petit corps). Deux marguilliers de la dite église, moyennant trois livres, s'engagent à en faire *jouir* le dit Cipière et les siens à l'avenir.

Peu de temps avant, un tombeau dans l'église revenait à cinq livres.

26 février 1712. Tronche, notaire, de Beaulieu. — Marie Soleilhet, fille de feu François Soleilhet, notaire, offre aux curé et prêtres servants de l'église de Notre-Dame, trente livres pour 100 messes de *requiem*, à six sous chacune.

30 août 1712. M. Texier, curé du Puy-d'Arnac, fait un billet de ce qu'il doit à Mathurin Veyssière, menuisier, de Vialon, susdite paroisse. Il rappelle dans cet écrit que Veyssière s'est engagé à payer trente sous pour le mariage de son frère.

(Papiers de la famille Veyssière.)

1^{er} septembre 1715. François Gaubert, de Sioniac, marchand, donne 3 livres pour 12 messes à 5 sous chacune.

TRONCHE, notaire, de Beaulieu.

Joseph Vauquelin, écuyer, sieur de Francval, de Paris, mort à Beaulieu, en Bas-Limousin, testa le 15 décembre 1732, deux ou trois jours avant son décès. Il consacra 312 livres en bonnes œuvres ou en messes à 8 sous.

(Archives de M. Monbrial.)

Le 29 mai 1733, M. Vigier, curé de Beaulieu, délivre un reçu de 21 livres pour enterrements, octaves et bouts de l'an de M. de La Garenne (un Meynard) et de M^{lle} de Costeplane; soit 10 livres 10 sous pour chacun.

25 septembre 1740. Jeanne Laquière, de Gagnac, en Quercy, lègue aux Récollets de Saint-Céré 35 livres pour 100 messes; et pareille somme pour 100 autres messes aux curé et prêtres de Gagnac, chaque messe étant à 7 sous.

TRONCHE, notaire.

15 juillet 1751. Gérard Martinie, bourgeois, du repaire d'Alric, paroisse d'Altillac, donne 60 livres au curé et aux prêtres qui desservent cette paroisse pour messes basses, et *à condition qu'ils suivront le règlement du diocèse pour le prix de ces messes*. Assurément cette clause est impertinente. Par ce qui précède on voit que les prêtres étaient de bien facile composition.

Nous avons vu comment on devenait chirurgien à peu de frais dans le xvii^e siècle; démontrons

qu'il était non moins aisé d'être un apothicaire expert dans le xviii^e. Nous possédons un *apprentissage* du 20 mai 1753. Jean Gaillard, bourgeois et m^e apothicaire, de Beaulieu, prend François Brande et s'engage à lui enseigner de tout son pouvoir la profession d'apothicaire pendant deux années, à le nourrir, à le loger et à lui faire blanchir son linge; le tout pour cent dix francs, soit cinquante-cinq francs par année.

Maintenant revenons à l'honoraire des messes. Au château de Doumazac, paroisse de Sioniac, le 14 novembre 1754, testament de dame Marie-Jeanne d'Anterroches, femme de messire Joseph-Louis d'Estresses, écuyer, seigneur de Paunac, de Doumazac, etc., par lequel elle lègue 400 livres aux Pères Récollets de Tulle, pareille somme aux Carmes de la même ville, et 100 livres au sieur curé de Sioniac, pour messes à 8 sous chacune.

(Archives de M^{lle} d'Anterroches.)

Je soussigné déclare avoir reçu de Monsieur de la Vigeyrie, conseiller d'Argentat, la somme de cinq livres quatre sols, sans y comprendre la messe qui n'a pas été dite, pour tous les droits de Demoiselle Magdeleine de Chantegril, sa fille, dont quittance à Argentat, ce 11 mars mil sept cent soixante sept.

MURAT, vicaire.

6 avril 1770. Nous avons une lettre de l'intendant Turgot, parlant de la cherté excessive des grains dans la généralité de Limoges. — Est-ce par suite de cette disette qu'en 1775, M. Pierre Mas-

soulie étant curé de Beaulieu, nous constatons que le prix de la messe est monté à 10 sous? Ce prix s'est maintenu.

Je soussigné, déclare avoir reçu de Monsieur de Larue trente livres, pour l'acquit de soixante messes basses que j'ay célébré pour le repos de lame de defunte Madame de Larue, son epouse, dont quittance, à la Jante ce 21 avril 1780.

DAVID, ancien curé de Millevaches.

N'est-il pas opportun, maintenant, de citer une lettre que M. Louis Guibert a bien voulu nous écrire? Le lecteur y trouvera son agrément, et nous ne dirions pas aussi bien.

« ...Tout repose sur l'évaluation de la monnaie du temps, et surtout sur le rapport du pouvoir de l'argent aux diverses époques avec ce même pouvoir aujourd'hui. Et là-dessus on ne s'accorde que sur un point : c'est sur la fréquence et la grossièreté des erreurs que nous commettons tous les jours, grands savants et petits érudits, dans nos essais d'évaluations. J'ai rencontré, à une même époque et dans un même lieu, des prix d'objets d'ordinaire sujets à peu de variations, et qui pourtant présentaient de si énormes différences qu'il fallait renoncer à comprendre (1). — Malgré la difficulté très réelle qui résulte de cette obscurité, on peut préciser dans la mesure du possible la valeur

(1) Il y a des marchands qui vendent cher et d'autres à meilleur marché; les premiers sont délaissés et se ruinent; les seconds, ayant alors une nombreuse clientèle, s'enrichissent, leur petit profit étant souvent renouvelé.

du prix de la messe énoncé dans un document en le comparant avec le prix du setier de blé, qu'on peut relever dans les documents de la même année; et si l'on établit que le prix du blé a peu varié l'an d'avant et l'an d'après, on arrive à une base véritablement solide. D'autant plus que dans plusieurs au moins des ordonnances épiscopales ou des règlements synodaux, où il est parlé du prix des messes, on paraît le rapporter à la valeur du blé. Il serait donc utile d'indiquer le prix du blé à chaque époque où un document vous fournit un prix de messe qui vous paraît devoir être considéré comme un prix courant, un prix normal... »

Par malheur, quand cette lettre nous est parvenue, nous pouvions dire que *notre siège était fait*. D'ailleurs, vu notre âge et les moyens qui nous font défaut, nous ne pouvions suivre ces conseils, si judicieux, du reste. Il fallait se borner à recueillir ce qui était à notre portée. Là où de grands savants échouent, que devons-nous attendre de nos faibles efforts? Un grand nombre de vieux documents ont passé autrefois sous nos yeux; nous avons négligé de choisir les matériaux qui nous seraient si utiles aujourd'hui. N'ayant point la prétention d'ouvrir une voie, il nous suffit de poser quelques jalons. Viendra-t-il un plus expert, un plus savant que nous (c'est si facile)? Celui-là, s'il se rencontre, saura trouver des renseignements meilleurs, des preuves concluantes, afin de parvenir à un résultat d'une évidence parfaite.

Nous présentons nos découvertes comme des documents qui serviront plus ou moins dans un

procès dont le jugement définitif sera un jour rendu. En d'autres termes, nous apportons quelques pierres qu'un architecte de l'avenir fera tailler et mettre en place.

Cependant, ne sommes-nous point arrivé à cet important résultat, qu'on ne peut dénier : les prêtres, pendant plusieurs siècles, ne se sont-ils pas à peu près tenus en dehors du mouvement ascensionnel de la valeur de toute chose ? Était-ce de leur fait, dans les temps anciens, cela provenait-il plus récemment de l'autorité de leurs supérieurs, toujours est-il qu'ils se sont montrés, en général, modérés, pleins d'abnégation.

Nous avons été au-devant des objections qu'on pouvait nous faire sur le grand nombre de prêtres qu'il y avait autrefois, sur le manque de messes durant les persécutions religieuses ; mais chaque curé de paroisse ne devait pas se trouver dans ce cas particulier ; or, nous savons que les testateurs ne les avantageaient guère.

Voyez, du reste, quelle progression lente, quand il n'y a point arrêt, et parfois recul, dans le prix de l'honoraire des messes ? En effet, récapitulons.

(Nous ne mentionnerons pas les *réfections corporelles* ; cela nous paraît être une pure générosité qui n'exerçait aucune influence sur le prix des messes) :

1247. Un anniversaire moyennant 5 sous de rente, pour lesquels il est assigné 2 setiers de seigle également de rente ; chaque setier valait donc 2 sous 6 deniers.

1250. Autre anniversaire pour 5 sous de rente.

Ces anniversaires devaient avoir quelque solennité, comme l'atteste la note suivante :

1262. Messes à 14 deniers.

1297. Anniversaire à 6 sous de rente.

Nous n'avons qu'une citation à faire pour le ^{xiv}^e siècle, et il n'y a guère progression, malgré un assez long intervalle : 22 février 1393 (v. s.) : messes à 15 ou à 16 deniers.

1400-1410. Messes à 2 sous 6 deniers.

1476. Même prix.

1479. Messes à 3 sous 8 deniers.

1490. Obit à 4 sous.

1497. Assistance à un enterrement et une messe pour 2 sous.

1500. Même assistance, avec une messe, pour 20 deniers.

1505 (1506). Messe annuelle fondée par un grand seigneur, à Roc-Amadour (ce seigneur ayant avec lui son notaire), moyennant... 2 sous 6 deniers de Tours.

1506. Obit de 2 sous 6 deniers.

1512. Assistance à un enterrement, avec une messe, pour 20 deniers.

1516. Messes hautes à un peu moins de 5 sous chacune.

1522. Messes à un sou environ.

1522. Messes à 20 deniers.

1546. Même prix.

1547. Même prix. Voir à cette date la clause curieuse d'une absoute pendant 52 dimanches.

1552. Messe haute à 5 sous.

1553. Messe avec diacre et sous-diacre et un *Libera* pour 8 sous.

1557. Messes à 20 deniers tournois.

1564. Assistance à un enterrement, avec une messe, pour 2 sous tournois.

1579 (assistance seule?) — 20 deniers tournois.

Commencement du *xvii*^e siècle. Messes chantées (plusieurs prêtres y étant?), pour moins de 10 sous.

1610. Messes à 3 sous.

1669. Voyage pour dire un messe à un peu moins de 5 sous.

1673. Messes basses à 5 sous.

1674. Messes à 8 sous 4 deniers.

1680. Messes à 6 sous 8 deniers.

1680. Messes à 5 sous.

1685. Messes à 7 sous 6 deniers.

1699. Messes à 5 sous.

1712. Messes à 6 sous.

1715. Messes à 5 sous.

1732. Messes à 8 sous.

1740. Messes à 7 sous.

1754. Nous revenons à 8 sous.

1770. }
1780. } Nous atteignons 10 sous.

De notre temps nous avons vu les messes à 1 franc; elles ont mis un siècle pour y parvenir. Depuis peu d'années elles sont à 1 fr. 50 c., et à 2 francs lorsqu'on désigne le jour, ou plutôt quand on indique l'heure. Dans le Lot elles sont à 2 francs.

Est-ce là une vraie compensation du pouvoir actuel de l'argent, si l'on considère celui qu'il devait

avoir anciennement? Qui pourrait le dire et surtout le prouver?

En terminant, faisons observer que les sources de nos citations ont presque toujours été mentionnées. En mainte circonstance nous avons négligé de le faire, pour ne pas dire à chaque instant que nos autres renseignements provenaient de nos propres archives.

LOUIS de VEYRIÈRES.



LE COMTE CLAUDE-ALEXANDRE DE BONNEVAL

NÉ EN 1675, MORT EN 1747

(célèbre Pacha sous le nom d'*Achmet-Pacha*)

ICONOGRAPHIE LIMOUSINE



LAUDE-ALEXANDRE, comte de **BONNEVAL**, naquit, en juillet 1675, au château de Coussac-Bonneval (Hte-Vienne). Un phénomène extraordinaire marqua sa naissance. Par une nuit terrible, au plus fort de la tempête, des éclairs et de la foudre, apparut, dans les airs, un aigle portant, dans ses serres, une fleur de lys et un croissant, et au même instant la foudre s'abattit et renversa la croix du clocher et celle du frontispice de l'église de Coussac-Bonneval ; ce qui fit dire au curé, en le baptisant : « Je te fais chrétien, Alexandre, puissent les emblèmes des faux dieux ne jamais prévaloir chez toi, sur la croix du Christ, ni les étendards des Infidèles sur les armes de ton prince légitime. » (Voir le livre de la sacristie de Coussac-Bonneval de cette époque et les Mémoires du Pacha.)

A douze ans, le comte de Bonneval, sortait du collège des Jésuites pour entrer dans la marine royale. Le fils du grand Colbert, le marquis de Seignelay, alors ministre de la marine, faisant sa visite de port en 1688, passait en revue les gardes-marine à Rochefort et voulut réformer le comte de Bonneval parce qu'il n'avait que treize ans.

Celui-ci répliqua : « On ne casse pas un homme de mon nom ! » Le ministre répondit : « N'importe, Monsieur, le roi casse le garde-marine et le fait enseigne de vaisseau ! » Le jeune de Bonneval se battit à Dieppe, à la Hogue, à Cadix où il se couvrit de gloire, et, en 1698, il quitta la marine pour les gardes-françaises. Au moment de la guerre de la succession d'Espagne, il recruta un régiment dont il était colonel, et le mena ensuite à l'armée d'Italie. Plus tard, on le retrouve, se battant contre le prince Eugène, à Fleurus, à Namur, à Nerwinde. Tombé en disgrâce à la suite d'un différend avec le ministre de la guerre Chamillard, Bonneval passe au service de l'Autriche qui le nomme général-major. Il se battit dans les rangs des Impériaux en 1710, 1711, 1712. C'est dans un de ces combats qu'il se trouva en face de son frère, César-Phœbus, qui fut fait prisonnier. Comme ses soldats l'amenaient devant lui : « Avouez, Monsieur le marquis, lui dit ce dernier, qu'il est bon d'avoir des amis partout. » Et il obtint aussitôt sa liberté. A Peterwaradin, il se couvrit de gloire et fut fait feld-maréchal sur le champ de bataille. A Bruxelles, où il avait suivi le prince Eugène, il chercha querelle au gouverneur, le marquis de Prié, qui avait calomnié une princesse française. Le prince Eugène lui ayant interdit de donner suite à cette affaire, Bonneval envoya un cartel au prince Eugène. Sa carrière se trouvant brisée, le feld-maréchal se rendit alors à Constantinople, où on lui fit un brillant accueil. Les Turcs, qu'il avait combattus avec tant d'acharnement à Peterwaradin, lui ou-

vrèrent leurs rangs, à condition, toutefois, qu'il embrasserait l'islamisme; ce qu'il fit. Il reçut alors le nom d'*Achmet-Pacha* et devint gouverneur de la Roumélie, grand-maitre d'artillerie. Il profita de ses hautes fonctions pour réorganiser l'armée turque. Sa mort arriva à soixante-treize ans, après avoir reçu les secours de la religion catholique, le 23 mars 1747. Il repose dans le cimetière de Péra, et, sur son tombeau, on lit l'inscription suivante : « *Dieu est permanent; que Dieu glorieux et grand, auprès des vrais croyants, donne paix au défunt Achmet-Pacha, chef des Bombardiers ! L'an de l'hégire 1160 (1747).* »

Il a été publié divers portraits du temps du comte de Bonneval, ce célèbre pacha, savoir :

1° Par Jean-Jacques *Haid*, in-fol., en manière noire;

2° *Schmidt*, delineavit, *Littret*, sculpsit, in-4°, à simples traits;

3° In-8°, gravé par M^{lle} Fonbonne.

4° Enfin celui que nous reproduisons (qui est de format in-8°).

Tous ces portraits sont rares aujourd'hui.

Le château de Coussac-Bonneval, berceau de la famille de Bonneval et encore habité par elle, domine le bourg de Coussac-Bonneval et remonte au x^e siècle, avec remaniements des siècles suivants. C'est un des châteaux historiques de France. Il est entouré de vastes terrasses situées à l'extrémité d'un parc de 150 hectares, à la jonction de deux vallées, d'où la vue s'étend sur de larges horizons. Ce château, restauré d'après les styles de diverses

époques, renferme de belles tapisseries des Gobelins, de Beauvais et d'Aubusson, aux armes de la famille; de très beaux plafonds peints de Boucher, Coypel; des boiseries sculptées et des objets d'art de grande valeur. Les armes des Bonneval sont : *d'azur, au lion d'or armé et lampassé de gueules.*

AMBROISE TARDIEU,
Historiographe de l'Auvergne,
à Herment (Puy-de-Dôme).

NOTES SUR MARMONTEL

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Je dois à l'obligeance de M. Rupin la communication de documents inédits sur Marmontel : les uns, pièces officielles et lettres privées, se rapportent à l'exhumation des restes de l'auteur de *Bé-lisaire*, qui, enterré d'abord en 1799 dans sa propriété d'Abloville, hameau de l'Eure dépendant de Saint-Aubin-sur-Gaillon, fut, le 8 novembre 1866, transporté dans le cimetière de cette commune; les autres consistent en sept lettres autographes. Ces deux ordres de documents, historiques ou littéraires, n'éclairent pas d'un jour nouveau la physionomie de l'homme et de l'écrivain; mais les premiers sont, au point de vue anecdotique, d'un imprévu piquant, et quant aux autres ils ont le prix qui s'attache aux moindres souvenirs d'un auteur digne d'estime pour son talent, d'intérêt parce qu'il est né près de nous; à ces deux titres ils avaient ici leur place marquée (1).

I

Marmontel raconte dans ses Mémoires comment, en 1792, témoin des troubles révolutionnaires et

(1) Voir, pour cet article, la très intéressante Notice sur Marmontel, publiée en 1882 par M. Rupin. Ces réflexions s'y replaceront, une à une, dans leur cadre naturel.

craignant d'en devenir la victime, il quitta Paris et se réfugia au hameau d'Abloville, dans l'Eure; il y acheta un enclos de deux arpents, maison et jardin, et c'est là qu'il mourut le 31 décembre 1799; il avait alors 76 ans. On l'enterra à l'extrémité de son jardin. Sa petite propriété ayant passé en d'autres mains, les nouveaux possesseurs, gens avisés autant que besoigneux, trouvèrent à montrer sa tombe une source de revenus faciles. A deux kilomètres s'élève le château historique de Gaillon; les visiteurs, en assez grand nombre, y apprenaient le voisinage du tombeau de Marmontel et poussaient jusqu'à Abloville.

Les restes de Marmontel passant ainsi, à prix d'argent, en des mains étrangères, devenant matière à spéculation, il y a là, pour l'esprit le moins lyrique, quelque chose de pénible et de déconcertant. On songe à la maison natale de Lamartine, à la terre de Milly, vendue, dispersée, aux vers éloquents, d'un charme attendrissant et évocateur, qu'inspira au poète, rentré un jour par surprise dans l'enclos paternel, ce triste retour de fortune. Marmontel, moins heureux, dans le désarroi de toutes choses, oublié, n'inspira personne, et ne reçut pendant longtemps que la visite hâtive de quelques touristes indifférents.

Son tombeau cependant, soit négligence, soit calcul, faute de soins s'en allait en ruines. Dans les dernières années de l'Empire, vers 1860, les habitants d'Abloville et de Saint-Aubin s'en émurent; Marmontel avait tenu dans le pays une grande place; il avait été, en 1797, élu député au

Conseil des Anciens; il avait laissé le souvenir d'un homme honnête, dévoué à ses concitoyens. On résolut donc d'élever à sa mémoire un monument digne de lui, et le mouvement en sa faveur, parti de Saint-Aubin, prit bientôt de plus larges proportions. En 1863 le Conseil municipal offre une concession à perpétuité dans le cimetière de la commune; la même année, à la sollicitation de M. Huet, membre du Conseil général de l'Eure, le ministre de l'Instruction publique promet une somme de cinq cents francs pour aider à la réalisation du projet; l'Académie française, dont Marmontel avait été le secrétaire perpétuel, vote une somme égale, et délègue, pour la représenter à la cérémonie, deux de ses membres, dont l'un était le prince Albert de Broglie, chargé du discours; enfin le Conseil municipal de Bort, ville natale de Marmontel, vota une somme de cent francs à titre de subvention à la commune de Saint-Aubin; deux arrêtés du préfet de l'Eure, M. Janvier de la Motte, autorisèrent l'exhumation; une souscription publique était sur le point de s'organiser pour donner à la cérémonie une pompe digne du défunt.

L'exhumation projetée et arrêtée a lieu dans la matinée du jeudi 8 novembre 1866. Elle est relatée de la façon suivante dans les registres municipaux de la commune de Saint-Aubin :

« Étant accompagné des membres du Conseil municipal, de la famille Marmontel, du clergé, de la Charité de Saint-Aubin, du brigadier et des gendarmes appelés pour le maintien de l'ordre, de l'instituteur et de l'institutrice communaux, du

garde-champêtre, nous nous sommes rendus processionnellement au hameau d'Abloville..... Là, après avoir constaté l'identité du tombeau composé de maçonnerie en mortier de chaux, recouvert de pierres de taille au-dessus desquelles se trouvait un mètre de terre végétale, nous avons fait enlever lesdites terres et pierres, et à 1^m70 de profondeur au-dessous du sol, nous avons trouvé le cercueil en plomb renfermant les restes de M. Marmontel. Ledit cercueil était placé horizontalement, la tête vers le midi et dans un état de conservation et de solidité qui ont permis de l'extraire facilement du caveau..... L'exhumation terminée, la procession composée des personnes susnommées et d'un grand nombre d'assistants, s'est dirigée vers l'église de Saint-Aubin, dans la nef de laquelle le cercueil a été déposé sur des tréteaux. M. le curé a ensuite célébré la messe et procédé à la cérémonie religieuse avec la plus grande solennité. La cloche a sonné à grande volée et la Charité a fait le service comme pour les enterrements de première classe. »

Tels sont les traits les plus saillants du rapport. Est-il besoin d'y noter le luxe et la précision des détails, d'en faire remarquer le tour presque littéraire? Trois jours plus tard les journaux officieux : le *Courrier de l'Eure*, le *Nouvelliste de Rouen*, le *Journal de Rouen*, rendant compte de la cérémonie, trouvent la prose de M. le maire si belle qu'ils l'impriment à peu près sans y rien changer!

Le maire de Saint-Aubin pouvait avoir, il est vrai, quelque facilité de plume; mais pourquoi in-

sister sur des détails comme ceux-ci, par exemple : « le nouveau cercueil, en bois de chêne, construit pour recevoir l'ancien, a été clos et fermé hermétiquement au moyen de vis en fer, et cela sous les yeux des personnes désignées d'autre part », pourquoi faire intervenir par sept fois le nom de toutes les personnes présentes; comment expliquer que ce rapport, très long et très soigné, ait dû, ait pu être rédigé en entier le lendemain même de la cérémonie, et connu des journaux assez tôt pour être reproduit le samedi soir? Encore sont-ce là les moindres problèmes soulevés par la comparaison des pièces officielles. Certes la cérémonie arrangée par M. le maire et racontée par les journaux est fort honnête : messe solennelle, cloches sonnant à grande volée, cortège officiel au grand complet, rien n'y manque. Mais on peut rêver mieux, et, en fait, on avait rêvé mieux. Point de membres de l'Académie française, point de prince Albert de Broglie, point de discours; M. Huet même, ce membre du Conseil général qui a demandé avec instance et obtenu que la cérémonie soit entourée du plus grand éclat, n'y assiste pas. Nous voilà bien étonnés. Les habitants de Saint-Aubin le furent bien plus que nous. Imaginez ces bonnes gens attendant de jour en jour le grand événement qui se prépare : ils vont avoir un grand homme et un beau monument dans leur cimetière, ils auront un prince « dans leurs murs ». Le 9 novembre un bruit vague se répand : des coups de pioche ont été donnés, Marmontel est au cimetière; aucun n'en croit ses oreilles; le 12

novembre ils lisent le récit officiel de l'exhumation d'une cérémonie solennelle à laquelle ils n'ont pas assisté, qu'ils n'ont pas vue, qui n'a pas eu lieu !

La vérité est que le maire de la commune avait reçu, le 6 novembre, du préfet de l'Eure, une dépêche confidentielle lui prescrivant la plus grande discrétion, et lui enjoignant de faire procéder, avec l'assistance du garde-champêtre, à l'exhumation des restes de Marmontel et à leur inhumation au cimetière. La vérité est que ces restes avaient été transportés au petit jour, sans bruit, entre deux gendarmes : ce fut une expédition nocturne, une manière de vol à main armée, une profanation.

C'est ici le lieu d'exposer les raisons qui expliquent ce brusque changement de front et comment le préfet, à la veille d'une cérémonie à laquelle on avait d'abord résolu de donner le plus grand éclat et la consécration d'une pompe officielle, avait été conduit à la supprimer, à la remplacer par une expédition ridicule.

Marmontel devait être, aux yeux de l'Empire, un suspect. Il était du parti des philosophes ; il avait été le disciple et l'ami de Voltaire, il avait collaboré à l'*Encyclopédie* ; il était surtout l'auteur de *Bélisaire* et du fameux chapitre 15 sur la tolérance des cultes, censurés en Sorbonne, condamnés par un mandement exprès de l'archevêque de Paris comme contenant « des propositions fausses, captieuses, téméraires, scandaleuses, impies, erronées, respirant l'hérésie, et hérétiques, censure et condamnation qui avaient valu à l'auteur la gloire

et au livre d'être vendu à quarante mille exemplaires. Le même homme, il est vrai, assagi par l'âge et l'expérience, témoin des violences amenées par la mise en action des théories à la mode, et député en 1797, par ses concitoyens, au Conseil des Anciens, y devait prononcer, à l'époque même où les églises étaient fermées, un discours sur le libre exercice des cultes ; il était donc à la fin de sa vie, il fut toujours un modéré. Mais les gouvernements de la peur ne se piquent pas de logique ; ils voient partout prétexte à complot, partout prétexte à répression, et les limiers de l'Empire avaient pu découvrir, dans une proclamation de Marmontel à ses électeurs, ces lignes : « Oui, citoyens, je fais vœu..... d'être, avec mes généreux collègues, l'incorruptible défenseur de la liberté, de la sûreté personnelle, des droits inviolables de la propriété, contre ces tyrans hypocrites qui les ont violés tant de fois en feignant de les protéger. » L'homme qui avait écrit ces lignes, qui les avait pensées, était pour son temps un modéré, pour les Français du second Empire un libéral, pour le gouvernement du 2 décembre un factieux. Le préfet de l'Eure, chargé du maintien de l'ordre, craignit une manifestation anti-gouvernementale sur la tombe d'un homme qui avait trop aimé la liberté ; il s'avisa que la cérémonie, autorisée d'abord, puis encouragée, aurait décidément trop d'éclat ; il la supprima.

Voici par quoi il la remplaça.

Ici je laisse la parole à M. Alaboissette, juge à Évreux, qui a tenu de la bouche même du maire

de Saint-Aubin, héros de l'aventure, le récit de cette scène burlesque.

M. Alaboissette raconte comment on attendait de jour en jour la cérémonie annoncée. Le ministre, le préfet, l'Académie, le Conseil général, le Conseil municipal s'étaient mis en mouvement pour faire grand ; une souscription publique allait s'ouvrir :

« Les choses en étaient à ce point lorsque je rencontraï à Gaillon le maire de Saint-Aubin.

» Sur ma demande s'il y avait quelque chose de nouveau dans le pays, il me répondit, avec un air avisé et presque important : « Oui, il y a eu du nouveau hier dans ma commune. J'ai procédé a une opération qui pouvait présenter du danger. M. le préfet m'avait adressé une dépêche avant-hier (le 6 novembre 1866) me prescrivant la plus grande discrétion, et me donnant pour instruction de faire procéder, avec l'assistance du garde-champêtre, à l'exhumation des restes de Marmontel et à leur inhumation au cimetière, ajoutant que la brigade de gendarmerie serait sur les lieux à sept heures du matin et me prêterait main-forte. Je n'étais pas sans inquiétude, craignant une opposition avec armes de la part des gens de la maison. Mais je connaissais ce monde, et en arrivant je les ai tenus en respect et les ai consignés à la garde des deux gendarmes et du brigadier, et avec l'aide des autres l'exhumation s'est faite sans bruit. Maintenant Marmontel repose au cimetière. »

« Ah ! Monsieur le maire, lui dis-je, vous vous êtes prêté là à une vilaine besogne. Vous auriez

dû mieux comprendre votre dignité et ne pas la compromettre en violant un domicile et en jouant le rôle de fossoyeur. Comment, vous n'avez pas compris que le préfet a voulu empêcher une manifestation au sujet d'un homme que notre département avait nommé député parce qu'il aimait la liberté, parce qu'il avait protesté contre la persécution religieuse? M. Janvier a-t-il craint que du cimetière de Saint-Aubin le prince de Broglie ne renversât l'Empire?

» Le pauvre homme était ahuri. Il me quitta en me disant : « Il se pourrait bien que le préfet m'ait joué. »

Tel est le vaudeville qui se joua, en 1866, autour de la tombe de Marmontel. Tout s'éclaire maintenant dans cet épisode; on y voit nettement trois scènes, en trois lieux différents, s'ajouter l'une à l'autre, trois tableaux se succéder : la cérémonie telle qu'elle allait avoir lieu, telle qu'on l'attendait, éclatante; la cérémonie sur le papier, simplement honnête; la cérémonie réelle, ridicule. Que penser des terreurs d'un gouvernement qui craint une manifestation politique sur la tombe d'un homme de lettres mort depuis plus de soixante ans, et dont la modération ne fait doute pour personne? Cependant une correspondance administrative est échangée par le préfet avec le ministre, avec les autorités du canton de Gaillon : juge de paix, commissaire de police, brigadier de gendarmerie, maire de Saint-Aubin. Que penser de cette expédition d'une compagnie de gendarmes et d'un

garde-champêtre allant, le maire à leur tête, au petit jour, dans l'ombre, en conspirateurs, déterrer un mort? Et quel préfet de vaudeville! M. Janvier de la Motte s'effraie des conséquences terribles d'une décision qu'il a prise lui-même, y voit l'occasion d'un complot contre la sûreté de l'État; le complot doit exister, il existe; M. le préfet se ravise, revient sur sa première décision, et d'un mot, par une dépêche envoyée à propos et à temps, sauve l'Empire! Et quel maire de vaudeville, héros malgré lui! Cet excellent homme reçoit des ordres confidentiels; il en est en même temps flatté et troublé; flatté de la confiance qu'on lui témoigne, troublé par la pensée du danger à courir; il imagine que les propriétaires de la maison, à qui la disparition du tombeau va causer la perte des revenus qu'ils en tiraient, doivent lui résister; ils sont deux; M. le maire, avec sa petite armée, les surprend, et, grâce aux dispositions prises, mène tout à bien; lui aussi il a sauvé l'Empire; il s'écrie, avec la satisfaction du devoir accompli : « Maintenant Marmontel repose au cimetière. »

Ce dernier mot sera son excuse et nous servira de conclusion. Grâce au préfet de l'Eure, le révolutionnaire Marmontel fut privé des honneurs posthumes auxquels il avait droit; grâce au maire de Saint-Aubin notre compatriote a maintenant, dans le cimetière de cette commune, un monument digne de lui.

II

M. Rupin écrit, dans sa Notice sur Marmontel :
« Ici (en 1777, époque du mariage de notre auteur) commence pour Marmontel une vie tout-à-fait différente; ses jours s'écoulent au milieu des douceurs de l'hymen et de l'amitié. Commerce des femmes, société brillante, spectacles et liaisons avec les artistes, tout cède aux charmes de la vie intérieure et à ceux de la compagne aimable, spirituelle et vertueuse à laquelle il a uni sa destinée. »

Les huit lettres dont j'ai à présenter l'analyse se rapportent toutes, sauf deux, à cette seconde période de l'existence de Marmontel, et par une heureuse bonne fortune l'une d'elles contient précisément l'annonce, probablement à une protectrice influente, de ce mariage. La lettre est charmante; elle est à citer tout entière :

« Fatigué, Madame, des agitations de la vie (Marmontel avait alors 54 ans), j'ai cherché le repos dans la plus intime et la plus douce de toutes les sociétés. Je me marie. J'épouse la nièce de M. l'abbé Morellet, mon ancien ami. Nous logeons et vivrons ensemble. Toutes les apparences du bonheur sont pour moi; et la personne de M^{lle} de Montigny, son naturel aimable, sa douceur, son excellente éducation font approuver mon choix de tous ceux dont elle est connue. J'espère, Madame, que vous le trouverez sage, et que vous rendrez cette union encore plus fortunée en hono-

fatigué, Madame, de l'agitation de la vie, j'ai
cherché le repos dans la plus intime et la plus
douce de toutes les sociétés. je me marie. j'épouse
la sœur de M^r l'abbé Morelles mon ancien ami.
nous logerons et vivrons ensemble. toutes les
apparences du bonheur sont pour moi; c'est
personnel de M^r de Montigny, son naturel
aimable, sa douceur, son excellente éducation pour
approuver mon choix de tous ceux dont on connaît.
j'espère, Madame, que vous le trouverez sage, et
que vous sachiez cette union encore plus fortifiée
en honorant le petit ménage des mêmes bontés
que vous avez eues pour moi. Vous savez combien
j'y suis sensible et avec quel tendre respect j'ai
l'honneur d'être
Madame

Votre très humble et très
obéissant serviteur
Marmontel



à ce jour 18. Mars 1777.

rant le petit ménage des mêmes bontés que vous avez eues pour moi. Vous savez combien j'y suis sensible et avec quel tendre respect j'ai l'honneur d'être,

» Madame,

» Votre très humble et très obéissant serviteur,

» MARMONTEL. »

On a dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire; il en est de même des hommes heureux. De 1777, époque de son mariage, à 1799, époque de sa mort, Marmontel ne fut troublé dans sa quiétude que par des événements politiques extérieurs, indépendants de sa volonté; il en fut atteint dans son bien-être matériel, il en souffrit dans sa conscience d'honnête homme; mais sa douce philosophie lui fit accepter les revers de fortune, et l'éducation de ses enfants, source de joies pures et pleinement savourées, le distrayait des préoccupations plus graves; il resta jeune de cœur et d'esprit; il écrivait, en 1797 : « La véritable force de caractère est dans le cœur, et le cœur ne vieillit jamais. »

Ma tâche se trouve ainsi forcément restreinte et par le vide de ces dernières années, et par le petit nombre et l'intérêt purement littéraire des documents que j'ai sous les yeux. Tirer de ces lettres quelques conclusions sur le caractère de leur auteur, toucher en passant les questions littéraires qu'elles soulèvent, essayer d'y retrouver la manière et le style de Marmontel, tel sera l'objet de cette seconde partie.

Marmontel a conservé, dans le parti des philosophes au xviii^e siècle, une physionomie très particulière. Quelque admiration qu'on ait pour ce grand mouvement philosophique qui aboutit à la Déclaration des droits de l'homme, quelque reconnaissance qu'on garde à l'école de Voltaire, aux encyclopédistes, pour ces grandes idées de liberté, de tolérance, de justice, grâce à eux entrées dans le monde et qui depuis y ont fait leur chemin, on ne peut se défendre de quelques préventions : le ton railleur et ironique de Voltaire, son scepticisme, l'athéisme plus ou moins avoué de d'Alembert, de Diderot, d'Helvétius, de d'Holbach, la sécheresse de tous gênent les juges les moins prévenus ; ils étaient les heureux du siècle ; ils dissertaient sur les misères sociales sans en être autrement touchés ; ils prêchaient, entre deux soupers, la fraternité universelle ; enfin on n'oublie pas volontiers qu'ils préparaient, de gaieté de cœur et le sourire aux lèvres, par leurs violences théoriques, des conséquences pratiques auxquelles ils ont eux-mêmes échappé. Eh bien ! Marmontel est des leurs ; il est l'élève de Voltaire, et le plus fidèle, et le plus aimé ; il a collaboré à l'*Encyclopédie* ; son *Bélisaire*, et plus tard une satire contre un gentilhomme de la chambre du roi, lui ont valu tour à tour les honneurs de la censure en Sorbonne, d'une condamnation expresse de l'archevêque de Paris, et d'une détention de onze jours à la Bastille. Et cependant ce côté de sa physio-

nomie s'est pour nous effacé à ce point qu'il nous apparaît plutôt, à distance, comme un politique incolore, à classer, sans indication précise, dans le grand parti des honnêtes gens. C'est d'abord que dans sa vie, après de longues années de dissipation et de plaisir, se rencontrent vingt ans d'une sagesse parfaite; c'est aussi que dans son œuvre, à côté de *Bélisaire* et des *Incas*, se placent les *Contes moraux*; c'est enfin que là même où Marmontel est le plus fidèle aux doctrines des encyclopédistes, il n'écrit pas par esprit de système, mais par conviction intime. Qu'il ait une fois dépassé la mesure, cela s'explique par une certaine facilité d'entraînement propre aux caractères moyens. J'imagine qu'il dut être à la fois surpris et flatté par le bruit fait autour de *Bélisaire*; il ne manquait pas de vanité littéraire; l'approbation de Voltaire lui était surtout précieuse; grisé par le succès, heureux de marcher au premier rang dans la grande armée philosophique, il allait, sans regarder au sol, les yeux fixés sur Voltaire son étoile. La Révolution le surprit et l'assagit, et dans la dernière partie de sa vie il se montra ce qu'il était vraiment au fond, modéré.

Marmontel n'a donc à aucun degré ni l'ironie de Voltaire, ni la raideur et la sécheresse des encyclopédistes. Sa philosophie, moins une, moins systématique, est plus humaine : il est optimiste, croit à la bonté naturelle de l'homme; il a l'amour de l'humanité, cette sensibilité vague et sans objet, ce désir des pleurs qui marquent si curieusement la fin du siècle; il rêve un monde nouveau où le

bonheur naît de la vertu; il a, d'un mot, la philosophie des bons vieillards à cheveux blancs, à soixante ans, quand ils ne sont pas égoïstes. On se plaît à l'imaginer ainsi, et c'est bien l'idée que donnent de lui les portraits qu'on a conservés : la physionomie est imposante par la régularité de l'ensemble, mais fine et attirante par l'expression du regard. A ne prendre que les derniers *Contes moraux* et les *Mémoires*, qui sont le reflet le plus exact de son caractère, le fond en était la bonté, avec une pointe légère de scepticisme, un grain de malice et de gaieté, juste ce qu'il en fallait pour l'aviver. Supposez Marmontel populaire, l'imagination du peuple le placerait entre Berquin et Béranger.

La citation d'une lettre curieuse achèvera cette esquisse de son caractère (1).

L'Hôtel-Dieu de Paris était depuis longtemps dans un état de délabrement tel que faute d'es-

(1) Il est bien entendu que je ne parle ici que du Marmontel des vingt dernières années. Sans doute son naturel fut d'abord quelque peu altéré par la fréquentation des philosophes. Il avait dans la conversation, nous dit un biographe, leur ton raide et tranchant. Mais le fond, j'aurai occasion de le redire, ne fut jamais atteint. Sainte-Beuve a dit avec raison : « Marmontel, avec ses faiblesses et un caractère qui n'avait ni une forte trempe ni beaucoup d'élévation, était un honnête homme, ce qu'on appelle un bon naturel, et la vie du siècle, les mœurs faciles et les coteries littéraires où il s'était laissé aller plus que personne, ne l'avaient pas gâté. Il n'avait acquis ni l'aigreur des uns ni la morgue tranchante des autres; avec de la pétulance et même de l'irascibilité, il ne nourrissait aucune mauvaise passion. » Quant au rapprochement avec Berquin et Béranger, la vie de Marmontel, époux et père de famille, et ses derniers *Contes moraux*, à l'eau de rose, me paraissent l'autoriser. Marmontel est d'un rose plus vif; c'est une question de nuances.

pace, faute d'air, les malades entassés y mouraient en grand nombre. Une ligue s'était formée pour demander la création d'un nouvel établissement, une autre pour que les choses fussent maintenues en l'état ou que l'excédent des malades fût transporté à l'Hôpital Saint-Louis, très insalubre lui-même.

La comtesse du Barry était alors toute-puissante. Marmontel, dans une lettre destinée à être mise sous ses yeux et adressée à un intermédiaire, prit en main la cause des pauvres.

« Que ne puis-je, dit-il, aller me jeter aux pieds de la comtesse du Barry pour obtenir qu'elle sauve les pauvres des griffes de ces vautours; leur nouvel asile serait son ouvrage, ce serait à sa gloire comme à celle du Roi que s'élèverait ce monument de bienfaisance et d'humanité, d'autant plus honorable pour elle que la vanité n'y est pour rien et que la bonté seule ferait tout. En dix ans l'École militaire aura élevé mille guerriers, et un nouvel Hôtel-Dieu aura sauvé trente mille hommes (1). »

Et plus loin il ajoute :

« Cette lettre ne doit pas être publique; elle est faite pour prémunir contre les séductions de l'intrigue, celle qui d'un regard et d'un sourire accordés aux pauvres peut faire pénétrer la joie dans l'asile de la douleur. »

La du Barry protectrice des pauvres, cela est au moins piquant; fille... du noble faubourg... Saint-

(1) Flatterie délicate. La fondation de l'École royale militaire était due à M^{me} de Pompadour, la précédente favorite.

Antoine, elle pouvait avoir conservé le souvenir de sa condition première et l'amour des petites gens ; mais on a rarement de ces retours vers un passé modeste, et elle était plus occupée sans doute de ses plaisirs ou de ceux du roi et de ses intrigues politiques, que des malades de l'Hôtel-Dieu.

La lettre de Marmontel n'en est pas moins très éloquente, très digne, pleine d'une indignation, d'une émotion vraies.

Des détails réalistes, et qui n'ont rien perdu de leur vérité, y sont aussi à relever. Le chapitre des chanoines de Notre-Dame, voisin de l'Hôtel-Dieu, en avait la direction spirituelle ; il l'exerçait par quatre députés nommés tous les ans, et appelés administrateurs ou visiteurs. Marmontel dit à leur sujet :

« Les religieuses de l'Hôtel-Dieu, toutes dévouées à leurs pères spirituels, sont exactement informées du jour où M. le Visiteur donne à dîner à ses amis ; et alors il y a un aloyau de plus, et le plus tendre, à la broche des pauvres..... Les chanoines ont chacun leur religieuse affidée, qui a soin de son père spirituel. »

Parlant des abus qui se commettaient, il écrit encore :

« On dit que le boucher de l'Hôtel-Dieu est aussi celui des chanoines et qu'il leur passe la viande à un prix très modique..... Les pauvres sont, de tous les hommes, les plus impitoyablement volés. Point de bail sans un pot de vin, point de marché sans friponnerie ; les caves, la cuisine, la pharmacie sont au pillage..... L'Hôtel-Dieu a une espèce de maison

de campagne où l'un des administrateurs va, avec ses amis et ses commères, mener joyeuse vie deux et trois jours de suite, aux dépens de l'Hôtel-Dieu, sans y faire d'autre façon que d'envoyer demander les provisions de bouche dont il a besoin pour régaler son monde. »

Cette lettre, admirable de sincérité et d'éloquence, est de 1773, entre *Bélisaire* (1766) et sa suite philosophique les *Incas* (1778), c'est-à-dire d'une époque où Marmontel donnait le ton aux encyclopédistes. Quel autre parmi eux l'eût écrite ainsi ? Voltaire, prenant en main la cause des Sirven, des Calas, des Lally-Tollendal, ressemble fort à un avocat heureux de se charger d'un procès retentissant, qui le plaide par métier et par vanité, incapable d'ailleurs d'aller jusqu'à l'émotion douloureuse, de descendre à la pitié simple ; il met dans ses plaidoyers plus de mouvement, de verve et d'esprit que de vraie chaleur d'âme. Un d'Alembert, un d'Holbach auraient vu là un prétexte, un thème à déclamations. Marmontel, plus simple et plus ému, ne songe pas à briller, mais à persuader ; il ne perd point de vue le but pratique qu'il poursuit ; on sent qu'il s'intéresse à ses clients, qu'il les aime ; il a fait en leur faveur une enquête approfondie, minutieuse, il en donne les résultats précis sans craindre de descendre aux moindres détails ; il peint au vif et par le menu les abus criants qu'il s'agit de faire cesser ; il indique exactement comment on trouvera les cinq ou six millions nécessaires à la création d'un nouvel hospice ; tout cela en un langage point recherché, mais

digne, avec un accent de sincérité auquel on ne se méprend pas, tout cela selon le caractère vrai de Marmontel : honnêteté, surtout bonté, sensibilité fine et vive, qui font son originalité dans le parti des philosophes. Un mot charmant termine la lettre : « Voilà, Monsieur le comte, une lettre bien longue, mais pour excuse je vous dirai comme Lise : j'aime les pauvres, et quand on parle de ce qu'on aime, on ne croit jamais en avoir dit assez. »

En ai-je dit assez moi-même sur le caractère d'un homme capable d'écrire et de penser ainsi ; je serais tenté de m'appliquer cette pensée : Quand on loue les bonnes actions, on ne les loue jamais assez. Mais il n'entrait pas dans mon sujet de peindre Marmontel en pied ; qui voudra le connaître mieux, je le renvoie aux *Mémoires*.

2

Sur les huit lettres, objet de cet article, cinq sont purement littéraires, mais trop vagues pour donner lieu à des observations suivies. Elles roulent sur des faits particuliers déjà connus du destinataire, dont Marmontel ne parle que par allusion, et, faute de clarté, perdent pour nous la meilleure part de leur intérêt.

Marmontel écrit dans l'une d'elles : « Quant à moi, quoique j'aie à me plaindre des contrefaçons autant qu'un autre, j'ai trouvé trop accumulées et trop sévères les peines qu'on y attachait ; et c'est pour cela que je n'ai pas signé l'opinion à laquelle on me proposait de souscrire. » *Bélisaire* et les *Incas*, vendus en France à profusion, traduits à

l'étranger, avaient été maintes fois contrefaits. Il n'est pas sans intérêt de remarquer à ce sujet que l'habitude des contrefaçons fut très répandue au xviii^e siècle, ce qui tient à la place toute nouvelle et si considérable prise dans le monde par la presse, par la littérature de polémique, d'action, et à l'absence d'une loi fixe régissant la propriété littéraire. Voltaire se plaint souvent, dans ses lettres, des brochures, venues de Hollande ou d'ailleurs, qui couraient sous son nom.

Deux autres lettres sont adressées à Beaumarchais.

Voici les passages les plus saillants de la première :

« J'ai appris, mon cher collègue, que notre plainte a été éludée, et qu'on vous a répondu que cet incident serait jugé avec le fond du procès : ce qui veut dire, en bon français, qu'on se moque de nous. Mais si l'incident doit être jugé il faut donc que les juges en soient instruits, et c'est le cas de faire un mémoire où soit mise dans tout son jour et l'insolence de l'auteur de la préface et la malhonnêteté de l'approbateur..... Faites un bon mémoire, assemblez-nous pour y souscrire, et que dans cette assemblée il soit décidé que celui qui se détachera de l'intérêt commun de notre honneur sera rayé de notre liste et exclu de nos assemblées. »

Là encore il s'agit d'une question de police littéraire; mais laquelle? c'est ce qu'il est impossible de démêler. L'insistance de Marmontel sur cette idée : faites un bon mémoire, s'explique par ce fait que, à cette date (1780), Beaumarchais avait publié les fameux *Mémoires* qui mirent à nu des

scandales honteux, discréditèrent la justice vénale et contribuèrent, en même temps que les hardiesses du *Mariage de Figaro*, à la chute de l'ancien régime.

La seconde lettre à Beaumarchais, datée du 13 juillet 1780, est plus explicite. Marmontel se préoccupe des contrats passés entre les auteurs dramatiques et la Comédie-Française, et de fixer à quel moment une pièce tombée pourra de droit être retirée de l'affiche. « Quant à la somme, dit-il, qui décide si la pièce est tombée dans les règles, il est évident que ce doit être la recette brute..... Je ne serais pas éloigné de consentir que pour donner aux comédiens le droit d'interrompre les représentations d'une pièce, on fixât la recette à 800 livres en été et à 1,200 livres en hiver, en ne comptant que l'argent de la porte. »

A cette date de 1780, Marmontel écrivait encore pour le théâtre; il y avait connu, après deux éclatants triomphes, des chutes retentissantes; sifflets, épigrammes, parodies, rien n'y avait manqué. Quant à Beaumarchais, son *Barbier de Séville* est de 1775; il l'avait publié précédé d'une préface d'une verve étincelante, en lui donnant ce titre plaisant :

LE BARBIER DE SÉVILLE

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE

COMÉDIE EN 4 ACTES

*représentée et tombée sur le théâtre de la Comédie-Française
aux Tuileries, le 23 de février 1775.*

Et j'étais père, et je ne pus mourir (Zaïre).

La quatrième lettre est de 1758. Marmontel, qui vient d'obtenir le privilège du *Mercur*, y sollicite la collaboration de M. Harduin, secrétaire de la Société littéraire d'Arras.

..... « Me voyla auteur du *Mercur*. Ce journal, devenu important, exige non-seulement tout mon zèle, mais surtout le concours des talents intéressés à fertiliser leur domaine. Je sais mieux que personne combien la société littéraire d'Arras peut contribuer à l'enrichir, et je vous demande vos sollicitations auprès d'elle pour obtenir qu'elle me fasse part au moins de ces productions agréables qui lui échappent dans ses loisirs. »

Cette missive, dont le style et l'orthographe laissent passablement à désirer, est fort curieuse au point de vue de l'histoire littéraire provinciale en France pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle. En parcourant dans le *Mercur* les longs comptes-rendus, les analyses développées des lectures faites aux séances des Académies de province, notamment de la Société d'Arras, on serait tenté de croire que pareille grâce n'a été accordée qu'aux sollicitations pressantes des auteurs; il n'en est absolument rien, c'est le contraire qui avait lieu. Nous voyons ici le directeur de la feuille littéraire la plus autorisée de la capitale demander, en termes si polis qu'ils frisent l'humilité, le concours du savant Artésien et de ses collègues. Les choses se passent aujourd'hui d'une manière bien différente : l'entrepreneur du plus infime recueil parisien jette dédaigneusement au panier, sans prendre la peine de le lire, tout article signé d'un nom qui n'est pas

coté sur le boulevard, ou qui manque d'une recommandation assez accentuée pour emporter d'assaut la barricade (1).

J'arrive enfin à la lettre littéraire la plus longue (15 pages d'un texte serré), la plus claire et la plus importante, lettre à La Harpe sur la *Pharsale* de Lucain. Marmontel avait eu de tout temps une admiration assez vive pour ce poète de la décadence latine; il en avait parlé avec éloges dans l'*Encyclopédie*, à l'article ÉPOPÉE; il avait composé à sa louange une épître en vers, couronnée par l'Académie française; il travaillait à la traduction de son poème. Dans ses divers jugements, tout en reconnaissant les défauts de Lucain : style inculte et raboteux, longueurs et hyperboles, imagination dérégulée, monotonie dans les couleurs, manque d'ordonnance et d'ensemble, il les expliquait par l'influence de son siècle et de sa famille, par sa jeunesse, et de plus il exaltait son génie ardent, l'énergie, la précision, la vigueur de l'expression en mille endroits. Enfin il mit quelque chaleur à réhabiliter un poète inconnu ou dédaigné de son temps. La Harpe, relevant « des propositions si étranges et si nouvelles » qui allaient, selon lui, à mettre Lucain au-dessus de Virgile, s'était élevé contre cette hérésie littéraire et l'avait reprochée vivement à son auteur. Marmontel revient sur ses jugements, les reprend un à un, les explique, se défend d'avoir préféré Lucain à Virgile. « On croit avoir besoin de m'apprendre, dit-il

(1) Note de M. Rupin jointe à la copie de la lettre de Marmontel.

non sans ironie, que l'*Énéide* est un plus beau poème que la *Pharsale*. Oui, sans doute, comme un tableau de Raphaël est plus beau qu'un tableau du Tintoret. Mais le Tintoret a une chaleur que n'a pas Raphaël; Lucain a une véhémence que n'a pas Virgile..... Il suffit d'avoir une légère idée de la peinture pour savoir que comparer Virgile à Raphaël et Lucain au Tintoret, c'est donner au premier tout l'avantage de la sagesse de la composition, l'intelligence et le goût dans l'ordonnance des tableaux, la variété harmonieuse des couleurs, la noblesse et l'élégance dans l'expression et le dessin, le choix de la belle nature, en un mot toutes les beautés que vous attribuez à Virgile. Vous voyez, Monsieur, que vous vous êtes un peu trop livré au plaisir d'avoir raison contre un homme qui n'avait pas tort. Il fallait me lire avant de me juger, et cette règle de l'équité devient encore plus sévère à l'égard d'un homme dont on n'a reçu que des marques de bienveillance. »

Il est aisé de voir, au ton de ce passage, que Marmontel avait été piqué au vif. Il était justement irrité par le manque de bonne foi et de courtoisie de La Harpe, qu'un mobile puéril, sa vanité blessée, engageait dans cette querelle (1).

Quant au fond du débat, voici ce qu'on en peut dire. Il n'y a pas à se demander, comme le faisait La Harpe pour les besoins de sa cause, si

(1) Marmontel indique, dans une note en marge du brouillon de sa lettre, que La Harpe, concourant en même temps que lui pour le prix de poésie à l'Académie, n'eut pas même l'accès.

Marmontel a préféré Lucain à Virgile, mais si, en admirant Lucain, il faisait preuve de mauvais goût.

Lucain fut, pour la littérature latine, ce que Victor Hugo a été pour la nôtre, un romantique, un novateur. Jusqu'à lui on n'avait connu que l'épopée mythologique; il met en vers la lutte de Pompée et de César et compose une épopée historique; les dieux étaient, dans l'épopée antérieure, les protagonistes de l'action; Lucain se passe d'eux et se contente d'un merveilleux d'un autre ordre, songes, visions, magie, allégorie. Il n'a, dans l'expression, ni la naïve simplicité d'Homère, ni la pure élégance de Virgile; son style est inégal, heurté; il détourne les mots de leur sens premier, les presse pour en tirer tout ce qu'ils contiennent; il cherche la phrase à effet, brève et qui frappe. En tout beaucoup d'imagination et de chaleur, point de mesure. De là des qualités saillantes qui séduisent, des défauts énormes qui choquent; de là un charme irritant : Lucain n'a pas d'indifférents, on ne peut ni le louer ni le critiquer à demi, il faut être pour ou contre.

Le xviii^e siècle, classique par excellence, fut contre le romantique Lucain. Marmontel seul fut pour, poussé par le sentiment qu'il avait des mérites très réels de ce poète, par la complaisance naturelle du traducteur pour l'auteur qu'il traduit, peut-être aussi parce qu'il ne séparait pas dans son esprit la *Pharsale* de la *Henriade*, deux épopées historiques, deux épopées sans dieux, et qu'une part des éloges qu'il décernait à Lucain allait à Voltaire. Quoi qu'il en soit, en admirant Lucain, il

dépassa son siècle et ne fit pas preuve de mauvais goût, mais plutôt d'une grande largeur d'esprit, car rien n'est plus rare que de voir un homme avoir l'idée et le courage de remonter d'irrésistibles courants d'opinion, d'être seul contre tous.

Telles sont ces cinq lettres inédites. J'ai dû me borner à les cataloguer, à en donner l'analyse, à en citer les passages les plus curieux. On a pu déjà saisir dans ces citations la manière et le style de Marmontel, manière et style qu'il me reste à préciser.

3

Chercher la manière et le style de Marmontel est chose très délicate : j'oserais presque dire qu'il n'en a point et que c'est là peut-être le secret de l'oubli où il est tombé. Il lui manque, dans les idées et dans l'expression, l'originalité qui force l'attention de la postérité. Aucune idée générale, sinon celle de la tolérance, qui traîne partout autour de lui, et qui compose, ou à peu près, tout son bagage philosophique. Son style est clair, aisé, coulant ; il a la transparence de l'eau qui court et point de saveur, le poli d'un miroir et point de couleur. Il n'est donc pas de ces auteurs ayant une manière, un style bien à eux, dont on devine le nom à quelques lignes qu'ils ont écrites, comme on devine, à l'ensemble et au coloris d'un tableau, le nom de l'école et du peintre. Pour en finir avec les défauts j'aurais eu à relever, dans les lettres citées, quelques gaucheries, la régularité froide dans le plan, la symétrie cherchée et trop

accusée dans les phrases, choses qui sentent l'écolier modèle et le concours général (1). On a dit de Marmontel qu'il était le premier élève de Voltaire, et cette définition de son talent, éloge à la fois et critique, est la plus juste qu'on en puisse donner. Mais ne prenons pas le malin plaisir de triompher à peu de frais sur de courts passages d'un homme qui a écrit beaucoup, et qui, s'il n'a pas les qualités fortes qui attirent, qui appellent, a du moins les qualités aimables qui retiennent, quand une fois le livre est ouvert.

Homme aimable, esprit moyen, Marmontel a rencontré une fois ou deux en sa vie littéraire, dans les *Contes moraux*, dans les *Mémoires*, le genre qui lui était propre : le récit ; il y a excellé, grâce à la bonhomie naturelle qu'il tenait du milieu où il était né, à l'optimisme aimable que lui donna le milieu où il vécut, à la finesse d'observation et d'analyse qu'il puisa dans une longue et intime expérience des hommes et des choses.

Bonhomie naturelle est le premier fonds de Marmontel. Fils d'un tailleur, élevé dans un intérieur modeste, au collège il a trouvé des camarades aussi peu fortunés que lui ; il a vécu longtemps au milieu de gens pauvres et simples, et loin de les dédaigner par fierté instinctive d'esprit supérieur,

(1) Dans la lettre à La Harpe : « J'ai cité fidèlement ce que vous me faites dire, que n'avez-vous cité de même ce que j'ai dit — je dis que le poème de Lucain a des beautés et vous en convenez, vous dites qu'il a des défauts et j'en conviens. » — La lettre à M. Harduin est tout entière gauchie et à peine correcte. Nulle part le débridé, le déshabillé.

il s'est laissé aller pleinement à ces premières impressions. Tout au plus peut-on dire que sous cette bonhomie se cachait déjà finesse et malice. La fréquentation du monde développa en lui la finesse et la malice, mais n'altéra pas la bonhomie.

L'influence féminine affina Marmontel. Et d'abord l'influence maternelle. A sa mère il doit tout : la première elle avait deviné ses heureuses dispositions naturelles, seule elle prit soin de les cultiver. Écolier à Mauriac, novice à Clermont, jeune abbé à Toulouse, il n'a point de succès d'école, point de succès d'auteur auxquels elle ne soit associée. Toutes les fois qu'il s'agit pour lui d'une décision d'où dépend son avenir, c'est à Bort qu'il va chercher ou qu'il demande conseil. A vingt-trois ans, appelé à Paris par Voltaire, il part, encouragé par cette mère qui voit en lui déjà l'honneur de sa ville natale. A Paris il vécut dans la société la plus brillante du siècle. Jeune encore et célèbre, auteur dramatique applaudi, il se fit tour à tour aimer de la capricieuse et perfide Navarre, qu'il suivit dans ses vignes et son cottage d'Arenay sur cette aimable promesse : « Il y aura bien du mal si avec moi et d'excellent vin de Champagne vous faites de mauvais vers », de l'altière Clairon, de la candide Verrière. Plus tard, homme en place et académicien, il devient l'hôte moins équivoque de M^{me} de Tencin, de M^{me} du Deffant, de M^{me} Geoffrin. Il est enfin l'époux heureux et accompli de M^{lle} de Montigny. Marmontel a dit lui-même combien cette fréquentation des femmes agit sur l'esprit. Cette influence s'ajustait à la pente naturelle de son

caractère. Il la reçut plus qu'il ne la subit. Ce fut un esprit féminin, incapable de beaucoup de force et d'élévation, mais doué de sentiment, de grâce, d'agrément, préoccupé du désir de plaire, et y arrivant (en cela reparaissait le premier fonds de bonhomie) par des moyens très simples.

La vie qui, tout compte fait, fut douce pour lui, eut sur son caractère une influence de même ordre. Il eut des années difficiles, il y revenait toujours comme à ses meilleurs souvenirs. Il a raconté, en des pages charmantes et émues, les plaisirs, les joies de son enfance, courses en pleins champs, à travers bois, halte à la ferme où l'on déjeûne de pain bis et de lait, rêves solitaires, premiers frissons du cœur. A Paris il eut deux ans d'attente et de vie précaire; il fallut plus d'une fois solliciter le crédit de la fruitière et du boulanger; la lutte l'animait, le piquait au jeu; ce furent là encore, pour lui comme pour bien d'autres, des jours heureux. A vingt-cinq ans il était célèbre et recherché. Dès lors si l'on met à part les revers de fortune survenus à la fin de sa carrière, à une époque où sa douce philosophie le préserva du découragement, Marmontel, pleinement heureux, connu et goûta tous les enchantements de l'existence. Il annonce, au début des *Mémoires*, écrits pour ses enfants, qu'il ne se peindra qu'en buste. Promesse nécessaire s'il en fut, et bonne à tenir; il ne l'a tenue qu'à moitié et s'est peint, lui et son siècle, avec complaisance. Tous pensent : après nous le déluge, tous se hâtent de jouir; Marmontel est de toutes les fêtes. Et puis c'est l'âge d'or des gens

de lettres : autrefois ils étaient les domestiques, les esclaves des grands ; maintenant ils en sont les égaux, quelquefois les maîtres ; tout au moins ils ont créé et ils ont pour eux l'opinion, déjà puissante, bientôt souveraine ; Marmontel se laissa doucement aller à ce courant de mœurs faciles. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge avancé où il trouva dans le mariage des joies plus saines, un bonheur plus complet. La fortune souriante fit de lui un optimiste, plein d'indulgence pour les vices de ses contemporains et pour les siens, ne prenant rien au tragique, poétisant légèrement la réalité. Ce fut un de ces hommes avec qui on aime causer, parce qu'ayant eu des faiblesses ils ne s'indignent pas de les retrouver en autrui, et par leur morale accommodante nous mettent à l'aise.

A cet optimisme aimable qui met le lecteur à l'aise, à ces qualités féminines qui séduisent, à la bonhomie fine et malicieuse qui relève ces nuances tendres, ajoutez un style pur, peu personnel il est vrai, le style clair et vif du siècle, mais singulièrement propre au récit, à l'anecdote, et vous aurez tout ce qui fait de Marmontel un écrivain digne d'être lu et qu'on ne lit pas sans plaisir. Sainte-Beuve dit de lui : « Ce fut un excellent conteur, un excellent peintre pour les portaits de société, sachant et rendant à merveille le monde de son temps avec une teinte d'optimisme qui n'exclut pas la finesse et qui n'altère pas la ressemblance. »

En lisant, au courant de la plume, les *Mémoires*, j'y relève une anecdote à citer, bien

qu'elle ne soit pas de mon sujet, parce qu'elle a bien le charme propre aux récits de Marmontel.

Notre auteur, fort jeune, dix-neuf ans à peine, près d'entrer dans les ordres, portant déjà l'habit, se rend à Clermont. Son voyage interrompu par hasard, il est pour quelques jours l'hôte d'un muletier honnête, riche, et qui serait parfaitement heureux si sa fille, jeune et jolie, ne s'était mis en tête d'entrer au couvent. Le pauvre homme, désespéré, confie sa peine au jeune abbé, le supplie de convertir sa fille, de la ramener au mariage. Marmontel, tenté par le piquant de l'aventure, accepte cette mission délicate, prêche, obtient le résultat souhaité, va pour prendre congé du bonhomme : « Ah ! Monsieur l'abbé, vous l'avez trop bien prêchée pour qu'elle en réchappe ; elle vous aime, jetez tous les deux aux orties, vous ce rabat, elle ce collet rond. » — J'ai cinq enfants. — Vous, Monsieur l'abbé, cinq enfants, à votre âge ! — Marmontel explique qu'il s'agit de sa mère, de ses sœurs plus jeunes dont il est le soutien : le mariage, ajoute-t-il, m'en donnerait bientôt cinq autres, peut-être plus, car les dévots en font beaucoup. » Et il continue sa route, non sans un léger serrement de cœur en songeant qu'il vient peut-être de rencontrer le bonheur sur son chemin et qu'il n'en a point voulu.

Une seconde anecdote, dans la lettre à Beaumarchais citée plus haut sur les pièces tombées, non moins piquante, est pour nous d'un intérêt plus direct : elle est limousine.

« La raison, l'exacte justice, appuyées de votre

éloquence et de votre excellente judiciaire, n'ont pas besoin de mon secours, et je me rappelle à ce propos un conte de mon Limousin.

Un curé grand chasseur disait la messe; et comme il en était au *lavabo* il entendit l'aboi des chiens qui avaient fait partir le lièvre; il demande au clerc : Briffaut y est-il? — Oui, Monsieur le curé. — En ce cas-là le lièvre est foutu. *Lavabo inter innocentes* (1). »

Ces deux exemples (rien ne serait plus aisé que de les multiplier) suffiront sans doute à préciser les mérites propres de Marmontel. Pour moi, amené à lire les *Mémoires*, j'en ai ressenti le plaisir qu'on éprouve à découvrir, dans une foule inconnue, un visage ami. Ouvrez-les vous-même, si le hasard vous les met un jour sous la main; c'est un de ces livres rares, tantôt naïfs, tantôt malicieux, toujours aimables et simples, qu'on peut lire à loisir et savourer, et qui font aimer l'homme qui les a écrits.

L'œuvre de Marmontel a pour nous un charme suprême; je ne l'indiquerai qu'en passant, comme un curieux problème littéraire et comme la matière possible d'une nouvelle étude.

On a vu comment, aux deux extrémités de son existence, Marmontel a vécu de la vie de famille, en province, à la campagne, et, dans la partie in-

(1) Cette anecdote n'est pas isolée dans notre Limousin. On composerait un joli volume des récits pleins d'agrément et de saveur qui courent ainsi, dans nos campagnes, de cure en cure, de tablé en table. Je me rappelle avoir eu entre les mains un recueil de ces contes, fait par un prêtre du diocèse de Saint-Flour. Chaque province a les siens, où l'arrière-goût de terroir se devine.

termédiaire, la plus longue, de la vie de Paris, dans le monde, dans les salons, à la cour. Il avait donc en lui cet ensemble d'idées, de sentiments, simplicité dans les manières, sentimentalité dans les opinions, foi religieuse qui constitue ce qu'on peut appeler, d'un mot, sans y attacher aucun mauvais sens, le provincialisme. Chose curieuse ! Ce fonds, à peine entamé par une vie mondaine longue et ardente, se retrouve dans l'homme et dans l'œuvre. Marmontel est resté provincial, presque Limousin. Il revint, vers la fin de sa vie, avec joie, aux goûts modestes de ses premières années, aux occupations domestiques, à cette vie isolée et silencieuse presque insupportable aux Parisiens de naissance, à ceux mêmes qui ont de Paris une longue habitude. En littérature, esprit timide et neuf, il fut ébloui par la nouveauté hardie des théories de Voltaire et des encyclopédistes ; il les mit en bon style en écolier modèle, sans y rien changer. Dans ses œuvres plus personnelles il n'est pas exempt de mauvais goût. Dans les *Mémoires*, avec la bonhomie partout présente, perce par endroits, par exemple dans le récit de ses premiers triomphes, de ses liaisons avec M^{lle} Navarre, avec M^{lle} Verrière, l'espèce de surprise qu'il ressent lui-même à se voir, lui provincial, fils de tailleur, célèbre, applaudi, aimé. Ce qu'il écrit a souvent le charme indéfinissable qu'ont les vieilles choses, les vieux tableaux aux teintes délicates et fuyantes. Son style, enfin, n'a jamais le je ne sais quoi de fringant et de cavalier qui décèle le parisianisme. Ce sont là, à mon sens, presque autant de mérites

que nous pouvons, nous ses compatriotes, sentir mieux que personne. Bonhomie, sincérité, simplicité, par là Marmontel est provincial : il mit en tout autant de sensibilité que de raison, autant de cœur que d'esprit. C'est le meilleur éloge qu'on puisse faire de l'homme et de l'œuvre.

GUSTAVE DELTERME.

ARCHIVES HISTORIQUES DE LA CORRÈZE

(ANCIEN BAS-LIMOUSIN)

Recueil de documents inédits depuis les origines
jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Suite. — Voir *Archives historiques de la Corrèze*, t. XIII, p. 597.

ARCHIPRÊTRÉ DE BRIVEZAC

1. MONCEAUX, *Molceo*, en 1193, cure, avait 1,800 habitants, payait 178 livres; sous le patronage de saint Martin et la nomination de l'évêque. Sièges de l'archiprêtré de Brivezac.

2. NEUFVILLE, cure, 480 habitants, payait 76 livres. Le 1^{er} septembre 1478, l'évêque de Limoges permit à Jean Vigier, évêque de Lavaur, qui présentait le curé, de transporter cette église en lieu plus convenable, toutefois du consentement et vouloir des paroissiens. — Adhémar des Échelles donna cette église à Tulle en 900. Saint Pierre en était le patron, l'évêque y nommait.

3. SAINT-HILAIRE-TAURIEUX, cure, qui avait 220 habitants. Saint-Hilaire de Poitiers, patron, l'évêque y nommait. Ordonné de rebâtir en 1474.

4. CHENAILLERS. Saint Rodulphe, archevêque de Bourges, dans un acte de 845, donna au monastère de Beaulieu, qu'il venait de fonder, le village de Beaumont ou de Catenario, vicairie d'Arnac; on croit que c'est Chenailers. Rodolphe et Aygua sa femme donnèrent à leur fils Rodolphe-saint, et à Bertrand homme religieux, le village de Beaumont ou Catenario en Limousin, dans la vicairie d'Arnac, sur les bords de la Dordogne, l'an du roi Louis

824 (lire 24). — La cure avait 610 habitants, sous le vocable de saint Loup de Troyes et à la nomination de l'évêque.

5. LOSTANGES, cure de 680 habitants, payait 102 livres; saint Pierre en était patron et l'évêque y nommait.

6. PUY-D'ARNAC, cure qui avait 940 habitants, payait 560 livres, sous le vocable de l'Invention des reliques de saint Étienne, à la nomination de l'évêque ou de l'abbé de Beaulieu. C'était, en 864, une petite celle où l'on porta les reliques de sainte Fauste, et de là à Brivezac. Il y avait une chapelle fondée par Étienne de Solabel, du bourg de Saint-Silvain, au diocèse de Tulle, curé du Puy-d'Arnac, le 14 mars 1460, à l'autel de sainte Catherine. Le prévôt de Brivezac conférait. Un Solabel y nomma en 1561; un sieur de la Bergerie, du bourg de Saint-Silvain, en 1668. Par arrêt du parlement de Bordeaux, du 5 août 1701, il fut jugé que cette vicairie n'existerait plus et que le curé jouirait de son revenu qui était fort peu de chose. — Autre vicairie del Perrier en 1563. — Autre de Lescurotte en 1650.

7. NONARS, cure de 960 habitants, payait 475 livres, sous le patronage de saint Martin. L'an 4 du roi Charles et 859 de notre ère, saint Rodulphe, archevêque de Bourges, donna cette église à Beaulieu; il l'avait échangée contre Sioniac avec Stolidus, évêque de Limoges. Il y avait une vicairie à l'autel de sainte Marguerite, fondée par Guy de Cornil, seigneur du lieu de Cornil et du Moulin d'Arnac en 1474.

8. MÉNOIRE-LA-SOTRA, prieuré en 1371, sous le patronage de sainte Madeleine, à la nomination de l'abbé de Beaulieu. Dom Pérot possédait en 1783.

9. LA CHAPELLE-AUX-SAINTS, cure de 500 habitants, payait 233 livres, avait pour patron saint Nauphrase, solitaire du Querci, 12 novembre. L'évêque y nommait. Dans le pays on appelle l'épilepsie le mal de saint Nauphrase.

10. VÉGENNES, 880 habitants, payait 365 livres, cure sous le vocable de saint Saturnin. Saint Rodolphe donna

cette église, en mars 856, à Silvius, abbé de Solignac, à condition qu'il y mettrait deux moines. On représenta à l'évêque en cours de visite que les Doctrinaires de Brive travaillaient avec applaudissement pour la conduite des âmes, administraient les sacrements, visitaient les malades de jour et de nuit, tenaient, dimanches et fêtes, trois classes et catéchisme, et les jours ouvriers autres trois classes de grammaire, ce qu'ils étaient contraints de discontinuer à cause de la modicité du revenu de leur collège, n'ayant pas 50 livres pour l'entretien de chaque religieux, par la pauvreté et petitesse de la ville de Brive; attendu encore que la cure de Végenne avait été longtemps en confidence et était sur le point d'y retomber; par décret du 8 août 1629 cette cure fut unie au collège des dits Pères Doctrinaires, à condition qu'ils feraient faire le service par un religieux approuvé par l'évêque, lequel religieux résiderait, les droits de visite, juridiction et correction réservés. La cathédrale donna son consentement le 30 avril 1630, et le recteur du collège en prit possession le 12 septembre après la démission du dernier titulaire. Les Pères de la Doctrine chrétienne renoncèrent à cette union en 1633, le 5 juin, parce que le service était trop pénible et qu'ils n'avaient pas assez de sujets. Par arrêt du 7 août 1730, l'abbé de Beaulieu fut débouté du droit de nomination et l'évêque y nomma désormais.

11. MARADENNE ou MALADONNE, préceptorerie ou prieuré, payait 177 livres, sous le patronage de saint Jean. Le prieur de Lartige et le recteur des Jésuites de Limoges y nommaient en 1707. Le prieuré du Puy de Maradon, de Martel (Cahors), lui était uni. Ce prieuré, membre de celui de Lartige, fut évalué à 700 livres. Un décret du 16 juin 1751 l'unit au collège des Jésuites de Limoges aux mêmes conditions que celui de Végenne.

12. SAINT-GENEST-LES-CUREMONTE, avait 287 habitants, payait 76 livres, cure dont les patrons étaient saint Genest et saint Laurent. Par arrêt du parlement de Bor-

deaux du 6 septembre 1659, l'abbé de Beaulieu fut débouté du droit de nomination qui resta à l'évêque. En 860, saint Rodolphe avait donné cette église à Beaulieu.

13. MARCILLAC PRÈS CUREMONTE, cure de 880 habitants, payait 102 livres, sous le patronage de sainte Catherine, à la nomination de l'évêque. — Il y avait une vicairie à l'autel de sainte Anne, à laquelle une Marie de Plas, dame de Saint-Julien et de Marcillac, nomma en 1604; Léger de Plas, évêque de Lectoure, en 1614 et 1631.

14. BRANCEILLES. Raynaud de Curemonte voulant aller à la croisade, engagea la quatrième partie du prieuré aux moines de Tulle, en 1096. Prieuré sous le patronage de saint Martin à la nomination d'abord de l'abbé, puis de l'évêque de Tulle. La cure avait 540 habitants, à la nomination de l'évêque de Tulle, comme prévôt de Vayrac et prieur de Branceilles.

15. MAUMONT, cure sous le patronage de saint Pardoux, jadis de saint Blaise et de saint Barthélemy, à la nomination de l'évêque. Maumont annexe de Saint-Julien, 1559, y fut uni au cours de la visite en 1629.

16. SAINT-JULIEN PRÈS MARCILLAC, avait 200 habitants, payait 37 livres, cure sous le patronage de saint Julien de Brioude et à la nomination de l'évêque. C'est probablement le Saint-Julien qui fut donné à Beaulieu en 896.

17. BEAULIEU, dont saint Rodolphe faisoit bâtir le monastère en 859, était une abbaye bénédictine sous le patronage de saint Pierre, saint Amelius et sainte Félicité. Elle valait, à la fin du XVIII^e siècle, 4,000 livres et payait 400 florins. D'abord élective, puis à la nomination du roi. Il y avoit des offices claustraux : un doyenné avec l'église de Biars en 1601; un prieuré en obédiencerie de Larivière ou de Saint-Gilles de Bonneviolle avec Girac en Quercy et Sioniac, en 1318; une sacristie qui payoit 85 livres; une infirmerie, 51 livres; une aumônerie, 64 livres; une chambrerie, 102 livres; une pitancerie, 24 livres; une célérierie, 508 livres; une chambrerie; une esgallerie (?); le prieuré de Mons sur Darazac ou Bassi-

gnac-le-Haut, au diocèse de Tulle. L'abbé, ou le chapitre en son absence, nommait à tous ces offices, qui étaient d'une valeur considérable. — Les Bénédictins de Saint-Maur y furent introduits en 1683, au nombre de huit, de la province de Chazal-Benoît. Il y avait, à l'église du monastère, une chapelle ou vicairie en l'honneur de saint Pierre et saint Félicien, *aliàs* de saint Étienne.

Abbés de Beaulieu : 1. Cunibert, moine de Solignac, abbé en 855 (ou plutôt Gairulphe, envoyé par Cunibert) et abbé de Solignac en 1640. — 2. Silvius, dont ne parle pas le *Gallia*. — 3. Ragnulfe, de 896 à 911. — 4. Silvère, au temps de Charles-le-Simple. — 5. Jean, qui vivoit en 954. — 6. Bozon. — 7. Bernard de Comborn, évêque de Cahors en 970. — 8. Rodolphe, en 986. — 9. Guernon, en 999. — 10. Gérard, avec un concurrent du nom d'Isalgier. — 11. Hugues de Comborn. — 12. Frodin. — 13. Bernard. — 14. Hugues de Châteauneuf. — 15. Gérard, vivait en 1161. — 16. Frodin II. — 17. Pierre de Saint-Céré. — 18. Humbert, en 1190. — 19. Gaubert, en 1205. — 20. Hugues, de 1223 à 1233. — 21. Bernard, en 1252. — 22. Jean, en 1256. — 23. Bégon d'Escorailles, en 1288. — 24. Guillaume, en 1290. — 25. Bernard, de 1298 à 1311. — Hélie, en 1316. — 27. Hugues de Malafayda, de 1320 à 1325. — 28. Raymond de Valon, en 1327. — 29. Guillaume, en 1333. — 30. Radulphe, en 1341. — 31. Gilbert, en 1354. — 32. Antoine, en 1362. — 33. Guy, en 1368. — 34. Guillaume, en 1374. — 35. Bernard de Beaulieu, en 1389. — 36. Nicolas, en 1409. — 37. Étienne, en 1423. — 38. Durand, vivait en 1430. — 39. Bertrand des Plas, de Curemonte, de 1442 à 1455. — 40. Pierre de Comborn, siégeait encore en 1466. — *Abbés commendataires* : 41. Guyot Adhémar de Grignan, protonotaire apostolique, fut nommé par bulle de Paul III en 1467, céda en 1490. — 42. Guillaume Adhémar de Grignan, frère du précédent, évêque de Saint-Paul, succéda en 1490 et garda cette abbaye jusqu'en 1515. — 43. Bertrand des Farges, vivait encore en 1553. — 44. Jean de Chappes, se démit en 1580. — 45. Cothage de Martel, jus-

qu'en 1595. — 46. Albin de la Crote. — 47. Pantaléon de Lacoste, en 1597. — 48. Gérald de Costajoux, vivait encore en 1652. — 49. Emmanuel Théodose de La Tour d'Auvergne, cardinal d'Albret, grand-aumônier de France, abbé aussi de Saint-Ouen, de Saint-Vaast, de Tournus et de Saint-Martin de Pontoise, se démit en 1661. — 50. François le Sauvage, mourut le 17 mai 1677. — 51. Jean de Phelip de Saint-Viance, 1688. — 52. Pascal de Ravillon, de Sarlat, mourut en 1707. — 53. D'Urfé, évêque de Limoges. — 54. Dutilh de Boisfranc, de 1707 à 1713. — 55. N. de Brossard, nommé en 1707. — 56. De Veyre, en 1734. — 57. N. de Freschman, en 1756. — 58. N. de Gabriac, en 1763. — 59. Camille Louis-Apollinaire de Polignac, jusqu'en 1779. — 60. N. de Gondoin, vicaire-général d'Orléans, nommé en 1779. — 61. N. de Bouillé, nommé en 1787, fut le dernier (*).

Le *Gallia* parle d'un Eholus qui vivait probablement dans le x^e siècle, et qui, d'après le nécrologe de Solignac, était abbé de Beaulieu. Le même ouvrage, dans les notes sur le second volume, cite un Dominique de Ponte qu'il faudrait placer avant Bertrand de Plas en 1437.

La cure de Beaulieu était à la nomination du sacristain du monastère. Il y avait une vicairie fondée à l'autel de saint Marc, en 1431, par l'abbé Rodolphe. — Autre dite de Lajoinie. — Autre appelée de Pache, en l'honneur de la Sainte-Vierge. Charles du Boucheron, chevalier, seigneur d'Ambrugeat, Laiscer, Termes, Crollet et Puy-du-Piat, y nomma en 1694. — Autre dite de Saint-Maur. — Autre de la Trémoilleras. — Autre de Pierre Laurent ou d'Egumont, existant en 1640, en l'honneur de la Sainte-Vierge et saints Pierre et Félicien. — Autre de Queille d'Auge, appelée de Talameilh, à l'autel de saint Jacques. Noble Jean Clare ou d'Arc, sieur de Nègrevergne, y nomma en 1662. — Autre à l'autel de saint Pierre. — Autre d'Étienne Bernard, abbé, fondée en 1481, à l'autel

(*) Voir la note à la fin du texte.

de saint Jean. — Autre d'Étienne Lafaye, prêtre et curé, pour le plus proche parent qui devait se faire promouvoir prêtre dans l'année, 1350. — Autre dite des deux Jean Alvie, à l'autel de saint Blaise. Une de Martial, veuve d'un Alvie, Dalvie, son fils, avec un Lamartinie, comme mari d'une d'Alvie, Darche, bachelier, juge de Beaulieu, comme mari d'une autre Dalvie, y nommèrent en 1589; La Martinie et Darche en 1594 et 1601; La Martinie, ancien garde-du-corps du roi, seul, en 1743. — La chapelle de Notre-Dame de Beaulieu étant ruinée en 1433, l'évêque ne voulut pas consentir à ce qu'on la rebâtît à cause du danger de la guerre, étant trop près de la ville; ce ne fut qu'en 1474 qu'il fut ordonné de la rebâtir.

La cure de Beaulieu était en ville murée, avait 3,340 habitants, payait 30 (?) livres, sous le patronage de l'Assomption de la Sainte-Vierge, à la nomination de l'abbé. — Pierre ou Gérard de Charbonnière, prêtre, y fonda une vicairie appelée de Trémoillères, qui est probablement la même que celle dont il est question plus haut. Une Desparbès ou Desperbas, veuve Lacroix, y nomma en 1579; Lacroix, femme Lestevenie, comme fille d'un Desperbas, en 1595; Schlafer de la Rode, sieur de Chaunac, en 1713. — Autre vicairie fondée par Antoine Métivier, prêtre, docteur en théologie, par son testament du 11 septembre 1735, reçu Tronche Veloudeys; un Florentin Métivier, prêtre, ancien doyen de Craon, y nomma en 1760. — Religieuses de Sainte-Ursule sorties de celles de Tulle, le 15 août 1633, au nombre de 32 et 6 converses, payaient 84 livres et étaient sous le vocable de l'Assomption. — Maison des soi-disant Jésuites fondée en 1634. Claude Lefevre, curé de Billac, leur donna une maison; ils n'étaient que deux et furent congédiés en 1762, province de Guyenne. — Hôpital où fut envoyée une sœur de Saint-Alexis de Limoges, en 1751. — Saint-Gilles de Batut, vicairie, fondée en 1272. — Saint-Michel, chapelle dépendant du monastère. — Notre-Dame du-Port, 1511, chapelle dépendant aussi du monastère.

18. **ASTAILLAC**, prieuré sous le vocable de l'Invention des reliques de saint Étienne, appartenait au monastère de Beaulieu dès 1318. En 882, un certain Godin, prêtre, cède à Beaulieu tout ce qu'il possède à Stiliaco. La cure n'avait que 900 habitants et payait 30 livres. — Il y avait une vicairie dite de Jean.... en 1611. — Autre dite de Rebeyroux, à l'autel de saint Christophe. — Autre del Cantoni ou du Champ, en l'honneur de la Sainte-Trinité, de la Sainte-Vierge et de saint Pierre. — Autre de Jean Linars, à l'autel de saint Jean. Un Linars et un Dupuy y nommèrent en 1580. — Sainte-Marie Donetas était un prieuré auquel l'abbé de Beaulieu nommait en 1178.

19. **LIOURDRES**. Eustorge, évêque de Limoges, donna cette église à Beaulieu en 1118. Prieuré en 1371, sous le patronage de saint Clair, jadis de saint Étienne. Uni au monastère de Beaulieu dès 1318. — La cure avait 600 habitans en 1470. — Il y avait une vicairie à l'autel de sainte Madeleine.

20. **ALTILHAC** ou **ANTILHAC**, avait 1,320 habitans, payait 322 livres. La cure, sous le vocable de l'Invention des reliques de saint Étienne, était à la nomination du chapitre de Beaulieu. — Il y avait une vicairie fondée par Marguerite de Châtenet, veuve de noble Jean de la Majorie, le 29 mai 1519, augmentée par Jacques de Veilhan, écuyer, sieur de la Majorie, la Vigerie, Beauregard, Labesse et Grandmont, le 24 janvier 1627, appelée de Sainte-Anne. — Autre de Vidal de Roumégoux, en l'honneur de la Sainte-Vierge et de saint Antoine ou saint Christophe. Elle devait avoir été fondée par un la Majorie, car les successeurs et héritiers de cette famille devaient nommer le titulaire dans trois mois; passé ce délai, l'évêque y nommait. Un Jean sieur de Maschenie, Ravillon et autres lieux, y nomma en 1623, Jeanne de Corn de Queyssac en 1675, Henri-Joseph de Salignac-de la-Mothe-Fénelon, chevalier, seigneur de Châteaubouchat, Lescure, Lacote, Lavaur, comme seigneur de Meyrat, en 1706, Claude-François de Pesteils, écuyer, chevalier de Saint-Louis, en 1770. —

Brac était une chapelle rurale sous le vocable de saint Caprais.

21. TUNDEIL, est dit sur la paroisse d'Albignac en 1630. Stolidus, évêque de Limoges, donna cette église à Beaulieu en 859, et Gérard, autre évêque de Limoges, en confirma la donation en 1164. En 1626, les prieurés de Félines et de Bretenoux (Cahors) y étaient annexés. — Prévôté qui payait 304 livres et avait saint Martin pour patron. La cure avait 780 habitants et payait 122 livres; l'évêque y nommait. Il est dit dans les chartes anciennes que Stolidus, évêque de Limoges, avait en 859 donné cette église à Raoul ou Rodolphe, archevêque de Bourges, qui à son tour la donna à Beaulieu en échange de celle de Saillac.

22. BILLAC, cure, sous le patronage de saint Martin, qui avait 780 habitants, payait 440 livres, à la nomination de l'abbé de Beaulieu, quoique l'abbé de Dalon y ait nommé en 1318. — Saint Rodolphe acquit cette église de Bozon et de sa femme Talasie, et la donna à Beaulieu en 859. La dame Robilde la confirma au même monastère en 860.

23. SIONIAC, cure à la nomination de l'évêque et de l'abbé de Beaulieu, sous le vocable de saint Saturnin. Saint Rodolphe donna cette église à Beaulieu en 844.

24. BRIVEZAC, prévôté, qui payait 610 livres, sous le patronage de sainte Fauste, vierge et martyre, le 16 juin, qui y fut portée ce jour-là en 864; à la nomination de l'abbé de Solignac. Septfonds y était annexé en 1564 (Par un décret impérial donné le 16 juin 1808 à Bayonne, le préfet du département de la Corrèze est autorisé à abandonner gratuitement à la fabrique de l'église-succursale de Brivezac une maison et un terrain en dépendant, d'environ 15 ares, situés dans cette commune et provenant d'un ancien couvent de Bénédictins, à l'effet d'y construire un presbytère aux frais de la commune. *Signé : NAPOLEON*). — La cure avait 880 âmes, payait 30 livres, sous le patronage de sainte Fauste et de saint Pierre;

à la nomination du prévôt de Brivezac ou de l'abbé de Solignac. — Il y avait une vicairie fondée par Bertrand de Saint-Chamans, élu abbé de Solignac, appelée de la Ribière, au grand-autel, en 1370 ou avant. — Autre en l'honneur de sainte Catherine. — Autre de Guy de Cornil, prévôt de Brivezac, dite d'Arguirat, à l'autel de sainte Fauste. — Autre d'Armand Maschat, prêtre, appelée de Sérage ou de Mascheix, sous le patronage des saints Cosme et Damien; un Dupradel, avocat, y nomma en 1654; un Mascheix, laboureur, en 1722; Marianne Dupradel, femme de François-Jacques de la Serre, écuyer, sieur du Claux, aussi en 1722; la même avec Élisabeth de la Serre, femme d'un Duverdier, bourgeois, en 1729 et 1736. — Maladrerie de fondation royale, selon le Pouillé des bénéfices de France, à la nomination du grand-aumônier de France.

25. QUEYSSAT, prieuré de filles ou aumônerie, sous le vocable de saint Barthélemy et la dépendance de Belluaire [Beaulieu, Cahors], ordre de Saint-Jean de Jérusalem. — La cure avait 860 habitans et était annexée à Saint-Genier ou Genest en 1646. La grande-prieure de Fieux, de l'hôpital de Belluère, comme prieure de Curemonte, y nommait. — Il y avait une chapelle au haut du bourg, annexée à la cure. Les habitans, par un zèle de dévotion mal réglé, la firent construire de leur propre mouvement, sans y être autorisés par l'évêque. Comme elle était inutile et sujette à de grands inconvénients, il fut ordonné en 1747 que les ornemens et vases sacrés seraient vendus, défense de la regarder à l'avenir comme un lieu saint.

26. SAINT-HILAIRE-LA-COMBE, cure-annexe de Curemonte, en 1714, interdite en 1747. La prieure de Curemonte y nommait, ou celle de Fieux. — Il y avait une vicairie fondée le 2 janvier 1470, à l'autel de saint Martial, par noble Borguet de Plas, coseigneur de Curemonte; noble Louise de Lameth, usufruitière et douairière du château des Plas, y nomma en 1530; Annet de Plas en 1558. —

Autre de Pierre Marsac dit Goudoue, appelée de la Goudousie, à la nomination de l'évêque. — Autre au château de la Salle, dite de la Jurice, en l'honneur de la Sainte-Vierge.

27. SAINT-BASILE. Aldoald céda cette église à Beaulieu en 894; elle fut soumise à Maumont en 1326. La cure avait 340 habitants, sous le patronage de saint Césaire et de saint Éloi. Le commandeur de Belle-Chassagne y nommait, ainsi que le grand-prieur d'Auvergne.

28. MASCHEIX, commanderie en 1398, ordre de Saint-Jean. Cure de 170 habitants, sous le patronage de saint Jean, 29 août. Le commandeur de Mascheix et quelquefois de Carlat, y nommait.

29. CUREMONTE, prieuré de filles, ordre de Saint-Jean de Jérusalem, sous le patronage de saint Barthélemy, uni à l'hôpital de Beaulieu, qui y nommait. Cure et annexe en 1646.

30. AILHAC, cure sous le vocable des Reliques de saint Étienne. L'abbé de Beaulieu y nommait. — Destresse, sur Astaillac, et Escurole, vicairie, sur Puydarnac.

Bénéfices inconnus : 1. Basme; 2. Saint-Denis; 3. Crousant, où nommait l'abbé de Beaulieu; 4. Saint-Jean de Laurino; 5. Saint-Caprais de Poudanges, en 1614; 6. Yvelio; 7. archiprêtre d'Ambormi; 8. Saint-Pierre de Oscha; 9. Saint-Augustin; 10. Gradon; 11. Talmont; 12. Vigona.

ARCHIPRÊTRÉ DE CHIROUZE

1. PEYRELEVADE, cure qui avait 1,800 habitants et payait 123 livres; elle était le siège de l'archiprêtré de Chirouze qui lui était annexé en 1603, sous le patronage de saint Pierre, à la nomination de l'évêque.

2. TARNAC, cure de 1133 habitants, payait 372 livres, sous le vocable de saint Georges, jadis de saint Gilles, à la nomination de l'évêque. — Il y avait une chapelle à la nomination du curé de Tarnac, fondée en 1554, à l'autel de la Sainte-Vierge, par un Guillaume d'Enval.

3. SAINT-GERMAIN-LAVOLPS, cure de 200 habitants, payait

30 livres, sous le patronage de saint Germain d'Auxerre. L'évêque y nommait. Dom Roux, possédait en 1783.

4. EYGURANDE, avait 950 habitants, payait 64 livres. (Ce nom vient de *aquam reddens*.) Cure sous le patronage de saint Loup de Limoges, 22 mai, l'évêque y nommait. En 1720, on y trouva une statue de la Sainte-Vierge, pour laquelle on construisit, le 5 avril 1723, une chapelle dite rurale.

5. SAINT-PARDOUX-LE-VIEUX, cure, 260 habitants, payait 30 livres, patron saint Pardoux; [collateur] l'évêque. L'église fut rebâtie en 1489.

6. SAINT-DÉZÉRY, cure de 92 habitants, payait 8 livres, patrons : saint Didier de Limoges ou de Vienne (peut-être de Cahors) et sainte Radegonde. L'évêque y nommait.

7. AIX, 940 habitants, payait 37 livres, cure, saint Martin, et saints Gervais et Protas patrons; l'évêque. — Il y avait une vicairie fondée à l'autel de saint Jean par Jean de Rochefort, seigneur d'Aix et chevalier; noble Marguerite de Beauvoir, dame d'Aix, y nomma en 1431; cette vicairie existait encore en 1624.

8. SAINT-SEXTIER, avait 1060 habitants, payait 123 livres; patron saint Sagittaire, selon Geoffroy de Vigeois, cure à la nomination de l'évêque. Monastère construit par un certain Léon dans un endroit glissant, en patois *lei*, appelé pour cette raison *Leolenum*, en 1498. Il y avait, avant 1789, une communauté de prêtres. Les habitants allaient faire leur prière dans l'église paroissiale, près d'un tombeau élevé au-dessus de terre, à côté du maître-autel, à droite, où ils croyaient que les reliques de leur saint patron reposaient. Pour ne pas perdre un bien si précieux, dans les guerres civiles ou étrangères, sur leur requête, Antoine Chauseix, curé de Meymac, fut commis en 1641 pour faire l'inventaire de ce tombeau, en présence du curé et des paroissiens, et informer des miracles qu'on disait s'y opérer. On trouva, il est vrai, des reliques; aussitôt on convoqua d'autres prêtres pour faire un office solennel en l'honneur du saint trouvé, on chanta

la messe, on porta les reliques en procession, et il fut ordonné que les paroissiens fêteraient solennellement à l'avenir le jour où elles avaient été trouvées dans ce tombeau.

9. SARDAIGNE ou SADAIGNE, prieuré d'hommes, à la nomination du prieur de Saint-Angel.

10. FEIX. 380 habitans, payait 30 livres, connu dès 1412, avait pour patrons saint Clair et saint Jean-Baptiste, 29 août, à la nomination du prieur de Port-Dieu, prieuré en 1484. — Cure, au monastère de Port-Dieu.

11. MONESTIER-MERLINES, prieuré de 340 habitans, payait 30 livres, patron saint Laurent, jadis saint Clair, uni à l'infirmerie de Port-Dieu. Cure annexée à Merlines en 1554; les prieurs de Port-Dieu et de Sornac y nommèrent jusqu'à l'union des places monacales de Port-Dieu à Brive; alors l'évêque en eut la collation.

12. LA CELETTE, *Cella beatorum Mariz*, fondée par un moine de Marsac près de Riom-la-Montagne, en 1144; l'abbé de Mauzac la céda aux Frères Mineurs Cordeliers, province de Bourgogne, en 1448; prieuré sous le patronage de l'Assomption. L'abbé de Mauzac, couvent de Saint-François, province de Saint-Bonaventure, custodie d'Auvergne, nommait habituellement. A la fin du XVIII^e siècle, il y avait quatre prêtres et deux frères. — En 1144, un moine bénédictin du prieuré de Marsac, près de Riom-la-Montagne, y fit bâtir une petite maison et une chapelle et nomma ce lieu celle ou ermitage de Notre-Dame; après sa mort, l'abbé de Mauzac, collateur du prieuré de Marsac, amena cet ermitage à son monastère et y fit bâtir un monastère où il envoyait tantôt deux, tantôt trois de ses moines, les uns après les autres; mais par le laps du temps, il ne s'en trouva plus qui voulussent y aller habiter, car c'était un désert affreux. Le curé de Monestier, paroisse la plus voisine, y allait dire la messe quelques jours de la semaine, prenait les offrandes et en donnait un certain quid à l'abbé. A la prière des vicomtes de Turenne et de Ventadour, l'abbé donna la Celette, le

9 novembre 1448, à Vincent de Longueville et à ses compagnons, observantaires de l'ordre de saint François, mais il se réservait des redevances, un logement pour lui, et si quelque Franciscain de ce couvent faisait aucun scandale et acte de malversation et n'était promptement châtié par ses supérieurs ou autres officiers de l'ordre des Frères Mineurs, l'abbé aurait pouvoir de le chasser, expulser et bannir perpétuellement et irrévocablement du dit lieu. Les Cordeliers acceptèrent toutes ces clauses et quelques autres, et furent mis en possession de la Celette le 22 décembre 1448. Puis ils firent bâtir une église et un bon couvent qui, dès ce moment, nourrissait opulamment douze religieux. Mais ces bons Cordeliers trouvant ensuite, selon leur manière de dire et de penser, les conditions de l'abbé trop absurdes, inciviles, du tout irraisonnables, trop injustes et indécentes, surent bientôt s'en rédimer, soit par une bulle de 1474, soit par les libéralités de la dame Louise de Rochefort; aussi par sentence d'une commission apostolique du 28 mars 1475, le couvent ne doit plus être appelé de la Celle; mais, conformément à l'humilité des Frères Mineurs et avec un diminutif, il sera dit la Celette, comme si le changement de nom avait pu faire changer de justes et raisonnables conditions. Par autre sentence du 31 juillet, même année, il fut déclaré que les religieux se donneraient à la province de Bourgogne ou de Saint-Bonaventure. En 1619 ils n'étaient que cinq religieux.

13. SAINT-PARDOUX-LE-NEUF, cure de 260 habitants, payait 30 livres, patron saint Pardoux; l'évêque y nommait. L'église fut rebâtie après celle de Saint-Pardoux-le-Vieux. — Il y avait une vicairie d'Arfeuille en 1432.

14. CHADIRAC, prieuré en 1318, chapelle rurale sous le patronage de l'Assomption; l'abbé de Solignac y nommait.

15. LARIBIÈRE-SUR-TARNAC, prieuré de filles, sous le patronage de sainte Catherine et à la nomination du prieur de Villier. Ruiné en 1720.

16. ALEIX, en 1559 et 1586. Raynauld, vicomte d'Aubusson, donna cette église à Tulle vers l'an 1000.

17. JARRIGE-LABOUTA, patron saint Thomas, collateur le prieur de la Vinadière, prieuré ruiné en 1730.

18. MILLEVACHES, avec le mas de Ferrière, prieuré sous le patronage de sainte Madeleine, jadis de la Sainte-Vierge, L'abbé d'Uzerche y nommait généralement. Le prieuré, estimé 450 livres, fut uni au chapitre d'Uzerche par décret du 27 novembre 1761. Roger de Leron donna ce prieuré à Uzerche en 1048. — La cure avait 240 habitants, payait 30 livres.

19. SAINT-SULPICE-LES-BOIS, prieuré-cure de 390 habitants, payait 55 livres, patron saint Barthélemy, était uni à Meymac en 1318; le prieur de Meymac y nommait.

20. FREYTET ou FREYSSEIX, prieuré-cure, uni à Meymac en 1318, ainsi que Saint-Oradour ou Saint-Ouradour, uni à la prévôté de Meymac, le dimanche avant la Saint-Luc, 1312.

21. LAROCHE-PRÈS-FEIX, prieuré-cure ayant 580 habitants, payant 31 livres, patron saint Pierre, à la nomination du prieur de Port-Dieu. — Il y avait une vicairie dans la chapelle de la maison de Meymont, ou de sainte Madeleine, à laquelle nomma, en 1648, un Besse avocat au parlement de Paris et seigneur de Feix.

22. MERLINES, 360 habitants, payait 30 livres, prieuré en 1318, sous le vocable de sainte Madeleine, jadis saint Blaise, à la nomination ordinaire du prieur de Port-Dieu.

23. SORNAC, prieuré régulier d'hommes, patron saint Martin, collateur le prieur de Port-Dieu. La cure avait 1,200 habitants, payait 30 livres, même patron et de plus saint Roch, à la nomination du prieur de Sornac. En 1484, il y avait une communauté composée de 14 prêtres. Une vicairie fondée par Léger de Laporte à l'autel de saint Antoine, appelée de la Falocha. Un Laporte y nomma en 1571 et 1608; un Continsouza, laboureur, avait cédé en 1607 à Laporte tous les droits qu'il avait au patronage.

24. LA MAZIÈRE-HAUTE, prieuré, dont le patron était

l'Exaltation de Sainte-Croix, annexé au prieuré de Bort en 1564. La cure avait 360 habitants, payait 30 livres, et était à la nomination tantôt de l'évêque, tantôt du prieur de Bort.

25. **LES BOUYGES**, prieuré en 1318, patron saint Georges, collateur le prieur de Port-Dieu.

26. **LA TOURETTE**, prieuré en 1570, patron l'Assomption, collateur l'abbé de Souillac. — La cure avait 190 âmes et payait 23 livres. — Il y avait une vicairie fondée le 25 juin 1465, appelée de l'Espinasse, à l'autel de saint Antoine, par Jean de Malengue, écuyer. Jean de Soudeilles, écuyer, seigneur du dit lieu, Courteix, du Puy Fossac et le Soudalet, y nomma comme seigneur de Lespinnasse en 1574; François de Lamotte, écuyer, seigneur de Pantoux, en 1584.

27. **BELLECHASSAIGNE**, dite sur Sornac, en 1564, et sur Courteix en 1609, appartenant aux chevaliers du Temple en 1277, commanderie en 1444, à la nomination du grand-prieur d'Auvergne. La cure avait 220 habitants, sous le patronage de saint Georges et de sainte Croix. — Il y avait une vicaire fondée à l'autel de sainte Croix par Jean de Châteaupert, curé de Saint-Oradour de Chirouze, le 12 mai 1503; en 1559, un de Cisterny de Châteaupert, seigneur d'Ussel, y nomma.

28. **SAINT-MERD-LES-OUSSINES**, commanderie en 1447, membre de la commanderie de Bellechassaigne en 1444. La cure avait 500 habitants, saint Médard de Soissons en était le patron; le grand-commandeur d'Auvergne y nomma en 1756 et 1759.

29. **NOTRE-DAME DE FOURNOUX**, prieuré sous le patronage de la Nativité de la Sainte-Vierge et la nomination du prieur de la Vinadière en 1586, cure et chapelle tour à tour.

30. **COURTEIX**, dépendait d'abord d'Aix, puis de Couffy en 1282. Saint Pierre en était le patron. Appartenait aux Templiers en 1282. La cure, à la nomination du prieur de Bellechassaigne, avait 240 habitants.

31. CHAVANAC, avec Fossa ou Fessa, annexe de Courteix, patron saint Jean, 24 juin; collateur le grand-prieur d'Auvergne. La cure n'avait que 128 habitants et payait 28 livres.

32. CHAVEROCHE, *curia rupis*, prieuré qui avait 260 habitants, sous le patronage de saint Clair. Un Clédière possédait en 1783.

33. SAINT-JEAN-DE NEUFJOURS et RODIÈRE, ou le prieuré de Rode sur la Dordogne, dépendaient de l'archiprêtré de Valmeiroux au diocèse de Clermont; chapelle rurale en 1650; patron saint Jean, 24 juin. Dom Forest possédait en 1783.

34. ALLEYRAT, cure, patron saint Pierre, collateur le prieur de Saint-Angel.

35. ENDEVAIRE, prieuré sur Saint-Germain-Lavolps, patron saint Nicolas, collateur le prieur de Saint-Angel.

36. LIGNAREIX, prieuré en 1482. Cure au prieur de Saint-Angel.

37. LERAT, chapelle. Ranulphe Hélie de Pompadour fonda avant 1488, à la cathédrale de Limoges, une chapelle de ce nom, sous le vocable de sainte Catherine. (Outre cette chapelle, on trouve encore dans l'archiprêtré de Chirouze comme pouvant appartenir au diocèse de Tulle : 1° Maleirot, commanderie de Malte; 2° Séringoux, prieuré en 1583, cure aussi, appartenant au monastère de Meymac quoique le prieur de Port-Dieu y nommât; 3° Vintéjol, prieuré-cure, au prieur de Saint-Angel.)

38. VINTÉJOL, prieuré-cure, à Saint-Angel. Dom Réal possédait en 1783.

ARCHIPRÊTRÉ DE GIMEL

1. GIMEL, *Gimeu* en 1258, archiprêtré et cure en 986, qui, avec ses annexes, avait 620 habitants dont le vrai patron était saint Pardoux avec saint Étienne plus tard; l'évêque y nommait. Il y avait une vicairie qui payait 38 livres, fondée par Pierre Bouthier, prêtre, du Bothier de Gimel, pour le repos de l'âme de Guillaume Bouthier,

moine d'Obazine, et de noble Jean Désiré Bouthier, seigneur du lieu du Bouthier, ses frères, à l'autel de la Sainte-Vierge. Anne Bouthier, dame du Pailhès et de la Bouteyrie, y nomma en 1570; Gabrielle Mérigot de Sainte-Fère, femme de François-Martial de Fénis, écuyer, seigneur de Laprade, président au présidial de Tulle, comme héritière de François de Gain, écuyer, seigneur de Montaignac, en 1719; Léonarde Le Groin, veuve de Henri de Gain, chevalier; Martiale de Montaignac, comme tutrice de ses enfans, en 1762; Jean d'Amadon, écuyer, sieur de Laroche, en 1775. Le vicaire devait résider à Gimel, et s'il y manquait pendant trois mois la vicairie était vacante, il ne pouvait avoir d'autre bénéfice. La fondation était datée du 15 mai 1544, signée de Trabibus, notaire. — Autre vicairie de Jean Calvi, à l'autel de la Sainte-Vierge, à la nomination de l'archiprêtre, en 1580, et années suivantes jusqu'en 1769; cependant François-Mathurin de Lentillac, chevalier, baron de Gimel, vicomte de Sédière, y nomma en 1717, et Anne de Beyssac, veuve de Bertrand de Lentillac, vicomte de Sédière et baron de Gimel, en 1759. — Autre dite de Braguse, proche l'église de Saint-Étienne en 1150, à la nomination de l'archiprêtre. — Autre de la Ferleyrie (?), seigneur de Saint-Yrieix, fondée en 1433. — Chapelle dans le bourg en l'honneur de la Sainte-Vierge. — En 1486, dans sa visite du diocèse, l'évêque ordonna de rebâtir l'église de Gimel hors du château.

2. SAINT-PRIEST, succursale de 240 habitans, sous le patronage de saint Priest, évêque de Clermont. En 1630 il y avait une vicairie dite des Bouyges ou Benaige, à laquelle Mathurin de Lentillac nomma en 1691 et 1709; Anne de Beyssac, comtesse de Lentillac, Nonars, baronne de Felzins et Saint-Jean, dame vicomtesse de Sédière, en 1741; encore en 1762, comme veuve en premières noces du marquis de Sédière, et en secondes du comte de Lentillac.

3. SAINT-ÉTIENNE, 250 habitans, annexe de Gimel, pa-

tron l'Invention des reliques de saint Étienne. La construction de l'église remonte au moins au ^{xii}^e siècle, on y baptisait en 1639. C'était apparemment l'oratoire de saint Dumine, solitaire qui se sanctifia en ce lieu où il reposa après sa mort, vers le ^v^e ou ^{vi}^e siècle; il est honoré le 13 novembre. Ranulphe, vicomte d'Aubusson, donna au monastère de Tulle son allodium de l'église de Saint-Étienne de Braguse, où repose, dit-il, le bienheureux confesseur Dumine. Agobar, archevêque de Lyon, cite un lambeau de la vie de ce saint où il est parlé de Clovis. Un annaliste limousin rapporte sa vie vers 527. — Il y avait une vicairie dite de Sainte-Catherine et une autre dite de Saint-Jean.

4. SARRAN, cure de 900 habitants, payait 67 livres, patron saint Pierre-ès-liens, l'évêque y nommait. — Il y avait une chapelle rurale dédiée à saint Michel, dans le cimetière. — Une vicairie fondée en 1685 par Michel Monteil, curé de Sarrau et héritier d'une Monteil, sa sœur. Louis-Charles de Combarel du Gibanel, chevalier, sieur de Sartige et de la Roubeyrote, grand-sénéchal et gouverneur de la duché de Ventadour, y nomma en 1731.

5. VITRAC, avait 600 habitants, payait 33 livres, sous le patronage de saint Martin et à la nomination de l'évêque. Lafeyta y était annexé en 1318. On trouve encore, avec la cure de Vitrac, un Saint-Agnan.

6. EYREN, *Arena*, cure de 625 habitants, payant 60 livres, et ayant saint Pierre pour patron et l'évêque pour colateur.

7. SAINT-MARTIAL, cure, en 1265, de 900 habitants, payait 191 livres, sous le patronage de saint Martial et à la nomination de l'évêque. Outre cette église, le P. Bonaventure de Saint-Amable cite près de Gimel un Saint-Martial de Nostri, inconnu. Il y avait à Saint-Martial une communauté de prêtres en 1564. — Il y avait aussi une vicairie fondée à l'autel de saint Antoine et de sainte Catherine par le seigneur du Pouget, avant 1472; noble Annet de Luzarche y nomma en 1500; Marguerite de

Laporte en 1556 et 1564; Gilbert de Lévi-Ventadour, capitaine de cent hommes d'armes, gouverneur et lieutenant-général du Limousin, en 1586; Annet de Ventadour en 1602; Henri de Lévi-Ventadour, grand-prieur de France, lieutenant de roi en Languedoc, en 1625; Jean Darche, trésorier de France en la généralité de Limoges, en 1675 et 1685; Gabriel de Maruc en 1694; le même, trésorier de France, en 1711; le même encore, chanoine de Tulle, en 1743. — Autre vicairie appelée de Botarie, fondée dans le xiv^e siècle par Laurent d'Albiars, évêque de Tulle.

8. SAINT-MARTIN-LA-MÉANNE, *mediana*, cure de 980 habitants, payait 259 livres, sous le patronage de saint Martin, à la nomination de l'évêque. — Il y avait une vicairie fondée le 7 mai 1481, par Jean de Gimazane, jadis curé de Bassignac, pour un prêtre parent. La dite vicairie s'appelait del Faure. On croit qu'elle était bâtie sur les bords de la Dordogne.

9. CHAMPAGNAC-LA-NOAILLE, cure de 986 habitants, payait 102 livres, patron saint Martin, collateur l'évêque. En 1459, Champagnac-la-Prune était dit chapelle rurale, peut-être de Champagnac-la-Noaille.

10. NOUGENT, en 1118, chapelle sous le vocable de saint Jean, 24 juin. La vie de saint Front dit que ce saint vint à Nogentus, sur les bords de la Dordogne, où il bâtit une église.

11. GROS-CHASTANG, cure, 680 habitants, payait 60 livres, sous le vocable de l'Invention des reliques de saint Étienne. L'évêque nommait. — Il y avait une vicairie.

12. GUMONT, cure, 360 habitants, payait 30 livres, patron saint Pierre, collateur l'abbé d'abord, puis l'évêque de Tulle, jusqu'en 1555, alors celui de Limoges. Les abbés de Tulle avaient donné cette église à leurs vassaux, mais Guillaume de Carbonnières, abbé, la fit rentrer, et Guillaume d'Uriel, évêque de Limoges, la céda entièrement au monastère de Tulle en 1106.

13. **MARCILLAC-LA-CROISILLE**, cure qui avait 1,800 habitants, payait 191 livres, sous le patronage de saint Martin et saint Barthélemy; l'évêque y nommait. La Croisille lui était unie en 1536; cette annexe est dite succursale en 1559 et avait pour patron saint Cyrice de Tarse. Èble, vicomte de Ventadour, donna la moitié de Marcillac à Tulle en 1096. — Il y avait une vicairie appelée de Saint-Cyrice fondée en 1488 par Ives de Lostanges [Lestrange], seigneur de Saint-Yrieix et de Marcillac. François-Mathurin de Lentillac, comme vicomte de Sédère, y nomma en 1711; Anne de Beyssac, comtesse, en 1740; Louis de la Rabaudière de Moustier, écuyer, receveur des tailles à l'élection de Tulle, conseigneur de Marcillac, en 1760.

14. **SAINT-MERD**, 840 habitants, cure qui payait 76 livres, patron saint Médard de Soissons, collateur l'évêque.

15. **SAINT-HIPPOLYTE**, avait 680 habitants, cure, payait 37 livres. L'église se bâtissait en 1495. Les patrons étaient saint Hippolyte et saint Barthélemy. L'évêque y nommait. Il y avait une vicairie fondée par noble Pierre de Saint-Hippolyte, seigneur du lieu et de la Goutte, et Béraude, sa femme, pour un prêtre, à l'autel de saint Eutrope; noble François de Valon, *alias* du Boucheron, y nommait en 1494 et 1499.

16. **ROSIER**, avec ses annexes, avait 885 habitants, payait 102 livres; est dit annexé à Égletons en 1440 et 1490. La cure, sous le vocable de saint Julien, jadis de sainte Croix, était à la nomination de l'évêque. Il y avait une vicairie fondée à l'autel de saint Michel ou de saint Martial, par Antoine de Chabannes-Curton, chevalier des ordres du roi, gentilhomme de sa chambre, seigneur de Bar, Nebouzat et Allagnac, comme tuteur de Jean-Louis de Montaignac de Gain, seigneur de Montaignac et de Rosier, en 1628. François de Gain, chevalier, seigneur de Montaignac, paroisse de Saint-Hippolyte, la Chapelle-Spinasse et autres lieux, y nomma en 1696; Jean-Joseph de Montaignac en 1707; Marie-Marguerite de Meilhars, sa

veuve, avec Henri-Joseph, son fils. seigneur de Feits-Feits, Faye, Barnet et autres, en 1746 et 1748; Léonarde de Gain, veuve de Henri-Joseph qui précède, en 1764. — Autre vicairie dite de Labesse, à l'autel de sainte Catherine; noble Martial de Maledent, avec sa femme Jeanne Moulinier, seigneur du marquisat de Châteauneuf, en 1661; Moulinier, seigneur de Rosiers, en 1699; Jean-Louis Sarrazin, écuyer, sieur de Lafosse, demeurant à Labesse, paroisse de Saint-Hippolyte, en 1692; de Fénis, prévôt de Tulle, en 1694; la femme d'un Teyssier, sieur du Mazel, aussi en 1696. — Maumont, chapelle rurale, sous le patronage de saint Blaise, payait 128 livres. — Autre vicairie du château de Maumont, à l'autel et en l'honneur de saint Martial. Bertrand de Maumont, chevalier, seigneur du dit lieu et de Tramonteil, y nomma en 1481; Jean, écuyer, seigneur de Maumont, Châteaufort, Saint-Quentin, Jousset, et baron de la Roche, en 1556 et 1560; Charles de Fontanges, baron de Maumont, la Chapelle-Spinasse et Saint-Hippolyte, en 1645 et 1656; Antoine de Fontanges, en 1684 et 1692; Annet-Antoine de Fontanges, page de la Grande-Écurie, en 1697 et 1703; Jeanne-Françoise de Fontanges, femme de Charles Malvin de Montazet, en 1725; Annet-Charles de Malvin, paroisse de Saint-Côme, juridiction d'Aiguillon, en 1749; Raymond Meynard, de Saint-Mexant, en 1760 et 1767.

17. ÉGLETONS, *de Glotonibus*, en 1189, ayant pour annexe Rosiers en 1318, cure qui avait 980 habitants, payait 37 livres, en ville murée, sous le patronage de saint Antoine et de la Sainte-Vierge, à la nomination de l'évêque. — Il y avait une vicairie appelée des Gouttes ou La Goutte, fondée au grand-autel par Jean Bouyeure, archiprêtre de Rancon et curé de Bessines (Limoges), le samedi après la Fête-Dieu 1393; les consuls d'Égletons y nommaient. Les dits consuls et habitants représentèrent que le curé seul ne pouvait administrer les sacremens à près de 600 communians dont la paroisse était composée; tout le revenu de la cure, soit fixe soit casuel, ne montant pas à une

somme suffisante pour former la portion congrue, il n'y avait ni presbytère, ni jardin, ni pré, ni autre héritage dépendant du bénéfice; la vicairie de Bonjour ou Bouyeure est chargée de trois messes par semaine et n'a que 26 setiers de blé de rente, il n'en reste aucun héritier représentant le fondateur, ni de la vicairie de l'hôpital dont on n'a aucun titre, les revenus de cette dernière pouvant monter à 100 livres, sur quoi il faut déduire deux messes par semaine; de plus, elles sont depuis longtemps sans titulaires et ne peuvent être conférées qu'à des sujets déjà pourvus d'autres bénéfices et ne pouvant résider, ou à d'autres qui ne voudraient à cause de la modicité des revenus; or, cette ville étant un lieu de passage, les habitants et étrangers sont souvent privés d'entendre la messe les dimanches et fêtes, n'y ayant pas celle du curé : par décret du 28 juin 1742, ces vicairies sont unies à perpétuité à la cure d'Égletons, à condition que le curé sera tenu de payer, nourrir et loger un vicaire auxiliaire; toutes les messes sont réduites à une par semaine, qui sera célébrée le samedi dans la chapelle du chapitre ou dans l'église paroissiale; lorsque en ce jour il se rencontrera une fête chômée, elle sera dite le premier jour libre. Le curé n'ayant pas voulu de vicaire, les consuls continuèrent de nommer en 1754. Le 18 juin 1438, noble Jean de Peyssarie, seigneur de Bazanès, fonda une vicairie au grand-autel, à laquelle nommaient les héritiers du fondateur sur la présentation du curé de Saint-Fréjoux. — Autre de Sainte-Valérie, fondée en 1378 par Étienne Guérin, prêtre, spiritualisée le 26 octobre 1492; on l'appelait le Peschard du Monéger, à l'autel de sainte Anne; un Guérin y nomma en 1555; un Sanguinière, notaire, en 1580, comme tuteur d'une Guérin sa nièce, en 1581. Une Marie Malengue, dame de Lascoux, en fonda une autre le 17 octobre 1416, dite de Meglias. — Autre de Mondinal, prêtre. — Une autre dite du Crucifix, fondée par le seigneur de Mirambel. René de Mirambel, écuyer, sieur du dit lieu, y nomma en 1580; Jean de Car-

dailhac, écuyer, chevalier, comte de Pinassol, paroisse d'Ayat (Clermont), comme seigneur de Champagnac-la-Noaille, en 1740. — Autre dite des Morts, en 1493, sous le patronage de saint Antoine. — Notre-Dame de l'Hôpital, dans le faubourg; la compagnie des Pénitens blancs s'y établit en 1591. — Autre dite de Merchadier, unie à la cure, le 28 juin 1742. — Autre des Eschanges ou d'Exanges. — Autre de Montagnac, sous le patronage de la Sainte-Vierge. — Les Carmes déchaussés y furent fondés le 3 mai 1677, par Antoine de Sanguinière, prieur de Nespoul et curé de Saint-Hilaire-Foissac.

18. CHAMPAGNAC-LA-PRUNE, cure de 240 habitants, payait 30 livres, sous le patronage de saint Pierre-ès-liens; l'évêque y nommait.

19. LAPLEAU, cure, avait 880 habitants, patron Invention des reliques de saint Étienne, collateur l'évêque. — Il y avait une vicairie fondée en 1363, en l'honneur de la Sainte-Vierge, de saint Martial et de saint Ives, au château de Lestrangle. Pauline de Combarel, veuve du seigneur de Lestrangle, y nomma en 1638; Charles de Sauveterre, vicomte de Chaillanne et Privas, duc [sic] de Lestrangle, en 1641; Charles de Calar de Foy de Gerlande, écuyer, seigneur de Lestrangle en 1727, 1741 et 1750; un Florimond en 1766.

20. SAINT-HILAIRE-FOISSAC, 885 habitants, payait 160 livres, cure dès 1270; sous le vocable de saint Hilaire de Poitiers; était à la nomination de l'évêque.

21. DARNETS, cure, 860 habitants, payait 64 livres, patron saint Maurice, jadis saint Martin. — On expose au Pape que la communauté de Bonnesaigne était trop pauvre, réduite à manger du pain de seigle et à boire du vin extrêmement trempé, *lymphatissimo*. Par bulle du 21 mai 1345, Clément VI accorde à ce monastère cette cure, à la charge de donner au prêtre qui la desservira une pension congrue qui sera assignée par l'évêque. — Quatre vicairies, fondées par noble Louis de Soudeilles et Renée Parmade, sa femme, à l'autel de saint Jean-Baptiste;

Jean de Soudeilles, écuyer, seigneur de Lieuteyre, Espinasse et Foissac, y nomma en 1565. — Autre vicairie au château de Fontmartin, fondée le 5 juin 1654 et augmentée par messire Charles de Chabrignac, seigneur de Traversat et de Fontmartin, conseigneur de Sérillac et Ménoire, le 28 mai 1660, à l'autel de saint Martin, appelée de saint Joseph; le même Chabrignac y nomma la même année; Raymond de Lavour, chevalier, comte de Sainte-Fortunade, Fontmartin, le Cheyrol, en 1743 et 1760.

22. DAVIGNAC, cure qui avait 900 habitans, payait 164 livres, sous le vocable de saint Saturnin et à la collation de l'évêque. Il y avait une communauté de prêtres en 1564. — Une vicairie fondée par Raynald, chanoine de Tours, dite de Raynaldi, spiritualisée le 26 janvier 1489, à l'autel de saint Jean-Baptiste; noble Amblard de Clariers, seigneur d'Abrefouzat et du Pezares en 1675, y nomma en 1573; Melon, seigneur du Pezares, en 1675.

23. PERET, cure, 230 habitans, payait 60 livres, patron saint Pierre, à la nomination du prieur de Ventadour.

24. SOUDEILLES, cure de 340 habitans, payait 102 livres, patron saint Martin et saint Blaise; l'évêque y nommait. — Il y avait la vicairie de Lavergne dans la chapelle de la Sainte-Vierge. Jean de Soudeilles, seigneur du dit lieu, de Lieuteyre, de Lespinasse et de Foissac, y nomma en 1566; Madeleine d'Aubusson, veuve de Gabriel de Soudeilles, comme tutrice de ses enfans, en 1591. — Montusclat, existait en 1070. Bonneval-Laforêt de Montusclat, *de monte usto*, payait 153 livres; prieuré ou celle dit aussi de Sainte-Apollonie, fondé vers 1150 sous le patronage de la Sainte-Vierge et de sainte Apollonie; l'abbé de Grandmont y nommait; fut uni à ce monastère en 1318. En 1293, il y avait trois frères. En 1783, on y tenait un religieux. — Hôpital de Romanha en 1481, à la commanderie de Bellechassaigne.

25. SAINT-PARDOUX-LA-CROISILLE, payait 153 livres, prieuré en 1374, saint Pardoux pour patron, dépendait de Tulle en 1125. La cure avait 380 habitans, payait 30

livres, l'évêque y nommait, annexée au collège des Jésuites en 1621; le chapitre donna son consentement le 9 juillet de la même année; elle était desservie par un vicaire amovible.

26. SAINT-MAUR-LA-ROCHE-CANILLAC, prieuré séculier qui payait 60 livres, sous le patronage de la Sainte-Vierge et à la nomination de l'évêque de Tulle. Dom Dumas possédait en 1783; obédience en 1106, chapelle en 1115 et 1154, dépendait de Gumont en 1106. — En 1106, Laroche, paroisse de Gumont, était un château-fort; un Gérard de Laroche permit à cette époque à Guillaume de Carbonnières, abbé de Tulle, d'y bâtir un monastère et donna pour cela un terrain suffisant avec un mas. Après sa mort, Adhémar son fils voulant changer le château et en faire construire un non loin de l'ancien, céda aux moines de Tulle tout ce qu'il avait dans ce château et quelques autres droits; en 1114, l'abbé de Tulle donna pour tout cela la somme de 200 deniers ou sols de monnaie limousine. — La cure avait 310 habitants, sous le patronage de saint Maur, jadis saint Martin. — Il y avait une vicairie qui payait 76 livres, à l'autel de la Vierge ou de saint Martial, dite de Gramat ou de Graffeuil-Lafont. Jean de Maumont, baron de Laroche, seigneur de Lafon et Graffeuil, y nomma en 1561; Jeanne, veuve de Jean de Beaufort, baronne de Laroche-Canillac, en 1606; Jean de Beaufort, son fils, en 1609; François, baron de Montan, les Martres et Génud, conseiller du roi en ses conseils privé et d'État, comme tuteur de Gaspard en 1626 et 1633; Gaspard lui-même en 1666; Marie-Françoise de Beaufort la même année; le roi, à cause du jugement rendu contre feu Vincent [Gabriel] de la Motte Canillac, la même année; Marie-Françoise de Beaufort revendiqua la nomination comme ayant cause de Anne de L'Aubespine sa mère; Ignace de Beaufort-Montboissier-Canillac en 1729 et 1730. — Saint-Salvi ou Mont-Salvi, inconnu. — Odon, comte de la Marche, du conseil et consentement d'Aldebert son frère, donna à Rocamadour et à Tulle la forêt

de Mont-Salvi, l'an 1119. Cette forêt était voisine du prieuré de Toy-Viam; de fait, la chapelle de Mont-Salvi dépendait de Tulle en 1165. (Mais ce Mont-Salvi ne paraît pas être dans les dépendances de Laroche-Canillac.)

27. COMBRESSOL, cure de 850 habitants, payait 30 livres, patron saint Pierre, collateur l'abbesse de Bonnesaigne. Gérard, évêque de Limoges, donna cette église à Bonnesaigne en 1165.

28. BONNESAIGNE est à l'article de Brive.

29. MAUSSAC, prieuré dont le patron était saint Christophe, à Bonnesaigne. — Pierre de Maussac, sieur de Blange ou d'Hublange, donna cette église à sa petite-fille, abbesse de Bonnesaigne, en 1406. La cure avait 280 habitants, payait 30 livres, l'évêque ou l'abbesse de Bonnesaigne y nommait. — Il y avait une vicairie fondée le 10 avril 1402 à l'autel de sainte Croix, par Pierre de Maussac; elle fut unie à la cure par noble Jeanne de Quentena, nièce du fondateur, le 5 février 1430; noble Pierre de la Jugie, sieur de Teilhac, y nomma en 1444; il est dit damoiseau, ainsi que Pierre de Maussac. — Autre vicairie ou chapelle dite de Lacroix.

30. VENTADOUR, prieuré, qui payait 304 livres, patron saint Georges, collateur l'abbé d'Obazine, ou mieux l'abbé de Cluny. Un dom Saunier possédait en 1783. En 1330, il devait y avoir six moines pour y chanter la messe tous les jours et y faire l'aumône de même. Il y avait des offices et une sacristie qui payait 9 livres. — Une vicairie fondée par les prédécesseurs de Gilbert Dupuy, chevalier, sieur de Belmas, Valéri et Dupuy, appelée de Palioux et de la Bardesche, à l'autel de sainte Croix. Gilbert Dupuy y nomma en 1476. Jean de Soudeilles, écuyer, comme seigneur du Puy, en 1554 et 1561; Louis-François de Paule, chevalier, marquis de Dupuy et Soudeilles, lieutenant du roi en sa province de Limousin, en 1759. — Sept vicairies, dont une seule, appelée de la Bussière, était connue en 1775, encore à l'autel de sainte Croix; Gilbert de Ventadour, comte du dit lieu, y nomma en 1553; Gilbert de

Lévi-Ventadour, chevalier des ordres du roi, conseiller en ses conseils privé et d'État, capitaine de 100 hommes de ses ordonnances, gouverneur du Haut et Bas-Limousin, en 1579; Anne, pair de France, lieutenant-général pour le roi en Limousin, en 1597.

31. MOUSTIER-VENTADOUR, cure qui avait 975 habitants, payait 50 livres, sous le vocable de saint Pierre et la collation du prieur de Ventadour. — Il y avait la vicairie de Lafaye. — Autre fondée le 3 décembre 1446, par Charles, seigneur de Ventadour. — Autre dite de Saint-Georges, dans le château, en 1388; Gilbert de Lévi, duc de Ventadour, y nomma en 1579; Mériadec, prince de Rohan et Soubise-Ventadour, en 1723. — Autre dite de Gibiat, connue en 1092. — Un séminaire, fondé en 1617, transféré ensuite à Ussel. — Béale-en-Bas, chapelle sous le vocable de saint Martin. Attendu le mauvais état et l'inutilité de cette chapelle, ordonné en 1746 qu'elle serait démolie. — Autre de la Chastre. — Les Bouyges, vers la Côte.

32. LE JARDIN, cure de 210 habitants, payait 30 livres, patrons saints Côme et Damien; le prieur y nommait.

33. LAVAL, cure qui avait 800 habitants, payait 102 livres, patron saint Martin, à la nomination du prieur de Ventadour.

34. SAINT-YRIEIX-LE-DÉGEALAT, cure de 880 habitants, payait 30 livres, patron saint Yrieix, à la collation du doyen de la cathédrale de Limoges. — Il y avait une vicairie dite de Sainte-Catherine de Lachau ou de Lagane; Dominique, seigneur de Sédière et de Saint-Yrieix, chevalier des ordres du roi, y nomma en 1570; Marie-Philiberte, dame de Soudeilles, vicomtesse de Ventadour (?), en 1681.

35. CLERGOUX, prévôté, qui payait 382 livres. Rodolphe donna la moitié de cette église au monastère de Tulle vers 1025, sous le patronage de l'Assomption; l'abbé, puis l'évêque de Tulle, y nommaient. Arnaud de Saint-Astier, premier évêque de Tulle, pria le pape Jean XXII d'unir

cette prévôté au prieuré de Tulle. On ignore si le Pape fit droit à la prière de l'évêque, mais il est certain que par décret du 16 mai 1731, cette prévôté, dont le revenu fut évalué à la somme de 750 livres, fut unie à la mense capitulaire de Tulle pour les mêmes raisons que Toy-Viam. — La cure avait 250 habitants et payait 30 livres, à la nomination tantôt de l'évêque ou du chapitre de Tulle, tantôt du prévôt de Clergoux.

36. LA CHAPELLE-SPINASSE, prieuré en 1318, annexé à celui de Grandsaigne en 1564 et 1586, sous le patronage de la Nativité de la Sainte-Vierge. — Suivant une bulle d'Alexandre III, du 20 mars 1178, cette église dépendait d'Uzerche, même avant cette date. — La cure, de 200 habitants, payait 30 livres; le prieur de Grandsaigne et de la Chapelle-Spinasse y nommaient tour-à-tour. — Il y avait une vicairie fondée par Pierre Lasalie et renouvelée par lui dans son testament du 8 juin 1480, dans la chapelle de sainte Catherine, à l'autel de saint Gilles. Sabine de Laval, fille d'un notaire royal, y nomma en 1577. La femme de Jean Boisse, écuyer, sieur de Fougeaneix (ou Fondoneix), en 1600; une Orliac, veuve de Pranchère, du village du Châtaignier, paroisse de Saint-Martial de Gimel, en 1710; la fille d'un Lestang avec Lacombe, fille du sieur de David, en 1761. — Autre de Jacques de Labroa, prêtre, fondée au grand-autel le 4 juillet 1448; un Labroa, marchand, héritier universel du fondateur, en 1491; de Lestang, sieur de David, comme mari d'une de Braquillanges en 1616; Pranchère, laboureur, avec Orliac, sa femme, en 1707.

37. VEDRENNES, payait 508 livres, prieuré en 1285, sous le patronage de saint Robert, jadis de sainte Madeleine et à la nomination de l'abbé de la Chaize-Dieu. Dom Lartige possédait en 1783. Il y avait une sacristie qui payait 13 livres, à laquelle Saint-Blaise de Lavergne (Cahors) était une annexe en 1569; à la nomination du prieur de Vedrennes. — Il y avait aussi un office et une cure de 210 habitants.

38. LAFAGE, prieuré régulier d'hommes, payait 310 livres, sous le vocable de saint Jean, à la collation de l'abbé de la Chaize-Dieu. Dom Pattiaivot possédait en 1783. — La cure, à la nomination du prieur de Lafage, avait 680 habitants.

Couderc, commanderie, en 1398, cure en 1404, sous le patronage de saint Jean, 24 juin, était à la collation du prieur de Carlat (Saint-Flour). Il y avait une vicairie, fondée en l'honneur de la Sainte-Vierge par Jean de la Chassaigne, prêtre, curé d'Auzaël (Pamiers). Les La Chassaigne, frères et héritiers du fondateur, y nommèrent en 1580; ils étaient du village de la Ribière, paroisse d'Espagnac, diocèse de Tulle. On trouvait encore dans la paroisse de Lafage, *Domus de Pira*, maison du Poirier, prieuré de filles, inconnu.

(Il n'est rien dit ici d'Albussac, qui était une cure sous le patronage de saint Martin et à la nomination de l'évêque, ni de Deveix, dont le patron était Notre-Dame de Pitié (ce bénéfice appartenait à Bonnesaigne), ni de Lafarge, prieuré sur Ventadour, ni enfin de Lafaye, prieuré d'hommes qui existait en 1557 et 1783 et relevait de la Chaize-Dieu.)

G. CLÉMENT-SIMON.

(A suivre.)

DOCUMENTS

RELATIFS A UNE ALERTE DE LA VILLE DE BRIVE

EN 1652-53

« Sur la requeste présentée au Roy en son Conseil par les prier et couvent des Frères Prescheurs de la ville de Brive, contenant qu'au moys de décembre 1652 les troupes commandées par Marsin (1) s'étant saysies de la ville de Sarlat (2), avec dessein de faire de mesme de la ville de Brive et de la tenir investie et assiégée, il fut délibéré de mettre la ville en meilleur état et deffenses que le temps pouvoit permettre, pour avoir moyen de conserver lad. ville au service de Sa Majesté, et pour cet effect de se servir de la pierre de la muraille des prés des jardins proche les fossés de lad. ville, suyvant laquelle délibération une grande muraille fut abbatue servant de closture au pré de devant l'ancien couvent des suppliants (3), et tous les matériaux furent pris et employés aux réparations et fortifications des murailles dud. pré, et quantité de..... (4) dud. pré fust aussy employé à la couverture d'une demy lune qui avait esté faite au devant l'une des portes de lad. ville. En quoy les suppliants ont receu vn notable prejudice sans que jusqu'à présent il aye este pourveu à leur dédommagement. A ces causes et attendu que le contenu

(1) Marchin ou Marsin père, général en chef de l'armée des Princes en Guyenne, au service de la Fronde. Voir les *Souvenirs du règne de Louis XIV*, par M. de Cosnac, t. I, 344 et suite.

(2) Par investissement alors, mais bientôt pleinement par capitulation (1^{er} janvier 1653). *Ibid.*, V, 170.

(3) On sait que ce couvent se trouvait en dehors des murs, sur le terrain actuel de la sous-préfecture.

(4) Un blanc. Suppléé *gazon*.

cy dessus demeure justifié par le procès verbal du député du lieutenant général de la sentence (1) de Brive, requeroit les suppliants qu'il pleut à Sa Majesté d'ordonnées que par les Trésoriers de France, il sera fait despesche sur les lieux pour procéder à l'information et destination (2) desd. démolition et dégast desd. suppliants, et estre par eux pourvus à leur remboursement, ainsin qu'il appartiendra.

« Veu lad. requeste signée FOLLINI, advocat au Conseil, proces verbal en la sentence (3) et siège présidial de Brive desd. demolitions, ouy le rapport du s^r Bary, commissaire a ce député, tout considéré le Roy en ses Conseils, ayant égard à lad. requeste, a ordonné et ordonne que par les Trésoriers de France de Limoges, il sera fait descente sur les lieux pour procéder à l'estimation et information desd. démolitions dud. pré, pour le proces verbal rapporté au Conseil estre prononcé aux suppliants, ainsin qu'il appartiendrat par raison. Fait au Conseil d'Estat du Roy tenu à Paris le 29 octobre 1655. Signé : FERROAL. »

C'est au presbytère de M. l'abbé Granet, curé de Saint-Hilaire-Bonneval (Haute-Vienne) et auteur d'une récente *Histoire de Bellac*, que j'ai pris ce document, sur des registres manuscrits de la généralité de Limoges, mis complaisamment à ma disposition par cet érudit confrère. Qu'il veuille bien en recevoir mes remerciements. Comme mon temps était court et que d'ailleurs ces manuscrits seront publiés, je me suis borné à noter les pièces qui suivent, sans les reproduire comme la première, *in-extenso*.

Le roi d'abord ordonne la descente sur les lieux,

(1) Lisez *sénéchaussée*.

(2) *Estimation*.

(3) Lisez toujours *sénéchaussée*.

conformément à l'arrêt de son Conseil d'État. Puis, le transport opéré et l'estimation faite, survient, le 18 août 1657, nouvel arrêt dudit Conseil, statuant une compensation :

« Sur la requête présentée au Roy... par les religieux et couvent des Frères Prescheurs de Brive, contenant que durant les troubles (1) qui ont agité la province, ils ont contribué de leurs terres et matériaux pour fortifier lad. ville et la conserver dans l'obéissance du Roy, de sorte que, en conséquence des délibérations prises par lad. ville, la démolition a été ordonnée d'une grande muraille et les gazons de leurs prés ont été coupés pour employer auxd. fortifications, dont la récompense est d'autant plus justement raisonnable qu'ils sont dans une grande nécessité, attendu laquelle ils ont obtenu d'un arrêt du Conseil le 29 novembre 1655, transport sur les lieux et somme compensatrice de 2,610 livres, » le Roi en son Conseil ordonne imposition de cette somme.

Suit en effet le prononcé royal conforme à cet arrêt et en date du même jour.

Au Bureau des Finances, à Limoges, le 26 septembre 1657. Signé : DALESME, MALES et VERTHAMONT.

La publication que je viens de faire aurait peut-être de la peine à justifier son titre si je ne lui

(1) Ceux de la Fronde. — Ce que je mets entre guillemets est à peu près littéral.

donnais pour utile complément une reproduction des *Souvenirs*, mentionnés plus haut, de M. le comte de Cosnac. Tout le monde n'a pas sous la main les huit volumes in-8° de ce précieux ouvrage. Auteur et lecteurs me permettront donc, je l'espère, d'en tirer quelques alinéas, pour éclairer d'un jour plus vif un épisode peu connu de l'histoire de Brive. Voici ce qu'on lit au tome VI, pages 302 et suivantes :

« La prise d'une ville voisine, celle de Sarlat, en Périgord, par le comte de Marsin, fit craindre que le lieutenant du prince de Condé ne voulût pousser plus loin ses succès et que, pour mieux assurer la subsistance de ses troupes, il n'étendit ses quartiers d'hiver en remontant quelques-uns des affluents de la Dordogne. Ces appréhensions ne tardèrent pas à se réaliser : un corps de troupes remontant la Vézère se dirigea sur la ville de Brive pour s'en emparer. Le risque pour cette ville de tomber entre les mains du parti des princes était d'autant plus grand, qu'aucun corps de l'armée du roi n'était à portée pour la secourir. En présence d'un péril si imminent, la noblesse des environs prit spontanément les armes et se jeta dans la ville. Elle trouva, de la part des consuls et des habitants, les meilleures dispositions pour soutenir un siège. Cette énergique démonstration fut suffisante pour déterminer la retraite des troupes des princes sans qu'elles eussent tenté aucune attaque. La ville de Brive échappa ainsi à une occupation qui eût imposé à ses habitants de lourdes contributions; en même temps un service appréciable fut rendu à la cause du roi, en lui conservant un des postes les plus importants de la province.

» La cour ne demeura pas insensible à ces actes de dévouement; le roi écrivit des lettres de remerciement aux principaux gentilshommes qui s'étaient signalés dans cette

démonstration. Il adressa également une lettre aux consuls et aux habitants de la ville de Brive. Nous allons mettre en lumière ces intéressants documents, non-seulement inédits, mais qui offrent de plus cette particularité que les faits qu'ils relatent sont ignorés aujourd'hui dans la localité même :

» *A M. de Castelnouvel (1) et autres gentilshommes de Limosin (2), pour leur témoigner du service qu'ils ont rendu au roy en se jettant avec leurs amis dans la ville de Brives, 23 janvier 1653.*

» M. de Castelnouvel ayant été bien parfaitement informé de la dilligence, générosité et vigueur avec lesquelles vous et vos amis et gens de vos terres, vous estes porté dans ma ville de Brives pour la défendre, sur l'approche des rebelles, après l'avantage qu'ils ont eu à Sarlat, et comme par votre bonne conduite et celle de mes principaux officiers et serviteurs étans dans ces quartiers là, vous avez empêché l'armée des rebelles de se prévaloir dudit avantage et de l'étonnement qu'ils avoient causé dans le pays, et l'avez entièrement rassuré pour notre service en l'absence du gouverneur de la province et pendant que mon lieutenant-général au gouvernement d'icelle étoit éloigné de ces quartiers là, en sorte que sans votre prompte assistance ladite ville ny le pays n'auroient pu éviter le pillage et les entreprises des ennemis J'ai bien voulu vous témoigner par cette lettre le gré que je vous sçay d'un service de cette considération, et vous exhorter de continuer à me donner des preuves de votre zelle et crédit aux occasions qui s'offriront de ce côté là, vous assurant que vous serez bientôt appuyez par des forces capables de résister aux ennemis, et que je désire singulièrement de vous en reconnaître et de vous donner des effets de ma bonne volonté en ce qui s'offrira pour votre avantage, priant Dieu, etc.

(1) Hector d'Aubusson-Castelnovel, maréchal-de-camp.

(2) Plusieurs seront désignés ci-après.

» Il a été écrit de semblables lettres que celle cy dessus aux sieurs vicomte de Saint-Jal, de Flaumont, de Pas-sayat, de Puymège, de Saint-Viance et de Puyvalaisse (1).

» *Idem* il a aussi été écrit au sieur de Griffoulet pour le même sujet ledit jour (2). »

« Aux consuls et habitans de Brives, pour leur témoigner gré du bon état auquel ils se sont mis pour se deffendre contre l'armée des rebelles.

» De par le Roy.

» Chers et bien aimez, ayant veu par les lettres que vous avez écrites au sieur le Tellier, secrétaire d'État, du 6^e du présent mois, et par celles de nos principaux officiers et serviteurs étans en notre ville de Brives, comme après que les rebelles se sont rendus [maîtres] de Sarlat, qui ne fût pas tombé en leurs mains si les habitans eussent tant soit peu attendu le secours que notre cousin le duc de Candalle leur menoit, vous avez fait tout le devoir possible pour vous mettre en bonne défense, en sorte que votre résolution et conduite, avec les forces dont vous avez été assistez par les gentils-hommes les plus qualifiez de votre voisinage, ont été cause que les rebelles n'ont osé rien entreprendre sur notre dite ville, Nous avons bien voullu vous témoigner par cette lettre le gré que nous vous sçavons de l'affec-tion, vigueur et dilligence avec lesquels vous vous êtes portés pour le bien de notre service et pour votre con-servation sous notre obéissance, vous exhortant de les continuer et redoubler vos soins et votre vigilance, vous assurant qu'il ne sera rien omis en ce qui devra et pourra estre fait de notre part pour votre maintien et seureté, et que nous reconnoîtrons bien volontiers votre zèle aux occasions qui s'en présenteront; n'y faites donc

(1) Lisez *Puy-la-Vaysse* et *Pazayac*.

(2) Minute inédite, *Archives du Ministère de la guerre*, vo-lume CXXXIX.

faute, car tel est notre plaisir. Donné à Paris. le 23 janvier 1653 (1). »

J.-B. POULBRIÈRE.

(1) Même source.

LA

LÉGENDE DE ROLAND

EN LIMOUSIN

I

Le don d'ubiquité est le propre de toute légende.

La légende de Roland, cette belle figure du moyen-âge, se retrouve ainsi dans les traditions de tous les peuples de l'Europe (1), mais exprimée suivant les provinces avec des données différentes.

Parmi les pays de France, le Limousin réclame aussi sa participation à doter de merveilleux ce héros national et chrétien.

On sait le germe historique de la légende de Roland : c'est la première expédition de Charlemagne en Espagne dont le retour fut marqué par le désastre qu'essuya l'arrière-garde dans le défilé pyrénéen de Roncevaux.

Ce fait s'appuie sur trois documents très importants : un passage de la *Vie de Charlemagne*, d'Eginhard, un autre des *Annales* d'Angilbert, et enfin un troisième extrait de la chronique *Vita*

(1) Voir Léon Gautier, *La Chanson de Roland*, édit. classique, Introduction, p. xxxviii.

Hludovici, écrite par un anonyme désigné sous le nom de l'*Astronome limousin*.

Ce dernier chroniqueur écrivait au ix^e siècle (814-829) la vie de son contemporain, Louis-le-Débonnaire. Il donne à l'expédition carolingienne le but et l'aspect chrétiens d'une croisade (1).

Faisant abstraction des peuplades mal définies des Pyrénées, les considérant comme des Sarrazins infidèles, il orna de l'auréole du martyr la mémoire des Francs tombés à Roncevaux.

Croisade et martyr : toute la *venue* et la raison d'être de la célèbre *Chanson de Roland* est là.

L'*Astronome limousin* ne nomme pourtant pas Roland. « Mais les noms des morts à ce fameux combat », dit-il, « sont tellement connus que ce serait superflu de les citer ». Pour la première fois, la renommée du drame est historiquement constatée.

(1) « Karolus... statuit, Pyrænei montis superata difficultate, ad Hispaniam pergere laborantique Ecclesiæ sub Sarracenorum acerbissimo jugo, Christo fautore, suffragari. Qui mons, cum altitudine cœlum contingat, asperitate cautium horreat, opacitate silvarum tenebrescat, angustia viæ vel potius semitæ commeatum non modo tanto exercitui, sed paucis admodum pene intercludat, Christo tamen favente, prospero emensus est itinere..... Sed hanc felicitatem transitus, si dici fas est, fœdavit infidus, incertusque fortunæ ac vertibilis successus. Dum enim quæ agi potuerant in Hispania peracta essent et prospero itinere reditum esset, infortunio obviane, extremi quidam in eodem monte regii cæsi sunt agminis. Quorum, quia vulgata sunt, nomina dicere supersedi. » L'*Astronome limousin*, *Vita Hludovici*, dans Pertz, *Scriptores*, II, 608.

La Chronique de l'*Astronome limousin*, plus complète que celle de Thégan et qui présente les faits avec plus de suite et de développements, a été traduite par le président Cousin, puis par Guizot dans les *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, t. III.

Déjà Roland frappait l'imagination des peuples et la légende se créait universellement.

Elle grandit à mesure que l'empire, en partie conquis par le paladin, s'écroula sous les efforts des barbares qui pénétrèrent jusqu'en Limousin, toujours d'après la légende.

II

Pour rejoindre son oncle Charlemagne guerroyant en Espagne, Roland aurait traversé le Limousin; c'est du moins ce qui résulterait des souvenirs qui sont restés, mais aussi fabuleux les uns que les autres, relevant autant de l'Arioste que d'un Théroulde (1) quelconque.

Prenant pour base la légende, l'itinéraire du neveu du grand empereur est marqué par plusieurs points connus : Égletons, Saint-Martin-la-Méanne, Cautine, Haute-Brousse, le Gibanel, Argentat, Curemonte, et au besoin Roc-Amadour.

Près d'Égletons, on remarque un rocher où sont fortement imprimés en creux les sabots d'un cheval et les replis d'un serpent : indices indélébiles, dit-on, d'un combat victorieux qu'aurait livré le chevalier Roland à un monstre qui désolait la contrée (2).

Dans d'autres localités, on voit notre héros parcourant nos montagnes, enjambant les vallées et laissant partout la marque de son pied, comme à Saint-Martin-la-Méanne, canton de la Roche-Ca-

(1) Auteur présumé de la *Chanson de Roland*.

(2) Légende fournie par M. le chanoine Breton.

nillac, à Haute-Brousse, et à Cautine, canton et commune de Saint-Privat.

Le *Pied de Roland*, à Saint-Martin-la-Méanne, forme une cavité qui contiendrait bien cinq fois le pied d'un homme ordinaire (1).

Le rocher du *Pied de Roland*, à Cautine, commune de Saint-Privat, a été utilisé récemment par M. de Cautine pour servir de matériaux à la construction d'une grange (2). Or, la maison de la famille de Cautine s'appelait *Chez Roland*, et M. L. de Veyrières (3) nous communique à ce sujet une note sur une transaction du 6 novembre 1546 entre deux Cautine père et fils; le père est appelé Jean *dit Roland*, dont il avait déjà trouvé le nom sur des actes en 1527 et 1531. Tout près, sur la Glane, tournent encore les meules du *Moulin de Roland*.

A Haute-Brousse, l'empreinte dans le roc n'est pas moins profonde qu'à Saint-Martin-la-Méanne. C'est sur cette hauteur de la Xaintrie que Roland aurait appuyé l'extrémité d'une jambe pour porter l'autre bien loin de là, à 35 kilomètres de distance, sur le Puy Tranchat, en aval et sur la rive opposée de la Dordogne. On dit même que dominant ainsi Brivezac, il se serait simplement penché, pour étancher sa soif, à l'un des sinueux replis que forme la rivière en cet endroit (4).

(1) Légende fournie par MM. de Combarel du Gibanel.

(2) Renseignements fournis par MM. de Combarel du Gibanel.

(3) Nous tenons à remercier vivement tous ceux qui nous ont fourni des renseignements, mais nous nous adressons particulièrement à M. Louis de Veyrières pour l'extrême obligeance qu'il a mise à nous rendre service en bien des points de ce travail.

(4) Légende fournie par M. Bouny.

Ce tour de force classe Roland dans la nombreuse famille des géants fabuleux dont les légendes, originaires des temps préhistoriques, se sont pendant longtemps répandues d'âge en âge chez tous les peuples.

Roland est parent, de cette façon, avec le classique Gargantua, que nous retrouvons comme lui en notre Limousin, à Brive et à Yssandon (1), et dont le nom sert à désigner une montagne, le Mont-Gargant, l'altitude la plus élevée (731 mèt.) de la chaîne qui sépare le bassin de la Dordogne et de la Loire sur la limite des deux départements de la Haute-Vienne et de la Corrèze.

Sans être bien plus grand que le colosse de Rhodes, Roland pouvait prendre pied à la fois à Vergnolles et sur le Rocher du Gibanel, près de Saint-Michel-Entraygues (2). C'est là que s'étrangle la plaine d'Argentat et que les gorges de la Dordogne se resserrent dès leur entrée au milieu des montagnes. De même, à la rigueur, on peut se représenter Gargantua comprenant sous l'arc de

(1) Citons encore d'autres géants légendaires : Bertinaud, dont on montre la maison qui est un énorme rocher, près Saint-Yrieix-le-Déjalat (légende recueillie par M. J. Bosredon); Jean d'Auvergne, géant qui souffle le vent de l'Est, d'où le proverbe : *Qu'es Jan d'Auvergnha que buffla*.

(2) Légende fournie par MM. de Combarel. — Vergnolles est une maison de campagne-château en aval du village de Graffeuil, commune de Hauteffage; dans ce mas a habité le poète limousin Marcelin Caze. — Le Gibanel est le nom d'un château au confluent du Doustre et de la Dordogne, possédé depuis un temps immémorial par la famille de Combarel, qui s'en est titrée; le Rocher en question, une sorte de puy en aiguille, domine le château. C'est là, dit-on, que se trouvaient des fourches patibulaires.

ses jambes la plaine de Brive, du Puy de Lacan à Mas La Croix (1).

Ces monstrueuses invraisemblances n'arrêtent point nos conteurs populaires. Sans être Roland, messire Loup, à Montplaisir de Turenne, profite d'un petit feu d'herbes sèches allumé par des bergers à Sainte-Féréole, et par-dessus monts et vallées, il tend à la flamme la brebis qu'il a ravie. Mais cette grillade ne le satisfait guère : Désormais, se dit-il en sage, je la préfère crue (2).

Les enjambées de Gargantua ou de Roland ne sont faites que pour boire dans la rivière qui coule sous eux ; et s'il arrive à ce sujet quelques aventures fabuleuses, elles sont toujours les mêmes à quelques variantes près.

Destructeur de monstres à Égletons, Roland à son tour est devenu en d'autres endroits un fléau fort redoutable. Aussi dans l'intérêt du pays d'Argentat, un jeune clerc se dévoue et prend à cœur de le combattre. En amont de Vergnoles et du Gibanel, il arme un radeau de faux et de dards hérissés, s'installe au milieu et confie sa vengeance au fil de l'eau. Le géant le happe au passage, en effet, et l'avale comme un insecte (3). En posant le pied à Yssandon et buvant dans la Vézère, pour Gargantua le radeau n'est plus qu'un âne chargé d'épines.

Le même fait se produit pour Roland au pont

(1) Légende fournie par M. H. Lalande.

(2) Cette légende se dit aussi du Puy-d'Arnac à Lagleygeolle ; les deux nous ont été fournies par M. Bouny.

(3) Légende recueillie au Gibanel.

d'Eyzac, dans le Croz de la Picota. Il se désaltérait quand passa l'âne chargé d'épines, qu'il avala, mais non sans se piquer le gosier : « Crezia qu'ay begu un mouquill ! » s'écria le géant. *Je crois que j'ai avalé un moucheron !* Comme on le voit, le moucheron était de taille (1) !

Non loin du Puy Tranchat, Roland enjambait l'espace compris entre le Puy Turlot, paroisse de Végennes, et le Puy de Montantin, paroisse de Curemonte. Entre ces puy — où se trouve, dit le proverbe, « le Trésor du Limousin » (2) — coule la Sourdoyre que traverse le pont d'Eyzac.

A Turlot et à Montantin, comme au Tranchat, il n'y a pas, du moins à notre connaissance, trace de pied de Roland.

Le Puy Tranchat ou *peuch Tranchat* (montagne coupée) n'est point, comme les mots *puy* ou *peuch* l'indiquent, une cime, mais bien un col qui s'étend entre le Puy Teillet (360 mèt.) et le Puy Fremont. Au xv^e siècle, sur ce col s'élevaient des croix, *cruces del Tranchat*; elles délimitaient des paroisses (3) et des possessions seigneuriales (4).

(1) Légende fournie par M. Bouny.

(2) *Entre lou Turlo et lou mount Anti*
Avez lou trésor d'el Lemouzi.

(Champeval, *Proverbes bas-limousins*, N° 276.)

Nous avons aussi relevé cette variante, qui modifie un nom de lieu :

Entre Turlot e Montanti,
Es lou trezor dou Lemouzi.

(3) Les paroisses du Puy-d'Arnac, de Saint-Genest (réunie à celle de Curemonte) et de Nonards.

(4) Borne entre les possessions des seigneurs de Plas, versant Sud, et celles des seigneurs du Moulin d'Arnac, versant Nord. —

A cet endroit, l'on voit encore une croix de pierre couchée, arrêtant comme une digue les eaux d'une source, auxquelles on accorde la propriété de guérir les fièvres (1).

Ne quittons pas les parages de la Dordogne en laissant en amont de Brivezac la *Grave de Roland*, qui est classée parmi les monuments historiques de la Corrèze.

Près du confluent de cette rivière et de la Souvigne, et aux portes d'Argentat, un bloc de granit brut, enfoncé dans les alluvions anciennes de la vallée, se dresse à une hauteur de 1^m 70 au-dessus du sol; il offre l'apparence d'une grossière pyramide, large à la base de 0^m 60 environ (2).

Comme les croix du Tranchat, cette pierre a servi de ligne de démarcation. C'était là qu'aboutissaient la juridiction du prieuré d'Argentat et celle des seigneurs de Lavigerie. Il est toutefois présumable qu'elle existait en ce lieu longtemps avant l'époque féodale. Les habitants d'Argentat lui attribuent une origine légendaire.

Le célèbre neveu de Charlemagne, disent-ils, traversait un jour la plaine d'Argentat, portant deux paniers pleins de terre. Arrivé près de la Souvigne, il sentit un caillou dans une de ses

En 1478 Guy de Cornil, seigneur du Moulin d'Arnac, donnait en emphytéose et l'arrentait à divers habitants du village du Teillet, une terre située au territoire de Fremont et confrontant aux croix du Tranchat.

(1) Renseignement venant de M. Bonny. Plus bas se trouve la Font-Marquée.

(2) Philibert Lalande, *Mémoire sur les Monuments préhistoriques de la Corrèze*, p. 42.

bottes; il s'arrêta alors, déposa ses deux paniers dont le contenu a formé depuis deux collines, secoua sa chaussure, et la pierre qui en sortit ne serait autre chose que ce bloc de granit qui existe encore et qui a conservé le nom de *Grave de Roland*. Ce monolithe présente toutes les appa-



LA GRAVE DE ROLAND, A ARGENTAT (Corrèze).

rences d'un menhir. A en juger par sa grosseur, la chaussure qui le contenait devait être énorme, et on se fait ainsi une idée de la taille du géant qui pouvait alors, sans difficulté, aller d'un seul pas de Haute-Brousse au Puy Tranchat.

III

*Ounte moun espada toumbara,
Rocamadour se noumara.*

(Où mon épée tombera, l'endroit s'appellera Rocamadour.)

On met dans la bouche de notre héros ces vers limousins ; il les aurait prononcés à Haute-Brousse comme si c'était lui qui avait fondé le célèbre pèlerinage de Roc-Amadour.

Nommer Rocamadour, situé sur les limites de l'ancienne vicomté de Turenne, c'est pour ainsi dire ne point sortir du Limousin, auquel les abbés, puis les évêques de Tulle, en quelque sorte l'avaient annexé.

Si nous ne nous trompons pas dans nos souvenirs, notre regretté ami M. Malbec, de Rocamadour, nous a montré non loin de ce sanctuaire une forte crevasse ou fente de rocher sous le nom de *Brèche de Roland* (1). C'est là que le paladin,

(1) Le nom de Roland, donné à un accident de terrain, se retrouve non loin du Limousin, dans l'Angoumois (ancienne généralité de Limoges), où M. de Rochebrune a signalé la *Combe Roland*, station préhistorique près d'Angoulême et du plateau de Clergou. (Henri de Cleuziou, *La Création de l'homme*, p. 219.) — La première station préhistorique fouillée par Boucher de Perthes en 1805, est la *Grotte de Roland* près de Marseille. — En Franche-Comté il y a une caverne appelée *Grotte à Roland*, où on a trouvé un oliphant du VIII^e siècle couvert de dessins symboliques (*Bulletin Monumental*, 1841, p. 630.)

Enfin le nom célèbre de Beaune-la-Rolande équivaut à Grotte de Roland. — Nous verrons qu'en Limousin, de même qu'un Mont-Gargant, il y a un Puy Roland, et remarquons que les légendes de géants se localisent généralement sur des altitudes élevées.

comme nous l'avons fait plus haut entendre (1), aurait essayé sa Durandal à « fêrir au perron de Sardoine. »

Cette Durandal avait tant conquis de contrées à Charlemagne ! Lorsque, mourant à Roncevaux, Roland énumère ses hauts faits, il ne mentionne pourtant point le Limousin où nous avons relevé, d'après les légendes, quelques traces de ses exploits. Mais l'Aquitaine, dont notre province faisait partie, est comprise dans la longue litanie des pays soumis par Roland, ce qui nous fait supposer, dit avec raison Léon Gautier, que nous avons perdu un certain nombre de chansons de gestes se rapportant à chacune de ces conquêtes (2).

On rapporte au sujet de cette épée que le neveu de Charlemagne, en traversant le Quercy, vers l'année 778, afin de se rendre à Casseneuve, pour la guerre d'Espagne, s'arrêta au saint lieu et vint offrir à la Sainte-Vierge sa glorieuse Durandal ; mais comme il ne pouvait se séparer de son arme

(1) Pour avoir un exemple de phénomène d'ubiquité, rapprochez la légende d'Haute-Brousse de celle qu'a relevée à Tulle M. Johannès Plantadis (*La Tradition : le Sabre de Roland*, p. 140) : cette dernière prétend que lorsque Roland, abandonné dans les défilés de Roncevaux, eut essayé de briser sur les roches sa chère Durandal, sans pouvoir y parvenir, il la lança vigoureusement dans les airs, afin qu'elle ne servît pas de trophée aux infidèles ; elle s'en fut tomber dans un petit étang situé à Rocamadour. Or, d'après différentes gestes, Roland, dans le même but, aurait jeté son épée dans un précipice.

(2) Leur énumération, imitée de la *Chanson de Roland*, a très bien inspiré au félibre Joseph Roux les laisses de la *Chansou lemozina : Charlemagnha*, dédiée à Henri de Bornier, l'auteur de la *Fille de Roland*. La scène se passe à Longour, près le Gibanel.

précieuse, il la racheta son poids d'argent. Duplex ajoute qu'après la mort de Roland, « son épée qui avait d'abord été placée au-dessus de son chef, en l'église de Saint-Romain de Blaye, où il était enterré, fut ensuite transportée à Roc-Amadour, et son oliphant en l'église collégiale de Saint-Séverin-lès-Bordeaux » (1).

Hâtons-nous d'ajouter que cette tradition est elle-même assez incertaine, malgré son ancienneté et le monument qui semble le constater. Ce n'est qu'au ^{xvii}^e siècle qu'elle a passé dans l'histoire, mais sans aucune critique préalable. Si elle était fondée, il s'ensuivrait que la chapelle de Notre-Dame de Roc-Amadour devait être célèbre au moins dès le ^{vii}^e siècle, et qu'elle commençait déjà d'attirer ce concours de pèlerins qui, dans les siècles suivants, s'y rendirent de toutes les parties de l'Europe (2).

Mais notre but n'est pas de discuter ici les questions historiques; revenons à ce qui concerne la légende.

Vialle, dans le *Dictionnaire du patois du Bas-*

(1) Duplex, *Hist. de France*, Charlemagne, ch. VIII et XI, page 321. — Odo de Gisse, *Histoire et miracles de Notre-Dame de Roc-Amadour*, pages 18 et 19.

(2) Le plus ancien document qui mentionne Roc-Amadour comme oratoire date du ^{ix}^e siècle. C'est une chronique provençale relatant qu'au temps de Louis-le-Bègue, et pour éviter les pillages des Normands, on transporta à Roc-Amadour et à Orcival en Auvergne, une partie des reliques de Sainte-Marie à Pont-l'Abbé. Quant au pèlerinage, il ne paraît avoir été établi qu'au ^{xiii}^e siècle. Voir à ce sujet Ernest Rupin, *L'Œuvre de Limoges*, p. 459 à 466.

Limousin de Béronie, relate à ce sujet le fait suivant (1) :

« Quand ROLAND vint de *Roncevaux*, il voulut aller remercier la Sainte-Vierge de *Roc-Amadour*, à laquelle il devait d'avoir échappé aux nombreux périls qui l'avaient entouré. (Or, ce *Roc-Amadour* que notre compatriote Êr. BALUZE a appelé *Rupis amator*, n'est pas dans notre département, mais dans celui du *Lot*.) Il avait son grand sabre et même les fers dont l'intercession de la Vierge l'avait délivré. Comme de raison, il appendit et les fers et le sabre aux parois de la chapelle de sa bienfaitrice. Ce fait historique ne peut être contesté; indépendamment de la tradition, le sabre et les fers, attachés avec de fortes chaînes de fer, sont là pour le justifier. Nous avons besoin d'un peu plus de confiance pour ce qui nous reste à dire. La Sainte-Vierge accepta son offrande et le lui témoigna tout de suite en faisant sortir un figuier du mur, à côté des armes. On s'aperçut bientôt que ses bienfaits ne s'étaient pas bornés là. Les femmes sont curieuses, elles voulurent aller voir le *Sabre de Roland*; et voilà que par miracle, les femmes les plus stériles devinrent fécondes. C'était bien autre chose que la fable de l'œuf. Le miracle fut publié, attesté et confirmé par une longue suite de fécondités inespérées. Tant est qu'on croit encore à la vertu du sabre de Roland (2).

(1) Nicolas Béronie, *Dictionnaire du patois du Bas-Limousin*, p. 254. Tulle, Drappeau, impr.

(2) D'après M. Johannès Plantadis (*op. cit.*), ce serait dans le petit étang où il tomba à Rocamadour qu'il acquit depuis cette vertu.

D'après cette explication, on voit combien de fois l'expression : *leva lou sabre de Rounland*, doit revenir dans les conversations. »

Ce fameux sabre « ayant été perdu dans les désordres des guerres suivantes, on substitua à sa place une lourde masse de fer nommée encore l'*Épée de Roland*, sans doute pour montrer combien était considérable le présent de ce guerrier (1). »

Le Père Odo de Gissey, auteur des plus suspects en fait de critique historique et qui se complait toujours dans le merveilleux, parle aussi de cet *ex-voto*, placé à la chapelle Saint-Michel (2), et de la prétendue vertu qu'on lui attribuait.

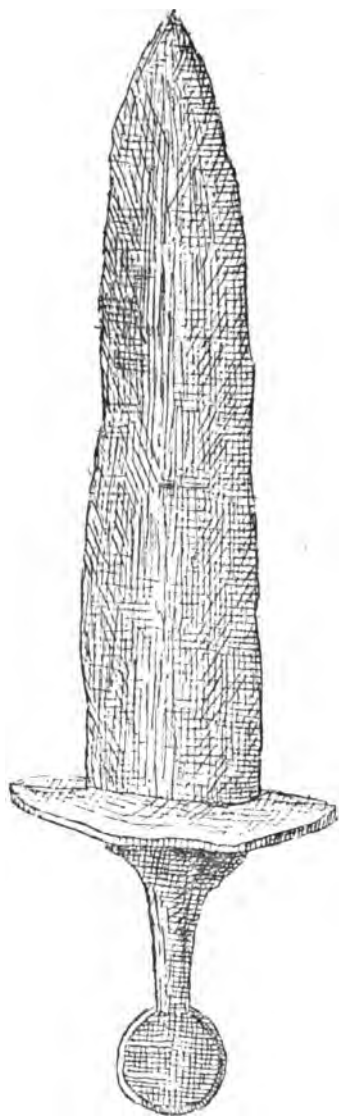
Cette prétendue vertu, mieux que les miracles mêmes de saint Amadour, attirait une affluence considérable de pèlerins. Avant 1789, les droits prélevés sur la dévotion « au sabre de Roland » constituaient un casuel qui faisait le principal revenu du chapitre (3).

Cependant, vers 1780, le prince de Condé fit

(1) Cathala-Cothure, *Histoire du Quercy*, livre II, ch. XIII, page 96, cité par l'abbé Caillau, *Histoire de Notre-Dame de Roc-Amadour*, pages 73-74. Sans plus de preuves que les auteurs que nous citons, l'abbé Cheval, qui rapporte les mêmes faits, dans le *Guide du Pèlerin à Rocamadour*, pense qu'elle aura été enlevée par Henri Court-Mantel qui pilla Rocamadour en 1183. La légende du sabre a été admise par tous ceux qui ont écrit sur le sanctuaire, en dernier lieu par M. Gaston Vuiller dans le journal *Le Tour du Monde* du 25 juin 1892.

(2) Remarquons que saint Michel occupe dans la *Chanson de Roland* une place considérable.

(3) Les faits suivants, et même celui-ci, sont empruntés à deux documents publiés par M. Louis de Veyrières dans le *Bulletin de Brive*, 1890. Ce sont deux lettres du vicomte d'Anterroches. Nous en complétons les données.



ÉPÉE DITE DE ROLAND, A ROC-AMADOUR (Lot).
Hauteur totale : 0^m 79.

connaître au comte d'Anterroches le désir qu'il avait d'avoir cette épée tant chantée par les romans de chevalerie.

Un gentilhomme des environs, natif du Puy-d'Arnac, cousin du héros de Fontenay (1), Jean-Blaise, vicomte d'Anterroches, fit tant d'instances auprès des chanoines que ceux-ci se décidèrent à la céder dans l'espoir d'être fortement dédommages. Dans une lettre, le gentilhomme exposa tout le sacrifice qu'ils faisaient. Il y eut même jalousie et intrigues : escomptant les grâces que le prince accorderait au porteur, les religieux se disputèrent à qui lui porterait l'arme désirée. Enfin ce fut l'abbé de Padirac qui eut gain de cause sur ses concurrents. Beau-frère du vicomte, il avait déterminé ses collègues et écrit même au prince pour lui offrir ce présent en leur nom. Le chapitre aurait voulu que le comte d'Anterroches ne le nommât pas dans sa lettre de remerciements de la part de Condé. Mais Jean-Blaise d'Anterroches n'entendit pas de cette oreille. C'était lui qui avait proposé l'abbé de Padirac ; il l'adressa à son cousin et fit solliciter par son intermédiaire les récompenses du prince pour son beau-frère ; lui-même reçut la charge de lieutenant des maréchaux de France à Tulle pour le Bas-Limousin (2).

Depuis lors qu'est devenue cette épée ? on ne le sait pas au juste. Il est probable que la vue seule de ce qui se titrait pompeusement du nom de sabre

(1) Le comte d'Anterroches qui cria : *A vous, Messieurs les Anglais* ; ou : *Messieurs les Anglais, tirez les premiers*.

(2) Il la paya 7,560 francs, d'après un mémoire cité plus loin.

de Roland, dut satisfaire pleinement le prince de Condé qui l'aurait renvoyé à Roc-Amadour sous un prétexte quelconque, par le maréchal de Turenne (1), s'il faut en croire une note du vicomte d'Anterroches.

Seulement, cette note que nous avait, il y a longtemps, communiquée M. Bouny, de Brive, avait été prise, nous disait-il, sur une sorte de *Livre de raison* de ce personnage. Récemment notre correspondant a retrouvé une copie entière qu'il avait faite, de ce document. Nous n'y avons pu relever que les deux passages suivants :

« Le chapitre de Rocamadour, je leur ai fait obtenir la réception du sabre de Roland par le prince de Condé. » — « L'abbé de Padirac, je lui ai fait obtenir la grâce pour un déserteur du régiment du maréchal de Turenne pour lequel il s'intéressait, et lui ai obtenu d'être porteur du sabre de Roland auprès du prince de Condé. »

Mais il n'est point question du retour de l'épée, et cependant M. Bouny affirme l'authenticité de son premier renseignement. L'original a été remis à la famille d'Anterroches, habitant le Puy-d'Arnac. Nous avons prié notre obligeant collègue M. Louis de Veyrières, qui est à même de le faire, de re-

(1) Le maréchal de Turenne doit être sans doute le duc de Bouillon, maréchal-de-camp ; dans la vente de la vicomté de Turenne, le nom et le titre de Turenne avaient été réservés à la famille des ducs de Bouillon, de la Tour d'Auvergne, anciens seigneurs de cette terre. Dans l'*Almanach royal* de 1786, p. 75, le duc de Bouillon est compris parmi les maréchaux-de-camp, et p. 204 on trouve le régiment du m^{al} (*sic*) de Turenne.

chercher cette pièce qui n'est point sans attraits (1). Il existe toujours une épée de Roland à Rocamadour, mais elle est relativement moderne et a été fabriquée grossièrement par un forgeron de Gramat (2). Cependant elle doit ressembler à sa devancière telle que l'a décrite, en 1660, Odo de Gissey : « coutelas de fer, mal façonné, lourd et pesant..... » d'un aspect vraiment désenchanteur pour le prince de Condé. On la voit, tenant compagnie à des fers de prisonniers que le *Dictionnaire* Vialle-Béronie attribue à Roland lui-même, tandis que l'opinion commune les accorde au com-

(1) Cette sorte de *Livre de raison* est, d'après M. Bouny, écrite sur un cahier de petit format, sans signature, mais le contexte indique suffisamment l'auteur et nous permet de lui donner quelques traits biographiques que nous complétons avec des pièces provenant de la même source. En 1711, un cadet de la famille d'Anterroches, en Auvergne, vint s'établir au Puy-d'Arnac en épousant Catherine d'Audubert, fille de messire Jean-Pierre d'Audubert, écuyer, seigneur de Lamartinie, au château de l'Audubertie. Ce cadet était capitaine de dragons et se nommait Alexandre d'Anterroches, seigneur de Grandchamp et Combrelle; il eut deux fils et une fille, dont l'aîné, Jean-Pierre d'Anterroches, lequel, par son mariage du 27 mars 1748 avec Jeanne-Françoise Teyssier de Charnac, devint père de Jean-Blaise, vicomte d'Anterroches, notre personnage. Page de la reine tout d'abord, celui-ci devint capitaine de grenadiers, 1777, puis lieutenant des maréchaux de France en Bas-Limousin; nommé commandant de la garde nationale de Beaulieu en 1787 et maire de cette commune en 1790, forcé d'émigrer la même année, il mourut *lord doctor common* à Londres en 1798. C'est avant de partir pour l'émigration qu'il écrivit sans doute cette sorte de *Livre de raison* où, après quelques sentences philosophiques dans le goût du temps, il énumère avec leur numéro tous les services qu'il a rendus aux uns et aux autres.

(2) Ce renseignement a été fourni à M. Ph. Lalande par son oncle le comte Urbain de Marquessac, qui s'occupait avec le plus grand intérêt de l'histoire du pays.

mandeur de Saint-Chamans (1). L'épée, retenue par un chaînon, est enfoncée dans un trou de muraille, en face de la chapelle miraculeuse et de la célèbre peinture murale : *La Danse des Morts*.

Quoique placée dans un endroit élevé, on n'a point cessé (2) de lui attribuer les mêmes vertus sur la procréation. Or, parmi les insignes ou reliques vénérées de la *Confrérie des Cornards de Payzac*, en Limousin, qui a vécu jusqu'en 1770, figure « le sabre de Roland » (3). On serait tenté de faire un rapprochement et une déduction qui seraient trop inconvenants et n'auraient du reste point leur place ici.

IV

L'iconographie limousine, qui s'est souvent ins-

(1) François de Saint-Chamans, chevalier de Malte, commandeur de Chevrault, fut fait prisonnier à la bataille de Raab en 1598; enfermé par les Turcs au château des Sept-Tours, « il fit vœu à la Sainte-Vierge s'il pouvait se sauver, de porter ses fers à l'abbaye de Rocquemadour. Il se jeta de confiance dans la mer, et, s'étant sauvé, il porta effectivement ses chaînes où on les voit encore, » dit dans son récit généalogique le marquis Hippolyte de Saint-Chamans, et dans une note il ajoute que de son temps (il était né en 1730) il y avait à Rocamadour une inscription relatant ce fait. (Bombal, *Notes pour servir à l'histoire de la famille de Saint-Chamans*, p. 36.)

(2) Lettres d'Anterroches antérieures à 1787, le *Dictionnaire Béronie-Vialle*, 1825, et l'opinion courant encore.

(3) Louis de Nussac, *Quelques reinages en Limousin*. Tirage à part, p. 47. — Le Musée d'artillerie de Madrid possède une épée désignée comme ayant appartenu à Roland. Cette arme est publiée dans l'*Armeria real de Madrid*, par Jubinal, pl. XXXI. et dans l'*Univers pittor.* des frères Didot. France, pl. CXCVI. — A Rome, une rue porte le nom de l'épée de Roland, *della spada d'Orlando*. *Annales archéologiques*, t. VIII, p. 258.

pirée des légendes locales, a parfois tiré parti de celles de Roland. Aussi l'on ne saurait trop engager les personnes qui s'occupent d'histoire et d'archéologie, à recueillir et à étudier les données que fournit la tradition; elles auront là très souvent l'explication de bien des scènes figurées en peinture ou en sculpture, et dont le sens est parfois difficile à interpréter. Toutefois il faut reconnaître que les produits de nos arts nationaux n'offrent que de rares reflets de la *Légende de Roland*. On ne la trouve pas représentée sur les objets d'orfèvrerie et d'émaillerie (1).

Resterait à savoir s'il en est de même sur les tapisseries d'Aubusson et sur les soies frappées de la Manufacture Le Clère, à Brive. Et certes ce ne sont point les textes eux-mêmes qui ont manqué à nos artistes : le récit des exploits du neveu de Charlemagne circula sous toutes les formes à tous les siècles, et se réfugia même dans les populaires livres de la *Bibliothèque Bleue*.

Seules jusqu'à présent la sculpture et la peinture murale nous offrent des monuments connus, et encore ne sont-ils qu'au nombre de trois, du moins pour ce qui concerne le Limousin (2). Nous

(1) M. Rupin, qui a étudié un grand nombre d'objets émaillés pour la rédaction de son ouvrage *L'Œuvre de Limoges*, et M. L. Bourdery, qui possède la description de 12,000 émaux peints, n'ont rencontré nulle part la représentation de la *Légende de Roland*.

(2) En dehors du Limousin, nous citerons les exemples suivants : Roland figure armé de pied en cap sur une sculpture du x^e siècle, à Vérone (Maffey, *Verona illustrata*, in-fol., pars 3^a, fig. p. 62). — La légende de Charlemagne et de Roland se trouve reproduite sur un vitrail de la cathédrale de Chartres, *Annales archéologiques*, t. XXIV, p. 349.

citerons les fresques de la maison Loyac à Tulle, les bas-reliefs de Notre-Dame de la Règle à Limoges et le chapiteau de Saint-Léonard.

M. René Fage (1) et Mgr Barbier de Montault (2) nous signalent les fresques de la maison Loyac à Tulle. Cette maison « dans le style gracieux et fleuri de la fin du ^{xv}^e siècle » donne sur la place de la cathédrale. Un sujet des fresques qui se trouvaient dans une des pièces de l'habitation représentait Roland suivi d'une foule de guerriers à cheval, conduits chacun par un page. Le nom se voyait en effet en haut de la cloison. En 1838 Mérimée l'y avait lu, ce qui lui faisait supposer que le peintre avait voulu représenter les pairs de Charlemagne (3). Mgr Barbier de Montault estime que le propriétaire de l'immeuble, ayant goût pour les romans de chevalerie, « devait posséder dans sa bibliothèque quelque traduction de *l'Orlando furioso*, car Arioste fut son contemporain, étant né en 1474 et décédé en 1533. »

Regrettons, avec ce savant collègue, que nous n'ayons point quelque bonne planche de ces fresques, qui se sont malheureusement effacées ces derniers temps. Nous aurions pu, ainsi qu'il le dit, les comparer avec les trois petits bas-reliefs de Notre-Dame de la Règle à Limoges, qui sont très importants, pour se rendre compte de la façon

(1) *Le Vieux-Tulle* : La grande maison de Loyac. — Voir aussi Râteau : *Étude sur le département de la Corrèze*, p. 82.

(2) *Bulletin de Tulle*, 1888, p. 293.

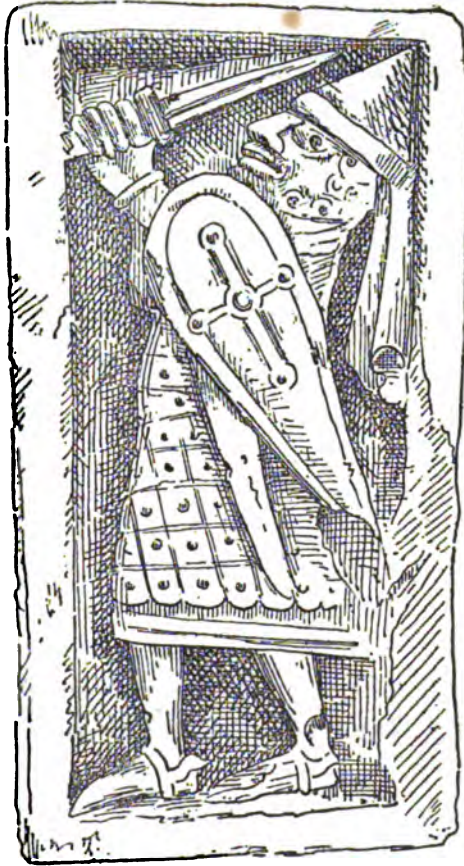
(3) *Note d'un voyage en Auvergne*, p. 135.

dont les artistes limousins interprétaient la *Légende de Roland*.

Ces sculptures ornaient le portail de l'église bâtie au ^xⁱ siècle. Ce fut là qu'Urbain II, venant de Clermont prêcher la première croisade, célébra la messe le jour de Noël 1095. Le grand-séminaire s'est élevé de nos jours sur les ruines de cette célèbre abbaye. Deux des bas-reliefs se trouvent au Musée national Adrien Dubouché, et l'autre dans la collection de l'érudit président de la *Société historique et archéologique du Limousin*, M. le chanoine Arbellot, qui dans son *Bulletin* en a donné la description ornée des dessins qu'il a bien voulu nous prêter.

Le premier bas-relief représente, dans un encadrement rectangulaire, Roland armé de toute pièce. Le chevalier se tient debout, la tête en arrière, portant le heaume ou casque pointu de forme conique auquel pend par derrière un ornement ou étoffe rappelant les deux fanons de la mitre des évêques. Le haubert, très bien rendu par la pierre ciselée, tombe jusqu'aux genoux et enveloppe même la tête sous le heaume. Le *bliant* ou vêtement de dessous émerge au fond du haubert. Le bas des jambes est découvert, et la chaussure pointue du chevalier est garnie de forts éperons. Les pieds sont énormes mais ne peuvent cependant point donner l'idée des traces laissées à Haute-Brousse, Cautine, Saint-Martin-la-Méanne. Roland est armé d'une épée et d'un bouclier, au milieu duquel se dessine une croix dont le centre et les extrémités sont ornés de fleurons. C'est la

première fois qu'on rencontre ce motif sur les écus du XI^e siècle. La *guige*, ou bande d'étoffe ou de cuir à suspendre le bouclier, se montre à l'épaule



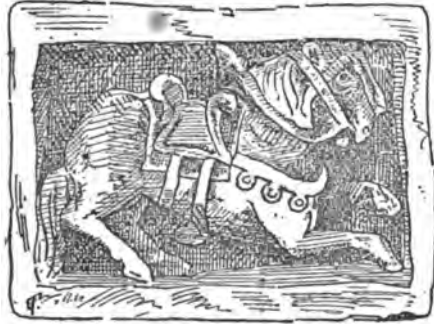
BAS-RELIEF REPRÉSENTANT ROLAND

(Notre-Dame de la Règle, à Limoges.) — Long. 0^m 20; haut. 0^m 40.

Gravure extraite du *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*.

du chevalier. Enfin nous retrouvons notre vieille connaissance d'Haute-Brousse, Rocamadour et Payzac, la *Durandal* ! C'est une épée à lame large et

courte (1) qu'il brandit de la main droite, tandis que, au côté gauche, sur la cotte de mailles, se dessine le fourreau de l'épée.



LE CHEVAL DE ROLAND

(Sculpture à Notre-Dame de la Règle, à Limoges.)

Longueur 0^m 25; largeur 0^m 20.

Gravure extraite du *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*.

Le second bas-relief inscrit, dans un cadre également rectangulaire, le cheval de Roland tout harnaché. C'est Veillantif, le même probablement sur lequel il combattit aussi bien les Infidèles que le serpent d'Égletons, et qui a laissé l'empreinte de son sabot sur le rocher. Le *destrier* sculpté à Limoges a des allures vigoureuses, la croupe large, et sa jambe fine témoigne de sa race limousine. L'artiste avait dû prendre modèle sur place.

Dans le troisième bas-relief, plus petit, un peu triangulaire, Roland est assis à terre, le genou ployé; il porte la main droite à sa jambe blessée

(1) Comparez avec celle actuelle de Rocamadour, et reportez-vous aux éclaircissements de la *Chanson de Roland* (édition de Léon Gautier), si bien illustrés par le président d'honneur de notre Société scientifique de Brive, M. Robert de Lasteyrie.

et tient de la gauche l'oliphant, dans lequel il souffle avec tant de violence que son œil droit semble sortir de l'orbite. Une épaisse ceinture serre une forte taille, et sa tunique ou cotte de mailles remonte jusque sur la tête, où le casque ne paraît plus. En somme le sujet évoque la scène de Roncevaux et la mort du paladin.



ROLAND SONNANT DU COR

(Sculpture à Notre-Dame de la Règle, à Limoges.)

Longueur 0^m 15; hauteur 0^m 15.

Gravure extraite du *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*.

Quant au chapiteau de Saint-Léonard, il se trouve au bas du clocher de ce bourg. On y voit figurer la lutte de deux chevaliers se prenant corps à corps et se couvrant de leurs boucliers. Ne pourrait-on y voir (1) le combat de Roland et du géant Ferragus, un épisode de l'expédition d'Espagne rapporté par la *Chanson de Roland* dans le manuscrit français de Venise, XXI, f^o 17-32 ?

Trouvera-t-on un jour d'autres monuments racontant la légende dans les églises du Limousin ? N'oublions pas que le neveu de Charlemagne, longtemps vénéré comme saint, a son nom inscrit

(1) *Roland et les sculptures de Notre-Dame de la Règle*, p. 141.

dans plusieurs martyrologes. Nos recherches, cependant, ne nous ont encore fourni que quatre fois le prénom de Roland. Un Rotlanz Maurizi (aliàs *Rollans Maurisi*) figure comme témoin dans une charte (1164-1190) du *Cartulaire de Beaulieu* (1), et dans ceux de Vigéois et d'Uzerche se trouve Rotlandus de Longo-Podio (1106-1108) (2). Parmi les abbés de Solignac, nous avons, en 1523-1528, un Roland de Barton (3) appartenant à une vieille famille marchoise, et le *Nobiliaire* de Nadaud nous fait connaître Roland de Lubersac, gentilhomme du pays, seigneur de Puyravaud, en 1656 (4). Ajoutons que d'après les renseignements fournis par M. Louis de Veyrières, il y a dans la commune d'Altillac, limitrophe de celle de Beaulieu, une petite propriété appelée *Rolland* et qui appartient aujourd'hui à M. de La Place. Enfin dans la Creuse, ancienne Marche limousine, se trouve *le Puy Roland*, mont et village, commune de Saint-Agnan de Vercillat, arrondissement de Guéret.

V

Les écrivains limousins qui, depuis l'*Astronome*, se sont occupés de Roland, ne sont point nombreux, et encore ne l'ont-ils fait que d'une

(1) Deloche, *Cartulaire de Beaulieu*, charte CXCH, p. 267. — La forme Rolanz se trouve le plus communément employée dans les chansons de gestes.

(2) Voir le *Cartulaire de Vigéois*, charte CXXIII, p. 82.

(3) Leroux, Molinier et Thomas, *Documents historiques sur le Limousin*, II, *Chronique de Pierre Fouchier*, p. 45 et 50.

(4) Nadaud, *Nobiliaire*, t. III, p. 641.

manière incidente, comme on a pu le voir. Seuls MM. de Veyrières (1) et Arbellot (2) ont écrit des mémoires spéciaux. Il fallait réunir les divers traits de cette légende non-seulement pour les confronter entre eux, mais aussi pour attirer encore l'attention tant sur ceux que nous avons ajoutés que sur ceux qui sont certainement à découvrir.

Nul littérateur du crû, que nous sachions, n'a donc célébré les exploits du neveu de Charlemagne. Mais le Limousin a-t-il été capable de produire une geste sur ce sujet? Que répondre pour une province que l'imagination populaire ne cesse encore de peupler de merveilleux? De tout temps, du reste, l'enthousiasme religieux et chevaleresque y fit germer des moissons de prêtres, de poètes et de guerriers. Que dire en présence de tous les vestiges de souvenirs rolandiens survivant partout, et dont nous n'avons pu relever que quelques-uns? L'un d'eux nous offre même encore deux vers de notre dialecte, épaves, qui sait? d'une plus grande composition perdue et oubliée. Longtemps la mémoire de Roland resta vivace parmi les lettrés. Son époque était considérée comme ayant atteint l'idéal de l'héroïsme tombé depuis en décadence. A la mort du jeune Henri Court-Mantel, dans un célèbre *planh* notre grand Bertran de Born s'exprimait ainsi (3) :

(1) *L'Épée de Roland à Rocamadour*, — *Bulletin de Brive*, 1891. *L'Épée de Roland*, notes supplémentaires, *Bulletin de Brive*, 1892.

(2) *Roland et les sculptures de Notre-Dame de la Règle*, — *Bulletin de Limoges*, 1890.

(3) A. Thomas, *Œuvres complètes de Bertran de Born*, poésies politiques, VI, vers 47-50.

Des lo temps Rotland (1)

Ni delaidenan

Non vi om tan pro

Ni tan guerrejan, etc.

(Ni au temps de Roland, ni auparavant, on ne vit homme si preux ni si vaillant à la guerre, etc.)

De bonne heure notre littérature particulière, notre langue limousine, notre état social et notre nouvelle civilisation locale furent prêts à des chants vraiment puissants (2).

Ce ne furent point seulement les trouvères, comme on l'a cru longtemps, qui eurent le monopole des chansons de geste, et nous voyons Bertran de Born fort au courant de ces productions héroïques. Il fourmille de réminiscences se rapportant au cycle carolingien (3).

(1) Ce vers donne la forme romano-limousine du mot Roland; elle conservait le *t* de la forme primitive bas-latine *Hruotlandus*, qui se trouve, dit M. Thomas, dans Éginard, et que Pertz, cité par M. Léon Gautier, écrit *Hruodlandus*. En 1220 un *Roilandus* était abbé de Cluny (Duplès-Agier, *Chronique de Saint-Martial*, p. 106, 108), et la mort d'Henri Court-Mantel date de 1183. Seulement, nous avons vu que vers la même époque, *Roilanz* Mauziri faisait *aliàs* *Rollans* Mauziri. Le *t* ne devait pas se prononcer; c'est du reste l'avis de Diez, le savant auteur de la *Grammaire comparée*. — Remarquons que nous avons trouvé les formes *Rollandus* *Bartonis* au xvi^e siècle, et *Rollan* dans la *Chansou lemozina*, qui se prononce *Rounland*. Vialle l'a écrit de cette dernière façon, purement phonétique.

(2) Ce tableau — le dernier paru — vraiment saisissant, de nos débuts intellectuels a été fait par M. Clément-Simon (Introduction de l'*Histoire du Collège de Tulle*, — *Bulletin de Tulle*, 1889, p. 197 à 221).

(3) Dans sa première chanson amoureuse il fait allusion à une geste provençale, *Aigar et Maurin*, dont un fragment a été publié par M. Scheler. — Les personnages cités à côté de Roland sont : Baudoin, le frère utérin du paladin, héros tous les deux de la

Autant que tout autre Français, le Limousin a la tête épique. La *Chanson de Roland*, qui manifeste amplement notre faculté nationale de créer des épopées naturelles, est animée, dit Léon Gautier, du grand souffle des croisades : elle les a préparées comme chant de guerre. Or, bien avant le Tasse, au commencement du ^{xii}^e siècle, un troubadour de la famille des seigneurs de Pompadour, Grégoire Béchade, a écrit en roman-limousin une *Jérusalem délivrée* dont on a retrouvé un fragment (1). C'était un grand poème fait par un témoin oculaire.....

Mais pour lui donner un compagnon dans les sentiers d'Homère et de Théroulde, en fait de compatriote il faut encore remonter à nos jours; nous ne pouvons que désigner Josep Rous, l'auteur renommé de la *Chansou lemozina*, qui a con-

chanson *Le Saime*, par Jean Bodel, Berartz de Mondidier, Ogier le Danois, Iseut la domna Tristan, Artus, Arnaud marques de Belanda, lo Sor Gueric de la geste *Raoul de Cambrai*, Charlemagne dont il célèbre la gloire, d'après les chansons d'*Aspremont* et de *Guiteclin*. — Dans les mêmes œuvres : la France est la *Terra Major*; la Bretagne est désignée sous le nom de *Brésillande*, la forêt enchantée. Le port de Guitsand se retrouve dans la *Chanson de Roland*. Le cheval de Bertran de Born est appelé *Baiart*, comme le célèbre coursier des quatre fils Aymon. — Voir Antoine Thomas, *Poésies de Bertran de Born* : Politiques, I vers 45, VI, IV, 12, 33, VI, 69, XIII, 15, XVI, 29, XIX, 21, XX, 21, XXII, 31; Amoureuses, III, 38; Diverses, VIII, 27, 28.

(1) G. Clément-Simon, *Histoire du Collège de Tulle*, — *Bulletin de Tulle* 1890, p. 211 et 461. — M. Paul Meyer en a publié un assez long fragment dans *l'Orient latin* en 1884. « Si ce n'est point absolument prouvé que ce fragment est le texte original du poème de Béchade, il en atteste au moins l'existence », dit M. Clément-Simon.

sacré, à propos de « sant Esteve d'Obazina », deux vers à

*Rollan, par de Fransa, et pros entre lous pros,
Boutan lou rascoupetz de Roncivals a tros.*

(Roland, pair de France, et preux entre les preux, qui mit en pièces les défilés de Roncevaux.

LOUIS DE NUSSAC.

CARTULAIRE
DE
l'Abbaye bénédictine Saint-Martin de Tulle
EN LIMOUSIN
PUBLIÉ PAR
JEAN-BAPTISTE CHAMPEVAL

(Suite. — Voir t. XIV, p. 169.)

341. *Juin 935.*

Ego Adacius abbas et fratres mei monasterii Tutelensis, emimus de Gausberto et uxore suâ Ildiardi, mannos in *vicaria Cambolivense*.. mense junio, anno XII. Rodulfi regis (1).

342. *Sans date (1084-1086).*

Notum sit.. quod Raina, filia Adacii Donarelli, et uxor Gauterii de Navas, que postea fuit uxor Stephani Ramnaldi, dedit S^o Martino, cum consilio filiorum suorum sci[licet] Petri Gauterii de Navas, et Hugonis Ramnaldi, et Petri Ramnaldi, mansum *de Fonte*, in parochia Cambolivense.. Factum est hoc in presentia domni Gausberti abbatis, Philippo rege, Widone episcopo.... (2).

343. *Sans date. 1014 à 1023 (v. 1020).*

Notum sit.. quod Constantinus et Arcambaldus et Lonadeus del Montchatfre fratres, et Constantia soror eorum, que fuit uxor Fulcherii Salliparc de Salliac, dederunt S^o Martino mansum de Chalaus... Signum Petri abbatis, S. Constantini del Montchatfre et fratrum suorum, S. Ebali vicecomitis, S. Archambaldi vicecomitis, Rotberto rege, Geraldo episcopo (3).

344. COGNITIO DE CAPELLA DE MONEDEIRA.

V. 1020; — et sans date.

Notum sit nostris præsentibus et futuris quia capella

(1) Cahier A.

(2) *Idem.* — Probablement La Font-à-la-Vie ci-dessus mentionnée. — Conférez chartes 76, 104, 313.

(3) Ne se trouve aussi qu'au manuscrit A. — Ébles I^{er} de Comborn et son frère (ou fils)? — Conférez 128. — Chalaus, 81 habit., commune de Chamboulive, ancien fief. — Comme le hameau et moulin de Chalfel, ailleurs Chalfer, Chalfres, 1445, a existé en la paroisse de Chaumeil, près le dit et Monédière, nous sommes persuadé que ces donateurs étaient de là. — Salliac, identifiez Seillac.

de *Monedeira* est allodus S. Martini Tutellensis de allodo *Bosci de Mauriangas*. Verùm olim ego Ebalus vetulus de Comborn, tam mansum quam ad ipsum mansum pertinentia injustè et violenter invadens, dedi ipsum allodum ubi capella eadem est ædificata, monachis Sancti Martini de basilica Lemovicæ civitatis, licet calumniantibus atque reclamantibus nostris monachis.

Demum vero abbas ipsius monasterii Rodulfus recognoscens se eam justè minimè possidere, vendidit eam cum omnibus ad se pertinentibus cuidam nostro monacho nomine Rotberto, cum consilio et voluntate totius capituli sui, CXL et eo amplius solidis. Factum est id regnante rege Rotberto, hujus autem monasterii Bernardo episcopo existente abbate. Cujus rei testes sunt Stephanus decanus, et Rotgerius præpositus (1).

345. *Probablement 969; — et 970.*

Notum sit quod S. Martinus possidebat villam de *Maurangas*, quam injustè auferebant Archambaldus vicecomes qui cognominatur *camba poirida*, et uxor sua Sulpicia; et hoc calumniavit domnus Geraldus abbas et monachi Tutellenses [969].... Tunc Archambaldus vicecomes recognoscens se in hoc peccasse, reliquit S. Martino (2)... Facta notitia in mense junio, Lothario rege, anno XV; Aldegario episcopo.. Signum Archambaldi vicecomitis et uxoris ejus Sulpiciæ qui cartam fieri postulaverunt. S. Rainaldi, S. Geraldii, S. Eustorgii, S. Gausfredi... [970.]

(1) Cahier B, et Baluze, manuscrit 252, et *Hist. Tut.*, col. 405, avec commentaire à la page 91. — Notre cahier A y ajoute la dernière ligne. Monédière (avec sa chapelle Saint-Laurent maintenant rasée) et Maurianges, ancien repaire des Leynia de Jarenne, sont de la commune de Chaumeil. — Bréquigny. — Abbaye bénédictine Saint-Martin de Limoges.

(2) Manuscrit A, uniquement. — Le même lieu de Maurianges, malgré l'absence d'i, et l'existence de Mauranges, en la commune de Treignac. — Voyez page 134 du présent *Bulletin*, année 1889. Conférez *Hist. Tut.*, col. 381 et 855.

346. DONUM BERNARDI VICECOMITIS DE VILLA TILIO.

Sans date. Fin 1111 ou début 1112.

Notum sit omnibus tam futuris quàm præsentibus, quia Bernardus vicecomes dedit Sancto Martino propter animam nepotis sui Ebali et propter emendationem interfectionis ejus, villam *de Tilio*, quam dederat sibi mater sua Rotberga, quæ etiam comparaverat ipsam villam de Geraldo de Conroz L solidos et vestitura uxoris suæ de omnibus rebus. Habet autem in eadem villa quinque mansos et unam bordariam sine judice et sine vicario et absque ullo partcipe, excepto quod Ugo Secotlancia et Stephanus Galterii debent habere unum mansum de S. Martino, reliqui autem quatuor, et bordaria, sunt S. Martini. Hoc vero donum fecit præsente domno abbate Wilhelmo nepote suo, et Bernardo priore, et cæteris senioribus, præsente etiam eâdem matre suâ et annuente. Testibus quoque Bernardo presbytero et Petro de Cireis (1).

347. DONUM PETRI RIGALDI DE VILLA DE TELLIVART

1095.

Notum sit omnibus præsentibus et futuris quod villam de *Tellivart*, quam dedit nobis Rotberga vicecomitissa, annuente Bernardo filio suo, et quam autorizaverunt Archambaldus [supra, minutioribus litteris : Vicecomites de Ventedor] et Ebalus fratres, cum matre suâ Almodi de

(1) Baluze, *Hist. Tut.*, col. 471, complété par son manuscrit 252. — Cahiers A et B, en abrégé. — Voyez *Hist. Tut.*, p. 124 surtout, et 139, et notre généalogie Comborn pour ce Bernard I^{er}, p. 138, *Bulletin* de 1889. — Nous croyons qu'il s'agit de Vielteil, commune de Pradines, malgré sa forme actuelle, et même celle de 1400 — peut-être alors fautive — de Veteri Tilio. Villa Telium a pu donner Villetteil, et ce nom en imposer en passant pour Vieux Teil. — Conros, seigneurie près Aurillac : ces Conros pouvaient avoir reçu ici des droits par les Carbonnières, alliés eux-mêmes des Comborn. Remarquez notre usage limousin *des épingles* en sus de la vente, « un habillement » au profit de M^{me} de Conros.

Montberolf, ad obitum viri sui Ebali vicecomitis. Dedit nobis quidam miles nomine Petrus Rigaldi de Pratinis qui eam paterna hæreditate requirebat, annuente Constantino fratre ejus et uxore suâ Aldiardis de Corcellas et filiis suis : Rigaldo, Bosone et Willelmo. Hoc autem fecit in præsentī capitulo Tutelensi, in manu domni Wilelmi abbatis, anno ab incarnatione Domini MXCV regnante Philippo rege, et Uncbaldo episcopo in Lemovicensi sede, et accepit XL solidos et beneficium nostri loci, et ut ad monachatum suscipiatur si voluerit (1).

348. *Sans date. Mai (v. 1085).*

Ego Arcambaldus vicecomes de Comborn trado monasterio Tutellensi lucum quendam appellatum *Colonia*, et cuncta que ibi visus sum habere.. et terram... et quod poterunt monachi conqueri de fevalibus meis...

Rainaldus de Monte nogario et fratres sui Bernardus et Galterius et Stephanus Armandus solverunt quicquid ibi requirebant.. Facta donatione ista in mense madio, Philippo rege. Signum Archambaldi (de Comborn) vicecomitis, S. Ebali (vicecomitis de Ventedorn), fratris sui, S. Bernardi (Bellimontis) fratris sui, S. Bosoni (vicecomitis de Toreнна) consanguinei sui (2)...

(1) Baluze, manuscrit 252, où on lit Pratinis, bien meilleur que Pratini, et Prat, et *Hist. Tut.*, col. 435 et p. 105. — Le cahier A complète les lacunes. Les mots entre crochets proviennent d'un renvoi du cahier B. — En 1771, Vielteil, ou du moins une partie, était de Lestars, et non de *Pradines*. Nous placerions Tellivart dans son voisinage immédiat. — Corrigez Montbron, ville et famille de l'Angoumois, au lieu de Montrond, écrit par Baluze page 105. Cette Almodie était donc femme d'Ébles I^{er}, vicomte de Ventadour, dont elle eut Archambaud et Ébles II *le Chanteur*, p. 330 du présent *Bulletin*, année 1890.

(2) Cahier A unique source. Les mots entre parenthèses sont écrits en interligne, de la même main. — Le Monéger, 28 âmes, commune de Sarrau. — Cologne, village de Soudaino. Il s'agit d'Archambaud III, d'Ébles II et de Boson I^{er}. Acte à dater de 1060 à 1093, mieux vers 1085. — Beaumont, terre des Comborn, aujourd'hui commune du canton de Seillac.

349. *Sans date* (XI^e ou XII^e siècle).

Hoc est donum quod fecerunt Hugo Gausbertus de Trainiaco et frater suus in *Colonia*, sci[licet] partem suam de fraustos (1)...

350. DONUM RAINALDI VICECOMITIS DE ALBUZO.

Sans date (v. 1000).

Omnibus in Christo pié viventibus dignum est, ut, ob amorem Dei et sanctæ religionis, loca sanctorum divinis cultibus mancipata, de rebus sibi debitis ita dotent, ut futuris temporibus inconvulsa, Deo auxiliante, manere valeant. Maximé his temporibus condecet, cùm jam, senescente mundo, dies Domini instet, et quibus malis ipse urgeat ut nos à suo amore compescat. Meminisse enim, ut ait Salomon, debet homo tenebrosi temporis longitudinem. Vilescent ergo amore cælestis patriæ cuncta quæ possidentur in terris, atque, ut beatus ait papa Gregorius, inardescat animus illuc jam assistere ubi se sperat sine fine gaudere (2).

Idcirco ego Raynaldus vicecomes Albuciensis, amore cælestis vitæ, cedo Deo et S. Martino in monasterio quod vocatur Tutela, in villâ meâ quæ est in parrechiâ de *Ternat* quæ vocatur *Ruissac*, mansum meum de *Ribeira*, ubi ædificium ecclesiæ est, totum et ab integro cedo Deo et S. Martino, tali scilicet ratione ut nec ego nec

(1) Cahier A.

(2) *Hist. Tut.*, col. 393, et manuscrit 252, et page 76, *Hist. Tut.*, où il attribue ce don (voir sa table) à Raynald, premier du nom, vicomte d'Aubusson. Nos cahiers A et B fort en abrégé, et l'un d'eux avec la variante *Ruissac* au lieu de *Ruillac*. Bezeaux et Condau, qui dût être originairement le mas Comtal existant encore; l'assiette de Chavaniac et du Puy nous échappe. Quant au mas de la Rivière, ce doit être aujourd'hui le village de la Chapelle, autrement chapelle d'el Trey, 14 habitants, commune de Tarnac; del Trey à cause du passage de la rivière. Nadaud et Legros placent ici le prieuré de filles dit de la Rivière, dépendant de Bonnesaigne.

ullus ex heredibus meis aut ulla immissa persona intra cruces quæ ob defensionem loci positæ sunt aliquid inquietare præsumat aut inquirere. Quod si quis hæc malè invaserit, sub anathemate perditionis sit.

Et in alio loco villam meam quæ est in parochia de *Viam*, et vocatur *Cundal*, cum hortis et sylvis et pratis vel aquis : et omnem terram sibi adjacentem cedo Deo et S. Martino similiter. Fevales vero istius villæ jamdictæ sunt : Ugo de Barmont, et Gerardus Aimoinus et Willelmus frater ejus, nepotes ipsius Ugonis, et uxor sua et filius ejus, cum consilio Raynaldi supradicti vicecomitis, S^o Martino dederunt. Fevales vero qui de ipsis habent, sunt : Petrus de Calmelz et nepos suus Petrus Bernardi. Et ipsi similiter cum consilio seniorum suorum dederunt S. Martino.

Item in ipsa parœcia unum mansum qui est in villâ de *Cavaniac*, ego ipse Raynaldus dono Deo et S. Martino cum omnibus terris cultis et incultis et cum omnia quæ ad ipsum mansum pertinent, cum omnibus heredibus ad ipsam terram pertinentibus, tali scilicet tenore, ut medietas S. Martini sit in dominio ad præsens, et aliam medietatem retineo in meo dominio cum consilio abbatis et præpositi, in tali convenientiâ ut non vendam, nec dem nec ad fevum nec ad pignus alicui homini vel feminæ nec alicui sancto nisi S. Martino Tutelensi.

Et in villâ de *Podio* habet duos mansos et duas bordarias, quæ dono Deo et S. Martino similiter per istam supradictam convenientiam.

Et villam quæ vocatur *Besels* dono Deo et S. Martino similiter et omnia quæ ad ipsam pertinent.

Has terras denominatas ego ipse Rainaldus auctorizo Deo et S. Martino ut sint liberæ et absolutæ ex parte mea et ex omnibus heredibus et propinquis meis, tali videlicet ratione ut nullus homo vel femina aut serviens aut bajulus, quasi à me dicens accepta potestate, aliquid ex parte mea inquietare vel requirere præsumat. Sed ita definimus ut præpositus ejusdem loci devitans contrarie-

tates mihi quæ ex mea parte evenerint persolvat. Mansionem vero quam ad ecclesiam jam dictam habuero erit terrestris et de duodecim brachia; quam tali conventu tenebo ut de ipsa non moveam nec revertar ad ullum malè faciendum alicui homini vel feminæ. Et dum ego non fecero, monachi et præpositus ejusdem loci eam teneant et faciant in ea quicquid eis necesse fuerit, eamque de manu abbatis et præpositi ejusdem loci habebō. Similiter omnes heredes terræ meæ, si quis ex ipsis ad habitandum ad hanc ecclesiam vel in omnem sibi terram adjacentem advenerint, ex parte mea licentiam eundi habeant et habitandi, tali scilicet ratione ut quandiu heres terræ meæ vixerit, filii vel filiæ vel fratres ipsius heredis in terram ipsam habitent, viri uxores ducant, et feminæ viros accipiant, post mortem quoque heredis unus quilibet de eis aut alius ab ipsis subrogatus in ipsam terram ad habitandum pergat. Si quis vero homo aut femina ex terrâ meâ aut ex aliis terris ad hunc locum ad habitandum advenerit, si mihi injuriam fecerit, non me vindicabo nec ullus homo per meum consilium, nec per me, quoadusque clamorem ad præpositum ejusdem loci faciam. Quod si præpositus ad placitos quos inter nos concordabimus, rectum mihi non fecerit aut mercedem, usque in septem diebus tregas habeat ex me et ex omnibus meis et omnia quæ ad ipsum pertinent. Ita tenebo per fidem quandiu vixero sine ullo malo ingenio, et filii mei vel heredes ita teneant, nisi quantum ego in meo dominio retineo S. Martino ex eo in vita mea aut ad metam exitus mei dimisero.

Et ego Rainaldus Bernardi et filius meus Bernardus, amore Dei et sanctorum ejus, cedimus Deo et beato Martino Tutelensi omnem vicariam et judiciariam potestatem quam habemus in mansum de *Ribeira*, ubi ecclesia ædificata est, tali scilicet ratione ut nec nos nec ullus ex heredibus nostris aut alius aliquis in vita nostra aut post mortem nostram nullam omnino rem requirere præsumat. Et hoc non licet prætermitti, quod omnes servi

atque coliberti et heredes tam masculini quam femini generis de villa de Podio et de Cavanac atque Bezels tali convenientia cum Rainaldo vicecomite concordati sunt ut medietas S. Martino sit et aliam ipse in suo retinet dominio, sicut in priore placito scriptum est, tali ratione ut nullus homo eis dominetur excepto præposito, qui ex eis rationem reddat vicecomiti.

351. *Sans date* (v. 1106).

Ego Odo comes, consentiente fratre meo Aldeberto comite, cum ipsius consilio et auctoritate, dono Deo et Sancto Martino Tutelensis cœnobii villam meam quæ vocatur *Montania* et boscos cum silvis, cum pratis, cum aquis, et cum omnia quæ ad ipsam villam pertinent. *Silvam* vero nostram quæ vocatur *Altoire*, dono Deo et Sancto Martino similiter cum ipsius fratris mei consilio, cum omnibus terris cultis et incultis quæ ad ipsam silvam pertinent, pro anima mea et fratris mei Aldeberti et patris mei sive matris meæ omniumque parentum nostrorum, ut misereatur nostri pius retributor, qui est omnium plasmator (1).

352. *Sans date* (v. 1107).

Ego Bernardus de Pairac, dono que habebam in villâ de *Montaniid..* de Aldeberto comite sive de Oddone fratre ejus (2).

(1) *Hist. Tut.*, col. 456, et Baluze, manuscrit volume 252, et cahier A en abrégé. Conférez n° 6. — S'agit-il de la Montagne, 30 habitants, commune de Saint-Bonnet-l'Enfantier, ou du village de ce nom qui a existé en la paroisse de Donzenac, ou d'autres homonymes à retrouver, sans parler de celui de La Graulière? La forêt était dans les dépendances du bourg du Toy (aujourd'hui Toy-Viam), dont le nom, comme pour Autoire (Lot), Touron, etc., revient à la source. Montania dut être vers Toy-Viam.

(2) Cahier A seul. *Payrac*, apparemment de Peyrat-le-Château (Haute-Vienne). — Les communes de Viam et de Tarnac ont un village de La Chapelle. Conférez 265.

353. *Sans date* (v. 1107).

Ego Garnerius de Capella dono fevum quod ibi habebam de Bernardo de Pairac (1).

354. *Sans date* (v. 1107).

Ego Petrus de Sancto Exuperio dono mansum meum de *Noaliaco* qui est super fluvium *Vesera* (2).

355. *Sans date* (v. 1107).

Ego vero Hugo, nepos ipsius Petri, et Petrus frater meus, dedimus mansum *Morarias*, in parochia de *Buiac* (3).

356. *Sans date* (v. 1030 ?) ou v. 1107.

Petrus quoque de Corpso et frater suus Boso dederunt in parochia de *Viam* (4).

357. *Sans date* (v. 1107).

Cautardus de Coderx dedit unum mansum (5).

358. *Sans date* (v. 1107).

Gaucelmus de Petrabuferia, et Petrus et Ademarum de Tutela dederunt unum mansum (6).

359. DONUM GERALDI DE LERON.

Sans date (1073 à 1084, 4 octobre v. 1076).

Sciant præsentés et futuri quod Geraldus de Leron in

(1) Voir note précédente.

(2 et 3) Ce don et le suivant ne nous sont révélés que par le manuscrit A. L'état des rentes du baron de Treignac, en 1569, nous apprend que Noaillac était alors un simple tènement dépendant du village de Maurières, commune de Bugeat.

(4) Cahier A. Ce *quoque* ferait supposer, vers 1107, à 80 ans d'intervalle (voyez nos chartes n° 9, 308 et 309, vers 1030), deux autres frères Coursou de mêmes prénoms ?

(5 et 6) Cahier A, unique source. Nous ne proposerons ici l'identification qu'avec les villages seigneuriaux du Coudert, communes de Treignac et de Pérols. — Recourez à la table onomastique pour es de Tulle.

die dedicationis ecclesiæ Sancti Iacobi de Altoire, quæ est iv nonas octobris, dedit Deo et S. Martino et ipsi ecclesiæ S. Jacobi, quendam mansum in villâ de *Cham-pet*, qui vocatur *Bassi*, et est in parrochia de Ternat. Et hoc factum est regnante Philippo rege, præsidente in Lemovica sede, Widone, qui supradictam ecclesiam benedixit, audiente domno Frudino abbate, Petro de Torna-mira qui ipsam ecclesiam edificaverat (1)....

360. DONUM ROTGERII DE LERON.

1121.

Sciant nostri præsentés et posteri quia Rotgerius de Leron et fratres ejus Geraldus et Wido calumniabant unum mansum qui vocatur *Bassol de Campeils*, qui est in parrochia de Ternat, quem pater eorum dederat Deo et Sancto Martino et Sancto Jacobo in hac filiatione die dedicationis ecclesiæ ipsius S. Jacobi de Altoire... qui hunc postea concesserunt... Hoc autem factum est anno ab incarnatione Domini MCXXI indictione XIV regnante Ludovico rege, Eustorgio episcopo præsidente in Lemo-vicensi sede, domno Ebalo abbate Tutelensem abbatiam regente (2).

361. 1091.

Notum sit.. quod Aimoinus de Carreiras dedit partem suam de decima de *Altoire*.. Willelmo abbate.. Factum donum anno MXCI indictione IIII luna XXIIII. Phi-lippo rege, Unchaldo episcopo (3).

(1) Sources : *Hist. Tut.*, col. 475 et p. 139, et Baluze, volume manuscrit 252. — Notre cahier A l'abrège et a écrit : quendam mansum de Chipet, se trompant doublement. il finit par des points. Le cahier A abrège aussi et on y lit Bassi plutôt que Bessi. Champeau, 43 habitants, commune de Tarnac.

(2) Mêmes sources. Le cahier B écrit de même Bassol de Cam-peils, omis au cahier A, qui donne de plus : *qui hunc postea concesserunt*.

(3) Cahier A uniquement. Conférez cependant *Hist. Tut.*, col. 429, et nos chartes 303, 158.

362. 1093.

Notum sit.. quod Amelius de Pairac annuente uxore suâ et filio suo Petro, dedit Sancto Martino villam *de Javalc...* Factum donum anno MXCIII indictione prima, Philippo rege, Uncbaldo episcopo.. testibus.... Daniel de Roeira (1)...

363. *Sans date (1073 à 1084).*

Sciant.. quod Rannulfus de Vetula Villa dedit mansum *de la Beceta...* Philippo rege, Widone episcopo, Frudino abbate (2).

364. *Sans date (XI^e ou XII^e siècle).*

Ego Petrus Amblardi et uxor mea Uxentia offerimus hunc puerum filium nostrum nomine Amblardum... Damus etiam cum eo duos mansos in parochia *de Ramnac..* cum consilio filiorum nostrorum Willelmi, Ramnaldi, Auboini, Rigaldi et Galterii (3).

365. *Sans date (XII^e siècle?).*

Notum sit.. quod Geraldus de Corcellas et filius ejus Petrus Eschoz.. dederunt omnem suam partem decimæ totius terræ Sancti Martini Tutellensis in parochia *de Ternat* (4).

(1) Manuscrit A. Royère, chef-lieu de canton (Creuse), près Peyrat-le-Château. Javeaud, Javeaux, 45 habitants, commune de Tarnac. Conférez 265.

(2) Cahier A. — La Bessette, 125 âmes, commune de Tarnac, à peu de distance de Champeau et Javeaux. — Vieilleville (Creuse), ou mieux encore le fief de Vieille-Ville (paroisse de Saint-Pierre-Château d'Eymoutiers), qui fut aux de Bernard, XV^e siècle.

(3) Manuscrit A seulement. Rempnat, commune de la Haute-Vienne. — Voyez, au *Nobiliaire* de Nadaud, un autre Pierre Amblard, bienfaiteur de Grandmont (1247), t. I, p. 30.

(4) Cahier A. — Montgibaud a un hameau de Coursaleix, et la commune d'Eymoutiers un hameau de Courcelles. Néanmoins voyez au *Nobiliaire* de Nadaud, t. I, p. 449, l'art. d'un Gérard Courcillas, chevalier, d'Aubusson.

366. *Sans date* (v. 1110).

Rigaldus del Lairiz et fratres sui Geraldus, Raimundus, Galterius, Petrus et Boso dederunt fevum quod habebant ad *Altoire*, de Bernardo de Pairac (1)...

367. 1104.

Notum sit.. quod Aldebertus Pennatus filius Aldeberti Pennati dedit a *Altoire*... Hoc donum fecit ut sepeliatur apud Tutelam et scribatur in regula. Anno MCIII Phi-lippo rege, Petro episcopo, Willelmo abbate (2).

368. *Sans date* (1100 à 1104).

Willelmus de Solerio dedit unum mansum *al Boitzo*. Willelmo abbate, Philippo rege, Petro episcopo (3).

369. 1116.

Geraldus de Ramnac et Bertrandus et Wido fratres dederunt in decimo ecclesiæ de *Buiac*... pro anima fratris sui Jordani de Arfolia qui fuit sepultus apud Tutelam... Actum MCXVI indictione VIII. Ludovico rege, Eustorgio episcopo, Eballo abbate (4).

370. DONUM RAMNULFI DE ALBUCIO.

1085.

Rannulfus vicecomes filius Rainaldi vicecomitis de Albucio concessit Deo et Sancto Martino et Sancto Jacobo donum quod fecerat pater suus de ecclesia d'*Altoire* et de

(1) Cahier A. — Du Leyris, ancien fief baronial, commune de Royère (Creuse), par préférence au repaire du Leyris, commune de Chamberet (Corrèze).

(2) Manuscrit A. — Pennat serait-il une altération du nom (Venat) d'un village de la commune de Saint-Setiers, par le renforcement, fréquent, de *v* en *b*, suivi de mutation de *b* en *p*?

(3) Manuscrit A. — Nous n'avons, pour le moment, aucune restitution satisfaisante à proposer. Conférez cependant n° 132.

(4) Manuscrit A seulement. Bugeat, chef-lieu de canton, non loin du bourg de Rempnat et du village de l'Arfeuil (Tarnac),

terris ad eam pertinentibus. Absolvit etiam totum illud quod pater suus in vita sua retinuerat, scilicet terras, quæ extra cruces cimiterii sunt, et domum et hortum et quicquid in eis venatores ejus habebant. Promisit præterea se defensorem semper esse ipsius ecclesiæ de omnibus qui aliquod ei malum facere voluerint. Geraldum etiam de Vineriis, quem pro coliberto clamabat, absolvit à jugo totius servitutis, et quicquid habebat in dominio in bordaria de *Fonte Amara*, scilicet duos sextarios de segel et duos de civada et unam popadam de duos fusos et unam gallinam et tailladam et expletum totum quod habebat vel requirere poterat. Et auctorizavit quidquid fevales illius in ipsa bordaria Sancto Martino dederant, præsentem domno Gausberto abbate Tutellensis ecclesiæ et monacho Majoris Monasterii et aliis monachis et militibus qui erant cum eodem vicecomite, scilicet Rotgerio de Albucio, et alio Rotgerio de Mosterio, et Ugone Vicario et Geraldo Durant. Istam renduam debent rustici apportare in cellario Sancti Martini (1).

371. *Juillet 936.*

Adacius abbas anno XIII Rodulfi regis, in mense julio (2).

372. *Sans date.*

Galterius de Mirabell dedit unum mansum in parochia *Maismacensi* (3).

373. *14 septembre 1120.*

Sciunt.... quod Maria de Maismac filia Gausfredi Dessezat, et filia ejus India uxor Petri Rainaldi de Castello

(1) Ranulfe III d'Aubusson. — *Hist. Tut.*, col. 427 et p. 108, et manuscrit Baluze 252, et cahier A en abrégé, mais où on lit auctorizavit... ut darent. Saint Jacques du Toy-Viam figure là à titre de donataire, comme s'il était vivant et intervenant. — Mosterio, probablement d'Eymoutiers (Haute-Vienne). De duos fusos, s'agit-il d'une quonouillée de chanvre filé très fin?

(2 et 3) Manuscrit A. Meymac, chef-lieu de canton.

Novo.. dederunt in parochia de *Daviniaco*. Actum in die exaltationis sanctæ crucis, anno MCXX indictione XIII Ludovico rege, episcopo Eustorgio, Ebalo abbate (1).

374. 1092 à 1111.

Raimundus de Correza dedit in manso de *La Vernia*.. in manu domni Willelmi abbatis, quando habitum monachicum accepit, audiente Geraldo Bernardi fratre suo (2).

375. DE MANSO D'OIZ.

Sans date (v. 1110).

Ademarus de Vitrac dedit mansum *Oiz*, quem habuit de Sancto Martino propter vicariam Tutellensis loci quam ipse et fratres ejus Geraldus et Rotgerius ex paterna hereditate requirebant (3).

376. *Sans date (1073 à 1086).*

Raimundus Maurus dedit medietatem censi de *marcesca*.. Philippo rege, Widone episcopo (4).

377. *Sans date (v. 1112).*

Stephana Maurina que fuit uxor Petri Radulfi, et

(1) Cahier A; *idem* Séjat, repaire noble, 21 habitants, aujourd'hui au frère de M. Alfred Laveix, sylviculteur et membre actif de notre Société, en la commune de Saint-Exupéry. Château-Neuf, probablement celui de la Haute-Vienne, des Pierrebuffière. Davignac, commune du canton de Meymac.

(2 et 3) Cahier A seulement. La Vergne, village de 65 âmes, divisé en Vergne Haute et Basse, commune de Vitrac, canton de Corrèze. Ailleurs Oiz est dit être en la vicairie de Bar, nous le croyons dans le village de Terriou (Vitrac). Conférez n° 34, 35 et 247-29.

(4) Cahier A. Ce donateur a dû fournir son nom au Pont-Maur (en patois et *pount Maoû*), qui est en amont de Terriou, près duquel ou dans lequel il faudra chercher patiemment Oiz à coup de terriers seigneuriaux. Ne pas oublier que le chapitre de Tulle eut des rentes à Vitrac, etc., jusqu'à la Révolution, perçues par son prévôt de Clergoux. Entendez la redevance en blé de *mars*.

postea Raimundi Dairen, dedit in presentia domni Ebali abbatis octavam partem supradicti mansi. Testes sunt Willelmus Duranz, et Stephanus Ademarum et Johannes Ademarum (1).

378. 1121.

Postea vero Maurellus de Gimell requirebat nonam partem censi de marchesca pro uxore sua Petronilla, que fuit filia Petro Rodulfi, et Stephana Maurina, et postea absolverunt.. Ebalo abbate... anno MCXXI indictione XIII Ludovico rege, Eustorgio episcopo (2).

379. *Sans date. 1111 à 1137 (v. 1125).*

Rigaldus de Bolciaco et Stephanus frater ejus, filii Stephani de Bolciaco, dimiserunt querimoniam quam habebant in manso d'Oiz, pro sepultura dicti patris sui et monachatu fratris sui Bernardi, Ludovico rege, Eustorgio episcopo, Ebalo abbate (3).

380. *Sans date (1073 à 1084).*

Gauzbertus de Serran filius Rotberti de Serran dedit ab obitum suum tertiam partem de manso de *Correza*, et quartam partem de manso de *Larfoillera*, Philippo rege, Widone episcopo, Frudino abbate (4).

381. *Sans date. XI^e au XIII^e siècle (v. 1120 ?)*

Notum sit quod Geraldus, diaconus, et Geraldus de

(1) Cahier A. Maurine, c'est-à-dire fille de Maur, qui convola avec Raymond, d'Eyren, commune du canton de Corrèze, donna 1/8^e du manse d'Oiz.

(2 et 3) Cahier A. — Boussac, ancienne châtellenie, présentement village de la commune d'Orliac-de-Bar. Conférez 35.

(4) Manuscrit A. — Sarran, commune du canton de Corrèze. Le hameau disparu de l'Arfeuillère, trouvé dans les lièves du duc de Ventadour pour Boussac et Corrèze, dépendait de Rouffiac et confrontait (1500 et 1625) à Enval — Soubre, Puy à Varges. Corrèze a dû être aussi une partition de Rouffiac, mais plus près de la rivière de la Corrèze qui lui donna sans doute son nom.

Vitrac et Petrus Rotgerii frater ejus dederunt censum cujusdam mansi in parochia de *Correzia*... Dederunt etiam.. Ebalus quoque vicecomes et Willelmus de Sancto Aredio ad quos pertinebat ipsa terra, autorisaverunt ipsum donum apud Ventedorn (1).

382. DE SOLERIO.

1113.

Ebalus de Solerio dedit villam suam *Solarui*... tempore quo in bello vulneratus est usque ad mortem. Audiente Ebalo Secotlanza.. Anno MCXIII indictione VII. Ludovico rege, Eustorgio episcopo, Ebalo abbate (2).

383. *Sans date* (v. 1115; — *puis de 1147 à 1149*).

Supradictam laxam abstulit nobis injusté Hugo de Solerio, consobrinus dicti Ebali.. Postea cùm vellet ire in Jerusalem, culpam suam cognovit.. et dimisit, et fecit autorisare Rainaudo fratri suo (3).

384. DONUM PETRI RIGALDI DE SOLARIO.

1121.

Notum sit omnibus presentibus et futuris quia Petrus Rigaldi de Solerio dedit Deo et Sancto Martino et monachis Tutelensibus suam partem de alodo de Solerio post mortem suam, et in suâ vitâ duas sextairadas de terra ad Solerium, recognitionem et autorizavit Sancto Martino et quicquid Sanctus Martinus poterit conquirere in ipso alodo. Hoc fecit in capitulo Tutelensi in præsentia domni

(1) Cahier A seulement. De Saint-Yrieix-le-Déjealat. La multiplicité des Èbles (au moins sept) vicomtes de Ventadour nous empêche de dater.

(2) Toujours du cahier A, seulement où on lit ind. VII et Solarui, qui alors serait Soularue, village de la commune de Corrèze, non loin du village du Soulier, 49 habitants, même commune, berceau sinon résidence du donateur. — Conférez 153.

(3) Cahier A.

Ebali abbati et cæteris fratribus, anno ab incarnatione Domini MCXXI tempore Eustorgii Lemovicensis episcopi, regente abbatiam Tutelensem domno abbate Ebalo. Testibus Gerardo de Vetula Villa, Petro Cosendario, Geraldo Joannel, Willelmo de Tiliis.

Pro hoc fecerunt ei conventum fratres ut sine ullo pretio ad mortem suam sepeliretur, et si monachus vellet esse cum vestitura sua susciperetur (1).

385. *Sans date. 1113 à 1121. (Probablement 1121.)*

Notum sit quod Rainaudus de Solerio filius Rotberti autorizavit donum consobrini sui Ebali de Solerio. Ebalo abbate (2)...

386. 1121.

Item Rainaudus de Solerio filius Rigaldi dedit partem suam; anno MCXXI (3).

(A suivre.)

(1) Manuscrit 252, mais il s'arrête à testibus. Le reste nous provient du cahier B, qui avait cependant abrégé ce qui précède. Le cahier A résume le tout en une ligne.

(2 et 3) Cahier A seul. On n'est point allé à la ligne pour *item*. Néanmoins le texte nous indique là un double acte à deux actes.

L'ABBÉ JUMEL

LE PÈRE DUCHÊNE DE LA CORRÈZE

« C'est en considérant le premier et le dernier jour de la vie d'un homme, que nous devons juger de toute sa vie », a écrit Jumel dans *les Ornaments du cœur humain*, l'un de ses ouvrages, publié aux débuts de la Restauration : maxime à tournure libérale et philosophique, maxime surtout commode pour l'auteur, qui plaide ici sa propre cause. Il met en oubli, volontiers, tout le milieu d'une vie qu'il sut pourtant remplir de façon très variée ; il se dit qu'on appliquera son principe, qu'on ne s'arrêtera qu'à l'abbé Jumel, prononçant dans sa jeunesse d'éloquents discours en l'honneur de l'Église, d'éloquents éloges en l'honneur des grands du monde ; qu'on gardera enfin, seulement, le souvenir du curé Jumel, mort en l'obscurité qui plait aux âmes d'élite, dans l'amour et la paix du Seigneur.

Le vieux diable s'est fait ermite : ermite pénétré, prédicateur onctueux, qui distribue aux enfants, aux jeunes filles, dont il s'est constitué le vertueux Berquin, des conseils de haute morale ; écoutez-le plutôt : « Il est indifférent que l'âge » des hommes soit long ou court ; c'est le seul » usage qu'ils en font qui attire sur eux l'attention de leur siècle, et qui fixe le jugement de

» la postérité. Ceux qui règlent leurs actions sur
» les préceptes de l'Évangile ne sauraient avoir
» une vie trop longue; mais ceux qui se font un
» jeu de violer la loi de Dieu, ne sauraient dis-
» paraître trop tôt de dessus la terre. »

Le bon apôtre était court de mémoire; Mercier ayant dit : « En révolution il ne faut jamais regarder derrière soi », Jumel estima le conseil précieux, et sut le pratiquer largement; le fardeau d'un passé lourd gêne sa marche, il s'en débarrasse avec une leste aisance; il refaçonne aux phrases saintes une bouche vouée jadis au blasphème; il se grime, le vieux porteur de carmagnole, et s' imagine que l'on ne reconnaîtra plus sous l'humble soutane du prêtre, derrière le masque du moraliste doucereux, l'un de ces « amants de dame guillotine », qui pour parler comme Carlyle, ont à jamais sali la Révolution française.

C'est une banalité de dire que les convulsions politiques font éclore, près des grands crimes, les vertus héroïques; mais les révolutions ont ceci de précieux qu'elles permettent d'étudier les déviations subies, grâce à des événements extraordinaires, par ce que l'on peut appeler les cerveaux et les cœurs moyens; chez la plupart des êtres qualifiés « honnêtes gens », on constate, aux temps révolutionnaires, que la bête humaine se réveille avec une spontanéité qui stupéfie, un naturel qui épouvante; et l'honnête homme rampe ou mord, tremble ou assassine, valet ou bourreau aux ordres de Sa despotique Majesté, la Peur; tel qui, à des époques pacifiques, eût coulé une vie honorable et

tranquille, bon citoyen, bon époux, bon père — comme déclament, en leur jargon vieillot, les pierres tumulaires contemporaines de la garde nationale — tel, semblable à la tragique reine de Shakespeare, compte le nombre de ses victimes sur ses doigts éternellement rougis.

Un philosophe allemand a soutenu que le christianisme n'avait apporté au monde qu'une civilisation nouvelle, supérieure sans doute à celle des Anciens, mais impuissante à dompter complètement la bestialité native qui hurle dans l'homme; l'histoire de la Révolution française donnerait raison, dans une certaine mesure, à cette thèse peu respectueuse; l'étude d'un type pris dans l'ensemble, comme celui de l'abbé Jumel, n'est pas faite, assurément, pour détruire l'affirmation de Strauss, mais plutôt, semblerait-il, pour la corroborer.

Jean-Charles Jumel naît à Paris, en 1751, d'une famille de condition modeste; son père était bonnetier. Il prend le grade de licencié en droit, et entre dans les ordres, comme tant d'autres pour qui l'état ecclésiastique est une carrière, l'autel un tremplin social. Souple d'esprit et de caractère; écrivain facile; abondant orateur; alliant la gravité voulue du lévite à la légèreté aimable du courtisan; ne manquant ni une occasion de se produire, ni un prétexte à se faire valoir, le jeune abbé marche vite, bien qu'il soit peu né, et devient successivement vicaire de Sainte-Opportune, curé d'Houilles, près de Versailles, chanoine du Mans, aumônier de l'École militaire.

La France vit alors en monarchie, et Jumel est royaliste pieux ; même le vent de libéralisme qui souffle des quatre coins du ciel n'a point flétri ses croyances religieuses, desséché sa foi politique ; toutes les forces de sa jeune virilité, il les donne sans compter au bon combat contre ces terribles railleurs, fils de Voltaire, qui ont déclaré la guerre à l'Église et à la Royauté, guerre spirituelle et implacable où le vieux monde périra.

Les loisirs de l'abbé Jumel sont remplis par des travaux littéraires, dont plusieurs ne sont pas sans quelque mérite ; en 1779, Jumel publie l'*Éloge de l'abbé Suger* ; en 1780, l'*Éloge de l'impératrice Marie-Thérèse*, mère de la reine Marie-Antoinette. Devant l'Académie de Châlons-sur-Marne, il prononce le panégyrique de saint Louis ; et, en 1782, paraissent, imprimés sur les presses particulières de *Monsieur*, à qui ils sont dédiés, les sermons du carême que Jumel a prêché dans la chapelle de l'École militaire, dont il est aumônier ; en 1783, il donne, dans l'église des jésuites, l'oraison funèbre de Henri de Bourbon, prince de Condé.

Dans ces productions diverses, l'abbé Jumel déploie toutes les ressources de la flatterie ; ayant l'encens facile, il le fait généreusement fumer au nez des rois, des princes, et des puissants, sans jamais négliger de louer, avec un grand luxe d'épithètes, la monarchie, la noblesse, la famille, la vertu, tout ce qu'on appelle « les bons principes », et qu'un magistrat, très moderne et irrévérencieux, le président Cartier, a qualifié, de nos jours, de « balançoires. »

C'est du roi que Jumel attend la mitre qu'il convoite; la royauté est particulièrement bien traitée :
« Les rois sont les oints du Seigneur. Ils représentent la divinité même à qui l'on doit premièrement une obéissance entière, secondement un amour sans réserve. La religion confirme que les rois sont réellement nos supérieurs et nos maîtres, et que nous devons leur obéir comme à des êtres privilégiés qui nous représentent Dieu lui-même et qui ont le glaive en main pour récompenser et pour punir... Les rois, choisis par la Providence, ont une empreinte céleste qui les distingue de la foule des mortels... *Dieu nous ordonne de respecter jusque dans Néron même l'image de son pouvoir*... C'est manquer à Dieu lui-même que de résister aux volontés des rois, que de censurer leur conduite... », etc., etc.
« Au nom si cher du roi, l'âme s'éveille, le cœur s'enflamme, l'histoire des rois est écrite dans nos cœurs. Tous les âges de la monarchie française, malgré les temps les plus barbares et les plus orageux, furent consacrés par quelque acte de bienfaisance, par quelque acte qui honore l'humanité. » François I^{er}, Henri IV, Louis XIV, Louis XV, sont presque des divinités; quant à Louis XVI, qui dispense actuellement les faveurs, c'est un monarque « que Dieu a rempli d'un esprit de force, de prudence et de vérité, qu'il a enrichi des vertus chrétiennes et sociales qu'il partage avec une reine, avec une famille qui vivront à jamais dans tous les cœurs, que Dieu

» nous a donné jeune, afin que nous ayons le
» bonheur de le conserver plus longtemps. »

Quelques années plus tard, nous affirme le conventionnel Brival, l'abbé Jumel était l'un des vainqueurs de la Bastille.

Le métier de flatteur n'allant plus, l'excellent homme se mit du côté des réformateurs ; au diable l'ancien régime et vive la Révolution ! « Ce héros » en soutane, qui se vantait, a écrit M. Clément-Simon, d'avoir teint ses mains du sang du malheureux Délaunay, continua d'exercer la prêtrise. » La Révolution lui enlevant ses grosses prébendes, » il voulut manger à un nouveau râtelier. » Le 14 juillet 1790, il prononce l'éloge de la Révolution à cette même fête de la Fédération où officia le digne évêque, M. de Talleyrand, cet « abominable prélat », pour employer l'expression indignée de M. Jules Troubat, qui rappelle, à son sujet, un mot d'un joli cynisme, conservé par M. Milbert : « Le jour de la messe de la Fédération, au Champ-de-Mars, un coup de vent faillit emporter l'hos- » tie, au moment où l'évêque d'Autun l'élevait au- » dessus de sa tête : — J'ai vu le moment, disait » après la cérémonie l'abominable prélat, où elle » allait f... le camp. »

L'orateur était digne de l'officiant, et l'officiant digne de l'orateur. Cependant, il ne semble pas que l'abbé Jumel ait reçu une récompense proportionnée à ses palinodies ; il ne réussit que péniblement, par la double influence de Brival et de l'abbé Grégoire, à se faire nommer, en 1791, vicaire

épiscopal — nous disons aujourd'hui vicaire général — de l'évêque constitutionnel de Tulle.

A partir de cet instant, Jumel, de plus en plus ambitieux et peut-être de plus en plus aigri, se transforme, de réformateur, en révolutionnaire : il jouera bientôt dans la Corrèze un rôle important, sur les détails duquel nous sommes complètement renseignés par les savants travaux de MM. le comte de Seilhac et Clément-Simon.

Dès son arrivée à Tulle, Jumel se fait affilier au club des *Amis de la Constitution* ; dans son discours de réception, il parle des « ruses sacerdotales », de la « vénalité scandaleuse de la cour » de Rome », paroles étranges dans la bouche d'un prêtre ; l'ancien panégyriste des rois de France ajoutait : « Frères, n'oubliez jamais qu'il ne faut pas » se fier aux paroles des rois ; que c'est dans leur » cœur que se délaye le fiel de la perfidie, et que » c'est dans leur cabinet que s'ébauche le malheur » des peuples ». Ce discours eut son paiement : l'abbé Jumel devint bientôt président du club révolutionnaire.

Dès lors, on trouve Jumel, toujours et partout, à la tête des fauteurs de désordre : il fomenta des émeutes locales, prononce des discours en l'honneur de la sanglante journée du 10 août, et quitte la soutane en septembre 1792, attendu qu'il est « citoyen avant d'être prêtre » ; cependant il conserve le costume ecclésiastique à l'église, où il continue à officier, et où il débite, après la proclamation de la République, un discours civique et religieux qui a pour épigraphe ces lignes de

l'évangile de saint Jean : *Hæc locutus sum vobis ut non scandalisemini*. — Il y a beau temps que Jumel ne scandalisait plus personne.

La Convention s'installe : les prêtres non assermentés sont pourchassés, traqués en tous lieux ; les prisons se remplissent ; la loi des suspects bat son plein ; l'abbé Jumel, qui n'a pas encore abjuré, « marche au premier rang des proscriptionnaires et des bourreaux » ; entre temps, il fonde et rédige, à l'imitation d'Hébert, un journal obscène qu'il intitule *Le Père Duchêne de la Corrèze*. Voici quelques spécimens du langage que parlait alors l'auteur des éloges de saint Louis, de Suger, et de Marie-Thérèse :

« Un membre a dit qu'il fallait ménager les
» aristocrates. Voilà encore du modéré ! Quelle
» b....esse d'expression ! Si le jean-f....e de Pé-
» nières était ici, je dirais qu'elle est sortie de
» son sacré gosier ; être juste pour des hommes
» qui commettent tous les jours mille injustices,
» qui arment et payent nos assassins ! Qu'un verre
» de sacré chien tout pur me noye le cœur si
» j'étais jamais d'un pareil avis. Je ne connais,
» f....e, qu'une mesure ! — Quelle est-elle, père
» Duchêne ? — C'est, f....e, de prendre tous les
» aristocrates et de les attacher tous ensemble par
» la queue, comme Samson fit des renards, et de
» leur dire que si sous vingt-quatre heures ils ne
» font pas 1,200,000 livres, la guillotine fera sau-
» ter leurs sacrés crânes empoisonnés.

» Les applaudissements retentirent de toutes
» parts. Il n'y eut qu'un gros calotin qui fit la

» grimace... Je sortis au milieu des claquements
» de mains, accompagné du sans-culotte à bonnet
» rouge. Nous fûmes chez les filles flûter deux
» bouteilles du meilleur, et je n'oubliai point de
» porter des santés aux aimables citoyennes Brival
» et Lanot, qui sont bien heureuses de ce que
» leurs maris ne passent les nuits que dans les
» bras de la patrie... etc. »

Un Comité de salut public se forma en mai 1793 à Tulle, et Jumel en fut nommé membre dès la création. Il n'y a plus de mots pour raconter les ignominies de ce prêtre, qui officiait encore, le bonnet rouge sur la tête et la pique à la main. La mort de Marat lui fait verser des larmes; il la pleure en ces termes dans son journal :

« Eh bien ! f....e, à présent fiez-vous à ces sa-
» crés minois de femmes avec leur ton mielleux,
» leurs pattes de velours. Non, f....e, je n'ai jamais
» vu de belle chatte sans griffes. Et un tas de
» b.....s d'imbéciles viendront me dire encore :
» Que peuvent faire des femmes dans une révo-
» lution ? Mille millions d'un tonnerre ! sans les
» femmes et les filles des aristocrates, sans les
» onze mille vierges amoureuses des onze mille
» calotins réfractaires, nous serions déjà avancés
» d'un siècle dans la Révolution. Les unes sont
» restées dans leurs domaines pour procurer de
» l'argent à leurs parents et à leurs enfants émi-
» grés, et pour soulever les domestiques et les
» paysans, les autres sont dans les grandes villes
» et surtout dans Paris, qui jouent le rôle de
» p.....s pour séduire les jeunes amis de la liberté

» et pour tendre des pièges même à nos montagnards (mais de ce côté-là, f....e, je leur en ratisse). Enfin, une b.....é sortie du sacré bercail de Proserpine s'est armée d'un poignard et a assassiné l'Ami du Peuple, etc. »

Jumel ne s'en tenait pas aux paroles : par son journal comme par son influence au Comité de salut public, il fut le principal auteur des exécutions atroces qui ensanglantèrent la Corrèze. Le 29 septembre 1793, le jour même où pour la première fois la guillotine joua à Tulle, abattant la tête de deux prêtres, un homme dansa la carmagnole au pied de l'échafaud : cet homme était l'abbé Jumel.

Entre deux séances de Comité, entre deux exécutions, Jumel trouvait le loisir de rimer ; quand Pontard, évêque de la Dordogne, se fut marié publiquement avec une sensible et jeune sans-culotte, le directeur du *Père Duchêne de la Corrèze* — devenu l'*Observateur montagnard* — lui adressa la pièce suivante, curieuse à plus d'un titre, et que voici dans son entier :

*A Pierre Pontard, évêque de la Dordogne,
sur son mariage.*

Par J. C. J.

Eh quoi ! d'honneur ! sans raillerie,
L'hymen te dicte ses sermens !
La future a des yeux charmans ;
Enfin, Pontard, tu te marie !
Le lieu, le jour, l'instant est pris ;
Hymen, Io ! fils de Cypris,

Accourez donc, troupe brillante :
Du bon prélat, amours et ris,
Charmez la soutane ondoyante
Et folâtrez dans son surplus.

N'ai-je pas lu qu'aux murs de Trente,
Dont les saints canons sont tombés,
L'Église, un jour intolérante,
Interdit l'hymen aux abbés ?
A coup sûr l'Esprit-Saint qui pense
Très sagement sur tout cela,
N'honorait point de sa présence
Le sanhédrin qui proposa
Cette impolitique abstinence,
Et quand il eut d'un ton discret
Rendu cet oracle imbécile ;
Les temps sont changés : un concile
Ne lutte point contre un décret.

Poursuis donc ta noble entreprise,
Trop tard, hélas ! tu la conçus ;
Des coups mortels qu'elle a reçus
L'hymen eût garanti l'Église.
Ce Sénat dont l'autorité
Ressaisit des biens solitaires,
N'en doute pas, eût respecté
Des richesses héréditaires ;
Son arrêt n'a déshérité
Que d'impuissants célibataires ;
Incroyable fatalité !
Les prêtres sans la chasteté
Seraient encor propriétaires.

Toi qui n'as point à t'accuser
Des rigueurs de leur destinée,
Dans la douceur de l'hyménée,
Tu dois bientôt te reposer.
Quel sort t'attend ! Quel sort prospère !
Bon mari, bon prêtre, bon père,

Aimant beaucoup, rimant un peu,
Unis l'autel et le Permesse,
Le plaisir, la gloire et la messe,
Massillon, David et Chaulieu.
Qu'à l'inquiète jalousie
Ton cœur jamais ne soit ouvert;
Ta sainte épouse est à couvert
D'une coupable fantaisie.

Abuser messieurs les maris
N'est point rare; et même au mépris
De ces profanes, le dirai-je !
C'est ce qui se fait sans éclat;
Mais troubler d'un léger ébat
La couche auguste d'un prélat,
C'est commettre un noir attentat,
C'est effleurer le sacrilège.

Songe surtout que désormais
Le nœud très chrétien qui t'engage
De ton cœur léger, pour jamais
Doit chasser tout penchant volage.
Le libertin qu'on nomme amour,
Quand son joug nous semble trop lourd,
En affranchit par un caprice,
Sur d'autres cœurs nous fait régner :
Mais l'hymen est un bénéfice
Très difficile à résigner.

Le morceau est galamment troussé et sent bien son XVIII^e siècle; l'évêque Pontard dut se montrer touché d'un aussi croustillant épithalame, fort supérieur, comme forme, à l'hymne très plat que l'abbé Jumel fabriquait un peu plus tard, à propos de l'inauguration du temple de la Raison à Tulle, et dont il suffira de citer une strophe :

Voûte si longtemps profanée
Par le plaint-chant des calotins,

Tu ne seras plus parfumée
Que par l'encens républicain.
Réjouis-toi ; tes destinées
Loin d'un clergé sot et fripon,
A la nature, à la raison
Seront désormais consacrées.

Français ! la liberté qui brille à tous les yeux,
La liberté, l'égalité, voilà quels sont nos dieux.

Les temps étaient venus : Jumel rougissait d'appartenir encore, même par le plus lâché des liens, à ce clergé « sot et fripon ». Sa belle âme en souffrait ; le 16 novembre 1793, dans la séance du Conseil général, il donna sa démission de prêtre et confessa publiquement son athéisme. Le procès-verbal de son abjuration, affiché, amena un certain nombre de conversions. « C'était, dit un historien du temps, à qui se déprêtriserait. » Beaucoup, parmi les curés, les moines, les évêques, répétaient avec l'abbé de Boislaurette : « Quelle puissance peut relever du vœu de chasteté ? Rome ? » Dans cette sainte cour, on ne termine rien. Les affaires s'y font si lentement, si lentement. Et notre mariage est si pressé, si pressé ! Et moi, comme l'un des aumôniers de l'armée parisienne, je suis si pressé de lui donner un bon soldat ! Sorbonne, prends tes fourrures ; assemble-toi et prononce. Censure, si tu veux, excommunie, anathématise. Je ne crains point tes foudres. *Vel duo, vel nemo*, voilà la seule thèse que je présente ; elle est sacrée, elle est sublime ! »

C'était aussi l'avis de Jumel : il décida de prendre femme et jeta tout d'abord son dévolu, en

homme pratique, sur une jeune et riche « aristocrate » d'Uzerche, que le Comité de salut public avait laissée en liberté provisoire, à condition qu'elle divorcerait et épouserait un brave sans-culotte; on lui présenta Jumel, en séance du Comité, mais elle ne put se résoudre à de telles fiançailles, et, dans son obscurantisme, préféra la prison aux embrassements conjugaux du renégat.

Justement froissé dans son orgueil, désappointé dans ses projets, atteint dans sa sensibilité, Jumel chercha des distractions; il conçut l'idée d'une fête à la cathédrale de Tulle. Les 27 et 28 novembre 1793, le peuple se porta, sous sa direction, à la cathédrale et dans les autres églises; les objets du culte furent profanés, les vases souillés, les statues brisées, les sépulcres ouverts; puis, quand le feu eut réduit en cendres les emblèmes de la superstition, une procession-mascarade se forma, ayant à sa tête Jumel, qui en a tracé le tableau : « Tous » les membres de la société populaire, couverts » du signe de la liberté, se sont métamorphosés » tout à coup en diacres, en prêtres et en évêques. » Revêtus des ornements d'église, armés de croix » renversées, de chandeliers, de cierges, d'encensoirs, ils ont parcouru toutes les rues, escaladé » les montagnes, et ont répandu des bénédictions » à grands flots. A leur voix les bonnes vierges et » les saints sont sortis de leur niche, mais ils se » sont cassé le nez, parce qu'ils n'étaient pas accoutumés à mettre le pied par terre. Les clu- » bistes, en chape noire, portaient un sarcophage » représentant le fanatisme, et pleuraient le sort

» vraiment déplorable de ce pauvre malheureux
» qui s'était engraisé du sang de vingt millions
» d'hommes. Ce sarcophage était surmonté d'un
» bonnet carré avec deux oreilles d'âne, symbole
» de l'éteignoir du bon sens des théologiens, du
» grimoire des prêtres..., etc., etc. »

Mais Jumel était toujours célibataire : la solitude pesait à cette âme tendre que les guillotinades n'occupaient pas suffisamment. Le 30 décembre, il épousa enfin, dans le temple de la Raison, une jolie fille, nommée Jeanne Peuch, ex-déesse du nouveau culte ; la cérémonie fut des plus brillantes : la fine fleur des bonnets rouges y assista ; ce fut le conventionnel Brival qui prononça, dans la chaire, le discours d'usage, où il disait, notamment, à la citoyenne épousée : « Et toi, sur qui
» se sont fixés en dernière analyse les regards et
» les tendres vœux de ce philosophe moderne,
» jouis longtemps de ton bonheur, goûte à longs
» traits les plaisirs délicieux qui t'attendent dans
» les savoureuses étreintes que les démons de l'ancien régime ne sauraient enchaîner. »

Jusqu'à thermidor, Jumel se plongea littéralement dans le sang, comme il résulte de la remarquable étude que lui a consacrée M. Clément-Simon, et à laquelle nous avons fait de larges emprunts ; la chute de Robespierre arrêta ses exploits.

Jumel, emprisonné, n'alla point à l'échafaud, où il avait envoyé tant de victimes ; il écrivit tranquillement, pendant sa détention, un drame

sur la journée du 10 août, et bénéficia de l'amnistie de 1795.

De 1798 à 1803, il remplit les fonctions de professeur de belles-lettres à l'École centrale de la Corrèze, où l'avaient fait nommer de vieux complices restés puissants; en 1803, il quitte Tulle, abandonnant sa femme — ce titre appartient à Jeanne Peuch en raison d'un acte régulier d'état civil — et ses deux enfants, dont l'un eut une fin tragique, dont l'autre, garçon bon, honnête et triste, mourut jeune, comme écrasé sous une hérédité fatale. (Voir, sur la femme et les enfants de Jumel, les *Scènes et portraits de la Révolution en Bas-Limousin*, par M. de Seilhac.)

De Tulle, Jumel arrive dans l'Oise. En 1799, l'École professionnelle de Liancourt, fondée par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, avait été transférée à Compiègne sous le titre de *Prytanée militaire*; dès 1803, le premier Consul l'érigea en *École d'Arts-et-Métiers*; cette même année, nous y rencontrons Jumel professeur, comme il résulte de la pièce suivante, la seule que nous ayons trouvée relative à ce personnage, soit aux archives de Compiègne ou de Beauvais, soit aux archives spéciales de l'École de Châlons-sur-Marne :

« 18 fructidor an XI (5 septembre 1803). Acte de
» naissance de Antoinette-Émilie Corre, fille de
» Guillaume Corre, instituteur à l'École des Arts-
» et-Métiers... Témoins... *Jean-Charles Jumel*,
» âgé de 49 ans, et Nicolas-Urbain Papillon, âgé
» de 39 ans; *tous deux professeurs à ladite*
» *école*, y demeurant. »

On remarquera, en passant, que l'âge donné ici à Jumel ne concorde pas avec celui qui ressort de son acte de mariage : d'après ce dernier, il était né à Paris, paroisse Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le 6 septembre 1751 ; le document que nous venons de citer, et où s'est probablement glissée une erreur de calcul, le ferait naître en 1754.

Le climat de Compiègne n'endormit pas les instincts remuants de l'abbé Jumel — il avait repris le costume et la qualité d'ecclésiastique. — Rongé d'ambition, il se sentait humilié dans sa très modeste situation de petit professeur ; le panégyriste des Rois et de la Révolution ressaisit la plume que le *Père Duchêne* avait utilisée en d'autres temps, et composa une ode dédiée à Napoléon, alors dans tout l'éclat radieux de son jeune empire. Cette ode fut imprimée chez Escuyer, en 1804.

Le titre porte :

NAPOLÉON

EMPEREUR DES FRANÇAIS

ODE

Par Jean-Charles JUMEL, ex-professeur de Belles-Lettres aux Écoles centrales, et professeur de grammaire à l'École d'Arts-et-Métiers de Compiègne.

L'épigraphe, que l'abbé Jumel pouvait s'appliquer mieux que tout autre, était celle-ci :

Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetuâ solvent formidine terras.

La pièce est longue et d'une platitude rare, à tous les points de vue ; la voici :

Quels sons frappent les airs ! Quels accens énergiques !
Je sens à ces transports mon âme s'agrandir.
Muse ! de la Patrie entonne les cantiques,
Et peins à mon esprit un brillant avenir.

De pouvoirs incertains un mobile assemblage,
Affaiblissant les lois, agitait tous les cœurs ;
Un grand peuple s'explique, et son libre suffrage
Dresse un trône, l'effroi des états oppresseurs.

Fais éclater ta joie, ô France magnanime !
Le grand Napoléon règne sur tes enfants ;
Depuis longtemps son cœur, dans un élan sublime,
Fit serment d'abhorrer les leçons des tyrans.

Bouches d'airain ! voici la plus belle des fêtes :
Saluez en tonnant notre auguste Empereur ;
Chef, père de l'État, âme de ses conquêtes,
Du peuple, avec son sceptre, il scelle le bonheur.

Peuple ! objet de ses soins et de sa bienveillance !
Il sait qu'il doit son trône à l'honneur de ton choix,
Et que sa majesté, fille de ta puissance,
Lui montre en ton salut la première des lois.

J'en atteste ce jour, douce Philosophie !
Tes préceptes sacrés ne seront plus flétris :
Si l'homme vertueux pour toi se sacrifie,
L'Empereur en son sein réchauffe tes écrits.

Indomptable Sénat ! Quand ton âme brûlante
Des ennemis du Peuple affrontait le courroux,
Du prince tu traçais la carrière brillante ;
L'hydre du despotisme expira sous tes coups (1).

Quels antiques héros bénissent ma patrie !
Pères de vos sujets, Charlemagne, Titus !

(1) L'immortelle Assemblée Constituante a posé les bases de la Liberté et de l'Égalité, sur lesquelles est appuyée la Constitution de l'Empire.

Vos vœux sont exaucés,... jamais de tyrannie...
Le grand Napoléon ne veut que vos vertus.

De ses nombreux exploits si le bruit et la gloire
D'un juste étonnement ont frappé l'univers ;
On aime voir encor s'enorgueillir l'histoire,
En le peignant l'amour de cent climats divers.

Comme ils ouvrent leurs cœurs à la reconnaissance,
Ces peuples dont son bras rompit les fers honteux !
Les chefs-d'œuvre des arts, dans leur magnificence,
En faveur du Héros déposent à nos yeux (1).

Pour tous les vrais Français, ô jour ! quels sont tes charmes !
Marquant par ton éclat de grands événemens,
Tu leur fais oublier de mortelles alarmes,
Et répands dans leurs cœurs les plus purs sentimens.

O Paris, tu n'es plus cette cité hautaine,
D'esprits agitateurs tumultueux séjour ;
Des villes tu deviens l'aimable souveraine,
Possédant dans tes murs et le trône et la cour.

Mais qui trouble ta joie ? En son dernier délire
Ce despote des mers ose avilir nos lois...
Éveillez-vous, guerriers ! que son audace expire !
Par sa ruine entière affermissiez nos droits.

Qu'entends-je ? Quel courage anime la jeunesse ?
Ils volent à l'envi tous ces bouillants guerriers...
Nul ne peut résister à l'ardeur qui les presse,
Enflammés par l'honneur de cueillir des lauriers.

C'en est fait, un tyran qui provoque la guerre,
Est semblable au rocher dont le front sourcilieux,
Bravant insolemment tous les coups du tonnerre,
Dans sa propre hauteur trouve un sort périlleux.

(1) Nous devons les tableaux et les monumens qui décorent le muséum et les promenades publiques, bien plus à la sage administration de Bonaparte en Italie, qu'à la force de ses armes ; ce sont autant de présens offerts à la loyauté française.

Chéris de l'Empereur, les fils de la Victoire
Affrontent à sa voix et les feux et les flots :
L'océan libre enfin et dompté par sa gloire,
Sur son trône lira : *c'est ici mon repos.*

O Dieu qui tiens la France en tes mains tutélaires !
Couronne les vertus du grand Napoléon !
A des cœurs recréés tes dogmes salutaires,
En tous lieux par ses soins font régner l'union.

Oui, dès qu'il eut calmé la tempête publique,
Un doux espoir brilla sur nos fronts radieux ;
Mais de nos saints autels la pompe magnifique
Nous dit que sa grande âme est un présent des cieux (1).

Élevez donc, guerriers, l'honneur de la Patrie !
Magistrats qui veillez au maintien de ses lois !
Vous qui d'un art modeste exercez l'industrie !
Élevez de concert et vos cœurs et vos voix.

Et toi, Famille auguste, accepte notre hommage
Nos paisibles neveux, comblés de tes bienfaits,
Te verront, sur le trône assise d'âge en âge,
Préférer aux lauriers l'olive de la paix !

Il semble que l'ancien vicaire de Sainte-Opportune ait pensé à cette ode, quand il écrivait, onze ans plus tard : « La flatterie est le poison le plus » subtil et le plus dangereux pour les rois... Les » flatteurs sont autant de Protées qui prennent » toutes sortes de formes pour plaire à celui dont » ils ambitionnent les faveurs. Ces courtisans sont » dignes de mépris. »

(1) Depuis longtemps, le peuple et les philosophes réclamaient le rétablissement des cultes. Tout homme instruit connaît cette pensée du célèbre Bacon : « Un peu de philosophie découvre que telle religion ne peut se prouver ; et beaucoup de philosophie prouve qu'on ne peut s'en passer. »

Personne, assurément, n'était plus qualifié que Jumel pour porter un jugement semblable : si encore l'encens grossier qu'il brûlait à l'honneur de Napoléon eût valu à ce « Protée » en soutane quelque succulent rogaton ! Mais il n'en fut rien ; le pauvre homme n'eut ni avancement, ni faveur d'aucune sorte ; pas même un « merci ».

Il gardait pourtant l'espoir de mordre à son tour au gâteau ; végéter, professeur obscur de grammaire, alors que chaque jour il retrouvait, sous l'habit de cour des préfets ou des chambellans de l'Empire, ses anciens collègues en guillotine ! n'aurait-il donc pas, tout comme un autre, bon air à déambuler, mitre en tête et crosse à la main, au rang de ces évêques qu'un écrivain catholique a qualifiés de « préfets en robes violettes » ? A quoi donc est-ce qu'il servait d'être lâche, plat et vil ? de baiser tour à tour le rein dédaigneux des puissants qui se succèdent et passent ? de chanter Napoléon-le-Grand, après Sainte-Lunette et les fleurs de lys d'or ?

Il dut se résigner, hélas ! et constater que l'hypocrisie — hasard étonnant et malchanceux — ne mène pas toujours son homme au but rêvé ; tout espoir perdu, il se contenta de demander au ministre Champagny, en 1805, la place de bibliothécaire du château de Compiègne. Le prince Louis Bonaparte, frère de l'Empereur, consentit à appuyer sa requête dans une lettre datée de Saint-Leu, le 19 floréal an XIII, et conçue en ces termes :

« Monsieur le ministre, M. l'abbé Jumel, professeur à Compiègne, désire que je vous recom-

» mande la pétition ci-jointe, qu'il présente à
» Votre Excellence, et par laquelle il sollicite le
» titre de conservateur des livres du château de
» Compiègne. Je vous serai très obligé, Monsieur
» le ministre, de bien vouloir être favorable, s'il
» est possible, à la demande de M. Jumel.

» Recevez, etc.

» Signé : *Louis Bonaparte.* »

Malgré la protection du prince, Jumel n'obtint pas la place qu'il convoitait. L'année suivante, en 1806, l'École des Arts-et-Métiers de Compiègne fut transférée à Châlons-sur-Marne, et Jumel réussit à se faire nommer professeur de belles-lettres au collège de la Marche, à Paris.

Il n'occupa ce poste que peu d'années ; peut-être avait-on fait la lumière sur son passé. En 1812, il ne se qualifie plus que d'« ex-professeur de belles-lettres », et consacre désormais sa plume à écrire des ouvrages moraux à l'usage de la jeunesse. Ces livres, peu connus, puisque les feuillets des exemplaires de la Bibliothèque nationale étaient, en 1891, vierges du couteau, sont les *Ornements du cœur humain*, la *Galerie des jeunes personnes*, la *Galerie des enfants*, un drame sur Hervey, une *Introduction à l'éloquence*, etc., etc.

Personne ne reconnaîtrait, certes, dans le saint homme d'à présent, le *Père Duchêne* d'autrefois ; quelques citations montreront combien Jumel modifiait facilement sa manière de penser et d'écrire :

« La morale de l'Évangile est tout ce qu'il y a
» de mieux pour la conduite de la vie. »

« Songeons que la morale, sans culte, ne fait

» que des sages mondains, et que le culte, sans morale, ne fait que des hypocrites. »

« On l'a dit mille fois, un ennemi de Dieu ne fut jamais un ami des hommes. »

L'ex-bourreau de Tulle soupirait :

« Pardonnons à l'exemple de Jésus-Christ, et laissons au souverain juge, qui connaît jusqu'aux plus profonds replis de nos cœurs, le soin de nous condamner ou de nous absoudre. »

L'ancien mari de Jeanne Peuch exhortait les jeunes filles à la chasteté :

« Plus de chasteté, s'écriait-il, et l'homme ne connaîtra plus de frein qui s'oppose à ses désirs déréglés; il se livrera à toute l'impétuosité d'une passion malheureusement trop naturelle et trop impérieuse. Plus de chasteté, alors plus de pudeur; plus de retenue dans le sexe, plus de fidélité dans le mariage, et que de désordres ! »

« Que deux cœurs sensibles, unis par une étroite amitié, viennent à consolider leurs liens par ceux du mariage, alors, qu'il est consolant le spectacle qu'ils offrent ! C'est Vénus trainée dans un char brillant, par deux colombes à qui Cupidon a imposé un joug de fleurs. »

Même, l'abbé pousse le soin jusqu'à donner aux jeunes filles des conseils relatifs à la danse, et l'on serait mal venu de nier qu'il y fût compétent : n'avait-il pas été, à Tulle, un maître danseur de carmagnole ?

Enfin, Jumel dictait sa propre condamnation dans les lignes qui suivent :

« L'homme n'a été placé sur cette terre que

» pour remplir des obligations envers Dieu, en-
» vers lui-même, envers le prochain. Chaque état
» auquel la Providence nous appelle est un lien
» qu'on ne peut rompre sans se rendre extrême-
» ment coupable. »

A partir de 1816, on perd la trace de Jumel; Quérard et plusieurs biographes s'accordent à dire qu'il mourut, en 1824, curé d'une paroisse de l'Yonne, près d'Avallon; M. Clément-Simon tient le fait pour acquis.

Digne couronnement d'une digne vie : ce personnage n'en était plus à compter ses trahisons; la même plume se consacra aux homélies, qui avait écrit les articles immondes du *Père Duchêne*; la même main recommença de bénir, qui avait profané les vases sacrés; la même bouche formula le pardon aux croyants, qui n'aurait pu dénombrer ses reniements; quelqu'un eût-il donc osé reconnaître, sous les cheveux blancs du vieillard à l'autel, les traits de l'ancien briseur de dieux?

Ni l'autorité religieuse qui lui donna le pardon, ni lui-même, ne comprirent que sa place, pour peu que son repentir fût sincère, était hors du monde, à jamais, dans l'expiation et la dure pénitence; du moins les prêtres coupables dont Barbey d'Aurévilly a brossé d'une façon si magnifique les portraits, du moins l'abbé de la Croix-Jugan et le Père Riculf savaient se racheter par une mort sanglante ou des souffrances volontaires. Le maître écrivain, s'il eût voulu peindre cette figure de Jumel, se fût vite arrêté dans sa tâche, pris de dégoût, écœuré devant la bassesse de cette longue

existence, où tout manque de grandeur, même le crime.

Jumel prit pour devise de sa vie cette idée, formulée dans la suite par Paul-Louis Courier : « Le dévouement a toujours quelque chose d'un » peu idiot » ; peut-être avait-il lu le testament politique d'un picard, de Suleau, l'écrivain sans peur, qui, dans un jour de scepticisme ou de désespoir, écrivit : « J'ai mis ma conscience aux » prises avec ma raison, et la réflexion m'a con- » vaincu, autant que l'expérience, que tout indi- » vidu qui se sacrifie sans nécessité pour des » intérêts vagues et collectifs, n'est qu'un animal » d'un instinct dépravé, qui tôt ou tard sera cor- » rigé par la double épreuve de l'injustice et de » l'ingratitude ».

Mais Suleau n'appliqua pas le principe trop vrai qu'il avait émis : « Il revient mourir à Paris, a » dit M. de Goncourt, et de la poignée de sable » qu'il jeta en l'air, dans la cour des Feuillants, » le matin du 10 août, naissent et naîtront les » plumes héroïques qui croient, qui parlent quand » on se tait, qui osent quand on tremble, et qui » meurent quand on se vend. »

L'abbé Jumel n'avait pas la vocation du martyr; il préféra vivre, s'accommodant de tous les régimes, répandant tour à tour le sang et l'encre avec un tranquille cynisme, sautant pour le Roi, pour la République, pour l'Empereur, en philosophe indifférent, en clown bien dressé.

Cet homme, qui, sans la Révolution, eût peut-être fait un excellent évêque, n'est ni le premier

ni le dernier de sa race; aujourd'hui comme hier, hier comme demain, le type de l'abbé Jumel s'est montré, persiste et vivra à travers les générations humaines; exemple curieux qui démontre une fois de plus qu'aux temps de bouleversements, l'homme le plus cultivé retourne d'instinct à la sauvagerie primitive, et que ce n'est pas, suivant le mot du vieux Montaigne, la seule populace qui déchiquète les cadavres et s'en met jusqu'aux coudes.

C. de LA CHANONIE.

INVENTAIRE
DU
TROUSSEAU D'ISABELLE DE COURCELLE

VEUVE DE JEAN DE ROCHEFORT

8 Juin 1425

La charte dont nous donnons copie se trouve dans les archives de ma famille, où elle porte la cote XV. 12. Le parchemin sur lequel elle est écrite mesure 0^m 65 sur 0^m 40. Elle contient un inventaire curieux du trousseau d'une femme de la haute noblesse de notre province au xv^e siècle. Bien des personnes, de condition plus modeste, ne se contenteraient pas aujourd'hui de ce trousseau.

Nous y trouvons une assez grande quantité de vêtements, notamment de vêtements fourrés fort à la mode alors. Il y a peu de serviettes, car à cette époque les nappes en tenaient lieu. On n'y trouve pas de chemises, quoique leur emploi fût certainement usité, mais on ne voit jamais les chemises figurer dans les inventaires. Il est fait mention de peu d'argenterie, sans doute parce que les pièces d'argenterie devaient rester au chef de famille, et ne pas entrer dans l'apport des filles au moment de leur mariage. D'ailleurs l'argent ne devait pas

être commun dans le royaume de bruyères du sire de Châteauvert; on devait y trouver plus de moutons et même plus de bergers que d'écus trébuchants.

Cette charte est un récépissé donné par Isabelle de Courcelle, veuve de Jean de Rochefort, seigneur de Châteauvert, chevalier, et par Geoffroy de Rochefort, seigneur de Saint-Angel, à Guidon de Rochefort, seigneur de Châteauvert, des différents objets qu'elle avait apportés à Châteauvert en se mariant; tous ces objets sont énumérés dans le corps de l'acte.

Baron d'USSEL.

TRADUCTION SOMMAIRE

Au nom de Dieu, amen. Le 8 juin 1425, en présence du notaire et des témoins soussignés, ont comparu :

Isabelle de Courcelle (1), dame de Pelhatan-ghas (2) et de Châteauvert, veuve de feu noble et puissant seigneur Jean de Rochefort, seigneur

(1) La famille de Courcelle était également connue sous le nom de Breuille. Elle s'est éteinte vers 1500 dans la maison de Langheac. C'était une famille de chevalerie, considérable dès le ^x^e siècle. Plusieurs de ses membres furent chanoines de Brioude ou abbés; plusieurs figurent comme témoins, cautions, exécuteurs testamentaires dans les actes intéressant les seigneurs de la maison d'Auvergne. L'un d'eux a été grand échanson de France en 1421.

(2) La lecture de ce nom propre dans le manuscrit n'est pas douteuse. Ce nom nous est inconnu.

de Châteauvert, chevalier (1), et Geoffroy de Rochefort, seigneur de Saint-Angel, au diocèse de Limoges.

Les comparants reconnaissent qu'il leur a été restitué tous les gages et biens ci-dessous mentionnés, décrits et comptés, lesquels Isabelle avait portés à Châteauvert lorsqu'elle épousa le défunt seigneur Jean de Rochefort; cet apport est prouvé par certaines lettres scellées du sceau de Jean de Rochefort, comme on peut le lire sur ce sceau, reçues par maître Martial Palerii, prêtre et notaire, qui les a signées de son seing le vendredi après la fête de Saint-Barnabé 1415 (2).

I. 4 lits complets munis de courte-pointes, oreillers, couvertures et grosses couvertures;

II. 2 tapis de banc dont 1 neuf et 1 en bon état (3);

(1) Ce défunt Jean de Rochefort vivait en 1398 et 1422. Il avait épousé en premières noces, en 1398, Marie de Gimel, fille de Guy de Gimel, et en secondes noces, vers 1415, Isabelle de Courcelle dont il est question ici. Il était seigneur de Châteauvert et de Saint-Angel. Il eut au moins deux fils qui comparaissent tous les deux dans la présente charte : Guy, qui fonda la branche de Rochefort-Châteauvert, et Geoffroy, qui fonda la branche de Rochefort-Saint-Angel. La première se fonda vers 1550, dans la maison d'Ussel; la seconde vers 1700, dans la maison de Harcourt.

(2) Vendredi 14 juin 1415; il est probable que c'est la date du contrat du mariage d'Isabelle et de Jean.

(3) *Banchalis* veut dire la pièce d'étoffe avec laquelle on recouvre un banc, le nom de banquier est venu de là. La position assise était une position anormale au moyen âge, et le mot *banc* a pu donner son nom à la profession assise des banquiers.

On lit dans Du Cange, au mot *BANCHALE*, *Banchalis*. Tapes, quo *bancus* seu *scamnum* insternitur, nostris *Branchier* et *Banquier*... Testam. ann. 1010, in Append. ad Marcam Hispan. col. 973 : *Banchales duas, et cortina una*... Inventar. bonor. ducis Bitur. ann.

III. 1 revesterium de Cendal (1) noir brodé de fleurs de lys;

IV. 1 autre revesterium de toile peinte;

V. 2 coffrets contenant des objets mobiliers;

VI. 8 draps de toile fine de Reims;

VII. 13 draps de toile bonne et suffisante;

VIII. 13 draps à 2 lé de toile bonne et suffisante;

IX. 9 draps à 3 lé de toile de Reims;

X. 4 nappes fines façonnées à la mode de France;

XI. 3 petites nappes;

XII. 8 nappes plus longues que larges de toile fine façonnées à la mode de France;

XIII. 4 nappes plus longues que larges en toile unie (2);

XIV. 6 serviettes neuves;

XV. 6 nappes fines façonnées à la mode de France;

XVI. 14 nappes plus longues que larges de toile fine façonnées à la mode de France;

XVII. 4 pièces de toile fine neuve;

XVIII. Un petit écrin muni de ferrements, dans

1419, ex Cam. Comput. Paris, fol. 7, v° : *Item un grant Banquier eschaqueté de vert, bleu et rouge, à plusieurs royes d'or.*

(1) Le *Cendal* ou *Sandal* était une étoffe de soie. Du Cange donne le mot de *Revesterium* sans indiquer le genre d'habit auquel il s'appliquait; dans le seul exemple qu'il cite c'est un habit ecclésiastique.

(2) La toile unie est sans doute ainsi dénommée pour la distinguer de la toile façonnée à la mode de France, qui doit être quelque manière d'apprêter la toile plus perfectionnée que celle employée dans nos montagnes.

lequel sont renfermées 3 ceintures garnies et bosselées d'argent doré;

XIX. Une boîte en argent contenant un *agnus Dei* de cire;

XX. Une petite boule d'argent doré;

XXI. 6 cuillères d'argent;

XXII. Un petit coffret garni de ferrures en fer brillant, dans lequel sont renfermés les objets suivants : Une bourse en drap d'or orné de perles fines; — une couronne (1) de perles fines; — un collier d'argent doré fait avec des grains de myrte; — 5 anneaux d'or; — un pectoral, ou anneau ou fermail d'argent sur lequel se trouvent 8 saphirs et d'autres pierres (2); — une aiguière en argent; — une patenôtre en corail avec croix d'argent (3); dans ce même coffret sont enfermées les parures que les dames mettent les jours de fête;

XXIII. Un coffret pour enfermer des papiers;

XXIV. 2 coupes de madre garnies d'argent (4);

XXV. Un manteau noir fourré de petit-gris;

XXVI. 4 surtout doublés ou houppelandes : une fourrée d'agneau noir, 2 surtout doublés simples, un d'écarlate, un autre de panne grise;

XXVII. Un surcot d'écarlate (5) avec une longue queue.

(1) *Sertum imperii*. Couronne impériale.

(2) *Monile*. Collier et par extension anneau. Les fermaux du XIV^e siècle sont en forme d'anneaux ornés de pierres-cabochons.

(3) *Pater noster* veut dire chapelet.

(4) *Madre*. Racine de bois probablement d'érable ou d'orme, très usitée au moyen âge.

(5) Ce surcot était une sorte de robe ou d'habit commun aux hommes et aux femmes.

XXVIII. Un surcot d'écarlate fourré de petit vair (1).

XXIX. 2 cottes simples neuves : une d'écarlate et une de.... (2);

XXX. 2 capuchons de velours fourrés en fourrures fines;

XXXI. 2 autres capuchons de double panne fourrés en fourrures fines;

XXXII. 2 autres capuchons doublés, l'un d'écarlate, l'autre de panne noire;

XXXIII. 2 manches en cette même panne;

XXXIV. 4 oreillers de plume;

XXXV. Un petit coffret contenant plusieurs reliques de saints;

XXXVI. 5 bassins en cuivre (3), l'un contenant 6 mesures (4), un autre 3 mesures, un autre 2 mesures; les 2 autres bassins sont plus petits;

XXXVII. Un vase de cuivre appelé lechasrie (5);

XXXVIII. 2 petites lampes (ou petits plats);

XXXIX. 4 pintes en étain;

XL. 3 salières en étain;

(1) Le *vair* était une sorte de pelletterie. Nous croyons que le petit vair était le petit-gris.

(2) Je ne vois point de quoi il s'agit.

(3) *Concha*. Sorte de plat ou ustensile de cuisine ayant un peu la forme d'une conque.

(4) *Situla*. Sorte de mesure pour les liquides.

(5) Du Cange, au mot *lesha*, semble indiquer qu'il s'agit d'une mesure « *tres leschas cere pro candela* », mais il n'est pas certain de la lecture du mot *leshas*, qui, dit-il, pourrait bien être *libras*. — Dans ce cas lechasrie serait un nom patois indiquant un récipient d'une forme ou d'un emploi spécial dérivant du mot *lecado*, qui désigne au propre ce qu'on peut prendre une fois avec la langue, et, au figuré, une petite portion d'une chose : *N'aï o ougu uno lecado*; j'en ai eu une petite part.

- XLI. 4 écuclles en étain, et 2 plats en étain;
- XLII. 1 petit chaudron ou saucier en cuivre;
- XLIII. 2 peignes à peigner la laine;
- XLIV. 2 peignes à peigner la laine ou le chanvre;
- XLV. 2 vaches avec leurs petits veaux;
- XLVI. 2 velles;
- XLVII. 1 malle;
- XLVIII. 1 bat ajusté à la malle;

De tous les gages, biens et objets précités, noble Isabelle, dame de Pelatanghas et de Châteauvert, et Geoffroy de Rochefort, seigneur de Saint-Angel en ce qui peut le concerner, donnent récépissé définitif à Guidon de Rochefort, seigneur de Châteauvert, d'ici absent, mais représenté par moi notaire soussigné.

La noble dame Isabelle et Geoffroy accordèrent qu'il serait délivré par moi notaire, une ou plusieurs expéditions du présent acte à Guidon, seigneur de Châteauvert.

L'acte est passé dans le château de Saint-Angel (1), au diocèse de Limoges.

Les témoins sont religieux homme frère Michel du Bosc, moine du monastère de Saint-Angel de l'ordre de Saint-Benoît, Pierre de Chambighe, et Pierre Reynaud du lieu de Ventegheol, du même diocèse (2).

(1) M. Veyssière, dans son Histoire du prieuré de Saint-Angel, nous dit que le château de Saint-Angel fut ruiné par les Anglais en 1412, et que Geoffroy de Rochefort, précisément celui qui paraît dans cette chartre, s'occupait de le relever en 1415.

(2) Chambige, hameau à 5,600 mètres ouest d'Ussel. — Ventegheol, bourg à 4,000 mètres ouest d'Ussel.

Le notaire qui a signé par l'apposition de sa marque est Jean du Bosc, clerc de Saint-Angel.

TEXTE DE LA CHARTE

In nomine domini amen. — Noverint universi et singuli presentes pariter et futuri hoc presens publicum instrumentum visuri lecturi seu etiam audituri quod anno Dominice incarnationis millesimo quadringentesimo vicesimo quinto die vero octava mensis junii, serenissimo principe et domino nostro domino Carolo, Dei gratia Francorum rege, regnante, in mei notarii publici et testium infrascriptorum ad hec specialiter vocatorum et rogatorum presentia personaliter constituti : nobilis Ysabella de Corcelas domina de Pelhatanghas et Castri Viridi relicta quondam nobilis et potentis viri domini Johannis de Rupeforti domini Castri Viridis militis mariti sui, et nobilis et potens vir Gaufridus de Rupeforti, dominus sancti Angeli, Lemovicensis diocesis, pro se et suis heredibus et in posterum successoribus quibuscumque, gratis scienter et ex eorum et cujuslibet ipsorum certa scientia et spontanea voluntate certi que et ad plenum certificati de juribus et facto suis..... etc., recognoverunt et in veritate confessi fuerunt se habuisse et recepissee ac etiam de facto et realiter recuperasse bona res et vadia inferius contenta et descripta ac etiam numerata que ipsa domina Isabella posuerat portaverat in hospitio de Castro viridum et tempore quo fuit maritata cum dicto domino Johanne de Rupefortis quondam marito suo modo et forma contentis in quadam littera sigillo ipsius quondam domini Johannis sigillata ut legebatur in dicto sigillo, recepta que per dominum Martialem Palerii, presbyterum, notarium et ejus signo signata que est subdata diei Veneris post festum Beati Barnabe apostoli anni domini millesimi quadringentesimi decimi quinti :

Et primo quatuor lectos munitos et garnitos culcitris et pulvinaribus copertiis et lotitiis;

Item duos banchals, videlicet unum novum et aliud sufficientem et integrum;

Item unum revestier de Sandato nigro brodatum floribus liliis;

Item aliud revezerium tele tincte;

Item duas arquas continentes utencilia domus;

Item octo lintiamina tele fine de Rayns;

Item tres decim lintiamina bone et sufficientis tele;

Item plus tres decim lintiamina de duabus tellis bonis et sufficientibus;

Item plus novem lintiamina tele de Rayns de tribus tellis;

Item quatuor mappas finas manuparatas admodum Francie;

Item tres alias parvas mappas;

Item octo longerias tele fine manuparatas admodum Francie;

Item quatuor longerias planas;

Item sex serviette nove;

Item plus sex mappe fine manuparate admodum Francie;

Item plus quatuor decim longerie fine manuparate admodum Francie;

Item quatuor pece tele fine nove;

Item unum parvum forcerium ferratum in quo estant et continentur tres zone sive centure munite et bosselate argento deaurato desuper;

Item unus agnus argenteus;

Item unam bullatam argenti deauratam;

Item sex clocheria argenti sive cuilleres;

Item unum alium forcerium parvum ferratum ferro albo in quo continetur una bursa pagni auri ornatam perlis finis; — Item unam sertum sive chapelet de perlis finis; Item unum colar argenti deauratum factum admodum granorum mircte; — Item quinque annulos auri; — Item unum pectorale sive monile alias fermalh argenteum in

quo estant octo lapides videlicet safires et alii lapides; —
Item unam aquarium argenti; — Item plus, quoddam
paternoster de corali cum cruce argenti; — Item in dicto
forcerio continentur omnia ornamenta que pertinent do-
minabus feriala;

Item plus, unum forcerium pro tenendo litteras;

Item plus alium forcerium in quo continentur orna-
menta dominabus pertinencia quotidiana;

Item duos siphos de madre ornatos argenti;

Item unum mantellum nigrum folleratum grisi;

Item quatuor diploides sine oupelandes : unam folle-
ratam agnis nigris, et duas diploides simplices, unam
d'escarlata et aliam de pagno griso;

Item unum sobrequot d'escarlata, cum cauda lingua;

Item alium sobrequot d'escarlata folleratum variis mi-
nutis;

Item duos cotas simplices novas : unam d'escarlata et
unam de boutela (peut-être brutala);

Item duo capucia de velorta follerata fina folleratura;

Item alia duo capucia pagni duplicis follerata fina fol-
lerata;

Item duo alia capucia duplicia unum d'escarlata et
aliud pagni nigri;

Item duas manichas ejusdem pagni;

Item quatuor aurelia plume;

Item unum parvum forcerium in quo continentur plu-
res reliquiæ sanctorum;

Item quinque conchias ercas : unam continentem sex
situlatas, et aliam tres situlatas, et aliam continentem
duas et alie due minores;

Item aliud vas ereum vocatum lechasria;

Item duos parvos patellos;

Item quatuor pyntas stagni;

Item tres salieyras stagni;

Item quatuor scutelas stagni; et duo plata stagni;

Item unum chaudeyronem sive schalsaben ereni parvam;

Item duas spectines laneas;

Item duas spectines laneas vel canapeas;

Item duas vaccas cum parvis vitulis;

Item duas vitulas;

Item unam malam;

Item unum bastum pro mala ferendo.

De quibus qui dem vadiis bonis et rebus supra nominatis, et declaratis prenominati nobiles Ysabellis domina de Pelatanghas et castri viridi, et Gaufridus de Rupeforti dominus sancti Angeli quatenus ipsum tangit quittaverunt penitus perpetuo et absolverunt nobilem virum Guidonem de Rupeforti domini Castri Viridi dicte Lemovicencis diocesis, licet absentem, me notario publico ratione publici mei officii stipulante solempniter et recipiente pro ipso et pro omnibus illis quorum interest vel interesse potest et poterit quomodo libet nunc et in futurum, pactum que fecerunt de ulterius premissa eidem domicella domino de Castri Viridi non petendo neque exigendo in solidum aut in parte exceptioni vero premissorum non habitorem non receptorum et non numeratorum prenominate domina de Corcelas et idem dominus sancti Angeli quatenus ipsum tangit expresse renuntiaverunt. . . .

. (*formules*)
de quibus premissis omnibus et singulis supra dictis prenominate nobiles domina Isabelli et Gaufridus fieri concesserunt dicto Guidoni domino de Castri viridis unum et plura publica instrumenta per me notarium publicum infrascriptum.

. (*formule*)

Acta fuerunt hec infra castrum sancti Angeli Lemovicensis diocesis anno die mense et regnante predictis, presentibus ibidem et audientibus religioso viro frere Michaelae de Bosco monacho monasterii sancti Angeli ordinis sancte Benedicti, Petro de Chanbighas et Petro Reynaudo loci Ventegheols dicte Lemovicensis diocesis pro testibus ad premissa vocatis specialiter et rogatis.

Et me Johanne de Bosco clerico sancti Angeli Lemovicensis diocesis auctoritate regia notario publico, qui in

his premissis omnibus.

. (formules)

(Le notaire a signé par l'apposition de son signe et non
par la signature de son nom.)

PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

Documents originaux communiqués par M LAVEYX

INVENTAIRE DU MOBILIER DES RELIGIEUX BÉNÉDICTINS DE MEYMAC.

Et advenant les deux heures de relevée de ce jourd'hui vingt septième janvier 1791, nous, officiers municipaux de la ville de Meymac, en vertu de notre arrêté de ce matin, nous sommes transportés dans la maison des cy devant bénédictins de Meymac, pour procéder à la continuation de notre procès-verbal, y étant arrivés, avons trouvé les dits sieurs Courtin, Deschamp, Sourtial et Meilhiot.

En leur présence avons procédé à la continuation de notre précédent verbal du sept juin dernier;

Avons été conduits dans la salle à manger où avons trouvé les quatre cadres dorés inventoriés par notre précédent verbal; Et de plus avons trouvé dans la dite salle, deux mauvaises tables de bois à quatre pieds, dont l'une a un tapis vert et l'autre un tapis en laine d'Aubusson;

Quatre fauteuils et quatorze mauvaises chaises de bois tressés en paille;

Une cuvette avec son bassin de cuivre rouge;

Un paravent garni de Cadis bleu,

Et une armoire de fine menuiserie de deux battants fermant à clef, dont l'ouverture ayant été faite y avons aperçu des draps de lit, des nappes, des serviettes, des verres, des gobelets de cristal et autres petits meubles que nous n'avons pas jugé à propos d'inventorier;

Ayant fait refermer à clef la dite armoire, et icelle remise à notre secrétaire, avons passé une bande de

papier sur la dite serrure et deux scellés au bout de la dite bande en cire ardente rouge et apposé le cachet des armes parlantes du dit maire; la dite bande signée de Poisson, maire.

De là sommes entrés dans un petit salon à côté de la dite salle, où nous avons trouvé un cadre en bois représentant le Christ;

Une table à manger sur quatre piliers;

Cinq mauvaises chaises en bois tressées en paille;

Un buffet avec quelques gobelets et bouteilles diverses;

De là sommes entrés dans la cuisine à côté de la salle où nous avons trouvé une table de cuisine;

Un banc de bois; une maie à pétrir le pain; trois vieilles armoires dont l'une à deux battants, l'autre à trois et l'autre à quatre battants n'y ayant rien dedans;

Une autre mauvaise armoire avec un tonneau par dessus à contenir du vinaigre; un mauvais coffre; une mauvaise poissonnière percée; deux casseroles; une poêle à frire; un tourne-broche en fer; une marmite en fonte tenant environ deux seaux;

De là sommes entrés dans le réfectoire à côté de la cuisine, où nous avons trouvé deux tables longues de bois de grosse menuiserie; un mauvais garde-manger; une armoire à trois battants fermant à clef, dont un des battants n'a point de clef; il n'y avait rien dans les deux côtés de l'armoire; et avons remarqué dans le compartiment du milieu une mauvaise panière et quelque linge que nous n'avons pas jugé à propos d'inventorier; l'ayant fait fermer à clef, et celle-ci remise à notre secrétaire, avons passé une bande de papier à la dite serrure contresignée de Poisson, maire, et aux deux bouts de la dite bande avons passé deux cachets de cire ardente rouge, du cachet du sieur maire.

Avons de plus trouvé un chaudron de cuivre rouge de contenance de cinq seaux;

C'est tout ce que nous avons trouvé dans le dit réfectoire.

De là, sommes descendus dans la cave où nous avons trouvé quatorze tonneaux et deux pipes sans vin.

De là sommes montés dans la chambre commune où nous avons trouvé un lit à la duchesse avec ses rideaux de cadis jaune, le dedans en indienne;

Une couette, coussin de plume, un matelas, une couverture de laine de Catalogne et courte-pointe piquée en indienne;

Une mauvaise table, deux fauteuils tressés de paille et trois chaises;

De là sommes entrés dans le dortoir où nous avons trouvé une pendule encaissée fermant à clef; un tableau représentant le Sauveur et saint Jean; plus une armoire à quatre battants et deux tiroirs n'y ayant rien dedans;

De là sommes montés dans une chambre au-dessus de la chambre commune servant d'infirmerie, où nous avons trouvé deux lits à la duchesse, chacun avec leurs rideaux en cadis brun, le dedans en indienne; chacun avec leur paillasse, matelas, coussins et couettes de plume et courte-pointe piquée d'indienne; deux mauvaises chaises en tapisserie, un cadre de bois représentant le Christ, une mauvaise table à deux tiroirs, rien dedans; un placard à deux serrures, rien dedans;

C'est tout ce que les dits sieurs Religieux nous ont dit être en leur pouvoir, sauf de petits ameublements qu'ils avaient dans leurs petites chambres qu'ils ont emportés et sauf deux cartes (boisseaux), mesures de cette ville ferrées et talonnées, une coupe également ferrée et talonnée qu'avons vérifié être dans le grenier;

De tous les quels meubles et effets et garde de la dite maison les dits sieurs religieux demeurent déchargés, et jusqu'à ce qu'il aura plu au Directoire du District de la ville d'Ussel de disposer de la dite maison, meubles et effets comme biens nationaux, avons provisoirement confié et donné en garde toutes les clefs des armoires et portes de maison et meubles ci-dessus inventoriés, ainsi que la garde de nos scellés aux nommés Jacques Bigouneix,

maçon de cette ville, et Antoine Roumignac, propriétaire de cette ville, qui se sont chargés du tout, ont promis de tout soigner, veiller à la garde et conservation du tout, de représenter nos scellés sains et entiers aux peines et rigueurs des ordonnances, ce que nous leur avons enjoint de faire; le dit Antoine Roumignac a déclaré ne savoir signer de ce interpellé, et le s^r Bigouneix a signé avec nous et les dits sieurs Religieux à cinq heures du soir.

Et avons taxé provisoirement à chacun des dits commissaires pour leurs peines et vacations, tant qu'ils demeureront chargés de la dite garde, trente sols chacun qu'il plaira au Directoire du District de payer.

Signé : COURTAÏN, SOURTIAL, DESCHAMP, MEILHIOT, religieux; BIGOUNEIX, commissaire; FOULLIOU, officier municipal, et POISSON, maire.

EXTRAIT DU REGISTRE DES DÉLIBÉRATIONS DU DIRECTOIRE DU
DÉPARTEMENT DE LA CORRÈZE, SÉANCE DU 21 JUIN 1792,
L'AN 4^{me} DE LA LIBERTÉ.

Vu la pétition présentée par plusieurs citoyens de Meymac le neuf mai dernier ;

Vu le renvoi d'icelle au Directoire du District d'Ussel le dix sept mai ;

Vu celui du District à la municipalité de Meymac du 24 ;

Vu la réponse de la municipalité qui ne porte aucune date ;

Vu l'avis du directoire du District d'Ussel en date du 14 juin ;

Vu la pétition du quinze adressée au Directoire du Département par les mêmes signataires de celle du neuf mai ;

Vu la plainte portée par le sieur Materre, maire, et le sieur Deschamp, officier municipal de Meymac ;

Vu la cédule du juge de paix de la même ville ;

Vu enfin l'expédition de la prestation de serment du sieur Mauduit en date du trente un mai dernier;

Et après avoir entendu le rapport qu'a fait le citoyen Lidon, président, chargé par notre arrêté du dix sept du courant de se transporter à Meymac avec le sieur Laselve, pour faire rendre compte à la municipalité de Meymac de sa conduite :

Considérant : 1° que la conduite de la municipalité de Meymac, depuis le mois de janvier dernier, n'a eu pour but que de dégoûter de la Constitution, par des actes arbitraires, leurs concitoyens composant la Garde nationale; qu'elle a constamment et malgré l'arrêté du Directoire en date du vingt-trois janvier derpiier, tracassé la garde nationale en substituant l'arbitraire à la sagesse de la Loi;

Qu'Elle veut inculper le département de ce qu'il écoute avec trop de complaisance les pétitions que les différents particuliers lui présentent contre Elle;

Qu'Elle a montré une résistance formelle à faire exécuter les arrêtés du Département et particulièrement celui du treize avril, puisqu'elle a laissé le sieur Mauduit sur son territoire jusqu'au trente un mai, sans lui avoir demandé de prêter son serment ou l'obliger de partir; c'est-à-dire jusques à ce qu'elle a vu que des citoyens zélés pour l'exécution des arrêtés du Département en avaient dénoncé l'exécution;

Que la plainte que les sieurs Materre et Deschamp ont porté contre les signataires de la pétition du neuf mai est une forfaiture manifeste et un abus de correspondance administrative;

Que l'acte de plainte portée par quelques membres de la municipalité devant le juge de paix n'a été précédé d'aucune délibération du corps municipal, ce qui était une mesure indispensable.

Le Directoire du Département arrête, après avoir ouï Ussel, procureur général syndic :

Que les sieurs Materre, maire, et Deschamp, officier

municipal, demeurent provisoirement suspendus de leurs fonctions de maire et d'officier municipal;

Que le sieur Foulliou, premier officier municipal, remplira provisoirement les fonctions de maire; le premier inscrit sur la liste des Notables remplira celle du s^r Deschamp, officier municipal; et le second notable tiendra celle d'officier municipal à la place du s^r Fouilliou;

Que le sieur Dubernard, officier municipal, sera tenu de s'expliquer s'il adhère à la plainte portée en son nom par les sieurs Materre et Deschamp devant le juge de paix contre les signataires de la pétition du neuf mai;

Que le ministre de l'Intérieur sera instruit par le citoyen Ussel, procureur-général-syndic du présent arrêté;

Qu'avant de prononcer sur la conduite du procureur de la commune et sur celle du secrétaire greffier de la municipalité de Meymac, le procès-verbal fait par les sieurs Lidon et Laselve, commissaires, sera envoyé au Directoire du District d'Ussel pour, sur son avis, être statué ce qu'il appartiendra.

Fait au Conseil du Directoire du Département de la Corrèze le dit jour, vingt un juin dix sept cent quatre vingt douze (1792), où ont assisté : Lidon, président, Malpeyre, vice-président, Ouffaure, Guillibau, Peyredieu, Chassagnac, administrateurs, Ussel, procureur général, syndic, et Sage, secrétaire général.

Pour copie conforme à l'original,

Signé : MONCOURRIER, secrétaire.

Ussel, 3 juillet 1792, l'an quatrième de la liberté.

Je vous envoie ci-joint, citoyen, copie de l'arrêté pris le 21 juin dernier sur pétition de plusieurs citoyens de votre ville et sur le verbal fait par les sieurs Lidon et Laselve, commissaires, qui entre autres choses vous autorise à faire provisoirement les fonctions de maire de votre commune. Je vous prie de vous pénétrer de ses

dispositions, de le faire exécuter exactement et de me faire part des suites que vous lui aurez données.

Le procureur syndic du district d'Ussel,

Signé : DELMAS.

Au sieur Foulliou, officier municipal à Meymac.

Le septième juillet mil sept cent quatre vingt douze, l'an quatrième de la liberté.

A la requête de s^r Mathieu Foulliou, faisant les fonctions de maire de la ville et communauté de Meymac, suivant l'arrêté du Directoire du Département de la Corrèze du 21 juin dernier, habitant du dit Meymac.

Je, Guillaume Roussel, huissier, ayant serment en justice, habitant du dit Meymac, pourvu de patente, soussigné;

Me suis transporté devers la personne du s^r Pierre Trec, procureur de la commune du dit Meymac auquel parlant;

Luy ai dit et déclaré qu'il ne peut ignorer que le s^r requérant aye fait convoquer dix du courant le Conseil général de la commune du dit Meymac, pour délibérer sur les différents articles portés au dit arrêté et autres urgents et très-nécessaire à la choze publique;

Que le s^r requérant, les s^{rs} Binet et Bournel ont été les seuls qui se soient présentés au lieu des séances de la dite commune avec le greffier secrétaire, tenantes dans une chambre de lui, procureur de la commune;

Et comme par la lettre que le dit sieur requérant a reçu du sieur Delmas, procureur syndic du District d'Ussel, en date du troisième du courant, qui le charge de faire exécuter le dit arrêté exactement et faire part au dit Delmas des suites qu'il lui aura données, mon requérant ne pouvant le faire sans la majeure partie du Conseil général de la commune;

En conséquence, pour et au nom du s^r Foulliou, ay sommé le dit Tréc, procureur de la commune, a avoir

à faire convoquer pour demain, à heure de deux de l'après midi, en la maison commune, le Conseil général de celle commune, aux fins de remplir les vœux du dit arrêté, urgent et nécessaire à la chose publique.

Toujours en se conformant aux vœux des lois, à ce défaut, proteste le requérant contre le dit procureur de la commune en cas de négligence de sa part, des événements que ce retard pourrait occasionner, et sous sa responsabilité.

Comme aussi le requérant se réserve de rendre compte de sa conduite à raison de ce aux supérieurs, pour être statué conformément aux lois.

Fait au domicile du s^r Tréc; ay laissé copie au long des présentes, afin qu'il n'en ignore, parlant comme dessus, par moi, et a le dit sieur Foulliou signé tant à la copie qu'au présent original.

Le tout fait avant midy, signé à l'original Foulliou, faisant les fonctions de maire, et Roussel, huissier.

J'ai transcrit le dit arrêté, lettre d'envoi et acte ci-dessus et des autres parts conformément aux originaux d'iceux, et en exécution de la délibération de ce jour d'hui, dimanche huit juillet, l'an 4^{me} de la liberté 1792.

FORESTIER, secrétaire commis.

ARRÊTÉ FIXANT LA TAXE DU PAIN ET DE LA VIANDE
A MEYMAC, LE 12 JUILLET 1792

La Municipalité, sur la diminution du grain en seigle et froment, a provisoirement taxé, savoir, la livre de pain bis (la livre du poids de seize onces) :

Soit la livre.	3 sols.
Pain passé de seigle, même poids.	4 sols.
Pain de froment, même poids. .	5 sols, 6 deniers.
Le bœuf (la livre de 16 onces)	
La livre.	4 sols, 6 deniers.

Vache et velle, même poids. . . 4 sols.

Veau, même poids. 5 sols.

Mouton, la livre. 7 sols.

Brebis, la livre. 6 sols.

Et sera le dit arrêté publié et affiché comme dessus.

Signé : FOULLIOU, faisant fonctions de maire, et BOURNEL.

FERMAGES DE BIENS D'ÉMIGRÉS

Aujourd'hui seize juillet 1792, l'an 4^{me} de la liberté.

La municipalité de la ville et commune de Meymac extraordinairement convoquée dans la chambre commune de la ville de Meymac : sur la réquisition du procureur de la commune ;

Pour exécuter les arrêtés du District d'Ussel du 21 avril dernier ;

Nous a dit avoir fait proclamer et afficher ce jourd'hui l'affirme pour prix des biens des sieurs de Tourdonnet et Desmanaux, censés émigrés, et avoir indiqué ce bail à ce jour et heure ;

Et d'autant qu'il paraît grand nombre d'enchérisseurs, requiert qu'il soit procédé au dit bail ;

Sur quoy se sont présentés François Dubernard aîné, notable, Antoine Besse, citoyen de cette ville, qui nous ont affirmé tenir en ferme depuis plusieurs années les prés, savoir :

Le premier, le pré appelé des Pourreaux, et le second celui de Roussillon, sous les conventions ci-après expliquées qui font que le dit Dubernard tient le dit pré des Pourreaux moyennant la somme de quatre cents livres (400 l.) payables en deux termes, savoir : le premier à la Saint-Jean et le second à la Noël.

Et le dit sieur Besse a déclaré tenir la ferme du pré de Roussilhon moyennant la somme de quatre cent trente deux livres (432 l.), et six livres en sus pour épingles.

Lesquels Dubernard et Serre offrent de justifier de leur ferme en cas de besoin et ont signé.

Signé : le procureur de la commune.

Signé : DUBERNARD aîné et SERRE (1).

DU TRENTE UN JUILLET 1792

La municipalité et Conseil général de la commune extraordinairement convoqués et assemblés, à neuf heures du matin, fut présent devant nous s^r Charles Lachaud (2), ci-devant bénédictin, lequel nous a dit que voulant satisfaire à la loi, tout présentement fait le serment prescrit par la Constitution française : « Je jure d'être fidèle à » la Nation, à la loi et au roi, et de maintenir de tout » mon pouvoir la Constitution de l'État décrétée aux » années 1789, 1790 et 1791.

Dont acte, et a signé avec le Conseil général et nous.

Signé : Jean-Charles LACHAUD, ci-devant bénédictin.

FOULLIOU, faisant les fonctions de maire.

DUBERNARD jeune.

PERRIER, officier municipal.

BINET, officier municipal.

BOURNEL, officier municipal.

BRINDEL, DUBERNARD.

BARLET, curé et notable.

TRÉC, procureur de la commune.

(1) Cette pièce est intéressante en ce qu'elle indique la valeur du fermage de certaines prairies qui sont très connus à Meymac.

(2) M. Lachaud révoqua peu de temps après son serment, et mourut dans la foi catholique.

LA MAISON DUCALE DES CARS-PEYRUSSE

CHOIX DE DOCUMENTS

Exhumés, transcrits et annotés par J.-B. CHAMPEVAL

I

UNE ENQUÊTE — PROCÈS DES CARS

(XVII^e siècle.)

Le 1^{er} août 1604, ANTOINE DELAGE (1), ci-devant sommelier de feu le comte des Cars (2), habitant de Juillac, déclare, pour obéir à un monitoire de l'évêque de Grenoble et de celui de Limoges,

Que feu François, comte des Cars, et feu Claude de Baufremont (3), ayant été conjoints, celle-ci porta en dot notables sommes dont ils achetèrent des biens, et amassèrent de grands biens : notamment ils achetèrent la terre du Doignon, en la Marche, moyennant 150,000 livres, de

(1) Nom tiré de l'Age-Rauzan, commune de Rosiers-de-Juillac, plutôt que du village de l'Age, qui fut aussi un fief, en la commune de Segonzac.

(2) François I^{er}, comte des Cars. Voyez le *Nobiliaire de Nadaud*, t. I, p. 289 et suivantes. — Le procès se poursuit aussi au parlement de Grenoble.

(3) Par contrat du 20 octobre 1546. — François I^{er} en fut veuf l'an 1578 (selon les titres que M. le duc des Cars nous a communiqués) : et elle testa, le 26 avril 1578, d'après un factum imprimé du procès de 160 ans, Des Cars contre Saint-Abre.

M. et M^{me} de Boneval, portées à Limoges sur des mulets, dans des coffres, et payées chez Jean Lacure, bourgeois de Limoges. Mais le marché fut rompu.

Sept ou huit mois après le décès de Claude, il convola avec Ysabeau de Beauville, et de sa dot il acheta et répara Exideuil (1).

Le dit jour (1^{er} août 1604), M^e JEAN DE LAVERGNE, notaire et praticien de Juillac, malade, dépose, et dit avoir été secrétaire environ 15 ans de feu le comte des Cars, qui alors était lieutenant général pour le roi au gouvernement de Gouiene (Guyenne), en l'absence du feu roi de Navarre, et capitaine du chasteau Dhuas (du Hâ) de la ville de Bordeaux, et honoré de plusieurs autres grands etats et charges, par le moyen de quoi bien qu'il fist une grande et honorable despance, tant en la ville de Bordeaux qu'en son gouvernement, il s'enrichit beaucoup.

Auquel temps il épousa M^{me} de Baufremont, et pendant leur mariage, le roi Charles voyant l'indisposition et maladie du comte des Cars, qui c'estait desmis du dit gouvernement, le roi en pourvut le feu s^r de Moulue (Montluc), et quelque temps après voyant la guerre de ceux de la religion augmentée en France, Sa Majesté auroit prié et pourveu le dit feu comte, du gouvernement du Haut et Bas-Limousin, et Périgord. De quoy il avoit jouy trois annes (années), et épargna beaucoup.

Claude décéda le 5 avril 1578 (2), aux Cars, pendant qu'il était à la cour; et les deniers en or et argent abondaient aux Cars dans des coffres d'ébène et d'acier, évalués à 3 ou 400,000 livres.

Basque en était alors argentier.

(1) Le 23 mars 1582, d'Henri IV. [Chartrier des marquis et marquise de Cumont.] — Exideuil, chef-lieu de canton (Dordogne).

(2) Il y a contradiction entre cette affirmation de décès au 5 avril, et la mention précédente du testament, au 26 avril, qu'il faudrait peut-être rectifier en 26 mars. Quant à Ysabeau elle vivait, sa veuve, encore en 1704. — Les Cars, commune de la Haute-Vienne, à 8 kilomètres au N.-E. de Châlus.

Le sommelier révèle encore que le comte des Cars qui est à présent (1) fut envoyé, du vivant de la dite feue dame, en ostage par le feu roy Charles, au lieu et place de feu le comte son père, en Alemaigne, entre les mains du duc de Casinil, où il se demeura l'espace de 5 ou 6 ans entiers, pendant lesquels le feu comte estant à Paris, touchait mil escus du roi par an, durant le temps que l'autre estoit en hostage, dont il gardoit 500 escus, et envoyait 500 escus au feu comte, lors appelé *M. de Beaufort* (2).

Et au retour d'Alemaigne, le s^r comte qui est à présent, étant arrivé à la cour, reçut, disait-on, du roi, 100,000 livres pour le service qu'il avait fait à la couronne : et le père toucha et garda tout l'argent.

Le revenu de la maison des Cars était alors de 30 ou 40,000 livres, provenant des terres : de la comté des Cars, châtellenies d'Aixe, La Roche-l'Abeille, Ségur, Juillac, Freyssinet (3), Château-Chervix, Puybonnye, le Chaslard, La Nouaille, Preyssac, les forges et estang de Miramond, Las Begas, la baronie de La Mothe en Gascongne, Saint-Sezart, Haulcanville, Puysegur, Bellesere.

Révelle davantage qu'environ sept ou 8 mois après le décès de la dite comtesse, au mois de novembre ou décembre 1578, le dit feu comte pourtant le deuilh fust au chasteau d'Estilhac en Agenois, où M^{me} la mareschalle de Monluc, à presant dame douairière Descars, estait, le dit feu comte accompagné de ses serviteurs seulement

(1) Jacques III des Cars.

(2) A cause du château de Beaufort-lès-Juillac, caserne actuelle des gendarmes de Juillac (Corrèze).

(3) Freyssinet, ancienne paroisse, aujourd'hui village de la commune de Saint-Priest-Ligoure (Haute-Vienne). — Puybonnieu, ex-commanderie, commune de Pageas. — Le Châlard-Peyroulier, ancien prieuré, commune de Ladignac (Haute-Vienne). — Miramont, commune de La Nouaille (Dordogne). — Les Besges, dont le nom signifie marais en patois archaïque, paroisse de La Meize. Le reste est d'identification facile, en Limousin Haut ou Bas, et dans le Midi, vers Toulouse.

qui estoient le feu s^r de Montchapeau son m^e d'hôtel, Le Doignon son aumousnier, ly (lui) qui révelle, son secrétaire, le dit s^r du Chastaing et du Sourbier ses pages, Jean de Fontanes dict *le petit Basque*, M^{re} Roux son cuiznier, et un nommé Charles son laquay, et autres siens laquais et autres ses serviteurs, desquelz à présent il n'est souvenant, où estant le dict s^r compte estant logé dans le dict château d'Estilhac (1) avec une grant partie des ditz serviteurs, et luy qui révelle, hors du dit chasteau, en la maison d'ung nommé Libat avec le dit M^e Roux, couchant ensamble, y ayant demuré quelques jours, le dit qui révelle estant un soir dans le lict, le dit M^e Roux, cuisinier, luy dit pourquoy il ne s'estoit trouvé au mariage du dit feu seigneur comte et de la dite dame mareschalle, lesquelz le dict Doignon avoit espousés (mariés) de nuict, après souper, dans le dit chasteau. Apprès la dicte célébration faicte, il c'estoict allés coucher tous deux ensamble, et qu'il venoict de porter au dict feu seigneur comte un orge mondain (*sic*) dans le lit pour le refrechir (2), lequel il avoict veu auprès la dicte dame mareschalle, et lors le dict qui révelle luy dict qu'on ne l'avoict pas appelé au dict mariage ny adverty, et le landemain le dict qui révelle estant au dit chasteau d'Estilhac, se seroit enquis du dict mariage avec le dit Doignon, le dict Charles et autres serviteurs quy couchoict dans le dict chasteau, lesquelz luy dirent et assurarent par veritté, que le dit feu seigneur comte avoict expousé auparavant de nuict, après souper, la dicte dame douairière mareschalle de Monluc, et de faict le dit Doignon l'assura les avoir expousés, mais qu'il leur avoict esté deffendu par le dict feu seigneur comte de n'en dire mot à peyne d'estre banis de sa maison et de leur vye, et pour confirmer au dict quy révelle qu'ils estoints mariés, le dict feu Basque mena luy qui reveille dans la chambre

(1) Estillac, commune du canton de La Plume (Lot-et-Garonne).

(2) Orge mondée ou perlée.

où le dict feu seigneur comte et dame mareschalle auvoient couché, et luy dit ayant levé le linceul de dessus du dict lict qui estoit la place de monseigneur en un endroit, et la place de la dicte dame ou apparoissoit avoir couche deux personages, y aparoissoit aussy, ain-sin que luy fust monstre d'autres choses *qui* noze reveller, et peu de jours après, le dict mariage faict, celebré et acomply, le dit feu seigneur comte despecha luy qui revelle devertz le roy de Navare, pour certains ses affaires à Nerac, et avant son partemant le dit feu seigneur comte luy deffandict par exprés de ne dire poinct à Sa Majesté ny à la reyne de Navarre, sa femme, qu'il hust expouzé la dicte dame mareschalle, ny à d'autres, et bien que Leurs Majestés les enquirent, au chasteau particulièrement, pour l'avoir entendu d'ailleurs, le dit révélant les assura que cella n'estoict poinct, et a le dit révélant tenu caché jusques à presant ledit mariage sans l'avoir revellé à personne du monde, comme il n'ust fait, nust esté que ce qu'il en fait c'est pour sa descharge de sa conscience.

Révelle encore qu'environ un an après, au mois de novembre, il fut par le comandement du dit feu comte et avec lui en Gascogne, et mesme au dit chasteau d'Estilhac, où estant encores, d'abondant le dit feu s^r comte expousa par une seconde fois la dite dame mareschalle, et fust fait et cellebré le dit mariage et bénédiction nuptialle par M. l'évesque d'Agen, en présance de plusieurs seigneurs. Elle ne porta aucune dot, etc....

GUILLAUME RIGAUD, procureur d'office (1) de Juillac, dit qu'il entra au service du dit feu comte, en 1564;

Que le feu roi Charles voulut traiter avec le duc de Casivil (ailleurs de Casimir) qui estoict (paix faite à Nemours, *en interligne*), venu en France pour ceux de la religion, en 1577, croit-il; Sa Majesté voulut envoyer en *ostringe* le dit feu comte, ensemble le feu s^r de Laigue en Allemagne, avec le dit duc de Casivil, pour l'assu-

(1) Ministère public, en la juridiction ordinaire de Juillac.

rance des deniers que le roy lui avoit promis, lequel feu comte pour s'en excuser fit du malade et se fit seigner affin de s'en soulager, et se voyant pressé par sa dicte magesté, fîct tant par ses menaces et par l'intersession de ces amis, d'y envoyer en son lieu M. de Beaufort, son fils ayné, à présent seigneur comte des Cars, ce qu'il fit avec le s^r Dalegre, neveu du feu s^r Dalegre, son oncle; etc...

Que le feu comte, fort riche, recevait journellement de grandes sommes de ses débiteurs, recepveurs et fermiers, qui y portaient en si grand nombre que cela semblait une recepte générale de province, et il avait plus de 4 ou 500,000 livres, etc.

M^e JOSEPH DE JOYET (1), lieutenant de la juridiction de Juillac, révelle que le dit feu comte perdit sa femme, Claude de Baufremont, en avril 1578;

Que ce comte avait le château de la Mothe-Saint-Sezert en Gascogne, etc.. et y avait grande quantité de bleds gardée trois ou 4 ans en ses greniers, car il vivait du seul revenu de ses charges;

Et le révellant passa au château de M. de Baujoumon, sénéchal d'Agen près Agen, lui réclamer 18,000 livres qu'il devait au comte, dont il s'excusa de n'avoir point l'argent. Il fîct grands honneurs au révellant, et à sa table il y heust un gentilhomme qui avoict esté paravant de la suite du mareschal de Monluc, et fort son favori, qui me pria de faire entendre au comte le mariage de luy (et) de la mareschale, ce party lui devant estre advantageous pour la sagesse et bon mennagement de la dite dame, mesme devenue plus riche despuis 3 ou 4 ans, pour le decedz de Bosville, son frère, qui avoict esté assaziné et thué en son chasteau, et que encores de ses soldatz, qui avoient esté tués comme luy, flotoyent sur la rivière de Gareane.

(1) Cette ancienne famille des de Joyet est encore représentée à Juillac. Pour ses fiefs et qualifications, nous renvoyons à notre géographie historique en préparation. — Lieutenant, juge-suppléant.

Et me proposa de mesme le mariage de M. de Beaufort avec la fille aînée du dit s^r de Monluc et de M^{me} la maréchalle, le dit mariage estant de six vingt mille livres.

A Bourdeaux, le grand sénéchal m'ayant fait causer, je lui dis ce projet, et il me deffendit fort et ferme d'en parler au feu comte. Mais peu de temps après j'appris que le comte et la mareschalle s'estoict mariés; après lequel mariage Monseigneur de Beaufort, qui est à présent le comte des Cars, fut séparé de la compaignie de son père, etc..

Un *autre témoin* dit que Pierre du Doignon, prêtre, etait aumonier du comte et son argentier; que le dit comte, après son mariage avec la mareschalle, acheta Mareuil (1), Exideulh, etc.; que le dit aumônier, le soir à la chandelle, à Estilhac, s'habilla pour dire messe dans une chambre, et expousa le dict comte avec la mareschalle, et firent fermer la porte de la dite chambre, et vit par un trou de la porte le dit Dompnhon les expousant, et l'ouyt disant à Basque : Ce gros sot ne sait pas répondre la messe!

Aucun contrat de mariage ne fut fait. Puis le comte ne fit long séjour, et s'en alla à Paris où il demura 5 ou 6 mois, puis revint au (aux) Cars, où il maria aussitôt M^{me} des Cars avec M. d'Autefort. Et le comte revint à Estillac, d'où il amena la mareschalle aux Cars.

Ailleurs, on dit en l'enquête « que le 2^e jour du décès du comte des Cars, des sacs d'or et d'argent furent jetés des crénaux du château dans les fossés, » etc.,

D'après un mémoire, — on expose de plus, que le comte des Cars, feu François, capitaine d'une compaignie de 100 hommes d'armes, lieutenant général en Périgord, Limousin et Marche durant 3 ou 4 ans, — eut de son 1^{er} lit, qui dura 34 ans, avec Claude Beaufremont : 1^o Jacques comte des Cars; 2^o Claude; 3^o Charles, baron d'Aixe; et

(1) Châtellenie titrée 1^{re} baronnie du Périgord; aujourd'hui chef-lieu de canton (Dordogne).

de ses 2^{es} noces, avec demoiselle Ysabeau de Beauville du Laurens, mariés après contrat du 13 novembre 1579, (union qui dura peu) : 1^o Annet des Cars, baron d'Exideuil; 2^o Suzanne.

Cette Ysabeau, morte après le 2 septembre 1607, eut une fille, Françoise de Montluc, femme en 1612 de Daniel de Talleran de Grignols, sieur de Chalaix.

Le mémoire ajoute mention : 20 septembre 1595, du testament de François, comte des Cars; et 21 août 1600, d'Annet des Cars.

Par celui de 1595, François lègue à Claude, sa fille du 1^{er} mariage, et à Suzanne des Cars, sa fille du 2^o, la même somme qu'il a baillée à la dame d'Autefort, sa fille aînée.

Il lègue à Charles, son 2^e fils, la terre de La Motte et 50,000 livres. Il institue ses deux héritiers universels : Jacques, son fils aîné, issu de Claude Baufremont sa première femme, et Annet, son jeune fils, issu de la dite de Beauville, laissant à Jacques la comté des Cars, Aixe, Ségur, Juillac, La Roche-l'Abeille, Freyssinet, et tout le Haut et Bas-Limousin; et à Annet : Génis, Savignac, Exideuil, Mareuil, Rouffiac et les biens du Périgord.

(Fonds d'Hautefort, au chartrier du château de la Rousière (Deux-Sèvres), de M^{me} la marquise de Cumont, née Damas d'Hautefort.)

II

LETTRES ROYAUX

12 novembre 1570. — (*Archives de Limoges, A. 4669.*)

Charles, par la grace de Dieu roy de France, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut.

Le sieur Descars, chevalier de notre ordre, conseiller en notre conseil privé, et notre lieutenant général en Périgord et Limousin, nous a remontré et fait entendre que durant les dernières guerres et troubles il s'est employé et a mis a effect par nostre exprès commandement

et ordonnance de nostre tres cher et tres saint frere le duc d'Anjou, nostre lieutenant général, qu aultrement a executé et exploicté de luy mesmes tout ce qu'il a jugé estre convenable et à propos pour nostre service, et ainsi que les occasions se sont présentées tant es pays du Hault et Bas-Limosin, Périgort que Poictou, Angoulmoys, Haute et Basse-Marche, Quercy et Auvergne, pour la conservation et deffence des dits pays; que il a pour nostre service pris des villes et châteaux qui estoient détenuz contre nous, faict demanteller des places, pour bonnes et grandes considérations fortifier aulcunes dicelles, exécuter à mort aulcuns de ceulx qui estoient es dites places, a levé des gens de guerre à cheval et à pied, ensemble les deniers pour leur solde et payement, estappes, munitions et vivres, aussi pour la garde et conservation des pays dessus dicts, et des villes, châteaux, portz, pontz et passages, et aultres gens de guerre à cheval et à pied envoyez au dit pays par nostre frere le duc d'Anjou : a en outre, le dit sieur Descars, dressé les estatx des arquebuziers estans aupres de luy, suivant lesquelz estatx il les a faict payer des dits deniers levez en icelluy pays et aultres forces et gens de gerre du dit pays, et généralement s'est comme dict est employé pour nostre dit service le mieulx et le plus dignement qu'il a peu : de quoy nous avons singulier contentement et satisfaction, et encores que le dit s^r Descars, pour s'estre tres bien conduict et gouverné en tout ce que dessus, et selon nostre intention ne se puisse doubter d'en estre aulcunement troublé et inquietté, ny ceulx desquelz il s'est aydé et servy pour effectuer les choses susdites, neanmoins tant pour sa descharge et seureté que pour plus ample déclaration et tesmoignage de la satisfaction que nous avons de luy et de ses dits services, il nous a tres humblement supplié et requis luy octroyer sur ce noz lettres necessaires, à la charge toutesfoys que ceulx qui ont eu maniement des deniers en rendront compte en la chambre des comptes.

Pour ces causes et aultres bonnes et grandes considérations à ce nous mouvans, et après qu'il nous est bien et deuement apparu de ce que dessus et que comme dict est le dict s^r Descars a le tout faict pour nostre service, avons les choses susdites agréées, confirmées et approuvées, agréons, confirmons et approuvons par ces présentes et en deschargeons le dit s^r Descars, et tous aultres qui s'en sont meslez par son ordonnance, a la dite charge d'en rendre compte, ne voullans qu'ilz en soyent aucunement recherchez, imposant silence perpétuel pour ce regard à nostre procureur général present et advenir, et à tous aultres par ces dites presentes, par lesquelles donnons en mandement à nos tres chers et feaulx cousins les mareschaulx de France et marquis de Villars, nostre lieutenant général au gouvernement de Guyenne, en l'absence de nostre tres cher et tres amé frère le prince de Navarre, gouverneur, nostre lieutenant général au dit pays, à noz amez feaulx les commissaires par nous ordonnez pour l'observation et entretenement de nostre édict de pacification, gens tenans noz courtz de parlement, chambre des comptes, baillifz, seneschaus et aultres, noz juges et officiers, et à chacun d'eulx respectivement et ainsi que à luy appartiendra, que des présentes noz lettres, et de tout le contenu en icelles ilz facent, souffrent et laissent le dit s^r des Cars et tous aultres a qui ce pourra toucher, joyr et user plainement et paisiblement sans leur faire mettre ou donner ny permectre qu'il leur soit faict, mis ou donné aucun trouble ou empeschement, au contraire, car tel est nostre plaisir. En tesmoing de quoy nous avons faict apposer nostre scel à ces dites presentes.

Donné à Soissons, le xii^e jour de novembre, l'an de grace mil cinq cens soixante et dix, et de nostre regne le dixième.

SIGNÉ : CHARLES.

Et au dos : Par le roy, *la royne sa mère, régente* ?? —
Pièce en velin signée ARFEUILHE.

III

COMMISSION D'AMBASSADEUR

(Archives de la Haute-Vienne, série A provisoire, N° 4669;
fonds des Cars.)

Le roy ayant entendu du roy de Navarre la volonté en quoy estoit le roy catholicque des Espaignes, de traicter avecques luy pour la recompense de son royaume de Navarre; en quoy il estoit besoing d'employer quelques personnaiges de qualité et de suffisance pour pouvoir démesler ung tel faict : Sa Majesté, désirant en toutes choses luy fere congnoistre combien il l'ayme et estime, et quil veult embrasser ce qui luy touche comme ses affaires propres, a commandé et ordonné au *sieur de Descars* (*sic*), chevalier de son ordre, conseiller en son privé conseil et lieutenant au gouvernement de Guyenne, et *sieur de Selve*, conseiller aussi en son privé conseil, de aller en Espagne pour le dit faict, et estans là y demeurer, traicter et négotier tout ce qui sera nécessaire pour le service du dit sieur roy de Navarre, et le faict de la dite récompense et ny user de moindre soing, fidélité et dilligence que si c'estoit pour ses propres affaires, et affin qu'ils n'en facent difficulté, et qu'estans de son conseil comme ilz sont, ce commandement leur serve de descharge, sa dite Majesté a voullu signer ce présent brevet de sa main et commandé le contresigner à moy, son secretere d'estat et de ses finances, ce jourd'huy, dernier jour d'aoust 1562.

Signé : CHARLES.

Contresigné : EBLET ?

Pièce en velin, original, 0^m35 environ sur 0^m20.

(A suivre.)

ARCHIVES HISTORIQUES
DE
LA CORRÈZE

(ANCIEN BAS-LIMOUSIN)

Recueil de documents inédits depuis les origines
jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Suite. — Voir *Archives historiques de la Corrèze*, t. XIV, p. 271.

ARCHIPRÊTRE DE LAPORCHERIE

LAPORCHERIE, demeuré du diocèse de Limoges. La cure avait 980 habitants et payait 179 livres. — Il y avait une chapelle fondée par Jean de Salagnac en 1525, et augmentée par autre Jean de Salagnac, protonotaire apostolique, prieur commendataire de Ciret et de Talamont, curé de Treignac et de Neuviç (Haut-Limousin), seigneur de Vicq, le 29 janvier 1584. Fait à Vicq.

1. BENAYES, vers 1130. — Il y avait une vicairie dite de saint Martin en 1230. Prieuré en 1569, sous le patronage de saint Martin et de saint Jean, 24 juin. La cure avait 880 habitants, était à la collation de l'évêque. Guy et Anne, sa femme, vendirent cette église à Uzerche en 1025.

2. MEILLARDS, cure de 1285 habitants, payait 25 livres

avait pour patron saint Yrieix, aujourd'hui saint Louis, à la collation de l'évêque. Sur cette paroisse était Sainte-Radegonde ou Goutte-Redon, vicairie ou chapelle sous le vocable de saint Eutrope et de sainte Radegonde; le chambrier d'Uzerche y nommait.

3. RILLAC, cure de 361 habitants, payait 63 livres, patron saint Antoine, à la nomination de l'évêque.

4. MURAT, avait 280 habitants, payait 37 livres, cure sous le patronage de saint Pierre-ès-liens et de la collation de l'évêque.

5. ORLUC, dépendait de Saint-Léonard, chapelle en 1191. Le curé de Murat desservait, percevait les rentes, hors le bois. Saint Pierre-ès-liens en était aussi le patron. Prieuré-cure en 1318, à la collation du prieur de la Vinadière.

6. SAINT-HILAIRE-LES-COURBES, vers 1000, cure de 950 habitants, payait 102 livres, sous le vocable de saint Hilaire de Poitiers, l'évêque y nommait. En 1007, Eustorge, évêque de Limoges, donna cette église à Uzerche.

7. SAINT-MARTIN-DES-ÉGLISES-DE-TREIGNAC, dépendait de Solignac en 924, cure de 2250 habitants, payait 212 livres, sous le patronage de saint Martin et à la collation de l'abbé d'Uzerche. Un prêtre et Archambaud de Comborn donnèrent cette église à Uzerche, mais avec certaines réserves, puisqu'en 1107 l'évêque Eustorge fait une nouvelle donation de cette église à Uzerche. Cependant en 1125, l'église de Treignac et la chapelle du château sont dites dépendantes de Tulle. En outre, vers 1116, l'abbé de Solignac donna l'église de Treignac au prieuré de Ventadour. La confusion vient de ce que ces divers personnages donnaient certaines parties des Églises de Treignac à ces bénéfices, mais la cure de Treignac appartenait au monastère d'Uzerche. (Le nom Treignac est connu dès le VIII^e siècle.) La cure étant au lieu des Églises, à un tiers de lieue de la ville, n'est pas dite en ville murée, mais en ville, était parfaitement close, puisqu'il reste encore le cintre de l'une des portes, et l'on y voit des

vestiges de murailles. Le curé devait être gradué, ce qui était de toute rigueur pour les cures en ville murée. — Il y avait deux vicairies fondées avant 1421, par Jean d'Aslagnac, mieux d'Alogne, et Guy Amant, appelées de Guiémont de Pourchasseras et les Lognas, à l'autel de saint Michel. Un Comte, sieur de Monceaux, y nomma en 1566, ses descendants jusqu'en 1707; un Pierre, sieur de Viam, en 1710; Joseph, sieur de Monceaux, en 1724; Bernard avec Joseph, en 1732 et 1736, alternativement avec Antoine Green de Saint-Marsault, en 1740. Noble Frère Jean de Lafaye de Laporte, prieur de Magoutière, fonda une autre vicairie le 14 juillet 1512, dite de Saint-Jean, à l'autel de sainte Catherine; noble Jacques de Lafaye de Laporte, sieur du Leyrix (Affieux), y nomma en 1642; une de Farges, veuve et héritière d'un Poucharal, en 1660; un Poucharal, sieur de Laporte, en 1692; un autre Poucharal, écuyer, ancien gendarme de la garde, en 1710; autre Poucharal de Laporte, en 1747. — Autre vicairie dite de Saint-Jean, au cimetière, ruinée. — Autre fondée par Guy Amant, dans l'église de la basse-cour du château de Treignac, à l'autel du Crucifix (c'est probablement celle dont il est parlé plus haut). — Autre de Martial Comte, augmentée par Pierre son fils, bourgeois et marchand, avec Catherine Grégoire sa femme, le 18 septembre 1510, signé de Fonte, notaire royal. Léonard Comte, écuyer, sieur de Beyssac, paroisse de Saint-Augustin, avec autre Léonard sieur de Monceaux, y nomma en 1710, comme seigneurs de Viam; les descendants continuèrent à nommer jusqu'à la Révolution. — Autres dites de saint Léobon, chapelle dans l'une des églises du cimetière.

Notre-Dame de la Basse cour de Treignac, succursale en ville murée, sous le vocable de l'Assomption. Elle existait dès 1115. Il y avait dans cette église une communauté de prêtres qui payait 24 livres et était composée de 41 membres en 1504. — Trois vicairies qui payaient 31 livres, fondées en 1686 dans la chapelle de saint Jean en l'honneur de la sainte Trinité, de la Sainte-Vierge et

de sainte Croix et saint Martial, par Jean Poulroy, *de pilo rubro*, notaire royal, et Marie le Comte sa femme; elles eurent pour collateurs un Poulroy, sieur des Plas ou Pias, juge de Treignac; un Lafageardie son héritier; un de Fénis, sieur de Rochefort, héritier de Lafageardie; Louise de Fénis, dame de Rochefort, veuve Darche, receveur des tailles à Tulle, celle-ci nomma en 1666; un de Monceaux en 1686; Gabrielle de Maruc, veuve et héritière de Jean Darche, trésorier de la généralité de Limoges et héritier de Louise de Fénis, en 1693; Darche, sieur de Lauzelou, trésorier au même bureau, comme fils d'une Maruc en 1735 et 1743. — Autre vicairie de Pierre Rodier, évêque de Carcassonne, pour un prêtre ou personne idoine de la ville et paroisse de Treignac qui se fera promouvoir dans l'année, de l'avis du curé sur l'idonéité du sujet nommé, fondée le 7 novembre 1324, appelée les Rodiers, en l'honneur de saint Barthélemy, au grand-autel de l'église succursale. *L'Histoire générale et chronologique des chanceliers de France* dit que ce prélat fonda et fit bâtir à Treignac une église collégiale, mais je ne pense pas qu'il s'agisse de cette collégiale. Les quatre consuls de Treignac devaient nommer à cette vicairie dans le mois de la vacance; à leur refus, le délai expiré le pénitencier de la cathédrale nommait. — Autre de Martin du Chemin ou de Chamy, marchand de Treignac, fondée le 25 juin 1517, reçu Guillaume Poncharal, notaire royal, Catherine Baron sa veuve et veuve aussi en secondes noces de Léonard Savodin, par acte du 22 septembre 1555, reçu Monitz notaire royal, fonda au grand-autel une autre vicairie dite de Palissies et de la Charlerie, à laquelle nommèrent, en 1559, un Geneste de Treignac et un Piédoison d'Uzerche; Geneste seul, juge de Treignac en 1574 et 1579; l'évêque ensuite. — Autre d'un Dalvi. — Autre de Roger Monteil, prêtre et curé de Treignac en 1496 au grand-autel. — Autre de Pierre Chalin, prêtre, dite de Chalin, à l'autel de sainte Croix; un Fayolle et sa fille y nommèrent en 1657; un Liliaud,

sieur de la Courdellerie, avec Fayolle, bourgeois, la même année; Liliaud seul en 1662; un sieur de Cognac avec Janisson, sieur de Pradeau, en 1692, 1694 et 1704; Liliaud avec Ruben, sieur de la Blancherie, son gendre, ayant-droit des Chalus, en 1709; Ruben de Lombre, comme tuteur de ses enfants fils d'une Liliaud, en 1781. — Autre de las Palissards. — Autre de François Lefèvre et sa femme Marguerite de Tillac. Elle existait en 1673.

Notre-Dame de la Paix, bâtie par Jean Dumas, avocat, où il fonda une vicairie ou chapelle; un Farges Dumas, sieur de Lanoaille et de Pousadour, y nomma en 1699 et 1738. Pierre Lafont de Trarieu, docteur en médecine, comme mari d'une Lafarge Dumas, en 1768. — Hôpital du Pont, chapelle sous le patronage de la Sainte-Vierge, 8 septembre. — Saint-Jean-Baptiste, chapelle que les Pénitens blancs firent construire en 1641. Avant cette époque les dits Pénitens blancs faisaient leurs exercices dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, au bourg des Églises, éloigné d'un bon quart de lieue de la ville et église paroissiale, ce qui leur était fort incommode; c'est pourquoi ils obtinrent, le 1^{er} janvier 1641, de bâtir une chapelle dans la ville et d'y faire les exercices sans préjudicier aux droits du curé. — Collège des Pères de la Doctrine chrétienne fondé en 1662, payait 24 livres. Il devait y avoir un recteur, un préfet et trois régens.

8. PRADINES, prieuré sous le patronage de la Sainte-Vierge, 8 septembre, à la nomination de l'abbé de la Chaize-Dieu. Annexé à Védrennes en 1484. La cure avait 240 habitants. Au prieur de Védrennes.

9. AUBESSAIGNE. Constantin, abbé d'Uzerche, acquit cette église vers 1061. Adhémar, vicomte, et Ansberge sa femme, donnèrent en 1118, au monastère d'Uzerche, les droits qu'ils avaient sur cette église. La cure avait 285 habitants, payait 12 livres, sous le patronage de la Sainte-Vierge et à la collation du chambrier d'Uzerche.

10. MANZANES, prieuré, payait 26 livres, sous le patronage de l'Assomption; aujourd'hui enclave de Treignac.

Melchior de David, prévôt d'Eymoutiers, porté d'affection pour les Jésuites de Limoges, consentit que ce prieuré qu'il possédait fût uni à leur collège; depuis, pour plusieurs justes raisons, le dit Melchior de David procura encore l'union du prieuré de Bort-Cap-Monjas. Les Jésuites nommèrent à Manzanes le 1^{er} octobre 1619, le doyen de Carennac en 1724 et 1746, avec l'évêque de Limoges. Dans le temps l'abbé de Cluny y avait nommé. Un Chaverivière, de Treignac, possédait en 1783. Bernard, vicomte de Comborn, et Archambault, son fils, avaient donné ce lieu aux moines de Cluny, il était dit alors être sur les paroisses des Églises de Treignac, de Saint-Hilaire-les-Courbes et de Chamberet; ils le donnèrent au prieur de Ventadour, membre de Cluny. L'abbé d'Uzerche prétendait qu'Odon, comte de la Marche, l'avait aussi donné à son monastère, et que cette donation avait été confirmée par la comtesse de la Marche Almodie, et son fils autre Odon. En 1116, dans une assemblée qui eut lieu à Tulle, il fut décidé que Manzanes resterait à Ventadour. — La cure avait 150 habitants à la nomination du prieur, quoique l'évêque y eût nommé quelquefois.

11. CHAMBERET, cure de 2,450 habitants, payait 260 livres, sous le vocable de saint Symphorien d'Autun et de saint Dulcème d'Agen, à la collation de l'évêque. Ermengarde, prenant l'habit de religieuse, donna à Uzerche la quatrième partie de cette église. Eustorge, évêque de Limoges, donna cette église à Uzerche en 1107. Peu après, en 1112, il fut décidé par des commissaires délégués du Saint-Siège, contre l'abbé de Solignac, qu'elle appartenait à Uzerche. Cependant Bernard d'Auberoche, qui se démit d'Uzerche en 1148, est dit avoir donné ou fait rentrer cette église à son monastère. — Il y avait une communauté de prêtres composée de 25 prêtres et un sous-diacre, dont les statuts furent confirmés en 1519. — Une chapelle au cimetière consacrée à saint Michel. — Une vicairie fondée par les prédécesseurs de Durand de

Boisse, damoiseau, et par lui augmentée par son testament le 9 janvier 1371. — Odon, comte de la Marche, archevêque de Tours, et son frère Archambauld, aussi comte de la Marche, donnèrent leur alleu de la terre de Monterensi, paroisse de Chamberet, le 25 mars. Humbert, évêque de Limoges, confirma ce don vers 1094. — Saint Dulcême, évêque d'Agen, célébra le 16 octobre, chapelle rurale qui existe encore. Les reliques de ce saint étaient à Chamberet en 1114. — Vicairie du château d'Enval, en l'honneur de la Sainte-Vierge. Catherine de Latour, comme dame d'Enval, y nomma en 1641. François de Pierrebuffière, chevalier, marquis de Chamberet, seigneur de Fussac, en 1661; Catherine de Comborn, sa veuve, en 1668 et 1681; Joseph de Chauvert, écuyer, sieur de Lage, Pellichavaux et Nantiat, avec ladite Catherine de Comborn, en 1699; Catherine, sa veuve, seule en 1706. — Monceix (peut-être le Monterensi d'en haut), prieuré qui comme obédience fut donné à Uzerche en 1095 et payait 51 livres. sous le patronage de saint Nicolas de Myre, 9 mai. L'abbé d'Uzerche y nommait. Le prieuré, évalué à la somme de 250 à 300 livres, sur quoi il fallait déduire une redevance au chapitre d'Uzerche, une messe le jour de Saint-Nicolas, et tous les quinze jours une redevance de deux setiers de seigle, mesure de Treignac, au curé de Chamberet pour les novales, fut uni à Uzerche par décret du 27 août 1761. Hermengarde, femme de Bernard vicomte de Limoges, et héritière de Hugues de Corso et de Aixe de Barmont, ses père et mère, donna à Uzerche la quatrième partie de ce fief presbytéral. (Baluze, *Maison d'Auvergne*.)

12. SOUDAINE. Eustorge, évêque de Limoges, donna cette église à Uzerche en 1007. Cure de 650 habitants, payait 30 livres, patron saint Martin, jadis saint Nicolas et saint Barthélemy; l'évêque y nommait et quelquefois l'abbé d'Uzerche.

13. MAGOUTIÈRE, sur cette paroisse, prieuré qui payait 379 livres et était sous le vocable de saint Pardoux et

de sainte Foi. Le titulaire du prieuré, regardant comme chose utile au public et à l'église les services que les Pères Jésuites de Limoges rendaient dans leur maison, consentit à son union à leur collège le 16 décembre 1705. Le 3 octobre précédent, l'abbé d'Uzerche avait donné son consentement. Le prieuré fut uni à Uzerche le 27 novembre 1761, il valait 2,000 livres, sur quoi il fallait déduire la portion congrue du curé de Soudaine, quatre charges de vin pour l'abbé d'Uzerche, et une redevance au chapitre d'Uzerche d'environ 30 livres.

14. VEIX, prieuré sous le patronage de saint Salvi, d'Albi, jadis de saint Pardoux; l'abbé d'Uzerche y nommait. La cure avait 600 habitants et payait 30 livres, à la collation de l'abbé d'Uzerche.

15. MONTGIBAUD, prieuré-cure de 400 habitants, payait 55 livres, avait saint Martial pour patron, et le prieur d'Aureil, l'évêque ou le recteur du collège des Jésuites de Limoges pour collateurs. Le 17 janvier 1437, Frère Pierre d'Albears, chanoine d'Aureil, était prieur de Montgibaud.

16. LAMONGERIE, prieuré de filles qui payait 55 livres, sous le vocable de saint Antoine et à la collation de l'abbesse de la Règle. Le curé en jouissait pour sa portion congrue. La cure avait 250 habitants, payait 31 livres. Le patron était saint Martial, l'abbesse de la Règle y nommait. — Prouriéras, sur cette paroisse en 1295, celle ruinée, sous le patronage de la Sainte-Vierge et de saint Loup de Limoges. L'abbé de Grandmont y nommait. Uni au monastère de Châtenet par bulle de 1658. Les religieux en prirent possession le 19 septembre 1661.

17. LAFAYE, dans la forêt de Celom, cure. Geoffroy et Adeus ou Adnis sa femme, et Guy, vicomte, donnèrent cette église à Uzerche en 1036. Sous le patronage de la Sainte-Vierge, 8 septembre. L'abbé d'Uzerche y nommait. Cette église était peu distante de celle de Lamongerie et il y avait peu de paroissiens dans l'une et dans l'autre, et des revenus si modiques qu'ils ne suffisaient pas pour

nourrir un curé qui depuis plusieurs années les desservait toutes deux. Par décret du 7 juillet 1660, elle fut unie à perpétuité à celle de Lamongerie, mais on devait aller dire ou faire dire à Lafaye la messe les 1^{er} et 3^{me} dimanches de chaque mois et enterrer les morts dans les cimetières respectifs de chaque église. L'abbesse de la Règle nommait à ces deux églises réunies.

18. BONNEFONT, cure de 650 habitants, payait 63 livres, saint Médard en était le patron et le prieur de Védrennes le collateur. Un Dumas possédait en 1783.

19. CHASTAGNOL, sur cette paroisse, prieuré sous le vocable de saint Léger et la collation de l'abbé de Meymac. Maladrerie auprès de ce prieuré en 1406.

20. FLORENTIN, prieuré dit annexé à la cure de Bonnefont en 1569. Saint Barthélemy en était le patron. Au monastère de Saint-Léonard en 1191 et à celui de Saint-Angel ensuite.

21. TOY, en 1312, prieuré qui payait 292 livres et était sous le patronage de saint Jacques-le-Majeur. Raynal, vicomte d'Aubusson, et son fils Ranulphe, donnèrent cette église à Tulle en 1085. L'église d'Altovie fut dédiée entre les années 1076 et 1085. En 1080, Pierre de Tournemine l'avait bâtie. [Collateur] l'évêque de Tulle. Ce prieuré valant 650 livres quitte de toutes charges, fut uni à la mense capitulaire de Tulle par décret du 6 mars 1731. — La cure avait 180 habitants, payait 30 livres, était servie par des vicaires amovibles nommés par le prieur.

22. VIAM, cure de 900 habitants, patron saint Martin, annexé à Toy en 1598; le prieur de Toy y nommait ordinairement. Le prieur de Bort prétendait que cette église lui appartenait, mais il fut reconnu dans le synode de la Pentecôte 1106 qu'elle dépendait du monastère de Tulle, le comte de la Marche en ayant donné les titres vers 1000. — Prieuré à la nomination de l'abbé, puis de l'évêque de Tulle. Annexé à Toy.

23. GRANDSAIGNE. Raymond, vicomte d'Aubusson, donna cette église à Tulle en 936; prieuré de filles en 1484,

d'hommes plus tard, sous le patronage de la Sainte-Vierge. L'abbé ou l'évêque de Tulle y nommait. Un Charvrière possédait en 1783. La cure avait 360 habitants, payait 30 livres, annexée à celle de la Chapelle-Geneste en 1570. Saint Eutrope en était le patron; le prieur du lieu y nommait.

24. CLÉDAT, sur cette paroisse, payait 24 livres, avait pour annexe la Bouta, près de Treignac, en 1574. Prieuré ou maison-Dieu, patron sainte Madeleine. Ruiné en 1621. Les chanoines réguliers de Saint-Géraud de Limoges y nommaient en 1662.

25. LA CELLE, prieuré régulier en 1498, sous le patronage de saint Jean, 29 août, jadis de saint Pierre et de saint Junien ou Julien. L'abbé de Solignac y nommait. Un Labacherie possédait en 1783. — La cure avait 360 habitants. Le prieur de la Celle y nommait ordinairement. Frère Jean de Foucaud étant prieur de la Celle, le 6 août 1498, résigna le même jour, pour cause de permutation, en faveur du suivant pour l'office claustral d'aquilaine du monastère de Beaulieu. Frère Jean de Laporte, aquilaine de Beaulieu, fut fait prieur de la Celle le 7 août 1498, en raison de la dite permutation.

26. LESTARD, commanderie en 1409, ordre de saint Antoine de Viennois, en 1372, sous le patronage de saint Antoine. Le commandeur de Boutières, diocèse de Saintes, y nomma en 1619. — La cure avait 290 habitants, sous le patronage de saint Martial. Elle était régie par des vicaires amovibles. — Il y avait une vicairie à l'autel de sainte Catherine. Louis, vicomte de Pompadour et de Treignac, baron de Bré et Laurière, seigneur de Saint-Cyr-la-Roche, capitaine de 250 hommes d'armes, y nomma en 1588.

27. LABUSSIÈRE, sur cette paroisse. Notre-Dame, prieuré sous le patronage de la Sainte-Vierge, 8 septembre; l'évêque y nommait. Pourcharessas ou Pont-Chieusses, annexe ou vicairie de ce prieuré en 1677.

28. LA VINADIÈRE, fondée par les seigneurs de Comborn.

Commanderie en 1285, ou prieuré conventuel chef d'ordre en 1575. Ordre du Saint-Sépulcre, sous le patronage de saint Jean-Baptiste. Élective jusqu'en 1582, le roy y nomma à partir de cette date. Mais en 1625, le roi se départit de ses droits de nomination sur tous bénéfices de l'ordre de Saint-Jean, et les chevaliers de l'ordre rentrèrent dans leurs droits. — La cure de la Vinadière avait 145 habitans et était desservie par le curé de Soudaine, sous le patronage de l'Assomption; à la nomination du commandeur de la Vinadière. — Il y avait une vicairie fondée par le vicomte de Comborn, baron de Treignac, à l'autel de saint Blaise. François de Châteauneuf, vicomte de Comborn et seigneur de Treignac, y nomma en 1558. — Autre fondée par Étienne et Pierre Blancher dans l'église du monastère, spiritualisée en 1492; elle payait 30 livres.

29. L'ÉGLISE-AUX-BOIS, cure, sous le patronage de saint Christophe, à la collation de l'évêque.

G. CLÉMENT-SIMON.

(A suivre.)

ARCHIVES HISTORIQUES

DE LA CORRÈZE

ACTE DE LA DÉPUTATION DES GENTILSHOMMES LORS DE L'ASSEMBLÉE DU BAN DU 5 SEPTEMBRE 1674, ET DE LA MISSION REMPLIE EN CETTE CIRCONSTANCE PAR LE S^r DE ROFY DU GRIFFOLET ET LE S^r DE LAVAUX DE LA RENAUDIE, AUPRÈS DU LIEUTENANT-GÉNÉRAL MARQUIS DE POMPADOUR (1).

Aujourd'hui cinquième septembre mil six cents soixante quatorze heure de cinq tendant à six après midy à Brive nous Jean de Veilhac conseiller du roy et son procureur ez sièges royaux de la dicte ville estant partis de la dicte présent ville dimanche dernier qu'on contait le second du présent mois à l'heure de huit à neuf du matin suivant l'acte délibératoire qui avoit esté fait entre Monsieur M^e Jean Destivye, aussi conseiller du roy et son lieutenant général esdict sieges, pour nous transporter dans la ville de Limoges distante de seize lieues de la présent ville pour nous rendre divers et à la personne de Monsieur le marquis de Pompadour lieutenant pour le roy dans la province du hault et bas Limosin et en ses armées pour luy rendre compte des diligences quy avoient esté faictes concernant l'ordre de sa majesté pour convocation du ban et arrière-ban de la province du bas-Limosin, le dict sieur lieutenant général n'ayant peu faire le voiage à cause de son indisposition nous estant arrivés en la dicte ville de Limoges le lundy qu'on contoit troisième du d. mois heure de quatre du soir nous aurions appris que Monsieur de Pompadour estoit party de la dicte ville pour s'en aller en celle de Treignac nous serions partis

(1) Communiqué par M. Jean de Saint-Germain.

de la dicte ville de Limoges pour le joindre ou en chemin ou en la dicte ville et faisant notre marche le mardy matin heure de huict à neuf nous aurions sceu estant dans le bourg de Chasteau neuf que le dict sieur marquis de Pompadour avoit couché dans le dict chasteau et nous y estant transportés, et ayant trouvé le dict sieur marquis de Pompadour après luy avoir randu nos civilité nous lui aurions rendu compte de nos diligences et de celles du dict sieur lieutenant général concernant l'exécution des ordres du Roy pour l'effect du ban et arrière-ban pour la d. province du Bas-Limosin et mesmes faict edit que la noblesse qui setoit assamblé samedy dernier premier du courant avoint député devers luy deux gentilhommes, scavoir le sieur Roffy du Griffolet et le sieur de la Rainaudie de la Combe, sieur de Lavaux, pour luy démonstrer de la part de la dicte noblesse quy sestoient assemblés, quilz n'avoient pas de plus forte inclination que de servir le Roy et d'obéir à ses ordres mais quilz prioient le dict sieur de Pompadour de vouldoir avoir esgard au brief déllay qu'il y avoit pour l'assemblée, et mesme sur quelque difficulté qu'il y avoit de la moitié de la convocation sur quoy le dict sieur marquis de Pompadour nous auroit dict en leur presance que le roy entendoit que tous gentilhommes quy seroient capables de partir se trouveroient prest ceux du ressort de la ville de Brive le douziesme du présent mois pour se randre à Uzerche et de là à la ville de Limoges ou il se trouveroit pour les faire passer en reveue, et donner advis de leur marche à sa majesté, et que ceux des dictz gentilhommes subietz au dict ban qui auroient des excuses à cause de leurs incommodités seroient obligés de donner des hommes bien propres et bien équipés pour le service du Roy ce que nous déclarons au sieur lieutenant général luy requerant en outre de vouldoir procéder incessamment à l'exécution des ordres du Roy, et attendu que la d. noblesse a arresté de se presanter après demain pour faire la première reveue, et que le second ordre de mondict sieur de Pompadour

a esté exécuté en nostre absance pour leur faire scavoir la volonté de sa majesté suivant et conformément à icelle il sera procédé à l'estat du d. ban et arrière-ban; signé Verlhac procureur du Roy.

Nous lieutenant général susdict concédons acte au dict procureur du Roy de son dire et requisition et ordonnons qu'il sera incessamment procédé à l'exécution des ordres de sa majesté par tous les subiectz au d. ban et arrière-ban et conformément à son intantion déclarée au dict sieur procureur du Roy par le dict seigneur marquis de Pompadour lieutenant général de sa dicte majesté en ses armées et en la province du hault et bas Limosin, en présance des sieurs de Roffis du Griffoles et de Lavaux de la Renaudie de la Combe, ainsin qu'il nous a esté rapporté par le dict sieur procureur du Roy et affin que cella soit notoire à tous les dictz subjets au d. ban et arrière ban avons permis au d. procureur du Roy de la faire incessamment lire, publier et afficher en tous les lieux que besoing sera, et pour faire tous exploitcz, significacions, publications et affiches nécessaires donnons en mendement au premier huissier ou sergent royal sur ce requis. Faict à Brive par devant nous, lieutenant général susdict le dict jour cinquiesme septambre mil six cens soixante quatorze heures de cinq tendant à six après midy, signé Stivye lieutenant général.

DAUSZLMANS commis aux greffes.

Voici quelques renseignements sur l'un des deux gentilshommes mentionnés dans l'acte ci-dessus :

Messire Jean, dit Jeannet, du Griffolet, chevalier, seigneur de Roffy, le Serieyx et autres places était le fils aîné de messire Jean du Griffolet, chevalier, seigneur de Saint-Germain, Larue, le Griffolet, etc., et de Jacqueline de Plas, mariés en 1615.

Il avait épousé, le 4 février 1646, Marie de Gaultier de Vaumor. Il avait servi, en 1639, en qualité d'enseigne au régiment d'infanterie du baron de Noailles, dans les troupes du comte de Coligny, maréchal de France, — en 1640, en qualité de capitaine au même régiment, — de 1643 à 1648, comme capitaine de cavalerie dans l'armée de Flandre, et sous les ordres du comte de Rantzau, maréchal de France, — en 1649, dans les chevaux-légers du régiment de Renneville et sous les ordres du duc d'Angoulême, colonel général de la cavalerie, — en 1650 et années suivantes, comme capitaine au régiment de cavalerie du comte de Noailles, puis comme capitaine au régiment des vaisseaux, — enfin, en qualité de volontaire, dans la campagne de 1657, sous les ordres du duc de Candale, colonel général de France.

Il testa le 27 janvier 1690.

NOTE SUR LA FAMILLE STIVIE

Dans le chœur de la petite chapelle de Nazareth (1), une dalle tumulaire (de 1^m 80 sur 0^m 68) porte l'inscription suivante relative à la famille Stivie, et surmontée de ses armes : *de... à deux chevrons de... accompagnés en pointe d'un lion de... L'écu timbré d'un casque taré de profil.*

HIC IACENT CORPORA
CLARISSIMI D . D. IOANNIS
STIVIE IN SVPREMO AC
QVITANLÆ SENATV PATRO
NI CELEBERRIMI DEFVNCTI
DIE 6 . SEPTEMBRIS 1637 . ET CLA
RISSIMÆ D . D . IOANNÆ DE GE
OFFRE EIVS VXORIS DEFVNCTÆ
DIE 2 IANVARII 1645 . PARENTVM
ILLVSTRISSIMI VIRI D . D . IOAN
NIS STIVYE REGI AB VTRIS
QVE CONSILIIS NECNON IN
SENATV BRIVENSIS PRÆTORIS.

TRADUCTION : *Ici reposent les corps de très illustre S^r S^r Jean Stivie, très célèbre avocat en la souveraine cour de Guyenne (autrement*

(1) Nazareth, aujourd'hui communes de Turenne et de Jugeals, est situé au sud et à environ 10 kilomètres de Brive. — Les deux sections du village, bien qu'appartenant à deux paroisses différentes, ont des droits égaux sur la chapelle (Ordonnance diocésaine du 21 avril 1851 confirmant d'anciens droits).

dit au parlement de Bordeaux), *décédé le 6 septembre 1637, et de très distinguée dame Jeanne de Geoffre, son épouse, décédée le 2 janvier 1645, père et mère de très illustre homme S^r S^r Jean Stivie, conseiller du roi en ses conseils et lieutenant général en la sénéchaussée de Brive.*

Cette inscription nous fait connaître trois membres de la famille Stivie dont le nom, orthographié différemment : Estève, Estivès, Lestevia, Lestivie, Estivie, Stivye, etc., vient du mot latin *Stephanus*, en langue romane Estèphe, Estève, Stève, Tève, en français Étienne.

Les Stivie semblent être originaires de Brive : En 1427 un Estève, et en 1474 un Estivès, étaient consuls de cette ville. Sous le consulat de J. Raynal, J. Prohet, d'Aymery Guignardes, d'Estivès, fut tenue une assemblée générale à laquelle assistèrent tous les bourgeois et les artisans. Il s'agissait de défendre le consul Estivès, insulté par un nommé Lafaurestie. L'accusé, en réparation de son insulte, abandonna à la ville un jardin (un ort) (1).

Au xvi^e siècle, c'est à Nazareth que les Stivie paraissent fixés, ainsi que l'indiquent plusieurs pièces de nos archives et que nous allons analyser.

Un cahier de reconnaissances faites au seigneur de Jugeals porte, à la date du 9 mars 1504, celle

(1) *Inventaire sommaire des Archives communales de Brive*, par M. Blanc. Brive, Roche, 1869, p. 11 et 38.

d' « Anthoine Lestevia dict Chaval Blanc, hoste de Nazaré », pour une terre sur le chemin de Turenne à Nazareth, et les fruits d'une vigne que tient « messire Estienne del Champ, curé de Cret » (1).

Le registre mentionne encore à plusieurs reprises le même Antoine Lestevia (*aliàs* Lestivie, Estivie) en 1519, 1527, 1529 pour des terres, jardins et vignes situées aux Châtelies et aux Felhias, près de Nazareth, paroisse de Turenne, dont il devait cens et rentes au seigneur de Jugeals.

Le 29 février 1519 c'est son fils, Jean Estivie, qui stipule en son nom.

En 1561, Antoine Estivie achète à M^e Jean Lafortie certaines rentes sur des terres sises à Jugeals; cette vente n'ayant point été soldée, il y eut prescription au bout de quarante années; des contestations eurent cependant lieu au xviii^e siècle entre M. de la Querille et M. Crozat, représentant d'Antoine Estivie (2).

Ce dernier avait épousé Guillemette de Brugie qui, devenue veuve, vendit le 13 décembre 1573 à « noble Jean de Peyrac, écuyer, seigneur de Jugeals, une vigne contenant deux journaux de fassion d'homme ou environ ». Cette vigne est si-

(1) Le Pouillé de Nadaud indique un Jean Deschamps, curé de Créce, diocèse d'Angers, qui avait fondé en 1641 une vicairie au prieuré de Nazareth pour un prêtre, ou à son défaut un clerc, de la famille en ligne directe. Les Deschamps se titraient aussi seigneurs de Cré, ou du Moulin de Cré, paroisse de Turenne.

(2) Pièce sur papier, sans date, du dernier siècle.

tuée aux appartenances de Nazareth, territoire de Lyon (1).

Dans cet acte, la vente est faite par Guillemette de Brugie, conjointement avec son fils Jehan Estivie, qui sont dits habitants du lieu de Nazareth, paroisse de Jugeals.

Quelques années après, le 5 mai 1696, nous trouvons un refus par Jean de Jugeals, écuyer, seigneur du dit lieu et de Veilhan, à Jean Estivie, bourgeois de Nazareth, de lui reconnaître une rente sur la vigne de Lauzelou qu'il avait échangée, avec Antoine Cranos, contre une terre sise au Peuch del Mas, paroisse de Jugeals (2).

La veuve d'Antoine Stivie devait être morte car, à partir de 1696, elle n'est plus mentionnée dans aucun document. Ceux qui suivent sont encore relatifs à son fils :

Reconnaissance d'Annet Pieulet à sire Jean Stivye, bourgeois de Nazareth, pour une terre sise au lieu dit de la Molo, paroisse de Jugeals, le 28 janvier 1620 (3).

Revente par sire Jean Stivye, à Mercure de Jugeals, seigneur de ce lieu et de Veilhan, de terres sises au Bos del Mas, appartenances de Mas la Courtine, paroisse de Jugeals, le 16 juillet 1623.

Un autre document complète nos renseignements. C'est un extrait des registres du sénéchal

(1) Copie sur papier collationnée à l'original par Malepeyre, notaire de la vicomté de Turenne.

(2) Acte passé au château de Jugeals.

(3) Acte passé à Nazareth, vicomté de Turenne, copie collationnée par Valen, greffier.

de Turenne au sujet d'une longue procédure concernant diverses sommes réclamées par « Jean Stivie, bourgeois de Nazareth, » à « Anne de Marchadour, veuve et héritière de défunt M^e Jehan Chadirac, son mari, notaire. »

Cette pièce de procédure rappelle plusieurs actes d'obligations, contrats, accords, faits pour cette dette où notre personnage figure à des dates échelonnées, de 1594 à 1619 (1).

Ce bourgeois de Nazareth y est qualifié « d'avocat en la cour du parlement ». C'est sans doute le même personnage, mort le 6 septembre 1637, qui est enterré avec son épouse Jeanne de Geoffre, au pied de l'autel de la petite chapelle de Nazareth.

Leur fils Jean (troisième du nom) Stivie, *aliàs* d'Estivie, qui dut faire graver l'inscription de la pierre tombale, nous est connu à plusieurs dates, depuis 1638 jusqu'à 1684.

Le 22 janvier 1638, par résignation de François Dumas, il fut nommé lieutenant général en la sénéchaussée de Brive (2), et nous le trouvons désigné comme tel en 1645, 1662, 1664 et 1674, avec le titre honorifique de conseiller du roi en ses conseils. En 1684 il est qualifié « de conseiller du roi et lieutenant général, ancien honoraire vè-

(1) Vers la même époque vivait Catherine Stivie, qui épousa Gabriel Certain de la Chassagne, dont le fils, Guillaume de Certain, lieutenant de la vice-sénéchaussée du Bas-Limousin, se maria le 26 novembre 1643 avec Catherine de Malliard. (Fernaund de Malliard, *Livre de raison de la famille Malliard*, — *Bulletin de Brive*, tome V, p. 737, en note.)

(2) Note fournie par M. G. Clément-Simon.

téran au sénéchal et presidial » (1). C'est le même qui a signé l'acte de la députation des gentils-hommes Bas-Limousins, lors de l'assemblée du ban, le 5 septembre 1674 (2).

Ce Jean Stivie n'était point le premier magistrat venu. M. Fernand de Malliard nous le donne comme l'auteur d'une *Histoire manuscrite de Brive* qui avait été déposée aux *archives communales* de la ville. Ce manuscrit est malheureusement perdu, comme bien d'autres pièces importantes.

La famille Stivie, dont nous avons ainsi trois générations en ligne directe (3), a donné son nom à une maison assez monumentale, décorée de fenêtres à meneaux, de tourelle, de pavillon, située à Nazareth, dépendant de Jugeals, et que l'on désigne encore sous le nom de maison Stivie; elle appartient à M. Crozat-Laborie.

LOUIS de NUSSAG.

(1) Notes fournies par M. Fernand de Malliard.

(2) Publié par M. J. de Saint-Germain dans le *Bulletin de la Société*, année 1892, p. 429.

(3) Nous trouvons aussi sur deux pièces sans date du dernier siècle, portant des listes de cotisations pour la réparation de l'église et de la sacristie de Jugeals, un Pierre Estivie qui donne chaque fois 5 sols, et sur un lambeau de registre, en 1718-1739, un Pierre Stivie qui détient des biens à Mas la Courtine, paroisse de Jugeals, payant 2 quartons d'avoine et 2 deniers aux seigneurs de l'endroit. — Une famille Estivie existe encore dans la paroisse de Jugeals, et possède des terres à Lauzelou et au Mas la Courtine.

SOUS TERRE

Quatrième campagne (1891)

Pour cause d'abondance de matières, ce nouveau compte-rendu de nos explorations souterraines ne s'étendra pas, comme les précédents, sur les détails pittoresques et les péripéties aventureuses des recherches que nous avons continuées en 1891 : ce sont toujours les mêmes incidents qui se reproduisent dans les reconnaissances de cavernes, les descentes d'abîmes et les navigations sur des rivières intérieures. Après Dargilan, Bramabiau, Rabanel, Padirac, etc., il n'y a plus rien à raconter au point de vue anecdotique et touristique, sous peine de redites et de répétitions. Le sport *grottiste* est dès maintenant chose connue, sinon courante, et les pages qui vont suivre affecteront surtout la forme de procès-verbaux relatant certains nouveaux résultats acquis, résultats scientifiques surtout, qui relèvent beaucoup plus de la géographie physique que de l'alpinisme. Ceci dit pour excuser la sécheresse voulue de ce qui tend à devenir une sorte de *rapport annuel* sur les cavernes du Lot, nous indiquerons tout de suite que ce rapport comprendra deux parties pour l'année 1891 :

I. Abîmes et eaux souterraines du causse de Gramat.

II. Sources, grottes riveraines de la Dordogne et causse de Martel (Lot).

I

Abîmes et eaux souterraines du Causse de Gramat.

Au préalable il importe de noter qu'ayant, en 1891, fort peu de jours à consacrer aux cavernes de France,

j'ai dû n'explorer personnellement que trois abîmes du causse de Gramat et confier l'exécution du surplus du programme que je m'étais tracé à mes amis et collaborateurs G. Gaupillat, Ernest Rupin, président de la Société scientifique de Brive (Corrèze), Philibert Lalande, secrétaire de la dite Société, et Raymond Pons, propriétaire à Reilhac (Lot). On va voir avec quel zèle ils ont su s'acquitter de leur tâche, avec quel dévouement ils ont suivi mes instructions et avec quelle intelligente initiative ils ont pu utiliser mon matériel, que je leur avais confié. Si l'on pouvait rencontrer dans les différentes régions calcaires des Pyrénées, des Alpes, du Jura, etc., des chercheurs aussi ardents et éclairés qu'eux, la carte souterraine de la France, de toutes ses cavernes, de toutes ses eaux intérieures, serait faite dans dix ans.

En attendant, revenons à nos propres investigations et aux causses du Lot.

LA CROUSATE

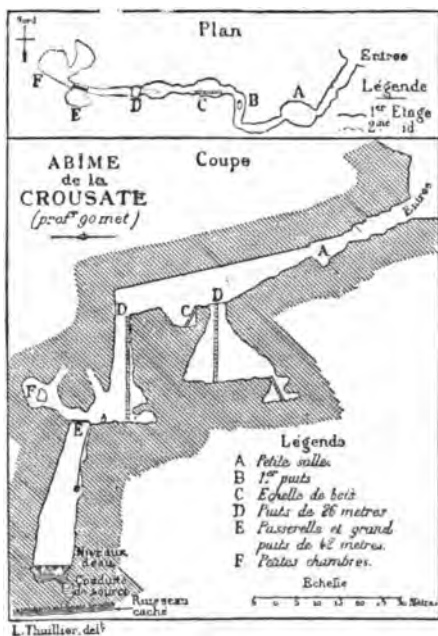
En 1890, après l'achèvement de Padirac, nous avons élucidé la portion des rivières absorbées dans l'est du causse de Gramat par des cavernes jusque-là inexplorées (Roque de Corn, Réveillon, Saut de la Pucelle, Thémines, etc.) (1). Aucune de ces rivières ne nous avait permis de pousser à plus de 400 mètres dans l'intérieur du sol : un certain nombre d'igues (gouffres) au fond desquels nous étions descendus entre ces pertes et les sources où elles reparaissent vraisemblablement au bord de la Dordogne et du Célé, ne nous avaient pas le moins du monde remis en présence des courants souterrains intermédiaires.

Mais le 14 mars 1891 MM. E. Rupin et R. Pons exécutèrent à l'abîme de la Crousate, à 150 mètres Est de la route de Gramat (6 kilomètres) à Reilhac (3 kilomètres),

(1) Voir *Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze*, année 1891, p. 523.

et à 8 kilomètres ouest de Thémines, une tentative de descente qui leur révéla l'existence d'une nappe d'eau. Faute de matériel suffisant ils n'avaient pu descendre jusqu'au fond de l'abîme.

Le 12 juillet 1891, Gaupillat et moi, avec armes et bagages, nous retrouvons à Gramat même, à 6 heures 1/2 du matin, Rupin, Lalande et Pons, plus le fidèle Louis Armand, notre chef d'équipe des années précédentes; dès 8 heures 3/4 nous attaquons la Crousate dont la visite et l'étude étaient terminées à 5 heures du soir sans grandes peines, grâce à nos longues échelles de cordes.



ABÎME DE LA CROUSATE

Coupe verticale, dressée par M. E.-A. Martel.

Comme le montrent la coupe et le plan ci-contre, l'abîme de la Crousate, qui ressemble beaucoup à celui de Baumes-Chaudes (gorges du Tarn, par 345 mètres d'al-

titude), s'ouvre comme une grotte dans un rocher à pic, et non pas comme un puits vertical dans un champ plat; il mesure 90 mètres de profondeur totale et se compose de trois étages avec des puits à pic (profonds de 8 à 42 mètres) réunis par des galeries peu inclinées ou même horizontales dans une seule et même diaclase verticale longue de 100 mètres environ et large de 2 à 10 mètres. En mars 1891, MM. Rupin et Pons s'étaient arrêtés au bas de l'avant-dernier puits, jolie cheminée de stalagmite rose et jaune, haute de 26 mètres : l'air était tout imprégné d'humidité, et les pierres qu'ils avaient jetées dans le dernier puits, le plus grand (6 mètres de diamètre à l'orifice), tombaient alors dans une masse d'eau fort résonnante dont le mystère était à pénétrer. Le 12 juillet, six hommes robustes me descendirent, avec Armand et Pons, le long d'une véritable cascade de stalagmite rouge fort accidentée, inclinée à 80° environ et d'un très grandiose aspect, tout en bas du gouffre, profond de 42 mètres, que nous trouvâmes complètement à sec et où nous fîmes les curieuses constatations suivantes (3 heures de l'après-midi, température + 11° c.).

Le fond du puits est une chambre ovale de 6 mètres sur 8, à 38 mètres en dessous du sommet du gouffre : dans l'angle oriental de cette petite salle se creuse une sorte de bassin profond de 4 mètres et de 1 mètre à 1^m50 de diamètre; en descendant à grand'peine dans ce bassin et en enlevant les grosses pierres et les morceaux de bois pourri qui l'encombraient, nous reconnûmes qu'il se terminait par un conduit vertical naturel et rocheux de quelques centimètres de diamètre; par ce conduit, profond de 1 mètre à peu près, nous vîmes et entendîmes distinctement un petit ruisseau souterrain coulant de l'est à l'ouest mais impossible à atteindre et à suivre dans son étroit canal (canal semblable à ceux où j'ai, en avril 1890, étudié avec mon beau-frère L. de Launay le mode de circulation des ruisseaux souterrains des grottes de

Rochefort en Belgique) (1) : nous nous rendîmes tout de suite compte que le conduit vertical est tout simplement l'orifice d'amenée, le tuyau d'adduction des eaux internes; c'est par là qu'elles arrivent dans le fond de la Crousate ou qu'elles s'en échappent, s'y élevant plus ou moins haut selon l'abondance des pluies, selon l'état *hydrométrique* du plateau; selon que les pores, les veines, les canaux capillaires du causse sont plus ou moins gorgés par les infiltrations, et suivant la loi des vases communiquants, toutes les cavités souterraines s'emplissent ou se vident de cette manière proportionnellement à la quantité d'eau infiltrée dans les fissures du sol, attirée en bas par la pesanteur, arrêtée par les couches d'argile imperméables et remontant dans tous les vides libres (grottes et avens), jusqu'à un certain niveau variable déterminé par la pression hydrostatique. Nous nous trouvions donc en présence d'une véritable source intérieure intermittente, et nous constatons une fois de plus, comme aux Baumes-Chaudes, à l'Igue de Bar, à Padirac, etc., que les abîmes servent de réservoirs, de trop-pleins aux eaux souterraines; nous surprenions surtout pour la première fois le secret du mécanisme hydraulique naturel, encore inconnu, à l'aide duquel s'effectue le remplissage ou le vidage de ces réservoirs; cela explique encore comment certaines grottes, dont l'orifice se trouve à une altitude relativement élevée, vomissent parfois, à des intervalles irréguliers et éloignés, de véritables torrents (la Crousate elle-même, l'abîme voisin de Rigalon — la Vierge, les cavernes du Sergent et du Drac près Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Hérault, la Poujade dans la vallée de la Dourbie, etc.) : ce phénomène se produit quand l'eau dans le trop-plein arrive jusqu'au niveau de l'ouverture qui le fait communiquer avec l'extérieur. Enfin nous retrouvions dans ce ruisseau inaccessible ce que nous cherchions,

(1) Voir *Bulletin de la Société géologique*, 3^{me} série, t. XIX, p. 159 et s. (1^{er} décembre 1890).

c'est-à-dire la prolongation souterraine de l'un des cours d'eau engloutis dans l'est du plateau de Gramat, à l'Hôpital, Issendolus, Thémines, Théminettes, Assier, etc. (Voir ci-après.)

En résumé, la source du bas de la Crousate ressemble beaucoup à un geyser, avec son orifice de jaillissement et son bassin de réception.

Tout autour de ce bassin et sur le sol de la chambre ovale qui doit être souvent remplie d'eau, s'est amassé un fort dépôt de sable fin et d'argile rougeâtre; c'est le résidu solide, véritable alluvion souterraine, des *éruptions* aqueuses qui se produisent là après les pluies. Il est très probable que dans beaucoup d'avens déjà visités par nous, les choses se passent de la même manière; c'est-à-dire que l'eau y arrive non-seulement par le suintement direct des voûtes, mais encore de bas en haut par siphonement. Nous n'avions seulement pas encore une seule fois eu la chance de rencontrer le canal même d'adduction verticale de la source libre et désobstrué comme à la Crousate. — Le surplus du fond était rempli d'une argile compacte, encore humide, toute craquelée par le dessèchement et que l'eau certes n'avait abandonnée que depuis peu! Ajoutons que tout le long des parois du grand puits de 42 mètres (qui n'a nulle part moins de 4 à 5 mètres de diamètre), de nombreuses lignes circulaires noires formées par des dépôts de guano de chauves-souris incrustés sous la stalagmite, témoignent clairement des variations multipliées du niveau de l'eau dans le réservoir naturel.

Si nous avons pu faire ces curieuses et importantes remarques, c'est grâce au heureux hasard qui a fait coïncider notre visite du 12 juillet avec un moment de très grande sécheresse, où les eaux étaient partout fort basses et l'*étiage* interne du causse par conséquent très abaissé aussi.

Il va sans dire que, comme tous les abîmes, la Crou-

sate est une fissure naturelle du sol, dilatée et affouillée par l'érosion.

Et ce n'est pas là tout ce que la Crouzate nous a fourni d'intéressant.

Le bassin de réception de la source interne est en partie tapissé d'une stalagmite tendre mélangée d'argile : sous ce revêtement Pons crut distinguer des ossements ; il ne se trompait pas, et avec nos couteaux et nos ongles (les instruments de fouilleurs étaient restés en haut du puits, et nous n'osions nous les faire jeter de crainte qu'ils ne nous tombassent sur la tête) nous dégagâmes en une demi-heure le squelette d'un ours de petite taille. M. Albert Gaudry, l'aimable et éminent professeur au Muséum de Paris, a bien voulu examiner ces os et les a reconnus pour ceux d'un ours de la période zoologique actuelle, et nullement d'un *ursus spelæus* quaternaire. Ceci paraît établir, constatation nouvelle également, que ce carnassier a existé à une époque relativement récente dans les plateaux du Quercy, bien qu'aucune tradition locale n'en fasse mention de Brive à Cahors. Peut-être est-ce le représentant d'une espèce de petite taille contemporaine des hommes de la période néolithique, dont MM. Cartailhac, Boule et R. Pons ont retrouvé tant de traces dans la contrée. (Voir ci-après.) De toutes façons nous ne saurions expliquer comment l'animal a pu tomber là.

Chose bien plus bizarre encore ! En haut et en travers du grand puits de 42 mètres, MM. Rupin et Pons avaient découvert, lors de leur première visite, un pont en bois de chêne jeté par-dessus l'abîme et formé de trois arbres non travaillés et de planches en bois ; cette passerelle conduit de l'autre côté du gouffre, à deux petites chambres naturelles qui n'offrent aucune issue. Malgré sa haute compétence en archéologie, M. E. Rupin n'a point voulu se prononcer sur l'âge ni sur l'usage de cette inexplicable construction. Selon lui, « l'hypothèse la moins » ridicule à laquelle on puisse s'arrêter est que ce pont

» devait servir à puiser de l'eau ; on n'aurait pas pu se
» livrer à cette opération sur la lèvre même du gouffre
» parce que les parois du puits ne sont pas tout à fait
» verticales (Voir la coupe) (Lettre du 18 mars 1891). —
Sur le sol de la galerie longue de 16 mètres qui réunit
le bas du puits de 26 mètres au sommet de celui de
42 mètres, gisent des morceaux de bois travaillé, presque
pourri, et l'extrémité d'un montant de charrue. On pour-
rait croire que ces débris ont été amenés là par les
eaux superficielles qui, après les très violents orages,
s'engouffrent parfois dans l'orifice de la Crousate, rem-
plissant alors l'abîme de haut en bas. Mais au sommet
du puits de 26 mètres on remarque « dans le rocher, et
» faites avec un instrument contondant, deux encoches
» destinées à recevoir une poutre équarrie ; à cette poutre
» devait être adopté un système quelconque de suspen-
» sion (poulie ou autre) permettant de descendre ou mon-
» ter à volonté » (E. Rupin). Des entailles semblables
existent aussi dans la galerie même qui forme l'entrée
de la Crousate : elles ont dû servir à une clôture quel-
conque. M. R. Pons a trouvé dans le couloir qui mène
au puits de 26 mètres des dents de sanglier et de loup
(ou chien), des fragments de poteries et une sorte d'ins-
trument de fer roulé en spirale (sans doute un chandelier).
— En 1888 enfin, MM. Cartailhac et Boule avaient re-
cueilli dans le couloir d'entrée de la caverne de la Crou-
sate (1) (qu'ils nomment trou Pons), à quelques mètres de
l'orifice, en un point qu'éclaire encore la lumière du jour,
des ossements de renard, cheval, bœuf, cerf, chevreuil,
mouton, sanglier ; la moitié d'un bol épais en poterie
grossière insuffisamment cuite ; une lame de silex et quel-
ques fragments informes de bois de cerf avec traces de
travail. « Ces objets indiquent une certaine fréquentation
» de la grotte. Mais il ne paraît pas que ces traces soient
» plus anciennes que l'âge de la pierre polie. »

(1) Cartailhac et Boule, *La grotte de Reilhac* (causses du Lot).
Lyon, Pitrat, 1889, in-4°, p. 58.

A ce point de vue on ne peut connaître le fin mot de la Crousate, qui offre des problèmes difficiles à résoudre.

Les couloirs ont-ils été réellement habités (notamment les deux chambres sans issue auxquelles aboutit la passerelle), ou bien les encoches et le pont de bois n'ont-ils eu d'autre objet que la recherche de l'eau au fond du grand puits? Ces surprenantes manifestations de l'industrie humaine parmi ces crevasses dangereuses à parcourir, en somme, sans matériel approprié, remontent-elles aux hommes préhistoriques de l'époque néolithique, aux guerres médiévales de l'occupation anglaise, ou simplement à des réfugiés de 1793? Tous les vieillards et les traditions du pays n'apprennent rien sur ces questions, que l'on résoudrait peut-être en fouillant et vidant à fond tous les recoins de la Crousate.

M. Pons, dans ses diverses visites à la Crousate, a remarqué sur les parois de petites araignées rouges et de petites mouches blanches dont la présence suffit à démontrer combien il importerait d'entreprendre, ici comme dans toutes les grottes, des recherches d'entomologie et d'histoire naturelle méthodiques et sérieuses.

En l'état, cet abîme, qui ne possède point de stalactites remarquables susceptibles d'attirer les touristes, reste un des plus instructifs et intéressants que nous ayons explorés jusqu'ici.

GOUFFRES DE BÈDES, DES BESACES ET DES VITARELLES

A deux ou trois kilomètres au nord-est de la Crousate, entre la route de Gramat et le chemin de fer, se trouvent, par 350 mètres d'altitude moyenne, plusieurs gouffres profonds et largement ouverts qui ne sont certainement pas sans relations avec les ruisseaux perdus à l'Hôpital, Issendolus et Thémînes, à cinq ou six kilomètres dans l'est. Voici tout ce qu'en disent Delpon dans sa *Statistique du Lot* (1), et Joanne dans le guide « *Gascogne et Languedoc* »

(1) 2 volumes in-4°. Paris et Cahors, 1831.

(édition 1833, p. 77) : « Le gouffre de Bède est un vaste » abîme dont le fond est mis en culture et planté de » noyers d'une hauteur prodigieuse; une crevasse large » d'un mètre environ, qui s'est ouverte depuis la cime » jusqu'à la base du rocher, permet d'y conduire des ânes » pour en labourer le sol. »

Sur ma demande, MM. Rupin, Lalande et Pons ont été visiter les lieux le 17 décembre 1891, et voici ce qu'ils ont constaté :

Le gouffre de Bèdes est un vaste cirque ovale analogue à Roque de Corn (Voir *Annuaire du Club Alpin* 1890) mais deux fois plus profond (environ 60 mètres), quatre ou cinq fois plus large, et sans galerie souterraine ouverte dans le bas. On peut y descendre *en voiture* par un mauvais chemin en lacets tracé sur les talus boisés qui forment un des flancs du Nord et de l'Est; les parois du Sud et de l'Ouest sont des falaises à pic ou des pentes presque verticales. Dans l'escarpement de l'angle sud-ouest s'ouvrent deux petites grottes : l'une, abordable seulement par une étroite corniche vertigineuse longue de 15 mètres (avec le mur vertical à droite et un à-pic de 20 mètres à gauche), s'appelle la *grotte bâtie* (crozo bostido). « Bien » sèche, profonde de 24 mètres, large de 5 mètres à l'entrée, de 10 mètres au bout et haute de 4 mètres en moyenne, elle s'ouvre vers le levant et la lumière du jour pénètre jusqu'au fond. Son nom de grotte bâtie lui vient d'un mur en pierres sèches, dont la base existe encore, et qui l'a évidemment fermée à une époque inconnue. » (Philibert Lalande).

L'autre grotte, située à cinq ou six mètres au-dessus de la première, est d'un accès plus facile; elle mesure 20 mètres de longueur, 2 à 3 mètres de largeur et 1^m 60 à 2^m 50 de hauteur; la voûte est plus basse à l'entrée qu'au fond; aussi est-elle mal éclairée, ce qui l'a fait baptiser par les caussetiers (1) *grotte noire* (crozo negro).

(1) On désigne sous ce nom les habitants du causse dans le Lot, au lieu de caussenards dans la Lozère.

Leur aspect laissait espérer des trouvailles préhistoriques, mais des fouilles faites depuis lors par M. Pons sont restées sans résultats.

A un kilomètre au sud-est et en se rapprochant du chemin de fer, on rencontre *les Besaces* (los Biossos) ou roc de *Vayssier*, abîme double des plus curieux; les Besaces ont exactement la forme de deux hottes, c'est-à-dire une paroi plate à pic, et le surplus de l'intérieur disposé en talus circulaire, le tout par conséquent se terminant en pointe dans le bas : mais les deux hottes ont leurs à-pics respectifs symétriques et non pas dos à dos; sur l'arête rocheuse qui les sépare passe un étroit sentier.

Dans la plus grande des deux Besaces (environ 70 mètres de diamètre, comme Roque de Corn, et autant de profondeur), on peut descendre à grand'-peine par un talus très raide et glissant en se retenant aux arbustes et à quelques aspérités de roches. Le fond, où les falaises sont à pic de trois côtés, se termine par une poche étroite en cul-de-sac sans galeries; dans les falaises se voient deux niches ou entrées de grottes qui semblent inaccessibles. La seconde Besace, un peu moins large et presque aussi profonde, est tout aussi escarpée et sans issue également au fond.

A un kilomètre encore vers le sud-est s'ouvre l'immense aven des Vitarelles (la Vitarelle de la carte), magnifique entonnoir qui peut avoir 70 mètres de profondeur. « Moins large que Bèdes, plus que les Besaces, et » escarpé de toutes parts, il semble à première vue in- » bordable sans un matériel de descente; mais sur un » des bords, la lèvre du gouffre est creusée d'une étroite » fissure par laquelle on arrive à un talus interne; alors » on peut descendre, mais seulement si la terre est amollie » par l'humidité; en temps de sécheresse une glissade » serait inévitable. Au fond, assez large, un énorme tas » de pierres aboutit à un cul-de-sac, comme dans la grande » besace; un peu au-dessus, une petite fontaine débouche » de la paroi verticale par un étroit conduit horizontal »

(Philibert Lalande). Elle était à sec le 17 décembre 1891, mais M. Pons avait constaté déjà qu'elle coulait abondamment après les grandes pluies, et les paysans lui ont affirmé qu'ils avaient vu l'abîme à moitié rempli d'eau. Je reviendrai tout à l'heure sur ces importantes particularités. Du fond on entend, comme à Roque de Corn, les trains passer au-dessus avec un bruit fort étrange.

Aux Vitarelles, même phénomène qu'aux Besaces : le grand gouffre est séparé, par une arête rocheuse, d'un autre beaucoup moins profond, simple rudiment d'aven que la nature semble n'avoir pas pu terminer.

« Bèdes est seul mentionné par Delpon et Joanne ; la » description qu'ils en donnent est absolument inexacte » et s'appliquerait mieux aux Vitarelles ; ce dernier aven, » comme les Besaces d'ailleurs, est bien plus curieux que » Bèdes » (Philibert Lalande).

En tournant le dos au chemin de fer et dans la direction de la Crousate et de Reilhac, il y a encore plusieurs trous ou bassins, aux parois plus ou moins à pic, cultivés dans le fond, larges de 30 à 50 mètres, profonds de 15 à 30, et dépourvus de tout orifice de puits ou de cavernes. Ce sont ces dépressions que l'on nomme spécialement des *cloups* dans le Lot. Toute la surface du causse de Gramat en est couverte. La Crousate et les Brasconnies s'ouvrent dans un cloup semblable. A l'est du puits de Padirac il y en a trois, alignés sur une longueur de 500 mètres. Il est impossible d'y voir autre chose que des cuvettes formées par érosion superficielle sous l'action d'eaux tourbillonnantes ; et quand cette action s'est exercée juste sur un point où les eaux souterraines opéraient le même travail intérieurement, il en est résulté par effondrement une perforation complète du sol, comme à Padirac, etc.

Bèdes, les Besaces, les Vitarelles sont autre chose que des gouffres d'érosion ; leur énorme profondeur prouve que les eaux intérieures les ont creusés aussi par en bas, et que l'éboulement a oblitéré les conduites sou-

terraines dont la fontaine des Vitarelles reste un exemple et un fragment (1).

D'où venaient ces eaux souterraines? La réponse est ici facile. Elles se sont engouffrées à Thémines (300 mètres d'altitude), Issendolus (310 mètres), et l'Hôpital (340 mètres) (2) : et c'est en affouillant le sous-sol du causse de Gramat qu'elles auront miné et taraudé Bèdes, les Besaces, les Vitarelles, etc., la Crousate (où nous avons retrouvé un de leurs mystérieux canaux actuels); peut-être aussi un gouffre encore inexploré que M. Pons a trouvé, à la fin de 1891, à 200 mètres au sud-est de la Crousate, et qui émet des vapeurs en temps de froid, comme tous les puits naturels au fond desquels il y a de l'eau (3). Jadis ces eaux étaient beaucoup plus abondantes que de nos jours : elles gonflaient les fentes naturelles du plateau jusqu'à les faire éclater et à provoquer des effondrements à la surface; ainsi se sont formés les abîmes et les grottes. Aujourd'hui que la précipitation atmosphérique est de beaucoup plus faible, de tout petits conduits profondément enfouis suffisent à l'écoulement souterrain et les abîmes, dont les éboulements ou les alluvions ont obstrué et encombré les bas-fonds, ne sont plus que des trop-pleins temporaires dont le mode de remplissage nous est expliqué par la Crousate.

Nous verrons tout à l'heure comment une partie de ces eaux orientales du causse de Gramat ressort sans doute au nord-ouest, aux sources de l'Ouyse.

(1) Tout autour des Besaces, M. Lalande a remarqué de nombreux galets roulés (de roches cristallines), laissés sur ces plateaux jurassiques par les courants diluviens qui ont jadis érodé si profondément leur aire.

(2) M. Pons, en octobre 1891, a été examiner les deux pertes d'Issendolus et de l'Hôpital, que nous n'avions pu voir en 1890. Il a constaté que ces deux petits cours d'eau étaient impossibles à suivre sous terre, comme à Thémines et à Théminettes.

(3) En effet, le 6 juin 1892, nous avons trouvé au fond de cet igue, creux de 65 mètres, un ruisseau comme à la Crousate (Igue de Marty).

Toujours est-il que le triangle superficiel de deux à trois kilomètres carrés compris entre Bèdes, les Vitalles et la Crousate, est, au point de vue hydrologique, une des plus curieuses parties de la région des causses.

Diverses constatations faites et indications recueillies par M. Pons et nous-mêmes sur le causse de Gramat, corroborent ce que nous venons de dire sur les érosions tant externes qu'internes.

Quant à l'action des eaux superficielles, elle est démontrée par la formation contemporaine d'abîmes qui s'ouvrent quelquefois subitement dans le causse après les grandes pluies.

Ce phénomène s'est produit notamment, dans les premiers jours d'août 1891, à la Cayrouse, à l'ouest de Reilhac et de Lunegarde : un violent orage avait complètement submergé plusieurs larges *cloups* profonds de quelques mètres; l'un d'eux se vida brusquement, au grand émoi des habitants et M. Pons, appelé sur les lieux, y constata la naissance d'un aven large d'un mètre et profond d'une trentaine; par cette fissure souterraine, assurément préexistante, toute l'eau s'était écoulée après avoir crevé le fond du cloup devenu trop mince. Ce typique exemple a une grande importance. Les cloups voisins restèrent longtemps submergés.

Le même orage aurait, paraît-il, provoqué semblable chose en trois autres endroits du causse, près de Quissac (au sud de Reilhac), non loin de Livernon et à côté de Carlucet.

Enfin près de Carlucet, au nord-ouest de Lunegarde, on m'a signalé aussi deux cloups qui s'agrandissaient visiblement lors de chaque pluie.

Reprenons le procès-verbal de nos explorations d'abîmes sur le causse de Gramat.

AVEN DES ALYSSES

A 2 kilomètres au nord de Rocamadour, M. Philibert Lalande a exploré le 15 octobre 1891, en compagnie de

son fils et d'une jeune fille de 17 ans, M^{lle} de Montmaur (qui n'a pas eu peur du *noir inconnu*), le petit abîme des Alysses (les Alix de la carte, vers 250 mètres d'altitude : dimensions de l'orifice, 3 mètres sur 1^m 50; profondeur à pic. 6 à 7 mètres seulement; forme en bouteille, comme les gouffres d'érosion du causse Noir, bon exemple de marmite de géants tapissée d'admirables scolopendres. Au fond, un talus très incliné d'où partent deux galeries opposées, comme au petit Cloupmann (Voir *Annuaire* de 1890); l'une plongeant (à 45°) vers le Sud-Ouest, longue de 70 à 80 mètres, assez large et parfois assez élevée, aboutit à un cul-de-four qui se prolonge en une fissure de 0^m 50 de haut sur 0^m 25 de large, accessible aux renards seuls (M. Lalande a recueilli, à l'entrée de cette fissure, deux crânes de ces animaux). Peut-être cette fissure se continue-t-elle jusqu'aux falaises de la vallée voisine de l'Alzou, où son aspect de simple fente la rend invisible. Peut-être aussi, vu son orientation, conduit-elle tout simplement les eaux d'infiltration au petit lac (pour parler comme les caussetiers) qui miroite au soleil au fond d'un pli de terrain, près du hameau des Alysses (1).

L'autre galerie, horizontale, large et très haute en certains points, assez imposante, n'a pas moins de 150 mètres de longueur; elle se dirige vers le Nord-Est. Aucune concrétion calcaire digne de remarque. — En résumé, aven-
miniature accessible à tout le monde avec une simple échelle; visite fort aisée demandant peu de temps à raison de la proximité de Rocamadour, et pouvant donner une idée du phénomène naturel des avens.

IGUE DE BIAU

De l'autre côté du petit canon de l'Alzou, à 2 kilomètres et demi au sud-est de Rocamadour, le gouffre de l'*Igue de Granouillat*, ou *Biau* ou de *Baou* (sondé seule-

(1) Dans le causse assoiffé, le moindre réservoir est un lac. Au pays des aveugles, les borgnes sont rois!

ment en 1890, profondeur 46 mètres), est l'exemple le plus frappant d'un aven formé par érosion à la fois externe et interne. Nous l'avons exploré tous ensemble le 13 juillet 1891, le lendemain de la Crousate. Au fond d'un beau cloup circulaire de 70 à 80 mètres de diamètre et de 30 mètres de creux, auquel des strates de roches émergentes donnent quelque peu l'aspect d'un amphithéâtre romain, s'ouvrent deux trous ovales inégaux de 5 à 8 mètres de diamètre, complètement entourés d'une luxuriante végétation et séparés par un col en dos d'âne d'une douzaine de mètres de largeur. J'ai déjà, l'an dernier, assimilé l'ensemble à un cratère de volcan ou deux orifices de cheminées : je persiste dans cette comparaison fort juste. L'endroit est fort pittoresque (altitude du plateau 300 mètres; du grand orifice 270 mètres; du petit orifice 267 mètres; du col 274). La sonde, par le grand trou, nous donne 46 mètres, comme le 19 septembre 1890. Avec nos longues échelles de cordes la descente est aisée et s'effectue sans lumière. Nous constatons que le petit orifice est celui d'un puits latéral rejoignant obliquement le grand puits, en dessous d'une masse de terrain que l'érosion externe n'a pas pu emporter et qui supporte le col en dos d'âne. Nous prenons pied, comme partout, sur un petit cône de pierres haut de 4 mètres, ce qui porte la profondeur totale à 50 mètres : ce cône de déjection occupe, sous le grand orifice, à peu près le centre d'une vaste salle ronde de 80 mètres de circonférence et de 26 à 27 mètres de diamètre; tout autour du cône le sol de cette caverne est à peu près horizontal, composé d'argile compacte, et forme un anneau parfait de 5 à 10 mètres de large, une vraie salle de bal ronde, avec l'estrade de l'orchestre au centre.

Aussi, descendus les derniers, M. Lalande et moi trouvons-nous nos compagnons Gaupillat, Rupin, Pons et Armand en train d'exécuter des valse folles à la lueur de trente bougies qu'ils ont disposées tout autour sur les parois. S'il n'y faisait pas si frais, l'Igue de Biau

se prêterait merveilleusement à une fête souterraine. L'aspect intérieur est du reste fort curieux, à cause de la lumière diffuse qui filtre par les deux orifices : au milieu on aperçoit le ciel par le trou rond du grand puits où pend la longue chevelure des scolopendres; contre les parois il fait absolument noir et on doit éclairer ses pas.

Malheureusement il est fermé de toutes parts et nous n'y rencontrons pas la rivière que nous y espérions. Mais une heure et demie d'attentive inspection nous y laisse faire encore d'instructives remarques.

Dans l'angle Nord, une petite fissure impénétrable émet encore quelques gouttes d'eau, dernières traces d'un ruisseau souterrain aujourd'hui à sec et qui a dessiné sur l'argile, dans la portion Ouest de la salle, des sillons encore humides qui se prolongent jusqu'à l'angle Sud : là, une autre fente d'un mètre de haut et large de quelques doigts sert évidemment d'exutoire au ruisseau quand il coule. Des paysans du voisinage nous ont affirmé que souvent en jetant des pierres dans l'igue, ils les ont entendues tomber dans l'eau : le fait est certain. Comme hier à la Crousate nous avons eu la chance, grâce à la sécheresse actuelle, de trouver l'aven de Biau vide et de surprendre le secret de son mode de remplissage : ici ce sont des fissures d'infiltration, de petites diaclases qui amènent par les craquelures du sol les eaux de pluie sous le seul effort de la pesanteur. L'argile encore tout humide témoigne que ce nouveau trop-plein n'est pas vide depuis longtemps.

De plus, nous remarquons que les parois rocheuses de la grande salle où nous sommes enfermés sont, non pas revêtues de stalagmite, mais en quelque sorte corrodées; elles s'effritent sous le doigt en minces plaquettes d'un à trois décimètres de côté; tout le rocher est ainsi décomposé et sa structure semble être un revêtement d'écailles ou de tuiles imbriquées les unes sur les autres. La salle a la forme d'une coupole, d'un dôme de 15 mètres d'élévation *maximum*, et où la clef de voute du sommet serait

remplacée par le grand puits de descente. Nous comprenons alors comment l'érosion interne a construit cette rotonde : petit à petit et de proche en proche l'eau sous pression, animée de quelque mouvement giratoire ou chargée simplement d'acide carbonique, ronge la roche et la désagrège par plaquettes qui se réduisent en un dépôt argileux. Si le courant d'eau était plus puissant, si le flot avait pu s'élever plus haut, la caverne se fût dilatée et la coupole arrondie davantage, le creux souterrain se fût rapproché du creux superficiel, et entre eux deux le terrain se fût effondré pour former un gouffre immense comme Padirac ou les Vitarelles, au lieu de deux puits assez étroits.

Dans le fond du gouffre (qui se trouve en somme à 80 mètres en dessous du plateau et à 70 mètres en dessus du niveau de la vallée de l'Alzou, distante de 750 mètres au Nord), Armand recueillit un jeune merle encore vivant, tombé de quelque nid, et qui dans ce trou noir affreux pour lui, n'aurait sans doute jamais su retrouver la sortie ni le vertical chemin du ciel !

Enfin c'est à l'igüe de Biau que se trouve notée la température la plus basse de tous nos abîmes et cavernes : + 5° centigrades au-dessus de zéro. En moyenne, la température des cavernes est de 9°5 à 11°; dans celles du versant méditerranéen, j'ai souvent trouvé 13 et 14° (fond de Rabanel, Ganges, le Sergent), comme si la plus grande ardeur du soleil influait sur le sous-sol. A l'igüe de Biau j'explique l'anomalie de la façon suivante : le double orifice produit un courant d'air (sans doute à cause de la différence du niveau des deux bouches et de la forme des puits); ce courant d'air active l'évaporation du ruisseau et de l'humidité interne; or l'évaporation, on le sait, provoque un abaissement de température : il faut qu'elle soit bien rapide pour faire descendre le thermomètre à 5° centigrades. Dans des conditions à peu près semblables je ne l'avais encore pas vu plus bas que 7°5 (talus de Rabanel), et 8° (à Tabourel près d'un fort suintement

d'eau). Il ne saurait cependant y avoir erreur, car j'ai fait trois séries d'observations en divers points de la caverne ronde de Biau avec deux instruments, et le résultat a été constamment 5° centigrades.

Dans le cloup même, du côté oriental et à 10 mètres au-dessus du col, on a établi une petite citerne qu'alimentent les pluies; la caverne de l'igue en serait une autre, colossale, si on pouvait la rendre étanche : le réservoir est tout fait, il ne serait peut-être pas une si folle entreprise que d'en bétonner les parois, en ménageant une espèce de vanne à la fissure exutoire de l'angle Sud pour les besoins du curage. La descente par le petit orifice et le puits oblique serait facile à ménager au moyen d'échelles superposées ou même d'un chemin en lacets, et trois à quatre mille mètres cubes (3 à 4 millions de litres) d'eau pourraient constituer là une fraîche et inépuisable réserve pour les besoins du causse assoiffé!

On voit qu'à l'igue de Biau nous n'avons encore pas perdu notre temps, quoique nous n'y ayons pas rencontré un nouveau Padirac!

IGUE DE SIMON (1)

A 6 kilomètres droit au Sud, M. R. Pons s'est fait descendre de 30 mètres dans l'igue de Simon, tout près de celui de Saint-Martin (V. 1890), sans apercevoir le fond : abîme très étroit, comme son voisin.

GOUFFRE DES COMBETTES

Non loin de là le gouffre des Combettes, près Carlucet, n'a pas encore été visité (2).

(1) Généralement les igues sont désignés, dans le pays, par les noms de leurs propriétaires. Cet igue a été exploré de nouveau, le 4 juin 1892, par MM. Martel, Brisse, Rupin et Pons; sa profondeur est de 65 mètres.

(2) Dans la nuit du 4 au 5 juin 1892, nous y avons rencontré à 60 mètres sous terre et suivi pendant 220 mètres, un ruisseau débitant 2 mètres cubes à la minute.

GROTTE DE LA VIERGE

La grotte de la Vierge, à Rigalon (1,500 mètres au sud-ouest du Bastit), est sans intérêt; cependant un sieur Durieux, du Bastit, a raconté à M. Pons ce qui suit :

Il y a une cinquantaine d'années, après un orage terrible, la grotte de la Vierge vomit un tel torrent d'eau qu'une route voisine fut coupée sur une longueur de six mètres, malgré la hauteur de son talus (3 mètres), et la cave voisine de M. Durieux complètement inondée. Depuis, un pont a été construit, dans la crainte de nouvel accident. Le fond de cette cavité est aujourd'hui plein de terre !

AVEN DES POUZATS

Au Sud-Est et près de Reilhac, l'aven des Pouzats (exploré par MM. Pons et Rupin au commencement de 1891), a 30 mètres de profondeur et se termine par une grotte sans stalactites de 57 mètres de longueur, 40 de largeur et 25 de hauteur.

AYENS DE LA BRAUNHIE (1)

Au sud de Reilhac, la haute et désolée *Braunhie* (Voir le *Bulletin* de 1891, p. 579) va nous arrêter quelques instants.

Un triste événement a fait connaître l'igue de Picastelle, où la sonde nous avait donné 87 mètres le 18 septembre 1890.

Au milieu du mois d'août 1891, une jeune femme de 25 ans, mère de famille, s'y est précipitée pour mettre fin à des chagrins intimes; moins heureuse que le braconnier de Saint-Martin, elle a trouvé la mort qu'elle cherchait. La famille et la justice ont fait retirer le cadavre par deux hommes courageux, MM. Sirieys et Andral; ceux-ci se sont fait descendre au gouffre avec de simples cordes; M. Pons dirigeait la funèbre et pé-

(1) Prononcez *Braugne*.

rilleuse opération qui présentait beaucoup de difficultés (principalement à cause de la décomposition du corps), et qui réussit sans accident (Voir *L'Alliance républicaine du Lot* du mardi 25 août 1891).

Le gouffre se termine par un talus de sable fin : il a 97 mètres de profondeur totale, est sans issue et ressemble à l'igue de Saint-Martin ; peut-être le sable est-il amené, comme à la Crousate, par une source intérieure à orifice obstrué ou invisible ! En tous cas, pas plus de grottes ni de rivière qu'au grand Cloupmann et à Roche-Percée.

Cela me donne peu confiance dans les autres gouffres de la Braunhie. M. R. Pons en connaît déjà trente-neuf (un vieux garde doit lui en indiquer une vingtaine d'autres) ; en décembre 1890 il a failli se tuer dans un igue voisin de Cloupmann, en travers duquel un arbre s'est effondré sous lui ; retenu à une branche par sa ceinture, il en est resté quitte pour de fortes contusions et..... tout prêt à recommencer, comme il l'a prouvé depuis. — L'igue Jourde ou de Viazac, avec une ouverture particulièrement belle, aurait 80 mètres de profondeur (1). — Entre Picas-telle et Roche-Percée on entendrait l'eau couler ! Padirac ou Granouillat ? Impossible de rien prédire. Y aller voir est le seul moyen !

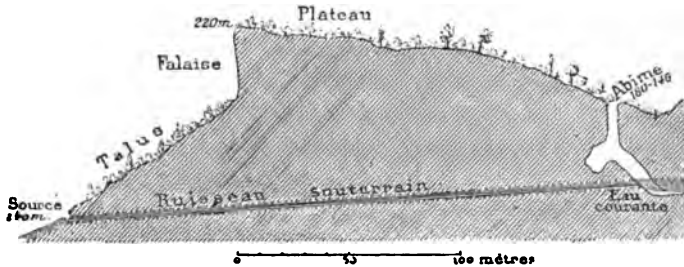
En outre il faudra examiner aussi dans le Sud les sources et grottes (s'il y en a) riveraines du Celé et du Vers, affluents du Lot.

GOUFFRE DE LA BERRIE

En dehors du causse de Gramat nous avons exploré, Gaupillat, Rupin, Pons et moi, le gouffre de La Berrie (14 juillet 1891), dans la vallée du Vert (ne pas confondre avec le Vers qui est tout proche), à 2 kilomètres sud-ouest du chef-lieu de canton de Catus, et à 15 kilomètres

(1) Nous avons exploré cet igue les 6 et 7 août 1892. Sa profondeur totale est de 160 mètres.

nord-ouest de Cahors. Il est mentionné dans le nouveau *Dictionnaire de la France*, de Joanne, sous le nom de gouffres de Laborie, au mot *Carus* (intéressante église des ^{xiii}^e et ^{xvi}^e siècles, avec jolie salle capitulaire du ^{xiii}^e siècle récemment dégagée). Là en effet, dans un petit vallon latéral et sur le revers Nord du coteau qui s'étend à droite du Vert entre Villary et Mas de Beau, il existe deux trous contigus à 500 mètres au sud-ouest du petit hameau de la Berrie, par 180 mètres environ d'altitude. L'un est complètement bouché à 8 ou 10 mètres de profondeur; au fond de l'autre on entend distinctement couler un ruisseau en toute saison, et les paysans disent



COUPE DU PLATEAU ET DE L'ARIME DE LA BERRIE
Dressée par M. E.-A. Martel.

qu'après les grandes pluies l'eau s'élève bien près de l'orifice. Personne n'y était jamais descendu, et cependant 27 mètres d'échelles de corde nous ont menés sans aucune difficulté au sommet d'un talus de pierres haut de 7 mètres : ce talus occupe le centre d'une salle ovale de 30 mètres de longueur sur 18 de largeur, taillée en coupole, en dôme par l'érosion interne comme l'igüe de Biau, mais sur des proportions plus restreintes. Dans l'angle Nord, à 34 mètres en dessous de l'orifice du trou et à 146 mètres d'altitude, une vasque d'eau de 2 mètres de diamètre, s'enfonçant sous l'encorbellement de la paroi et remplie sans doute par siphonement, débite le ruisseau que l'on entend de l'extérieur; ce ruisseau parcourt libre-

ment un espace de 5 mètres dans le fond du puits et disparaît à nouveau dans les interstices de la roche et du talus de pierres ; impossible de le suivre, car tout est fermé autour de nous comme à l'igue de Biau : le *gouffre* (bien inoffensif) de la Berrie est donc un *regard* ouvert sur un courant souterrain qui daigne à peine se laisser surprendre. Si l'on ignore d'où il vient, on sait du moins où il débouche : à la source de Grandex ou Grandenc, de l'autre côté de la colline, à 250 mètres au Sud à vol d'oiseau, tout au bord de la route de Catus à Saint-Médard, dans la vallée du Vert, par 140 mètres d'altitude, au pied d'un talus boisé et d'une falaise calcaire haute de 80 mètres en tout. En sortant du tron nous courons voir si cette source est pénétrable : hélas ! non ; elle voit le jour par un joint horizontal de la roche calcaire, aux lèvres trop serrées pour nous livrer passage, et il faut conclure qu'à travers les 250 mètres intermédiaires son cheminement s'opère par infiltration ou conduits étroits. La constatation est importante quand même car la Berrie n'est que le sixième aven à *eau courante* sur les quarante environ explorés depuis quatre ans (Bramabiau, Mas-Raynal, Padirac, la Crousate, Igue de Biau). Et puis nous devions en tirer quelques jours après, et à nos dépens, un enseignement pratique et hygiénique fort important. Très altérés par la chaleur nous avons bu avidement à la source pure mais perfide de Grandenc sans réfléchir que, quelques minutes auparavant, nous avions vu au fond de la Berrie une carcasse de veau en décomposition gisant au beau milieu du ruisseau souterrain et opérant sa contamination absolue. On devine les conséquences de cette étourderie : nulles pour Rupin et Pons, elles furent gênantes pendant quelques jours pour Gaupillat et assez graves pour moi-même. Dès mon retour à Paris je fus, à partir du 20 juillet, victime d'un commencement d'empoisonnement ptomaïque caractérisé qui me tint une dizaine de jours au lit et indisposé pendant près de deux mois. J'avais tout simplement failli boire une

fièvre typhoïde à la source corrompue de Grandenc (1). Avisé de l'incident, le préfet du Lot a fait enlever la carcasse coupable, et défendu de jeter désormais aucune bête morte dans le trou de la Berrie. On le voit, ce n'est pas impunément que les abîmes des causses sont employés aux usages de la voirie ; il serait bon soit d'interdire administrativement semblable abus, soit de connaître et de protéger au moins ceux d'entre eux qui peuvent communiquer avec des sources ; quoi de plus dangereux et de plus trompeur, en effet, que ces eaux claires en apparence, filtrées par la roche et charriant au contraire à pleins flots les microbes germés sur les charognes au fond des avens ? C'est ainsi que l'alimentation et l'hygiène publiques sont fort intéressées aux études souterraines : et je ne regrette nullement mon *bouillon de veau* de l'été dernier (selon l'appellation plaisante que n'ont pas manqué de lui donner certains journaux), puisqu'il a servi à faire comprendre le côté utilitaire de nos recherches.

En revenant à Catus, nous visitons à Villary (joli site) une petite grotte insignifiante de 80 mètres de long qui débite un ruisseau après les pluies, et au fond de laquelle nous trouvons une mare d'eau sous une voûte impénétrable, en connexité évidente avec le courant de la Berrie.

Notons encore la grotte de Presque, située au sud-ouest de Saint-Céré et à 8 kilomètres environ de cette localité, sur le bord de la route qui conduit à Gramat. Elle a été explorée, au mois de septembre 1891, par MM. Ernest Rupin et Élie Simbille. C'est un simple couloir, long d'environ 300 mètres, d'un accès facile, et qui présente çà et là de belles stalactites.

(1) Ce n'est donc pas au Tindoul de la Veyssière que m'est arrivé cet accident désagréable, ainsi que l'avaient raconté plusieurs journaux de Paris et de province, lesquels se sont empressés, d'ailleurs, de publier la rectification que je leur ai demandée pour ne pas faire tort aux eaux pures de Salles-la-Source.

II

Sources riveraines de la Dordogne, et Causse de Martel.

L'étude des sources riveraines de la Dordogne a été achevée en 1891 par MM. Rupin et Lalande. Comme je le craignais, presque toutes sont impénétrables et aucune n'a permis de pousser au loin sous le causse de Gramat.

Je n'ai donc guère qu'à les énumérer sans grand détail.

A l'est du chemin de fer de Brive à Figeac, celles de Gintrac, Carennac et Toupi (près Mezels) ont peut-être pour réservoirs supérieurs la féerique galerie de Padirac.

A l'ouest de ce chemin de fer le groupe de sources de Montvalent comprend celles de Saint-Georges (très pittoresque) (1), du Gourguet, de Lombard et de la Finou, plongeant toutes sous des falaises à fleur d'eau par 100 mètres environ d'altitude, et issues possibles du gouffre de Roque de Corn (180 à 200 mètres d'altitude).

En continuant à suivre, dans la direction du Sud-Ouest, la rive gauche de la Dordogne, on rencontre près de Mayronne les *gouffres* du Limon, à 2 kilomètres de la rivière, par 110 mètres d'altitude. Ce sont deux sources de fond, deux grands trous ronds pleins d'une eau jaunâtre, situés à 40 mètres l'un de l'autre; le plus bas est le plus grand, 30 mètres sur 20, et en forme de fer à cheval (au bout, ruines pittoresques d'un moulin du ^{xiii}^e siècle); l'autre est rond (20 mètres de diamètre) et, quand il est trop plein, se déverse dans le premier par un canal d'air libre; point de falaises autour; les gouffres du Limon se trouvent au débouché d'un vallon sans eau qui descend du causse. Je persiste à croire que

(1) Explorée le 8 août 1892 avec MM. Rupin et Lalande, qui l'avaient déjà simplement reconnue en 1891. On aperçoit, à 5 mètres au-dessus de la source, l'ouverture d'une galerie qui n'a que 9 mètres de longueur. A l'endroit le plus creux, le *gour* a 9-30 de profondeur; température de l'eau : 14° centigrades.

le ruisseau de Salgues, perdu dans la grandiose caverne du Réveillon, à 7 kilomètres au Sud-Est, pourrait bien avoir au Limon l'extrémité libre de son siphon souterrain (1) !

Ensuite c'est une vraie rivière qui tombe dans la Dordogne, à Lacave : l'*Ouyse*, longue de 8 à 9 kilomètres et fort bien décrite dans la *Géographie du Lot*, de Joanne (p. 19, édition de 1890), à laquelle je renvoie pour abrégé (2). Des sources de fond (comme le Loiret) lui fournissent de l'eau toute l'année : les deux principales sont les deux *gouffres*, distants l'un de l'autre de 1,200 mètres (altitude environ 115 mètres), de Cabouy et de Saint-Sauveur, analogues à ceux du Limon, mais séparés par un promontoire du causse élevé de 260 mètres au-dessus du niveau de la mer. Rocamadour est à 3 kilomètres à l'est de Cabouy. D'où viennent les eaux de ces deux gouffres, vraies têtes inférieures de siphons, communément appelées sources de l'Ouyse ? De Thémynes, Issendolus, etc., prétendent M. Pons et des caussetiers ! C'est possible, mais l'identification ne peut être affirmée à 20 ou 22 kilomètres de distance. Il est certain que Saint-Sauveur et Cabouy drainent le nord-ouest du causse de Gramat : de quelle manière ? La Crousate l'indique à peine ; les igues de Saint-Martin, de Gibert, de Biau, etc., n'ont pas voulu nous le dire ! Réussirons-nous à faire parler quelque autre gouffre ? Nous essaierons.

Nous avons fondé quelque espoir de pénétration intérieure étendue, sur une dernière source ; celle qui sort en vraie rivière de la grotte assez hautement ouverte de

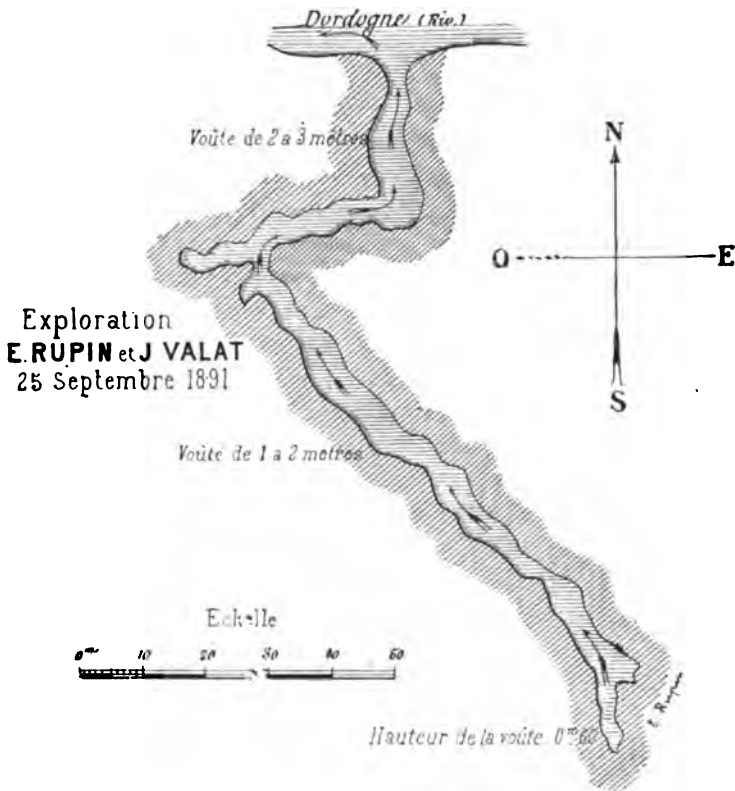
(1) On raconte qu'un chien voulant traverser un de ces gouffres à la nage, fut aspiré par un tourbillon en arrivant au centre. Encore une fable !

(2) Contrairement à ce que j'ai dit dans mon précédent mémoire, c'est l'Alzou, presque toujours à sec à partir de Rocamadour, qu'il faut malgré la plus grande longueur de son thalweg, considérer comme un affluent de l'Ouyse, *qui ne tarit jamais*.

Meyraguet, à 1,200 mètres au Nord-Ouest du confluent de l'Ouyse et de la Dordogne.

MM. Rupin et Julien Valat ont pénétré le 25 septembre 1891 dans ce souterrain, dont l'eau occupe toute

Plan de la Source de MEYRAGUET près Souillac (Lot)



la section : au bout de 160 mètres de navigation ils ont été arrêtés, comme partout, par une voûte descendant au niveau de l'eau. Un pêcheur du voisinage a affirmé qu'ayant remonté une fois le courant aux basses eaux,

il avait vu l'extrémité murée avec des briques! M. Rupin n'a pu vérifier cette assertion à cause de l'abondance du flot; d'après le plan qu'il a levé avec soin, la caverne a exactement la forme d'un *quatre* retourné. L'eau s'écoule du Sud au Nord, depuis le fond jusqu'à l'entrée ouverte directement sur la Dordogne même. Largeur de la galerie 2 à 8 mètres; hauteur des voûtes 0^m 60 à 3 mètres. — Meyraguet est-elle le débouché d'une rivière intérieure inconnue ou simplement une dérivation, siphon de l'Ouyse voisine partiellement absorbée par quelque fissure du fond de son lit? C'est ce qu'il est impossible de dire au juste.

Sur la rive droite de la Dordogne, le causse de Martel (chef-lieu de canton du département du Lot) fait pendant à celui de Gramat; bien moins grand que ce dernier il est aussi moins élevé (206 mètres à Martel, 365 près Turenne) et s'étend de Saint-Denis et Souillac sur la Dordogne au Sud jusqu'à Terrasson (département de la Dordogne); sur la Vézère au Nord, entre le chemin de fer de Brive à Figeac à l'Est (vallée de la Tourmente), et le plateau crétacé du Sarladais (vers Salignac) à l'Ouest. Ce causse également a ses avens et ses sources.

Mes dévoués collaborateurs y ont effectué, toujours avec mon matériel, des recherches fort intéressantes dont les résultats géographiques corroborent les miennes; je tiens à en dire quelques mots.

En face de Floirac (rive gauche de la Dordogne) à 2 kilomètres 1/2 Sud-Est de Saint-Denis et Sud-Ouest de Martel, la fontaine de Briance sort d'une caverne, à 300 mètres au nord et sur la rive droite de la Dordogne. Les eaux sont assez abondantes pour faire marcher un moulin. Le 8 août 1891 MM. Rupin et Pons, dans le bateau d'Osgood, ont été arrêtés, après 60 mètres de parcours, par l'inévitable voûte à fleur d'eau! La loi du siphon paraît être universelle et inexorable! Largeur du couloir, toute occupée par l'eau, 2 à 6 mètres; hauteur de la voûte 2 à 3 mètres.

Non loin de là (1,500 mètres Sud-Ouest) les admirables

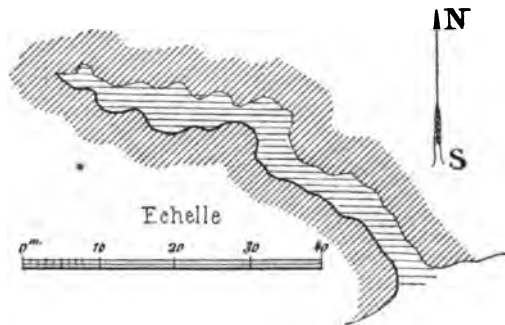
falaises de Gluges sont un des sites les plus pittoresques de la Dordogne.

A 4 kilomètres au sud-ouest de Martel, à l'ouest du hameau de Jacques-Blanc et de la cote 317 de la carte au 80,000^e (feuille de Brive), l'aven de Monmercou était un des mystères du causse, mystère aujourd'hui résolu en un simple puits de 35 mètres de profondeur totale (25 à pic et 10 pour le talus de déblais) ouvert sur une galerie bouchée de toutes parts, longue de 50 mètres, large de

Plan de la fontaine de BRIANCE près Martel (Lot)

Exploration RUPIN et PONS.
(Septembre 1891)

La voûte à une hauteur de 2 à 3 mètres.



5 à 15. Pas d'eau. Rien de remarquable si ce n'est un orifice double comme entrée (le grand de 3 mètres sur 1, l'autre tout étroit). Ce trou faisait peur car un soir, dit-on, on en avait vu sortir des flammes : donc c'était le vestibule de l'enfer; et quelqu'un ayant tenté d'y descendre avait en effet perdu la respiration tout de suite : encore une légende à supprimer! Sur le talus, un chapeau d'homme et carcasses d'animaux! Ainsi Monmercou ne fait que nombre et n'a révélé aucun secret (MM. Rupin,

Lalande et Pons, 9 août 1891). — Là aussi on jette toutes les bêtes mortes, chevaux et autres; et l'abîme est rempli de grosses mouches noires d'aspect peu rassurant. Ces insectes plus ou moins charbonneux ne sont-ils pas encore un danger qu'on supprimerait en cessant de prendre les abîmes pour des dépotoirs ?

Au sud-est et à 2 kilomètres environ de Monmercou se trouvent les deux sources vauclusiennes et impénétrables de Boutières et de Cacreï. Cette dernière offre une grande analogie avec celle de Saint-Georges, mais on peut suivre pendant une trentaine de mètres le couloir supérieur qui s'abaisse en pente douce vers le lit du ruisseau, dont les eaux sont assez abondantes pour faire marcher un moulin (1). Ces sources pourraient bien communiquer avec Monmercou par quelques fissures inaccessible à l'homme, mais fort aisées à parcourir pour les eaux de pluie, l'infiltration et..... les microbes. Monmercou, donc, devrait être protégé, comme la Berrie, contre le..... tout à l'égout !

A 4 kilomètres de Martel, l'Œil de la Dou est une source basse (joint horizontal) (2) au fond d'un cirque de falaises escarpées. Même disposition que Roque-de-Corn, mais en sens contraire. M. Rupin a vainement essayé, à deux reprises différentes, de forcer le passage avec mon bateau. La voûte fait tout de suite barrière. Le meunier voisin a raconté qu'en 1870 il avait pu pénétrer sous le rocher, ramper pendant 4 à 5 mètres, puis parcourir une salle immense à fond de sable « où son moulin aurait dansé, » apercevoir, à 6 ou 7 mètres de hauteur, une cavité profonde et s'arrêter au bord d'un lac dont la

(1) Un amas de sable bouche ce couloir à son extrémité, où la voûte est très basse. Comme à Réveillon (Voir le *Bulletin* de 1891, p. 564), c'est un *regard* ouvert par la nature sur le cours d'eau souterrain, mais obstrué par le sable apporté par les remous lorsque les eaux sont fortes.

(2) Longueur 10 mètres; hauteur du cintre, 1 mètre environ. L'eau se trouvait à *fleur de voûte*, le 9 août 1891.

bougie ne permettait pas de voir la fin. Une sécheresse exceptionnelle permettra seule de vérifier ces assertions !

Depuis longtemps est célèbre, à 4 kilomètres Nord de Souillac et 10 kilomètres Ouest de Martel, le phénomène d'intermittence alternative des deux sources du grand Blagour et du Boulet, tributaires de la Borrèze, affluent droit



ORIFICE DU BOULET.

de la Dordogne, dont l'une diminue, dit-on, quand l'autre augmente (V. Joanne, *Dictionnaire illustré de la France*, aux mots *BLAGOUR* et *BOULET*). « Dans les fortes pluies, le » Boulet commence par grossir, le Gourg (ou Blagour) » reste encore presque à sec ; mais au bout d'un certain » temps le Gourg grossit, s'élance avec impétuosité ; en » même temps la source du Boulet semble presque tarie.

» Dès que le Gourg cesse de jaillir, le Boulet recommence » et ainsi de suite, jusqu'à l'épuisement des eaux » (A. Bravais, p. 119 du tome I de *Patria*, remarquable géographie de la France, publiée en 1847 en 2 volumes petit in-8°, par une réunion de savants distingués. Voir aussi *Guide du Voyageur en France*, livraison du Lot, Firmin-Didot, 1838). Le Blagour est formé, comme au Limon, de deux gouffres de 9 mètres de profondeur environ, d'où s'écoule toujours un ruisseau, paisible ou furieux, mais qui ne tarit jamais complètement. Quand le Boulet sort, après les grands orages, c'est par l'orifice d'une caverne parfaitement pénétrable (hauteur 0^m 80, largeur 1^m 10).

Par là on pouvait espérer trouver les grandes cavernes dont on supposait l'existence, — et en même temps l'explication de ce phénomène naturel incompréhensible au sujet duquel plusieurs théories plus ou moins fantaisistes ont déjà été énoncées. Mais l'expérience était réellement dangereuse, car si la visite souterraine se prolongeait, si un orage survenait pendant ce temps, quel serait le résultat de la rencontre entre le chercheur téméraire et les eaux intérieures subitement gonflées ?

Les circonstances m'ayant toujours empêché d'aller vérifier ce récit M. Rupin a bien voulu s'en charger, et par trois fois, en compagnie d'un de ses cousins M. Julien Valat, il y est revenu, malgré les risques et les difficultés de l'excursion (25 décembre 1889, 2 octobre 1890, 13 août 1891). M. Pons faisait partie de la dernière exploration.

L'orifice est le débouché d'une galerie souterraine qui se dirige droit vers le Nord-Ouest avec quelques coudes assez prononcés. Pendant 100 mètres la hauteur est bien inférieure à 1 mètre, et le sol constitué par des amas de grosses pierres qui rendent le rampage à plat-ventre ou sur les genoux très-fatigant. Ensuite la voûte s'élève à 1^m 20 de hauteur moyenne; à 180 mètres de l'entrée le sol devient sablonneux, et 110 mètres plus loin encore se trouve, après un relèvement du plafond à 4 mètres, un puits de 5 mètres de profondeur seulement; au-delà, une

chambre de 5 à 6 mètres de diamètre et de 2^m 50 à 8 mètres de hauteur, conduit au bord d'une nappe d'eau. Le parcours est si pénible qu'il faut une heure 1/4 pour atteindre le puits : M. Rupin y est descendu avec une corde, n'a rien trouvé au fond et croit que l'eau ne vient point par là. Le 13 août 1891, dans sa troisième expédition, muni du bateau d'Osgood, il est arrivé au fond de la galerie; mais je lui laisse la parole : « C'est avec » les plus grandes difficultés que l'on parcourt les cent » premiers terribles mètres. La voûte a de 0^m 40 à 0^m 50 » d'élévation, pas davantage; grâce à ses aspérités et aux » grosses pierres anguleuses du sol on se cogne la tête, » l'échine, on s'écorche les mains, les jambes, les rotules..... et avec cela il faut traîner tout le matériel. » Dante, à coup sûr, n'a jamais pénétré dans le Boulet. » Il n'aurait pas manqué d'en faire une description représentant les malheureux condamnés à parcourir continuellement et sans repos cette sombre galerie. Pons, dont vous connaissez cependant l'énergie, a déclaré que » jamais il n'avait fait une exploration si pénible et qu'il » lui en coûterait beaucoup pour la recommencer. — Le » résultat obtenu est fort médiocre. Grâce à votre bateau » nous avons parcouru *vingt mètres* de plus que l'année » dernière! *Voilà tout!!* Il nous a été permis de constater » qu'il n'est pas possible d'aller plus loin..... Les bords » du bateau touchaient la voûte; allongés dedans, Pons » et moi nous avançons de notre mieux d'une quinzaine » de mètres, mais sans pouvoir lever la tête. La galerie » se rétrécit; Pons profite d'une petite excavation latérale » pour se mettre complètement à l'eau. Arrivé au fond » il trouve, engagé dans une fissure du rocher, un madrier travaillé long de 4 mètres, et mesurant de 20 à 30 centimètres sur les côtés. Ce madrier doit provenir » du chantier établi par les employés du chemin de fer, » pour la construction du magnifique viaduc qui se trouve » à peu de distance de la sortie du Boulet. Enlevé par » les eaux, il les a suivies quand elles se sont retirées

» avec impétuosité. Cette hypothèse n'a rien d'in vraisemblable, car dans mes différentes explorations du Boulet, j'ai toujours traîné avec moi, et tant bien que mal, une échelle de 5 mètres de longueur qui m'était indispensable pour franchir le puits obstruant la galerie. »

Du plan dressé par M. Rupin, il résulte que le point extrême atteint se trouve à 320 mètres de l'entrée et que la galerie mesure de 1 à 6 mètres de largeur. — Là encore point de vide immense !

Un fait permettra de se rendre compte des risques de l'investigation faite au Boulet. Dans le vallon en aval de sa sortie, il y a encore deux trous par où l'eau s'échappe toujours avant de sortir du Boulet. Ces trous doivent communiquer, par des fissures capillaires, avec le puits de la galerie. L'un d'eux se nomme le Bondarel. Il se mit à fonctionner brusquement pendant que MM. Rupin et Valat exploraient pour la première fois le couloir dangereux. Ils trouvèrent le puits à demi rempli par l'eau qui commençait à venir du fond de la galerie. Peu rassurés ils s'empressèrent de sortir et ils firent bien. Quelques heures après l'étroite et basse grotte du Boulet vomissait un véritable torrent.

La pénétration du Boulet m'a toujours paru chose hasardeuse ! Merci donc à ceux qui l'ont réalisée pour moi !

Une anecdote pour finir !

Le flot sort souvent avec tant de force qu'il cause parfois des dégâts considérables. Croyant les éviter, M. Deltheil, député du Lot et propriétaire de la forge voisine de Bourzolle, s'avisa il y a une trentaine d'années de faire boucher l'orifice du Boulet. Vinrent les pluies ; au bout d'un certain temps, la montagne se mit à gémir sourdement, l'eau jaillit par de nombreuses fissures nouvelles, et finalement les matériaux d'obstruction furent brutalement emportés comme un bouchon de champagne par la violence du flot intérieur trop longtemps comprimé. Depuis on a laissé l'eau venir et couler à sa guise !

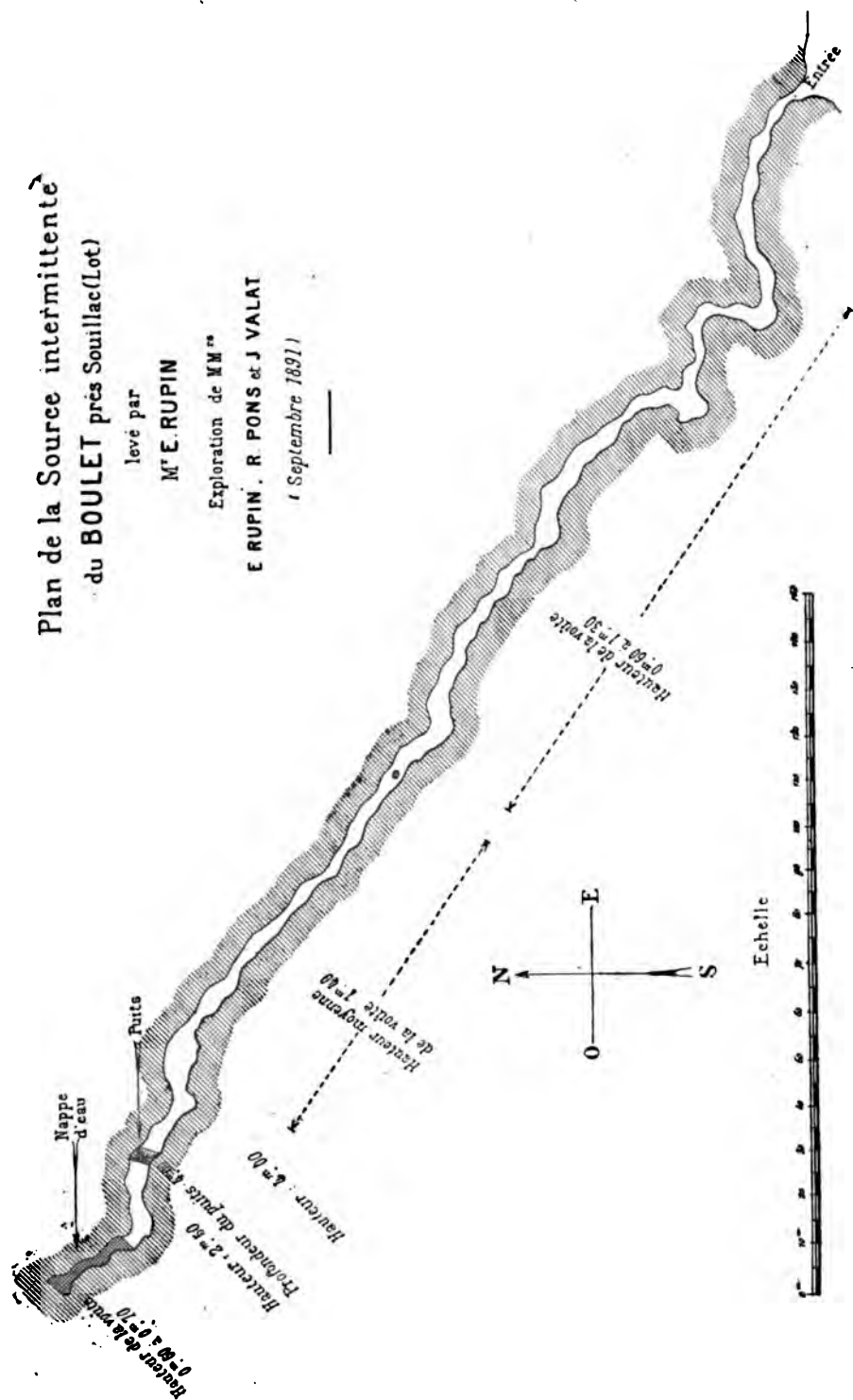
Plan de la Source intermittente du BOULET près Souillac (Lot)

levé par
M^r E. RUPIN

Exploration de MM^{rs}

E. RUPIN, R. PONS et J. VALAT

(Septembre 1891)



Bref, l'énigme n'est pas devinée !

Puisque nous avons nommé La Forge, mentionnons aussi deux grottes situées à un kilomètre et au sud-ouest de cette localité. L'une est une simple galerie d'une soixantaine de mètres de longueur ; la seconde, longue d'environ 140 mètres, présente quelques belles stalactites.

Des choses fort curieuses encore ont été reconnues dans la partie Nord du causse de Martel, au sud des communes de Chasteaux et de Noailles (Corrèze).

Pendant la construction du chemin de fer de Souillac à Brive (inauguré le 1^{er} juillet 1891), les travaux du tunnel de Murel (près de la source et de l'étang du Sorpt et à côté de la station de Chasteaux) coupèrent en deux parties inégales une galerie souterraine inconnue, sans communication avec l'extérieur et orientée du Sud-Est au Nord-Ouest. Grâce à un permis de circulation gracieusement délivré, sur ma demande, par la Compagnie d'Orléans, M. Lalande a pu étudier cette grotte de hasard et celle de *Fontille* (Voir ci-après). — A Murel la branche de l'Ouest mesure 200 mètres de longueur, 1^m 50 de largeur moyenne et 3 à 6 mètres de hauteur ; des entonnoirs peu profonds forment dans le sol des obstacles faciles à franchir ; il y a quelques coudes et deux courtes branches latérales à voûtes basses où il faut ramper, le tout sans issue ; point de stalactites et seulement deux jolis clochetons stalagmitiques de 1 à 2 mètres de hauteur ; le terrain est du lias schisteux ; des dalles détachées de la voûte encombrant le sol, partout couvert de limon semé de cailloux roulés cristallins ; sur les parois latérales, indication très nette de niveaux d'eau variables. La branche de l'Est est sinueuse et semblable à l'autre ; au bout de 150 mètres, une dépression à pic de plus de 2 mètres de profondeur se descend à l'aide d'une corde ou d'une échelle ; au-delà, la galerie haute de 10 mètres offre le phénomène singulier de sept ou huit *ponts* rocheux et stalagmitiques reliant ses deux parois : effet d'érosion probablement.

A 300 mètres du tunnel du chemin de fer, fin de la galerie orientale qui se termine, elle aussi, par des fissures impénétrables. Point d'acide carbonique ni de belles cristallisations, mais toujours le limon et les cailloux roulés. Tout démontre, dans cette longue (500 mètres) et étroite caverne sans issue avant le percement du tunnel, qu'elle est encore une diaclase affouillée et élargie par les eaux intérieures sous pression hydrostatique. Peut-être a-t-elle communiqué jadis avec l'extérieur par quelque aven aujourd'hui bouché, qui a servi d'entrée aux cailloux roulés; peut-être aussi a-t-elle été parcourue autrefois, quand la précipitation atmosphérique était plus abondante que de nos jours, par un ruisseau souterrain alimentant la source voisine du Sorpt, et réfugié actuellement dans des tuyaux du sol, plus profonds, plus étroits et inaccessibles. Là encore, preuves indiscutables de l'action érosive des eaux et de leur plus grande puissance aux époques anciennes?

A 2,500 mètres au nord-est du tunnel de Murel, celui de Fontille a crevé également une grotte du même genre; mais celle-ci était pleine d'eau, formant un réservoir naturel inconnu : les ouvriers n'eurent que le temps de fuir devant l'inondation provoquée par le coup de mine, qui avait joué ici le rôle de la baguette de Moïse frappant le rocher; l'eau mit vingt-quatre heures à s'écouler. L'épuisement de cette citerne n'a pas influé sur le rendement de la source voisine de Fontille, alimentée sans doute par un autre réservoir. Quand on put pénétrer dans la caverne vidée, on la trouva remplie de belles cristallisations : celles-ci ne tardèrent pas à être brisées et enlevées par les paysans d'alentour (1), si bien que la grotte ne présente plus aujourd'hui aucun intérêt pittoresque. La longueur totale, d'après M. Lalande, est de

(1) Un autel a été construit dans l'église de Larche avec les stalactites arrachées à Fontille : l'œuvre est laide et la destruction blâmable.

80 à 100 mètres; c'est encore une diaclase que remplissait l'eau d'infiltration. Cette découverte fortuite confirme pleinement ma théorie des réservoirs multiples et de dimensions modérées, beaucoup plus nombreux et plus petits qu'on ne les croyait jadis. Le sol est très limoneux et parsemé de flaques d'eau. A l'extrémité, une vasque d'eau limpide est formée par un barrage stalagmitique pareil aux gours de Padirac.

L'abîme de la Font-Trouvée (ou aven Saule), à 3 kilomètres Est de Fontille et Sud de Noailles, a été ouvert également par hasard, il y a une dizaine d'années, sur l'aire d'une carrière, par les travaux d'exploitation d'un banc de pierres à chaux (oolithe inférieure). Celui-ci, donc, est l'œuvre de l'érosion interne seule, et nullement des eaux extérieures ou de l'effondrement. Il n'est pas tout à fait à pic d'abord : une simple corde servant de rampe permet, à la rigueur, d'atteindre une profondeur de 10 mètres; au bas de la forte pente coudée de cette entrée, un étroit couloir de quelques pas aboutit à un puits dont l'orifice elliptique est fort étroit : il y a là 10 mètres à pic dans un entonnoir renversé où l'échelle de cordes est indispensable; du bas partent deux galeries sinueuses que M. Lalande décrit ainsi (exploration du 30 juillet 1891, avec M. Rupin) :

« L'une, qui va au Nord-Est, peut avoir de 70 à 80 mètres; l'autre, en sens opposé, mesure le double.

Parfois la voûte s'élève et même, dans la petite galerie, elle est sur un point comme cylindrée jusqu'à une assez grande hauteur; c'est un aven par *effondrement* en perspective. La petite galerie est bouchée par un éboulement *du haut en bas*. Elle se prolongeait peut-être, en la rejoignant, vers une des galeries de Lafage, à 600 mètres environ à vol d'oiseau de la Font-Trouvée (Voir ci-après).

L'autre galerie semble se diriger vers le lit souterrain de la Couze (Voir ci-après); en certains endroits il faut ramper, et cet étroit couloir débouche sur une dépression dont le fond est formé par un dallage stalagmitique

peu épais; introduisez une main armée de la bougie dans une crevasse de ce sol factice et vous entreverrez un vide considérable; la pierre projetée tombe droit à une profondeur que j'évalue à 10 mètres. Il y a donc sous nos pieds un gouffre inconnu qu'on pourrait ouvrir complètement en défonçant à coups de masse la dalle de stalagmite.

Encore une petite salle et c'est le *nec plus ultra*; à moins d'être renard, on ne saurait franchir une étroite crevasse qui cependant semble n'être autre chose qu'un étranglement de la galerie. Va-t-elle réellement plus loin? nous ne le saurons pas ». (*Conciliateur de la Corrèze*, 8 août 1891).

C'est une chose fort intéressante que la découverte fortuite, due à des travaux industriels, des trois cavités de Murel, Fontille et la Font-Trouvée; elles nous donnent le type de ces réservoirs d'eau, assurément innombrables, qui resteront pour la plupart inaccessibles dans les entrailles des causses, faute de communication directe avec l'extérieur (1). Ce type est constant; une diacalse agrandie soit en hauteur soit en largeur, conformément à tout ce que j'ai reconnu depuis quatre ans (2).

Tout près de la Font-Trouvée, vers le Nord-Est et dans la direction de Noailles, l'abîme à double orifice de La Fage (les abîmes) a été exploré à diverses reprises par MM. Rupin et Lalande qui, là au moins, ont été récompensés de leurs peines par la découverte d'une curieuse grotte de 535 mètres de longueur ornée de belles stalactites (plan dressé par M. Rupin). Les deux bouches s'ouvrent dans l'oolithe inférieure à 10 mètres l'une de l'autre

(1) En face de Fontille, le puy de Crochet semble devoir recéler un de ces réservoirs cachés; après les fortes pluies, les fissures de cette haute colline projettent des jets d'eau.

(2) Près d'Estivals, toujours sur la section de Brive à Souillac, M. de Nussac vient de découvrir deux couloirs horizontaux peu étendus, auxquels le tracé de la voie ferrée a également ouvert des issues.

et sont entourées de grands arbres. Voici le compte-rendu par M. Lalande de la visite du 30 juillet 1891 :

« Avant les travaux d'ouverture de la voie ferrée (Brive-Cahors), personne n'avait osé y descendre ; des ouvriers du chemin de fer tentèrent les premiers l'aventure. L'homme étant un peu de la race des moutons de Pannurge, les gens du pays y pénétrèrent aujourd'hui avec de simples cordes.

M. Martel nous ayant laissé une de ses échelles (montants en corde, torons en bois), la descente n'a rien de bien difficile ! N'avons-nous pas opéré déjà en octobre dernier, M. Rupin, son cousin M. Valat, le domestique et moi, avec une grosse corde lisse, comme au surplus l'avaient bien fait avant nous le sieur Lalle (propriétaire voisin de Lafage), mon jeune cousin Louis de Liniers et MM. Bardon, jeunes gens de Noailles.

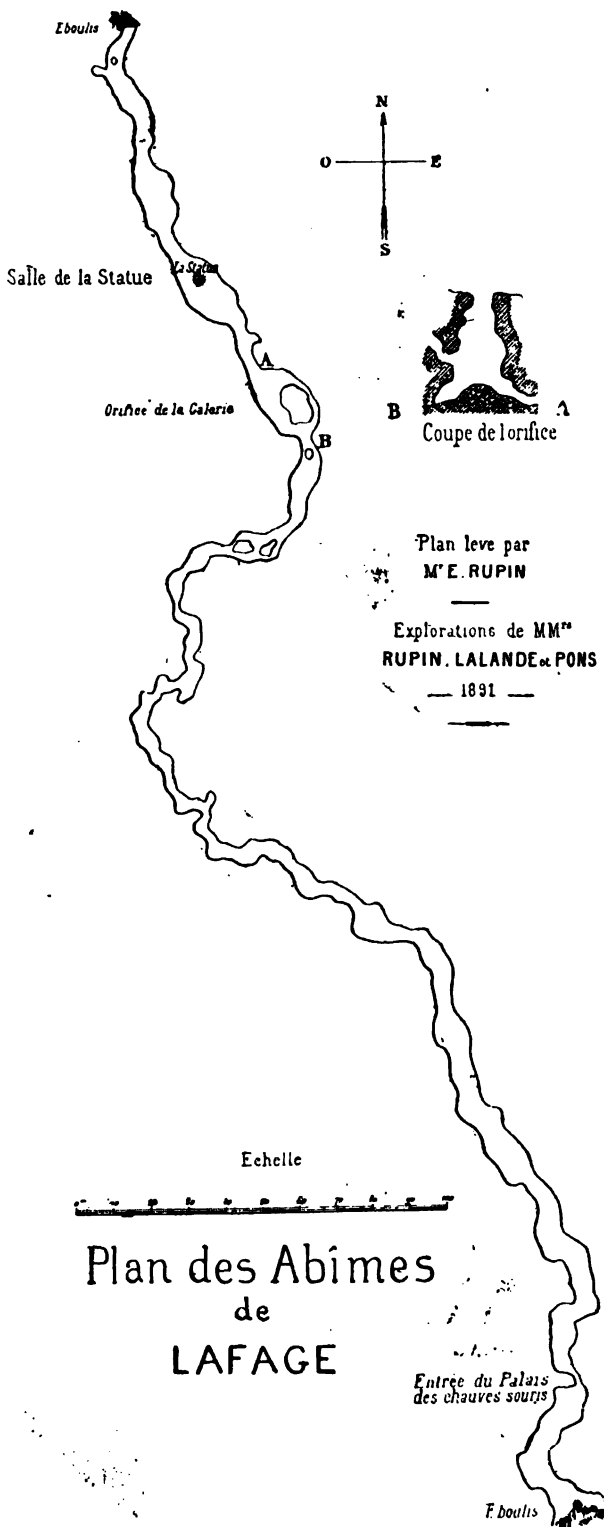
Le grand trou mesure 19 mètres, de son orifice au sommet d'un talus de pierres juxtaposé à la paroi ; de là au fin fond de l'abîme on compte 14 mètres en pente assez raide, parsemée de galets calcaires, de branchages et d'ossements d'animaux, bien secs, heureusement pour nos narines.

Il s'agit cette fois de relever un plan exact.

Au fond du gouffre, à 30 mètres sous terre, s'ouvrent à droite et à gauche deux ouvertures latérales ; ce sont les issues de deux galeries.

La plus courte, celle du Nord, est obstruée, au bout d'une centaine de mètres, par un effondrement ; qui sait ! elle se prolongeait peut-être jusqu'à une grotte qui s'ouvre au bord du chemin par où, de la route nationale n° 20, les voitures accèdent aux ruines de Lafage. On ne peut faire dans cette grotte que quelques pas ; le fond s'est affaissé.

Très belle salle, dans la petite galerie, et nous y avons joyeusement déjeuné. Déjeuner à 20 mètres sous terre, à la lueur des bougies, voilà qui vous sort de l'ordinaire ! Comme *surtout* de table, un énorme pilier stalag-



mitique d'un blanc d'albâtre, qui se dresse comme une asperge colossale ou mieux encore comme une statue; en guise de plafond, tout un placage de brillantes stalactites. A la lumière du magnésium, c'est une féerie.

Visitons maintenant la grande galerie; elle a bien 400 mètres au *minimum*, celle-là; pour y accéder il faut gravir un talus d'éboulis, adossé à une muraille rocheuse dont l'autre abîme (le plus étroit) éclaire faiblement le sommet.

Donc, un cône de pierrailles sous chacun des deux puits, plus larges l'un et l'autre à la base qu'à l'orifice, comme Padirac et autres avens creusés par en bas.

Hautes souvent d'environ 10 mètres, les voûtes de la caverne où nous pénétrons ne s'abaissent jamais assez pour obliger à ramper; si en certains endroits le rapprochement des parois forme d'étroits couloirs, quelquefois aussi nous circulons dans des salles dont la largeur est de 6 ou 7 mètres.

Le niveau du sol ne s'abaisse pas sensiblement; si parfois il faut descendre des *obstacles* formés par les roches, parfois aussi nous devons en gravir.

Une galerie, longue de 20 mètres, est occupée par une longue et étroite poche d'eau.

Cà et là, quelques-uns de ces bassins nommés *gours* par M. Martel; ils sont à sec. L'un d'eux formerait un assez beau réservoir s'il y avait de l'eau. Ils ont été façonnés par le courant diluvien qui a élargi la diacalse primordiale des assises oolithiques, en laissant comme preuves de son passage quelques galets de roches cristallines dans la gangue sableuse dont sont remplies quelques fissures horizontales.

Sur tout le parcours, des stalactites et surtout de belles stalagmites; les parois latérales, festonnées de calcite, forment un riche décor. Faites plus beau si vous le pouvez, MM. les artistes!

Et vous, futurs visiteurs (c'est surtout aux paysans que je voudrais faire entendre ma voix), respectez ces beautés



ABÎMES DE LA FAGE (Salle dite : *Le Cimetière*).
D'après une photographie au magnésium, par M. Ernest Rupin.

naturelles ! Laissez où elles sont ces pierres aux formes si originales ; elles n'ont aucun mérite dans une collection, et si vous saviez le nombre de siècles qu'a exigé leur formation !

« Tiens, le *cimetière* de Dargilan ! » telle est l'exclamation que m'arrache notre entrée dans une salle dont le sol est hérissé de colonnettes comparables à des cippes funéraires, comme ceux que M. Martel a trouvés dans une salle de l'immense grotte de Dargilan, et je revois par la pensée une de ces curieuses gravures du bel ouvrage : *Les Cévennes*. C'est lui, c'est M. Martel qui a baptisé de la sorte une des salles de l'immense et splendide caverne de Dargilan (Lozère), dont il a eu le dernier mot.

Enfin nous arrivons au.... palais des chauves-souris, dont l'entrée drapée de calcites ressemble exactement à une porte en accolade, coupée en deux dans le sens de la hauteur.

Les voûtes sont noires de ces vilaines bestioles, surtout dans une sorte de coupole et celles-ci ne se dérangent pas, malgré la vive lumière que donne le magnésium ; bon nombre d'autres voltigent effarées autour de nous, si bien que les moulinets de mon bâton en assomment quelques-unes. C'est un concert bizarre de cris aigus et de battements d'ailes ; ce dernier bruit, sous ces voûtes sonores, ressemble à s'y méprendre à celui d'un cours d'eau.

Partout le pied foule des déjections formant une couche de guano de 1 à 2 mètres d'épaisseur.

Un dernier couloir et c'est la fin ; la fin pour nous, tout au moins, car la grande galerie se trouve, comme la petite, bouchée par un éboulement. Mais ce n'est pas d'hier, du moment où des chandelles de stalagmites (cette judicieuse remarque est de M. Rupin) se sont formées sur bon nombre de pierres de l'éboulis.

Y a-t-il autre chose au delà ? c'est probable.

Une fissure impénétrable, sorte d'entonnoir dont la

paroi est arrondie par le passage des eaux d'érosion qui ont alésé et façonné la caverne, se termine par des fissures capillaires.

Certaines parois se montrant dégarnies de concrétions, je puis constater que : de l'orifice de l'aven à l'extrémité des galeries, tout se trouve dans l'oolithe inférieure ou grande oolithe, ce que nos carriers appellent *Pierre de Nazareth* ». (*Conciliateur de la Corrèze*, 8 août 1891.)

Il serait facile d'aménager les abîmes de Lafage, qui appartiennent à M. le comte de Noailles; leur proximité de la station de Noailles serait de nature à y attirer de nombreux visiteurs.

La profondeur *minima* du puits le plus large n'est que de 19 mètres, et les aspérités des parois faciliteraient singulièrement un aménagement quelconque.

On voit que cette grotte peut tenir une place honorable parmi les cavernes de France, et les photographies de M. Rupin prouvent péremptoirement que l'ornementation cristalliniforme y est beaucoup plus belle que dans maintes cavités trop vantées, telles que celles d'Arcy-sur-Cure dans l'Yonne, et de Miremont dans la Dordogne, par exemple !

Une autre exploration restait à faire dans le causse de Martel. Il s'agissait d'étudier la perte du ruisseau de la Couze, qui prend sa source dans les coteaux triassiques de Montplaisir et s'engouffre dans une caverne en arrivant à l'oolithe près du hameau de Couze, à 11 kilomètres Sud de Brive, non loin de la station du chemin de fer à Noailles. MM. Lalande et Rupin ont bien voulu s'en charger.

L'entrée du canal souterrain (largeur à la base 5^m 50, hauteur *maxima* 2 mètres) est connue dans le pays sous le nom de *Perte de la Couze*; elle s'ouvre au Nord-Ouest. La galerie, que l'on peut facilement suivre quand les eaux sont basses, contourne vers le Nord sur une longueur de 30 mètres et aboutit à un assez vaste réservoir toujours rempli d'eau, dont l'orifice est en partie recouvert par le

rocher. C'est là que les eaux s'emmagasinent pour prendre, dans des fissures souterraines et impraticables à l'homme, la direction de l'Est à l'Ouest, suivre la vallée d'Entrecor et ressortir, 3 kilomètres plus loin, à la *source du Blagour*, près le hameau du Soulier de Chasteaux.

Plusieurs données établissent cette direction :

Il y a trente ans environ, au dire de M. Gaston de Lépinay, à la suite d'un orage, en un temps où les foins coupés jonchaient les prairies en amont de *La Perte*, la Couze sortit de son lit et entraîna une bonne partie de cette récolte. L'orifice de la galerie souterraine fut momentanément bouchée, et l'étroite vallée ne tarda pas à se transformer en lac. Mais, sous la pression constante de la masse liquide, le *bouchon* de foin fut enfin enfoui dans les profondeurs du sol ; l'eau put s'écouler torren-tueusement, et quelques heures après on vit le *Blagour* du Soulier déborder abondamment en rejetant en grande partie le foin que le courant avait entraîné.

En outre, vers le milieu de la vallée d'Entrecor, sous le puy de Crochet, on trouve une dépression de terrain, terminée par des fissures dont les abords sont entourés de sable fluviatile. Ce même sable, qui se rencontre encore à la lèvre occidentale du Blagour, est formé d'éléments siliceux et n'a pu être amené que par la Couze elle-même qui, avant de *se perdre*, roule sur le grès pendant plusieurs kilomètres.

« Une autre perte, moins importante, se voit également non loin du Soulier, entre ce pittoresque village et celui du Chauzanel. Après avoir arrosé des prairies sur le grès du trias, un minuscule ruisseau disparaît sous le rocher oolithique de Lesparse, dans une grotte peu profonde où il est absorbé (quand il coule, ce qui ne lui arrive pas toujours) par d'étroites fissures verticales. Dans le cas où un flot d'eau viendrait à remplir la petite caverne, l'écoulement souterrain pourrait s'effectuer grâce à une assez vaste poche en entonnoir qui baille à droite de l'entrée, au-dessus du lit normal du ruisselet. Cette eau doit, elle

aussi, se rendre au Blagour, distant à vol d'oiseau d'un kilomètre environ.

Ce lieu, lui aussi, a sa légende. On a raconté à M. de Lépinay que sous le premier empire, un réfractaire, traqué par les gendarmes, leur échappa en se jetant dans la grotte de Lespars; peu de temps après on le vit réparaître par l'orifice d'une autre grotte qui s'ouvre à quelques centaines de mètres de Lespars, dans le flanc Nord-Est du puy Gérald. Encore une..... *blague!* La *perte* de Lespars ne va pas loin, et pour ce qui est de la grotte du puy Gérald..... nous nous sommes assurés un jour M. Rupin et moi, en présence de M. de Lépinay, qu'elle s'enfonce de moins de vingt mètres dans le massif de la colline.

Comme la — perte de la Couze, — celle de Lespars (ceci est important à noter) se trouve sur le passage de la faille considérable qui part d'Azerat pour venir se perdre aux environs de Meyssac (1). Après avoir croisé près de Lissac une autre faille transversale secondaire, elle passe à Lespars, à la perte de la Couze et à La Fage.

En sortant du Soulier pour aller à Lespars, on laisse à main gauche et sans en apercevoir l'entrée, une caverne peu profonde mais assez large, curieuse seulement pour qui n'en a jamais vu d'autres. » (Lettre de M. Ph. Lalande.)

Un mot encore sur l'abîme ou *eydze* de Montmège, près Terrasson dans la Dordogne. (*Eydze* est le nom local des avens en Périgord.) M. Lalande me l'a signalé en me fournissant les renseignements suivants. L'abîme s'ouvre à 5 ou 600 mètres Ouest du château de Montmège (Mau-nège de la carte au 80,000^e), *en plein lias*; c'est un trou ovale de 2 mètres sur 1, dont la profondeur, d'après un sondage récent, serait de 16 mètres. On raconte qu'on y a jeté une fois une paire de canards, lesquels sont ressortis à la source du Moulin-Rouge, à quelque 1,200

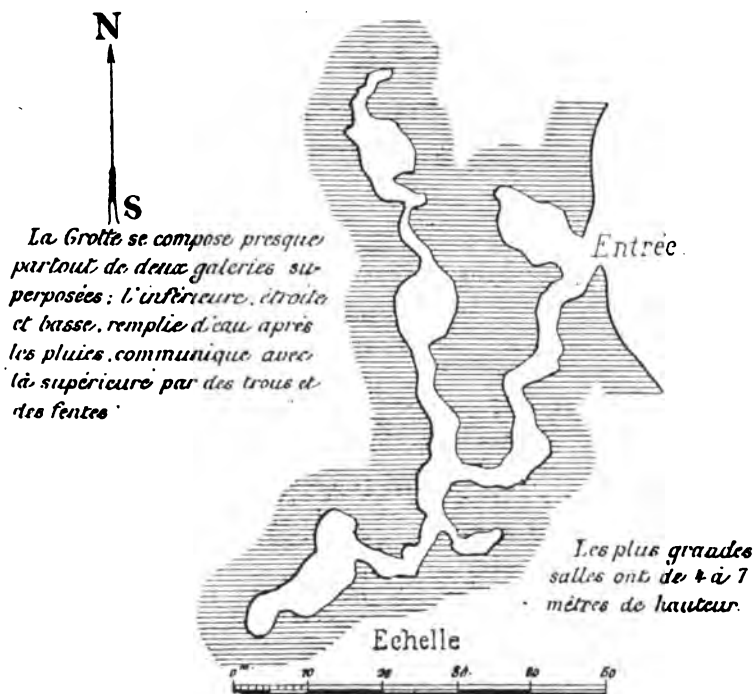
(1) *Esquisse géologique des environs de Brive*, par G. Mouret. (Voir *Bulletin*, tome II, p. 351-352.)

mètres au Nord-Est, tout près de la Vézère. Ici encore que trouverons-nous? Monmercou ou la Berrie, ou mieux peut-être? Le seul moyen de le deviner c'est d'y aller. Dans cette partie du causse M. Lalande a visité, au lieu

Plan de la grotte de NONARDS

(Près Beaulieu, Corrèze.)

levé par MM RUPIN
et DELMONT. Sept. 1891



dit le *Roc-Blanc*, entre Larche et Chavagnac, deux avens en miniature, profonds seulement de 3 et 4 mètres; peut-être sont-ils en corrélation, par les fissures capillaires qui les terminent, avec le lit souterrain du ruisseau qui voit

le jour à la source de la Dou (1), affluent de la Couze (rive gauche). Cette jolie source, qui ne tarit jamais, coule au sud-ouest du bourg de Laroche, commune de Saint-Sernin-de-Larche, et sort de la base d'une des falaises jurassiques formant en ce lieu un beau cirque géologique. Le canal de sortie, absolument impénétrable, est séparé du *Roc-Blanc* par une distance à vol d'oiseau d'environ 2 kilomètres.

Ainsi, le causse de Martel possède comme les autres une circulation d'eaux souterraines fort curieuse; MM. Rupin et Lalande ont fait œuvre très utile en l'étudiant avec la persévérance la plus louable et le savoir le plus digne de confiance !

Avant de quitter la région de Brive, indiquons enfin que M. Rupin a vidé la question de la caverne de Nonards, à 18 kilomètres Nord-Ouest de Martel, près de Beaulieu (Corrèze). Cette grotte, à laquelle on attribuait des kilomètres de galeries et de rivières souterraines inconnues, n'a pas même en réalité, d'après le plan levé par M. Rupin en septembre 1891, deux cents mètres de ramifications totales hautes de 4 à 7 mètres au plus, et parfois superposées en deux étages fort petits; un faible ruisseau parcourt les conduits inférieurs après les pluies. Le tout sans aucun attrait pittoresque.

Mais bien d'autres cavités encore restent à découvrir dans la région, et peut-être quelque nouveau Padirac se révélera-t-il un jour! — Patience et longueur de temps viendront à bout de la besogne qui n'est pas achevée !

E.-A. MARTEL.

(1) Ne pas confondre avec l'*Œil de la Dou*, mentionné précédemment.

NOUVEAU RECUEIL
DE
REGISTRES DOMESTIQUES

LIMOUSINS ET MARCHOIS

(DE 1384 A NOS JOURS)

PUBLIÉS PAR

M. LOUIS GUIBERT

**Avec le concours de MM. Alfred LEROUX, J.-B. CHAMPEVAL, l'abbé A. LECLER
et Léonard MOUFLE**

(Suite. — Voir tome XIII, p. 635.)

VIII

LIVRE DE RAISON ET REGISTRE DE FAMILLE DES SIEURS
PIERRE, AUTRE PIERRE ET MICHEL TERRADE,
NOTAIRES A CHAUMEIL (1548-1685).

Ce registre de famille se distingue de la plupart des précédents par deux caractères. Il est dénué de tout ordre logique, à tel point qu'il est malaisé de reconnaître combien de générations y ont collaboré. En second lieu, à côté des mentions de baptêmes, mariages, décès, fléaux, prix-faits, etc., communes à tous les registres de cette nature, il renferme un très grand nombre de recettes médicales qui ont le mérite de nous fixer clairement sur la thérapeutique courante du xvii^e siècle. On ne lira pas sans intérêt les procédés magiques, rehaussés de formules religieuses, que recommande l'auteur pour la guérison de certains maux. Nous avons relevé les plus typiques et indiqué l'objet des autres. La série I des Archives départementales de la Haute-Vienne contient aussi un recueil de recettes du même genre que nous avons déjà signalé dans le *Catalogue des manuscrits d'archives*. — Ce registre de famille, communiqué par M. J.-B. Champeval, compte 105 feuillets écrits et mesure 0^m 17 sur 0^m 12.

A. L.

F^o 1). *Ce presant livre est de moy soubzigné [Pierre] Terrade.
(Recette pour faire de l'encre.*

Mention d'une créance de Francois Tarrade.)

F^o 3). *C'est le memoyre des contractz concernans mes aseres
et droictz de la mayson.*

En premier lieu, le xvii^e octobre 1548, le mariage de Jehan Vedrenne et Marie Terrade, mes pere et mere, feust faict et receu par M^e Marcial Plasse, notaire royal de Correze; faysant lequel, Peyrichon Terrade, pere a la dicte Marie, faysant tant pour luy que pour Nardon Cheype, Catherine Terrade, ses pere et mere, et Jacques Terrade, son filz, donne au susdict Vedrenne et Marie [Terrade] en faveur du dict mariage tous ses biens.

Le xx^e octobre au dict an, les dicts Cheype, sa dicte femme et Jacques, filz au dict Peyrichon, ratifient la dicte donation par contract receu par le dict Plasse avec les pactes et reservations portées par le dict contract.

F^o 4). En l'an 1568 ou 1569 les dicts Jehan Vedrenne et sa dicte femme marient Narde Terrade, leur filhe, avec Francois Lacroix de Choumelh, ausquelz constituent de doct (*sic*) les sommes et choses contenues au contract de la dicte constitution, receu par M^e François Plasse.

F^o 9). *Memoyre des acquetz de Boulegue.*

J'ay achapté de Francois Terrade dict Boulegue, de Freyssilines, ung pré appellé de la Lande et une terre appellée del Trigel pour xvi ll., comme appert par contract du tiers de martz (*sic*) 1586, receu par les messieurs Jehan Farges, de la parroisse du dict Saint-Augustin.

F^o 11). *Memoyre des acquetz de Soutonnet.*

En l'an 1586, Jehan Fraysse dict Soutonnet auroict vandu par vante conditionnelle a Simon Sarlat, de Saint-Augustin, le pré des Fage et le boys de la coste des Fage, par contract receu par Plasse, notaire royal de Correze, gendre à Freysselines, pour c ll. Je n'ay pas le dict contract; mais le dict Simon me le doit bailher.

F^o 15).

Pour guérir des erbades.

Fault fere, a jour de lundy, devant soleilh levé, couper neuf gaules d'oulanier (1) qu'il fault piller et amasser la rusche; et fault metre la dicte rusche a la fumée et frouter la dicte erbade avec les dictes gaules en disant sur son corda : « Toutes mes erbadas siou mortas ». Et fault dire neuf foys le *Pater noster*..... et sur la fin d'icelluy, chesque jour, fault fere brusler une des dictes gaules, et apres fault prier Dieu. Comme les gaules se diminueront, les *Pater noster* se feront de mesme. Et a la fin des dictes gaules, ferés brusler les dictes rusches et si priérés Dieu.

Pour estancher le sang.

[Fault dire] :

- *Sanguis Christi maneant in te*
Sicut Christus fecit in se.
- *Sanguis Christi maneant in tua vena*
Sicut Christus in sua pena.
- *Sanguis Christi maneant in tuo corpore*
Sicut Christus fecit in cruce,
Et prier Dieu (2).

(1) Noisetier. Le *corylus avellana* L. se désigne, en patois du Bas-Limousin, sous les noms d'oulanier, oulanier, oulaniero.

(2) Cette merveilleuse recette se trouve reproduite, à quelques variantes près, dans un livre imprimé à Rouen en 1651, intitulé : *Les secrets et merveilles de nature*, recueillies par Jean Iacques Wecker de Basle, médecin de Colmar. On lit à la page 156 : « Je me seruy de l'enchantement, prinz de la passion de nostre Seigneur, et tout incontinent le sang y arresta tout court, dont ie suis esmerueillé, et soit que je mangeasse ou que je parlasse, le sang ne coula plus : combien que le lieu me fist mal et que l'on vist la playe. Vous en serez esmerueillé. Je ne sçaye pas si la foy que j'y adioustay ou les paroles ont seruy en cet endroit, les paroles sont telles : *Sanguis mane in te sicut fecit Christus in se. Sanguis mane in tua vena sicut Christus in sua pœna. Sanguis mane fixus, sicut Christus quando fuit crucifixus.* Répétez-le trois fois. Extrait du livre de Cardanus. »

*
* *

(Les pages suivantes sont d'une main différente.)

F° 19). *Pour enclaver le loup.*

[Fault dire] :

Bestie, laysse de la sainture de Nostre Dame ce que te la gorge sarrade, estan de?..... et gasta comme la femme d'un presbtre a dire messe. Las lians de nostre saint Jehan le siou (2) darriere et davan, et que l'as de nostre saint peyre le siou davan et darreyre, et que l'as de nostre saint Martin [le siou] per tout lou chamy et que l'as de nostre saint Pardoulx le siou a toucz lous.....

*Oraison de madame sainte Apoloine pour dire
contre le mal de dens.*

Beata Apolonia grave tormentum pro Domino sustinuit. Primo, tiranni extruerunt dentes ejus cum multis afa-riis. Et cum esset in illo tormento grave ad Dominum Jesum Christum. Et quicumque nomen suum devote invocaret, malum in dentibus non sentiret. *Versus.* Ora pro nobis, beata Apollonia, ut digni efficiamur promissionibus Christi. Amen.

F° 20). En l'an mil six cens dix neuf, après que nous heumes moyssonné, cuydames perdre les gerbes a cauze de la pluye, et ne pouvions faucher les prés jusques envyron la demy-aoust qu'il commensa a fere beau temps; et ne pleust jusques a saint Anthoine que ung jour seulement. Le bled valut, jusques a la saint Michiel, xxv sols communement, et lors monta a Tulle xlv sols a cauze d'une froydure qu'on porta. Les chastaniers et les bledz noirs se perdirent quazy tous.

F° 22). Le vingt et troisieme jour de janvier mil six cens cinquante, par la nuict est né Michiel Terrade, filz legitime de M° Pierre Terrade, mon filz, et de Magdaleine Materre, ma belle filhe; et a esté baptisé le dimanche

(2) C'est-à-dire *le suivre*.

après vespres a Choumelz par M^r de la Salvanye, nostre curé. Parrin M^e Michel Terrade, notaire royal, et marine dam^{lle} Francoize Traslai, veuve, mere de la dicte Magdeleine, qui estans malade, autre Magdaleine sa filhe l'a tenu sur les fons baptismals (*sic*). TARRADE, parrin.

F^o 24). Il est dheu sur le village de Freyssilines à M^r le prevost de Veys, seigneur seul foncier, justicier et direct du dict lieu :

Seigle, 45 sestiers;

Avoine, 20 eyminaulx capes, reduictz à 24 de la mesure de Veys;

Argent, 45 solz;

Vinade, 5 bœufz et sa charrete;

Gellines, 6;

Journaulx, deulx, qui se payent par la terrade :

Seigle, 30 sestiers;

Avoine, la moitié;

Argent, 30 solz;

Vinade, la moytié;

Gellines, la moytié;

Journaulx, ung.

De quoy Jehan Terrade et Leonard Madran payent ung douziesme de tout; plus, a nostre descharge, seigle 3 quartes, argent 2 solz 6 deniers, gelline demie, etc. . . .

F^o 26). J'ay receu de M^e Michel Terrade, notaire royal, M^e Francois Terrade, praticien, et Jehan Terrade, [fils?] de feu Leonard, la quantité de trois cestiers seigle, mesure de Veys, de rante a moy dheue en qualité d'adjudicataire ou comme fermier du sieur prevost de Saint-Salvador, pour chascune des années 1629, 1630, 1631, 1632, 1633, 1634, 1635, 1636, 1637, 1638 et 1639..... Ay receu des dicts M^{es} Francois et Michel Terrades, Leonard Fraisser, filz a Masoudot, faisant pour M^e Dumas Plasse ou pour feu Jehan Balhiau, [de] Léonard Lavoix, faisant tant pour luy que pour Estienne Masaulx, en qualité de

solidaire prins de Guilhaume Fraisser, de Anthoine Feugas faisant pour M^e Leonard Fraisser, pour chascune des dictes années, autres sept cestiers seigle, mesure susdicte, qu'ilz doibvent de rante au sieur prevost, dont les quitte pour en avoir randu leur compte et payement ce jour d'huy, sauf leurs recours entre eulx, et y comprins toutes quittances et payemens precedens et sans me prejudicier.

.

*
* *

(Les pages suivantes sont de deux mains différentes.)

F^o 31). J'ay loué Pierre Fraysse, mon filhieul, et [il] guaigue viii ll. et une chemize, et vint le..... 1594.

Lannon guaigue x ll., et vint le xiiii^e juilhiet 1594.

Peyrichon de Val s'est loué et guaigue xiiii ll., une chemize, ung chapeau et ung pere (*sic*) de bas (1). Vint le 8 juilhiet 1594.

F^o 33). Pour expeller les cussons d'une grange, fault dire et fere quatre chartreaulx pour les mettre aux quatre carrés du malhat, contenant ce que s'ensuict :

† *Ibi ceciderunt* † *qui operantur iniquitatem,*

† *Expulsi sunt* † *nec potuerunt stare* †.

Et fere une grande fumée avec du gerbier et du buysson.

Pour fere de la varelle à la brebialhie (2), fault fere ung brevet comme s'ensuict :

David le grand, Abraham, Yzac, Jacob, Helye, Stobozie, Hieremye, David le roy de Jerusalem, Baruf, Ozee, Johannes.

Ordonnateur de la divinité, père Dieu en trinité, que la malignité n'aye puissance contre l'espiritualité, *per nomen Dei insociabile, per alfa, et per iota, grammatica om/ga* † † †, et fere troys foyes le signe de la croix et metre le dict brevet a ung trou sur la porte de l'estable ou le bestial menu entre.

(1) C'est-à-dire une paire de bas.

(2) Ce mot semble vouloir désigner l'ensemble des brebis.

Après, fault que ung home, qui n'aye pas ataint l'eage de quarante ans, dye ung mattin avant souleilh levé, estant dans le dict estable des brebis qui se craindront du dict mal, ayant la face devers le souleilh levant et de l'eau benicte en main, en faysant le signe de la sainte croix, en entournant le dict bestial sans laysser aucune beste du dict estable riére luy, disant *lou Paire, lou Fil et lou saint Esperict*, le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. Et parachavé le dict premier tournon, il [re]commencera, et le premier des dicts tours faict, [fault] commencer le segond et dire et fere de mesme comme au premier, et de segond [passer] au tiers, disant et faysant tout de mesme que au premier, commençant et ayant la face devers le souleilh levé et finissant en mesme endroict. .

.
Dire messe du jour *cum passione* : De M^r saint Jehan, a la tumbe, *de corpore Christi*, de nostra Domna, *de quinque plagis*, de M^r saint Jehan, de M^r saint Cosme et saint Damien, *de omnibus sanctis*, et du saint duquel la personne porte le nom et du patron d'ou il est parochien de l'un et de l'autre.

Seront dictes les quatre passions durant le dict temps devotement.

Sera allumé, pendant que les dictes messes se diront, treze chandeles de cyre dans l'esglize.

Sera dict *Absolvons* sur les trespasés et aulx quatre carrés du cimintière; mesmement sur les paoures.

Ne mangera de chair de sa vye, à lundy, ne potaige qu'on y faict cuit.

Et si ira en hommaige en la chapelle de M^r saint Jehan durant sa vye, tous les ans, en bonne devotion.

Pour fere ung?....., luy sera apris l'oraison de *In principio*, si fere se peult.

.
F^o 36). Le xviii^e de mai 1615 nasquist Jehanne Terrade, filhe a Michiel Terrade et a Guilhaume (*sic*) Sarlat; et feust baptizee le dimanche d'après, xiiii^e du dict moys,

par M^e Anthoine Masmel, prestre et viquaire de Choumelz. Et sont ses parrin et marrine M^e Pierre Terrade, notaire royal, mon père, et Jehanne Farge, veusve de feu Anthoine Sarlat, marchand de Saint-Augustin, mere de la dicte Guilhaume.

TERRADE, pere, pour avoir escript ce dessus.

F^{os} 36 à 53). (*Diverses recettes, de même force que les précédentes, le plus souvent en patois limousin*) : « pour estancher le sang... pour fere du survie... pour ouster ung coup... pour fere du fleurelaige... pour ouster le feu... si ung chien enraige et mord personne ou beste... pour enclaver le loup... pour conjurer le poin de cousté... pour lever l'estoumac... pour guerir de la tous... pour la maladie du bestial... pour mal des yeulx... pour l'avou-peline... [pour guerir] du mal marche... pour guerir ung talindix et blessure... pour guerir de la...?... et tinhie... pour runie et guale... pour la maladie des porceaulx... contre le venin... pour douleur de dens... pour guerir ung homme utic... pour ung enflé... pour la pierre... contre tempeste... pour guerir ung enfen qui ne se veult pas fere... pour fere de l'encontre a ung enfen... pour taindre de la layne... pour fere du mascliou et trame... pour faire suer une cavale... contre le marfondement... pour l'orrit ou aupoline... pour guerir ung cheval d'encloveure... pour empescher qu'un cheval defferré ne se gaste... contre le farcin d'ung cheval... pour guerir ung cheval de vere... pour guerir ung cheval de douleurs en ung jour... pour guerir des fiebvres... pour faire ung amplastre sur les mamelles d'une femme lorsqu'il se faict anflure et amas...

F^o 54). Le septiesme mars 1641, jour de jeudy, apres minuict, moureust Leonard Terrade, mon filz aîné, par la nuict, et feust gardé tout le vandredy et ensevely le neufiesme jour de sapmedy (*sic*).

Le lundy xx^e may 1652, sur cinq heures du soir, moureust Guilhaume (*sic*) Sarlat, ma femme, a la pre-

sence de M^e de la Salvanie, nostre curé, et feust ensevelie le lendemain mardy de la Pantecouste.

Le septiesme jung (*sic*) 1658, tirant au huictiesme, moureust M^e Jehan Leynia, beau-pere de mon filz en premieres noces, au mas Michiel. Avoict faict testament devant Serizac et institua sa filhe; après la maria avec M^e Leonard Masmel, par contract que j'ay receu.

*
* *

(*Sur feuillet volant.*)

Prise de Tulle, 1585 (1).

L'an mil cinq cens quatre vingt et cinq et le dernier de novembre, veille de la Toussaincts, Tulle fut assiegée environ deux heures avant jour par M. le vicomte de Turenne, le couronnel de La Mourie de la Guasconne perigourdine, les cappitaines Rinhac de Brive, les deux Lacroix, M. de la Varde de Mounège, Panphille de Merle, fils de M^e de Leix, Lachalin de Chambaret, M. le baron de Chambaret, Villard de Bonafiou et plusieurs autres, estans au nombre de six mille. Du premier assault en anpourtarent les faulxbourgs entierement, fors la Rivière qui tint jusques au sempmedi apres; la ville tint encore jusques au dimanche que tresves feurent faictes, et le mardi apres, la ville se rendit, et feurent les armes mizes à la mercy de mondit s^r de Turenne, qui mit en garnizon le dit s^r La Mourie. Feust apres prins Seilhiac et Saint-Salvador. A l'assault du dit Tulle mourut environ xii^{cc} hommes.

*
* *

(*Les mentions qui suivent sont inscrites en commençant par le rebours du registre retourné. Elles ont trait, comme les précédentes, à des baptêmes, mariages et décès, à des contrats*

(1) Ce fragment a été publié déjà par M. René Fage, *La Prise de Tulle*, p. 121.

de vente et de mariage, à des procès soutenus, à des quittances données et reçues, à des hivers rigoureux, et fournissent encore quelques recettes médicales. Ces diverses mentions appartiennent pêle-mêle aux années comprises entre 1572 et 1685. On distingue aisément trois mains différentes.)

F^o 56). Le cinquiesme jour de septembre l'an mil V^eIII^{xx}XIII, environ un heure et demie de matin, nasquit Michel Terrade, mon filz, et feust baptizé le neufiesme du dict moys. Et eust parrin et marrine M^e Michel de Leynia de Beaumont, curé de Saint-Augustin, et Léonarde Terrade, femme à Berthon Marthinie, ma seur. M^e Anthoine Vedrene, vicquere, le baptiza.

TARRADE, pour avoir escript ce dessus.

En l'an 1595 (?) et le unzieme (?) de decembre (1), envyron l'heure de neuf heures de matin, se battirent Messieurs de Gimel et la populasee de Chambolive, Oulouzac, Saint-Aulaire, Beaumont, Saint-Salvador et aultres. Avec Gimel commendait M^e de Puymaret, et aux parroysses Messieurs de Bussière, de Chambolive, et la Planche d'Oulouzac. Du cousté de Gimel en mourut douze ou treze, et des autres personne. Les dicts de Gimel estoient assistés des villaiges de Toury, mesmes de ceulx de la paroisse de Bar et de Naves, estans tous en nombre de deulx cens hommes. Et les aultres estoient envyron deulx mille cinq cens. Le couronnel Bousquen s'en retourna de Tulle qui aloict au secours de la populasse, comme sceust le?.... qui avoict quinze cens hommes. Cela feust faict soubz le villaige de la Bitarelle, près de (2).

(1) L'épisode qui suit a été reproduit, en partie seulement, par M. J.-B. Champeval dans son recueil de *Proverbes bas-limousins* (*Bulletin de la Société historique de Brive*, 1886, t. VII, p. 717). A la date qu'il donne « 1593 et le 20 décembre », nous préférons graphiquement celle de 1595, 11 décembre, mais non sans quelque hésitation

(2) Le bas de la page est malheureusement déchiré sur une hauteur de quatre lignes.

le just (*sic*), le broyer avec ung moyeau d'œuf et bon vinaigre, du poivre et du cel (*sic*) et mesler le tout, et le bien broyer ensemble a mediocre quantité, le fere boyre au malade et luy fere boyre ung verre a vin, le tout l'un apres l'autre lorsque l'accès (1) voudra venir. S'il ne venoit, le prendre deubz heures. Apres qu'il aura prins le dict brevage, luy fauldra fere prendre ung boughion sans cel (*sic*) avec ung peu de burre.

F° 74). Je sous signé confesse avoir receu des tenantiers du villaige de Freyssilines, paroisse de Choumelz, seigle ung sestier qu'il me restoit des années 1622 et 1623 de la rante dhue au sieur prevost de Saint-Salvador sur le dit villaige, dont le quitte pour les dictes deulx années, sans prejudice de plus grand rente ou areyrages s'ilz en doibvent. Faict au dict villaige de Freyssilines, le 15^e mars 1624.

DUBAT.

F° 83). Pour chascune des années 1638 et 1639 j'ai resceu du sieur M^e Michiel Terrade, en deduction de la rante dheue a M. d'Uzerche (2) a cause de son prevosté de Veys sur le village de Freyssilines, seigle 13 cestiers, eymine une quarte, avoine 6 eyminaux, argent et vinade 3 ll. 2 sols 6 deniers, journal 2 solz 3 deniers, geline une, et le sixieme d'une..... dont le quitte, sans prejudisse de plus grand rante et divizion d'icelle.

BOYER.

F° 104). (Quittance sous la date du 9 novembre 1685.)

F° 105 et dernier). Le 16 novembre 1645 la paouvre mere moreust sur le soir, et feust ensepvelye le 18 du dict mois en nostre tumbeau au cimintière (*sic*) de Choumelz.

(1) Il semble bien qu'il y ait excès.

(2) F° 85 r° on lit : « Messieurs les religieux du chapitre de l'abbaye d'Uzerche. »

F° 60). 15 mai 1613, (naissance d'un autre fils du dit Terrade). « Feust baptisé le lendemain par M° Michiel de Leynia, curé de Saint-Augustin. »

F° 64). Aussi est certain que Loize Terrade, filhie de moy M° Pierre Terrade soubzsigné, et de Marie de Farges, nasquit le xxx° de martz 1590, jour de vandredy, envyron l'heure de vespres, et feust baptizée le lendemain par M° Jehan Masmichiel, prebstre. Parrin et marrine M° Jehan Freyssenens, notere royal de la Farge, et Loize Farges, femme a Benoict Terrade.

TARRADE, pere de la dite Loize.

F° 67). 19 avril 1603 : (Enterrement de Jehan Vedrène), « ou estoint les prebstres de Treynhac, de Choumelz et de Saint-Augustin. »

F° 68). En la dicte année 1613 ne fust point d'ivern (*sic*) du tout et ne veismes que deulx foyz neger, qui dura chesque foyz deulx heures. Le bled se vendict xl sols.

En l'an 1614 fust ung grand yver, que commença a neiger le jour des mortz et jusques au xv° de martz apres. Le bled valeust v ll. x sols.

En l'an 1623, l'iver commensa le jour des mortz 1622. Guardames la neyge jusques a Nouel par les montanies (*sic*). Les festes, fust du beau temps jusques au lendemain de saint Antoine qu'il nega et dura en grande abondance jusques au jour de Nostre Dame de martz que commensa de revenir (?). Et n'avions ouvert le bestial que cinq ou six foyz durant le dit temps. Le bled valoit communement a Tulle xxx sols. Y avoict grande abondance de chastanies (*sic*), et le foin se vendist communement 4 sols et s'en vendit iii ll.

F° 69). Si ung serpent ou aultre venin touche une personne ou aultre choze, pour le guerir fault tuer une poulalye et la metre toute senglante et chaude sur la blessure.

F° 69). Pour guerir des fievres.

Fault avoir de l'herbe de la ruhe et en fere degouter

(Sur feuillet volant.)

Monsieur mon cousin (1). J'ay [receu votre] lettre et vous diray que Mr Delavernholle a escript ce mattin a Mr Marin, secretaire de Monsieur de Pompadour, quy conduict ses compaignyes, qui est a Pierrefitte, et le pryé luy donner advis quelle rothe ces gens pregnent. Le garson n'est encore de rettour. Sy tost que nous aurons seu de nouvelles et sy tant est que leur quartier soyt donné en votre lieu et parroisse, vous en serés adverty. Monsieur de Verdun est logé a Lespartinhac, M. de Colanges a Bretainholle, M. de Saint-Martin a Pierrefitte, M. de Ganyon a Vetraict et en plussieurs autres lieux. Je ne vous escripray autre choze pour le present et suys pour jamais, Monsieur mon cousin, votre tres humble cousin et serviteur.

J. DEVENTEGOUT.

D'Alazac, en votre manoir, ce vi^e decembre 1626.

[P.-S.] Ayant escript la presente, nous avons seu des nouvelles de ces Messieurs quy ont passé la rivière (?) et du cousté voleu : le Barye et Condat, tellement que pour le present, il n'y a rien a craindre.

(Au dos) : A Monsieur mon cousin, Monsieur Terrade...

(D'une autre main) : Missive de Mr le juge de la Valette.

*
* *

(Sur autre feuillet volant.)

Les commandements.

Si to mo trop crouchudo fo gudo del metzie de pona.

(1) La suscription est à peine lisible. On distingue cependant encore le nom de Terrade.

IX

REGISTRE DOMESTIQUE DES LA GARDE, DE TULLE

(25 juillet 1569-17 septembre 1645).

Le registre domestique des La Garde, de Tulle, n'est malheureusement pas arrivé jusqu'à nous dans son entier. Quelques fragments seulement ont été retrouvés par M. Champeval au cours de ses laborieuses recherches. Ce qui nous a été communiqué par lui consiste en cinq feuillets de papier, mesurant 177 millimètres sur 131, et portant des notes de trois écritures différentes au moins.

Ces notes qui ont trait non-seulement à des événements domestiques mais à divers orages notables, et à la pose de la première pierre d'un couvent non dénommé (1606) et du couvent des Feuillants de Tulle (1620), s'échelonnent au cours d'une période de trois quarts de siècle, puisque la première porte la date du 25 juillet 1569 et la plus récente du 17 septembre 1645.

L. G.

L'an mil cinq cens soixante neuf et le xxv^e jour de juillet, qui estoit le jour et feste Mons^r saint Jacques, nasquit, heure de midy, Bertrand La Garde, filz naturel et legitime de maistre Anthoine La Garde et de Margueritte de Loyac, sa femme : lequel fust batize aux saintes fons de baptesme en l'esglize Saint Julhien dud. Tulle. Et fust perrin M^e Bertrand de Loyac, licencie es droictz, lieuct^e particulier au siege royal de Tulle, pere a lad. de Loyac, et Loize de Borie, mere aud. Lagarde.

L'an mil v^e soixante unze et le xv^e jour de may, Jehan,

mon filz, est né, envyron l'heure de unze heures avant midy, et a este baptizé aux saintes fons de baptesme a Saint Julhien de Tulle. Et a esté perrin M^e Jehan Lagarde, chanoyne de l'esglize cathedrale de Tulle, mon frere, et Leonnie de Cormier (?), ma belle mere, feme a M^e Bertrand de Loyac.

LA GARDE.

Le xxvii^e d'apvril 1606, environ l'heure de deulx heures aprez midy, il a esté fait une procession ou estoyent messieurs les Doyen et chanoyne de l'esglize cathedrale, curé et prebtres S^t Pierre et St Julhen, po^r aller benir et faire pozer la premiere pierre d'ung couvent qu'on veult faire pour des religieuzes, laquelle benediction a esté faite par M^e Pierre de Feux, official et viccaire g^{nal} du s^t Evesque; a quoy a assisté grand multitude de peuple, mesmes M^e Pierre de Fenis, mon beau frere, Lieutenant^e gen^{al}, et messieurs les Consuls de la ville, et non M^e Bertrand Fagerdie, Maire, parce qu'il estoyt malade. Apres avoir fait pozer la premiere pierre par Francois Brigone, par^{re} de Gros Chastang, maistre, qui m'avoyt fait ma maison, et Francois Marbeau dict Fannelle, et ung nommé Brunye, il a esté fait une exortation et preche par M^e Bertrand de La Tour, Doyen de lad. esglize cathedrale, et a tout ce dessus j'ay assisté, led. j^r xxvii^e apvril 1606.

DE LA GARDE.

Le xx^e jour du moys d'apvril 1620, environ l'heure de unze heures avant midy, est decedé M^e Martial de Fenis, sieur de La Prade, mon ayeul et parrin; lequel a esté ensepvely le lendemain dans l'eglise de S^t Pierre de Tulle.

DE LA GARDE.

Épitaphe sur le tombeau dud. sieur de Fenis.

ICY GIST MARTIAL, LE PHOENIX DE SON EAIGE,
PHOENIX NON SEULEMENT DE NOM, MAIS EN EFFECT,
UN PHOENIX QUI, VIVANT, A TOUSJOURS SI BIEN FAICT
QU'IL EMPORTE EN MOURANT LE TILTRE DE PLUS SAIGE.

GUABRIEL LAGARDE fecit.

Le tiers jour du mois de may mil six cens vingt, environ l'heure de trois heures apres midy, il a esté fait une procession ou estoient messieurs le doyen et chanoine de l'eglise cathedrale de Tulle, curés et prestres S^t Juilhen et S^t Pierre, pour aller benir et faire poser la premiere pierre d'ung couvent qu'on veut faire pour les peres Feuilhans : laquelle benediction a esté faicte par M^r Bertrand de Latour, doyen, duquel couvent Monseigneur de Pompadour a esté fondateur. A laquelle procession il a asisté avec la dame sa femme et grand multitude de peuple, mesmes M^e Pierre de Fenis, lieutenant^{g^{nal}} et Maire, avec Messieurs les Consulz de la ville.

(Deux pages blanches.)

Le unzieme may 1634 (?), environ l'heure de six heures du soir, a faict une tempeste qui a duré demy heure et a gasté les semances, vignes et boys, nommement du cousté du Boys Mingier, Bachelerie, Maure, Chameyracle Vieux, S^e Fortunade, Cournil, S^t Ilaire de Peyrou, et infinité d'aultres parr^{es} et villaiges. La grelle a demuré sur la terre jusques au landemain, a midy.

Le v^e jung 1642, jour de dimanche, environ l'heure de cinq a six heures de soir, a faict une grand tempeste qui a duré un quart d'heure et a gasté les semances, vignes et aultres biens, du cousté de La Guene, La Bachelerie, Chanac, La Bitarelle, Naves et aultres parr^{es}. Il c'est trouvé grand quantité de pierres, grosses comme œufz de gelline. La terre en a esté aussy couverte comme l'hiver de neige.

Le dimanche, jour de S^t Clair, premier jour de jung mil six cens trente six, environ l'heure de cinq heures de soir, a faict une grand tempeste : l'oraigne a duré deux heures. Toute la terre ou il a tempesté a demeuré couverte de gresle tout le restant du jour, et en plusieurs endroits deux jours apres, apres que tous les environs de la ville durant ung quart de leue n'est rien demeuré (?).

Lad. annee 1636 a esté fort avancée, car les bleds ont esté a demy couppés le jour de S^t Jehan, et tout

a esté a bon marche : Le bled s'estant vandu led. jour vingt solz le cestier.

Le dimanche, 17^e sep^{bre} 1645, environ l'heure de dix heures du soir, est decedé M^e Anthoine Borderye, sieur de Chadapau, mon beau pere, lequel a esté ensepvely le lendemain dans son vas (1), a S^t Pierre.

(1) Nous avons déjà trouvé ce mot de vase, du reste d'un emploi fréquent en Limousin, dans le sens de tombeau.

UN CHANDELIER CIVIL

DU XIII^e SIÈCLE

M. Rossignol, à Montans (Tarn), que je me plais à citer comme le modèle des correspondants, possède trois qualités éminentes : il écrit, dessine et collectionne. De la sorte rien ne se perd avec lui et la science, qu'il cultive avec un zèle toujours soutenu, lui doit déjà beaucoup. Ajoutez à cela une obligeance sans pareille, qui met notes, dessins, objets à la disposition des amateurs, quand il soupçonne seulement qu'ils pourront leur être de quelque utilité.

Sous prétexte de me consulter, j'ai reçu dernièrement de lui le dessin, grandeur naturelle, d'un « chandelier en cuivre rouge, doré et émaillé », qui fait partie de sa collection archéologique. Les yeux sur ce crayon, je vais d'abord le décrire, puis je chercherai quel intérêt spécial il présente.

Ce chandelier consiste en un pied en pyramide tronquée et une pointe creuse, celui-là pour le poser à plat, celle-ci pour recevoir le cierge de cire.

Le pied, large de onze centimètres et haut de cinq, est bien assis et agréablement découpé à six pans. La tranche perlée est soutenue, au milieu de chaque pan, par un empatement en demi-cercle tréflé.

Le pan lui-même a pour ornementation un écu

en losange (1), accosté en bas de deux dragons et, en haut, de deux écussons ogivés, qui chevauchent sur le pan voisin.

De face, l'écu est mi-parti de France et d'Anjou ancien; sur les côtés, également de France ancien, avec une bordure, qui indique une brisure.

Des deux petits écussons supérieurs, l'un est *bandé* et l'autre a pour meuble un *lion rampant*.

La *broche* (2), longue de vingt-six centimètres, ce qui suppose une torche ou *flambeau* de gros calibre, repose sur une collerette, où se succèdent des trilobes *contrastés*, comme disent les inventaires.

Le style est celui de la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, vers la fin.

Il faut distinguer, au moyen âge, deux sortes de chandeliers : le chandelier *de chapelle* (3), dont le type est bien connu, et le chandelier *domestique*, représenté ici par un spécimen intéressant.

L'œuvre paraît de Limoges : l'émail est champ-levé, suivant la pratique du temps.

Ces pièces d'orfèvrerie courante ne sont pas précisément rares (4). Toutefois, elles appellent l'at-

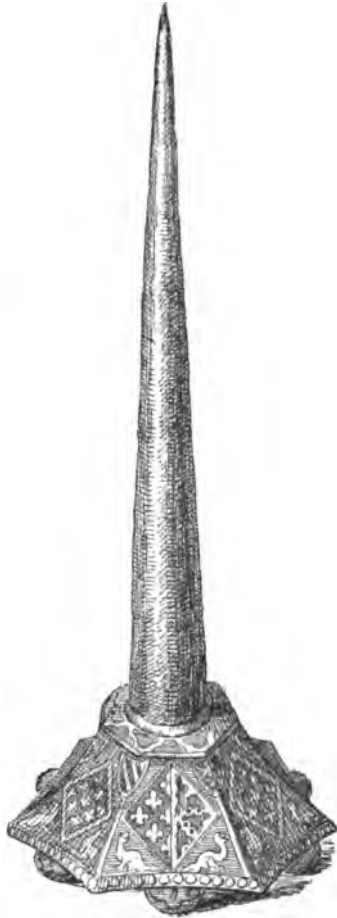
(1) Le losange est affecté aux filles non mariées : l'alliance exclut ici ce symbole héraldique.

(2) Ce mot n'est pas, avec cette acception, dans le *Glossaire archéologique*. « Ung petit chandelier d'argent à broche » (*Inv. de Charles V*, 1380, n° 2111). — « Pour un chandelier de cuivre, à broche, pour mettre devant le greffier civil » (*Compte du Parlement*, 1400).

(3) « Deux petits chandeliers de chappelle » (*Inv. de Charles V*, 1380, n° 1594).

(4) « Ces porte-cierges émaillés se rencontrent dans toutes les collections..... Ceux-ci, construits de façon à s'emboîter les uns

tention par les écussons qui les rehaussent. J'ai établi ailleurs, à propos des pyxides qui en sont



dans les autres, faisaient partie du bagage de la vie nomade des seigneurs, se plaçaient sur l'autel portatif de voyage, étaient rangés sur les corniches des salles de bal et de festin, sur les balustres autour d'un cercueil, le long des moulures d'une église tendue de deuil, partout où ils pouvaient servir en longues files ou en rangées étagées ». (De Laborde, p. 75.) M. Darcel les appelle « chandeliers itinéraires », p. 60.

couvertes, que ces armoiries, de même que sur les gémellions (1), sont plutôt fantaisistes que personnelles. Il n'y aurait pas lieu, en conséquence, de trop insister sur leur détermination. Ici je ne crois pas non plus à une affectation particulière, s'adressant à telle ou telle famille. L'écu de France en fait ordinairement la décoration principale; chez M. Rossignol, il se présente de trois façons : plein, brisé et avec alliance. Or l'alliance, qu'on peut prendre à la rigueur pour un rais d'escarboucle pommeté, se complique d'un bandé et d'un lion, qui peuvent se référer aux ancêtres.

Au Louvre, l'alliance est France et Champagne; à Montmorillon, Anjou (non Navarre) et Champagne, entre France et Angleterre.

J'ai insisté sur ce genre de chandeliers, d'usage purement civil et accidentellement religieux, parce qu'il ne figure pas dans le *Glossaire archéologique*. On lira à son sujet les doctes observations de M. de Laborde, *Notice des émaux, bijoux et objets divers exposés dans les galeries du Musée du Louvre*, Paris, 1857, p. 74-75; de M. Darcel, *Musée du Louvre, Notice des émaux et de l'orfèvrerie*, Paris, 1867, p. 60 (2); de M. Goudon de la Lande, *Description d'un porte-cierge en cuivre émaillé et doré du xiv^e siècle* (3), avec une

(1) *Gloss. arch.*, p. 94; *Annal. arch.*, t. XXI, p. 194.

(2) M. de Laborde en compte cinq et M. Darcel six. Tous les deux les attribuent au « xiv^e siècle » : c'est peut-être les rajeunir un peu trop.

(3) Ce porte-cierge a été trouvé « au bas des rochers que dominait autrefois le château de Montmorillon » (Vienne).

lithographie, dans les *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, t. XII, p. 72-74, et enfin de M. Rupin, *L'Œuvre de Limoges*, p. 520-524.

X. BARBIER de MONTAULT.

LES
ÉMAUX CHAMPLEVÉS
DE LIMOGES
AU MUSÉE DE FÉCAMP

L'abbaye bénédictine de Fécamp, ruinée à la Révolution, a été relevée par son propriétaire M. Le Grand, qui a installé dans les nouveaux bâtiments en style du moyen âge, une distillerie, un musée et une bibliothèque.

La distillerie fabrique, d'après la recette d'un ancien moine, une liqueur connue sous le nom de *la Bénédictine*. Sa production annuelle est de deux millions de bouteilles, dont la forme reproduit le type d'autrefois.

La bibliothèque, riche en manuscrits, chartes et incunables, reconstituée, autant que possible, celle qu'avaient établie les religieux à grands frais.

Le musée a recueilli tous les objets dispersés et il est libéralement ouvert aux visiteurs. M. Charles Durand en a rédigé, d'une façon un peu trop sommaire, le catalogue, qui forme un beau volume in-8° de 178 pages, sous ce titre : *Catalogue du Musée de la Distillerie de la liqueur Bénédictine de l'abbaye de Fécamp*. Du moins, de nombreuses planches permettent de suppléer au laconisme de l'auteur. C'est ainsi que je vais pouvoir indiquer plusieurs pièces de l'*Œuvre de Limoges*, qu'il importe de ne pas oublier dans l'inventaire général entrepris avec succès par MM. Rupin et de Linas. J'en compte ici quinze, qui, quoique n'étant pas de premier ordre, méritent cependant quelques instants d'attention.

1. Planche XI. La lettre porte « reliquaire byzantin »,

qui est une désignation fautive et, sous le n° 347, on ajoute : « avec émaux cloisonnés, xi^e siècle ». Il faut rectifier *champlevés* et *xiii^e siècle*. Il s'agit d'un coffret, *en grange*, disent les inventaires, historié de personnages nimbés, abrités, au toit, par une triple arcature ogivale; sur l'auge on remarque deux saints debout et, au milieu, un médaillon circulaire. La gravure manquant de précision, je ne puis en dire davantage.

2. Pl. XXXVI. « Ciboire byzantin, avec émaux cloisonnés », n° 333. Mêmes observations que pour le coffret : je ne trouve là que de l'art limousin, sans influence exotique et l'émaillerie propre au *xiii^e siècle*, qui est très certainement la date d'exécution. Le pied est rond; la tige, haute, est coupée par un nœud; les deux hémisphères, rehaussés de feuillages, sont unis par une charnière; la terminaison se fait par un clocheton, une boule et une croix. L'ensemble est très élégant.

3. Pl. LXXVI. Chandelier du *xiii^e siècle*, bas, et dans le genre de celui du Musée de Cluny (1). Pied triangulaire exhaussé par trois supports, tige droite à nœud, bobèche et pointe.

4. Pl. XXXVIII. « Christ byzantin émaillé, xi^e siècle », n° 336. La tête est penchée et couronnée, les bras sont étendus horizontalement, deux clous percent les pieds, un large jupon descend des reins aux genoux. Nous ne pouvons monter plus haut que le premier quart du *xiii^e siècle*. *Byzantin* est encore une appréciation insoutenable avec les données actuelles de la science.

5. Pl. XXXVIII. « Christ byzantin, émaillé, xi^e siècle », n° 337. Cette pièce a une grande valeur archéologique, bien qu'elle ne soit pas unique. Je puis lui citer une analogue dans la collection de M. Brantôme, à Jaulnay (Vienne). La croix est large et renforcée à la jonction de la traverse. On peut supposer, à quelques lettres, un

(1) *Annal. arch.*, t. IV, p. 1.

titre développé sur deux ou trois lignes. Le crucifix est couronné, en jupon, à quatre clous et droit comme n'étant pas mort. L'affaissement du précédent, et surtout l'*inclinato capite* (1), attestent qu'il a rendu le dernier soupir.

6. Pl. XXXVII. « Christ byzantin émaillé, XI^e siècle », n° 335. Crucifix limousin, du XIII^e; couronne en tête, bras horizontaux, corps droit, jupon et quatre clous, telles sont ses caractéristiques très significatives.

7. Pl. XXXIX. « Grand reliquaire byzantin, avec émaux en relief et cabochons, X^e siècle », n° 338. Ce type est aussi vulgaire que commun et sa date ne dépasse pas les débuts du XIII^e siècle. Les cabochons ronds séparent, sur un fond semé de fleurettes cruciformes, les trois statuettes clouées sur le toit et l'auge, qui représentent des saints, sans bras ni pieds. Les vêtements sont décorés d'émail champlévé : le *relief* n'existe que pour l'excipient et non pour l'émail.

8. Pl. XL. « Petit reliquaire byzantin, orné d'émaux », n° 343. Charmant type du XIII^e siècle. Le toit et l'auge du coffret sont couverts de fleurs à quatre pétales, qui forment le centre d'un losangé, motif peu ordinaire.

9. Pl. XL. « Custode byzantine en cuivre, avec émaux cloisonnés, XIV^e siècle », n° 338; même description, moins la date, pour les n° 340, 344 et 345. L'auteur me paraît bien arriéré pour sa nomenclature, dont il faut absolument effacer les mots *byzantin* et *cloisonné*. Ces quatre pyxides se ressemblent : leur décor consiste en rinceaux, qui séparent des médaillons fleuronnés; deux sont terminées par un bouton. Nous restons toujours au XIII^e siècle, vers le milieu.

10. Pl. XLI. « Navette byzantine, avec émaux trilobés et nacelle décorée en têtes de clous, bord extérieur crénelé », n° 341. — « Navette à encens, ornée d'émaux vénitiens représentant des saints personnages, XIV^e siècle », n° 342. Le type ne diffère pas des navettes publiées par

(1) « Et inclinato capite, reddidit spiritum » (S. Joann., XIX, 30).

M. Darcel (1) : la forme en double ogive et repli à tête de serpent pour passer les doigts est une caractéristique du XIII^e. Je ne garantis pas que le corps et le pied n'appartiennent à une autre époque et à d'autres ustensiles.

11. N^o 348. « Croix de procession, avec émaux ». Cette mention est insuffisante, car il n'en ressort ni le mode d'ornementation ni l'époque.

X. BARBIER de MONTAULT.

(1) *Annal. arch.*, t. XIV, p. 264; t. XIX, p. 114.

CARTULAIRE

DE

l'Abbaye bénédictine Saint-Martin de Tulle

EN LIMOUSIN

PUBLIÉ PAR

JEAN-BAPTISTE CHAMPEVAL

(Suite. — Voir t. XIV, p. 339.)

387. LAXA RAINALDI VICECOMITIS (4).

Décembre 936.

Ego in Dei nomine Rainaldus vicecomes Albuciensis, cedo Deo et Sancto Martino Tutelensis cœnobii, ubi domnus Adacius abbas preest, mansos meos qui sunt in pago Lemovicino in *vicaria Barrense* in parochia *Sancti Pardulfi de Gimel*, in *villa* quæ dicitur *Meill*, cum domibus, ædificiis, cum exiis et regressis, *vilaris*, *viridiariis*,

(4) Sources : *Hist. Tut.*, col. 359, et p. 76. — Manuscrit 252 donnant *vilaris*, « villars », revenant à jardin, enclos (xviii^e siècle) autour de Limoges. — En résumé aussi aux cahiers A et B, Meil, que M. Deloche prend pour son homonyme Miel, de Corrèze, et Meyrignac, malgré l'indication paroissiale contraire S. P. de Gimel; a dû être, selon nous, dans le Breuil, commune de Gimel, où nous voyons des pièces de terre porter encore ce nom. — Raynald I^{er}.

campis, pratis, silvis, aquis, aquarumque decursibus, cultum et incultum, quæsitum vel quod ad inquirendum est, quantum mea justa est possessio, cedo Deo et Sancto Martino ut post hodiernum diem faciant rectores Sancti Martini quidquid facere voluerint nemine contradicente. Sané si quis, ego ipse, aut ullus de hæredibus et propinquis meis, aut ulla opposita vel intermissa persona contra cessionem istam ambulare præsumperit, non vindicet, sed insuper componat ad supradictos rectores, auri libras decem, et cessio ista omni tempore firma et stabilis permaneat cum stipulatione subnixa. S. Rainaldi vicecomitis qui cessionem istam fecit et adfirmare rogavit. S. Galterii. S. Rainaldi. S. Rodulfi. S. Emoni. S. Aldebaldi. Facta est cessio ista in mense decembrio, anno primo regnante Ludovico rege.

388. 1086.

Notum sit omnibus præsentibus et futuris quod ego Aldenordis, uxor Geraldi *de* Sancti Michaelis, quæ fui filia Petro de Tornamira, dedi Deo et Sancto Martino Tutelensi duos mansos in villa de *Malaira* (1), qui prius erant alodi Sancti Martini de fevo patris sui. Et hoc donum fecit in præsentia domni Gauzberti abbatis et aliis senioribus, et auctorizavit se ad monacham Deo et Sancto Martino. Regnante Philippo rege, Widone episcopo præsidente in Lemovicensi sede. Factum est hoc donum anno ab incarnatione Domini MLXXXVI indictione VIII.

389. 1075.

Notum sit quod Berengarius Duranz de Gimell, unam bordariam dedit in die quâ misit se monachus. Testes sunt Geraldus Duranz, Willelmus Duranz fratres supra-

(1) Aldenordis au cahier A. Aldenodis au manuscrit Baluze 253, p. 20, et *Hist. Tut.* p. 108, et au cahier B. — Maleyre, ancien fief, 25 habitants, commune de Saint-Martial-de-Gimel, et nonobstant, la latinisation de 1500, *de Maleyrano*. Nous avons complété ce texte à l'aide des divers manuscrits.

dicti Berengarii, Stephanus Enganz.. Facta carta anno MLXXV. Philippo rege (1).

390. 1108 (*avant le 30 juillet*).

Noverint.. quod Geraldus Duranz cum voluntate filii sui Oliverii, dedit pro sepulturâ uxoris suæ, XII denarios in manso *Eblenc*... cum consilio Petri Duramni nepotis sui.. anno MCVIII Philippo rege, Willelmo abbate (2).

391. DONUM ALAIS DE MAGNAC UXORIS RAMNULFI VICECOMITIS.

1100.

Notum sit omnibus præsentibus et futuris quod Alaiz de Maignac, uxor Ramnulphi vicecomitis de Albucio, dedit Deo et Sancto Martino et monachis Tutelensibus duos mansos in villâ de *Castanet* cum servis et ancillis et colibertis et cum omnibus quæ in ipsis vicecomes habebat vel quicquid monachi de fevalibus conquistare potuerint. Hoc autem donum fecit pro anima senioris sui Ramnulfi, annuentibus et auctorizantibus Hugone vicario et Willelmo fratre suo et Petro nepote suo, anno Dominicæ incarnationis MC regnante Philippo rege (2), in manu

(1 et 2) Cahier A unique. — Ublanges, commune de Bar, est formé avec le pluriel d'Èble, par l'hypothétique Ebulonicas. Le Mas Eblenc pourrait être là, et en le supposant doublé par l'adjonction postérieure du grand ou petit, supérieur ou inférieur, Mas Ublenc, on a le pluriel actuel.

(2) Cahiers A et B en abrégé. — Texte *in-extenso* dans Baluze, manuscrit 252, et *Hist. Tut.*, col. 445 et pages 68 et 115. D'après cette page 68, Ranulphe d'Aubusson, *Cabridel*, serait fils de Raynal II (Rainal I^{er} selon Nadaud), et ce Cabridel aurait épousé : 1^o Ainarde; 2^o notre Alais (de Magnac-Bourg, croyons-nous, peut-être plutôt que de Magnac-Laval). Baluze, à moins qu'il n'ait pas dressé *lui-même* sa table de l'*Hist. Tut.*, y fait Alais veuve de Ranulphe III, se contredisant ainsi, à moins qu'une erreur typographique inaperçue de lui n'ait placé 445 à l'article de Ranulfe III au lieu de celui de Ranulfe II, *Cabridel*. Nadaud p. 513 du *Nobilitaire*, donne Ranulfe IV pour mari d'Alais. — Le manuscrit 252 ajoute la dernière ligne du texte. — Le Chastanet, village de la commune de Saint-Martial-de-Gimel, ou mieux le Chastanet-Ma-laure (Gimel), près Orliaguet.

domni Willelmi abbatis. Testibus Bernardo priore, Berengario monacho etc..

392. *Sans date (1084-1091).*

Notum sit.. quod Susanna que fuit uxor Ramnulfi adulterini, et soror Petri Duramni de Gimell, dedit quando fuit monacha, unam bordariam a *Fontamaza*. Actum Gausberto abbate, Philippo rege; audientibus filiis suis : Rainaudo, clerico; et Geraldo, Ramnulfi (1).

393. *1114; — et sans date.*

Willelmus Duranz dedit in die quo monachus fuit, unam bordariam al *Chairo*.. Anno MCXIII. Philippo rege, Eustorgio episcopo, Ebalo abbate. Audientibus filiis ejus Petro et Willelmo.. (2).

Idem dedit pro sepulturâ Alaiz uxoris suae.

394. *Sans date.*

Ildegardis de Captaur mater Ademari presbiteri de Agrifolia, et Aolricus et Geraldus fratres ipsius Ademari, cùm esset defunctus, donaverunt mansum de *Agrifolio*... (3).

395. *Sans date (1060-1084).*

Gerardus de Captaur, in die quo fuit monachus, dedit mansum de *agrifolio* in villa de *Cassanias*; in manu Frudini abbatis, Philippo rege... et hoc cum consilio matris suæ et seniori suo Geraldo de Agrifolio.

396. DONUM GAUZBERTI, VICECOMITIS, FRATRIS DOMNI

ADEMARI.

Septembre 930.

Inter omnia mandata quibus Dominus post baptismum

(1) Cahier A, ainsi que pour les trois chartes suivantes. — Fontamazeau, hameau, 5 habitants, commune de Bar.

(2) Erreur quant au roi; corrigez Ludovico. Gimel a eu un tènement des Cheyroux confrontant au Podium Gimelli, 1440. Le village actuel de Charissou, pour Cheyrissou, suppose à lui seul le Cher et le Cheyrou, dont il est le diminutif.

(3) Chataur, vieux et jeune, 87 habitants, commune de Saint-Paul.

peccata redimenda esset docuit, praecipuam et maximam eleemosynam commendavit dicens : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis* : Et juxta quod alia scriptura dicit : *sicut aqua extinguit ignem, ita eleemosyna extinguit peccatum*. Igitur in Dei nomine ego Gauzbertus vicecomes, frater domni Ademari vicecomitis, cogitans de timore Dei vel æterna retributione, ut pius Dominus in die magni judicii me de gehenna ignis dignetur liberare, et secum in perpetuo habitare permittat, ideoque nullo cogente, sed, ut credo, divina gratia mihi aspirante, à die præsentis cedo sacrosanctæ ecclesiæ Sancti Martini Tutelensis cœnobii et monachis Deo ibidem servantibus, mansos meos qui sunt in pago Lemovicino, in *vicaria Navensi* in villa quæ dicitur *Gorcias*, totum et ab integro quantum in ipsa villa visus sum habere, cedo Deo et ad supradictos monachos, ut habeant, teneant, possideant, et faciant quicquid facere voluerint nemine contradicente. Sane si quis, ego, aut ullus de heredibus vel meis propinquis, aut ulla opposita vel intermissa persona contra cessionem istam ullam calumniam generare præsumpserit, quod petit non vindicet, sed insuper componat cui calumniam fecerit auri libras quinque, et cessio ista omni tempore firma et stabilis permaneant cum stipulatione subnixa, manibus nostris propriis subterfirmavimus et ad bonis hominibus adfirmare rogavimus. Facta cessione ista in mense septembrio anno VIII regnante Rodulfo rege. S. Gauzberti vicecomitis, qui hanc donationem fieri vel adfirmare rogavit. Signum domni Ademari vicecomitis fratris sui. S. Imoni. S. Odolrici. S. Ingelvini. S. Aldebaldi. S. Matfredi. S. David (f).

397. *Mai 930.*

Ego Aldebardus et uxor mea Ingelberga damus Deo et

(1) Baluze, *Hist. Tut.*, col. 341, avec le préambule de la col. 339; et voyez le tableau de la page 16; et manuscrit 252, donnant la sanction en cas d'infraction. Le cahier A l'abrège et écrit Aldebaldi; le cahier B de même, et écrit Gorsia et Angeluini.

Sancto Martino Tutellensi ubi Aimo abbas preesse videtur.. quatuor mansos in villa *Sadranet*... duos mansos in villa *Noaliacus* parochiæ de Saliaco.. in villa Roeria parochiæ de Airent duos mansos... Facta cessio mense madio anno VIII. Rodulfi regis (1).

398. 928.

Eadem Ingelberga dat... Adacio abbate... Anno V regis Rodulfi (2).

399. DONUM ARCHAMBALDI ET EBALI VICESCOMITUM, ET MATRIS ILLORUM.

Février (vers 1059).

Cùm certa mors maneat omnibus et nemini parcat, providendum est unicuique homini de rerum suarum facultate qualiter retributorem omnium honorum habeat Deum dicentem : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis : quia sicut aqua extinguit ignem, ita eleemosyna extinguit peccatum.*

Quamobrem ego in Dei nomine Archambaldus et frater meus Ebalus et mater nostra nomine Rotberga nos simul tractavimus de timore Dei vel æterna retributione. Placuit nobis ut aliquid de rebus nostris cederemus Deo et Sancto Martino ad locum quod vocatur Tutela, pro anima patris nostri Archambaldi, qui gladio corruit, in die sepulturæ ejus, ut eam pius Dominus de gehenna ignis eripere dignetur.

Hoc sunt duo mansi qui sunt in pago (3) Lemovicino,

(1) Cahier A. — Nous connaissons un Sadraney, *aliàs* Mazières, en la paroisse de Donzenac, et qui, en 1500, était une prévôté dépendant de Vigeois. Quant à Sadroc, de Sadrano, il répond mal à cette sorte de diminutif de Sadra, villa Sadranet. — Noailhac, en 1772, était sis au village de Champeil, près Rivassou (Minutes de l'étude de M^e Brunie). Royère, commune d'Eyren, a en ce moment 58 habitants.

(2) Cahier A. Conférez 131.

(3) *Hist. Tutel.*, col. 409 et p. 99 pour les difficultés d'établir cette date. Baluze, manuscrit 252, — et nos cahiers A et B par

in *vicaria Barrense*, in villa quæ dicitur *Kadaliacus*, illum qui vocatur *ad Beze*, ubi Rainaldus et Gauzbertus visi sunt manere cum uxoribus et filiis et filiabus, et alius mansus hic ipsum, qui vocatur *a Druliora*, qui est modo sine habitatoribus, quantum ad ipsos mansos aspicit vel aspicere videtur, cum campis, cum hortis, cum pratis, cum exis et regressis.

Sanè si quis, nos ipsi aut ullus ex heredibus vel propinquis nostris contra hanc eleemosynariam ullam calumniam generare præsumpserit, in primis iram Dei omnipotentis incurrat et omnium sanctorum, et cum Datan et Abiron in infernum permaneant, et quod petunt non vindicent, sed insuper componant eis quibus litem intulerint auri libras quinquaginta, argenti pondera centum.

Facta eleemosynaria ista in mense febroario, imperante Domino nostro Jesu Christo, et regnante Aenrico rege. S. vicecomitum de Comborn Archambaldi, Eballi et Bernardi et Rotberganæ matre eorum, qui eleemosynariam istam fieri vel firmare rogaverunt. S. Gerardi episcopi Lemovicensis. S. Bernardi episcopi Caturcensis et abbatis Tutelensis. S. Rotherti vicecomiti. S. Bozoni. S. Ramnulf. S. Rigaldi.

400. DONUM RAINALDI BERNARDI *vicarii*.

Sans date (1073 à 1084).

Notum sit omnibus successoribus nostris quod Rainaldus Bernardi *vicarius* de Gimell et uxor sua Berniardis dederunt Deo et sancto Martino, cum Petro puerolo filio suo, quem miserunt monachum, in unoquoque manso *de*

abrégé. Le défunt est Archambaud II, vicomte de Comborn. Les donateurs sont : sa veuve Roberge de Rochechouard (voyez p. 136 de notre Généalogie Comborn, t. XI du présent *Bulletin*) et Archambaud III, co-vicomte de Comborn avec Èbles, qui devient vicomte de Ventadour. Enfin, on voit en l'acte Bernard leur frère. Pour la restitution des lieux, il est plus sage de s'abstenir jusqu'à plus ample informé. M. Deloche y a trouvé matière à se contredire.

Raet et de *La Gorcia*, et in villa de *Chadaliaco*, et in villa de *La Chalm*, unum sestarium de segle et alium de civada et unum faxum de feno et unam tortam, et vicaria similiter de manso de *l'Arribeira*, ubi ecclesia Sancti Jacobi de *Altoire* est ædificata, et unum solarium quod ibi videbantur habere (1).

Et hoc fecerunt cum consilio filiorum suorum Bernardi, Ugonis, et Willelmi *vicarii*, qui etiam hoc auctorizaverunt. Testibus Willelmo Duranni et Geraldo Duran et Stephano Ramnaldi et Rigaldo Botarii et Remigio Botarii et Geraldo Botarii; regnante Philippo rege, Widone episcopo præsidente in Lemovicensi sede, domno Frudino abbate regente abbatiam Tutelensem.

401. LAXA EBALI, VICECOMITIS DE VENTEDORN.

1095 et 1096.

(1095). Notum sit omnibus præsentibus et futuris, quod Ebalus vicecomes de Ventedorn, *patre* (pater) Arcambaldi et Ebali, in infirmitate qua defunctus est fuit monachus Sancti Martini Tutelensis.. et dedit Deo et sancto Martino pro anima sua duos mansos a *Cervezangue* in quibus faciebat boariam suam. Et jussit uxori suæ et filiis suis Arcambaldo et Ebalo ut darent alios duos mansos sancto Martino qui hoc se fideliter promiserunt facere.

(1096). Post mortem vero ipsius Ebali, uxor ejus Almo-

(1) Baluze manuscrit 252 principalement, et cahier B. Le cahier A donne la variante puerolo pour puerulo, mais n'a pas les noms de lieux. Cf. 21. — Bien que la paroisse de La Garde ait eu la boria de Rey, parfois Raet, 1455, *prope* la Pampoliam, Val, Bedenas, il est plus vraisemblable de proposer Rey et la Gorse, contigus en la commune de Vitrac. Il y a trop de Lachaud pour faire un choix. Chadaliacum peut être Chaliac, de Chamboulive, par contraction. Les Botier, de Gimel, y ont laissé de leur nom en divers lieux, sans parler de la Bouteyrie, commune de Bar. — Un faix de foin devait équivaloir à notre « *torche* » actuelle, environ 40 à 50 livres du pays, 25 kilos. — La « *tourte* », en seigle, probablement pour le chénage, nourriture des chiens de chasse du vigier (sorte de justicier), pèse 20 livres communes.

dis et filii ejus Arcambaldus et Ebalus venerunt in capitulo et autorizaverunt supradictos duos mansos de *Cervezangue*, et de aliis duobus reddiderunt unum in Daillac, et nominatur mansus de Baradilas. Factum est hoc anno ab incarnatione Domini MXCVI, indictione IIII, in manu domni Willelmi abbatis; audiente omni capitulo; testibus Geraldo Ugonis de Ventedorn, Petro Raynaldi, Petro Matheo (1).

402. DONUM EBALI VICECOMITIS, DE CAPMANSO.

Dimanche des Rameaux 1109.

Notum sit omnibus futuris et præsentibus quia Ebalus vicecomes dedit Deo et Sancto Martino Tutelensi et monachis ejusdem loci *capmansum de Cervesange* pro redemptione animæ suæ ac patris et matris suæ seu omnium parentum suorum.

Factum est hoc donum in die ramis palmarum apud Tutelam, in præsentia domni abbatis Ebali anno domi-

(1) Baluze, *Hist. Tut.*, col. 437. Cf. col. 459, et manuscrit 252. — Cahiers A et B. Ce dernier ajoute nos deux dernières lignes. — Èbles I, vicomte de Ventadour, qui laissa veuve Almodie de Montbron (voyez p. 330, t. XII du présent *Bulletin* de Brive, et Geofroi du Vigéois, p. 291.

Sous la cote 3234, série S, les Archives nationales contiennent ce qui suit : 1216, G., vicomte de Ventedorn, vend à l'abbaye de Tulle « 11 manses et 1 capmanse et 1 borderie en les paroisses de » Navis et de Seillac, dont un appelé de Soleilavolp; le 2^e Mas » Doilat; le 3^e Mas deus Mais a ? s; le 4^e Mas deus Chairols; le » 5^e Mas d'Airen; le 6^e Mas Lafon; les 7^e et 8^e de la Vaiseira; le » 9^e Mas la Costa; le 10^e Mas de Bonoïol où est la borderie à Colomis (aujourd'hui Coulamy est un village de Seillac), un mas et » une borderie. »

Plus, ce qu'il a sur le mas de *Servezagues* et la chenaria de Lodeiras (Naves a eu, près les arènes, un tènement de Ludières, ailleurs Nudières). Il donne pour fidéjusseurs : noble Archambaud, vicomte de Comborn, et B. son fils; Hugon de La Roche; Vigerios de Gimello; B. de Molceo; l'évêque de Limoges. Reçu le 3 des nones de mars. Témoins : P. Folchers, Cost. La Chassania, W. Boters, chevaliers, et nos compagnons (socii), notre fils. G. Focher. A. de Borc, Hugue de Mairignac, damoiseaux.

nicæ incarnationis MCVIII regnante Ludovico rege, Eustorgio episcopo præsidente in Lemovicensi sede. Testibus Bernardo priore, Rigaldo de Bolciaco monacho, Petro de Bellomonte monacho; laicis vero Ebalo de Bolciaco, Petro de Navis, Petro Doitrandi (1).

403. LITTERÆ EBALI VICECOMITIS VENTEDORNENSIS,
DE HOMAGIO CASTRI DE MOLÇO.

6 mars 1272.

Noverint universi præsentés pariter et futuri quod Ebolus vicecomes Venthodorensis, constitutus in capitulo Tutellensi, mera et spontanea voluntate recognovit et confessus fuit, se tenere in feudum a conventu monasterii Tutelensis *castros de Molço* et casnalam (*pro castania*) dicti castri cum omnibus pertinentiis ipsorum, et de ipsis fecit homagium dictus vicecomes in manu domni P[etri] abbatis pro tempore monasterii supradicti.

De hoc testes fuerunt *Petrus La Porcharia* tunc sacrista Tutellensis, et B. de Sancto Asterio cellararius, et G. de Castronovo camerarius, et Guillelmus d'Agrifolha cantor, et Guillelmus de Monlaidier prepositus de Navis, Guillelmus Bornec prior de Maensac, Bernardus de Barro, et G. de Gimello, et dictus P. Celaurs et Johannes de Burgo presbiteri, et magistri Hugo La Sala, Hugo de Combis, Johannes de Rupe, Simon La Chassanha, Gaubertus de Aquina, clerici, et Guillelmus de Bossac, P. Celiers, P. Chautardi, B. de Cofolen laïci. Premissa facta fuerunt die lunæ post dominicam quâ cantatur *reminiscere*, anno Domini MCCLXXII (2).

(1) *Hist. Tut.*, col. 459, complété par manuscrit Baluze 252. — Cahier A, en abrégé, Cervesangue, et il donne aussi la dernière ligne. — Cahier B, en abrégé, et écrit Cervesange et contient la fin depuis factum. — Baluze a la date inexacte : MCVIII.

(2) *Hist. Tut.*, col. 577, où il dit *Hugo La Porcherie*, et *castrum*. — Baluze, manuscrit 252. — Les autres légères variantes sont de nos cahiers A ou B. — *Petrus La Porcharia* au cahier B seul. —

404. 1084.

Sciant omnes.. quod Ademarus Doitrandi dedit in parochiâ de *Campaniaco*... Anno MLXXXVIII, indictione VII. Philippo rege, Widone episcopo, Frudino abbate. Testes Ademarus de Barr, Willelmus Doitrandi et frater suus, Bernardus Chenetz clericus, Petrus de Tutela, Ugo Lupus.... (1).

405. *Sans date (Février 940).*

Adacius abbas. Anno quarto Ludovici regis mense februario (2).

406. DONUM STEPHANI GAMBEILZ.

Sans date (1219 à 1226; mieux vers 1220).

Ego Stephanus Gambelz do villam de *Scedeira*, in VICARIA SPANIACENSE... pro animâ patris mei Ugonis et fratris mei Ebali. Signum Stephani Gambeilz qui elemosinariam istam fieri vel firmare rogavit. S. domni Bernardi episcopi. S. Eboli vicecomitis, et uxoris suæ Beatricis. S. Willelmi. S. Archambaldi. S. Petri. S. Donadei (3).

Le manuscrit A dit Bothier, et les trois autres sources Bornec ou Bornet.

Le vassal Èbles est Èbles VII et non Èbles V, comme le voudrait la table, très fautive, de l'*Hist. Tut.* de Baluze. Voyez *Bulletin* de Brive, t. XII, p. 335.

Monceaux, commune du canton d'Argentat. Saint-Astier, chef-lieu de canton (Dordogne). Mouleydier, commune du canton de Bergerac. Meyssac, chef-lieu de canton.

(1) Cahier A uniquement. En maintenant 1088 on est en dehors de l'indiction, de l'épiscopat et de l'abbatit indiqués. Pour se remettre d'accord de tous points, il faut couper forcément un jambage du V pour faire du V un I, ce qui donne MLXXXVIII. — Champagnac-la-Noaille. Pour Chenetz, voyez notre Cartulaire d'Uzerche.

(2) Manuscrit A.

(3) Le cahier A donne tout, moins le titre, et depuis *qui* jusqu'à rogavit. Baluze, en son manuscrit 252, n'a pas le début et cesse avec Beatricis. — Sédière, château, qui fut de la paroisse de Champagnac-la-Noaille, et aujourd'hui de celle de Clergoux. Espagnac, commune

407. 1110.

Noverint... quod Bernardus de Murat ad obitum suum factus est monachus Tutellensis, dedit et allodum suum de *Murat*, in parochia de *Croxilla*.. et dedit... Actum anno MCX. Ludovico rege (1).

408. LAXA ADEMARI ROTBERTI.

Sans date.

Ademarus Rotberti in infirmitate quâ defunctus, est factus monachus, et dedit Sancto Martino Tutelensi cujus monachus fuit, unum mansum *ad Clergor*, qui vocatur *del Broill*. Quod si aliquis homo hunc mansum requirere voluisset, centum solidos daret.

Item ad ecclesiam *de Roca* dedit unam *bordariam* quæ vocatur *de Mespil*, et aliam à *Autlac*. Factum est hoc audiente Petro de Cannaco monacho, Ademaro del Fraisse, Stephano Guitardi. Hanc laxam autorizavit Petrus Arnaldi nepos ejus (2).

du canton de La Roche-Canillac. — Beatrix, femme d'Étienne. — Le vicomte était Èbles V de Ventadour, uni à Marie de Limoges puis à Marie de Turenne, plutôt qu'Èbles VI, marié à Delphine (p. 334 du *Bulletin* de Brive, t. XII).

(1) Cahier A seulement. — La Croisille, c'était la deuxième église du bourg de Marcillac, patron saint Cyrice de Tarse, commune du canton de La Roche. Èbles de Ventadour donna, en 1096, moitié de cette église à notre abbaye. — Murat figure comme tènement dépendant de Marcillac, c'est-à-dire sis au bourg, dans la liève des rentes acquises par Jean Dumas, sieur de la Beyssarie, du sieur et demoiselle de Sainte-Fortunade, vers 1673. [Papiers de M. Combret de Marcillac, A Melet, près Bersac, Dordogne.]

(2) Cahier B principalement, — et subsidiairement le manuscrit 252, qui donne de plus le titre et depuis *quod si* jusqu'à *audiente*. — Le cahier A abrège beaucoup. — Le Breuil, ancien fief, existe encore avec 12 habitants, près le bourg et en la commune de Clergoux. — La Roche, c'est Saint-Maur-de-Laroche, actuellement La Roche-Canillac. Pour Mespil nous préférons, au repaire de Mespia sopra, *aliàs* le Breuil (Gumont), vers 1500, placer cette borderie près du mas de Mespial, 1464 (Sancti Martini de Mediana); trouvé

409. *Sans date (1086 à 1096).*

Geraldus Gausfredi *lo velhers* vicecomitum, ab obitum suum dedit mansum *a Campaniaco*.. Philippo rege, Uncbaldo episcopo. Testibus Ugone de Lidove filio suo (1).

410. *Sans date (1084 à 1086).*

Geraldus de Gibiac dedit ad obitum suum, mansum *de Tilio*, pro sepulturâ suâ... Philippo r[ege]. Widone episcopo, Gausberto abbate (2).

411. DONUM EBALI, VICECOMITIS DE VENTEDORN.

1095.

Cùm certa mors maneat cunctis, horrendum est incidere in manus Dei viventis, Idcirco ego Ebalus [nobilis] vicecomes in Dei nomine de spe resurrectionis futuræ securus, de æterna retributione dubius, pro animâ meâ et pro animâ patris mei et matris meæ et omnium parentum meorum, cedo Deo et Sancto Martino Tutelensis cœnobii et monachis ibidem servientibus, medietatem de ecclesiâ *de Marciliaco*, omnia quod habeo et visus sum habere in meo dominio ad ecclesiam pertinentia, totum

affair de Mespial, en 1458, confrontant à Rocha-Maurel (même paroisse de Saint-Martin-la-Méanne). — Auillac, 28 âmes, commune d'Espagnac. Le Gros-Chastang, a un village du Fraysse, 52 habitants.

(1) Cahier A unique. — Mieux en la villa de Champagnac-la-Prune qu'en celle de Champagnac-la-Noaille. — Lidove, dont le nom est formé avec le vocable germain latinisé Ludovicus, est un village de la commune de Saint-Salvador.

(2) Cahier A. Les paroisses de Tulle-Saint-Julien, Pandrigne et Moustier-Ventadour ont un village de Gibiat et eurent, au voisinage immédiat de chacun de ces Gibiat, un manse du Teil, ce qui complique la restitution. Nous adoptons Gibiac de Ventadour : 1^o parce qu'il eut sa justice particulière sous le surnom de *Saint-Martin-de-la-Clautre* : (en 1723, ce Gibiat devait cependant des rentes au prieur du Moustier-Ventadour), [Étude de M^e Forestier, notaire à La Chapelle-Spinasse]; 2^o parce qu'il s'agit du même Gibiat qu'en la charte 427; or le patrimoine d'Unia, en tant que Combourn, était vers Ventadour.

do, et absolve Deo et Sancto Martino, et presbyteri ac bajuli sicuti habent de me ita habeant de Sancto Martino et de abbate. Mansos et bordarias et pratum meum quod adjacet ecclesiæ similiter do et terras quæ ad ipsum pertinent et effaitam et decimum et proferentium de omni re ac sepulturam et omnia sicuti ad ecclesiam pertinent, dono Deo et Sancto Martino. Testes sunt Arcambaldus filius meus. Witardus de Tutelâ, Ugo sescalc, Fulcherius Escosiscia, Petrus abbas, Adalbertus abbas Albinico, Petrus del mont monachus (1).

412. DONUM QUOD FECIT RAMNULFUS VICECOMES ALBUCIENCIS.

1088 [et non 1078] — et sans date (vers 1083).

Sciant omnes nostri praesentes et posteri quia ego Ramnulfus vicecomes Albuciencis, filius Raynaldi, annui omnibus donis que fecerunt patres mei Sancto Martino, scilicet ecclesiam Sanctæ Mariæ *DEspinacias*, et quasdam res in villa de *Altoire*, et nonnulla alia quæ in suis locis commemorabuntur. Ipse etiam per me ipsum concessi domno abbati et monachis ecclesiæ ejusdem Sancti Martini Tutelensis, ut adquirant de omnibus fevatis meis quicquid voluerint et potuerint in omni alodo mei juris. Quin etiam specialiter, sicut petiit à me domnus Gaus-

(1) Baluze, *Hist. Tut.*, col. 437, et en son volume manuscrit 252, où on lit : ipsam *essaitam*, qui n'est pas dans du Cange. Serait-ce la redevance (*effari*, *effatum*) pour le nécrologe des paroissiens, les *alembranças* actuelles pour *remembranças*? — Il s'agit de Marcillac-la-Croisille, commune du canton de La Roche-Canillac. Notre cahier A l'abrège et porte *nobilis* en interligne. Le cahier B écrit *Sescal* et *Mont*. Pour cet Èbles I, voyez notre généalogie Comborn au présent *Bulletin* de Brive, p. 330. — Pour *sescal*, nous connaissons plusieurs lieux-dits rappelant cet ancien terme générique *sestcha*, revenant à marécage sujet à se dessécher l'été : la *seschaû*, près Corrèze, les *seschas*-d'eî-Breur (Gimel); le Secot, hameau (Albussac), 1785 [Nadaud]; les *sechalades* (Lagarde). — Escouadisse, 64 habitants, commune de Saint-Hippolyte, répond à Escosiscia et provient comme Aussadisse, levée d'étang, chaussée, de l'idée d'étang écourté, *escouat*, *escoussat*, sans queue.

bertus abbas et nonnulli ex monachis ejus, dono Sancto Martino et suis monachis alodium meum ecclesiæ *Sancti Stephani de Braguia*, in quâ requiescit beatus confessor Dominus, ut sicut ex me tenebatur et habebatur à fevatis meis, ita deinceps habeatur et teneatur de domno abbate et de monachis, donec, Deo aspirante, ab ipsis fevalibus dimissa tota ex integro accidat illis (1).

Post ipsum vicecomitem et in eodem loco, présente eodem ipso, dimiserunt Sancto Martino et monachis suis, tres fratres : Ramnulfus Platet, Willelmus et Stephanus de Sancto Marcio (2) medietatem ipsius ecclesiæ, quisque partem suam, datis duobus junioribus fratribus à nobis viginti solidis.

Factum est hoc anno ab incarnatione domini, **MLXXVIII** regnante rege Philippo, hujus autem ecclesiæ abbate existente domno Gausberto ab anno tercio et présente his rebus cum monachis Berengerio monacho et Stephano Rainaldi. Quarum etiam rerum de laicis testes sunt Rogerius de Monasterio, Petrus de Crosa (3), Ugo Vicarius,

(1) Baluze, *Hist. Tut.*, col. 429 et p. 108, où il rectifie l'erreur de date. — Et Baluze, manuscrit 252, avec les variantes *Domninus* pour *Dumine*, puis *accidat*. — Le cahier A, abrège la charte, écrit *Despinacias*, mais ajoute le dernier don par Condamine. — Le cahier B écrit *comitem*, *Marco*.

La Chapelle-Spinasse, commune du canton d'Égletons. — Toy-Viam, commune du canton de Bugeat. — L'église dont on voit encore les ruines à Braguse, commune de Gimel, en aval des cascades. Pour la châsse émaillée de Gimel et le buste-reliquaire de saint Dumine, voir *L'Œuvre de Limoges*, par M. E. Rupin, texte et gravures, imprimerie Roche, à Brive, 1890. Paris, Picard éditeur, rue Bonaparte.

Il s'agit de Ranulphe III d'Aubusson.

(2) De l'une des deux paroisses Saint-Marc, de la Crouse, et préférablement de Saint-Marc à Frongier, qui fut seigneurie laïque.

(3) Probablement du château et paroisse de Croze, au canton de Felletin. Dans les plus vieux titres relatifs aux environs de Tulle et de Gimel, on trouve souvent ces de Bernard — et ces Vigier, ainsi nommés de leur fonction. Les Botier eurent un hôtel de leur nom dans Gimel. 1480. Le village de la Bouteyrie existe encore en la commune de Bar avec 15 habitants.

Aimoinus Bernardi, Donadeus del Cher, Bernardus presbyter capellanus Rotbergæ vicecomitissæ, Remigius Botarius, Johannes de Vall, et Ademarum de Tutela, filius Aimoini, cum multis aliis.

Sans date (v. 1053 à 1084). — Hujus ecclesiæ fevum presbiterale dedit Petrus de Condamina... abbate Frudino (1).

(A suivre).

(1) Le fief presbytéral de Braguse. Les Condamine abondèrent. Peut-être s'agit-il de celle qui exista près Laguenne.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

SUR LA

FAMILLE STIVIE

Depuis que nous avons livré à l'impression notre notice sur la famille Stivie, nous avons trouvé quelques notes que nous donnons ici comme complément de notre premier travail :

Le lieutenant général Jean Styvie avait hérité de diverses terres qui constituaient probablement tout son patrimoine paternel ; en 1633 son père les avait, comme ses ancêtres, reconnues aux seigneurs de Jugeals, et lui-même leur paya des redevances pour ses possessions sises dans les tènements : 1° de las Esteillas, au lieu de Nazareth paroisse de Turenne ; 2° de la Mayzouneuve, — terre appelée l'Hort del Peuch del Cayres ; 3° de la Croix-Saint-Giry ; 4° de Combebaudry ; pour ses terres ou vignes del Champ-la-Fiere, les Combes-Basses, les Châtelines et ses biens du Barry del Champ dans Nazareth (1).

La famille Stivie, dont nous avons déjà vu trois générations en ligne directe, devait avoir plusieurs autres branches, car un registre de publications de

(1) Registre de reconnaissances et lièves de nos archives.

mariages (1) faites par le curé de Jugeals porte les deux mentions suivantes :

Le 4 septembre 1649, Arnaud Estivie, fils à feu Jean, du village del Sorp, paroisse de Chasteaux, épouse Pernelle Couderc.

Le 20 août 1651, Huguet Estivie, fils d'autre Huguet Estivye, et de Marsalle de Roulière, de Nazareth, se marie avec Jeanne de Coulier.

Resterait à rattacher à l'une de ces branches Magdeleine d'Estivie, femme de Jean Loubriac, de Donzenac, dont la fille Catherine de Loubriac, née en 1645, entra parmi les Ursulines de Brive en 1660 (2).

LOUIS de NUSSAC.

(1) Aimablement communiqué par M^{me} veuve Édouard Rivet, née de Jugeals.

(2) Lemovix (L. de N.), *Les Ursulines de Brive*. Brive, imprimerie Verlhac, 1890, p. 20.

CÉLÉBRITÉS

DE

LA VILLE DE BRIVE

LES DE LESTANG
LES MEYNARD DE LESTANG
LES POLVEREL

LA FAMILLE DE LESTANG

Antoine de Lestang, président au parlement de Toulouse, Christophe de Lestang, évêque de Carcassonne, ont leur place parmi les nombreuses illustrations dont s'honore la ville de Brive, mais leur notoriété ne s'arrête pas à la frontière de leur petite patrie, ils ont joué un rôle dans l'histoire générale, Henri IV a dû compter avec eux, conquérir leur amitié et leurs services; ils méritent mieux que la courte notice que leur consacrent les dictionnaires biographiques. Leur famille est peu connue quoiqu'elle ait marqué pendant un temps en Limousin et en Languedoc, et ait fourni à ces deux pays nombre de personnages dignes de mémoire. Étienne de Lestang, père du président et de l'évêque, les Maynard de Lestang, les Polverel leurs neveux, qui leur durent leur élévation, ont droit à un médaillon à côté de leurs portraits.

Les de Lestang, anciennement Guilhon de leur nom patronymique, étaient originaires de Donzenac. Leur établissement à Brive ne remonte qu'aux dernières années

du xv^e siècle. Ils prétendaient appartenir à la noblesse de race et se rattachaient par une aïeule à la maison de Monteruc, de la proche parenté d'Innocent VI, et qui donna au xiv^e siècle deux cardinaux à l'Église. Christophe de Lestang, nommé par Louis XIII commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, fut tenu, aux termes des statuts, de faire preuve qu'il était gentilhomme de nom et d'armes de trois races pour le moins. Ces preuves devaient être reçues par les cardinaux de Tournon et de Gondi, qui déléguèrent pour les remplacer les sieurs de Pompadour et de Reilhac, ce dernier chevalier de l'ordre. Le sieur de Reilhac fut empêché et Philibert de Pompadour, vicomte de Pompadour et baron de Treignac, procéda à la vérification avec l'assistance du procureur du roi près la sénéchaussée de Tulle. Étienne Baluze, avocat, grand-père du savant bibliothécaire de Colbert, fut chargé par l'évêque de Carcassonne de présenter ses titres et de les faire valoir. Le procès-verbal est daté à Treignac des 1^{er}-8 mai 1617. Nous nous bornons à le résumer et à le coordonner, car il y règne un certain désordre qui n'était peut-être pas involontaire.

Les preuves de l'évêque remontent jusqu'à son trisaïeul qui était :

Noble FRANÇOIS GUILLERIUS (en français Guilhon), écuyer, de Donzenac, qui épousa le 25 juillet 1416, au château de Limoges, Marie de Monteruc, fille de feu noble Pierre de Monteruc et nièce de Ranulphe de Monteruc, cardinal de Sisteron. François Guilhon fit, le 7 avril 1453, son testament par lequel il apportonna Charlotte et Marie de Guilhon ses filles, et institua pour son héritier universel Bertrand de Guilhon son fils.

Noble homme BERTRAND GUILHON, seigneur du Theil et du Pouget, paroisse de Donzenac, patron de la vicairie de Saint-Calmine dans l'église de Laguenne (près Tulle), épousa par contrat du 21 novembre 1461, damoiselle Charlotte de Cousages, fille de feu noble Jean de Cousages et de D^{lle} Catherine de Mazières. Le 30 décembre 1499, il fit son testament par lequel il légua à François de Guilhon

son fils cadet, son repaire de Guans, et institue sa femme son héritière universelle, à charge de rendre l'hérédité à Denis-Martial de Guilhon son fils aîné. Il fait mention de son frère *Anthוניus Guillerius*, protonotaire du Pape, abbé de Beaulieu, lègue au chapitre de Tulle 100 écus d'or, à l'hôpital de Tulle 100 écus d'or, et choisit sa sépulture dans la chapelle de sa maison de Guilhon au couvent de Saint-François, près la ville de Donzenac.

Noble DENIS-MARTIAL DE GUILHON, écuyer, seigneur du Pouget, Laval, etc., épousa le 27 septembre 1502, au château du Pouget, D^{lle} Marie de Lestang, fille de noble Jean de Lestang, écuyer, seigneur de Lestang et du Viellar, et de D^{lle} Suzanne de Saint-Martial. Il fut convenu que l'aîné des enfants issus de ce mariage porterait les noms et armes de Lestang. Denis-Martial de Guilhon fit son testament le 17 octobre 1572 (1) à Donzenac. Il lègue à chacun de ses fils puînés Jean, Pierre et Martial, 5,000 livres, à sa femme 30,000 livres, et institue héritier universel son fils aîné Étienne, à la condition de porter les nom et armes de Lestang (2).

ÉTIENNE DE GUILHON dit DE LESTANG, avocat, puis lieu-

(1) Ma copie porte 1592, mais ce doit être une erreur soit de l'original soit de la copie. En 1592, Denis-Martial, marié en 1502, aurait été plus que centenaire. Je rectifie un peu au hasard, c'est peut-être 1562 qu'il faudrait lire. On verra tout à l'heure que les erreurs de divers genres ne manquent pas dans ce procès-verbal.

(2) Ce qui fut fait. Étienne et ses fils Antoine et Christophe délaissèrent le nom de Guilhon et ne portèrent que celui de Lestang. Quant aux armes, Antoine prit simplement l'écu des Lestang : d'azur à deux brochets d'argent en fasce. Christophe adopta un écusson plus chargé. D'après l'ouvrage : *Les armes et blasons des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, créés par Louis XIII* (Paris, 1623), il portait : « Écartelé, au premier et dernier d'azur à deux poissons d'argent qui est de Lestang, aux 2 et 3 de sable au rocher d'or qui est de Juyé, sur le tout d'or à la face de gueules accompagnées de trois trèfles de sinople. » Il associait ainsi les armes paternelles et maternelles, ce qui était d'un usage fréquent. Quant à l'écusson posé en abîme, s'il n'y avait pas souvent une part de fantaisie dans ces blasons d'anoblis, il y aurait lieu de penser que c'est l'écu des Guilhon primitifs. Mais nous n'en avons pas la preuve.

tenant général de la sénéchaussée et président du présidial de Brive, obtint par lettres royaux du 12 mars 1533, l'autorisation de prendre le nom de Lestang. Il épousa par contrat du 15 janvier 1537, passé au château de Cosnac, D^{lle} Louise de Juyé, fille de noble Antoine de Juyé, seigneur de la Marque, et de D^{lle} Jeanne de Selve. Le 29 septembre 1581, il fit son testament dans lequel il nomme six enfants : Antoine, Christophe, Léonard, Jeanne, Antoinette et autre Antoine. Il élit sa sépulture aux Cordeliers de Brive. A son fils Christophe, alors évêque de Lodève, il lègue sa bibliothèque « avec belle recommandation » et la somme de 1,000 écus. Il fait mention du mariage de sa fille Antoinette avec feu Guillaume Polverel, en son vivant valet de chambre du roi. Sa femme Louise de Juyé est instituée héritière universelle, à charge de rendre l'hérédité à leur fils aîné Antoine. Il désigne pour exécuteurs testamentaires Antoine de Lestang, président et lieutenant général de Brive, et Étienne Verlhac, conseiller du roi et lieutenant particulier au même siège, son beau-fils.

Les preuves furent trouvées bonnes. Étienne Baluze, le savant, nous les a conservées dans ses armoiries et, naturellement, pour l'honneur de son grand-père qui avait plaidé la cause, il les accepte comme véridiques (1). Il a reproduit cette généalogie dans ses notes sur les Vies des papes d'Avignon, et elle est ainsi devenue comme inattaquable.

Nous ne voulons pas chicaner sur la noblesse des Lestang, la question est de bien peu d'importance. Mais nous ne voudrions pas davantage avoir l'air de prendre pour parole d'évangile une série d'énonciations, apocryphes pour la plupart. Cette généalogie est à vérifier en entier parce que plusieurs de ses parties sont démontrées absolument fausses. Les Guilhon, soi-disant écuyers du xv^e siècle, ne se rencontrent nulle part (2), ne comparaissent

(1) Bibliothèque nationale, fonds Baluze, t. 263.

(2) On trouve pourtant en 1482 (copies d'actes à la Bibl. nat., nouv. acquis. lat. 1068) *nobilis vir Bertrandus Guillo, thesau-*

dans aucune des montres militaires de l'époque. Notamment, ils ne figurent pas dans la montre générale de 1470, où il y eut très peu de défaillants, parce que c'était le sévère Louis XI qui convoquait. Les de Lestang, nobles des environs de Brive vers 1500, sont tout aussi obscurs. Mais voilà qui est plus positif. L'évêque de Carcassonne produit devant le commissaire le contrat de mariage de son père Étienne de Guilhon avec Louise de Juyé, qui est dite fille de noble Antoine de Juyé et de Jeanne de Selve. Ce contrat est assorti d'autres pièces qui tendent à établir que cette Jeanne de Selve était sœur du fameux Jean de Selve, premier président du parlement de Paris, négociateur du traité de Madrid (1). Ici la falsification matérielle

rarius pro domino nostro Petragoricens., qui est aussi mentionné dans les Preuves, sous la date de 1474, sans être rattaché à la filiation. Ce trésorier du roi pourrait être le même personnage que le Bertrand Guilhon, marié en 1461. La qualification de *nobilis*, différente de celles de *domicellus*, *scutifer*, *miles*, dans un acte isolé peut être due au prestige de la fonction de trésorier du roi vis-à-vis d'un notaire déferent. Dans le même acte figure Martial Guilhon, juge de Donzenac pour le comte d'Auvergne. — Antérieurement, dans un acte de 1465, il est fait mention de discret homme Bertrand Guilhon, notaire royal de la cour des baillages de Brive et d'Uzerche. Quelques années plus tard, en 1475, Martial Guilhon qui paraît être fils du précédent, est dit juge de Donzenac. En 1487 sont cités : vénérable et religieux homme Frère Pierre Guilhon, prieur de Saint-Xantin de Malemort, et M^e Jean Guilhon, notaire public du lieu de Malemort. — Une branche des Guilhon resta à Donzenac, établie au village du Theil, soi-disant seigneurie. Noble Jehan Guilhon, sieur du Theil, vivait en 1600. Jean de Guilhon, écuyer, sieur de la Porte, résidait au lieu du Theil en 1668. Mais il fut condamné comme usurpateur de noblesse lors de la vérification de 1666. On trouve en effet dans l'État des condamnés par défaut pour usurpation de la qualité d'écuyer dans l'élection de Brive, la mention suivante : « Jean Guilhon, s^r de la Porte, par. de Donzenac, 2,000 livres. Avoit été condamné par dérogeance. Il a eu des lettres de réhabilitation dont il poursuit l'enregistrement à Clermont. » (Pièces de mes archives.)

(1) Ainsi on lit dans les Preuves : Jean de Selve, père du sieur président et de Marguerite de Selva, aïeul desd. Louise et Sébastien de Juyé, avait marié lad. Marguerite avec Pierre Juyé, sieur

n'est pas douteuse. La mère de l'évêque, Louise Juyé, était fille d'Antoine Dioudelle dit de Juyé, marchand et bourgeois de Tulle, et de Michelle Vialle. J'ai sous les yeux l'expédition authentique du testament d'Antoine Dioudelle en date du 13 avril 1529. Il y nomme sa femme, Michelle Vialle, ses enfants, au nombre desquels Louise non encore mariée. Voilà comment le testateur est qualifié : *Constituto et existente in grabato suo, probo viro Anthonio Dioudelle dit de Juyé, mercatore et burgense Tutellæ* (1).

L'évêque de Carcassonne ignorait-il donc le nom de sa grand'mère maternelle, de la mère de sa mère : Michelle Vialle ? Celle-ci se rattachait aussi pour sa part à un illustre personnage, plus illustre même que Jean de Selve, mais d'une mémoire moins pure. Elle était propre nièce du chancelier Duprat, par sa mère Anne Duprat (2). L'évêque voulait bien passer pour le fils d'une sœur de Jean de Selve, mais ne renonçait pas à sa qualité de petit-neveu du chancelier. Parmi les pièces produites figurent des : « Lettres missives de M^{re} Antoine Duprat, chancelier de France, au sieur Étienne de Lestang, avocat, son

du Clou, et par le contrat avait fait renoncer lad. Marguerite à tous droits paternels..... — Transaction entre le s^r Président (Étienne), mari de lad. Louise de Juyé, *en cette qualité* et comme procureur de Sébastien de Juyé, ambassadeur en Espagne, frère de Louise, et noble Jean de Selve, faisant pour et au nom des héritiers de M^{re} Jehan de Selve, premier président de Paris, pour raison des biens restant à partager dans la succession du père dud. premier président (*sans date indiquée*). — Il n'y a pas un mot d'exact dans tout cela. Le père du premier président se nommait Fabien de Selve et non Jean. Il n'eut aucune fille du nom de Marguerite. Pierre Juyé ne fut pas son gendre. — Louise Juyé ne tenait en rien à la famille de Selve, mais elle avait un frère, Sébastien Juyé, qui épousa une petite-nièce du premier président. La descendance de Fabien de Selve, notaire à Laroche, qui eut douze enfants, est parfaitement établie par le dossier de Selve au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

(1) Antoine Juyé, d'après ce même testament, était fils de Pierre Juyé, marchand de Tulle, et d'Antoinette Timbaut.

(2) Lainé, *Arch. généal.*, t. VI, généal. du Prat.

neveu, contenant instructions pour s'élever à la vertu. » Rien de plus plausible qu'une telle communication d'oncle à neveu. Mais Antoine Duprat était mort depuis plus de deux ans, lorsque Étienne de Lestang épousait sa petite-nièce Louise de Juyé. La mort du chancelier est de 1535, le mariage d'Étienne est de 1537 (d'après les Preuves, en réalité de 1538). La lettre était donc aussi apocryphe.

C'est peut-être aller un peu loin que d'appliquer à l'ensemble des articles de la généalogie de Lestang la maxime : *ab uno disce omnes* ; mais ces erreurs de filiation et ces anachronismes dans des degrés si rapprochés jettent du doute sur les lignes plus reculées. Ces généalogies menteuses ne sont point rares. Les archives du Saint-Esprit, de Malte, des chapitres nobles en étaient bourrées. Tous les anoblis s'ingéniaient à prouver qu'ils étaient nobles de race, et la plupart réussissaient, à l'aide de complaisances que le pouvoir ou la fortune rencontrent aisément. La critique historique a pour devoir, même en ces questions d'ordre secondaire lorsqu'elles se présentent sur son chemin, de remettre les choses en leur place. Ces redressements, dont l'occasion est fréquente, ont d'ailleurs une portée générale au point de vue de la connaissance de l'ancienne société. En dehors du travers qu'elles signalent et qui est bien connu, elles montrent que l'accès des dignités et des honneurs n'était pas aussi fermé au tiers-état qu'on a coutume de le prétendre. Le dicton : « Bourgeoisie est pépinière de noblesse » était exact, mais la greffe, toujours, renia le sauvageon.

ÉTIENNE DE LESTANG

Étienne Guilhaon, dit de Lestang, est le premier de sa famille qui ait laissé des traces de quelque importance dans les annales du Bas-Limousin. Il naquit dans les premières années du xvi^e siècle, de 1505 à 1510. Il est dit avocat au parlement de Bordeaux dans son contrat de mariage avec Louise de Juyé, reçu à Tulle par Ceron,

notaire, le 2 novembre 1538 (1) (et non le 21 janvier 1537, comme l'énoncent les Preuves). Nous avons indiqué la véritable filiation de Louise de Juyé. Sa dot était de 1,500 livres, ainsi que celle de sa sœur Antoinette, mariée le 4 avril 1539 à Jean de la Forestie, fils de sire François de la Forestie, marchand et bourgeois de Brive (2).

Quoique de petite bourgeoisie, cette famille de Juyé arriva vite à la fortune et à la noblesse. Une branche (3) a fait les seigneurs de Seilhac qui ne se sont éteints qu'au commencement du XVIII^e siècle. Le frère aîné de Louise, Sébastien de Juyé, jeta aussi quelque lustre sur ce nom. D'abord valet de chambre du roi François I^{er}, puis commissaire des guerres de Sa Majesté, il fut chargé d'une ambassade en Espagne. C'est lui qui épousa Jeanne de Selve, petite-nièce du premier président (4). Leur fille unique, Jeanne de Juyé, fut mariée le 18 octobre 1582, au château d'Enval, à Annet de Cosnac, chef de nom et d'armes de cette illustre maison (5).

(1) Bibl. nat., nouv. acquis., 1068.

(2) Le 21 avril 1539, Pierre Binet, le jeune, apothicaire de Tulle, au nom et comme tuteur des enfants d'Antoine Juyé et de Michelle Vialle, de l'avis et conseil de la dite Michelle Vialle, mère des dits enfants, de M^{re} Jean Juyé, official de Tulle, M^{re} Jean Juyé, marchand, de Tulle, M^{re} Jean Juyé, curé de Chanac (et autres) oncles des dits enfants, délivre la dot de 1,500 livres à Étienne de Les-tang. (Bibl. nat., nouv. acquis., 1068.)

(3) Celle de Jean Juyé, marchand, frère d'Antoine Dioudelle dit Juyé. Ce Jean Juyé, seigneur de Seilhac, n'eut qu'une fille Sébastienne, mariée à Libéral de la Forestie, frère de Jean de la Forestie. Les deux frères avaient épousé les deux cousines-germaines. Les enfants de Libéral de la Forestie et de Sébastienne de Juyé quittèrent le nom de la Forestie pour prendre celui de Juyé, seigneur de Seilhac. — La généalogie de Juyé, empruntée aux Armoires de Baluze et insérée dans le *Bulletin de la Société de Tulle* (année 1879, p. 50) est de pure fantaisie quant à la qualité des personnages et à leurs faits et gestes.

(4) Fille de François de Selve, seigneur d'Enval, lui-même fils de Jean de Selve, marchand et notaire royal d'Argentat, frère consanguin du premier président.

(5) Il y a eu deux Sébastien de Juyé qui ont suivi à peu près la

Par sa valeur personnelle autant que par ses relations de famille, Étienne de Lestang prit une situation importante à Brive et dans le Bas-Limousin. Il suivait encore le barreau, simple avocat au siège royal, lorsque l'antique conflit entre les deux villes principales du Bas-Limousin, au sujet du siège de la justice royale, se renouvela une fois de plus. Il y fut mêlé activement. Quoique la ville de Tulle eût payé deniers comptant à François I^{er}, en 1523, l'établissement du siège sénéchal, les habitants de Brive réussirent, en 1551, à obtenir d'Henri II la suppression de ce siège en même temps que de celui d'Uzerche. Ce n'est pas le lieu de raconter en détail les incidents de cette lutte mémorable. La part qu'y prit Antoine de Lestang ressort de la lettre suivante qu'il écrivit à Antoine de Noailles.

Monseigneur, je suis arrivé à la bonne heure en ceste ville pour assister à l'execution de la subpression des sièges de Tulle et d'Uzerche qu'a esté exécutée à Obazine, et messieurs de Tulle, tant officiers que syndicz payés de la somme de 7,900 livres, sans comprendre les 10,000 livres baillées au roy. Je me suis esbay comment estoit possible tant d'argent sortir d'une si petite et si povre ville, mais l'envie d'avoir victoire estoit si grande qu'il ne leur a esté rien impossible et diriez à leur parolle que sont plus riches que ne furent jamais, et de ma part crois que c'est plus tost une œuvre divine que humaine. Le siège presidial, je dis a nous prejudicial, a esté ce jourdhuy executé (1) appelé tous les syndicz de ce pays, Martel, Montfort, Carluz, et Aliac, combien que souet du Périgort, où avoit une grande compagnie de gens d'esglize, noblesse et syndics du pays qui ont tous consenty

même carrière, ce qui facilite la confusion. Le mari de Jeanne de Selve était mort avant 1574. Le second Sébastien de Juyé (de la branche de Labesse), secrétaire ordinaire de la chambre du roi (commission du 31 décembre 1580) et qui fut ambassadeur près du Grand Seigneur, vivait encore en 1594 et mourut vers 1607 (Pièces de mes archives).

(1) Un siège présidial venait en même temps d'être créé à Brive.

à l'exécution. Dimanche dernier fust faicte une procession générale à laquelle fust le précieux corps nostre seigneur pourte par M. de Lisle (1), lequel beaucoup souettoit estre nostre prieur. Monsieur Barthélemy, conseiller du conseil, exécuteur de l'edict du roy et arrest du conseil privé assista.....

Monseigneur, priant le créateur, après m'estre très humblement recommandé à vostre bonne grâce, vous donner tres longue et heureuse vie. A Brive, de vostre maison, le 28 septembre (1551). Vostre tres humble serviteur. Estienne de Lestang.

Au dos est écrit : A Monseigneur, Monseigneur de Noailles, lieutenant du roy en Guyenne, en absence du roy de Navarre, à Bourdeaux (2).

La victoire de Brive ne fut pas de longue durée. Deux ans après, en 1553, Henri II rétablit le siège sénéchal de Tulle. Étienne de Lestang s'ébahissait de ce que Brive eût pu déboursier si aisément 19,000 livres pour l'emporter sur sa rivale. Tulle usa des mêmes armes, il lui en coûta 49,000 livres pour reconquérir ce qui lui avait été enlevé (3), mais cette fois elle ne devait plus en être dépouillée. Étienne de Lestang, comme délégué de Brive, signa la transaction qui intervint entre les deux villes, pour le règlement des ressorts respectifs, en 1555. Il est toujours dit avocat au parlement de Bordeaux (4). Leymonerie (5) rapporte qu'Étienne de Lestang fut, en l'année 1556, un des commissaires nommés par le roi Henri II pour faire le procès aux religionnaires en Bas-Limousin.

(1) Gilles de Noailles, abbé de l'Isle, puis évêque de Dax, frère d'Antoine de Noailles.

(2) Bibl. nat. fonds Baluze, tome 249. — La formule : De vostre maison, était de courtoisie vis-à-vis des personnages de rang élevé. Antoine de Noailles mourut à Bordeaux le 12 mars 1562. — Cette lettre est inédite.

(3) Frais du rétablissement du siège royal à Tulle. Bibliothèque nationale, fonds Baluze, t. 249.

(4) Ce qui n'implique nullement qu'il eut sa résidence à Bordeaux.

(5) *Histoire de Brive*, Brive, 1810, p. 210.

Il aurait donc été magistrat à cette date, car une délégation de ce genre ne pouvait guère être donnée à un avocat. Il résulte toutefois des registres du parlement de Bordeaux, qu'il ne fut reçu lieutenant général de Brive que le 15 décembre 1559 (1). Le parlement le dispense de l'examen de rigueur « attendu qu'il est du nombre des fameux avocats de la cour ayant pratiqué l'espace de 28 ans. » En 1561 il était en plein exercice, et en qualité de lieutenant général fut élu député du tiers-état de la sénéchaussée du Bas-Limousin aux États d'Orléans.

Le siège présidial donné à Brive en 1551 avait été supprimé en 1566. Lorsqu'il fut rétabli, Étienne de Lestang en fut nommé président (1576), quoique les deux offices fussent distincts. Comme il était déjà avancé en âge, il obtint même la survivance de l'un et l'autre office en faveur de son fils Antoine, et tous les deux exerçaient conjointement (2). Cette faveur était beaucoup plus rare que le simple octroi de survivance. Le roi ne l'accordait que lorsqu'il ne voulait pas se priver complètement des services d'un titulaire trop âgé pour remplir ces fonctions avec activité. Brive avait perdu le monopole de l'administration judiciaire mais en restait le centre le plus important. Sous Étienne de Lestang son double siège royal était renommé pour la haute capacité des magistrats et du barreau. Géraud de Maynard, célèbre jurisconsulte, alors sénéchal de la vicomté de Turenne, rapporte au livre VII de ses *Notables questions de droit*, que dans les causes délicates il allait à Brive « consulter certains avocats fameux et expérimentés » (3). Étienne de

(1) *Livre de raison d'une famille de Brive*, par M. de Malliard, *Bulletin de la Société archéologique et historique de Brive*, t. V, p. 691.

(2) *Juridictions royales en Bas-Limousin*, par M. Decoux-Lagoutte, *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de Tulle*, année 1883, p. 16.

(3) *Notables et singulières questions de droit*, édition de 1750,

Lestang avait été l'un des plus employés. Nous avons plusieurs savantes consultations signées de lui, même au temps où il était lieutenant général (1).

Étienne de Lestang fut un royaliste et un catholique convaincu. Il prit nettement parti dans les troubles du temps, et par son caractère, non moins que par sa fonction, joua un rôle marqué. Les lettres qui nous restent de lui dénotent une nature énergique et un esprit cultivé.

Pendant la sixième guerre civile, spécialement, il porta la peine de sa situation de chef de parti. En 1577, le capitaine Geoffroy de Vivant qui bataillait pour les huguenots, sous l'aveu du roi de Navarre, s'empara de Donzenac où les Guilhaon avaient leur maison patrimoniale. Vivant la désigna, avant toute autre, à la fureur de ses soldats. Elle fut livrée au pillage, tous les meubles, tous les papiers furent emportés ou détruits, puis elle fut rasée.

Quelque temps après, le même capitaine se saisit de Brive. Après avoir pris et saccagé le couvent des Cordeliers, hors les murs, les huguenots entrèrent dans la ville. La maison du chef des papistes (c'est ainsi que les religionnaires qualifiaient le président) fut encore leur principal objectif. Elle contenait, paraît-il, beaucoup d'objets précieux. Ils la dévalisèrent, chacun prenant sa part de butin, puis la livrèrent aux flammes. Les habitants du quartier essayèrent d'arrêter l'incendie, mais les soldats les chassèrent, activant le feu jusqu'à ce qu'il eut tout réduit en cendres, « disant que le s^r de Lestang estoit le chef des papistes du pays, et que s'il estoit en leur puissance ils le jetteroient dans le feu » (2).

liv. VII, ch. 51. — Géraud de Maynard, conseiller au parlement de Toulouse, fut le père du magistrat-poète François de Maynard.

(1) Notamment une consultation de 21 pages minutées, sur le droit d'aînesse dans la maison de Pompadour, délibérée à Pompadour le 1^{er} janvier 1578.

(2) Preuves de Christophe de Lestang.

La ruine de ses maisons, les menaces portées contre sa vie ne changèrent ni les sentiments ni le caractère du lieutenant général. Bravant les cruautés et la vengeance des huguenots, il poursuivit aussitôt leur chef en justice réglée, réclamant une punition sévère et la réparation des dommages que les villes de Brive et de Donzenac et lui-même avaient soufferts. Il obtint du grand conseil l'ouverture d'une information criminelle, présenta des mémoires, produisit des témoins. L'enquête fut faite en 1577, le jugement intervint le 30 juin 1583. Vivant fut condamné à être brûlé vif, à 5,000 écus de dommages-intérêts envers le sieur de Lestang et à 1,000 écus de réparations. Le capitaine continua à guerroyer et échappa à l'exécution de l'arrêt. Plus tard Henri IV le gracia (1).

De son côté Étienne de Lestang persista dans son rôle de chef des papistes. En 1580, lors de la guerre des Amoureux, le vieux capitaine huguenot, Pierre de Chouppes, vint ravager le Bas-Limousin. Il emporta d'emblée le château et le bourg de Sainte-Ferréole et établit ainsi sa petite armée entre Tulle et Brive. Étienne de Lestang voulut organiser la résistance et écrivit aux consuls de Tulle pour les inviter à aviser à la défense du pays. Le style peint l'homme; il était alors plus que septuagénaire.

Messieurs, je m'assure que vous avez entendu l'arrivée du sieur de Chouppes en ce pays avec quelques troupes de gens à pied et à cheval de la religion qu'il a conduitz au chasteau de Turenne, lesquelles doibvent estre employées à mettre ce pays en confusion, empescher la récolte des fruictz, et continuer de forcer et surprendre ce qui sera foible ou mal gardé, comme on a faict du chasteau de Sainte Ferréole, toutesfoys les dictes troupes ne sont pas telles que si nous sommes hommes et nous

(1) Lettres d'abolition données au Pont-Saint-Pierre en novembre 1590. Elles existent dans les archives de la famille de Laverrie de Vivant, établie en Sarladais. — V. les *Mémoires de Geoffroy de Vivant*, publiés par M. Ad. Magen. Agen, 1887.

évertuons il ne nous soit facile de les empescher de courir, car la troupe de Chouppes n'estoit que de soixante chevaux tant maistres que valetz, à laquelle se vint joindre sur le pont de Malemort quelque troupe de gens de guerre de Turenne. Il reste que nous aurions entre nous les moiens que nous avons pour deffendre le pays, sans espérer service d'autre part que de nous mesmes et des moiens qui sont dans la province où il y a beaucoup de gentilhommes pleins de bonne volonté, lesquels estans appelés et employés exciteront à leur exemple ceux qui dorment et s'il y a grand nombre de soldatz et de bons cappitaines pour les commander. Si doncques vous trouvez bon de nous assembler en quelque lieu assuré, vous nous adviseres du lieu qui sera propre pour ceste assemblée, auquel nous advertirons de venir des députés des principales villes, et nous semble que faisons bien d'y appeler les cheffz de MM. d'esglize et aucuns des principaux de la noblesse, sur quoy vous nous manderes vostre avis pour tous ensemble résoudre ce qu'il sera nécessaire d'exécuter pour préserver ce pays des courses des ennemys et que la récolte se puyse faire sans trouble et confusion. Et à celle fin que nous serons autant prompts à remédier au mal comme la nécessité nous en presse, il vous plaira ne mettre point en longueur l'exécution de cette assemblée et choisir lieu plus propre que celluy de Cureboursie, comme m'aves escript et suyvre l'intention du roy comme verres par les lettres de Sa Majesté que je vous envoie, affin que promptement vous les fassiez publier, par quoy je finiray la présente par me bien affectueusement recommander à vos bonnes grâces, priant Dieu, Messieurs, qu'il vous donne en santé longue vye. De Brive, ce xxviii^e avril 1580. Vostre tres humble serviteur. ESTIENNE DE LESTANG (1).

Nous avons publié cette lettre dans notre ouvrage sur les guerres religieuses en Bas-Limousin, et nous ajoutions : « A quoi tiennent les évènements ! Si l'avis d'Étienne de Lestang eut été suivi, Chouppes était retenu

(1) Voir *Tulle et le Bas-Limousin pendant les guerres de religion*. Tulle, 1887, pages 46, 188.

dans le Bas-Limousin pour sa défense personnelle : il lui était impossible d'aller le 30 mai secourir Henri IV imprudemment engagé dans Cahors, et de le sauver comme par miracle. Celui qui devint Henri IV perdait peut-être la vie ou la liberté ! »

L'initiative du lieutenant général de Brive resta sans effet, la contrée était affaissée sous le joug, les neuf dixièmes de la province reconnaissaient l'autorité des rebelles. Le roi essaya de conjurer le danger. Il édicta un impôt de 10,000 écus sur les villes closes du Limousin pour faire face à une expédition, et envoya le sieur d'Hautefort-la-Mothe comme lieutenant général (mai 1580). Celui-ci reprit sur les huguenots quelques forts des environs de Brive, puis réunit les villes closes en assemblée pour la répartition de l'impôt de 10,000 écus. Étienne de Lestang avait été nommé par le roi commissaire pour cette levée. L'assemblée eut lieu à Brive, le lieutenant général la présida, mais les délégués des villes représentèrent la misère du pays, implorèrent la pitié du roi et ne firent pas la répartition demandée. Hautefort dut laisser sa mission inachevée (1).

Étienne de Lestang fit son testament l'année suivante (1581) et mourut bientôt après, laissant à ses enfants des traditions auxquelles ils furent fidèles. Il avait eu quatre fils et deux filles que nous avons déjà nommés. Antoine et Christophe, par leur célébrité, ont motivé principalement cette étude. Léonard et autre Antoine sont moins connus, mais leur postérité a laissé quelques traces. Jeanne, l'aînée des filles, épousa François Meynard, de Tulle, lieutenant général de Brive, dont les descendants ont marqué au parlement de Toulouse. Antoinette, épouse de Guillaume Polverel, eut deux évêques pour fils.

(1) *Tulle et le Bas-Limousin pendant les guerres de religion*, p. 50.

ANTOINE DE LESTANG

*Le Limozin et ta nésance,
Toulouse docte ton séjour,
L'état de France ton amour,
Le Ciel sera ta récompanse.*

Ces lignes rimées, avec cette orthographe insolite, sont inscrites sous le portrait d'Antoine de Lestang, buriné par le célèbre Léonard Gaultier et placé en tête d'un des ouvrages du savant magistrat. La *Biographie Toulousaine*, d'Alexandre du Mège, reproduit ce quatrain (1) en ajoutant : « Le premier vers semblerait faire entrevoir que Lestang était natif du Limousin, nous croyons pouvoir affirmer qu'il était né à Toulouse. » Nos Limousins célèbres ne méritent pas, comme Homère, que plusieurs villes se disputent l'honneur de les avoir enfantés, il en est beaucoup cependant qui ont eu cette gloire. Cela s'explique. La plupart des Limousins trouvant trop étroit, peut-être trop ingrat, le théâtre qui les avait vu naître, sont allés briller hors de leur province. D'autre part, les biographes locaux ont la manie de vouloir grossir le contingent d'illustrations de leur patrie.

Antoine de Lestang est né (il l'a déclaré plusieurs fois en vers et en prose) en 1541, en Limousin, à Brive, où son père n'avait cessé de résider. Moréri rapporte qu'il fut élevé auprès du duc de Mayenne et eut ensuite beaucoup de part aux bonnes grâces du chancelier de Birague, qui le fit connaître à Catherine de Médicis. La première partie du renseignement, tout au moins, n'est pas exacte. Antoine de Lestang avait atteint l'âge d'homme (32 ans)

(1) Elle le reproduit infidèlement en changeant l'orthographe, ce qui est admissible, et en le corrigeant à sa façon, ce qui l'est moins. Elle écrit par exemple : *Le Limousin eut sa naissance, Toulouse date son séjour...*

lorsque le duché de Mayenne fut créé, et Charles de Lorraine, qui porta le premier le titre de duc de Mayenne, était de quatorze ou quinze ans moins âgé que celui qui aurait été élevé près de lui.

Antoine suivit d'abord le barreau et fut avocat au siège de sa ville natale. Dès l'année 1576, il était associé avec survivance aux deux charges de son père, et les exerçait concurremment avec lui. Durant les troubles incessants des guerres de religion, la justice fut administrée d'une manière fort irrégulière. Étienne de Lestang lui-même ne resta pas toujours à son poste. Quant à son fils il fut, à un certain moment, plus assidu aux camps et aux conseils militaires qu'au prétoire. Comme son père il fut un adversaire acharné des huguenots. Lors de la campagne de Mayenne en Périgord, Bas-Limousin et vicomté de Turenne, il fut intendant de l'armée, c'est-à-dire l'homme de confiance du duc, chargé des approvisionnements de tout genre, des négociations, des informations. Cette même année, quoique absent, il fut nommé consul de Brive (22 février 1586), ce qui prouve qu'il était en communion d'idées avec ses concitoyens. Mayenne traversant le Périgord pour pénétrer dans la vicomté de Turenne, fut sollicité par les habitants de Montignac de reprendre leur ville sur les huguenots qui la détenaient. Il y envoya deux capitaines et dépêcha en même temps à Brive son intendant, pour avoir un secours d'artillerie. Antoine de Lestang lui ramena un canon et 200 boulets, et suivi de son collègue le conseiller au présidial et consul, Jean-Zacharie Malliard, il aida vaillamment Dominique de Vic et Sacremore Birague, lieutenants de Mayenne, à déloger Laporte de Lissac, qui fit une belle défense (4 février 1586) (1). Lestang assista continuellement Mayenne dans son expédition, qui fut du reste peu glorieuse. Au mois d'août il conduisit une partie de

(1) *Livre de raison d'une famille de Brive*, loc. cit.; *Mémoires du duc de Bouillon*, passim.

la garnison de Brive au siège de Castillon. L'historien de Thou, parlant de ces événements, qualifie Antoine de Lestang de gouverneur de Brive. Ce titre était donné quelquefois aux lieutenants généraux de robe longue, particulièrement lorsque en temps de troubles, délégués par le gouverneur ou en son absence, ils remplissaient dans leur circonscription l'office des lieutenants généraux de robe courte.

Poussé par les Guises, Henri III avait décidé la convocation des États généraux. D'abord fixés au 15 août, ils furent remis au 15 septembre. Comme les précédents ils devaient se réunir à Blois. Le roi avait mandé à Gilbert de Ventadour, gouverneur de la province, de rassembler les États provinciaux soit à Tulle soit à Uzerche; mais Antoine de Lestang, réveillant les vieilles prétentions de Brive à user des droits de capitale, prit les devants et convoqua les États à Brive pour le 2 août, sans même en informer le gouverneur (1). Celui-ci, de son côté, convoqua le 20 juillet les États à Tulle pour le 9 août. L'assemblée de Brive n'en eut pas moins lieu, et Antoine de Lestang fut nommé député du tiers-état avec Raymond Bonnet, procureur du roi en l'élection de Brive. La réunion de Tulle, beaucoup plus nombreuse, fut aussi tenue à sa date. Le gouverneur présida avec l'assistance des lieutenants généraux de Tulle et d'Uzerche. Les officiers du roi protestèrent contre l'assemblée de Brive qui n'avait pas réuni, dirent-ils, plus de dix à douze personnes de tout ordre, et sur leurs réquisitions, la nullité en fut prononcée à l'unanimité. L'assemblée nomma ensuite des députés pour les trois ordres. Trois députés furent nommés pour le tiers-état. Pourtant les opérations des États de Brive ne furent pas sans effet, et ses députés furent

(1) Suivant la transaction de 1555, les États devaient se tenir alternativement à Brive et à Tulle, et les deux villes auraient le droit de se qualifier conjointement : villes principales et capitales du bas-pays de Limousin.

aussi reçus aux États généraux. Le nombre des députés, quoique d'ordinaire fixé par les instructions du roi, restait en fait à la volonté des mandants qui les payaient.

Simon Goulard, dans le Second Recueil de la Ligue, parlant des « monopoles et ligues universelles qui furent faictes par chascun baillage et sénéchaussée » à l'occasion de ces élections, dit que dans la province du Bas-Limousin, notamment, « trois de la Ligue furent choisis par violence pour estre opposés à deux légitimement élus et que la Ligue ne pouvoit corrompre. » Le passage n'est pas très clair. Ce qui est certain c'est que l'élection de Brive était favorable à la Ligue. Celle de Tulle était aussi dans un sens d'énergique opposition à la Réforme, mais d'absolu dévouement à la royauté (1).

On sait le terrible drame qui se joua au château de Blois : après l'assassinat des Guises la Ligue se développa avec frénésie. Henri III fut assassiné à son tour et la situation ne fit que s'aggraver.

Le Bas-Limousin ne se rallia pas d'enthousiasme à Henri IV, qui lui avait fait beaucoup de mal. Malgré sa fidélité au principe d'hérédité monarchique, ce pays profondément catholique n'eût pas accepté un roi huguenot. La très grande majorité des gentilshommes était dans ces idées ; les Guises avaient beaucoup d'amis parmi eux. Quoiqu'en aient dit Baluze pour Tulle, Leymonerie pour Brive, ces deux villes hésitèrent dans leur adhésion. Le gouverneur lui-même, Gilbert de Lévy, ne prit pas immédiatement parti. Les victoires d'Henri IV, l'espérance de sa conversion levèrent les scrupules. Antoine de Lestang resta fidèle aux Guises. On ne voit pas pourtant qu'il se soit mêlé activement aux mouvements des Ligueurs dans la province. Il ne manquait pas de discernement et il comprit sans doute que la résistance ne serait pas assez puissante sur ce petit théâtre et qu'il

(1) Voir pour plus de détails sur ces assemblées, *Tulle et le Bas-Limousin pendant les guerres de religion*.

pourrait, ailleurs, mieux utiliser son concours dans l'intérêt de ses convictions et surtout de sa fortune. Le traité de pacification du Languedoc nous le montre réclamant ses gages de président de Brive des années 1589, 1590, 1591, 1592, 1593, qu'il n'a pas touchés. C'est probablement qu'il n'avait pas exercé effectivement durant ces cinq années. Son frère Christophe fut en Languedoc le séide des Joyeuses. Antoine alla le rejoindre, eut un rôle moins en vue, probablement aussi utile. Il le faut bien puisque le chef de la Ligue, le duc de Mayenne, le récompensa royalement en le gratifiant, le 17 mars 1592, d'une charge de président au parlement ligueur de Toulouse (1). Le parlement royal siégeait à Carcassonne où il avait été transféré par Henri III après le massacre de Duranti et de d'Affis. Il fut maintenu dans cette ville par Henri IV, mais la plupart des magistrats étaient restés à Toulouse et administraient la justice pour les pays sortis de l'obéissance royale. Antoine de Lestang ne fut pas reçu immédiatement. Son installation officielle n'eut lieu que le 7 juin 1595, ainsi qu'il est mentionné sur les registres du parlement.

« Messire Antoine de Lestang, président au présidial et lieutenant général en la sénéchaussée de Brive-la-Gaillarde, reçu président à mortier le 7 juin 1595 » (2).

Sur le portrait conservé au musée de Brive et dont nous donnons la reproduction due à l'habile crayon de M. Noël Boudy, il est inscrit qu'Antoine de Lestang fut premier président de Rennes (3), et M. de Malliard (dans

(1) L'office était vacant par le décès de Jean de Meynial. François de Gargas en avait été pourvu mais s'était démis. (Archives de la Haute-Garonne. Fonds du parlement de Toulouse.)

(2) Archives du parlement.

(3) Sur ce portrait, le fond des armes du président est de sable. Le fond des armes de Lestang est ordinairement peint d'azur. Mais les armes des nouveaux nobles manquent souvent de fixité. D'après la *Sigillographie du Bas-Limousin* de MM. de Bosredon et Rupin, Étienne de Lestang usait d'un écusson à un croissant



ANTOINE DE LESTANG
(D'après un tableau du Musée de Brive.)

l'ouvrage déjà cité) rapporte qu'il fut nommé à cette charge en 1594. Ce renseignement est en contradiction avec la mention des registres ci-dessus transcrite, et avec les autres indications que nous allons donner.

En 1594, Antoine de Lestang, prévoyant l'issue de la lutte contre Henri IV et songeant à consolider sur sa tête la faveur qu'il devait au duc de Mayenne, n'était pas éloigné de se rallier. Il avait eu des pourparlers avec le roi ou avec ses ministres, dans le sens de la paix. Au mois d'avril de cette année, en compagnie d'Antoine de Bruyères, abbé de Villeloin, neveu du cardinal de Joyeuse, il arriva à Toulouse porteur d'une lettre de créance du roi pour le parlement. Le roi, qui venait d'entrer dans Paris, offrait la paix au duc de Joyeuse et aux villes du Languedoc qui suivaient son parti (1). La mission n'aboutit pas complètement mais ne fut pas sans résultat pour l'avenir.

Le 6 mai suivant, la majorité du parlement ne voulant pas rester plus longtemps en révolte ouverte contre le roi, décida son transfert à Castel-Sarrazin. Dix ou douze magistrats seulement se maintinrent à Toulouse et constituèrent un parlement ligueur. C'est de ce parlement qu'Antoine de Lestang fut reçu président l'année suivante (7 juin 1595). Il exerça seul cette charge. Tous les autres présidents avaient quitté Toulouse.

Le Languedoc fut enfin pacifié comme le reste de la France. Le traité de Folembray avec le duc de Mayenne fut signé en janvier 1596. Les demandes du duc de Joyeuse ou articles secrets furent l'objet d'un édit séparé (24 janvier). Quatre jours avant (20 janvier), Henri IV

accompagné en chef de deux poissons contrepassants, posés en fasce. Les poissons sont tantôt dits des carpes tantôt des brochets. Dans le manuscrit de mes archives déjà cité, les armes de Lestang sont ainsi blasonnées : deux nantheyres, l'une d'or et l'autre d'argent, estailées d'or sur champ d'azur, et il est ajouté que nantheyres signifie brochets et que estailées est pour écaillées.

(1) *Histoire de Languedoc*, t. V, livre XLI, p. 466.

avait donné à Antoine de Lestang des provisions de président confirmatives de celles du duc de Mayenne (1), ce qui prouve assez clairement que le ligueur converti avait pris une part active aux négociations. L'édit fut enregistré le 16 mars par le parlement ligueur, et le 28 par le parlement royaliste de Castel-Sarrazin auquel s'était réuni le parlement de Carcassonne (2). Le roi ordonnait par les articles de la paix que les deux parlements, fondus en un seul, siègeraient désormais à Toulouse. La réunion eut lieu le 3 avril. Les magistrats de Castel-Sarrazin, ayant à leur tête les présidents de Saint-Jory, de Saint-Jean et de Paulo, rentrèrent à Toulouse suivis d'un cortège de 1,200 chevaux. Le président de Lestang et les conseillers ligueurs, au nombre de huit, les attendaient dans la grande salle d'audience sur les bas-sièges. Chacun ayant pris sa place suivant son rang de réception, le président de Saint-Jory se leva et tous les officiers s'entre-saluèrent avec beaucoup de politesse. On alla ensuite à la messe avec la même solennité qu'à celle de la Saint-Martin, des réjouissances publiques eurent lieu. Le lendemain les audiences furent reprises à l'ordinaire (3). A l'article de Christophe de Lestang nous donnerons de plus amples détails sur la partie des articles secrets concernant les deux frères.

Le lieutenant général de Brive, devenu d'emblée président du second parlement de France, se montra d'ailleurs à la hauteur de cette grande charge. Il prit même une situation particulièrement distinguée dans ce milieu d'hommes éminents. Lorsqu'il y eut des missions délicates à remplir, le nouveau président fut la plupart du temps désigné comme délégué, par les suffrages de ses collègues. Une

(1) Lettres de provision d'Henri IV confirmant celles du duc de Mayenne en faveur du sieur de Lestang. Du 20 janvier 1596. Enregistrées au parlement le 16 mars 1596. — (Archives de la Haute-Garonne, B. 149.)

(2) *Histoire de Languedoc*, t. V, liv. XLI.

(3) *Histoire de Languedoc*, liv. XLI.

fois rallié à Henri IV il le servit sans regrets, avec loyauté et dévouement. Le roi apprécia promptement son mérite et le nomma membre de ses conseils d'État et privé. Après quelques années d'une existence singulièrement agitée pour un homme de cabinet, l'ère de la tranquillité s'ouvrait pour lui. Désormais il pouvait se livrer à ses goûts préférés. Il partagea son temps entre l'exercice passionné de ses fonctions, les bonnes œuvres, le culte des lettres et les plaisirs des champs. C'est un type assez répandu dans l'ancienne magistrature et qui a contribué à former l'auréole d'estime et de respect dont elle est entourée.

En vertu du traité de Folembray, la chambre de l'édit, composée par moitié de magistrats des deux cultes, fut organisée et fixée définitivement à Castres. Antoine de Lestang ne fut pas, comme le dit Moréri, nommé premier président de cette compagnie souveraine (1). Il faut dire qu'il en fut plusieurs fois nommé président, car la chambre de l'édit était renouvelable chaque année. Le parlement proposait les magistrats qui étaient institués par le roi. Plus tard le roi entendit les désigner de sa pure autorité. Il est vrai qu'Antoine de Lestang exerça le plus souvent cette charge. Nommé en 1597, son mandat fut prorogé jusqu'en 1600; il fut encore choisi en 1605, 1609, en 1612, 1613, 1614, et maintenu par le roi jusqu'en 1617 qui fut l'année de sa mort (2).

(1) Moréri dit en effet : « Il passa dans le parlement de Toulouse en qualité de président à mortier et fut nommé premier président de la chambre établie à Castres l'an 1595 par le roi Henri IV, qui s'était instruit de son mérite dans quelques députations dont il avait été chargé vers ce prince. » Antoine de Lestang n'eut jamais le grade de premier président.

(2) *Histoire de Languedoc*, t. V, *passim*. — Sacaze, *Histoire de la Chambre de l'édit de Languedoc*, dans le *Recueil de l'Académie de législation de Toulouse*, t. II, p. 282 et suiv. — Cambon de Lavalette, *La Chambre de l'édit de Languedoc*, pages 154-160. Paris, 1872. — Archives de la Haute-Garonne, B. 335 à 369. — Le parlement protesta même contre la mesure qu'il considérait comme

Le rôle du président de la chambre mi-partie présentait ses difficultés. Tous les brouillons n'étaient pas « rentrés chez eux. » Quelques endurcis, sur des points isolés mais nombreux, continuaient de troubler le repos public. Les troupes licenciées ne pouvant plus vivre de la guerre, se transformaient en bandes de brigands, ravageant le pays, commettant toutes sortes d'exactions et de pilleries. L'attitude du clergé créait à tout instant de graves conflits. Les magistrats de Castres n'étaient pas seulement les juges du champ et du pré, leur action s'étendait à la politique, ils exerçaient de fait l'administration et le pouvoir exécutif dans leur ressort. Le président appuyé sur sa compagnie était une manière de gouverneur de province. Antoine de Lestang ne manqua ni de tact ni d'énergie. En 1597 l'évêque de Castres, messire Jean de Fossé, fulmina l'excommunication contre deux conseillers catholiques de la Chambre, à raison d'actes de leurs fonctions. Il dut en coûter aux convictions profondément religieuses du président de sévir contre son évêque, mais il n'hésita pas à défendre avec fermeté ses collègues et l'autorité dont il avait le dépôt. Il déféra l'acte de l'évêque au parlement qui déclara qu'il y avait « abus et entreprises par le dit Fossé sur l'autorité de la Cour, » condamna l'évêque en 2,000 écus d'amende, ordonna que le décret d'excommunication serait enlevé des registres de l'évêché « ou tellement biffé et rayé que rien n'en pût paroître ou estre lu, » avec défenses pour l'avenir de « user de telles excommunications à peine de dix mille escus d'amende. » Le parlement alla plus loin (trop loin), il arrêta que « incontinent après l'intimation de l'arrest, seroit pourvu par led. évesque du bénéfice d'absolution aux conseillers à peine de 4,000 écus d'amende, et par

une usurpation sur ces droits : « Arrêt portant qu'il n'y a lieu d'enregistrer les lettres patentes du 20 octobre 1614, qui continuent le président de Lestang et les autres conseillers de la chambre mi-partie de Castres. Députation pour remontrances » (Archives de la Haute-Garonne, B. 335).

saisie de tous les fruits de son évêché. » L'évêque résista et le président dut faire procéder par huissiers à la saisie des meubles du prélat (1). En 1602, le duc de Bouillon (ce vicomte de Turenne qui avait sous Henri III tant pressuré et saccagé le Bas-Limousin), compromis dans la conspiration de Biron comme il l'avait été dans celle de la Môle et dans celle du duc d'Alençon, mandé par le roi de venir se justifier, refusait d'obéir, mais se rendait à Castres devant la Chambre, accompagné de vingt gentilshommes de ses amis. Il réclamait jugement immédiat en vertu des privilèges accordés à ceux de sa religion. La Chambre ne se laissa pas intimider par cet appareil et se borna à donner acte de la requête, « déclarant n'entendre empêcher le suppliant de se retirer devers Sa Majesté (2). » Le duc de Bouillon jugea à propos de passer la frontière. Antoine de Lestang ne présidait pas en cette circonstance. Le vicomte de Turenne avait été son ennemi déclaré. Il ne l'eût pas traité plus dédaigneusement et ne se fût pas mieux vengé par lui-même.

Mêlé ainsi à des affaires d'État, le président devait se mettre fréquemment en communication directe avec le roi pour solliciter ses ordres où soumettre à son approbation les mesures prises d'urgence. Une des lettres d'Antoine de Lestang à Henri IV a été conservée (3). Elle a quelque intérêt historique et montre en même temps le

(1) Cambon de Lavalette, p. 74.

(2) *Ibid.*, p. 75.

(3) Biblioth. nat., Mss. Collection des missions étrangères; registre 302. — Je dois la communication de cette lettre inédite à la complaisance de deux honorables amis bien connus des érudits, MM. Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut, et Adolphe Magen, secrétaire perpétuel de la Société des sciences et arts d'Agen. Celui-ci l'avait signalée, sans la publier, dans ses *Mémoires de Vivant*, si savamment annotés et si intéressants pour l'histoire des guerres de religion en Limousin, en indiquant qu'il en avait une copie de la main de M. Tamizey de Larroque. L'un et l'autre ont bien voulu mettre cette copie à ma disposition, ce dont je les remercie.

caractère impartial du magistrat, qui rend une égale justice au prédicateur catholique et au ministre réformé. On y voit en outre l'affirmation très nette de son dévouement monarchique. Nous avons dit qu'après s'être rallié, sa fidélité fut inébranlable. A ces titres cette lettre mérite d'être mise au jour.

« Sire, Les advis que vostre maieste a eu des propoz qui ont esté tenuz d'une conférence d'entre ung prédicateur catholique et ung mynistre de la présente ville, m'obligent de vous en escrire le succès, lequel a esté avec toute modération et respect, ainsy que vostre maiesté, s'il luy plaist, entendra par le discours d'icelle qui est avec la présente (1) que après en avoir rendu grâces à Dieu, je ne doitz obmettre de vous représenter que la procédure du mynistre vous doit estre recommandée, comme aussy celle du prédicateur, par laquelle action il semble que dieu dispose de faire par deça quelque coup de sa main, à son honneur et gloire, et au bien et repos de vostre estat et de vostre postérité, noz roys, recognoissant, Sire, avec la vérité que je suys esté porté à ceste action outre mon gré, pour la crainte qu'il y advint quelque désordre. Le succès d'icelle fera congnoistre que c'est dieu qui l'a conduite, et pour faire icy plus avant progres soubz ceste bénédiction, je supplie vostre maiesté avoir agréable de pourveoir à ce qu'elle a entendu de l'estat de ceste ville par deux de mes précédantes despêches, sur quoy attendant les commandemens de vostre maiesté, je supplie le Créateur vous donner, Sire, en sa grâce très longue et très heureuse vie.

De Castres, ce dymanche 4^e de juing 1606.

Vostre très humble, très obeyssant et très fidèle subject et serviteur. DE LESTANG » (2).

(1) Le discours annoncé n'est pas avec l'original de la lettre.

(2) Le savant bibliothécaire de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, M. Weiss, auquel j'ai communiqué cette lettre, a bien voulu m'écrire à ce sujet :

« La lettre du président de Lestang se rapporte à un incident de la Réforme à Castres. Le pasteur Jean Josion soutint dans cette ville une controverse publique contre les jésuites Sapets et Camerd et fit imprimer le récit de cette discussion sous ce titre :

Le président de Lestang fut du reste fréquemment choisi comme intermédiaire entre le roi et le parlement. On trouve à l'Inventaire des archives de la Haute-Garonne diverses mentions qui nous l'apprennent (1). Sa science reconnue, certaine expérience diplomatique, ses pieuses munificences, sa prestance majestueuse, son visage empreint de noblesse et d'énergie même dans la vieillesse, ses deux portraits en font foi, le mettaient en vedette lorsque le parlement voulait être brillamment représenté ou utilement servi. C'était un personnage très décoratif suivant une expression inconnue de son temps, très propre à figurer dans les grandes cérémonies, à se présenter à la cour, à haranguer les princes. (Il paraît que son père, Étienne, avait été aussi un des beaux hommes de son temps) (2). On voit qu'il ne résidait pas constamment à Castres, comme semblerait l'indiquer Moréri. De 1600 à 1609, il séjourna souvent à Toulouse et présida le parlement avec grand éclat. C'est dans cet intervalle qu'il prononça ces fameux arrêts en robe rouge dont nous aurons à parler. Dans les premières éditions de Moréri

Acte de la Conférence tenue à Castres, publié par Josion, ministre. A Castres, Pierre Falry, 1606. »

« M. Charles Pradel, auteur d'une *Notice sur l'imprimerie à Castres*, Toulouse, 1882, à qui je dois ce renseignement, croit que ce volume, dont on ne connaît malheureusement pas d'exemplaire, mais seulement le titre, est le premier livre imprimé à Castres. »

Le récit du ministre nous eût sans doute fait connaître l'action à laquelle le président avait été porté contre son gré et par crainte de quelque désordre.

(1) 1599. Frais de voyage à rembourser au président de Lestang et au conseiller Sabaterii, députés vers le roi. Archives de la Haute-Garonne, B. 174. — 1609. La cour, déférant aux ordres du roi, délègue le président de Lestang et le conseiller Mellet pour lui faire connaître les motifs de son opposition à l'enregistrement d'un édit, B. 273. — 1611. La cour délègue le président de Lestang et deux conseillers, pour se transporter à Montauban et y saluer de sa part le prince de Condé, B. 299.

(2) D'après une note généalogique sur les de Lestang. Pièce de mes archives.

on lisait que c'était lui qui avait présidé à l'arrêt de mort rendu contre le fameux athée Lucilio Vanini. Erreur évidente qui a disparu à bon droit de l'édition définitive, puisque Vanini n'arriva à Toulouse qu'en 1618, plus d'un an après la mort du président de Lestang, et ne fut condamné qu'en 1619.

C'est dans ces années de calme, au déclin d'une vie déjà noblement remplie, qu'Antoine de Lestang songea à mieux assurer son nom contre l'oubli. Retiré, à ses heures de loisir, dans son château de Belestang qu'il avait fait construire aux portes de Toulouse, s'adonnant tour à tour à l'agriculture et à son goût pour les lettres, faisant le bien autour de lui, il embellit son domaine, mit la dernière main à ces ouvrages de droit et d'histoire et prépara d'autres œuvres encore plus méritoires devant la postérité. Il n'avait pas d'enfants de son mariage avec D^{lle} Honorée de la Chalupie. L'héritier de son choix était le fils d'une sœur préférée, marchant déjà dans les traces qu'il lui avait ouvertes; il ne crut pas l'appauvrir en faisant deux parts de sa fortune, dont l'une très large pour de pieuses fondations dans sa ville natale. C'est à lui qu'est dû l'établissement, à Brive, des Doctrinaires et des Ursulines pour l'instruction de la jeunesse des deux sexes (1).

En 1606 il s'adressa à cet effet à César du Bus, supérieur général de la congrégation des Pères de la Doctrine chrétienne fondée à Avignon et lui demanda deux Pères du dit institut et deux sœurs de Sainte-Ursule pour éta-

(1) Dès l'année 1599, il avait constitué au profit de la maison de ville une rente annuelle de 100 livres, pour l'institution d'un cours de catéchisme le dimanche, une messe et une procession, etc. (Archives de la Corrèze D. supplément, 42.) — On trouve mention, à l'Inventaire de ces archives, d'autres libéralités du même genre : D. 2. Divers extraits touchant les fondations faites par mess. Ant. de Lestang, président au parl. de Toul., en faveur de la communauté de Brive et de celui qui enseigne le catéchisme; enregistrement du contrat fait par le juge de Brive pour 50 livres.

M
mon cousin
qui de bien et
digne d'auz 187

mon cousin
qui de bien et
digne d'auz 187

Un bien affectueux
cousin à vous
suis

ADAM

, FAC-SIMILE DE L'ÉCRITURE D'ANTOINE DE LESTANG

blir à Brive deux maisons religieuses destinées à l'éducation de la jeunesse, ce qui lui fut accordé. En conséquence, le 15 février 1607, intervinrent les conventions suivantes. Les R. P. Margery et Maillot, procédant au nom de leur ordre et de la congrégation de Sainte-Ursule, s'obligèrent à envoyer à Brive deux Pères de la Doctrine chrétienne et deux sœurs Ursulines pour y faire continuellement et perpétuellement leur résidence et vaquer à l'instruction de la jeunesse aux bonnes mœurs et en la doctrine chrétienne; et pour l'habitation des dits pères et sœurs le sieur de Lestang donna deux siennes maisons, assises en la ville de Brive, avec leurs autres édifices, jardins et pâtus dépendant d'icelles, confrontant à la grande rue publique allant des Mazeaux-Vieux à la porte de Corrèze, au ruisseau de Verdanson, etc., lesquelles maisons il s'obligea à faire accômoder, meubler et mettre en bon état et pourvoir des livres convenables... En outre il prit l'obligation de fournir chaque année une rente de 600 livres dont 200 livres pour les Ursulines, jusqu'à ce qu'il eût assuré par ses soins et à ses frais des bénéfices d'un pareil revenu aux dits pères... Les pères devaient aussi jouir de la rente de 50 livres donnée aux consuls le 8 août 1599 pour le salaire de celui qui ferait chaque dimanche le catéchisme en l'église Saint-Martin.... (1).

Les Doctrinaires s'établirent en effet à Brive. En 1619, le collège communal qui existait depuis 1581 et même antérieurement, leur fut confié. Ils le gérèrent avec succès jusqu'à la Révolution. Les Ursulines arrivèrent à Brive en 1608. Leur couvent prospéra. Il existe encore. Les couvents de Limoges et d'Angoulême furent des essaims

(1) Une copie de cet acte de fondation a été publiée par M. de Malliard dans le *Bulletin de la Société archéol. et hist. de Brive*, t. II, p. 185. — V. aussi le *Bulletin de la Société de Tulle*, où cet acte a été reproduit deux fois, par M. l'abbé Marche, t. III, p. 150, et par M. le comte de Seilhac, t. VII, p. 686.

de celui de Brive. Plus récemment celui de Tulle en est aussi sorti.

Antoine de Lestang a laissé plusieurs ouvrages; Moréri, qui a été suivi par tous les autres biographes, lui en attribue cinq dans l'ordre suivant : 1° une *Histoire des Gaules*; 2° *Arrêts du parlement de Toulouse*; 3° *Traité de la réalité du Saint-Sacrement de l'autel*; 4° *Traité de l'orthographe française*; 5° *Histoire de la nation gothique*. Pour nous, malgré nos recherches, nous n'en avons découvert que deux. Le premier en date porte le titre suivant que nous reproduisons littéralement.

Arrets de la covr de parlamant de Tolose prononcés an robe rouge. Par Messire Antoene de Lestang, chevalier, conseilier du Roy an ses conseils d'Etat et Priué et Presidant an ladite covr de Parlement. A Tolose, par la vefue Jacques Colomiez et Raymond Colomiez, imprimeurs ordinaires du Roy. M.DC.XII. (In-8° de 764 pages, plus 28 ff. prélim. pour le titre, la table des matières, etc., et un feuillet à la fin pour le privilège, daté de Paris le 28 novembre 1611.)

Voici l'avis au lecteur :

« Amy lectevr, tu trouueras à l'ortografe que nous auons suiuié, quelque diuersité à cele qu'on obserue communemant, mais non toutefois tele que ie la croes estre necessaire pour la conseruation, propagation é co-noessance de notre langue aus nations etrangeres : ce que i'espere te fere voer moyenant la grace de Dieu, par un œuvre qui sera tout Francoes, é de langue, é de sujet, é d'ortografe; cepandant reçoé an bonne part ce mien labeur. »

Antoine de Lestang propose donc une nouvelle orthographe. Son ouvrage est écrit en entier dans le système du titre et de l'avis au lecteur. C'est un précurseur de l'école des *fonétistes* qui a fait quelque peu parler d'elle ces derniers temps. L'examen de la question demanderait trop de développements pour que nous puissions nous y arrêter. Remarquons seulement, en passant, que quelques-

unes des réformes proposées par l'auteur ont depuis passé en usage. En 1612, il n'était pas sans hardiesse d'écrire *être, sujet, déclarer, appelé* au lieu de *estre, subject, déclairer, appelé*, etc. L'avis au lecteur promet la publication prochaine d'un autre ouvrage dans lequel la réforme sera proposée d'une manière plus radicale. Serait-ce ce *Traité de l'orthographe française* indiqué par Moréri et que nous n'avons pu découvrir dans aucune bibliothèque? Nous dirons tout à l'heure notre pensée là-dessus.

Le recueil d'arrêts, en dehors de cette tentative de réforme orthographique, ne présente plus aujourd'hui un grand intérêt. Les arrêts proprement dits, rendus en audience solennelle sur des questions majeures de l'ancien droit, et au nombre de dix, tiendraient à peine cinquante pages d'impression. Le surplus consiste en dissertations des plus approfondies sur les diverses matières, et le commentateur y parle *de omni re scibili*. On y trouve de véritables traités historiques, de longues digressions littéraires, qui ne sont pas sans agrément et témoignent de vastes connaissances en même temps que d'un jugement très éclairé. Sous le dixième arrêt concernant le droit des Religieux de Saint-François à jouir de légats pies annuels, on ne s'attendrait pas à lire l'histoire de la fondation du couvent des Récollets de Tulle qui fut le premier en date dans toute la France. Ces arrêts et leur glose avaient eu en leur temps un si honorable renom que cent cinquante ans après leur publication, ils furent réédités sans y rien changer, dans le grand recueil des notables questions de droit de Géraud de Maynard (1). « On n'a point changé, dit l'éditeur, le style des discours de M. de Lestang, il importe de conserver ces monuments de l'ancienne éloquence, ils sont d'ailleurs assez clairs par eux-mêmes pour n'avoir pas besoin d'être retouchés. Les sujets en sont intéressants, ils sont traités avec beaucoup d'esprit et d'érudition, et une grande connaissance de l'histoire

(1) Édition de 1751.

du Droit. Nous reprochons à nos pères des étalages d'érudition; ne pourrait-on pas reprocher à notre siècle de donner dans l'excès contraire? »

Le second ouvrage du président de Lestang venu à ma connaissance est moins suranné, et peut être lu encore avec profit. Il est intitulé :

Histoire des Gaules et conquêtes des Gavlois en Italie, Grèce et Asie, avec un abrégé de tout ce qui est arrivé de plus remarquable esdites Gaules dès le temps que les Romains commencèrent à les assujettir à leur Empire, jusques au Roy Jean. Par Messire Antoine de Lestang, seigneur de Belestang, chevalier, conseiller du Roy en ses conseils d'État et Privé et Présidant en la Cour du Parlement de Toulouse. A Bourdeaux, par Simon Millanges, imp. ord. du Roy. MDCXVIII. (In-4° de 409 pp., plus 4 ff. prélim. et 39 ff. pour la table des matières.)

A mon avis, c'est là « l'œuvre tout Françoes et de langue et de sujet et d'ortographe » que le président promettait en 1611 à l'ami lecteur. Mais sa promesse ne fut pas tenue conformément à ses vœux. Il était décédé dans l'intervalle et son héritier, en faisant cette publication posthume, n'osa point continuer la campagne de réforme orthographique que le défunt ne pouvait plus soutenir. Ce qui autorise cette interprétation, c'est que le portrait de Léonard Gautier, placé en tête de l'ouvrage et daté de 1615, deux ans avant la mort du président, a son exergue et sa légende en orthographe prétendue réformée. ANTOENE DE LESTANG, PRÉSIDENT AU PARLEMENT DE TOULOUZE. Nous avons reproduit plus haut la légende rimée.

L'ouvrage est divisé en six livres; le premier traite des premières expéditions des Gaulois, sans remonter plus haut qu'à leur première descente au-delà des Alpes, sous la conduite de Sigovèze et Bellovèze, du temps de Tarkin l'Ancien, 600 ans avant l'ère chrétienne. Il passe ensuite à la seconde expédition sous la conduite de Brennus, 200 ans après la première. Le second livre

traite de la religion, de la justice, police et mœurs des anciens Gaulois; le troisième de l'état des Gaules sous la domination romaine; le quatrième de l'origine des Goths et de l'empire des Visigoths dans les Gaules; le cinquième des rois et ducs d'Aquitaine, et le sixième de l'état de la France sous le règne de Hugues Capet et des rois ses successeurs, jusqu'au roi Jean.

Le Père Lelong, ou plutôt Fevret de Fontette son continuateur, apprécie ainsi cet ouvrage : « Ce livre est écrit assez nettement et d'assez bon sens, comme il convient à un homme de condition; on y trouve même quelques remarques assez curieuses. Mais comme ce n'est qu'un simple abrégé et que l'auteur s'y est attaché particulièrement à ce qui regarde l'Aquitaine ou le Languedoc qui était son pays, il ne peut être d'une utilité bien grande pour l'histoire générale de France. V. Lenglet, *Méthode historique*, t. IV, p. 7. » Ce qui est relevé par Fevret comme un défaut sera peut-être pour d'autres une qualité. L'histoire générale ne manque pas d'informations tandis que l'histoire provinciale en est pauvre, et ces particularités de l'histoire d'Aquitaine et de Limousin ne sont même pas, à notre gré, assez nombreuses dans l'ouvrage du président. A propos des femmes des Goths, qui étaient de véritables amazones, il ne nous déplaît pas, quoique cela intéresse peu l'histoire générale, de voir défilier les noms des dames d'Auvergne et de Limousin qui, du temps de l'auteur, ne cédaient « à chevalier adroit qu'il soit, à monter à cheval, les manier, dresser, tirer de toutes sortes d'armes, de pistolets, d'arquebuzes, présenter des duels, en dresser les cartels et faire tout ce qui appartient à la dignité d'un brave et généreux chevalier, avec une grâce vénérable et admirable qui les accompagne, soient-elles en habit de chevaliers ou de femmes » (1).

Moréri attribue encore au président de Lestang un

(1) Livre IV, p. 188.

Traité de la réalité du Saint-Sacrement de l'autel, dont nous n'avons trouvé aucune autre trace. Quant à l'Histoire de la nation gothique, le P. Lelong énonce qu'elle se trouve au 4^me livre de l'Histoire des Gaules. C'est un double emploi.

Antoine de Lestang mourut à Castres le 9 janvier (et non le 9 décembre) 1617 (1), en exercice de ses fonctions de président de la Chambre de l'édit. Son corps fut transporté à Toulouse et inhumé dans l'église des Cordeliers (2), d'après Moréri. Pourtant on voit encore aujourd'hui dans la cathédrale de Saint-Étienne de Toulouse un beau mausolée élevé à sa mémoire et dont l'inscription démontre que c'est là que reposent ses restes.

Ce mausolée est un remarquable objet d'art. Son érection donna lieu à quelques difficultés. Le président avait légué les fonds nécessaires pour faire reconstruire une des portes latérales du chœur de Saint-Étienne (côté de l'épître), et son tombeau devait être érigé contre cette porte, par les soins de ses cohéritiers. Le meilleur sculpteur de Toulouse, Arthur Legoust, fut chargé par eux de l'exécution. En 1623, on travaillait aux piliers de cette porte de pierre et de marbre. Legoust sculptait la statue de marbre diversement colorié du président, et ses héritiers la faisaient placer dans une des niches intérieures

(1) Toutes les biographies du président, sans exception, donnent cette date erronée du 9 décembre 1617, comme étant celle de sa mort. L'erreur provient d'une mauvaise lecture de son épitaphe. Il y a sur l'inscription que nous reproduirons tout-à-l'heure : MDCXVII DIE IX, et non MDCXVII DEC. IX, c'est-à-dire le 9^e jour de l'année 1617 et non le 9 décembre 1617. Cette manière de dater, pour le premier mois de l'année, n'était pas la plus usuelle, mais était employée quelquefois. Nous en avons donné un autre exemple (*Archives historiques de la Corrèze*, p. 174). Ajoutons que la forme MDCXVII DEC. IX, sous-entendu *die*, n'est pas plus usitée en style lapidaire. Le premier biographe aura mal lu, les autres ont reproduit sans contrôler, ce qui arrive souvent en matière de biographie.

(2) Peut-être y fût-il déposé à titre provisoire.

de la porte, avant même que celle-ci fût terminée. Le chapitre de la cathédrale s'émut, trouvant que cette entreprise dépassait la concession accordée au président, en permettant de l'ensevelir dans le chœur, honneur qui n'avait été accordé jusque-là qu'aux archevêques et aux prévôts, et que cette statue allait se trouver en parallèle avec celle de saint Étienne placée en regard du grand-autel, au-dessus de la porte, du côté de l'évangile. Cette première protestation capitulaire eut lieu le 23 décembre 1623. Les héritiers du président résistèrent, une nouvelle protestation intervint le 26 janvier. Les choses traînèrent et le 4 avril 1626 une transaction fut adoptée. Le chapitre décida qu'une statue de la Vierge, dont le modèle était présenté par Legoust, serait placée dans la première niche extérieure de la porte et la statue du président dans la seconde. Le président n'était plus ainsi au même rang que saint Étienne, il ne paraissait plus regarder l'autel mais la Vierge. « Ces deux statues (dit M. Jules de Lahondès dans son bel ouvrage *Toulouse chrétienne* (Toulouse, Privat, 1890), auquel nous empruntons ces renseignements), ces deux statues dont la facture est souple et large sont peut-être les plus belles œuvres de la sculpture toulousaine qui nous restent. Le grave parlementaire est représenté à genoux, les mains jointes, priant devant la Vierge et l'enfant Jésus. La vérité sobre et ferme du visage, le recueillement de l'attitude, l'ampleur des vêtements, de même que la grâce aisée et sans manière du groupe de la Vierge et de l'enfant, n'ont guère été égalés depuis... La figure et les mains, la robe de la Vierge, celle du Président et l'hermine sont colorées diversement par des marbres blancs et rouges, mais cette variété que l'art grec avait adoptée pour quelques-unes de ses compositions les plus sévères, n'altère en rien la grave sévérité de ces statues » (1).

(1) Cette belle œuvre a été longtemps attribuée à Gervais Drouet qui a sculpté la lapidation de saint Étienne au retable du grand-

L'építaphe est sur une plaque de marbre noir et ainsi conçue :

MEMORIÆ
ILLUSTRISSIMI VIRI ANTONII
DE LESTANG
S. CONSISTORII CONSILIARII ET TOL. SENATVS
PRÆSIDIS AMPLISSIMI, QUI PRÆCIPUA
GENERIS NOBILITATE, MORUM CANDORE
ET INTEGRITATE VITÆ, REGNI PRO CERIB^s
ET REGIBUS IPSIS SUB QUIBUS VIXIT CARIS-
SIMUS, VIRTUTE PAR FUIT. HIC RESURREC-
TIONEM EXPECTAT. OBIIT AN. REPARAT. SAL.
MDCXVII DIE IX, ÆTAT. SUÆ LXXVI,
R. I. P. A.

Antoine de Lestang avait fait son testament le 17 juin 1613. Nous connaissons ses dernières dispositions par

autel de la cathédrale, mais elle a été rendue, par des documents positifs, à son véritable auteur Arthur Legoust, artiste bien supérieur à Drouet. — La statue du président de Lestang eut à conjurer de nouveaux dangers lorsqu'on reconstruisit les portes du chœur pour y placer des grilles de fer. Cette décision fut prise par le chapitre le 31 mars 1761. Le serrurier chargé du travail demanda la démolition des mausolées des portes du chœur, parce que ces portes étaient trop étroites pour son projet d'ornementation. Les mausolées furent condamnés, mais le 4 juillet 1765, le chapitre reçut une opposition de M. de Castelnau comme héritier du président. Une transaction intervint encore. Il fut convenu que la porte serait reconstruite mais que la statue de la Vierge et celle du président, soigneusement conservées, seraient replacées dans la nouvelle porte comme elles l'étaient dans l'ancienne. — Je prends à la même source ces indications dont je dois la connaissance à mon ami M. Eugène Trutat, directeur du musée d'histoire naturelle de Toulouse. Son obligeante entremise m'a aussi procuré l'avantage de pouvoir joindre à ma notice la reproduction d'un dessin de la statue du président de Lestang dû au crayon de l'auteur de *Toulouse chrétienne*, qui a le rare privilège d'illustrer de sa main ses savants ouvrages. J'adresse ici mes remerciements à M. de Lahondès, à M. Privat son éditeur, et à M. Trutat.



STATUE D'ANTOINE DE LESTANG
A LA CATHÉDRALE DE TOULOUSE

l'important procès auquel elles donnèrent lieu, et qui est rapporté dans le *Journal des audiences du parlement de Paris*. Elles ne brillaient ni par la simplicité ni par la clarté. Nous en résumons les principales clauses :

Il fait et nomme son héritier Mess. Christophe de Lestang son frère, évêque de Carcassonne et maître de la chapelle du roi, lequel il prie d'accomplir cette sienne disposition et d'assister sa femme en toutes ses affaires... Veut et ordonne que ses biens, après le décès de son frère et de l'usufruitaire, appartiennent sans distraction de quarte à un mâle portant le nom et armes de la famille de Lestang et ainsi toujours dans l'avenir, sans que sur iceux on puisse prétendre en aucun temps aucun droit de légitime ou de quarte trébellianique.

Veut et ordonne que lesd. biens soient acquis perpétuellement au mâle plus proche étant de la famille et du nom de Lestang, portant le nom et armes, qui soit de robe longue, faisant profession de lettres, non toutefois ecclésiastique.

Veut toutefois et ordonne qu'après le décès de sa femme et de l'héritier susnommé, Christophe de Meynard son neveu (fils de sa sœur Jeanne et de François Meynard) jouisse de ses biens; après lui, les siens mâles et descendant de lui et l'un d'eux seulement, successivement, l'un après l'autre, gardant l'ordre de primogéniture et faisant, ainsi qu'il est dit, profession de lettres ou étudiant pour être pourvu à un degré de licencié et de docteur en droit civil et canon, à la charge que son dit neveu et les mâles descendant de lui, possesseurs de ses biens, porteront les nom et armes de Lestang, sans que ces biens puissent être jamais déportés, vendus ou aliénés, et à la condition qu'ils appartiendront à un seul mâle.

Et venant à défaillir de mâles de sond. neveu de Meynard ou n'étant de la profession de lettres, veut que ses biens reviennent entièrement à son cousin M. [Guil-

laume] de Lestang, conseiller au présidial de Brive, et après lui à l'un de ses enfants mâles qui sera le plus proche... et à un seul sous la susd. loi, que ses biens ne seront jamais divisés et qu'ils seront perpétuellement possédés par un seul de lad. profession de lettres et robe longue et qui ne soit ecclésiastique.

Et venant à défaillir les mâles de sond. cousin de Lestang, veut que ses biens viennent à celui des mâles de Lestang, portant les nom et armes, qui sera le plus proche, toujours aux conditions ci-dessus...

L'évêque de Carcassonne hérita d'abord, après lui Christophe de Meynard de Lestang, qui décéda en 1669. Son fils Jean recueillit ensuite la substitution. Il mourut en 1681. Daniel, fils de Jean, en bénéficia après son père et décéda sans enfants.

La ligne masculine de Christophe étant ainsi défaillie, M. Étienne de Lestang, comme mâle descendant de Guillaume de Lestang, conseiller au présidial de Brive, réclama les biens contre la demoiselle de Meynard de Lestang, sœur de Daniel.

Celle-ci objecta qu'Étienne de Lestang n'était pas dans les conditions voulues pour recueillir la substitution. En effet, au moment où elle s'était ouverte, le dit Étienne exerçait la profession des armes; mais aussitôt et pour se porter prétendant, il avait pris à la hâte quelques grades juridiques et acheté une charge d'avocat au grand conseil. Il obtint pourtant gain de cause en première instance et en appel, et le parlement de Paris, par arrêt du 13 décembre 1711, décida qu'Étienne Guilhon de Lestang ayant la masculinité, le nom et les armes, quoique manquant des autres qualités, recueillerait la substitution (1).

(1) *Journal des audiences du parlement de Paris*, 1751, t. VI, p. 155, et suiv. L'affaire y est très longuement développée.

CHRISTOPHE DE LESTANG

Christophe de Lestang était beaucoup plus jeune que son frère Antoine. C'est lui, pourtant, qui dirigea les destinées de la famille. Par son exemple, son influence, l'évêque âgé de moins de 30 ans et déjà des plus en vue dans un parti puissant, entraîna le magistrat quinquagénaire, qui sans cette excitation aurait vécu et serait mort sans doute lieutenant général de Brive. Il fut un de ces prélats remuants, batailleurs, intrigants, comme la Ligue en eut à son service. Dans ce groupe d'évêques mêlés activement aux guerres civiles, délaissant leur cathédrale pour suivre la lutte dans les conseils ou dans les camps, portant tour-à-tour la mitre et la cuirasse, quelques-uns se montrèrent plus fougueux et plus bruyants, aucun n'eut une action si persévérante et si efficace. L'évêque de Lodève, sans mettre l'épée à la main, fut un des meilleurs généraux de la Ligue en Languedoc.

Christophe de Lestang naquit à Brive en 1560. Dès son enfance il fut destiné aux ordres sacrés. Sa qualité de petit-neveu d'un cardinal et de trois évêques (1), en lui assurant de brillantes protections, lui permettait d'aspirer aux hautes dignités ecclésiastiques. En effet, le chancelier de Birague, alors évêque de Lodève, l'admit dans sa maison comme page, surveilla son éducation, et lorsqu'il se démit de son évêché en 1580, le présenta et le fit agréer pour son successeur. Mais Christophe avait à peine 20 ans et il dut obtenir une dispense spéciale

(1) Thomas du Prat, évêque de Clermont, mort en 1528, Jean du Prat, évêque de Montauban, en 1520, Claude du Prat, évêque de Mende, en 1528, frères-germains ou consanguins d'Antoine du Prat et d'Anne du Prat, celle-ci grand'mère maternelle de Christophe de Lestang; sans parler de Guillaume du Prat, évêque de Clermont en 1528, et de Nicolas Dangu, évêque de Séez, puis de Mende en 1545, le premier, fils du chancelier, le second son bâtard légitimé.

du pape. Sacré l'année suivante (1), il fit son entrée solennelle à Lodève le 15 juin 1581. Le jeune évêque, dès les débuts de son épiscopat, montra beaucoup de zèle contre l'hérésie. Il avait sucé les principes de son bienfaiteur, qui d'après quelques écrivains fut un des instigateurs de la Saint-Barthélemy. Dès qu'il se fut fait connaître, pour l'encourager dans son apostolat et lui donner les moyens de l'étendre, Henri III lui accorda, dit-on, une pension de 12,000 écus. Dotation énorme, près de 200,000 francs d'aujourd'hui (2). On le sait déjà, ce fut un homme politique plus qu'un prélat; toutefois, par une grande dignité de vie, l'invariabilité de ses convictions et des talents peu communs, il sut se concilier l'estime de ses adversaires eux-mêmes (3). Doué d'une parole facile, grand discoureur, homme de jugement et d'énergie, sachant manier les assemblées, toutes les affaires de son parti, finances, ambassades, traités, n'eurent pas d'agent plus actif, plus dévoué et plus habile. Parfois même il prit part aux actions de guerre. Sa biographie, s'il fallait en suivre tous les détails, embrasserait l'histoire entière de la Ligue en Languedoc et des longues luttes de Montmorency, puis des Joyeuses sous Henri III et Henri IV, jusqu'à la paix.

Tout d'abord, l'évêque de Lodève marcha d'accord avec le maréchal de Montmorency (4). En 1582 (8 mai), le gouverneur du Languedoc lui ordonna de détruire la grande tour du palais épiscopal sis à Saint-André, pour tranquil-

(1) D'après Moréri, il eut encore besoin d'une autre dispense. Il avait une telle aversion pour le vin qu'il fut autorisé à employer de l'hypocras à son sacre.

(2) D'après Leber, *Appréciation de la fortune privée au moyen âge*.

(3) La Bibliothèque nationale, département des estampes, possède un portrait inédit (dessin au lavis, à l'encre de Chine) de Christophe de Lestang. Nous en donnons une reproduction.

(4) Henri I^{er}, duc de Montmorency, maréchal de France, 1567; connétable, 1593; mort en 1614.

liser les sectaires de ce gros bourg qui craignaient que les catholiques ne s'en emparassent. Il obéit mais la concession lui coûta. La même année, le 1^{er} octobre, il assista aux États qui furent tenus à Béziers au mois d'octobre par Montmorency. Une partie de la province et trois évêques seulement s'y rendirent. La brouillerie du maréchal de Montmorency et du maréchal de Joyeuse (1) survint bientôt après. Anne de Joyeuse, le favori de Henri III, était parvenu à tourner le roi contre le rival de son père.

En 1583, Henri III écrivit à l'évêque de Lodève pour lui faire part de ses griefs contre Montmorency qui, disait-il, tentait de soustraire le Languedoc à l'autorité royale. Il invitait le prélat à prendre des mesures pour le contre-carrer (2). L'évêque s'engagea alors dans le parti de Joyeuse. Il gagna les habitants de Lodève et de Clermont-Lodève qui donnèrent leur concours à Joyeuse et firent quelques prises sur Montmorency. Celui-ci fut très irrité contre son ancien allié, et pour se venger s'empara quelque temps après de Clermont-de-Lodève. Un peu plus tard, au mois d'octobre 1585, il assiégea l'évêque renfermé dans sa ville épiscopale. Christophe se défendit et la place tint bon quelques jours. Mais les habitants ne partageaient pas complètement les sentiments de leur évêque et s'irritaient de sa résistance. Redoutant quelque trahison de leur part il se résolut à capituler. La composition eut lieu le 18 octobre. Il put se retirer, mais Montmorency fit raser le palais épiscopal que Christophe venait de terminer et s'empara des revenus de l'évêché (3). L'évêque de Lodève resta privé de sa mense pendant de longues années et ne rentra à Lo-

(1) Guillaume, vicomte de Joyeuse, d'abord évêque d'Alet, maréchal de France en 1579, mort en 1592.

(2) *Gallia Christiana*, Évêques de Lodève, t. VI, p. 572. — Fisquet, *La France pontificale*, Évêché de Lodève, p. 445. — *Hist. de Languedoc*, t. V, livre XLI, p. 385.

(3) Moréri, Fisquet, *Hist. de Languedoc*, liv. XLI, p. 409.

dève qu'à la paix. Le pasteur et son troupeau vécurent séparés, dans deux camps différents, l'évêque ligueur, les vicaires généraux, les consuls et le peuple de Lodève royalistes (1). Le prélat évincé résida désormais, tantôt à Toulouse, tantôt à Narbonne, et parfois dans les camps, en compagnie du maréchal de Joyeuse. Henri III qui appréciait ses services, comme on l'a vu, s'empressa de le dédommager de la perte de ses revenus épiscopaux. Par lettres patentes du 20 décembre de cette année, enregistrées au parlement de Toulouse le 15 février suivant, il lui donna la maison épiscopale et tous les revenus de l'évêché de Carcassonne dont Montmorency jouissait sous le nom d'un de ses bâtards (2). A partir de cette époque on désigne quelquefois Christophe comme évêque de Carcassonne, mais c'est par erreur car il conserva le titre d'évêque de Lodève jusqu'en 1602 (3). La libéralité royale ne se borna pas là. Plusieurs riches abbayes, Masgarnier, la Grasse, Montolieu et Saint-Pierre d'Uzerche lui furent aussi octroyées. Il obtint enfin vers le même temps une place de conseiller au parlement de Toulouse (4). Son concours était précieux puisque la rémunération en était si large.

Le Languedoc partagé en deux camps et la lutte engagée, il fallait à l'un et l'autre chef beaucoup d'argent pour la paye des soldats et les opérations des armées. C'est la province elle-même qui faisait les frais de la guerre dont elle était victime. L'apparence de la régularité dans la perception de ces subsides était conservée par le concours des États provinciaux auxquels on les faisait voter. Joyeuse et Montmorency les convoquaient chacun de son côté, dans les pays de son obéissance, toutes les fois que l'argent manquait ou qu'il y avait

(1) *Hist. de Languedoc*, t. V, liv. XLI. *Gall. Christ.*, t. VI, p. 572.

(2) Moréri, *Fisquet*, *Gall. Christ.*

(3) *Gall. Christ.*, t. VI, p. 572.

(4) *Gall. Christ.*, t. VI, p. 572. — *Fisquet*, *Év. de Lodève*.

une grave résolution à prendre. C'est sur ce terrain que l'assistance de l'évêque de Lodève était particulièrement utile. Au mois d'octobre 1583, il s'était trouvé aux États de la Ligue tenus à Albi, par ordre du duc de Mayenne. Son rôle n'était pas encore très accentué. Aux États qui s'ouvrirent le 3 mars 1586 à Carcassonne son influence était dessinée. Il fut nommé député pour se rendre en cour vers le roi afin d'en obtenir des secours. Le roi lui donna audience et l'assura qu'il enverrait incessamment une armée en Languedoc.

Aux États suivants tenus à Castelnaudary le 4 août, il fit le rapport de sa mission. En portant à la connaissance de l'assemblée la promesse formelle du roi, il demanda le vote des subsides nécessaires pour l'entretien de cette armée qui serait commandée par le duc de Joyeuse, fils du maréchal (1). Les États votèrent un subside de 100,000 écus. C'était maigre pour une armée dont les prévisions de dépense étaient de 80,000 écus par mois, aussi ne fut-elle pas mise sur pied (2).

L'évêque de Lodève comparut de même aux États tenus à Carcassonne en octobre 1587, à ceux de Toulouse en février 1588, à ceux de Limoux en décembre même année. Il eut souvent la présidence et prononça des discours très écoutés dans le sens de la lutte à outrance.

Le 15 avril 1589, les États du parti ligueur se réunirent encore à Castelnaudary. Cette assemblée rédigea des articles d'union et de ligue qui devaient être jurés solennellement par tous les assistants. L'évêque de Saint-Papoul, qui présidait, jura le premier, sur le *Te igitur* et la croix, entre les mains de l'évêque de Lodève, et celui-ci jura le second entre les mains de l'évêque de Saint-Papoul, puis les seigneurs, les magistrats et les députés du tiers. Ensuite, un conseil de finance et de guerre fut institué pour résider auprès du maréchal de

(1) Anne de Joyeuse, qui fut tué l'année suivante à Coutras.

(2) *Hist. de Languedoc*, liv. XLI.

Joyeuse et le suivre partout où il se transporterait. L'évêque de Lodève fut le premier conseiller élu aux gages de 110 écus par mois (1). A partir de ce moment il ne quitta plus le maréchal.

Après la mort d'Henri III, la lutte ne fut que plus acharnée. Aux États de Lavaur, le 15 novembre 1589, l'évêque de Lodève présida les premiers jours, puis l'évêque de Saint-Papoul comme plus ancien. Christophe de Lestang répondit au nom de l'assemblée au discours de Joyeuse. Tous les assistants jurèrent ensuite de ne pas reconnaître le roi de Navarre. Les articles du serment furent rédigés par les évêques de Lodève et de Lavaur, les députés de Toulouse et de Narbonne. L'année suivante, le 20 mai, les États furent encore convoqués dans la même ville. Ils furent tenus sous l'obéissance « du roi Charles X à présent régnant. » L'évêque de Lodève y assista.

Quelque temps après, Christophe fut chargé par le conseil de la Ligue d'une mission près le roi d'Espagne pour le remercier des secours en hommes et en argent qu'il avait envoyés en Languedoc, et l'exhorter à continuer. Il resta huit mois en Espagne, représentant attiré de la Ligue, négociant avec Philippe II, admis dans ses conseils. A son retour en France en janvier 1592, le maréchal de Joyeuse venait de mourir, et Mayenne avait nommé le fils du défunt (Antoine-Scipion duc de Joyeuse, chevalier de Malte, grand-prieur de Toulouse) gouverneur et lieutenant général de l'État et couronne de France dans la province du Languedoc et pays adjacents, en remplacement de son père. Le nouveau gouverneur tint les États à Toulouse au mois de février sous l'autorité du duc de Mayenne. Christophe de Lestang y présida. Il répondit au discours du duc de Joyeuse et fit l'éloge du feu maréchal en exaltant surtout son ardeur pour la Ligue. L'assemblée entendit ensuite son rapport sur sa mission

(1) *Hist. de Languedoc*, t. V, liv. XLI, p. 435 et suiv.



CHRISTOPHE DE LESTANG. EVESQUE DE
CARCASSONNE. MORT LE 12 AOUST 1621

CHRISTOPHE DE LESTANG

(D'après un dessin conservé à la Bibliothèque nationale.)

en Espagne. Les États lui votèrent 2,000 écus de gratification outre les 500 écus qu'ils lui avaient donnés pour son voyage. Le gouverneur, que Mayenne honora bientôt après du bâton de maréchal de France, entra en campagne, mais le cours de ses exploits fut promptement rompu. Il trouva une mort misérable au siège de Villemur. Mis en fuite, il voulut passer le Tarn à la nage et se noya (19 octobre 1592). Christophe de Lestang l'avait accompagné à ce siège. Dans la déroute, il perdit ses coffres, hardes et chevaux (1).

Le cardinal de Joyeuse (2) eut un instant la succession de son frère le maréchal, mais il se démit et ce fut son autre frère Je P. Ange de Joyeuse (3), capucin, qui fut nommé lieutenant général et gouverneur après avoir quitté le froc. Son premier soin fut de convoquer les États de son parti. Ils se réunirent à Carcassonne le 14 novembre. L'assemblée reconnut son nouveau chef, lui vota des fonds et lui nomma un conseil de finance dont l'évêque de Lodève fit partie (4).

L'année suivante il y eut une nouvelle convocation des États à Albi. Christophe de Lestang y présida. Henri de Joyeuse demandait que la trêve conclue entre les deux partis fût rompue. L'évêque de Lodève combattit cet avis, soutint au contraire la nécessité de la suspension d'armes pour le bien public, « sans se départir toutefois du saint parti de l'Union ». Ses conclusions furent suivies et l'assemblée résolut de réitérer solennellement le serment de l'Union, de ne reconnaître aucun roi qui ne fût catholique et approuvé du pape. Le car-

(1) *Hist. de Languedoc*, livre XLI, p. 460.

(2) François, archevêque de Narbonne, cardinal en 1583, puis archevêque de Toulouse, mort en 1615.

(3) Henri, entré dans l'ordre des Capucins après la mort de sa femme, en sortit après la mort de son frère pour se mettre à la tête de la Ligue, reprit l'habit monastique en 1599 et mourut en 1608.

(4) *Hist. de Languedoc*, livre XLI.

dinal de Joyeuse étant arrivé, les gens des États se rendirent dans le chœur de la cathédrale, le dernier d'octobre, et l'évêque de Lodève y ayant célébré la messe du Saint-Esprit, tous les assistants renouvelèrent le serment de l'Union. A la reprise des séances, ce fut encore l'évêque de Lodève qui répondit au discours du cardinal. Au nom des États, il protesta de leur zèle pour la foi et de leur dévouement pour la maison de Joyeuse. Avant de se séparer l'assemblée vota à l'évêque de Lodève, « intendant des affaires du pays, » une gratification de 2,000 écus pour le dédommager des pertes qu'il avait faites au désastreux siège de Villemur où il était, à cause de sa charge, auprès du feu duc de Joyeuse (1). Les États prirent fin le 19 novembre 1593.

Mais les affaires d'Henri IV s'amélioraient, grâce à ses victoires. Il venait d'être sacré à Reims et Paris lui avait ouvert ses portes (22 mars 1594). D'autre part sa conversion avait eu lieu l'année précédente. Le parlement de Toulouse était toujours enragé ligueur, mais quelques magistrats commençaient à se détacher. C'est l'époque de la mission d'Antoine de Lestang.

Une nouvelle trêve avait été conclue : comme les précédentes, elle fut bientôt rompue. Montmorency, Joyeuse, chacun de leur côté, convoquèrent leurs États pour obtenir des subsides. Le 9 mai 1594, aux États ligueurs qui s'ouvrirent à Lavaur, l'évêque de Lodève présida. On renouvela le serment de l'Union avec promesse de ne prendre aucun parti sans le consentement du parlement et du duc de Joyeuse, et de ne point reconnaître Henri IV pour roi de France que les États n'eussent été ouïs pour déduire leurs intérêts. On voit le chemin qui avait été fait. La reconnaissance du roi légitime n'est plus maintenant qu'une question d'intérêt. L'ardeur de Christophe de Lestang était en train de se calmer. Il alla alors résider à Toulouse et s'occupa un

(1) *Hist. de Languedoc*, livre XLI.

peu plus de l'exercice de ses fonctions épiscopales ; il fut choisi pour bénir avec pompe la châsse d'argent dans laquelle était enfermée la plus précieuse relique du Languedoc, le chef de saint Thomas-d'Aquin. Cette cérémonie fut accomplie le 24 mai 1595 (1).

Henri IV offrait la paix au parlement et au duc de Joyeuse. Aymeric de Vic, conseiller d'État, fut envoyé à Toulouse pour cette négociation. Malgré quelques tentatives d'émeute de la part des ligueurs les plus fanatiques, les pourparlers s'engagèrent. Les États, rassemblés de nouveau à Lavaur, dressèrent des articles pour être présentés au roi et nommèrent une députation pour se concerter avec le parlement. L'évêque de Lodève était le chef de cette députation. Il négocia avec de Vic et le parlement, les articles furent arrêtés et de Vic partit pour les porter au roi. A son retour à Lavaur, l'évêque fit le rapport de sa mission et les États se prorogèrent pour attendre la réponse du roi (2).

Henri IV accorda les demandes des États, mais se montra moins facile pour celles de Joyeuse. Celui-ci essaya de susciter de nouveaux troubles. C'est alors que la majorité du parlement se transporta à Castel-Sarrazin. Les hostilités allaient se rouvrir lorsque les États se réunirent à Toulouse, le 7 mai, pour entendre la réponse du roi. L'évêque de Lodève présida, et discourut comme d'habitude. Il opina pour la continuation de la trêve, tout en demandant qu'on renouvelât le serment d'union sous l'autorité du duc de Joyeuse et que des préparatifs fussent faits pour la guerre. La guerre fut en effet reprise un instant. Les royalistes eurent des avantages. Ventadour (3), lieutenant général pour Montmorency, brûla

(1) *Gall. Christ.*, t. VI, p. 572, Év. de Lodève.

(2) *Hist. de Languedoc*, livre XLI.

(3) Anne de Lévis, duc de Ventadour, lieutenant général du connétable en Languedoc. Il était en même temps gouverneur du Limousin.

quelques gros bourgs, menaça Toulouse. Joyeuse, de son côté, se livra à quelques déprédations, puis une trêve fut conclue.

Cependant Mayenne avait fait sa paix. Joyeuse se décida aussi à traiter. Il convoqua le 8 août ses États à Toulouse, sous la présidence de l'évêque de Lodève. Une commission fut nommée pour dresser des articles de paix, de concert avec des députés du parti royaliste. L'évêque fut le principal rédacteur de ce projet de pacification qui aboutit enfin à un heureux résultat. Henri IV, qui pouvait désormais parler en maître, imposer sa volonté aux brouillons, eut pitié de ce malheureux pays, fit toutes les concessions (1).

Au mois de janvier 1596 fut signé l'édit de Folembray. Les demandes de Joyeuse ou articles secrets furent l'objet d'un édit séparé. Joyeuse convoqua aussitôt les États de son parti pour le 25 janvier à Toulouse. L'évêque de Lodève, président, fit un grand discours dans lequel il déclara qu'il n'y avait plus aucune difficulté à reconnaître Henri IV après l'abolition que le Pape lui avait accordée. L'assemblée se rallia à l'unanimité à cette déclaration. Le 13 mars, le parlement enregistra l'édit. Un *Te Deum* fut chanté à l'église des Augustins, puis toute l'assemblée se rendit sur la place Rouaix où était dressé un feu de joie. Le duc de Joyeuse, l'évêque de Lodève pour le clergé, le baron d'Ambres pour la noblesse et un capitoul pour le tiers-état mirent le feu aux quatre coins du bûcher, chacun avec un flambeau qui lui fut présenté par un officier de la province. Des réjouissances populaires suivirent. Une députation ayant pour chef l'évêque de Lodève fut envoyée au roi pour l'assurer de l'inébranlable fidélité de ses sujets dans l'avenir (2). Ainsi finirent ces luttes fratricides dans lesquelles Christophe de Lestang avait joué durant seize ans un des

(1) *Hist. de Languedoc*, livre XLI.

(2) *Hist. de Languedoc*, livre XLII.

premiers rôles. Les articles secrets contenaient de nombreuses dispositions le concernant, ainsi que son frère Antoine. Nous en donnons la transcription avec les réponses du roi.

Art. XLIII. Plus confirmer aud. sieur cardinal (de Joyeuse) le concordat et permutation faite entre messire Christophe de Lestang, évesque de Lodève, de l'évesché d'Aleth et de l'abbaye d'Aunes, avec faculté de résigner led. évesché d'Aleth à personne capable. *Accordé.*

.

LIX. Sera Sa Majeste suppliée commander les lettres de provision de l'office de président en la cour du parlement de Toulouse, vacant par la résignation du sieur Meynial, estre expédiées à maistre Anthoine de l'Estant, sans payer finance, auquel il a esté receu, et plaira à sad. Majesté confirmer lad. réception. *La provision dud. président de l'Estant sera confirmée.*

LX. Plus luy accorder la pension de 425 escus par an que prenoit le sieur Lathomi, prédécesseur dud. sieur de Meynial, et que tant lad. pension que gages de 1,200 livres affectés aud. office lui seront payez des jour et date de ses lettres de provision, pour en estre payé sur les deniers des receptes générales de Languedoc, en conséquence des provisions qu'ils en auront obtenues dud. sieur duc du Maine..... *Les affaires particulières dud. président de l'Estant n'ayant rien de commun avec le présent traité, Sa Majesté réserve à y répondre par la voye ordinaire sur les requestes et placets qui luy seront présentez de sa part.*

LXI. Accorder aud. sieur de l'Estant qu'il sera payé de 200 écus de gages de l'office de président de Brive, qu'il souloit cy devant tenir, lesquels luy sont dus des années 89, 90, 91, 92 et 93, revenant à la somme de 1,000 écus, et ce par le receveur général de Limoges sur lequel lesd. gages luy sont assignez.....

LXII. Que led. sieur de l'Estant sera payé de ce qui se trouvera estre deub des susdictes années par le payeur des gages du siège présidial de Brive, des gages des offices de lieutenant général, conseiller et garde des sceaux que led. sieur de l'Estant souloit cy devant tenir et jouir.

LXIII. Plus accorder aud. de l'Estant le payement de

2,940 écus, 26 sols 6 deniers, de laquelle feu maistre Estienne de l'Estang son père et luy ayans esté assignéz sur la recepte générale de Limoges, des années 1577 et 78 pour le payement de leurs pensions et autres récompenses, ils n'auroient receu aucun payement.....

LXIV. Confirmer à messire Pierre Pulmera (1), neveu dud. sieur de l'Estang, l'évesché d'Aire, de laquelle led. Pulméra auroit esté recommandé en faveur du sieur président, avec rétention de 4,000 livres de pension annuelle pour led. sieur president. — *Sa Majeste a disposé desd. évesché et abbayes à mesmes qu'elles ont vacqué en faveur de ses serviteurs, auxquels elle ne les peut oster.*

LXV. Confirmer audit de l'Estang, évesque de Lodève, les abbayes de Montolieu, diocèse de Carcassonne, ordre de Saint-Benoist, vacante par le décès de mess. Bertrand Corregere, et de Nostre-Dame de Simorre, au diocèse d'Auch, vacante par le décès de M. le cardinal de Guise, et aussi l'abbaye de Saint-Serni, au diocèse de Tarbes, vacante par le décès de..... qui ne sont toutes trois que de 3,000 escus de revenu annuel, et révoquer tous autres dons qui en pourroient avoir esté faits comme nuls.

LXVI. Accorder auxd. sieurs de l'Estang, évesque et président, les grades et qualitez de conseillers au conseil d'estat et privé. *Quand les choses seront résolues et que Sa Majesté aura este informée de la bonne intention qui y avoit este apportée par lesd. sieurs de l'Estang, elle les honorera de la qualité et les gratifiera en autres choses de ce qu'elle pourra..... (2).*

L'existence de Christophe de Lestang fut désormais plus tranquille. Il rentra dans son évêché et s'occupa d'une administration qu'il avait trop longtemps négligée. Ses actes épiscopaux, rapportés par le *Gallia Christiania* et la *France pontificale*, n'ont qu'un intérêt purement local. Il présida encore plusieurs fois les États tenus dans diverses villes du midi.

En 1602, il se fit représenter au concile provincial, à

(1) Lire Polverel.

(2) *Hist. de Languedoc*, t. V, Preuves, pages 336, 339.

Narbonne, par Étienne Vernet, archidiacre de la cathédrale de Lodève et son vicaire général. A cette époque il passa à l'évêché d'Alet qu'il ne garda que quelques mois, et dont il fit pourvoir son neveu Pierre Polverel.

Transféré en 1603 à l'évêché de Carcassonne, il prit possession par procureur le 24 septembre et fut installé en personne au mois de novembre 1604. Il figure en qualité d'évêque de Carcassonne dans les cahiers du clergé de France de 1606. Henri IV, dont il se montra loyal et dévoué sujet, lui emprunta 18,000 livres, en lui remettant en gage des papiers d'État et une épée enrichie de pierreries.

L'évêque de Carcassonne assista en 1608 à l'assemblée générale du clergé de France, et l'année suivante au concile provincial de Narbonne. Le 20 septembre 1610, les États de Languedoc réunis à Pézenas le députèrent pour présenter à Louis XIII les assurances de leur fidélité. Après cette date il paraît avoir résidé plus souvent à Paris, près de la cour, que dans son diocèse. Il entrevoyait de plus hautes ambitions, qui ne furent pas servies par les événements. En 1611, il présenta à l'abbaye de Saint-Denis le corps du jeune duc d'Orléans pour y être enseveli. En 1614, il assista aux États-généraux comme député de son clergé. Rappelé dans sa province par les mouvements survenus à la suite de l'arrestation du prince de Condé, il fut une fois encore (en 1617) député à la cour par les États de Languedoc. Revenu à Paris en 1619, il présida, dans l'église des Minimes de la place Royale, à la cérémonie des obsèques de Diane, duchesse d'Angoulême, auxquelles se trouvèrent les évêques d'Angers, de Séz et de Grenoble (1). Louis XIII l'avait nommé commandeur de l'ordre du Saint-Esprit dès 1617 (puisqu'il présenta cette année ses preuves de noblesse, mais il ne fut reçu que le 31 décembre 1619) (2).

(1) *Gallia Christ.*, t. VI, p. 924. — *Hist. de Languedoc*, liv. XLII.

(2) Aux termes de l'art. 9 des statuts de l'ordre, quatre arche-

Le roi lui donna plusieurs autres marques de sa faveur et de son estime, il le choisit comme maître de sa chapelle, membre de ses conseils d'État et privé et directeur de ses finances aux appointements de 16,000 livres. Christophe de Lestang se trouvait ainsi aussi près que possible des plus hauts degrés du pouvoir. Après la mort de Guillaume du Vair, garde des sceaux, l'an 1621, il fut mis sur les rangs pour être chancelier, mais le connétable de Luynes, sur la protection duquel il avait le droit de compter, ayant beaucoup aidé à son élévation, le paya d'ingratitude et empêcha sa nomination en se faisant nommer lui-même garde des sceaux. Louis XIII lui avait aussi promis de lui obtenir un chapeau de cardinal, mais la mort vint prématurément mettre un terme à toutes ces brillantes espérances. Cette année même, il assistait au siège de Montauban : ses intelligences dans cette ville et son habileté diplomatique eussent probablement épargné au roi le dépit de se retirer après des pertes sensibles, mais il fut pris d'une grave maladie et les négociations qui étaient en bonne voie pour la soumission de la place se trouvèrent interrompues. Il se fit transporter en hâte à Carcassonne, où il mourut le 11 août. On rapporte qu'il voulut, comme Vespasien, mourir debout, et répéta à ses derniers moments avec la

vêques ou évêques « entre les plus grands et vertueux personnages du clergé » devaient faire partie de l'ordre comme commandeurs. L'art. 15 portait que nul ne pourrait être fait commandeur, qu'il ne fût gentilhomme de nom et d'armes de trois races pour le moins. La procédure, très rigoureuse en apparence, à suivre pour les preuves de noblesse, était fixée par les art. 21 et 22. À la suite, les procès-verbaux de preuves, avec les armoiries du candidat, étaient transmis au chancelier de l'ordre. Le tout était examiné et vérifié dans le chapitre présidé par le roi et, l'admission prononcée, enregistré et transcrit au greffe de l'ordre. Nous donnons ci-après l'écusson des armoiries de Christophe de Lestang tel qu'il fut enregistré et qu'il est reproduit dans l'ouvrage que nous avons déjà cité. V. aussi André Favyn, *Théâtre d'honneur et de chevalerie*, t. I, liv. 3.

variante assortie à son état, le mot de l'empereur romain : *Oportet episcopum stantem mori* (1). Il avait fait ce même jour son testament par lequel il demandait à être enseveli dans sa cathédrale devant l'autel du T.-S. Sacrement. Il instituait pour son héritier Vital de Lestang, son neveu et son coadjuteur depuis 1615. Par ses dernières volontés, il avait demandé un tombeau de marbre orné de sa statue en habits pontificaux avec cette simple inscription : *Exspecto donec veniat immutatio mea*. Mais son neveu Étienne de Polverel, évêque d'Alet, y fit graver l'épithaphe suivante :

« ÆT. INCOMM. IMM. DEO.

QUISQUIS TUMULUM RADIOS VIBRANTEM DEMIRARIS, ATTENDE, VENERARE, PROFICE. AN TE LATET QUIS IN MONUMENTO LATET? CHRISTOPHORUS ILLE DE LESTANG CARCASSONENSIS QUONDAM EPISCOPUS, CARISSIMUS, PRÆCLARISSIMUS, TORQ. ORD. COMMEN. NOBILISSIMUS, UTRISQUE REG. CONS. CONS. SAPIENTISS. CAPP. REG. PRÆFECT. DIGNISS. ECCLESIAE COLUMEN ET LUMEN, PASTORUM SPECULUM, PRINCIPUM DELICIAE, GALLIAE DECUS, PATRIÆ PARENS, POPULI AMORES. QUID STUPES! DESINE MIRARI IN AMABILI DEPOSITO TOT ORNAMENTA JACERE, NEC HOMINEM CUM DE CŒLO MISSUM, TUM CŒLO REDDENDUM. A. D. M. D. C. X. X. I. D. X. I. M. AUG. I. D. J. C. M. P. IN ÆVUM FLEBILIS PASTORIS MEMORIÆ.

Sur une autre face du mausolée se lisaient ces mots :

P. S. M.

HOC ILLUSTRIS. AC REVERENDIS. IN CHRISTO P. AC D. D. STEPH. DE POLVEREL, ELECT. EPISCOPUS, UTRISQUE REGIS CONS. CONS. AC REGINÆ MATRIS MAGNUS ELEEMOSYNARIUS, EX SORORE NEPOS, MÆRENS CONSTRUENDUM CURAVIT VERUS TANTI PRÆSULIS GLORIÆ, AC VIRTUTIS PRÆCIPUE SUPERSTES. »

Ce panégyrique un peu forcé est doublement excusable, inscrit sur une tombe et rédigé par un neveu.

(1) Moréri.

Christophe de Lestang n'atteignit pas à la hauteur où le place son épitaphe; son élévation souhaitée par le roi, prévue par ses amis les d'Ossat, les du Perron, les Richelieu (1), fut arrêtée par la mort. Il était sûrement destiné à revêtir la simarre des chanceliers et à coiffer le chapeau des cardinaux, et les hautes et brillantes qualités dont sa vie témoigne donnent la conviction qu'il ne se fût pas éclipsé au premier rang, et qu'il eût conquis sa place parmi les « gloires de la France » et les « pères de la patrie. » Même pour cette carrière inachevée, les biographes ne lui avaient pas fait la part qui lui est due devant la postérité.



ARMES DE CHRISTOPHE DE LESTANG, COMMANDEUR DU SAINT-ESPRIT.
Enregistrées à la Chancellerie de l'Ordre.

Écartelé : aux 1 et 4, d'azur, à deux poissons d'argent posés l'un sur l'autre, qui est de Lestang; aux 2 et 3, de sable, au rocher d'or, qui est de Juyé; et sur le tout : d'or, à une fasces de gueules accompagnée de trois trèfles de sinople, 2 et 1.

(1) Larousse, impartial comme l'on sait, et dont il faut en passant redresser les jugements, puisqu'on en fait maintenant une autorité *quasi-législative*, nomme encore parmi les protecteurs de Christophe de Lestang les Pères Cotton et Arnoux, et ajoute tout uniment que « l'élévation de cet ecclésiastique adroit ne doit point exciter d'étonnement parce que dans toute circonstance il s'était montré fervent partisan de la Société de Jésus. »

VITAL DE LESTANG

LES DE LESTANG DU LANGUEDOC

Antoine et Christophe avaient des frères, des oncles et des cousins du nom de Lestang qui eurent postérité. La famille se continua par eux quelque temps à Brive et autres lieux. Un de ces frères, du prénom de Léonard, paraît s'être fixé dans le diocèse de Mende. Vital de Lestang, son fils, naquit en effet à Melzieu, dans ce diocèse, le 23 avril 1588. Néanmoins Vital se réclama de sa qualité de Limousin pour entrer comme boursier au collège de Saint-Martial de Toulouse où il fut admis en juillet 1607 (1). Il se destina aux ordres sacrés, et lorsqu'il eut obtenu le grade de docteur en théologie devant la Faculté de Paris, son oncle l'évêque de Carcassonne le demanda comme coadjuteur et le roi le nomma en 1615. Vital se rendit aussitôt à Rome pour obtenir ses bulles. D'après les ordres du pape, qui lui conféra le titre d'évêque d'Éphèse, il fut sacré par le cardinal Dauphin. Sa carrière n'eut pas l'éclat de celle de son oncle. Il n'est connu que par quelques actes sans grand intérêt, accomplis comme coadjuteur ou comme évêque de Carcassonne. A son retour de Rome il fonda à Melzieu, sa patrie, dans la chapelle de Sainte-Madeleine, une confrérie de Pénitents blancs sous le titre de la Conception de la bienheureuse Vierge. Étant encore coadjuteur, il inaugura l'autel de Saint-Benoît dans l'église de la Grasse, le 21 mai 1619. Son oncle étant mort il lui succéda. Durant son épiscopat il établit à Carcassonne les Minimes, les Capucins, les Ursulines, et favorisa l'établissement d'un collège de Jésuites. Par sa munificence, sa cathédrale fut dotée de magnifiques orgues. C'était un évêque de la primitive Église, ne s'éloignant pas de son diocèse, très généreux envers les pauvres, tout absorbé dans ses devoirs de pasteur d'hommes, assidu à

(1) Archives de la Haute-Garonne, B. 255.

visiter ses ouailles, à célébrer, à chanter les offices, à prêcher son peuple. Ces évêques, dont on a peu parlé, sont peut-être ceux dont la vie fut le mieux remplie devant Dieu. Après diverses autres œuvres méritoires, telles que le transfert des religieuses de Rieunette à Carcassonne, Vital de Lestang mourut à son poste en 1652, à l'âge de 64 ans. C'est le onzième évêque limousin qui siégea dans cette admirable cité de Carcassonne. En remontant les âges il put y retrouver les nobles traditions de son oncle d'abord, des Guichard d'Aubusson, Geoffroi de Pompadour, Simon de Cramaud, Pierre de Saint-Martial, Hugues de la Jugie, Étienne Aubert, Arnaud Aubert, Pierre Rodier et Pierre de la Chapelle-Taillefer (1).

D'après Jacques Boyer, cité par le *Gallia*, Vital de Lestang fut d'abord enseveli à Saint-André, puis transporté, au bout d'un an, dans l'église de Saint-Nazaire. Gérard de Vic rapporte au contraire qu'il fut inhumé dans le château du seigneur de Villalier, puis enterré dans l'église paroissiale de ce lieu, où son tombeau se voyait encore au temps de cet écrivain, vers 1677. Toutefois, disent les frères Sainte-Marthe, si son corps est retenu à Villalier, contre le vœu de son testament, son nom est associé à celui de son prédécesseur dans une épitaphe qui se lit à la cathédrale de Carcassonne. Sur la pierre sépulcrale qui recouvre les cendres de Christophe de Lestang est gravée en effet cette inscription :

SEPULCHRUM PRÆSULUM CHRISTOPHORI DE LESTANG ET VITALIS DE LESTANG EJUS COADJUTORIS ET POST SUCCESSORIS, EXPECTANTIUM BEATAM SPEM ET ADVENTUM GLORIÆ MAGNI DEI (2).

Christophe de Lestang avait attiré près de lui un autre de ses parents, de son nom, qu'il fit son vicaire général

(1) On pourrait même ajouter : Jean Fabri (1362), Géraud du Puy (1413), très probablement Limousins, et Jean d'Estampes (1446), qui fut prévôt et bienfaiteur de la cathédrale de Tulle

(2) *Gall. Christ.*, t. VI, p. 926, Évêques de Carcassonne.

et dont nous ignorons la filiation. Libéral (*Liberatus*) de Lestang, licencié en droit, fut abbé de Montolieu au diocèse de Carcassonne, et mourut à Montolieu en 1591 (1). Le *Gallia Christiana* donne des détails sur son compte.

Le nom de Lestang fut encore porté longtemps dans la ligne masculine. Nous avons vu qu'un descendant de Guillaume de Lestang, cousin d'Antoine, recueillit en vertu de la consanguinité la succession de celui-ci près d'un siècle après sa mort (2).

D'autre part, une autre branche des Guilhon de Lestang était établie, peu de temps avant la Révolution, dans le Toulousain où elle tenait un rang très distingué. Bertrand de Guilhon de Lestang, baron de Celles, avait épousé au commencement du XVIII^e siècle Élisabeth de Villemur de Pailhès, petite-fille de Jacques de Foix, baron de Rabat, et d'Isabeau de Lévis de Lérans. Leur fils Alexandre-Henri de Lestang, baron de Celles, plaidait en 1780 et années suivantes avec messire Elzéar comte de Sabran, petit-fils de Louise-Charlotte de Foix et d'Honoré de Sabran, pour obtenir les droits d'Élisabeth de Villemur de Pailhès dans les biens de la maison de Foix. Dans le même temps vivait messire Vital de Guilhon de Lestang, baron de Celles, qui paraît être le fils de Henri-Alexandre (3). Les Guilhon de Lestang, barons de Celles, derniers représentants du nom de Guilhon, ont disparu, je crois, à la Révolution (4).

(1) *Gall. Christ.*, t. VI p. 1006.

(2) Dans les listes de magistrats des anciennes juridictions du Bas-Limousin, publiées par M. Decoux-Lagoutte, d'après les archives du parlement de Bordeaux (Tulle, 1883), il est fait mention de Guillaume de Lestang, conseiller au siège de Brive (le cousin d'Antoine), qui résigna sa charge en faveur de son fils Étienne de Lestang, l'année 1635. — Le 10 décembre de cette année, Étienne de Lestang donne quittance de ses gages de conseiller. (Pièce de mes archives.) — On trouve encore Pierre de Lestang conseiller vers 1675.

(3) Mémoires judiciaires, imp. et mss. dans mes archives.

(4) D'après une note qui m'est transmise par M. Eugène Trutat

LES MEYNARD DE LESTANG

François Meynard, né à Tulle, est la tige des Meynard de Lestang qui ont eu une certaine illustration en Languedoc. Sa famille appartenait à la bourgeoisie. Son père, Antoine Meynard, était médecin-chirurgien, et sur la fin de sa vie s'intitulait sieur de Preyssac. Cet Antoine fut marié d'abord avec Marthe de Cornier, puis avec Peyronne de Teyssier. Il eut des enfants des deux mariages. François était issu du premier ainsi que Jehan Meynard, sieur de Preyssac, receveur du tailhon (1). Antoine

et qui paraît empruntée à l'ouvrage de M. de Lahondès, « Vital de Lestang devint, en 1647, possesseur de la seigneurie de Celles, dans le pays de Foix, où sa famille est encore représentée. » Sous les noms de Guillon, de Lestang ou de Celles, je n'en ai trouvé aucune trace dans les recueils nobiliaires contemporains. — Quelques biographes fort mal informés comptent encore parmi les illustrations de la famille de Lestang (Guillon) : Pierre de *Lestang*, évêque de Saint-Flour (1362), archevêque de Bourges (1367), cardinal (1370); François de *Lestang*, évêque de Rodez, mort en 1529. Il est à peine besoin de relever de telles confusions. Ces prélats bien connus appartiennent à l'illustre maison d'Estaing du Rouergue. Il est vrai que *d'Estaing* se traduit en latin par *de stagno*, tout comme *de Lestang*. Quant à un Guillaume de Lestang, créé cardinal en 1444, confirmé dans cette dignité en 1455, donné aussi aux de Lestang du Bas-Limousin par l'auteur du *Dictionnaire des hommes célèbres de la Corrèze* (en 48 pages), il est resté absolument inconnu à Baronius et à Duchesne. Sur ce terrain on pouvait s'étendre davantage, car les d'Estaing, du Rouergue, qui portent les armes de France avec une simple brisure, en vertu d'un octroi de Philippe-Auguste, dans la mêlée de Bouvines, ont fourni bien d'autres illustrations ecclésiastiques, civiles et militaires. — Il y a eu en Limousin diverses familles du nom d'Estang (d'Estang de Saint-Hippolyte, d'Estang du Bos) également distinctes des Guilhon de Lestang.

(1) Jehan Meynard, sieur de Preyssac, resté à Tulle, fit souche. M. Camille de Meynard, du Peuch, représente actuellement une branche collatérale de cette famille. Les Meynard de Preyssac, du Tournier, de la Serre, de Queuille, de Saint-Mexant, etc., paraissent avoir la même origine — Léone de Meynard, sœur-germaine

Meynard, docteur en médecine, auteur d'un des premiers livres imprimés à Tulle (1), était, avec six frères ou sœurs, provenu du second mariage.

François Meynard reçut une éducation complète. Après avoir pris les grades de maître-es-arts et de docteur en droit il était, en 1584, avocat au parlement de Bordeaux. Revenu dans sa ville natale il acquit, en 1587, la charge de lieutenant criminel de la sénéchaussée. Bientôt après il épousa Jeanne de Lestang, sœur du président de Lestang et de l'évêque de Carcassonne. Ce mariage fut la principale cause de sa fortune et de celle de ses enfants. Antoine de Lestang n'avait plus d'espoir de postérité lorsqu'il fut nommé président à Toulouse. Ses préférences se portèrent vers la famille de sa sœur Jeanne et de son mari, magistrat comme lui, où il pourrait trouver des successeurs dans cette carrière judiciaire qu'il aimait avec passion. Il céda alors à son beau-frère sa double charge de président et de lieutenant général à Brive. Sur sa résignation François Meynard obtint les provisions nécessaires sous la date du 18 février 1594. Le beau-frère du président et de l'évêque ligueurs se montra comme eux très ardent dans sa foi catholique, mais ne céda pas complètement à leur influence. Royaliste sous Henri III, il se rallia dès les premiers temps à

du receveur des tailles et du lieutenant général, donna lieu à un grand scandale, qui fut la cause la plus célèbre du temps en Bas-Limousin. En 1594, elle intenta une poursuite criminelle contre François Lagarde, avocat à Tulle, « pour la réparation de l'injure à elle faite par led. Lagarde, l'ayant violée, ravy son honneur soubz promesse de mariage et commis inceste avec la niepce de la plaignante. » L'affaire fut portée jusqu'au parlement de Paris. Le lieutenant général se donna beaucoup de mal pour faire rendre l'honneur à sa sœur, mais Léone de Meynard était encore fille en 1619, lors du testament de Peyronne de Teyssier, 2^e femme de son père.

(1) *Traité de la dyssenterie, principalement de celle qui a eu cours cette année 1625.* Par M^e Anthoine Meynard, D^r en méd. Tulle, par Ant. Sol. 1625.

Henri IV. Il paraît avoir inspiré sa conduite de celle des seigneurs de Noailles qui furent si sages, si prudents dans ces tristes temps où le discernement du devoir était au moins aussi difficile que son accomplissement. Comme Henri de Noailles et ses frères, qui auraient pu par leur grande position et par leurs talents aspirer à diriger les évènements dans le Bas-Limousin, il s'effaça pour ne pas se compromettre. Cette attitude, comparée à celle de ses beaux-frères et de certains magistrats ses voisins, dénote chez François Meynard un jugement très éclairé et un caractère indépendant. En 1591, au moment où la Ligue battait son plein dans la province, il faisait part à Henri de Noailles de ses sentiments sur la conduite du lieutenant général de Tulle et des efforts qu'il tentait pour contrecarrer son action. Quelques passages de cette lettre montreront son esprit avisé et sa modération. Il disait à Henri de Noailles :

« Il n'est rien arrivé depuis vostre départ de Tulle que vous n'ayez aperceu nettement lorsque vous y estiez. Vous scaves, Monsieur, ce que je vous dis du personnage : si j'eusse leu dans son cœur, ses traits et artifices ne m'eussent esté mieux connus. Je n'ay autre regret, si ce n'est que ses impressions contiennent en bride un peuple qui peut aisément juger ses déportements et à quel préjudice ils vont, attendu que ce n'est que pour son intérêt particulier qu'il projette une paix; il faudroit estre trop aveugle si on le laissoit aller de ce costé. Je ne cuide pas que les gens de bien approuvent telles voyes et procédures qui importent au service du roy et de la chose publique, de vouloir donner à l'ennemy des armes et moyen de ruiner le pays au lieu de le défendre. Ceux de nostre ville n'y consentiront jamais, les ayant assez informés de tout ce qui s'estoit passé et de ce qu'il convenoit faire; si cela avoit lieu, toute la province se prepareroit l'instrument de sa propre ruine..... Il témoigne assez qu'il n'est pas bon serviteur, voulant affermir les ennemis de Sa Majeste, et cela sonne mal. Je le feray valoir si je suis sur les lieux..... et mesme j'en escriis a nos habitans.....

Le sieur présent porteur vous dira de ce qu'il sait, ce que je ne peux parfaitement écrire..... (1).

De Saint-Martin, ce samedi au soir 1^{er} décembre 1591. »

François Meynard, devenu lieutenant général de Brive, se maintint dans cette sagesse. Il traversa la Ligue sans cesser d'être fidèle à Henri IV, mais sans se mêler ardemment à la lutte, travaillant à la pacification par la persuasion et l'exercice impartial et sans faiblesse de sa charge. Sa carrière ne fut pas très longue. Il mourut en 1601 à Brive, laissant trois enfants mineurs : deux garçons, Christophe, Antoine, dont nous allons parler, une fille, Honorée, qui fut mariée à Pierre de Fénis, lieutenant général de Tulle (2). Jeanne de Lestang, mère de ces orphelins, mourut elle-même en 1605. Leur tutelle avait été confiée à deux parents choisis dans chaque ligne, Jehan Meynard, apothicaire à Tulle, leur cousin second, et Guillaume de Lestang, conseiller au présidial de Brive, du même degré (3).

Parlons d'abord d'Antoine, qui fut destiné à la prêtrise. Il paraît avoir été élevé dès son enfance auprès de ses oncles, car dans le compte de tutelle présenté par Jehan Meynard en 1612 ne figure aucune dépense qui le concerne. Lorsque Christophe de Lestang fut transféré à l'évêché d'Alet (1602), il présenta son neveu Antoine Meynard pour lui succéder à Lodève. Celui-ci fut en effet nommé, mais la mort le surprit à Toulouse peu de temps

(1) Louis Paris, *Les Papiers de Noailles*. Paris, 1875, t. I, p. 274. V. aussi *Tulle et le Bas-Limousin pendant les guerres de religion*, p. 139.

(2) En 1600, le 26 novembre. On connaît par le *Livre de raison des Baluze*, publié par M. Louis Guibert (Tulle, 1888), la brillante réception qui lui fut faite à son arrivée à Tulle, en 1610. Étienne Baluze (grand-père du savant) et M. Teyssier, fils du général des finances, chargés par le lieutenant général son mari, étaient allés la prendre à Castres chez son oncle le président et l'avaient emmenée à Tulle avec M^{me} la présidente de Lestang.

(3) Pièces de mes archives.

après et il ne fut pas sacré. On l'inscrit cependant sur la liste des évêques de Lodève. Fisquet donne pour armoiries à ce prélat : aux 1 et 4 d'azur à une main d'or, aux 2 et 3 de gueules à trois bandes d'argent. Les premières partitions représentent le blason adopté par les Meynard. Les dernières rappellent, par les pièces honorables, le blason des Polverel (1).

Christophe son frère, né vers 1598 à Brive, fit ses études classiques à Tulle près de Jehan Meynard son tuteur (2), jusqu'à l'âge de douze ans. A cette époque, il fut appelé à Toulouse par son oncle, le président de Lestang, qui le dirigea vers la carrière judiciaire dans l'intention de lui transmettre sa charge, mais à la mort de l'oncle, le neveu se trouvait encore trop jeune. Christophe fut d'abord avocat au parlement, puis conseiller en la grand'chambre, par nomination du 7 août 1627 (3). C'était un des magistrats les plus écoutés et les plus influents de la compagnie, entreprenant, haut à la main, comme on le verra tout-à-l'heure. Il mourut dans ces fonctions en 1669. Ce petit-fils d'un modeste chirurgien de Tulle épousa M^{lle} de Pins, d'une des plus illustres maisons du Languedoc et qui avait donné deux grands-maîtres à l'ordre de Rhodes. Il en eut plusieurs enfants parmi lesquels Jean-Baptiste, qui continua la filiation, et Jacques-Joseph, qui fut d'église. Ce Jacques-Joseph, chanoine et doyen d'Alet, est connu par ses démêlés avec

(1) Pierre et Étienne Polverel, dont il sera question plus loin, portaient de gueules à 3 bandes d'or. On ne voit pas pourquoi Antoine de Meynard aurait rappelé leur blason dans ses armes. Il était leur cousin étant fils d'une sœur de leur mère, parenté utérine. Il n'en avait pas hérité étant mort avant qu'ils ne devinssent évêques.

(2) Dans mon *Histoire du collège de Tulle*, p. 376, j'ai reproduit la partie du compte de tutelle rendu par Jehan Meynard, concernant les frais d'éducation de Christophe.

(3) Archives de la Haute-Garonne et *Nobiliaire toulousain*, t. II, p. 150.

Nicolas Pavillon son évêque. La querelle au sujet de la discipline ecclésiastique amena l'excommunication du doyen et son emprisonnement pendant trois mois. Le conseiller en la grand'chambre, père du détenu, se transporta en force à la prison, essaya de délivrer son fils par violence et ne réussit pas dans cette première tentative. Les factums imprimés dans ce litige qui suivit diverses juridictions donnent une singulière idée des mœurs de certains membres du haut clergé. S'ils montrent de la part de l'évêque un caractère cassant, absolu, étroit, ils laissent voir chez le chanoine des habitudes peu conformes à son état et un mépris complet de la hiérarchie vis-à-vis du prélat qui l'avait fait prêtre, puis chanoine et doyen, et dont il avait été le commensal pendant de longues années. D'après les factums ce doyen se plaisait, pour donner une solennité de sa façon aux offices, « à faire allumer des feux devant sa maison, à faire tirer quantité de boîtes, » pendant qu'il célébrait la messe ou psalmodiait les vêpres, et les chants religieux alternaient avec le bruit de la poudre; il allait journellement de maison en maison, en grand apparat, « porter aux malades de l'eau d'une certaine Notre-Dame et leur en faisait prendre avec des cérémonies superstitieuses. » Aussitôt sorti de prison il se mit à la tête de 20 chevaux, le parasol en main comme un étendard, fit deux fois le tour de la ville d'Alet pour se faire voir et se retira à Limoux, où il entra dans cet équipage (1).

Mais le doyen répliquait que la question de discipline dans laquelle il était d'ailleurs bien fondé, servait de prétexte, et qu'il avait été persécuté en réalité pour avoir

(1) Avertissement produit au conseil du roi..... contre M^{re} Jacques-Joseph de Ménard de l'Estang, doyen et chanoine de l'égl. cath. d'Alet, et François Rives..... où l'on justifie la conduite de M. l'évêque d'Alet..... 1665. — Responses servant de justification par M^{re} Jacques-Joseph de Ménard de Lestang..... et François Rives..... contre les calomnies et impostures publiées dans l'Avertissement..... 1665.

signé le célèbre formulaire contre les Jansénistes (avril 1664) contraire aux sentiments bien connus de son évêque; qu'il avait été excommunié sans motif, emprisonné par surprise et violence, et privé pendant sa détention non-seulement de la faculté de dire la messe et même de l'entendre, mais même des aliments et des commodités indispensables, etc. Finalement le parlement lui donna raison quant à la question de discipline.

Jean-Baptiste de Meynard de Lestang, frère du chanoine, fut conseiller à la grand'chambre à Toulouse après son père. Il épousa Thérèse Garaud de Donneville et mourut en 1681.

De cette union provint Daniel-Joseph de Meynard de Lestang, lieutenant de roi en la province de Languedoc, qui s'intitulait seigneur de Belestang, de la Cornauderie, de Belbeze, etc., dans l'hommage et dénombrement de ses fiefs qu'il fit devant les capitouls en 1689 (1). Il décéda sans enfants. En lui s'éteignit la descendance masculine de François Meynard. Nous avons vu que les biens du président de Lestang qui lui étaient arrivés par substitution passèrent, à sa mort, à un collatéral du nom de Guilhon de Lestang (2).

(1) *Nobiliaire toulousain*, t. II, p. 150.

(2) Le nom de Meynard, écrit souvent Maynard, est très répandu dans le Midi. Dans la première moitié du xvii^e siècle, il y avait à Toulouse trois familles connues de ce nom : celle des Meynard de Lestang ; celle qui a donné naissance au poète-magistrat François de Maynard et qui tirait son origine de Saint-Ceré en Querci ; une troisième représentée, vers 1650, par François de Maynard, baron de Ségoufielle, conseiller au parlement de Toulouse. Ce dernier épousa, en 1667, Honorée de Meynard de Lestang, et sa descendance masculine s'est continuée jusqu'à M. Bertrand de Maynard, baron de Ségoufielle, qui vivait en 1872. A cette époque, M. Jean-François Carrère, fils d'une Maynard de Ségoufielle, a obtenu l'autorisation d'adjoindre à son nom celui de de Maynard.

LES POLVEREL

PIERRE ET ÉTIENNE POLVEREL, ÉVÊQUES D'ALET

La famille Polverel était de la petite bourgeoisie de Brive. Le nom étant assez répandu à Brive et à Tulle, il eût été peut-être difficile de remonter clairement au-delà de Guillaume Polverel, époux d'Antoinette de Lestang, mais un descendant de cette famille nous en a laissé une généalogie dont nous nous servirons tout-à-l'heure.

Guillaume de Polverel (anciennement, prenait qui voulait la particule dite aujourd'hui nobiliaire), qualifié par le *Gallia Christiana* seigneur de Trebeyret, est connu uniquement par son mariage avec Antoinette de Lestang, fille d'Étienne de Guilhon de Lestang et de Louise de Juyé. Il en eut deux fils, Pierre et Étienne.

Christophe de Lestang se chargea de la fortune de ses neveux Polverel, qui successivement embrassèrent les ordres sacrés, probablement sous son inspiration. Dans les articles secrets accordés au duc de Joyeuse (on peut ajouter : et aux frères de Lestang), les deux frères avaient fait stipuler que Pierre Polverel (1) (qui était âgé de moins de 25 ans) serait confirmé dans l'évêché d'Aire, vacant depuis 1594 par la mort de François de Foix-Candale, avec assignation d'une pension annuelle de 4,000 livres en faveur du président de Lestang, mais Henri IV ne ratifia pas cet arrangement de famille. Il répondit qu'il avait déjà donné cet évêché, ce qui ne paraît pas exact puisque le successeur de François de Foix, Philippe Cospéau, ne l'occupa qu'en 1607. Christophe prit sa revanche quelques années après. Étant promu de l'évêché d'Alet qu'il tenait depuis quelques mois, à celui de Carcassonne (1603), il fit nommer son neveu Pierre, alors âgé

(1) Les articles secrets le nomment Pierre Pulmera, mais c'est une erreur de scribe.

de 30 ans, au siège qu'il quittait. Celui-ci partit immédiatement pour Rome afin de prendre ses bulles, mais il y mourut et fut enterré dans la basilique de Sainte-Marie-du-Mont, à côté du tombeau de Marc-Antoine Muret. Sa mort est marquée au 20 d'août dans un nécrologe des Minimes de la Sainte-Trinité du Mont Pincio (1).

Christophe fit alors quitter le service militaire à Étienne de Polverel, frère du défunt, et le fit nommer en son remplacement. Celui-ci prit possession de son église le 20 août 1607. Il fut maître de la chapelle du roi Louis XIII et aumônier de la reine-mère Marie de Médicis. Parmi ses actes épiscopaux on relève son assistance au concile provincial de Narbonne en 1609 et aux assemblées générales du clergé de 1612, 1614, 1615 et 1625. Ce prélat apporta dans ses nouvelles fonctions les mœurs de son premier état. Sa conduite fut loin d'être édifiante et il laissa la discipline se relâcher, à tous les points de vue, dans son diocèse (2). En outre il fut gravement compromis dans la conjuration du duc d'Orléans, frère de Louis XIII. Henry de Montmorency, gouverneur de Languedoc comme son père, l'y avait entraîné avec beaucoup d'autres évêques du Midi. Montmorency, vaincu, fut fait prisonnier et exécuté à Toulouse. Au mois de mars 1633, le roi accorda une abolition générale à tous ses sujets qui avaient suivi le parti du duc d'Orléans, excepté néanmoins les évêques d'Albi, Uzès, Lodève, Saint-Pons et Alet et quelques particuliers. Richelieu insistait pour la punition exemplaire de ces évêques et avait demandé au pape la nomination d'une commission pour les juger et les condamner définitivement. Ce tribunal fut institué par le Saint-Père et se réunit à Paris le 22 mai 1633 au couvent des Augustins. Un des juges, Charles de Noailles, évêque de Saint-Flour, eut mission d'informer en province contre les accusés. Étienne de Polverel fut cité au tribunal par

(1) *Gallia Christiana*, Év. d'Alet, p. 282.

(2) V. *Biographie générale*, art. PAVILLON.

assignation affichée à la porte de sa cathédrale. Les évêques essayèrent de se justifier auprès du pape et de faire retirer le bref instituant la commission de jugement, mais ne réussirent pas. En ce qui concerne l'évêque d'Alet l'affaire traîna en longueur, et finalement il échappa à une répression qui frappa plusieurs de ses collègues. Étienne de Polverel mourut en 1637 et fut enterré le 25 avril dans son église (1).

ÉTIENNE DE POLVEREL

Commissaire civil de Saint-Domingue.

Les deux évêques d'Alet étaient issus d'un cadet de la famille Polverel. La branche aînée resta à Brive et s'y continua jusqu'aux approches de la Révolution. Son dernier représentant n'a pas manqué de notoriété en son temps, et on peut s'étonner que son nom ne soit pas même cité par les historiens qui ont traité des citoyens de la ville de Brive dont la vie a eu quelque retentissement (2).

Il se nommait aussi Étienne de Polverel et naquit à Brive vers 1738. Son père, du même prénom, était avocat aux sièges de Brive, tenait au barreau une place honorable et fut premier consul de la ville en 1738. Le fils suivit la carrière paternelle, mais alla s'établir d'abord à Bordeaux (3), puis à Paris. Il se fit une certaine réputation par ses connaissances dans l'ancien droit et l'histoire et sa facilité d'écrire sur ces matières. Plusieurs

(1) *Gall. Christ.*, Évêques d'Alet, p. 283.

(2) Leymonerie, Serre et autres.

(3) Ses débuts à Bordeaux furent difficiles. Le 23 août 1760, il écrivait au s^r de Laroze, bourgeois de Saint-Cyr-la-Roche, son cousin : « Si vous écrivez à M. de Laroze (magistrat à Bordeaux) parlez lui, je vous prie, de l'envie et du besoin que j'ay de travailler à Bordeaux pour me tirer d'affaire. Je n'y ai aucune ressource que mon travail, et il peut m'en procurer plus que personne s'il le juge à propos. »

provinces le chargèrent d'étudier leurs coutumes, de défendre leurs franchises, et se montrèrent très satisfaites de ses services. Elles lui décernèrent en reconnaissance les titres honorifiques dont elles disposaient. La capitale de la Guyenne lui octroya le titre de bourgeois de Bordeaux par délibération du corps de ville en date du 6 avril 1778. Les États généraux du royaume de Navarre l'avaient honoré d'une distinction encore plus élevée. Polverel alors fixé à Paris, avait vaillamment combattu les prétentions du fisc contre le franc-alleu dans le royaume de Navarre. Son travail, qu'il fit imprimer (1), est un remarquable traité historique et critique de l'origine et des droits de la propriété libre depuis les Romains. Cet ouvrage est encore aujourd'hui très recherché. Par délibération du 11 mai 1775, les États de Navarre accordèrent à Étienne de Polverel, écuyer, avocat à Paris, pour lui et ses descendants mâles à perpétuité, le droit d'entrée aux États dans l'ordre de la noblesse, en reconnaissance de ses services et du talent avec lequel il avait défendu les privilèges et les franchises du pays. Cette délibération fut approuvée par le roi, sous la condition toutefois qu'elle n'entraînerait pas qualité et privilèges de noblesse au profit du bénéficiaire, s'il ne justifiait pas de noblesse acquise. La délibération et l'approbation royale étaient inconciliables pour ainsi dire, car la seule entrée aux États de Navarre conférait tous les privilèges de la noblesse héréditaire, tant utiles qu'honorifiques. Étienne de Polverel demanda en conséquence à prouver sa noblesse pour entrer à l'assemblée, le 20 mai 1789. Des commissaires furent nommés par les États, et devant eux l'impétrant produisit les titres desquels résultait une filiation noble remontant au commencement du xvi^e siècle. Nous reproduisons cette généalogie, entièrement inédite, à titre de curiosité.

(1) *Mémoire à consulter et consultation sur le franc-alleu du royaume de Navarre*. Paris, 1784. 316 pages in-4°.

« Les ancêtres de M. de Polverel ont pris leur nom de deux seigneuries dont ils ont été propriétaires dans les paroisses d'Issandon et d'Allassac en Bas-Limousin, et qui furent vendues à la fin du ^{xiv}^e siècle. M. de Polverel est en état de prouver son extraction dans la forme la plus rigoureuse depuis 1389; mais comme il n'a d'autre objet que de faire connaître aux États-généraux qu'il n'est pas, quant à la naissance, au-dessous de l'honneur qu'ils lui ont fait, il ne présentera que ce qui est nécessaire pour prouver qu'il est gentilhomme de race. Les titres produits ne feront donc remonter sa filiation qu'à Macé de Polverel, son 5^e aïeul (preuves prescrites par les déclarations et arrêts du conseil de 1666, 1667, 1668, pour les maintenues de noblesse). Cependant les titres produits donnent un degré de plus.

Armes : Écartelé, aux 1 et 4, d'or à trois bandes de gueules, aux 2 et 3, d'azur à deux poissons d'argent en fasce et une montagne d'or mouvante de la pointe.

Aliàs, écartelé, aux 1 et 4, de gueules à trois bandes d'or, aux 2 et 3, d'azur à deux poissons d'argent (1). (*Gall. Christ.*, éd. de 1656.)



(1) Ces dernières armes sont celles de l'évêque Étienne : écartelé de Polverel et de Lestang. Les premières sont celles du produisant : aux 1 et 4, de Polverel avec un changement de couleurs, aux 2 et 3 de Lestang et de Juyé, amalgamés : les deux poissons de Lestang et la montjoye de Juyé. Je retrouve l'écusson simple des Polverel : d'or, à trois bandes de gueules (très distinct), sur des cachets de lettres d'Étienne Polverel, avocat et consul de Brive en 1738, qui figure dans la généalogie. Nous avons dit qu'Antoine de Meynard, évêque de Lodève, écartelait de ce même blason, cou-

I. Noble RAYMOND DE POLVEREL, père d'Étienne, qui suit :

II. ÉTIENNE DE POLVEREL, écuyer, seigneur de Lacombe et de Lartause, fit un dénombrement de biens tant pour lui que pour Macé son fils, le 15 septembre 1540.

III. MACÉ DE POLVEREL, écuyer, seigneur de Trebeyret, docteur-es-droits, est nommé dans le dénombrement ci-dessus et dans une attestation judiciaire qu'il provoqua le 3 juillet 1553, afin d'obtenir l'exemption du service de l'arrière-ban tant pour lui que pour Étienne de Polverel son père. Macé eut d'une alliance ignorée :

1° Bertrand, qui suit;

2° Guillaume de Polverel, écuyer, seigneur de Trebeyret, capitaine de 20 hommes d'armes de guerre à pied (1), marié à Antoinette de Lestang, fille de Guillaume (2) de Lestang, conseiller du roi et son lieutenant général es-sièges du présidial et de la sénéchaussée du Bas-Limousin. De cette union vinrent :

A. Pierre de Polverel, évêque d'Alet;

B. Et Étienne de Polverel, aumônier de Marie de Médicis et aussi évêque d'Alet, en 1603. Il fut compromis et ruiné dans la conspiration de Montmorency.

3° Noble Pierre de Polverel, juge de Brive, qui vivait encore en 1558.

4° Et Pierre de Polverel, prieur de Brive, mort en 1585 (3).

leurs modifiées. Ajoutons qu'au temps des deux évêques d'Alet et de l'évêque de Lodève, il existait en Bas-Limousin une famille d'Estang, de noblesse moins récente puisqu'elle prouva, en 1666, cinq générations nobles. René d'Estang épousa en 1627 Jeanne de Lestang. Il portait : d'or à trois bandes d'azur, c'est-à-dire les mêmes pièces, avec changement de couleurs. Ces coïncidences approximatives, nom, alliance, armes, sont singulières. Assurément ce ne sont point les d'Estang de noblesse plus ancienne qui ont emprunté le blason des Polverel.

(1) Il était valet de chambre du roi et non capitaine, d'après le testament d'Étienne de Lestang, en 1581.

(2) Il faut lire Étienne.

(3) V. *Bulletin de la Soc. scientifique de Brive*, t. XIII, p. 819.

IV. BERTRAND DE POLVEREL, baron de Chasseley, capitaine du château de Pierre-Encise, est ainsi qualifié dans une donation que lui fit Henri III, roi de France, le 30 mars 1577, en considération des services qu'il lui avait rendus depuis trente ans, tant en faits de guerre qu'autres. On voit par d'autres lettres patentes du même prince, datées du 26 juin 1576, que Bertrand et Guillaume de Polverel son frère, capitaine de 20 hommes de guerre à pied, furent faits prisonniers par les rebelles qui exigèrent d'eux une rançon de 40,000 livres. Le 27 juin 1588, noble Bertrand de Polverel, seigneur et baron de Chasselay, Bellecise et la Thibaudière, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, donna une procuration à noble Pierre de Polverel, docteur es-droits, juge de Brive-la-Gaillarde, son frère. Ce Bertrand se ruina. Ses biens furent décrétés et lui-même fut quelque temps en prison pour dettes. Il avait épousé : 1° noble demoiselle Catherine de Bourgueville. Du premier lit vint :

Pierre, qui suit;

Et du second, Marguerite de Polverel, femme de Jean Ducazault.

V. PIERRE DE POLVEREL, écuyer, seigneur d'Issandon, se maria par contrat du 1^{er} février 1616 à Léonarde de Beynette, fille de noble Geoffroi de Beynette et de Catherine du Breuil. Le 16 octobre 1623, il fit un échange avec Étienne de Polverel, évêque d'Alet, son cousin-germain, qu'il chargea d'exécuter son testament en date du 16 avril 1624. Pierre eut de son mariage :

1° Pierre de Polverel, bachelier, mort sans postérité;

2° Libérat, qui suit;

3° Étienne de Polverel, écuyer, qui fit une donation à ses deux frères le 2 juin 1644 et la confirma le 27 août 1649;

4° Catherine;

5° Antoinette;

6° Et autre Catherine de Polverel.

VI. LIBERAT DE POLVEREL, écuyer, avocat en parlement, épousa Martiale de Gouffre, ainsi que le justifient deux actes des 16 août 1647 et 5 septembre 1667. Il eut de cette union :

1° Jean ;

2° François de Polverel, lieutenant réformé au régiment de la Marine, en 1682.

VII. JEAN DE POLVEREL, seigneur d'Issandoulié, avocat à la cour, baptisé le 10 juin 1647, épousa Marie de Montmaur. Il testa le 17 novembre 1723 et laissa :

1° Léonarde ;

2° Étienne, prêtre, qui fut curé à Montazeau ;

3° Et autre Étienne, qui suit.

VIII. Noble ÉTIENNE DE POLVEREL, écuyer et avocat en parlement (1), vendit la terre d'Issandoulié le 20 septembre 1772, à la vicomtesse du Saillant. Il se maria le 21 juin 1723, à Jeanne de Pascarel, fut compris dans le rôle des gentilshommes de la vicomté de Turenne le 10 septembre 1737, et fit son testament le 6 mai 1770. Il mourut en 1775, laissant (entre autres enfants) :

IX. Noble ÉTIENNE II DE POLVEREL (2), écuyer et avocat en parlement (auteur du *Mémoire sur le franc-alleu de Navarre*), qui obtint des lettres de bourgeoisie à Bordeaux le 6 avril 1778 (3). »

Jusqu'ici rien qui empêche de parler de l'homme avec

(1) C'est cet Étienne Polverel, avocat et consul de Brive, dont j'ai de nombreuses lettres avec cachet armorié. La *Sigillographie du Bas-Limousin*, de MM. de Bosredon et Rupin, reproduit un cachet apposé (le 15 avril 1738) sur le testament de ce personnage et qui figure un écusson ovale à une bande accompagnée de deux cœurs, l'un en chef et l'autre en pointe. Mais le testateur ne dit pas dans cet acte que le cachet dont il s'est servi est celui de ses armes. Il s'intitule avocat en la cour et premier consul de la ville de Brive. Il nomme ses trois enfants, alors vivants : Pierre Polverel, autre Pierre et Jeanne, et fait aussi mention de sa sœur Léonarde, et de son frère curé à Montazeau.

(2) M. Ernest Rupin, qui a eu sous les yeux le testament d'Étienne Polverel en date du 15 avril 1738, me fait observer que le testateur ne nomme pas un Étienne parmi ses enfants vivants, mais qu'il mentionne que sa femme est enceinte. Étienne II peut être né cette même année.

(3) Cette généalogie a été extraite, à mon intention, des registres des États de Navarre, par M. de Jaurgain, érudit des plus versés dans l'histoire du Béarn et du pays basque.

bienveillance et sympathie. Il s'introduit subrepticement dans la noblesse à l'aide d'une généalogie fabriquée, dans laquelle la filiation elle-même est peut-être exacte, mais où les actes invoqués et les qualités attribuées sont pour la plupart imaginaires. Ce péché était, nous le répétons, trop commun chez les parvenus, sous l'ancien régime, pour exciter l'indignation. Arrivons à la conduite de ce noble de contrebande après 1789.

Il ne fut pas conquis d'enthousiasme par les principes de la Révolution. Syndic-député des États de Navarre nous le voyons, le 12 octobre 1789, présenter un mémoire à l'assemblée nationale pour soutenir que la Basse-Navarre restait indépendante, que les Navarrais, dont le désir était de se réunir à la France, étaient libres néanmoins d'en rester séparés pour leurs constitution et leurs coutumes et franchises. Ce mémoire se terminait ainsi : « L'assemblée nationale de France doit respecter la liberté du royaume de Navarre. Les décrets de l'assemblée nationale, sa sagesse, les bases sur lesquelles elle les a posés, font entrevoir que le jour de la réunion n'est pas loin, où il n'y aura bientôt plus que des Français, mais il n'est pas encore arrivé; la Navarre n'a pas consenti à cette réunion et l'assemblée nationale de France doit respecter ce consentement. »

La lettre dont Polverel avait accompagné son mémoire reçut, dit le *Moniteur*, beaucoup d'applaudissements, et le mémoire parut faire impression sur l'assemblée. Une discussion s'ouvrit sur le point de savoir si le titre de roi de Navarre ne serait pas ajouté à celui de roi des Français; la question de la réunion de la Navarre resta en suspens, mais deux mois après elle était résolue par l'adhésion des Navarrais (1). Dès 1790, Polverel avait pris nettement parti. Membre actif de la Société des Amis de la Constitution (club des Jacobins), il y avait prononcé

(1) *Réimpression du Moniteur*, II, p. 47.

des discours, avait fait des publications qui l'avaient mis en vue (1), et il fut nommé accusateur public du premier arrondissement de Paris. Dénoncé à l'assemblée pour avoir négligé des poursuites au sujet de fabrications de faux assignats à Paris, à Londres et à Limoges, il fut suspendu de ses fonctions. Mais il demanda à se justifier, fit valoir son patriotisme en déclarant que lors de l'insurrection des 20-21 juin, il avait dû délaisser ses fonctions de magistrat pour courir à son poste de soldat et était resté 96 heures sous les armes. Il fut réintégré (2).

En 1792, l'assemblée législative résolut d'envoyer des commissaires civils à Saint-Domingue pour pacifier cette colonie, en proie aux plus affreux désordres depuis la Révolution. La guerre civile entre les blancs et les hommes de couleur y était au paroxysme. Port-au-Prince, Jacmel avaient été incendiés. Sonthonax, Polverel et Aillaud, nommés par le roi, partirent avec des pouvoirs dictatoriaux. Ils arrivèrent au Cap le 17 septembre.

(1) On connaît de Polverel : *Observations sur la sanction royale et sur le droit de Veto*, par M. de Polverel. Paris, imprimerie de Grangé (s. d.), in-8°. Pièce. — *Développement des Observations sur la sanction royale et sur le droit de Veto*, par M. de Polverel. Paris, imprimerie de Grangé (s. d.), in-8°. Pièce. (L'auteur est opposé au droit de Veto.) — *Opinion de M. de Polverel, membre de la Société des Amis de la Constitution, sur le mode de responsabilité des agents du pouvoir exécutif*. Paris, Baudouin (s. d.), in-8°. Pièce. — *Opinion de M. de Polverel sur l'aliénation et l'emploi des biens nationaux et sur l'extinction de la dette publique, lue à l'assemblée de la Société des Amis de la Constitution le vendredi 25 juin 1790*. Paris, Baudouin (s. d.), in-8°. Pièce. — *Opinion de M. de Polverel sur la cour de cassation, lue à la Société des Amis de la Constitution le vendredi 16 juillet 1790 et imprimée par son ordre* (s. l. n. d.), in-8°. Pièce. — *Réquisitoire de l'accusateur public du tribunal du premier arrondissement de Paris* (Polverel), et *procès-verbal de l'ouverture du cadavre de Honoré-Gabriel-Victor Riquetti l'ainé, ci-devant Mirabeau*, 3 avril 1791. Paris, imprimerie de C.-F. Ferlet (s. d.), in-4°. Pièce.

(2) *Moniteur*, t. IX, pages 254, 262.

Aillaud revint presque aussitôt en France. Ses deux collègues vauquèrent à leur mission, mais le résultat en fut désastreux. Au début, ils combattirent avec succès les noirs soulevés dans le nord de l'île et soumirent Port-au-Prince, mais la discorde s'étant introduite entre eux et le général Gallaud, ils lui enlevèrent son commandement et celui-ci se mit en révolte avec ses troupes. Ils armèrent alors les noirs pour le réduire. En même temps ils avaient proclamé l'égalité civile en faveur des hommes de couleur libres, et s'étaient ainsi attiré l'opposition des colons auxquels ils appliquèrent les mesures les plus révolutionnaires, et contre lesquels ils excitèrent la barbarie des esclaves. En juin 1793, les commissaires entrèrent victorieux au Cap, où il se commit tant de cruautés que les habitants, quoique décimés, trouvèrent dans leur désespoir la force de chasser leurs tyrans. Mais les noirs reprirent bientôt après cette ville et l'incendièrent (19-23 juin). Les commissaires firent cause commune avec les esclaves, et le 29 août proclamèrent leur affranchissement. Il y eut dans cette période d'horribles massacres. Presque tous les blancs furent tués ou déportés. Un petit nombre de ceux qui échappèrent se retira dans les possessions des Anglais, ou recourut à la protection de ces ennemis de la France. Les Anglais s'emparèrent de Port-au-Prince. Les commissaires durent se retirer de l'île, et sachant d'ailleurs que leur conduite avait soulevé de nombreuses plaintes devant la Convention et que cette assemblée venait de les décréter d'accusation, ils rentrèrent en France.

Les colons survivants, les déportés envoyés en France, nourrissaient en effet les plus vifs ressentiments contre les deux commissaires. Dans le cours de l'année 1793, de nombreuses députations étaient venues dénoncer à la barre de l'assemblée leurs actes arbitraires, leur « tyrannie royale ». Dans la séance du 15 mars Bréant se porta leur accusateur; le 16 juillet il revint à la charge, fit contre eux un véritable réquisitoire et obtint un décret

de mise en accusation (1). Après l'incendie du Cap, dans la séance du 3 septembre, Saint-André exposa l'état déplorable de la colonie, les massacre des blancs, inculpa Polverel et Sonthonax de vouloir usurper le pouvoir souverain dans l'île..... et réclama l'exécution du décret d'accusation (2). Le 18 octobre, le *Moniteur* enregistrait la nouvelle suivante : « Les perfides commissaires Polverel et Sonthonax ont levé entièrement le masque. Les nègres de Saint-Domingue ont dû les proclamer rois. Cet infâme *duumvirat* s'est emparé, dit-on, des propriétés des colons qu'ils ont fait embarquer ou égorger (3). » Les dénonciations continuaient. L'opinion était écrasante sur le compte des deux commissaires. Dans la séance du 31 décembre leur mise hors la loi fut demandée (4). Le 28 janvier 1794 le *Moniteur* annonçait que leur parti à Saint-Domingue avait entièrement succombé, que Sonthonax avait été obligé de s'enfuir à Philadelphie, n'ayant échappé qu'à grand'peine à la rage des malheureuses victimes du Cap. Quant à Polverel, il avait été massacré par ceux mêmes qu'il avait trompés (5). Il n'est pas douteux que si les deux commissaires étaient rentrés en France avant le 9 thermidor ils eussent porté leur tête sur l'échafaud. Ils appartenaient l'un et l'autre au parti girondin, et Robespierre était en pleine puissance. Sonthonax était l'ami intime, le disciple de Brissot et de Condorcet; Polverel devait tout à ses confrères du barreau de Bordeaux. Ils faisaient preuve de courage en affrontant le jugement d'ennemis implacables. Mais les événements marchaient vite en ces terribles temps. Les deux commissaires débarquèrent d'Amérique le 16 thermidor. Ils furent arrêtés, mais ils étaient sûrs au moins de pouvoir se défendre.

(1) *Moniteur*, t. XVI, p. 400; XVII, p. 143.

(2) *Moniteur*, t. XVII, p. 559.

(3) *Moniteur*, t. XVIII, p. 129.

(4) *Moniteur*, t. XIX, p. 106.

(5) *Moniteur*, t. XIX, p. 313.

Polverel avait écrit à la Convention pour demander que ses papiers saisis fussent examinés, que sa conduite fût jugée pièce en mains. Dans la séance du 5 août, Bréant, jadis son accusateur acharné, se tourna en sa faveur, demanda la mise en liberté provisoire des deux détenus (1). Le lendemain, Sonthonax et Poverel purent aller se justifier au club des Jacobins où ils avaient laissé des amis (2). Toutefois ils n'étaient pas encore dégagés. Le sang des colons massacrés, la ruine des exportés traînant leur misère dans Paris criaient contre eux. Les dénonciations ne s'arrêtaient pas. Le 22 août, au nom des colons, Verneuil demanda justice à la Convention; dans un long discours d'une extrême violence : « Nous prouverons à la République entière, disait-il, que Sonthonax et Poverel, aussi méchants qu'atroces, n'ont fait égorger, déporter ou fuir les plus zélés défenseurs de la colonie que pour la livrer plus sûrement à l'ennemi; qu'ils se sont appropriés les richesses de ce pays par les moyens les plus infâmes; que loin de pacifier ces malheureuses contrées, ils ont entretenu la révolte de ces hordes sauvages qui depuis le commencement de la Révolution combattent pour le roi et pour la royauté; qu'ils ont armé les citoyens de toutes les classes les uns contre les autres; qu'ils ont fait bombarder la ville de Port-au-Prince et l'ont successivement imposée à trois contributions considérables; qu'ils ont fait piller Jacmel et fait distribuer à chacun des dragons d'Orléans la somme de 1,800 livres; que le 20 juin 1793 ils ont fait incendier la ville du Cap; que les habitants de tout âge et de tout sexe, poursuivis par les assassins, armés par eux-mêmes, ont été tués ou mutilés sous les débris fumants de leur propre toit; que plusieurs, pour se soustraire à tant d'horreurs, se sont donné la mort, notamment la femme Coste, qui après avoir vu égorger son mari, eut le féroce courage de

(1) *Moniteur*, t. XXI, p. 394.

(2) *Moniteur*, t. XXI, p. 490.

saisir les deux enfants dont elle était mère, lia le plus jeune sur son sein, jeta le plus âgé dans la mer et s'y précipita avec lui pour se soustraire aux cruautés de ces cannibales dégouttants de sang; qu'ils ont ordonné la fouille de cette ville pour s'emparer des richesses qui pouvaient y être cachées et dont les sommes sont évaluées à 200 millions d'or ou d'argent; que pour laisser la colonie sans aucune espèce de défense, ils ont voulu faire brûler la flotte de la République et ont donné dans tous ses ports les ordres les plus précis pour couler bas les vaisseaux de l'État qui s'y présenteraient; que partout où ils ont porté leurs pas, ils ont été précédés ou suivis par la mort, le pillage et l'incendie.... (1). »

Ce n'est là qu'un mince extrait du réquisitoire de Verneuil, et encore n'épuisait-il pas les reproches qui pouvaient être faits à Polverel et à Sonthonax. Il ne parlait pas de leur rivalité dans l'exercice du pouvoir qui multiplia les collisions sanglantes, n'insistait pas sur leurs mesures de terrorisme; il ne disait pas que Sonthonax avait la guillotine en permanence sous sa fenêtre; que Polverel avait entassé dans les prisons, sans aucune forme de justice, 700 malheureux colons des deux sexes; il n'allait pas jusqu'à traiter l'un et l'autre de brigands et de traîtres vendus à l'Angleterre, comme d'autres l'articulèrent (2).

L'information se poursuivait. Le 21 janvier 1795, la Convention ordonna que Polverel et Sonthonax seraient entendus contradictoirement avec leurs accusateurs. Sur ces entrefaites Polverel mourut (fin de 1794). D'après des renseignements contemporains sa succession ne fut même pas assez riche pour payer ses dettes, ce qui prouve que

(1) *Moniteur*, t. XXI, p. 566.

(2) V. l'opuscule : *Alexis Albert au C. Sonthonax. Sur la prise du Port-au-Prince par les Anglais l'an II de la République*. Paris, s. d., et les tables du *Moniteur* aux mots DESPARBÈS, MONTBRUN, RIGAUD, VAUBLANC, etc., etc.

les accusations de concussion portées contre lui étaient excessives. Sonthonax fut d'ailleurs en l'an IV déchargé de toute poursuite et renvoyé à Saint-Domingue, comme commissaire, par le Directoire.

En faisant le compte des passions du temps et des exagérations qu'elles entraînaient, on peut affranchir Sonthonax et Polverel des inculpations de trahison et de prévarication. Alexis Albert, qui ne les ménage pas, reconnaît leur probité et leur patriotisme et appelle Polverel « l'austère Polverel ». Mais ils méritent un jugement sévère sous d'autres rapports. Au fanatisme révolutionnaire ils joignirent une incapacité absolue sans principes de gouvernement, car ils furent d'abord pour l'esclavage et ensuite pour la liberté des noirs et toujours avec défaut de mesure; sans talents militaires, quoiqu'ils usurpassent le rôle des généraux, sans aucune expérience administrative, d'un caractère trop violent pour créer l'ordre et n'entendant partager ce soin avec personne; par leur ignorance, leurs maladresses, leurs rivalités, leurs excès d'injustice et de cruauté, ils ruinèrent et ensanglantèrent sans utilité la plus belle des colonies, et mirent les choses à un tel point que Saint-Domingue devait fatalement être perdu pour la France.

G. CLÉMENT-SIMON.

PORTRAIT GRAPHOLOGIQUE

D'ANTOINE DE LESTANG

« Le style, c'est l'homme », mais le graphisme et spécialement la signature d'un homme nous montre encore mieux sa nature; aussi, lorsque le graphologiste étudie une écriture, il va d'instinct à la signature persuadé que si, dans les premières lignes d'une lettre, il a pu voir le « personnage », la signature lui révélera l'homme avec sa physionomie interne, son état habituel.

Cette règle trouve son application rigoureuse dans le graphisme que nous avons sous les yeux. Les oppositions entre la signature et le corps de la lettre sont nombreuses.

Le de Lestang habituel, l'homme intime est par-dessus tout une nature élevée, un grand seigneur, Louis XIV ne signera pas plus royalement. Grandeur et simplicité, telles sont les deux caractéristiques principales de cette signature (*lettres hautes, simples, pas de paraphe*). Elle nous montre aussi l'artiste (*A D typographiques*); l'intelligence vive à imagination féconde (*premières lettres détachées*), maintenue cependant par la raison qui l'empêche d'errer dans le rêve et l'utopie (*dernières lettres liées*); l'homme sans défiance, incapable d'une fourberie, d'une bassesse et ne les supposant pas dans les autres (*lettres d'égale hauteur, plutôt grossissantes, pas de point final, dans le corps de la lettre les a et les o sont ouverts*); peu prodigue (*pas de déliés*), mais sachant dépenser largement lorsque son rang ou sa charge l'exigent (*grandes marges, alinéas très espacés*); le cœur aimant, hésitant, sans doute, avant de se donner et ne se livrant qu'à bon escient, mais enfin se donnant

et ne cherchant pas à se reprendre (*dernières lettres plus inclinées que les autres*). Tel est l'homme privé.

L'homme public, le magistrat se montre davantage dans le corps de la lettre. Si l'*U* majuscule de la dernière ligne est déjà incliné comme la signature, les deux *M*, la première surtout qui commence la lettre, sont renversées; c'est la loi, la justice, roide, inexorable; beaucoup de lettres sont anguleuses, quelques-unes verticales : la loi n'est pas une affaire de sentiment, la sensibilité n'a rien à voir dans les démêlés de la justice, le juge doit être en garde contre les entraînements de son cœur; il y a cependant quelques courbes qui nous montrent que l'esprit n'a pas complètement atrophié le cœur : le magistrat n'est pas absolument insensible, il sait allier la justice et la miséricorde; ou bien, un jugement sévère étant prononcé, car le caractère est sévère comme les mots rigoureusement alignés, mais non inflexible (*les lignes sont légèrement ondulées*), le magistrat disparaît pour laisser agir le citoyen compatissant qui, par sa bonté, en atténue autant que possible la rigueur.

Faut-il parler en public, il est concis d'ans l'exposé (*traits sobres*), original dans l'expression (*comme certaines lettres de son écriture*).

Faut-il étudier une cause, instruire un procès, régler une affaire, de Lestang a l'intuition qui, de prime-abord, lui découvrira la vérité. Il ne s'en tiendra pas là : il a de la ténacité (1), de l'entêtement (*écriture anguleuse à la base*), de la diplomatie (*ligne sinueuse*); c'est un esprit méthodique, attentif aux détails (*ponctuation soignée, points sur les i*); c'en est assez pour débrouiller une intrigue, découvrir un coupable, mettre au point des intérêts opposés, des vues différentes. Il y a cependant un point faible, c'est l'imagination qui parfois obscurcit l'intelligence

(1) Le crochet, signe de ténacité, n'existe pas dans les trois lignes du *fac-simile*, il y en a quelques-uns dans le corps de la lettre.

W
mon non en son
de bien et de bien d'auz 187

mon non en son
de bien et de bien d'auz 187

Un bien affectueux en son
de bien et de bien d'auz 187

ADAM

FAC-SIMILE DE L'ÉCRITURE D'ANTOINE DE LESTANG

(déliés enchevêtrés); la folle du logis chez un grave magistrat! La nature a de ces anomalies.

La ligne est légèrement ascendante. Si de Lestang est parvenu aux honneurs, il le doit peut-être à son nom, à sa famille, à ses amis; il le doit aussi à sa volonté, à son ambition. Mais il ne s'enorgueillit pas de ces honneurs; il veut que sa vie, ses sentiments soient à la hauteur de ses dignités, il ne cherche pas à en éclabousser les autres (*jambages de l'M majuscule d'égale hauteur*).

Très simple grand seigneur, magistrat intelligent, actif, ambitieux; il n'est pas étonnant que de Lestang ait occupé une haute position dans les Parlements. Brive peut en être fière.

ÉT. GIROU.

UN TROUBADOUR BRIVISTE

Ce n'est que par des épaves que sont encore connues les belles-lettres romanes de la langue d'oc. Chaque jour quelques noms, quelques fragments, rarement un ensemble satisfaisant, se révèlent, émergeant des documents sans cesse publiés.

Ainsi, dans son tableau intitulé : *La langue et la littérature du Limousin* (1), M. Camille Chabaneau, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, secrétaire de la Société pour l'étude des langues romanes, donnait hier encore une série de troubadours issus de notre province linguistique (2); certainement cette liste paraissait être complète au moment où il l'établissait.

Depuis lors, de récentes trouvailles viennent de grossir le nombre de ces écrivains catalogués.

Le Cartulaire de Vigéois a été publié et nous a offert un certain Pierre jongleur de Saint-Martin-Septpers, qui vivait vers 1092-1110 (3).

(1) Fait à l'occasion du *Congrès scientifique de Limoges* et inséré dans le *Limousin*. Limoges, Ducourtieux 1887, p. 150; revu, augmenté et publié dans la *Revue des Langues romanes*, avec tirage à part. Montpellier, 1891.

(2) On appelle ainsi le territoire où le dialecte a été usité par les littérateurs.

(3) Petrus jocularé de Septempiros, témoin d'une donation de Bernard Irat à l'abbaye de Vigéois, charte CLXXXIX du Cartulaire, *Bulletin de la Société archéologique de Limoges*, 1890 XXXIX, p. 145.

Voici encore que nous en avons relevé un autre dans les riches archives de Bach, en parcourant un fort précieux recueil de poésies de troubadours; ce recueil de 250 pages in-folio, fait au dernier siècle, a été copié d'après un cahier enluminé datant très probablement de la belle époque où florissait le gai savoir. Avec beaucoup d'obligeance, M. Clément-Simon nous a permis de noter un passage d'un « *Sirventes de P. del Vernes dels trobadors de son temps* » qui nous intéresse tout particulièrement.

Pierre del Vernes ou del Vern, portant le nom de localités très nombreuses dans la contrée (1), n'était connu que par une chanson (2). — Dans le « *Sirventes* » inédit (?) que nous lui trouvons, il consacre une strophe à chacun de ses contemporains, c'est-à-dire qu'il dépeint en sixains ses collègues de la gaie science qui vivaient dans la seconde moitié du XII^e siècle.

Après avoir passé en revue Pierre Rogiers, Giraus de Borneilh et Bernard de Ventadour, Pierre del Vernes s'exprime ainsi au sujet de notre troubadour briviste, dont malheureusement il ne nous fait pas connaître le nom :

(1) V. notamment le Cartulaire de Vigeois, chartes XXIV, p. 17; LXXXI, p. 47; LXXXII, p. 48; CCXVII, p. 158, chartes qui datent des premières années du XII^e siècle.

(2) Camille Chabaneau, *op. cit.*, page 157 : « * Peire del Vern (Vergt, arrondissement de Périgueux?). Une chanson. » L'astérisque qui précède le nom, dit-il, indique qu'il ne figure dans la liste que sous bénéfice d'inventaire, son origine, quoique vraisemblablement limousine, demeurant pourtant incertaine.

El quart de Briva al Lemozis :
Un joglars qu es plus querentis
Que sia tro quen Benaven.
E semblaria us pelegrins
Malaut, es quan chanta, el mesquins.
Cab pauc pietatz no men pren !

*Le quatrième de Brive en Limousin :
Un jongleur qui est le plus chercheur
Qui soit jusqu'à Bénévent.
Il semblerait un pèlerin
Malade, quand il chante, le chétif.
Pour un peu la pitié m'en prendrait !*

Croyons qu'il était meilleur poète que chanteur.

Les strophes suivantes présentent Guilhem de Ribas, Grimoars Gaumers, Arnaud Daniel, Bernard de Salzac ou Salsac (?), En Rembaud, etc., qui sont pour la plupart limousins, sans doute, et aussi peu connus que notre Briviste.

Celui-là a une importance toute spéciale à nos yeux. Alors que les moindres bourgades de la province comptent parmi leurs enfants des troubadours, on n'en savait aucun originaire de l'antique capitale du Bas-Limousin. Il fallait même aller jusqu'au Père Martial de Brive, au ^{xvii}^e siècle, pour lui trouver un poète, malgré son site insipide.

LOUIS de NUSSAC.

NOTES BIOGRAPHIQUES

SUR

Jean-Antoine MARBOT

GÉNÉRAL DE DIVISION

Communiquées par M. le Vicomte de BOISLECOMTE (1)

En quittant Brive, la ligne de Toulouse suivant le cours de la Tourmente, traverse une contrée mouvementée à laquelle de nombreux châteaux fortifiés, et en particulier les vieux remparts et la tour de Turenne, donnent un aspect tout-à-fait guerrier. Puis tout-à-coup le spectacle change : vers Saint-Denis les pentes adoucies s'écartent, laissant passage à plusieurs vallées dont la réunion forme à Bretenoux, sur la ligne de Vies-camps, le magnifique amphithéâtre que domine l'antique château de Castelnau.

En remontant le cours de la Dordogne, on restera charmé des aspects de la vallée extrêmement fertile que ne cesse d'encadrer une riche végétation de châtaigniers et de noyers. On ne saurait s'étonner que de nombreux châteaux se soient

(1) Ces notes biographiques, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. le vicomte de Boislecomte, l'éditeur des *Mémoires du général baron de Marbot*, qui a épousé une petite-fille du général, sont extraites d'écrits contemporains, des *Mémoires* qui viennent d'être publiés, et, en particulier, des rapports militaires du général Antoine sur ses campagnes aux Pyrénées.

(Note du Comité de rédaction.)

disputé les sites charmants qui semblent justifier le gracieux nom de *Beaulieu*, la ville prochaine. Estresse, La Majorie, Bra, Bichirand, grandes et petites résidences, se tiennent pour ainsi dire la main. Leurs habitants, inégaux par leur fortune (beaucoup n'avaient que leur épée pour tout bien), n'en étaient pas moins unis, au siècle dernier, par les liens étroits des relations sociales, souvent aussi par la parenté et par cette camaraderie que ne pouvait manquer d'établir le service périodique fait en commun aux gardes-du-corps.

Tels étaient les Marbot dans leur petit château de Larivière, aujourd'hui dévasté par la Révolution, défiguré par les injures du temps, par un abandon relatif, ou les nécessités d'une occupation plus modeste. La végétation trop luxuriante a dominé ses toitures branlantes et comme absorbé ce qui restait de ses terrasses ou de ses dépendances. Sur son mamelon faisant face à La Majorie vers le nord, à Estresse, du côté de la Dordogne, l'habitation entourée de bois de châtaigniers, de prairies, de quelques terres cultivées, avait sans doute assez bonne allure. Ses habitants regardaient sans humilité de plus fiers voisins, et comme eux vivaient « noblement » de leurs propres revenus.

Larivière fut le berceau de plusieurs générations de Marbot. Là naquit en 1753 le futur général Antoine, dont le fils Marcellin, baron de Marbot, nous peint si bien dans ses *Mémoires* l'intéressante figure.

« Mon père, dit-il, était un homme superbe;

sa figure brune, mâle et sévère était très belle et régulière, son caractère un peu violent. » C'était bien l'homme des idées nouvelles et des combats d'avant-garde... « Cependant son cœur était si bon que le premier mouvement passé il cherchait toujours à faire oublier les brusqueries qui lui étaient échappées. »

Ayant reçu une excellente éducation, il en conserva les bonnes traditions jusqu'au milieu des camps de la Révolution et maintint le bon ton et la discipline dans son état-major, ainsi qu'on le vit lors de son séjour à Toulouse.

Son père, devenu presque aveugle à la suite d'un coup de foudre tombé à ses côtés, confia sa maison à une vieille cousine M^{lle} Oudinet (de Beau-lieu). Antoine n'abusa pas de la liberté qu'il trouvait dans son intérieur, « mais comme il avait un goût prononcé pour les armes, goût encore excité par ses liaisons avec les jeunes seigneurs des environs, il accepta la proposition que lui fit le colonel marquis d'Estresse, voisin de sa famille, de le faire entrer dans les gardes-du-corps du roi Louis XV. »

Entré aux gardes-du-corps en 1774, Marbot en sortit en 1781 pour servir dans les dragons de Schomberg (le 6^e dragons), qu'il quitta en 1786. Il se rengagea le 1^{er} mai 1789 et remplit les fonctions d'aide de camp avec le rang de capitaine, auprès du comte de Schomberg, lieutenant général commandant la division de Franche-Comté. Cet officier général professait pour Marbot une estime particulière, et de Lausanne, où il se retira en

1790, auprès de son ami Necker, il entretint avec son ancien aide de camp une correspondance des plus amicales.

En 1790, Marbot fut nommé premier maire de sa municipalité, puis membre de l'Administration centrale de la Corrèze et envoyé par ce département à l'Assemblée législative.

Après la session législative de 1791, Marbot, esprit libéral mais modéré, effrayé sans doute des excès auxquels se livrait la Convention, prit du service dans l'armée des Pyrénées en 1792, en qualité d'adjoint à l'état-major et conquit rapidement les grades de capitaine et de chef de bataillon adjudant général (avril 1793).

Chargé d'abord du commandement des troupes sur le cours de l'Aude, il participe bientôt activement à l'attaque de la vallée d'Aran. On lui confie la défense de l'Ariège et la reconnaissance des passages qui conduisent en Espagne, depuis la vallée d'Aran jusqu'à Montlouis, sous les ordres des généraux Servan et Lacuée.

Par une marche audacieuse il ravitaille Montlouis et, de l'avis du général Dagobert, commandant en chef l'armée des Pyrénées-Orientales, il sauve cette place investie et presque réduite par les Espagnols.

Dans les brillants combats du 28 août 1793, il contribue puissamment à la conquête de la Cerdagne en marchant sur Puycerda. Dagobert le nomma général de brigade le 30 août 1793 (1).

(1) Au commencement de 1793 les Espagnols, sous la conduite de

En septembre 1793 Marbot est appelé à former au camp de Toulouse dix bataillons de nouvelles levées. Il est envoyé en octobre dans l'Aveyron, alors livré aux plus graves désordres. Une armée révolutionnaire sortie du Lot l'avait malheureusement précédé et déjà se livrait à de fâcheux excès. Marbot réussit à calmer les esprits et à réprimer les désordres, sans effusion de sang. Il arrête en outre la cohue armée qui déjà accourait des départements voisins pour fondre sur l'Aveyron, au chiffre de 20,000 hommes, et menacer tout au moins de la famine ce malheureux département.

Rappelé au camp de Toulouse, Marbot y trouve l'ordre de marcher sur Toulon avec 6,000 hommes; mais à la nouvelle de la prise de cette ville, il est rappelé sur Perpignan où nos affaires péri-

l'énergique Ricardos, avaient pénétré dans le Roussillon par Saint-Laurent de Cerdans, envahi la vallée du Tesh, enlevé Céret, Prats de Mollo, gagné Perpignan et toute la rive droite de la Tet en menaçant de couper nos communications avec Montlibre (Montlouis). Déjà des forces espagnoles s'étaient établies au Col de la Perche tandis qu'une autre masse s'avancait par l'Espagne, quand Dagobert, inquiet sur le sort de Montlibre, résolut de le dégager.

Marbot qui avait été chargé, en qualité d'adjudant général, de visiter les divers passages de la frontière, reçut l'ordre de se porter au secours de la place et de la ravitailler. Il le fit avec le plus grand succès et poursuivit même ses avantages sur la Cerdagne espagnole vers laquelle marchait l'armée de Dagobert vainqueur à la Perche (28 août) et à Olette le 3 septembre. Sa conduite lui valut, avec les félicitations du général en chef, le grade de général de brigade.

Sous les ordres du général Dugommier, dans les premiers mois de 1794, Marbot n'eut guère que des fonctions d'organisation et d'inspection; il quitta du reste bientôt l'armée des Pyrénées-Orientales pour celle des Pyrénées-Occidentales avec le grade de général de division acquis du 25 décembre 1793.

(Note tirée de rapports militaires.)

clitent. Le général Dugommier vient heureusement prendre le commandement supérieur et changer la face des choses, mais il succombe dans son triomphe le 16 novembre 1794.

Marbot avait été nommé général de division par Dugommier (25 décembre 1793); il servit sous ses ordres jusqu'au 22 messidor an II (8 juillet 1794), bien que déjà nommé au commandement d'une division à l'armée des Pyrénées-Occidentales par arrêté du 25 prairial an II (15 juin 1794).

Sous les ordres du général en chef Moncey il prend le commandement de la division dite des Vallées. Le 28 septembre 1794 Marbot commande la 2^e division à Irun. Il quitte Pau le 8 vendémiaire an III pour coopérer à une importante expédition dirigée sur Pampelune. L'aile gauche de l'armée des Pyrénées lui est confiée. Il se propose de tourner les Espagnols et de les couper de leur base d'opérations : manœuvre des plus délicates, car en voulant tourner l'ennemi il va se trouver entre deux feux. Cependant après avoir fait quelques fausses démonstrations dans la direction de Jaca et de la vallée d'Ossau, il revient au débouché de la vallée de Tardetz sur la vallée espagnole de Salazar. Une sérieuse affaire se prépare pour la journée du 25 vendémiaire. A droite, le général Laborde opère un mouvement analogue à celui qu'on exécute sur la gauche.

COMBATS DES 25 ET 26 VENDÉMAIRE AN III. — Les dangers du mouvement projeté ayant préoccupé quelques officiers de la division Marbot, ils se hasardent à demander où serait la retraite en

cas de malheur. « *Il n'y a pas de retraite, s'écrie-t-il, je n'en veux pas!... Allez dire à vos camarades que nous allons combattre et qu'à mesure que nous avancerons, nos derrières seront coupés ! Cela nous est indifférent parce que la victoire est à nous!...* » Les soldats répondent par leurs acclamations.

Marbot enlève deux redoutes à l'entrée de la gorge de Salazar, culbute l'ennemi et se trouve en face de la montagne d'Abody défendue par les Espagnols. Nos bataillons gagnent l'ennemi qui s'enfuit. Telle est la journée du 25 vendémiaire (17 octobre 1793). Reste à couper la retraite de l'ennemi sur les fonderies d'Orbaïcet.

Le 26, avant le jour, tandis que l'armée entière attaque de front, Marbot s'établit à Villanueva et au Bourguet pour couper toute communication avec Pampelune. Malheureusement l'hésitation du général Rouché rend toutes ces combinaisons inutiles, il parlemente avec les Espagnols qui s'échappent. Cependant la victoire est à nous, quoique moins fructueuse qu'elle aurait pu l'être. Marbot reste deux jours sur les lieux pour détruire les forges d'Orbaïcet.

Le 29, le général quitte Villanueva pour porter son quartier général dans les gorges d'Ostitz, sur la grande route de Pampelune. La division du général Laborde (bientôt remplacé par le général Castelvert) tient sa gauche; à droite est le général Pinet se rattachant à la division Frégeville. On passe ainsi 38 jours par un temps affreux.

COMBAT D'OSTITZ, 4 ET 5 FRIMAIRE AN III (24-

25 NOVEMBRE 1794). — Le 4 frimaire, l'ennemi profitant du déplacement de quelques bataillons sur notre droite, vient nous attaquer en masse. Marbot se trouvant précisément en reconnaissance, le reçoit énergiquement. La lutte est opiniâtre et reste douteuse. Il pleut à torrents; les munitions sont épuisées; il faut à tout prix éviter une retraite qui serait désastreuse et entraînerait celle des généraux Castelvvert et Frégeville.

Le lendemain, 5 frimaire, Marbot se décide à prendre l'offensive. Les différentes brigades s'avancent avec sang-froid à la baïonnette. L'agression devient générale; Marbot est en tête, soutenu par les grenadiers envoyés par Castelvvert avec quelques munitions. L'ennemi étonné recule, se débande, sa cavalerie se jette sur son infanterie; 1,500 hommes sont tués ou pris. Dans leur désordre ils ont perdu en quelques minutes 800 des leurs, fauchés par le feu des grenadiers. Nous n'avons que 248 hommes tués ou blessés.

Ce magnifique résultat permet à nos troupes de prendre tranquillement leurs quartiers d'hiver dans la vallée du Bastan, exécutant sans danger l'ordre qui venait d'être donné par le commandant en chef.

Malgré ses succès et ses brillants services, Marbot fut cependant dénoncé et destitué pour n'avoir pas voulu exécuter l'ordre sanguinaire des représentants du peuple d'avoir à fusiller tous les prisonniers.

Retiré à Brive, il adressa aux représentants une

défense éloquente qui lui valut sa réintégration (12 juin 1795).

Le 23 vendémiaire an IV (14 octobre 1795), il fut de nouveau nommé représentant de la Corrèze, fonctions qu'il exerça jusqu'en 1799.

Il avait refusé le 30 octobre l'offre que lui fit le ministre Aubert du Bayet, de commander l'armée de l'Ouest : l'exécution des prisonniers chouans lui faisait horreur.

Dans l'exercice de ses fonctions législatives, Marbot s'était toujours montré l'ennemi des mesures excessives; repoussant la proposition de décréter la peine de mort contre les émigrés rentrés : « *La nation est assez grande, disait-il, pour ne plus donner la mort.* » Dans son amour de la justice il ne craignit pas de se dépopulariser en se déclarant formellement contre l'expulsion des nobles : « *Il n'y a plus, disait-il, que des citoyens et des lois.* »

Mais un trait marquant caractérise toute la grandeur de son âme. Celui qui l'avait dénoncé et qui avait été cause de sa destitution à l'armée se trouvait alors membre du Conseil des anciens. Accusé à son tour et inscrit sur la liste de déportation, il n'eut d'autre défenseur que Marbot. Le général, quoique seul, trouva dans l'éloquence que donne une noble vengeance, le moyen de sauver son ennemi personnel.

Marbot ne quitta le Conseil des Cinq cents que pour accepter, après le 20 prairial (20 juin 1799), le commandement de la 17^e division militaire à

Paris (9 juillet 1799) en remplacement du général Joubert, envoyé en Italie, où il fut tué à Novi.

Le commandement, important à tous égards, dont Marbot se trouvait investi, s'étendait sur un rayon considérable de l'Oise à la Marne et au Loiret (département de la Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Loiret). Il ne l'exerça que jusqu'au 9 septembre 1799 et demanda un service actif plus en rapport avec ses goûts, tout en le sortant d'un milieu d'intrigues politiques auxquelles il ne lui plaisait pas de se prêter. Il fut nommé au commandement d'une division en Italie.

On sait dans quelle misère se trouvait cette armée. Championnet l'y accueillit avec empressement. Par une lettre du 2 brumaire an VIII (24 octobre 1799) il lui offre le commandement de Gênes, y compris la Ligurie, ou une division en ligne. Marbot accepte cette dernière. Il commença par donner tous ses soins au ravitaillement et à la réorganisation des troupes démoralisées et surtout affamées. Saint-Cyr était tombé malade; Marbot, retiré sur Gênes après divers combats, est chargé du commandement de l'aile droite de l'armée d'Italie, et Suchet vient bientôt, au nom de Championnet démissionnaire et mourant, lui déferer le commandement en chef de cette armée. Il dut céder devant l'insistance de Saint-Cyr et se résolut à accepter cette tâche ingrate.

Dans ce court instant de généralat en chef, Marbot se dévoua plus que jamais à ses troupes, renonçant à un commandement à l'armée du Rhin, où l'attendaient toutes sortes d'avantages,

pour subir les misères d'une campagne qui ne lui ménageait que des déboires. Les instances de Masséna, nommé au commandement en chef, l'avaient décidé.

Il quitte le commandement de l'aile droite de l'armée pour accepter modestement celui de la 3^e division qui occupait les défilés de Savone.

Tout-à-coup on apprend que l'armée ennemie s'avance près de Cadibona. 18,000 hommes vont attaquer les 5,000 hommes que Marbot commande. Sa division est écrasée; Marbot blessé, malade, se replia sur Voltri et de là sur Gênes, où il succomba le 29 prairial aux atteintes du typhus qui avaient aggravé sa blessure (29 germinal an VIII, 19 avril 1800). Sa dépouille mortelle est conservée dans un bastion des remparts de Gênes; une pierre angulaire, avec une simple inscription gravée sur sa tombe, rappela longtemps sa vie et sa fin honorable; il est regrettable que cette pierre ait aujourd'hui disparu.

La valeur militaire et les talents de Marbot ressortent assez de l'ensemble de sa carrière; nous n'insisterons donc pas davantage, mais nous devons signaler en lui un *caractère* dont la droiture ne transigea jamais.

Utopiste peut-être, ennemi de certains abus, il avait sans doute adopté les idées nouvelles; mais si, avec plusieurs amis de la liberté, il crut, dans sa conscience, à la nécessité de la journée du 18 fructidor, il déplorait en même temps cette nécessité : « *Ce sont des remèdes cruels*, disait-il, *et qui font payer bien cher un mieux momen-*

tané. » On connaît par les *Mémoires* du général baron de Marbot, son fils, l'exclamation que lui arracha la vue d'un convoi de prisonniers aristocrates traînés en charrette par les gardes nationaux : « *Ces misérables conventionnels, s'écriait-il, nous gâtent la Révolution qui aurait pu être si belle !* » En se consacrant en 1793 à la défense de nos frontières, il fuit les crimes de la Convention. Nous avons vu qu'il engageait le gouvernement à des mesures de clémence à l'égard des émigrés. Il s'appliqua à rendre à nombre d'entre eux de réels services.

Ces sentiments d'humanité, il les pratiquait jusqu'à en compromettre sa carrière. Nous l'avons vu dénoncé et destitué pour n'avoir pas voulu accepter l'ordre de mettre à mort les prisonniers espagnols : « *Qu'on me destitue, s'écriait-il, qu'on me fusille si l'on veut le premier ; jamais je ne laisserai donner la mort à des prisonniers désarmés !* » Les mêmes sentiments lui firent refuser le commandement de l'armée de l'Ouest.

En 1790, à Tulle, il saisit dans ses bras un capitaine de Royal-Navarre poursuivi par la foule ; il veut l'arracher à la mort en criant aux énergumènes qui le poursuivent : « *Tuez-moi plutôt que je vous laisse souiller d'un tel crime !* » Épuisé de résistance, il le tenait encore que le malheureux succombait percé de coups !

Destitué dans les derniers jours de prairial an III, et revenant chez lui, il passait par Montauban : une partie des prisonniers qu'il avait sauvés y séjournait ; ils le reconnaissent à la pro-

menade, s'élancent vers lui, le couvrent de leurs larmes, l'appelant leur ami, leur père. Tous veulent l'accompagner et le conduire à son logement : « *Voilà des hommes bien heureux,* » dit à Marbot un de ses concitoyens, témoin de cette joie attendrissante. « *Mon ami,* lui répondit-il, *c'est moi qui suis le plus heureux.* »

Il avait été blessé deux fois à la guerre. Une autre fois, la femme d'un chef de bataillon essayait devant lui, et sans précaution, une arme; une balle traversa la jambe du général. Marbot fut renversé, on crut la jambe cassée. Le chef de bataillon, au désespoir, voulait frapper sa femme. Marbot oublie sa douleur et ne s'occupe qu'à le calmer : « *Elle souffre plus que moi,* » disait-il.

On avait essayé plusieurs fois de corrompre sa vertu; Marbot n'eut besoin d'aucun effort sur lui-même pour résister à ces tentatives. Un agent lui avait été envoyé pour l'inviter à ne point parler dans telle discussion. Cet agent osait lui offrir de grands avantages, un mariage de 20,000 livres de rente pour son fils : « *Je vous remercie,* s'écria Marbot avec dédain, *j'aurais peut-être parlé faiblement, vous me donnez la voix de Stentor.* »

Le désintéressement de Marbot était absolu, sa vie sobre, réglée, économe; cependant, comme le disent les *Mémoires* de son fils, du jour de son commandement à l'armée a daté la diminution de sa fortune : c'est qu'il était avant tout humain et généreux pour le soldat : « *Tu as besoin d'argent,* dit-il un jour à l'un d'eux qu'il voyait couvert de haillons, *pourquoi caches-tu cela à ton*

général ? » Il surprit une autre fois un capitaine maltraitant un soldat, et le réprimanda aussitôt avec vivacité : « Ce n'est pas ainsi qu'on doit parler aux soldats ; ne sont-ils pas assez malheureux, ne sont-ils pas citoyens comme nous, et que serions-nous sans eux ? » Il avait été obligé de vendre son patrimoine pour acquitter les dettes contractées au service, et tandis qu'il exposait ses jours pour la patrie, on dispersait sa famille et on vendait une partie de ses biens et même jusqu'à ses meubles.

On sait comment le général Marcellin, baron de Marbot, a hérité des vertus militaires et du généreux caractère de son père, dont il a pu recevoir les premières leçons sur les champs de bataille d'Italie, et les suprêmes conseils en l'assistant dans sa longue agonie au siège de Gênes. Le nom de Marbot est inscrit sur l'Arc de Triomphe et son buste figure dans les galeries de Versailles.

ÉTATS DE SERVICE

MARBOT (Jean-Antoine), né à Altillac (Corrèze).....	7 décembre 1753.
Garde-du-corps (C ^{ie} de Villeroy, pendant un an et 7 mois).....	1774.
Dragon au régiment du Dauphin....	1 ^{er} mai 1781.
jusqu'au	7 juillet 1786.
Rengagé (et servant en qualité d'aide-de-camp du lieut.-général comte de Schomberg).....	1 ^{er} mai 1789.
Adjoint à l'état-major de l'armée des Pyrénées-Orientales.....	24 septembre 1792.
Capitaine au 2 ^e bataillon de la légion des montagnes.....	9 février 1793.

Chef de bataillon adjudant général
près l'armée des Pyrénées..... 26 avril 1793.
Général de brigade..... 30 août 1793.
Général de division..... 25 décembre 1793.
Blessé à la jambe au combat de Ca-
dibona (16 germinal an VIII)..... 6 avril 1800.
Mort à Gênes (29 germinal an VIII). 19 avril 1800.

FONCTIONS LÉGISLATIVES

Élu par la Corrèze à l'Assemblée législative du 1^{er} octobre 1791, il exerce les fonctions de député jusqu'à l'époque de la Convention, 21 septembre 1792.

Élu de nouveau membre du Corps législatif (23 vendémiaire an IV), 14 octobre 1795, fait partie du Conseil des Anciens, dont il fut assez longtemps président, jusqu'à sa nomination au poste de commandant de la 17^e division militaire à Paris.

Le général Jean-Antoine Marbot a laissé deux fils, tous deux nés à Altillac, qui occupèrent de hautes situations :

Adolphe de Marbot, maréchal de camp, mort en 1846 au château de Brat, commune d'Altillac;

Et Marcelin baron de Marbot, le héros de Ratisbonne et de Molk, l'auteur des *Remarques critiques*, porté au testament de Napoléon, précepteur des enfants du duc d'Orléans (Louis-Philippe), lieutenant général, pair de France, l'auteur des *Mémoires*, mort à Paris en 1855.

Nous ne parlerons pas ici de ces *Mémoires* qui ont produit dès leur apparition une sensation des plus vives, non-seulement en France mais encore à l'étranger. La plupart des grands

journaux d'Europe et d'Amérique en ont parlé. Nous nous bornerons simplement à reproduire un article du *Times* qui, dans son numéro du mois d'avril 1892, apprécie ainsi la traduction de cet ouvrage qui vient d'être faite en Angleterre (1) :

« Il ne nous semble pas que le traducteur exagère beaucoup lorsqu'il déclare que ces *Mémoires* sont, sous certains rapports, le livre le plus intéressant qui ait paru en France ou en Angleterre depuis une génération. Il est d'autant plus surprenant qu'au point de vue littéraire, le traducteur anglais traite M. le baron avec une sorte de dédain protecteur. Il dit que le style n'était pas le fort du général de Marbot, mais qu'il raconte ses histoires (et ce sont d'excellentes histoires) d'une façon très intelligible quoique avec un évident excès de circonstances accessoires.

Il n'est pas bien difficile de prouver l'absurdité de cette critique. Un pauvre style!.. Mais le style est en rapport avec l'esprit et la vie qui conviennent au mouvement d'une narration militaire vivement sentie! N'y a-t-il pas de style dans cette brillante puissance dramatique avec laquelle certains incidents que nous ferons remarquer sont relatés — la façon presque incroyable dont il échappe à la mort sur le champ de bataille d'Eylau — ou la traversée du Danube débordé, en face d'une armée ennemie? Ce dernier exploit, quoique décrit simplement en apparence, est raconté avec le sentiment théâtral d'un Français de talent. Là nous voyons des bateliers autrichiens épouvantés, demandant quelques minutes pour prendre congé de leurs femmes et faire leur paix avec le ciel; le grondement du canon de toute une armée, signal de l'abordage de la petite barque, et la lueur des lumières de la grande fenêtre de l'abbaye de Mülk, témoi-

(1) *Memoirs of baron de Marbot translated by Arthur John Butler.* Longmans Green and Co New-York and London, 1892 (2 vol.).

gnant que Napoléon et ses maréchaux étaient là observant, sachant que le sort de l'Autriche était suspendu à l'issue de cette entreprise.

N'y a-t-il pas de style dans le réalisme du roman des sièges de Gênes et de Saragosse, l'assaut de Ciudad-Rodrigo et de Ratisbonne, les chances désespérées du héros lui-même, lorsqu'il fut chargé de porter des dépêches à travers les sierras espagnoles remplies de guérillas? « Ce sont d'excellentes histoires », nous dit doucement le traducteur, et nous pouvons bien les juger telles! Vraiment nous ne pouvons nous rappeler une œuvre de fiction ou de réalité aussi chargée d'aventures émouvantes. Notre seul doute est de savoir si l'auteur n'invoque pas l'imagination au secours de sa mémoire; mais nous n'avons aucun droit de le supposer, car non-seulement l'authenticité de ces *Mémoires* est incontestable, mais les faits principaux et même les détails de la narration sont historiques et généralement confirmés par quantité de témoins.

Les ouvrages sur les campagnes de Napoléon ont été nombreux, mais ces *Mémoires* de Marbot nous paraissent uniques. Non-seulement l'auteur discute la stratégie avec une connaissance et un jugement professionnels, mais il nous transporte derrière les scènes et nous montre le mécanisme des campagnes et des tactiques. Il décrit les matériaux dont était composée la Grande Armée quand le sang français eut coulé sur plus d'un champ de bataille. Il nous montre qu'il y avait une longue, douteuse et périlleuse distance entre la terre de pipe des simples soldats (*the pipeclay*) et le bâton de maréchal; et que c'est une erreur populaire de croire que les recrues s'élèvent rapidement hors des rangs. Il montre que c'est dans les plus brillants succès de Napoléon qu'on trouve l'explication de son effondrement subit et surprenant.

Comme chaque soldat, bien que cela semble incroyable, était littéralement tenu de fourrager pour se procurer sa nourriture quotidienne, les mouvements de l'armée étaient

gênés par d'embarrassantes provisions. D'un autre côté, les soldats maraudeurs s'affranchissaient de la discipline, et les malheureux habitants des territoires qu'ils dévastaient détestaient ces envahisseurs impitoyables. Les premiers revers sérieux furent les signaux d'une révolte générale, et cependant Napoléon, dans sa fatuité confiante, était assez sûr de lui-même pour faire avancer la Grande Armée sur Moscou, avec les Prussiens sur un de ses flancs et les Autrichiens sur l'autre.

Marbot, quoique grand admirateur du génie de l'Empereur, le juge presque aussi sévèrement que Ségur. Véritablement il n'avait aucune raison d'être reconnaissant avec effusion, car bien que l'Empereur eût promis de lui tenir lieu de père et lui eût montré de l'intérêt dans quelques occasions, « l'avancement venait lentement » comme dit Dalgely, eu égard à ses blessures et à ses services.

Marbot sait peindre avec la brosse d'un Saint-Simon, et quelques-uns de ses portraits, notamment ceux de Masséna, Augereau, Lannes, du général Saint-Cyr, et de Sainte-Croix peu connu, sont simplement admirables. Il montre que le vice principal du système militaire de l'empire envahisseur était la centralisation à outrance. L'Empereur autocrate était le soleil du système, et les maréchaux, lorsqu'ils n'étaient pas exposés au sourire de l'autocrate, se querellaient toujours et montraient les dents. Ils se faisaient rarement scrupule de sacrifier leur pays et leurs infortunés soldats à leurs jalousies égoïstes. Bernadotte laisse Davoust sans soutien à Auerstaedt; Soult refuse d'aider Masséna en Portugal; Junot, Victor et Bessièrès ne veulent souffrir aucun supérieur; Ney et Reynier se jettent au travers des ailes de Masséna lorsqu'il rencontra les Anglais « à l'écueil de fer de Busaco ». Et de misérables mésintelligences du même genre aggravèrent les horreurs de la retraite de Russie et précipitèrent les désastres dont la conséquence fut Leipzig. .

.

Si nous voulions rendre à Marbot toute la justice que nous désirons, nous trouverions matière à remarques et à citations dans chacun de ses chapitres. Ses *Mémoires* peuvent être rangés côte à côte avec ceux de Ségur, comme étant la narration personnelle et vivement sentie par un stratégiste capable, de guerres qui marquent une époque dans l'histoire militaire et qui ont un intérêt exceptionnel pour le militaire qui étudie. »

NOUVEAU RECUEIL
DE
REGISTRES DOMESTIQUES

LIMOUSINS ET MARCHOIS

(DE 1384 A NOS JOURS)

PUBLIÉS PAR

M. LOUIS GUIBERT

Avec le concours de MM. Alfred LEROUX, J.-B. CHAMPEVAL, l'Abbé A. LECLER
et Léonard MOUFLE

(Suite. — Voir tome XIV, p. 487.)

X

LIVRE DE RAISON ET REGISTRE DE FAMILLE D'ANTOINE
DE SAINTE-FEYRE (1570-1577) (1).

PAPIER-JOURNAL COMMENCÉ PAR MOI ANTHOINE DE SAINTE-FERE, ESCUYER, SEIGNEUR DU DICT LIEU, EN L'AN MIL V^e SEPTANTE.

(Au feuillet qui précède ce titre se trouvent diverses notes relatives aux années 1570 et 1571. Nous ne reproduirons que la suivante) :

Memoyre des piesses que mon frere de Beauchampt a de moy, servant aus baillies (2) de Sainte Fere (3).

Premierement le contract d'achapt des dictes bailliez des Bordolz, en parchemin.

Plus, ung hommage de Mons. le conte de la Marche nommé Jehan (4), en parchemin.

Plus une declaration du revenu des dictes bailliez, escript de ma main.

Plus ung inventaire des piesses des dictes bailliez.

Plus ung mandement signé.....

Plus une requeste présentée au seigneur de Peu-Guillem et de.....

Une lieve des dictes balliez.

(Immédiatement après le titre reproduit ci-dessus, vient ce qui suit) :

Premierement, le 11^{me} jour de mars au dict an [1570], je consentis a quelques malvenduz que Anthoine Rousset, de _____, avoit accordé avec Emery Perichon

(1) Voir le préambule placé en tête du Livre de raison de Pierre de Sainte-Feyre, tome XII, année 1890, p. 497 à 499.

(2) Les baillies de Sainte-Feyre sont déjà mentionnées dans un acte de 1478. (Voyez l'*Inventaire des Archives départementales de la Creuse*, E. 950.)

(3) Canton de Guéret (Creuse).

(4) L'inventaire cité ci-dessus mentionne deux hommages aux comtes de la Marche, 1478 et 1545.

Le dict viii mars [1570] je m'en allay coucher a Felletin pour estre aulx grandz assises, la ou j'avois faict adjourner Mademoiselle d'Arfeuille pour rendre la tutelle de ses enfants. Pour ma course LIII sols.

Le x^{me} du dict mois, mon frere le doyen de la Chapelle-[Taillefert] (1) revint de Paris ou il estoit allé pour ung proces contre les chanoines.

Le xiiii^{me} du dict mois, les grandz assises estoient a Gueret ou je feus pour des proces que j'ai contre de mes hommes et la terre de ceans en renouvellement de terrier, entre aultres contre Jehan de Monterux, qui le condempnèrent de le fere, la vinade a ung beuf.

Le xxvii^{me} de mars je partis de ceans pour aler [a] Arfeuille (2) pour ouyr les compte de Mademoiselle du dict lieu, ou ne feust rien faict parce que ne fut trouvé entier absolvement, et fault procedder au faict de tutelle de nouveau.

Le mercredy xxix^{me} du dict mois, je m'en allay pour veoir Madame de Saint-Victour (3), pour la consoler de la mort de feu Monsieur de Saint-Victour son mari et de son filz Bernard, lesquelz sont mortz en ces guerres civiles (4), tenant le parti de ceulx de la relligion.

Le xix^{me} du dict mois [d'avril], je fus a Felletin pour parler aus parantz de Francois Perroton, pour sa dellivrance, qui estoit prisonnier entre les mains de ceulx de la relligion.

Le de may au dict an, mourut Cezar de Chamborant, escuyer, seigneur de Peyrat, au lieu des

(1) Canton de Guéret (Creuse).

(2) Sans doute Arfeuille, de la commune de Felletin (Creuse), où se trouvait un château mentionné dès le xv^e siècle. (Voyez le *Dictionnaire topographique de la Creuse*, de A. Bosvieux.) Il est d'ailleurs souvent question de Felletin dans les pages suivantes.

(3) Arrondissement d'Ussel (Corrèze).

(4) Les huit mots qui suivent ont été biffés, mais si mal qu'on les lit encore aisément. Le dit M. de Saint-Victour s'appelait Jacques d'Anglars. Il est dénommé plus explicitement ci-dessous, à la date du 25 mai 1576.

Chastres, et feut porté en terre en l'eglise de la Sauvière (?).

Le ix^{me} jour de novembre au dict an, Mademoiselle et moy partismes de céans a cinq chevaulx pour aller en Berry pour le mariage de ma seur Marie avec le seigneur de la Chapelle, la ou feust accordé quelques articles du dict mariage avec le seigneur de Genoullac et de Lumay. Et fusmes de retour ceans le dimanche iiii^e jour de decembre et dependismes au dict voyage.....

Au dict voyage Mons. de Blancart nous asseura de donner en mariage a ma seur Claude la somme de 8,000 ll. que luy a assignée sur la seigneurie de Lormet, en ce que ma mere est departie du droit qu'elle avoit sur le dict lieu de Lormet. Le dict contrat receu par Millet, notere royal a Concessault, le xxvi^{me} jour de novembre au dict an.

Le dict mois les eaus feurent si grandes que une arche des pontz d'Orleans se rompit, et du pont de Tours, et une partie de la ville, comme feust celluy de Rosne a Lyon et la Guilhotiere. Ruynee aussi une grande partie d'Anvers et pais de Holande submergé.

Le iii^{me} jour de feubvrier au dict an [1571], je feus aux nopces de ma cousine de Fournemel avecque le seigneur des Couraudz.

Le vi^{me} de feubvrier au dict an, je partis de ceans a iii chevaulx pour aller a Lymoges pour achapter les acoustrementz de nopces pour ma seur Marye, et coustarent avecque les passementz dorés et frais du voyage, environ ii^e et lx ll.

Le xviii^{me} jour du dict mois furent les nopces de ma dicte seur avec Emery de la Chapelle, seigneur de Genoullac. Et ma dicte seur doibt estre dottee de la somme de iii cent livres. Et est donnée ma dicte seur de six vingtz livres de rente sur la dicte seigneurie de Genoullac et de 150 ll. de rente de dot. Le dict contrat de mariage receu par Bontems le xvii^{me} du dict mois, veille des nopces.

Le xx^{me} du dict mois, partismes de ceans pour mener ma dicte seur en son mesnage a Genoullac. Et estions tant du costé du maryé que du nostre, vingt ou vingt-cinq chevaulx.

Le jeudy xxii^{me} de mars, environ l'heure de unze heures de matin, ma femme acoucha d'ung filz qui eust nom Emery et feust baptesé le xxv^{me} du dict mois. Et feust son parrin Emery de la Chapelle, sieur de Genoullac, et maraine Mademoiselle de Chuy.

Le jeudy xxx^{me} de mars, je partis recepvair l'argant du fermier; et de la me falut aler a Beaumont veoir ma cousine d'Arfeuille et pour acorder avecques Madame de Beaumont pour la feue relligieuse, et demeuray huit jours tout le voyage, ou depandis la somme de xii ll. x sols.

Le jeudy saint, qui estoit le xii^e d'avril au dict an, mourut M^e Phellipes des Bains. Par sa mort duquel vacca la vicairye de Saint Hubert, et les fers a fere le pain a chanter. Et donnay la dicte vicairye a M^e Guillaume Perichon et les fers a M^e Jehan Vincent de Gabr....

Le dernier jour du dict moys feus fere ung arbitrage a Saint-Sulpize-le-Garetois (1) entre le seigneur de Saint-Prié et nous pour la cure de Saint-Christofle, où ne feut rien faict. Et estoient noz arbitres Messieurs de Fournemel et de Seilloux; et pour le dict Saint-Prié les hoirs de la Voulx de Vieulx. Depuis le dict jour, l'appointement feut faict par le cappitaine Charoux et fallut bailler lxx 8 sols au dict Saint-Prié pour ses frais, et le benefice demeura a mon dict frere.

Le dimanche xxvi^{me} jour d'aoust au dict an [1571], ala de vye a trespas Jehan Ajassou, segneur de la Guierche, et feust enterré le lendemain dans l'esglise de la Fa, ou il y avoit une bonne et grand compaignie. Ce feust grand dommaige.

Le xvi^{me} jour de septembre au dict an, alla de vye a trespas dame Gilberte Dugué, femme en secondes nopces

(1) Saint-Sulpice-le-Guérétois.

de Jehan de la Roche-Aymon, seigneur de la Farge. Et le xix^e du dict mois [je] partis de ceans et alay coucher a Arfeuille. Et le lendemain alasmes, les seigneurs de Crozant et d'Arfeuille et moy, veoir le dict seigneur de la Farge et luy demander raison de la succession de la dicte Dugué; lequel nous remit d'en croire sez amis et les nostres et de la dicte Dugué.

Le xxii^{me} du dict mois feust decapité a Gueret M^e Jean Perrin, frere du sieur des Chastrez, pour avoir faict beaucoup de jeunessez.

Le xi^{me} du dict mois [de janvier] au dict an [1572], mon frere le doyen, ma seur Claude et moy a six chevaulx partismes de ceans pour aler a Yssouldun et a Bourges pour les affaires de ma dicte seur, et demeurasmes au dict voyage seze jours.

Le vii^e jour d'avril au dict an, Mons. de la Bourdinerie arriva ceans, et le xix^{me} du dict mois feust acordé le mariage d'entre le dict sieur de la Bourdinerie et ma seur Claude, laquelle il prend a sez droitz et luy constitue trois centz livrez de rente de douhaire et en leurs meublez, aquestz et conquestz. Le contraict receu par Bouthemert, notere royal a Genouillac.

Le xxiii^{me} [avril 1572], je partis de ceans pour aler a Maisonnissez et a Saint-George pour negotier quelquez acortz entre les seigneur et dame de Saint-George et le seigneur de Cleravaus.

Le lendemain xxvii^{me} du dict mois, le dict seigneur de la Bourdinerie espousa ma dicte seur [Claude] en l'église reformée (1)

Le dict jour [xxii^{me} de juing] Mons. de la Bourdinerie partit de céans et enmena ma seur sa femme en son mesnage et mon frere de Beauchamp avec eulx.

(1) Sans doute dans le temple de l'église d'Aubusson (Creuse), car nous ne voyons nulle part qu'il soit fait mention d'une chapelle protestante à Sainte-Feyre. — Le rédacteur avait d'abord écrit : *Sellon l'église reformée*. Puis il a biffé et ajouté postérieurement : *En l'église reformée*.

Le xxvii^{me} du dict mois me mourut ung cheval qui m'avoit cousté vingt escutz.

Le ii^{me} jour d'aoust au dict an, je feis adjourner Messieurs de la Chapelle-Taillefert a me faire revente du village de la Vergne, paroisse de Sainte-Fere, a la huic-taine ensuyvante ou ils feirent deffault, et les ay faict adjourner sur default.

Le xxvi^{me} jour du dict mois alla de vye a trespas au lieu d'Establez, paroisse de Clugnac, Jehan de Mauvoysin, seigneur des Coraulx et du dict lieu d'Establez, qui avoit espousé ma cousine germaine, fille de M. de Fourmenel que c'est ung grand dommaige, car il estoit eagé de dix-neuf a vingt ans.

Le dimanche xxiii^{me} du dict mois [d'aout 1572], feut thué Mons. l'admiral (1) avec plusieurs aultrez huguenotz.

Le xviii^{me} de septembre j'envoy mon filz Helie a Lymoges prandre couronne. L'evesque de Bayonne (2) y faisoit les ordrez, et mon dict filz demeura a la Chapelle, a l'escolle,

Le xxv^{me} du dict moys furent fonduez trois clochez en ce bourgt et furent benitez le dymanche d'après; dont ma mere feut marine de la grosse. Les fondeurs estoient de Chambon, qui ne feirent rien qui valle.

Le dict jour, ma femme et moy partismes de ceans pour aler a Saint-Victour (3) ou je demeuray huict jours et laissay ma femme et m'en revins pour la quarantaine de feu Mons. de Saint-George où il y avoit bonne compagnie, et despendis xii ll.

Le xv^{me} de feubvrier m'en allay a Arfeuille pour pecher

(1) L'amiral Coligny, une des victimes de la Saint-Barthélemy.

(2) Probablement Jean V des Montiers du Fraysse, bien qu'il ait démissionné vers 1561. — Quant à l'évêque de Limoges c'était Sébastien de l'Aubespine qui, bien que pourvu du siège épiscopal depuis 1558, ne devint prêtre que plus tard.

(3) Arrondissement d'Ussel (Corrèze). Comme nous le verrons plus loin, Antoine de Sainte-Feyre avait épousé la fille de messire Jacques d'Anglars, seigneur de Saint-Victour.

l'estang de la Chazotte ou feut trouvé vi^{xx} carpes, qui furent venduez la somme de.....

Le dernier jour de mars mourut ceans Leonard d'Arfeuille, filz a feu Loys d'Arfeuille, luy vivant seigneur du dict Arfeuille; et feut enterré le lendemain qui estoit le premier jour d'avril et feust enterré dans ma chapelle de Sainte-Anne, et cousta son enterrement de 10 a 12 ll.

La dicte année [1573], au mois de juing et de juillet, le bled valut a Guéret, 15, 16 et 17 ll., le fromant xix ll., l'avoine 6 ll. t. Et feut la dicte année si grande cherté que mourut une infinité de pauvre peuple de faim par toute la France ou la cherté feut encores plus grande que en ce pais. Dieu y pourvoye par sa grasse.

Le premier jour d'aoust au dict an, ma mere et moy avons adcenssé nos moulins de ceans a Guillaume Chabreirou de Lourteau pour neuf années, a la charge que le dit Chabreirou est tenu de toutes les reparations

de meules et chaulz, et nous donne trois boisseaux froment et huit de seigle, mesure de la hale de Gueret, par chacun lundy, et une douzaine de gellines a chacune feste de Noel. La baillete receue par M. Cornaute.

Le mardy xviii^{me} du dict mois Mons. d'Arfeuille vint ceans veoir si je pourrois aller a Pont-talhier rendre sa seur Loyse professe, ce que je ne peu faire a cause de la malladie de ma dicte mere. Et luy baillay procuration pour fere la dicte profession, et lui baillay pour ayder a fere les frais et voyage que luy dechargeais six , huict vingt iii ll. xiiii sols que me devoit du terme de Noel dernier a cause de l'adcense d'Arfeuille.

Le xxii^e d'aoust alla de vye a trespas M^e Guillaume Perichon de Ville , par la mort duquel vacca la viquerie de Saint Hubert. Et la donnay a M^e Pierre Feraudon.

Le xxi^{me} de decembre au dict an, M^e François du Plantadis me prolongea le remeré de Chezault de deulx ans en luy payant 50 ll., oultre le sol principal que ma

mere luy devoit. Le contract receu par Perichon, notere royal.

Le III^{me} jour de mars au dict an [1574], je feus a Gue-ret ou j'emancipay Helye mon filz aîné et luy donnay xxv ll. t. de rente sur tous mes biens.

Le sel feust si cher ceste année et hyvert, que valut xviii ll. t. l'esminimal.

Le xxvii^{me} du dict mois, je partis de ceans avec ma femme et seur (1) de Saint-Victour pour aller à Saint-Victour. Estant au dict lieu nous avons fiancé ma seur de Saint-Victour avec Jaques de Senecterre, seigneur de la Grosliere. Entre aultres pactes du contract est tenu donner aus aultres fillez, a chescune d'elles, la somme de 10,000 ll. comprins les acoustrementz.

A mon retour du dict lieu, j'ay faict amener deulx pippes de vin de Saint-Marceau qui m'ont cousté en charroy et en tout xliii ll. t.

Le xiii^{me} de juing au dict an, je feis venir ung millier de thuille de la Mazeyre et me cousta v ll. t., pour fere couvrir ma maison. Et en avois heu auparavant deulx milliers qui m'avoient cousté x ll. t.

(13 avril, mention d'un contrat) receu par M^e Jehan Pignot, notere royal de la ville de Bort (2) en Lymosin.

Le xxii^e jour du dict mois, je partis de ceans pour aler aus nopces de Mademoiselle de Saint-Victour ma seur avec le dict seigneur de la Grosliere, lesquelles feurent le dymanche d'apres la Saint Jehan. Et me coustarent les dictes nopces, tant en habillementz pour ma femme et pour moy qu'en despance, 500 ll. Le dict sieur de la Grosliere m'acheva de payer le terme de Saint Jehan passé qui estoit de 3,000 ll. En m'en revenant des dictes nopces j'achaptay ung pere de beufz pour ma mere, qui me coustarent xlv ll. t. v sols. De quoy j'en doibtz a Bessez xxii ll. x sols.

(1) Plus exactement sa belle-sœur. Voy. ci-dessus.

(2) Arrondissement d'Ussel (Corrèze).

La veille Saint Barthelemy au dict an [1575], Mons. de la Guierche, guouverneur de ce pais, vint céans et me emmena avecquez luy pour visiter les villez de son guouvernement. Et estant a Felletin je laissay aus fermiers d'Arfeuille l'arjant qu'ilz nous debvoient jusquez du terme de Saint Jehan jusquez a Noel; et nous doibvent avancer le terme de la Saint Jehan qui vient si en avons a faire. Et je revins ceans le dernier jour d'aoust.

Le vii^{me} jour de septembre au dict an, ma femme et moy partismes de ceans avec six chevaulx pour aler a la venue des nopces de ma seur de Saint-Victour qui se feirent au lieu de la Grosliere, ou il y avoit fort bonne compagnie. Et au dict voyage je changey ung poulain, que Madame de Saint-Victour m'avoit donné, a ung aultre avec Boudet son mestre d'hostel et luy retourney xviii sols, et revins ceans le xvi^{me} du dict mois.

Au dict mesme [xviii^{me} septembre], j'adcentassay la pesson du bois de Masferand au dict Janot et prands vi ll. t. et quatre pourceaus a la pesson, que doibvent garder, qui est pour ma moitié iii ll. t. et la plasse de deulx pourceaus.

Au mois d'octobre, je feis fere ung rivelin devant la porte du donjon de ceans iii ll. et i emine de bled de la main des massons, la ferrure de la porte et fasson xl sols.

Nous ayant la guerre pres de nous, ceulx qui se disent politiques ayant prins la ville de Felletin y feyrent de grandz maulx.

Le xv^{me} de septembre auparavant, Monsieur, frere du Roy, avoit prins lez armes pour la reformation du royaulme, Dieu veuille que tout aille bien et a sa gloire.

Plus, le xxv^e jour [de novembre], je fis venir trois preissons de vin de Monlusson, qui me coustarent x ll. t. xv sols le charroy.

(19 decembre 1575, mention d'un contrat) receu par M^e Lannac, notere royal de Saint Hyrielz (1).

(1) Saint-Yricix-la-Montagne (Creuse).

Le xxii^{me} jour de janvier [1576], qui fut le jour que Monsieur partit de seans pour aller en Berri, il me laissa viii testons pour paier les dessimes de la cure et sant sous que les Faiolles luy doivent. H. (1).

Le xxiii^{me} je mis seans des soldats que Monsieur avoit aresté davant que s'an aler pour la garde de la maison de seans, parce qu'estions en tans de guerre et environnés d'iselle, Felletin estant pris par les politiques. Se mesme jour je louai Fhorien (2) Biart pour garder la porte et lui promis iii cartes de bled par mois. H.

Le 3^e jour d'abvril au dict an [1576], Francois Molie-ras, de Glenic, couvreur, vint besongner ceans pour couvrir le donjeon et luy donne 40 ll. et deulx sestiers de segle, mesure de Gueret, et doibt fere ung milier de rebardeaux.

Le viii^{me} jour d'abvril au dict an, je feus a Gueret pour fere les monstres de cinquante chevaulx legiers et deulx centz hommes de pied, sous la charge de Mons. de Coursat, et receu le serment d'eulx.

Le samedi xv^{me} du mois de may, je partis de ceans pour aler a Felletin ou j'avois esté mandé par Mons. de la Guierche, guouverneur de ce pays, et par les consulz de Felletin pour me prier d'aler devers Mons. le conte de Vantadour pour la delivrance des ostages de la dicte ville qui avoient esté donnés au dict sieur conte pour oster la guarnison que Monsieur, frere du Roy, y avoit mise. Et la dicte ville avoit esté remise en l'obeissance de Sa Majesté. Apres mon retour le dict sieur conte me fait responce qu'il ne pouvoit delivrer les dictz ostages sans la voulenté de mon dict seigneur. Et revins ceans le samedi xx^e avec le dict sieur guouverneur et bonne compagnie de gentilzhommes qui coucharent ceans. Les dicts consulz ont envoyé devers le roy.

(1) Les deux paragraphes qui suivent (et trois autres dans le manuscrit) sont d'une autre main. Ils sont suivis d'un H qui est peut-être l'initiale du nom.

(2) Abréviation de Symphorien.

L'an mil V^e soixante et seize et le xxv^{me} de may, ala de vye a trespas dame Anne de Bourzolles, veufve de deffunct M^e Jaques d'Anglars (1), en son vivant chevalier, seigneur de Saint-Victour en Lymousin et de Soubrevize en Auvergne, au dict lieu de Soubrevize, que feut ung tres grand dommaige, car c'estoit une femme de bien et d'honneur, craignant Dieu. J'y ay perdu une mere et non belle-mère. Dieu en veuille avoir heu l'ame. Son corps est enterré dans le temple de Saint-Victour (2).

Le ii^{me} de juing au dict an, j'ay emprumté de Mons. du Breuil, de Guéret, la somme de 20 escus, dont il a ma cedulle. Ce feut pour aler a Blancafort. Je les doibtz a Mons. le guouverneur. Le dict du Breuil a ma cedulle. Je les doibtz a Mons. de la Guierche. J'ay retiré ma cedulle.

Le iii^{me} jour de juing au dict an, mon frere le doyen et moy partismes de ceans pour aler au dict Blancafort veoir Mademoiselle nostre mere.

Le xix^{me} jour de septembre au dict an, apres midy, ma femme acoucha d'une fille, laquelle feust baptisee le ii^{me} jour de decembre apres. Et feut son par-rin Jaques de Senecterre, seigneur de Grosliere et de Saint-Victour, et maraine damoyselle Jeanne (?) de Furmon de Vendosme, dame de la Prugne. Et heust nom Anne.

Le iii^{me} jour d'avril au dict an, je au curé de Sainte-Fere M^e Francois Bernard, pour estre pourveu de la vicairie de Sainte-Anne, de laquelle je suis patron, la dicte vicairie vaccante de piessa, par le trespas de M^e Estienne de Basseges; dont luy ay espédié lettres scellees de mes armes et signees de ma main, et de M^e Jehan Cornaute comme secretaire.

Le xvii^{me} jour du dict mois, je feus au Busson (3) pour

(1) Anglars est aujourd'hui dans la commune de Sainte-Marie.

(2) Près Bort, arrondissement d'Ussel (Corrèze).

(3) Aujourd'hui Aubusson (Creuse).

les affaires de la dicte ville. Et par ce que je les avois reconcillez avec Mons. de la Guierche, guouverneur de ce pais, il[s] me donnarent ungne (*sic*) pieszse de tappareserie pour mettre sur une cheminee et ung , le tout pouvant valoir 80 ll.

Le ⁱⁱⁱⁱ^m jour de may au dict an [1577], je feus a Gueret pour ung arbitrage que Messieurs de la Chapelle-Taillefert avoent contre M. de Grancourt (?) touchant quelques charges que le dict sieur de Grancourt avoit sur ung sien dixme. Le dict sieur de Grancourt leur donna III^e ll. t. pour les arerages et adenssa la dicte charge

xl ll. tz. par an. Les arbitrez du dict sieur de Grancourt estoent le sieur de Montrot et le ballif de Claus et moy, et le procureur du roy pour les dicts chanoines, et Mons. de la Guierche, guouverneur de ce pais, moyenneur.

Le ⁱⁱⁱⁱ^m jour du mois de may au dict an, je retiray de Marguerite Gyraud, veufve de deffunct M^e Francois de Plantadis, luy vivant advocat pour le roy en son pais, et de M^e Martin du Plantadis, esleu pour le roy en ce dict pais, la mesterye de Chezault-Roux en la paroisse de Saint-Laurens, que ma mere et moy avions vendue au dict feu de Plantadis. Et leur ay donné pour leur sort principal la somme de deulx mil cinquante livrez, et pour l'interest des monnoyes leur ay donné cent cinq livrez, le tout contant; et pour le *rata temporis* et la jouissance de la dicte mesterye trente cinq livres, et trente livrez que je debvoes au dict feu advocat. . .

Le ^{xvi}^m jour de may je partis de ceans ayant esté mandé par les habitantz de la ville d'Aubusson, pour aler trouver Mons. le guouverneur de ce pais pour enpescher les sinistrez desseintz faictz contre la dicte ville par aulcuns de leurs voysins, parce que soubz umbre d'une inimitié particulliere il[s] se vouloent ayder de general. Je feis tant avec le dict sieur guouverneur et avec les habitantz de la dicte ville que toutes chosez feurent pacifflees; et y feut receu le dict sieur guouver-

neur le dymanche d'apres avec grande allegresse des dictz habitantz, ou il demeura trois jours. Auquel lieu il racoustra toutes choses au contentement des dictz habitantz, et le tout suyvant la parole que je leur en avois donnee et la conclusion que j'en avoye prinse auparavant avec le dict sieur guouverneur pour leur reconciliation.

Le xxviii^{me} jour de juillet au dict an [1577] je partis pour aller a Saint-Victour. Au dit voyage j'achaptay une jument avec son poulain, de Mons. de Grosliere, la somme de viii^{xx} ll. tz, de laquelle somme il a cedulle de moy.

Le i^{me} d'octobre [1577] j'avois ung jeune cheval duquel je pouvois avoir cinq centz livrez, lequel se tua dans l'estable de céans. Dieu soit loué du tout.

Le xviii^{me} du dict mois, je presentay a baptesme ung filz de Mons. Symonet, medecin demeurant a Gueret.....

(Suivent quinze pages de dépenses, recettes et notes diverses, souvent informes, de la main de Pierre et d'Antoine de Sainte-Fere. On peut en extraire les renseignements suivants) :

L'argant que mon frere m'a baillé [1575] :

Trois imperiales	xiii ll. x s.
Ung double ducat Castille	vi ll. xii s. vi d.
Ung double Henry	vi ll. x s.
Deulx ducatz Portugal	vi ll. v s.
iiii 8 sol	xi ll. viii s.

.
Nasquit Francoys, filz ayné de Mons. de Sainte-Fere, le penultieme jour de juillet [l'an mil] IIII^e IIII^{xx} XVIII. Et fut parrin Mons. de Clion et marrine Mad. de Sainte-Fere.

Nasquit Jaques, second filz de Mons. de Sainte-Fere, le ix^e jour d'avril mil V^e. Et fut parrin Mons. de Lespinas et marrine Mad. des Chatois.

Nasquit Jehan, tiers filz de Mons. de Sainte-Fere, le xviii^e jour de may mil V^e et deux. Et fut parrin Mons. de Perpezat, sa marine Mademoiselle d'Arfeuille.

Nasquit Pierre, quatriesme filz de Mons. de Sainte-

Fere, le dernier jour de may mil V^e et quatre. Et fut
parrin Mons. de Thorail, et marrine Mademoyselle de
Ville.

SIGILLOGRAPHIE

DU

LIMOUSIN



ESSIEURS Philippe de Bosredon et Ernest Rupin ont publié un très remarquable et bien intéressant volume in4° intitulé : *Sigillographie du Bas-Limousin*.

Voici deux dessins de sceaux retrouvés depuis et dont

nous avons des empreintes ou le dessin dans notre musée d'Herment : 1° celui de Raymond VIII de Roger-Beaufort, vicomte de Turenne, qui servait à sa terre de Pontgibaud, en Auvergne; Raymond VIII mourut en 1400. Il faisait battre monnaie et accordait des lettres de grâce. Le sceau-matrice donné ci-contre se trouve au musée de la ville de Lyon. 2° Le sceau de Jean de Lévis, comte de Ventadour, en Limousin, baron de Granges, Tauves, en Auvergne, mort en 1519. L'empreinte de ce sceau existe sur une belle cloche du bourg de Tauves (Puy-de-Dôme). Jean de Lévis était fils de Louis de Lévis et de Blanche de Ventadour.

AMBROISE TARDIEU,

Historiographe de l'Auvergne, à Herment
(Puy-de-Dôme).



SCEAU DE RAYMOND VIII DE ROGER-BEAUFORT, VICOMTE DE TURENNE
(1390 environ).



SCEAU DE JEAN DE LÉVIS, SEIGNEUR DE VENTADOUR
(mort en 1519).

LA MAISON DUCALE
DES CARS-PEYRUSSE

CHOIX DE DOCUMENTS

Exhumés, transcrits et annotés par J.-B. CHAMPEVAL

Suite. — Voir ci-dessus, p. 405.

IV

INVENTAIRE DU CHATEAU DES CARS

(Département de la Haute-Vienne, en 1604.)

20 aoust 1604. — Aux Cars, pardevant Jacques de Faguaoa, licencié ès droictz, juge de la comté des Cars (1);

Haut et puissant Jacques comte des Cars, et haute, puissante dame Yolande de Liuron (Livron), son épouse, ont remonstré que par le contrat de leur mariage du 23^e de mars dernier, reçu Gignorde et Lescluze, notaires royaux, il est porté qu'il sera fait inventaire des Cars. [On y procède donc. le 21 mars] devant le juge, et Barthélemy Hébrard, procureur d'office des Cars, et en présence de : Pierre de Triolon, écuyer, sieur de Dem..... Choux, y habitant; Nicolas de Ronsières, écuyer, sieur dudit, habitant à Harbigny (en France); M^e..... Mar?thin Gérard, juge de Ségur, et Jean Favars, son procureur d'office (2).

En la grande salle basse.

La dite salle garnye de 9 pantz de tapisserie de haute lisse où sont représentées *Les forces de Hercules*, et meublée d'une table de noyer se allongeante, avec ung tapis velu de Turquie, long d'environ 3 aulnes; plus deux landiers de cuyvre.

27 tabouretz quarez : 4 qui se plient, garnis de cuir rouge.

(1) Liasse 46 du fonds d'Hautefort, au chartrier du château de La Roussière (en Bas-Poitou), de M. le marquis de Cumont et de M^{me} la marquise, née Damas.

(2) Gentilshommes et officiers de justice attachés à la maison et aux terres. — Quant à Jacques Peyrusse des Cars, seigneur de Beaufort, Juillac, Pressac, etc., le même que nous avons vu otage ci-dessus, il mourut jeune et sans enfants de ses trois femmes : 1^e Louise Jay de Boisseguin; 2^e Yolande de Livron; 3^e Olympe Green de Saint-Marsault, veuve Salignac-Rochefort. — Probablement Arbigny, commune de Varennes (Haute-Marne).

5 bancqz à docier.

Un bucfet entier à servir.

12 chères (chaises) sans garnitures, de noyer et serizier.

Autres 12 chères garnies de velours vieux, et 11 autres garnies de cuir vert rouge.

Plus 6 petitz tabouretz quarez, garnys de tapisserie.

Chambre des miroirs, au bout de la salle.

Guarnie de 6 pantz de tapisserie de l'h(aute lisse?), plus un grand lict de..... (mots rongés par les rats) et d'argent antien, des divises de ful Mo (ancien, des devises de feu monseigneur) avec 1 dosier fond et 3 pantz co..... bergerie à l'antique avec des divises..... (tant de) Monsieur (1) Gerfroys (Geoffroi) *Lors a ray Joye!* que autres..... (que autres devises?) bergerie rafreichy des armes des Cars, et en leur..... bolhe ayant deux rideaux de damas rouge avet quelque peu de broderie de fil d'or et d'argent, le tout garny de franges d'or et de soye; et ung autre rideau vieux de toelle d'or et d'argent, en broderie, blanc, noir et jaulne, et une couverte de satin verd, contrepoincée, avec son matalas, couverte, cuissin de plume, et le chalit (2) tout garny d'émail autour.

Plus une couchette couverte d'un vieux pavillon de satin vert, pendant, brodé de satin rouge au devant, sa couverte et coucsin de plume, et couverte blanche de Catelogne, et le boys du chalit doré, etc.

Deux petits landiers de cuivre, etc.....

Chambre dessus les.....

Garnye de 6 pantz de tapisserie *de chasse g.....* (grande?) et antienne de haulte licse à l'antique.

Plus ung lict garny de 3 pantès, siel (ciel) et dossier

(1) Geofroy de Pérusse, chevalier, seigneur des Cars, Beaufort, baron de Ségur, Juillac, Nontron, conseiller intime et chambellan du roi de Navarre, co-tuteur de Henri roi de Navarre, marié à Françoise d'Arpajon-Lautrec.

(2) *Chalit*, bois de lit. Nicod croit que ce mot vient de *châssis de lit*. Voyez aussi Littré : *catar*, voir *let*, lit.

de toile d'argent, velours orenge et brun fait à careaux en broderie entremise avec des chilfres et coquilles, franges de soye d'argent, 3 rideaux de tafetas blanc blenc et orenge (*sic*), couvette (couette), coussin de plume et couverte de Catelonie (Catalogne) blanche, et le châlît de boys fait à l'antique.

Une petite table de chesne sur des traicteaux, couverte d'un vieux tapis de Turquie.

Deux landiers (1) de fert..... etc.

Cabinet de..... chambre

Un vieux buffet, etc. (rien de saillant).

Hautte salle.

Un grand buffet et deux landiers fer, etc.

Chambre dessus la dorée.

Garnye de 6 pantz de tapisserie vieille à l'antique, figurée de Maurtz et Ægyptiens avec les divises (2) de fut (feu) M^r Geofroys : *Lors au roy joye*, autour des armes des Cars.

Plus un lict à broderie, antien, ayant le siel et dosier de trois pantz à careaux, le fond de satin blanc, et la broderie de velours gris avec deux meschans rideaux de taffetas blanc et colombin (3), tout rompu, et ung autre vieux rideau de sarge, blanc, bleu et rouge, couvette, coussin de plume et la couverte de Catalogne blanche, le bois doré, etc.

Plus ung buffet uzé ayant seulement ung aix dessus..... (couvert?) d'ung tapis de laine imprimé.

Et deans (dans) la *chambre* qui est *deans la tour de fortune*, l'avons trouvé (*sic*) garnye de 4 pièces de tapisserie

(1) Gros chenet de fer servant à la cuisine.

(2) Devise dans le goût du temps, et qui rappelle celle qu'on prête à Galiot (*Jacquillot*, Jacques), de Genouillac, grand-maitre de l'artillerie, seigneur d'Assier en Haut-Quercy : *J'aime Fort une !*

(3) Espèce de couleur qui est du violet lavé, du gris de lin entre le rouge et le violet. *Color violæ dilutior*. (*Diction. de Trévoux*.)

vieille et usée, l'une figurée deux de chal..... (ou chag.....) antique, et une d'une religieuse entre deux svages (sauvages?).

Plus ung lict garny de 3 pandz du fond, et le doscier de velour brun obscur en broderie de tavelle (1) d'or et d'argent avec deux grandes figures en broderie de mesmes et les devises de fut M^r Geofroy : *Lors au roy joye*, avec les embassementz de mesmes, et deux rideaux de damas noir et camelot (2) d'or et d'argent, en broderie de velour noir, et ung autre rideau de tafetas noir, de tafetas jaulne et colombin, ung matelat, couverte, coussin de plume, une couverte de catelonne blanche.

Une table couverte d'un tapis de Turquye, de longueur d'environ une..... (aulne?) et demye.

Plus un vieux..... (banc?) couvert d'ung tapis de feneston (3) (Felletin).

(1) *Taveile*, passement fort étroit qu'on a mis quelquefois sur les coutures des habits pour les marquer, en guise de passe-poil. *Taniola*. (*Dictionnaire de Trévoux*.) Voyez donc Littré : *tavelé* et *tavaiolle* venant de *touaille*.

(2) *Étoffe* faite ordinairement de poil de chèvre, avec laine ou soie.

(3) Il est souvent question, dans cet inventaire, des *tapis de Felletin*. Felletin, petite ville de la Creuse (Haute-Marche), est voisine d'Aubusson. Ces deux villes rivales, renommées toutes deux par leurs manufactures de tapisserie qui semblent remonter à la fin du xiv^e siècle, se disputèrent pendant de longues années la suprématie. Sous Colbert seulement, les tapisseries d'Aubusson l'emportèrent définitivement sur leurs émules, et les métiers de Felletin se résignèrent à ne livrer au commerce que des ouvrages vulgaires, d'une matière commune, de qualité inférieure sous tous les rapports. Après diverses alternatives de prospérité et de décadence, les ateliers de Felletin se relevèrent à la fin du xvii^e siècle. Alors commencent de longues contestations entre les cités voisines qui en vinrent à usurper réciproquement leurs marques. Un arrêt du Conseil du 20 novembre 1742, astreignit alors les ateliers de Felletin à mettre à leurs ouvrages *une bande de couleur brun foncé*, tandis que la bande des tentures aubussonnaises devait être *de couleur bleue*. Cet arrêt tomba en désuétude en 1770. Dès lors, aucun signe apparent ne permet plus de distinguer les productions

Le galetas du chateau.

Six chères neuves non encore garnyes, etc.

Chambre du baguage (bagaige).

Une garniture d'un lit à pavillon..... à l'impérial, de velours rouge cramoyssy, garny de passements d'argent, 3 rideaux de damas rouge à boutons de fil d'argent et franges petites de soye et fil d'argent, avec sa couverte de satin rouge, picquée, avec une petite frange d'argent à l'entour.

Plus une vieille garniture de lict à carreaux de velour tanné, en satin blanc rayé, ou il en est (1) à dire ung lez de celuy. Plus une pièce de vieille garniture d'un lict de velour noir fort usé, de petite valeur.

Plus autre vieille garniture de lict à careaux de velour incarnat, de toille d'or et d'argent, là où il n'y a que deux pantes avec le dosier de mesmes, et les fons de tripe de velour et de tavelle d'or et d'argent faux.

4 couvertes de catelogne blanche.

Chambre dorée.

Garnye de 5 pantz de tapisserie de..... où est figurée l'*Histoire de David*.

Plus un lict garny de 5 pantes de tavelle d'or, damassé de cramoyssy; en chascune pante 5 quareaux avec des montans de bandes de velour cramoisly, avec de la broderie de toille d'or et d'argent d'entre-tailleure (2) cordonnée de cordons d'or, avec les franges de soye rouge,

des deux villes rivales. Tout au plus peut-on tirer de l'infériorité de certaines tentures la présomption qu'elles sortent d'un atelier plutôt que de l'autre.

(1) Dont il manque un lé.

(2) *Tailleure*. Terme de brodeur, qui se dit quand on se sert de diverses pièces couchées de satin, de velours, de drap d'or et d'argent, qui s'appliquent comme des pièces de rapport sur l'ouvrage, et qui s'élèvent quelquefois en relief : ce qu'on appelle aussi *broderie de rapport*. (*Diction. de Trévoux.*) — Littéralement pièces entrecoupées.

avec des passementz et crespine d'or, le fond et le dossier et les deux subbassementz de mesme, 3 rideaux de toile d'or et soye cramoysie avec des passementz d'or et petites franges de soye rouge cramoisy et crespine (1) d'or, et une couverte de satin cramoisy, picquée, couverte de broderie à cordons, couette, coissin de plume, matelat, couverte de catalongne blanche; les piliers d'or et le challit à la vieille mode, peinct.

Plus une petite couchette : le boys doré, le pavillon de soye et fleurs, rayé incarnat et vert, avec des petites franges d'or et de soye autour, avec sa couette, coussin et couverte de catalonne blanche.

Plus un buffet..... doré et blanchy, avec ung tapis velu..... vieux.

La seconde chambre dans la tour de fortune.

Garnye de 7 pièces de tapisseries de cuir doré jaulne blanc..... Plus un lict, faict à careaux de toile d'argent incarnat et de velour vert, sur lesquelz y at des chiffres d'une F et de double C de toile d'argen couverte d'or, avec des matubes (2) et bandes dessus et dessoubz de satin cramoysis, avec de lentre tailleure de toile d'argent et cordonnée d'or, les cinq pantes, le fond et le chevet de mesme, garnye de franges d'or et de soye cramoysie vert et blanc et trois rideaux de damas incarnat blanc et vert, le boys du lict peinct de diverses couleurs, garny de matelat, couverte, coussin de plume, couverte de cate-longne blanche.

Plus ung..... (bancq?) couvert d'un tapis antien avec les armoyries de Monsieur Geofroys et de Madame darr.....eux (Arpajoux pour Arpajon), 6 petits landiers de fert.

(1) Ouvrage à jour par le haut, par en bas pendant en grands filets ou franges, qu'on travaille avec des fuseaux. On en fait de fil, de laine, de soie, d'or ou d'argent. On met des *crépines* aux dais, aux pantes de lit, aux impériales des carrosses. (*Diction. de Trévoux.*)

(2) Apparemment pour *mattabas*, espèce de drap d'or. (*Glossaire Du Cange, latin et français.*)

Le cabinet doré.

Deux tapis gris pour table et buffet.

Un tapis vellu pour une grande table de salle, de la longueur d'environ 4 aulnes de Paris, et de la largeur d'environ 1 aulne et 1/2.

Autre tapis même longueur qui sert à mettre autour des lictz, de la largeur d'environ 5 quartz, ayant déjà longuement servi.

Autre tapis de lit.

Une petite table sur deux tractaux, couverte d'un tapis de felletin de laine.

Chambre de fut (feue) Madamoyse.

6 pièces de tapisserie de Felletin, où est l'*Histoire de Daniel* et de..... fans (ou tans), et (1) une petite vieille pièce de..... pour parachever de tapisser la chambre.

Plus un lict..... (où il y?) at quatre panttes et le chevet sesa?.... s?olet en broderie de plusieurs couleurs cordonnées d'or de Boulongne, avec les franges de crepine de mesmes or; le bois doré a..... (avec les?) devises : *lors auray joye*, t..... (tour?) et rideaux de damas violet, une couvette, coussin de plume, ung matelas et couverte de catelonne blanche.

Une couchette couverte d'un pavillon de damas vert, faconné avec sa couette, coussin de plume et couverte de catelonne blanche.

Une table sur deux tractaux, couverte d'ung tapis de fueilletin.

Garde robe de la dite chambre.

Couvertes, etc.

Et dans le cabinet? derrier l'oratoire : couvertes..... buffet, etc.

Chambre de dessus.

Un lict garny de 3 pantz, fond et dossier de satin blanc en broderie de velour incarnat, les franges de soye

(1) Probablement des trois enfants dans la fournaise.

blanche et incarnat, 3 rideaux de futaine blanche et jaulne, imprimé de noir, avec sa couette, coussin de plume et couverte de catalonne, et le challit de boy de chesne.

Un autre petit lict y ayant des pantes de tapisserie élevez à lesguille, à losanges, avec des franges de mesmes, blanc, jaulne et bleu, etc.

Chambre plus haute, appelée des pages.

Chambre plus haute, de la tour de fortune.

Chambre basse, dite de la menuiserie.

Chambre du four.

La sommellerie.

Cuisine.

Deux fertz de gaufres, et un fert d'oblies. Deux mortiers. Un lit. Garde manger — et saloirs — les buges de pierre (1).

Chambre de Beaufort.

8 pièces de petite (tapisserie?).

Une couchette ayante ung petit pavillon de futaine blanche, imprimé de noir, etc.

Un vieux tapis de laine, fait à careaux de courdone.

Cabinet de la dite chambre.

Literie, etc.

La chambre blanche.

Un lict garny d'une vieille garniture..... et chiffres de fut M^r Geofroy..... (avec la?) divise : *Lors au ray joye*, avec ses armes, etc.

Deux grandes garde robes, faictz en fasson de buffet, couvertz de petites bandes de fert blanc, fermant à deux serrures chascun et un petit cadenat.

(Contenant vêtements de Monsieur et Madame.)

(1) Buge; probablement il faut corriger bruge. On nomme encore *brudzo*, en Bas-Limousin, *una brüdza d'oly*, une grande urne en grès destinée à contenir la provision d'huile de noix dans la cave. Celles d'aujourd'hui contiennent environ 5 pintes, soit 10 litres.

La chambre du dit seigneur.

Garnye de 7 pantz de tapisserie de futaine paincte..... (de? ou en?) figuotz (*sic*) (mieux figurtz) à la *bargue-mèche* (1).

Plus le lict du dit seigneur garny de 3 pants, et le dossier faict de ta.....tée (pissérie?) de soye, l'ung faict à les guille et figuré d....., les pantz garnys de franges de mesme, rideaux de tafetas blanc et incarnat.

Une couchette en bois de noyer, faicte à l'impériale, à garniture de futaine blanche imprimée de noir.

Une table..... (couverte d'un?) *tapis* de Fuletin.

Un vieux..... (buffet?) et avec ses armoyres à l'antique, couvert d'ung tapis de futaine blanc imprimé de noir.

Deux chères, l'une garnie de cuir noir, et l'autre de cuir rouge.

Deux landiers de fert, etc.

Antichambre et garde robe.

Garnies de 8 pantz de vieille tapisserie de Fueilletin à lantienne avec des devises de : *lors auray joye*, en deux des dites pantes, faictes en figurete à bandes d'herbes et fleurs.

Deux lictz, garnys de pantes, siel et dossier, de tripe de velour bert (vert) figuré, garni de 3 rideaux, chascun de serge vert brunye.

Dans le cabinet de la dite chambre et le cabinet du dit seigneur.

..... (Arrivés en la plateforme?) teforme joignant sa dite chambre, où estant, le dit seigneur ayant faict ouvrir les armoyres dicelluy, a esté treuvé deans (2) aulcuns diceux, plusieurs papiers de la maison, et deans les autres certaine quantité de vecselle d'argent doré deans leurs estuys,

(1) A la façon de Bergame.

(2) Comme on dit *léans*, *céans*.

la quelle a este tirée et pesée au poys de mard (marc) en la forme que s'ensuy :

1^o Une fontaine d'argent doré, sisellée, pour de leauve, par la gulle (gueule) de deux serpens pendans a icelle, garnye d'une dance de nimphes tout autour du millieux et corps dicelle; laquelle fontaine est garnye et enrichie en plusieurs endroictz de saphis, cornalines et autres pierres, les unes attachées et les autres pendantes, laquelle fontaine at esté pesée, tant en son corps qu'en la dite dance, et a esté treuvé qu'elle peze 28 mardz (1) quatre unces.

Plus at esté treuvé ung..... (grand ?) plat bassin d'argent doré, servant d'assiette à la dite fontaine pour recepvoir leauve dicelle, fassonnée et siselée..... (ayant ?) au millieux les armes des Cars engravées..... et a esté treuvé du poids de seize mardz.

Plus ung autre (bassin ?) d'argent doré, sisellé en figures enlevé..... (au milieu du) quel sont aussy les armes des Cars..... (et il a) esté treuvé du pois de 14 mardz.

Plus un vase..... sis ? ellé pesant cinq mardz 3 unces.

Ung autre vase..... mardz 6 unces.

Une aiguière aussy d'argent dorée figurée, pesant 4 mardz 3 unces.

Une autre aiguière d'argent doré, couverte, sisellée, pesant 3 mardz 5 unces et 1/2.

Une coupe d'argent doré avec son couvercle, pesante 2 mardz 2 unces 1/2.

Une autre coupe, aussy d'argent dorée, avet son couvercle, ouvragée; pesante 3 mardz 1 unce 1/2.

Autre coupe, aussi d'argen doré, avet son couvercle, pesante 3 mardz 2 unces 1/2.

Autre coupe d'argent doré, aussy avet son couvercle canelé, pesant 2 mardz six unces.

Une autre coupe, aussy d'argent doré, ouvragée, avec son couvercle, pesant 3 mardz six unces.

(1) Marc, poids de 8 onces qui sert à peser les matières d'or et d'argent. (Littre.)

Autre couppe d'argent doré avec son couvercle, sisellée, pesant..... mardz et 1/2 unce.

Deux salle..... (ières d'argent?) doré, sisellées, où il y at heu trois pi[erres?] enchassée, qui en sont adirées entièrement..... (1) (pesant t) outes deux, 3 mardz 2 unces et...

Une autre..... (salière d'argent?) doré, ronde, pesante 1 mardz six unces.....

Deux essiettes? (d'argent?) doré faites à l'antique, ayant cadenas sur le coing (pezant)..... mardz et 1/2 unce.

Une grande bunye (buire?) d.....(orée?) en quelques endr.....(oits), pesante 15 mardz.

Un brot long, d'argent doré sur les bordz, pesant 8 mardz 2 unces;

Un autre brot pareil, d'argent doré de mesmes, pesant 8 mardz 3 unces.

Ce fait, après que la dite vechelle at esté remise en son lieu, le dit seigneur at représenté aussi la garniture et ornement de la chapelle de la maison estant d'argent, doré en quelques endroictz, deans deux estuictz qui n'at esté inventoriée, ny pesée comme restante (corrigez n'étant) comprinse au présent inventaire, ains (mais) réservée au service divin : Comme pareillement n'a esté pesé l'orologe doré, treuvé parmy la dite vesselle, parce qu'il n'est que de cuivre doré.

Plus at le dit seigneur..... (fait por?) ter par son sommelier la vechelle de sa..... et d'argent blanc qui at esté pesée..... 2 flambeaux..... (pesant) 6 mardz les deux. 2 chandeliers..... 6 mardz et 1/2..... Trois aiguières..... deux unces ung réchau(d) (pesant) demye..... 2 sall(ières) (pesant) 2 mardz 2 unces. Une tasse d'argent? pesante 2 mardz 4 unces 1/2..... 6 cueillères d'argent, dorees sur le bout, pesantes 6 unces et 1/2. Ung vinaigrier d'argent pesant

(1) Enlevées, perdues. Le clerc, dont on remarquera l'étourderie plus encore que l'ignorance, était encore sous l'influence du limousinisme *en sont à dire*, quand il écrivait *en sont adirées*, pour *sont adirées*.

7 unces. 16 assietes pesantes 15 mardz 6 unces. Ung plat bassin pesant 5 mardz une unce.

Aussy at (a) le dit seigneur faict porter par son cuisenier la vechelle d'argent blanc servante à la couisine, qu'est une douzaine de grands platz pesant chascun..... mardz 3 unces. 24 petits platz pesans chascun deux mardz et..... unces. Habits non détaillés, nappes, etc.

Signé : PELUZEAU, greffier, 1613.

Le vidimus : signé PYMOND.

V

VENTE DE RENTES (1319)

Audoyn de Peyrusse, damoiseau de Ségur, et Marie, femme de Pierre de Chabanes (1), damoiseau d'Ayen, Le mercredi en la fête de Saint-Michel, exposent que la dite Marie, assistée de son époux et autorisée de Gui de Chabanes, damoiseau,

Est en possession de lever les rentes ci-après sur l'affair de la Baurossia, paroisse Saint-Julien(-le-Vendonais), sis entre le manse de la Salessia et le bourg de Saint-Julien et escutans aus Bordaus (*sic*) :

Six sextiers de seigle de rente, à la mesure de Ségur, sans domaine et acapte.

Lesquelles rentes les dits époux ont vendu à Audoy de Peyrusse susdit, pour 12 livres de monnaie limousine, duement comptées, dont quittance.

Pièce scellée du sceau usité en la vicomté de Limoges pour les contrats et choses semblables, pour illustre dame Yzabelle, duchesse de Bretagne et vicomtesse de Limoges. Donné le mercredi après les octaves de Saint-Martial, 1319.

Présents : Adémar La Brousse et Jean de Vassignac, damoiseaux.

(1) Chabanes, repaire dans Ayen-Haut. — La Brousse, fief et encore village, 16 âmes, commune d'Ayen. Vassagnac, village, 52 âmes, commune de Lubersac.

VI

AUTRE VENTE DE RENTES (1366)

Nos Petrus de Rocgerii clericus licentiatu in legibus, custos sigilli auctentici in baylivia Lemovicensi illustris domini nostri principis acquitanie et Wallie, notum facimus quod coram fidei comissario nostro dictique sigilli jurato suscripto ad hoc deputato personaliter constitutis nobili viro Guillelmo coteti domicello filio quondam nobilis viri domini Guillelmi coteti quondam militis defuncti de Securio, Lemovicensis diocesis, qui quidem Guillelmus asseruit per juramentum suum ad sancta Evangelia se complevisse decimum octavum ætatis sue annum; et a renoncé à s'en prévaloir, etc.

Il reconnaît avoir vendu à

Noble puissant Rampnulte de Peyrusse, chevalier, seigneur de Juilhac et des Cars,

Seize livres de rente, selon l'usage de la vicomté de Limoges, deux parties en deniers et la troisième partie restante en bled.

Et le vendeur les assied sur le manse de la Jafficelaria (Saneti Juliani deu Vendones), et sur le mansus de la Jarriga et celui de Fraxinu sive deu Fraysser et Meylac, tous paroisse de Bennayas (1), et le mas de Marsenes (Peyzaco).

Le vendeur se retient mansum de Melhars (Sancti Juliani deu Vendones).

Sigillum auctenticum prefati domini nostri principis duximus apponendum. Presentibus Johanne bayardo draperio de Taulis (2), Stephano Christiani, clerico, castri

(1) Benayes, commune de la Corrèze, où les Cotet, d'ancienne extraction, eurent seigneurie.

(2) En la haute ville, à Limoges, jadis dite Limoges-château, puis Limoges-ville (Limoges-vicomtal), par opposition à Limoges-cité (Limoges épiscopal). Il y a encore la rue des *Taules*, de tabula, banc, étal.

Lemovicensis, Petro den Chastanol, parochie de Pey-saco, etc. (1) die jovis ante festum beati Petri ad vincula, 1366.

Mandement au pied, du même clerc, au bailli du Limousin, aux sergents Jean de Paul, Jean de Rochevrol, Bernard de Bar, Pierre de Bernard et Hélié de Rudel, d'y tenir la main. 15 août 1366.

(Liasse 33, n° 12, fonds d'Hautefort, chartrier de la Roussière, de M. le marquis de Cumont.)

VII

A PROPOS D'UN CHEVAL

A Mons^r d'Aulteffort, gouverneur de nostre viscomté de Lymouzin.

Mons^r d'aulteffort, par ce que cy devant j'avois donné charge à mons^r descars de s'informer, si en ses quartiers se trouveroient quelques bonnes bestes d'amble, et qu'il m'a fait entendre que Penicallie de lymoges avoit une belle hacquenée, jay bien voullu vous escrire ceste lettre et vous prier, incontinent icelle receue, l'aller veoir, et adviser si elle sera pour me faire service, et si vous trouvez qu'elle fasse pour moy, la recouvrer et la faire payer par mon trésorier de Périgort à qui j'envoye exprès mandement pour ce faire, et dellivrer au dict Penycallie la somme que vous aurez arrestée avecq luy. Mais de rechief je vous en pry, et le createur, vous avoir, mons^r d'aulteffort, en sa sainte garde. Escript à Hayetmau le x^e jour de mars 1549.

Si d'aventure la dicte haquenée n'alloyt bien ayse, je suis d'adviz que vous ne la preniez point, si pour le moingz elle ne va si ayse que la votre, et sil est ainsy, envoyez là à Nérac, ez mains de mon escuier ou de celluy qui, en son absence, a charge de mon escuyerie.

Signé : HENRY.

Et plus bas : NANCY.

(1) Peyzac, commune de la Dordogne, jadis en Haut-Limousin.

Original en papier fort, gris blanc, sur simple feuille de grand papier, au filigrane d'une main appaumée, sommée d'une couronne, et dont le poignet est entouré d'un festonné à 6 pétales.

[Papiers d'Hautefort, de la maison de Damas.]

VIII

ENCORE LA QUESTION DU CHEVAL

*A Mons^r d'Hautefort, gouverneur de mon visconté
de Lymouzyn.*

Mons^r d'aultefort, jay esté adverty que Penycaille, de lymoges, faict difficulté nonobstant ce que dernièrement je luy ay escript de me vendre sa hacquenée, sexcusant que son fils la admenée à Lyon, par où je puis cognoistre sa mauvaise vollunté. A ceste cause, et pour luy monst^rer à qui il a affaire. A ceste cause et pour luy monst^rer a qui il a affaire (*sic*) je vous pry^e ne fallir, incontinent la présente receue, vous en aller à Lymoges ou la part (où que ce soit) que pourrez scavoir qu'il la tient, et si cognoissez qu'elle soit telle que je desire, vous en saisir encores qu'il ne le veuillie, satisfaisant à ce que raisonnablement elle pourra valloir, et après l'envoyer par homme seur à Nerac, en mon escuyerie; mais de rechief je vous pry^e qu'il n'y ait point de faulte, et le créateur vous donne, mons^r d'aultefort, ce que plus scauriez désirer. Escrip^t à montignac (1), le dernier jour de mars 1549.

Signé : HENRY.

Et plus bas : NANCY.

Original en papier, sur feuille simple de fort papier blanc gris jauni par le temps, sans filigrane.

(1) Montignac-le-Comte (Dordogne).

CARTULAIRE
DE
l'Abbaye bénédictine Saint-Martin de Tulle
EN LIMOUSIN
PUBLIÉ PAR
JEAN-BAPTISTE CHAMPEVAL

(Suite. — Voir t. XIV, p. 515.)

413. DONA DE MAZEIRA.

Sans date (v. 1092 et 1093). — Sans date (v. 1095 et 1097).

Sciunt.. quod Girbertus de La Garda dedit partem suam in ecclesiâ de *Mazeirâ*, et partem Eliæ fratris sui.. Hoc fecit ad obitum suum, et pro quodam puero filio suo Petro quem misit monachum. Testibus.. Petro Rotberti de La Garda, Ugone fratre ejus, et Girberto Remigii.

1093. — Post mortem vero Girberti, uxor eius, et Elias frater, reddentes puerum apud Tutelam, autorizaverunt predictum donum in manu Willelmi abbatis... Factum est hoc anno MXCIII, indictione primâ, Philippo rege, Umbaldo episcopo.

Sans date (v. 1095). — Petrus quoque Rotberti de La Garda dedit partem suam in dictâ ecclesiâ.. pro filio suo Ugone quem accepimus monachum. Testibus.. Ugone Rotberti fratre eius. Ademaro de La Garda (1).

1097. — Ugo Rotberti frater eius dedit partem suam, anno MXCVII, indictione V. Audientibus domno Willelmo abbate, Rotberto filio ipsius Ugonis.

414. ITEM.

Lundi de Pâques (26 mars.....) 1117.

Notum sit.. quod ego Bernardus de Leschamell (2), et

(1) Ces dons, jusqu'au n° 426, ne nous sont révélés que par notre cahier A. — La Mazière-Basse, commune du canton de Neuviç. — Les donateurs étaient très vraisemblablement de La Garde, commune du canton de Tulle.

(2) Du village de l'Echamel, 97 âmes, commune de Laval, canton

uxor mea, et filii mei : Rigaldus et Ademar, dedimus Sancto Martino Tutelensi omnia que habebamus in ecclesiâ *de Mazeird.* Hoc feci ego Bernardus quando volui venire ad monachatum in crastino paschæ anno MCXVII; Ludovico rege, Eustorgio episcopo, Ebalo abbate. Testibus Petro de Clementiaco (1). Rigaldo de Leschamell et Ademaro fratre suo qui hoc donum cum patre et matre fecerunt.

415. *Sans date (v. 1010).*

Ego Ramnulfus de Roca (2), in die eonversionis meæ, cedo Sancto Martino Tutelensi quatuor mansos in parochiâ *de Acuto Monte.* in villâ *Lantornas* unum.. Item. Item plantadas quas Girberga mater mea dederat Sancto Martino. Item.

416. 1088.

Sciant omnes.. quod *Geraldus* castri quod *Roca* dicitur, miles, et possessor existens, dedit Sancto Martino.... Fulcone de Cannaco, et Ugone de Becia, et consobrinis ejus Geraldo et Willelmo, et Girberto de Becia, Girberto quoque de Garda annuentibus.. Factum est hoc, anno MLXXXVIII. Gauzberto abbate, Philippo rege, testes sunt Petrus de Tutela.. Petrus de Regaut (3).

de Lapleau. Ce village fut une seigneurie et a eu la chapelle de Saint-Sigismond. [Terrier de Létranges, archives de la Corrèze, E.]

(1) Clamensac, commune de Serendon, qui fut un repaire, 78 habitants; bien préférable aussi à cause de la proximité, au village de Clamensac, 68 âmes (Saint-Julien-au-Bois).

(2) De La Roche-Saint-Maur, aujourd'hui chef-lieu de canton sous le nom de La Roche-Canillac, et qui contient la commune de Gumont. Les quatre manses de cette dernière paroisse ne sont pas nommés. Quant à celui qui était dans Lantournes, son nom a sombré dans la lacune, mais il s'agit de Lentournes, 28 habitants, commune de Saint-Pardoux-la-Croisille. Nous plaçons les plantations de vignes vers Forgès.

Cannaco, probablement Chanac, et il figure en la charte de Fareldis, n° 49. — Becia, apparemment de la Besse, 53 habitants, commune d'Espagnac.

(3) Du fief de Rageau, 23 âmes, commune de Saint-Bonnet-Avalouse.

417. *Sans date (mieux 922-923 que v. 1010).*

Sciant omnes.. quod Rotbertus de Sancto Exuperio (1) et uxor eius dederunt Sancto Martino mansum suum *de Confulentio* in parochiâ *de Sancto Exuperio*.. pro justicia Archambaldi filii sui. Signum Rotberti de Sancto Exuperio. S. Ugonis filio ejus. Rotberto rege.

418. *Janvier 938.*

Ego Ugo de Sancto Exuperio vendidi Adacio abbati mansum meum in villa *Autrangas* (2). Actum in mense januario, anno secundo Ludovici regis. Signum Ugonis qui venditionem fecit. S. Oddonis. S. Girberni. S. Aldoardi.

419. *Sans date (13 juillet 933 à 13 juillet 934).*

Aliud donum Ugonis de Sancto Exuperio pro uxore suâ Richeldi.. Anno XI. Rodulfi regis.

420. *Sans date (probablement début du xi^e siècle).*

Wilelmus Sancti Aredii dedit mansum *de Montilio*.

421. *Sans date (v. 1032).*

Rigaldus de Sancto Aredio et uxor sua dederunt mansum *de Montilio* cum filio suo Petro de Sancto Aredio qui fuit monachus. Hoc autorisaverunt filii eorum : Ugo de Sancto Aredio ; Rigaldus de Sancto Aredio ; Willelmus de Sancto Aredio. Testibus Geraldo de Tutela, Bernardo, et Archambaldo de Tutela. Aenrico rege, Petro abbate.

422. *Sans date (vers xi^e siècle).*

Bernardus de Sancto Aredio, Willelmus et Ugo, et Petrus, fratres, dederunt rectum suum in manso *de Pommers*.... (3).

(1) Saint-Exupéry, commune du canton d'Ussel. Il va sans dire que Moréri et Nadaud n'ont pas connu ces personnages. Ce manse a dû être au confluent de la Diège et de la Sarsonne.

(2) Autranches, 118 âmes, commune de Soursac, divisé en deux, haut et bas, comme le veut sa terminaison plurielle.

(3) Pommiers, village de 26 habitants (*Saint-Yrieix-le-Déjeal*),

423. *Sans date* (v. 1065):

Aimelina uxor Bernardi vicarii de Gimell, que fuit filia Willelmi de S. Aredio dedit mansum ad *Montilium Adria*. Philippo rege.

424. 1111.

Rigaldus de Sancto Aredio dedit ad obitum suum.. Anno MCXI. Ludovico rege, Eustorgio episcopo. Testibus, filiis suis : Hugone et Bernardo de S. Aredio... Ebalo Secotlansia, Petro Doitrandi de La Broa (1).

425. 1130.

Ugo de Sancto Aredio dedit pro animâ fratris sui Bernardi... anno MCXXX. Ludovico rege, Eustorgio episcopo.

426. DONUM UNIÆ PRO DOMNO GUILLELMO ABBATE.

Traditio Guillelmi de Carbonarias ad monasterium Tutelense.

Dimanche de la Passion (21 mars 1070).

Notum sit omnibus præsentibus et futuris, quod Unia, uxor Rigaldi de Carbonarias, dedit Deo et Sancto Martino et nobis monachis Tutelensibus, cum filio suo Wilhelmo, in die quo fecit eum monachum, tres mansos a *Montusclant*.. (2).

Hec oblatio de puero simul et de rebus, quæ sunt v mansi, factum est in dominica passionis Christi, et

dont la circonscription communale contient encore aujourd'hui deux villages du Monteil : le Monteil-Andrieu et le Monteil-Lanour.

(1) Nous le croirions de La Bro (Lonzac); mot signifiant tertre et par conséquent bordure, limite, car on se borna beaucoup chez nous au moyen de levées de terre.

(2) Donc, deux autres manses situés ailleurs — à Gibiat d'après la charte 427 — remplissaient la lacune. — Le Montusclat, 48 habitants (Darnet). Unia de Comborn; voyez *Hist. Tut.*, col. 433, et sa page 111, où la conjecture pour Carbonnières de Goules, mal latinisé *Angulis*, doit être tenue pour certaine. — Conférez notre n° 261. — Autres sources : Baluzius, *Salviani*, editio tertia p. 453 et manuscrit 252, et notre cahier A et B et notre manuscrit Comborn. — Voyez notre généalogie de cette maison.

in die solempnitatis Beati Benedicti. Signum fratribus suis Arcambaldo vicecomiti, Ebali et Bernardi. S. Rotbergane matris sue coram astante. Signum filiis suis Girberto de Carbonarias et Bernardo fratre ejus.

427. DONUM GIRBERTI DE CARBONARIAS.

Sans date (v. 1093). — Sans date (v. 1100) et 1092.

Notum sit omnibus quod apud *Gibiacum* juxta supradictos (1) mansos dedit alium mansum *Fabri*, Girbertus de Carbonarias Deo et Sancto Martino in præsentī Tutelensi capitulo... Hoc fecit pro beneficio loci in quo admissus est à domno abbate Willelmo fratre suo tunc noviter electo, testibus matre suâ Unia, quæ ipsum donum cum eo fecit... [v. 1093.]

Aliud nihilominus mansum dedit ibidem Deo et Sancto Martino mater ipsius Girberti. Et hoc fecit apud Carboneyras, cùm, quâdam vice, perrexit dominus abbas filius ejus eam invisere. [v. 1100.]

Et sunt ita quatuor mansi apud Gibiacum, duo qui dati sunt tempore domni Guidonis episcopi (2), quando (2) Conférez 410. — Gui de Laron, évêque de 1073 à 1086. ipse dominus abbas devenit monachus, et alii duo, unus anno ab incarnatione domini MXCII indictione XV. Regnante Philippo rege.

428. VENDITIO DEDÆ, ABBATISSÆ.

Du 19 au 30 juin 950.

Igitur in Dei nomine ego Deda (2) abbatissa et Faucis-

(1) Allusion à la lacune de la charte 426, encore confirmée par notre cahier A, qui porte Girbertus de C. dedit *IBIDEM*. Mais ce cahier date fautivement MXCIII ind. XV. — Baluze, *Hist. Tut.* col. 435 et manuscrit 252, est plus complet. — Notre manuscrit B, d'accord avec lui, date MXCII. Il faut suppléer mansum *Mansi-Fabri*. Nos Fabri, damoiseaux d'Égletons, 1342, en prirent leur nom, car Gibiat, commune du Moustier-Ventadour, est tout voisin. Le manuscrit 252 nous signale seul un *etc.* après *capitulo*.

(2) Conférez 291. — Sources : cahier A, en abrégé. De même au cahier B où on note les variantes : Faconi, Francisburgis, Aus-

burgis monacha et omnis monachas ejusdem loci, scilicet Sanctæ Mariæ Lemovicensi, vendimus alicui homini nomine Bernardi abbatis et cunctæ congregationi Sancti Martini Tutelensis cœnobii mansos nostros qui sunt in pago Lemovicino, et in *vicaria Cambolivense*, in villa quæ dicitur *Romula* (1), illum videlicet mansum ubi Adrebaldus servus manet cum filio suo uno et filiâ unâ, et alium mansum ubi Girbaldus visus fuit manere. Et in aliâ villâ quæ dicitur *Petrafacta*, illum mansum ubi Constabilis servus cum uxore sua et filios suos et filias visus est manere, et sunt in parrechia *Sancti Augustini*.

Et in aliâ villâ quæ dicitur *Fogias* illum mansum ubi Adalardus visus est manere, et est in parrechia de *Olonziaco*. Ipsos mansos jamdictos cum hortis, campis, pratis, molendinis, pascuis, exiis et regressis, et quantum ad ipsos mansos aspicit vel aspicere videtur, et cum ipsos fraustos quos ipsi homines videntur tenere atque operari, et cum ipsos servos supra nominatos, totum et ab integro vendimus monachis S. Martini. Et accepimus ab illis pretium quod inter nos et illis bene complacuit, scilicet solidos centum. Tantum per hunc precium et per hanc cartam venditionis de manibus nostris in manibus illorum tradimus ut post hunc diem faciant de ipsis mansis

bertæ et Aaliz. Le manuscrit 252 de Baluze ne donne non plus qu'en extrait cette charte, entière en l'*Hist. Tut.*, col. 349.

(1) M. Deloche, qui n'a pas su lire ce don, n'a pas vu que le pluriel *sunt* place ces trois manses dans le périmètre paroissial de Saint-Augustin. Pour Pierrefitte, il a cru à une erreur de copiste et s'est tiré d'affaire en faisant, au mépris du texte, son habituelle salade. Voyez-donc sur sa carte ce *Petrafacta* de la paroisse de Saint-Augustin occuper l'assiette du bourg de Pierrefitte, et ce *Romula* de Saint-Augustin usurper la place de Rome, commune du Lonzac, sans égard même à la philologie. Il inscrit en outre le point de *Fogias*, *Feugeas* du Lonzac, en la vicairie de Bar.

Pour nous tout s'explique, au contraire, étant connu par les vieux titres du pays que La Farge, commune de Saint-Augustin, s'appelait *La Farge-Remole* en 1673, et touche ce *Pierrefitte* disparu mais rappelé comme tènement dépendant de la Bernardie, près de *Roumailhac* qui est hors de cause.

quicquid facere voluerint in omnibus. Sanè si quis, nos ipsæ, aut ullus homo contra hanc cartam venditionis ullam calumniam generare præsumpserit, componat ad supradictos monachos auri libras quatuor et quod petit non vindicet, sed vendicio ista omni tempore firma et stabilis permaneat cum stipulatione subnixâ. Signum Dedæ abbatissæ sorore Ademari vicecomitis et Faucisburgis monacha, qui cartam istam scribere vel adfirmare rogavit. S. Augbertæ. S. Aalaiz. S. Datildæ. S. Auteriæ. Facta venditione ista in mense junio anno XV. Regnante Ludovico rege. S. Bernardi abbatis. S. Fuconi.

429. *Sans date (v. 1150?)*.

Notum sit.. quod Ema de Serrant que fuit uxor Ugone de Sancto Aredio, et postea Rainaldi de Maurangas, que fuit filia Remigii Augui, dedit Sancto Martino in *villa de La Verniâ*... Annuente Petro Matheo filio suo (1).

430. *Sans date (probablement 1103)*.

Rotbertus de Prandiniâ et filii sui Odo et Fulco, et Bernardus et Ugo, et Geraldus et Constantinus, et Petronilla filia ejus, dederunt Sancto Martino *Boscum de Gelasio*... (2).

DONUM ROTBERTI DE PANDRINA.

1103.

Hoc donum (3) fecit in die quo fuit monachus, in infirmitate qua defunctus est, in manu domni Willelmi abbatis, anno MCIII, ab incarnatione domini nostri J. C. Philippo

(1) Cahier A seul. — La Vergne, 65 habitants, commune de Vitrac. Sarran et Saint-Yrieix-le-Déjealat, communes voisines. Conférez n° 425.

(2) Cahier A seul, pour ce paragraphe, qui semble ne faire qu'une même donation avec le lambeau suivant, emprunté principalement au volume manuscrit 252 de Baluze; car notre cahier B écourte un peu ce 2° paragraphe. Le village de Jalaix, y compris le hameau du Bois-de-Jaleix, contient 19 habitants, commune de Ladignac, canton de Tulle.

(3) Pandrigne, commune.

rege regnante, Petro episcopo præside in Lemovicensi sede.

431. 996 à 1031 (v. 1020).

Notum sit.. quod Johannes de Plas dedit mansum de *Garnias*, pro anima sua et patris sui Gausberti de Plas et matris suæ.. Signum Johannis de Plas et filiis suis Rainaldi et Bernardi de Rocilia.

Et Elias de Plas [subaudi *dedi*]. Signum Bernardi de Plas. S. Ademari de Plas, fratres supradicti Iohannis. S. Witardi de Roca. Rotberto rege (1).

432. COGNITIO RELICTIONIS MALARUM CONSUETUDINUM.

Sans date (1084-1091).

Noverint universi præsentés et postéri, quia Fulcherius de Teleiras (2) reliquit malas consuetudines quas miserat in *Bosco de Gelais*, fraustos, scilicet, et vineales quos requirebat, et ut nonnisi xii porcos tam ipse quam filii et filiæ ejus in boscum mittant, et de bosco nihil accipiat nisi quantum ad ædificandum et calefaciendum necesse fuerit illi qui mansum tenuerit de *Teleiras*, et ligna sicca et vaissas et adzerals et sanguins, et ut de redis quos obedientiario exploraverit nonnisi terciam partem habeat; de illis vero quos obedientiarius, aut per se aut per alium judicium acceperit, nihil habeat. Hoc fecit in manu domni Gauzberti abbatis, et firmavit ei per fidem suam, ut quando eum summoneret, sacramentum jurisjurandi ei faceret, et quod interim hoc damnum Sancto Martino non fuisset. Testibus domno Bernardo priore et Arcam-

(1) Gargnes, 22 habitants, paroisse de Pandrigne susdite, qui eut un village de Plas. — Guitard de La Roche-Saint-Maur, aujourd'hui La Roche-Canillac.

(2) Ce Fouchier semble bien n'être qu'une sorte de vigier de l'obédiencerie voisine. — *Quam filii et filiæ* laisse deviner la haute origine de cette communauté et indivision de biens à la mode gauloise, qui explique l'intervention des membres, même mineurs, de la famille, aux donations consenties par le chef de maison dans nos Cartulaires. Le chef de famille, comme de nos jours, leur laissait aussi élever une bête à titre d'encouragement et de quasi-salaire.

baldo de Poenciaco, et Arcambaldo Rotgerii et Petro filio eius et Petro Rotberti de Garda et multis aliis (1).

Gausfredus de Teleiras dedit similiter.

433. 1100.

Stephanus Enganz cum tribus filiis suis Bernardo, Stephano et Petro, dedit... anno MC. Willelmo abbate (2).

434. *Sans date (1060 à 1073).*

Petronilla uxor Rigaldi de Clemenciaco, soror Rigaldi et Ademari de Balloiras dedit... Frudino abbate; Philippo rege; Iterio episcopo (3).

435. DONUM QUOD DEDIT ADEMARUS DE ROCA ET UGO.

1119.

Notum sit omnibus futuris et præsentibus, quia Ademarus de Roca et frater eius Ugo dederunt Deo et Sancto Martino et monachis Tutelensibus, pro justicia et monachatu fratris sui Witardi de Roca, postea præpositi Tutelæ, duas bordarias *del Mas*, et hoc quod pertinet ad istas duas bordarias, etc. Factum est hoc donum anno ab incarnatione Domini MCXVIII. Regnante Ludovico rege, Eustorgio episcopo præsidente in Lemovicensi sede, et regente Tutelensem abbatiam Ebalo abbate (4).

(1) Tiré du volume manuscrit 252 de Baluze, qui renvoie au folio 195 de l'original. — Notre cahier B l'abrège, et le dit pris du même folio 195 originaire. — Le cahier A le résume, écrit Gausberto, mais révèle seul le don de Geofroi. — Conférez n° 99. — Vaissæ, buissons à baies, d'où nos villages nombreux de La Vaysse, La Vaissière. *Aouzerai* signifie encore l'érable, en patois. Le cornouiller, *cornus sanguinea*, en Quercy, se dit biro-songui. [Flore de Puel, *Annuaire du Lot* de 1845. V. la Flore de M. E. Rupin au présent *Bulletin*.]

(2 et 3) Cahier A seulement.

(4) Texte du volume manuscrit 252 de Baluze, renvoyant au folio 195 originaire. — Nos deux cahiers le résument. — Conférez n° 49.

436. *Sans date.*

Bernardus de Regaut (1) in die obitus sui dedit... et concesserunt fratres sui : Geraldus de Regaut et Stephanus et Gausbertus.

437. *Sans date* (v. 1100).

Rigaldus de Sancto Bonito, post mortem filiæ suæ Petronille, uxoris Rigaldi Botarii de Gimell. [*dedit?*] Vineam... Philippo rege (2).

438. *Sans date.*

Boso de Solella Volp, cum uxore suo Aalzas, et filiis : Geraldo, Petro et Bernardo, dedit apud? Regaut (3).

439. *Sans date* (1111 à 1150).

Stephanus de Correza dedit... Ebalo abbate (4).

440. *Sans date* (v. 1070).

Quidam miles Odolricus de Baladinas, avunculus Ugoni Apuralz dedit... Frudino abbate (5).

441. 1117.

Ugo de Saillen, filius Bernardi Ugonis de Gimell, ad obitum suum dedit... Petrus Rainaldi vero, ejus cognatus, veniens Tutelam cum corpore eius, hanc laxam autorizavit. Factum donum anno MCXVII (6).

442. 1108 à 1137 — et 1111 à 1150.

Fulco de Regaut volens se monachare dedit... de consensu Petri filii sui.. Ludovico rege, Eustorgio episcopo. Signum Fulconis de Regaut. S. Petri de Regaut qui hoc autorizavit. S. Bernardi Rodulfi presbiteri nepotis sui..

(1) Cahier A, unique source pour ce n° et les quatre suivants. — Rajeaud, fief, 23 habitants (commune de Saint-Bonnet ci-après).

(2) Conférez n° 27, 168, 21. — Saint-Bonnet-Avalouse.

(3) A[pug?]. Mais apud, pro apud, est plus rationnel. Conférez 106. Soleilhavoup, 100 âmes (Naves).

(4) De Corrèze, petite ville à 21 kilomètres au nord de Tulle.

(5) Conférez n° 50, 110.

(6) Cahier A seul, ainsi que pour les deux n° suivants.

S. Elie Rodulfi. S. Rainaldi de Regaut. S. Bernardi de Regaut. S. Fulconis de Regaut. Isti omnes nepotes eius autorizaverunt... Ebaldo abbate.

443. 1088.

Petrus de Regaut (1) factus monachus ad obitum suum, dedit.. Audierunt fratres ipsius Petri : Geraldus Fulco, et Stephanus de Regaut. Facta carta anno millesimo LXXXVIII, indictione XI. Philippo rege, Uncberto episcopo, Gausberto abbate.

444. DONUM GERALDI DE REGAUT.

1106.

Geraldus de Regaut filius Geraldi de Regaut, dedit pro filio suo Petro quem misit monachus.. Hoc autem fecit anno ab incarnatione Domini MCVI, indictione XIII. Regnante Philippo rege, et in Lemovicensi sede Eustorgio Lemovicensi episcopo præsidente, Willelmo abbate abbatiam Tutelensem regente (2).

445. 1111.

Gerardus de Regaut, frater Stephani et Fulconis, dedit in infirmitate sua ultima.. Factum donum anno MCXI. Ludovico rege; Eustorgio episcopo; Willelmo abbate (3).

446. LAXA PETRONILLÆ DE VAL.

1073 à 1086.

Noverint nostri præsentes et posterii quia Petronilla uxor Ugonis de Vall, quæ fuit filia Frudini de Cannaco, ad obitum suum dedit Deo et Sancto Martino et monachis Tutelensibus pro redemptione animæ suæ et sepultura sua, mansum *de Vernito*, qui est in parrochia Sancti Stephani *de Ladiniaco*, omnia videlicet quæ ibi habebat

(1) Umberto pour Umbaud.

(2) Cahiers A et B fusionnés. Le premier dit *indict.* IX, et le deuxième XIII au lieu de XIV. — Manuscrit Baluze, vol. 252.

(3) Cahier A unique.

T. XIV.

vel aliquis de illa. Et est fevalis Gauzbertus Rita de Turre d'Ussell, del cés et de marcesca et de vinada (1).

Factum est hoc regnante Philippo rege, tempore Widonis Lemovicensis episcopi. Testibus : Ugone de Vall marito ejus, et filiis suis : Girberto et Elia de La Garda; Fulcone de Cannaco fratre ejusdem dominæ, Petro Rotberti de La Garda, et Ugone Rotberti, Ademaro de La Garda, G. Remigii de La Garda et Rigaldo fratre ejus, Rainaldo Bernardi de Gimel, Ademaro de Sancto Amantio; Hugone de Rofiniaco, et Petro fratre suo; Bernardo Aresta.

(A suivre.)

(1) Texte du folio 202 orig.; manuscrit Baluze, vol. 252. — Notre cahier A l'écourte de moitié. — Le Mas Vernit (Ladignac), en 1600, était à l'ouest du bourg. Chanac est une commune voisine. — Ussel, mieux la Tourette, parfois latinisée *de Turre*, 1525. — Pour le cens, la redevance en blé de mars et le charroi de vin. La Garde, Gimel et Saint-Chamans, communes peu éloignées de Ladignac.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

	Pages
Liste des Membres de la Société.....	5
Noms des Sociétés correspondantes.....	16

SCIENCES

Sous Terre (quatrième campagne), par M. A. MARTEL.....	439
--	-----

HISTOIRE

Pierre d'Aigrefeuille, évêque de Tulle, notice par M. l'abbé ALBANÈS.....	51
L'Épée de Roland à Roc-Amadour, par M. L. de VEYRIÈRES..	139
Règlement de compte entre les familles Gimel et Rochefort, notice par M. le baron d'USSEL.....	145
Cartulaire de l'abbaye de Tulle, publié par M. J.-B. CHAMPEVAL.....	169, 339, 515 et 675
Essai sur le pouvoir de l'argent au point de vue de l'honoraire des messes, par M. L. de VEYRIÈRES.....	181
Iconographie limousine, par M. Ambroise TARDIEU.....	231
Notes sur Marmontel, par M. Gustave DELTERME.....	235
Archives historiques de la Corrèze, par M. CLÉMENT-SIMON :	
Pouillé de Nadaud, Archiprêtre de Brivezac.....	271
Archiprêtre de Chirouze.....	281
Archiprêtre de Gimel.....	287
Archiprêtre de Laporcherie.....	417
Documents relatifs à une alerte de la ville de Brive en 1652, par M. le chanoine POULBRIÈRE.....	301
La Légende de Roland en Limousin, par M. L. de NUSSAC....	309
L'abbé Jumel, le père Duchêne de la Corrèze, notice par M. de LA CHANONIE.....	357
Inventaire du Trousseau d'Isabelle de Courcelle, en 1425, publié par M. le baron d'USSEL.....	383
Inventaire du mobilier des religieux de Meymac, en 1791, publié par M. LAVEIX.....	396
Documents concernant la maison ducale des Cars-Peyrusse, publiés par M. CHAMPEVAL :	
Une enquête au xvii ^e siècle, procès des Cars.....	405
Lettre du roi Charles du 12 novembre 1570.....	412
Commission d'ambassadeur délivrée au duc des Cars en 1562.	415

Inventaire du château des Cars en 1604.....	660
Vente de rentes en 1319.....	671
Lettres d'Henri II à monsieur d'Aulteffort.....	673
Députation des gentilshommes limousins lors de l'Assemblée du Ban de 1674, publication de M. J. de SAINT-GERMAIN.....	429
Note sur la famille Stivie, par M. L. de NUSSAC.....	433, 531
Livre de raison de la famille Terrade, publié par M. A. LEROUX.....	488
Livre de raison des de Lagarde, publié par M. GUIBERT.....	501
Célébrités de la ville de Brive, par M. CLÉMENT-SIMON :	
La famille de Lestang.....	534
Étienne de Lestang.....	539
Antoine de Lestang.....	548
Christophe de Lestang.....	571
Vital de Lestang. Les de Lestang du Languedoc.....	587
Les Meynard de Lestang.....	590
Les Polverel. Pierre et Étienne Polverel, évêques d'Alet...	597
Étienne de Polverel, commissaire civil de Saint-Domingue.	599
Portrait graphologique d'Antoine de Lestang, par M. l'abbé GIROU.....	613
Un troubadour briviste, par M. L. de NUSSAC.....	617
Notes biographiques sur Jean-Antoine Marbot, général de di- sion, publiés par M. le vicomte de BOISLECOMTE.....	621
Livre de raison de la famille Antoine de Sainte-Feyre, publié par M. GUIBERT.....	642

ARCHÉOLOGIE

Bas-relief funéraire découvert à Arnac, par M. le comte Ro- bert de LASTEYRIE.....	23
Le Trésor de Saint-Yrieix, par Mgr BARBIER de MONTAULT....	99
Un chandelier civil du XIII ^e siècle, par Mgr BARBIER de MON- TAULT.....	505
Les émaux champlevés de Limoges au Musée de Fécamp, par Mgr BARBIER de MONTAULT.....	511
Sceaux des vicomtes de Turenne et des seigneurs de Venta- dour, par M. Ambroise TARDIEU.....	656

TABLE DES GRAVURES

1. Bas-relief funéraire trouvé à Arnac.....	22
---	----

2. Châsse de Saint-Viance : Ensevelissement de saint Viance, dessin de M. E. RUPIN.....	31
3. Châsse de Mozac : Ensevelissement de saint Calmine, dessin de M. E. RUPIN.....	32
4. Châsse de Mozac : Ensevelissement de Namadie, dessin de M. E. RUPIN.....	32
5. Châsse de Chamberet : Ensevelissement de saint Dulcide, dessin de M. E. RUPIN.....	33
6. Colombe eucharistique à Saint-Yrieix, dessin de M. E. RUPIN.....	105
7. Chef de saint Yrieix.....	116
8. Coffret émaillé à Saint-Yrieix, dessin de M. E. RUPIN.....	127
9. Épée dite de Roland, à Roc-Amadour.....	140
10. Portrait du comte de Bonneval (Achmet-Pacha).....	230
11. <i>Fac-simile</i> de l'écriture de Marmontel.....	246
12. La grave de Roland, à Argentat, dessin de M. E. RUPIN..	317
13. Bas-relief représentant Roland.....	331
14. Le cheval de Roland.....	332
15. Roland sonnant du cor.....	333
16. Vue de l'abîme de la Crousate, par M. MARTEL.....	441
17. Plan de l'abîme de la Berrie, par M. MARTEL.....	460
18. Plan de la source de Meyraguet, par M. E. RUPIN.....	465
19. Plan de la fontaine de Briance, par M. E. RUPIN.....	467
20. Orifice du Boulet, par M. E. RUPIN.....	469
21. Plan de la source du Boulet, par M. E. RUPIN.....	473
22. Plan des abîmes de Lafage, par M. E. RUPIN.....	479
23. Vue intérieure des abîmes de Lafage, par M. E. RUPIN....	481
24. Plan de la grotte de Nonards, par M. E. RUPIN.....	485
25. Chandelier émaillé du XIII ^e siècle, par M. E. RUPIN.....	507
26. Portrait d'Antoine de Lestang, par M. Noël BOUDY.....	552
27. Tombeau d'Antoine de Lestang.....	568
28. <i>Fac-simile</i> de l'écriture d'Antoine de Lestang.....	560
29. Portrait de Christophe de Lestang.....	577
30. Armes de Ch. de Lestang, par M. E. RUPIN.....	586
31. Armes des Polverel, par M. E. RUPIN.....	601
32. Sceau de Raymond VIII, vicomte de Turenne.....	655
33. Sceau de Jean de Levis de Ventadour.....	655

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

ALBANÉS (M. l'abbé). Pierre d'Aigrefeuille, évêque de Tulle, 51.

- BARRIER de MONTAULT (Mgr X.). Le Trésor de Saint-Yrieix, 90. — Un chandelier civil du XIII^e siècle, 505. — Les émaux champlévés de Limoges au Musée de Fécamp, 511.
- BOISLECOMTE (Vicomte de). Notes biographiques sur Jean-Antoine Marbot, général de division, 621.
- CHAMPEVAL (Jean-Baptiste). Cartulaire de l'abbaye de Tulle, 169, 339, 515 et 675. — Documents concernant la maison ducal des Cars-Peyrusse, 405, 660.
- CHANONIE (M. de La). L'abbé Jumel, le père Duchêne de la Corrèze, 357.
- CLÉMENT-SIMON. Archives historiques de la Corrèze : Pouillé de Nadaud, 271, 417. — Célébrités de la ville de Brive : Les de Lestang, les Meynard, les Polverel, 534.
- DELTERME. Notes sur Marmontel, 235.
- GIROU (Abbé Ét.). Portrait graphologique d'Antoine de Lestang, 613.
- GUIBERT (Louis). Livre de raison de Lagarde, 501. — Livre de raison de la famille Antoine de Sainte-Feyre, 612.
- LASTEYRIE (Comte Robert de). Bas-relief funéraire découvert à Arnac, 23.
- LAVEIX. Inventaire du mobilier des religieux de Meymac en 1791, 396.
- LEROUX (Alfred). Livre de raison de la famille Terrade, 488.
- MARTEL (Alfred). Sous Terre (quatrième campagne), 439.
- NUSSAC (Louis de). La Légende de Roland en Limousin, 309. — Note sur la famille Stivie, 433, 531. — Un troubadour briviste, 617.
- POULBRIÈRE (M. le chanoine). Documents relatifs à une alerte de Brive en 1652, 301.
- SAINT-GERMAIN (J. de). Députation des gentilshommes limousins lors de l'Assemblée du Ban de 1674, 429.
- TARDIEU (Ambroise). Iconographie limousine, 231. — Sigillographie du Bas-Limousin, 656.
- USSEL (Baron d'). Règlement de compte entre les familles Gimel et Rochefort, 145. — Inventaire du Trousseau d'Isabelle de Courcelle en 1425, 383.
- VEYRIÈRES (Louis de). L'Épée de Roland à Roc-Amadour, 139. — Essai sur le pouvoir de l'argent au point de vue de l'honoraire des messes, 181.

